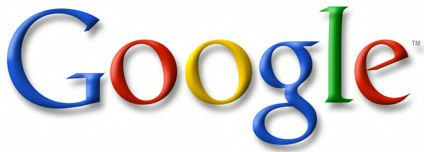

Google


OMER · EX LIBRIS · JUST · DESCHAMPS · DE · PAS · DE · ST




VE
RI
TAS



# LES ORIGINES
# DE L'ORFÉVRERIE CLOISONNÉE

*Tiré à 150 exemplaires numérotés*

N° [redacted]

# LES ORIGINES
# DE L'ORFÉVRERIE
# CLOISONNÉE

## RECHERCHES

SUR LES DIVERS GENRES D'INCRUSTATION, LA JOAILLERIE
ET L'ART DES MÉTAUX PRÉCIEUX

PAR

CHARLES DE LINAS

Membre titulaire non résidant du Comité des Travaux historiques et des Sociétés savantes,
au Ministère de l'Instruction publique;
Associé correspondant de la Société des Antiquaires de France;
Membre de l'Académie d'Arras;
Correspondant de la Commission de la Topographie des Gaules;
Correspondant de la Société des Sciences de Lille, de la Société des Antiquaires de la Morinie,
de la Société impériale archéologique Russe,
de l'Académie royale d'Histoire de Madrid et de l'Académie d'archéologie de Belgique;
Membre honoraire de la Société archéologique de Moscou,
de la Société académique roumaine de Bucarest
et de l'Académie royale des Beaux-Arts de Lisbonne.

TOME TROISIÈME

PARIS

ÉDOUARD DIDRON — Boulevard d'Enfer prolongé, 6

CHARLES KLINCKSIECK — Rue de Lille, 11

ARRAS, LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DU PAS-DE-CALAIS

P.-M. LAROCHE, DIRECTEUR

M DCCC LXXXVII

# AVERTISSEMENT

Charles de Linas a été enlevé à l'affection des siens et de ses nombreux amis le 14 avril 1887. D'autres ont déjà fait l'éloge de sa vie consacrée tout entière à la science ; d'autres peindront mieux que nous ne pourrions le faire la douleur qu'ont ressentie ceux qui ont connu cette âme droite et loyale dont l'amitié était si sûre. Notre tâche est plus modeste : nous voulons aujourd'hui présenter au public la dernière œuvre, malheureusement inachevée, de Charles de Linas. Il nous a semblé qu'en mettant au jour le fruit de longues et patientes recherches, même sans les conclusions que l'on devait s'attendre à trouver aux dernières pages d'un tel livre, nous serions utiles aux savants qui poursuivent les mêmes études ; et qu'en tout cas nous ne saurions rendre un meilleur hommage à la mémoire de celui qui voulut bien nous compter au nombre de ses amis pendant les dernières années de sa vie.

Quand Charles de Linas entreprit l'histoire des origines de l'orfévrerie cloisonnée, il est probable qu'il ne comptait pas faire un ouvrage d'aussi longue haleine. Mais, en face d'un sujet aussi vaste, aussi complexe, son cadre ne tarda pas à s'élargir ; et ses recherches, chaque jour plus étendues, le forcèrent à entrer dans des développements qu'il n'avait sans doute pas tous pré-

vus. Quatre gros volumes n'auraient pas été de trop pour mener ce travail à bonne fin ; et on y aurait trouvé un tableau complet des origines des arts du métal et de leur marche progressive d'Orient en Occident.

C'est ce que faisaient déjà pressentir les deux premiers volumes parus en 1877 et en 1878 ; et c'est précisément parce que ses recherches prenaient chaque jour un plus grand développement que Charles de Linas a laissé son œuvre inachevée. Il n'est pas impossible cependant, grâce aux planches qu'il avait fait exécuter, grâce aussi à des notes, de reconstituer ou à peu près le plan de la dernière partie de son ouvrage. Après avoir passé en revue, dans la première partie du III$^{e}$ volume, les monuments mis récemment au jour à Mycènes, à Dodone, à Chypre, au Caucase; après en avoir étudié les formes et l'ornementation, il revenait à ces documents exhumés en Roumanie, à ce trésor de Pétrossa qu'il avait déjà étudié; cette trouvaille lui servait de trait d'union pour parler de monuments plus anciennement connus; il reprenait, en le développant, un travail publié depuis de longues années déjà, les *Œuvres de saint Éloi*, et examinait les spécimens de l'orfévrerie barbare disséminés dans toute l'Europe. On peut voir par ce tableau rapide, et l'on pourra aisément se faire, grâce aux planches qui accompagnent le présent volume, une idée de l'intérêt qu'auraient offert ces chapitres. Nul doute que, revenant sur un sujet qu'il avait étudié pendant toute sa vie, il n'eût formulé des idées nouvelles, des aperçus ingénieux et présenté des solutions qu'il n'avait fait qu'ébaucher dans son premier ouvrage. Ses idées, sur certains points, s'étaient complétement modifiées. Comme tous les travailleurs sérieux, Charles de Linas n'éprouvait aucun embarras à avouer ce qu'il considérait comme des erreurs; il était de ceux qui, sachant beaucoup, savent avouer leur ignorance. Sur la question de l'émaillerie notamment, il avait exposé, dans ces derniers temps, des idées qui feront certainement leur chemin, mais qui cependant s'éloi-

gnaient sur plus d'un point des opinions qu'il avait émises autrefois; il en était de même pour les pièces d'orfèvrerie attribuées à saint Éloi; mais on concevra que nous observions ici la plus grande réserve; ces idées, qu'il nous avait communiquées, il aurait su les présenter, les développer avec une autorité que nous n'avons pas; et des affirmations formulées aujourd'hui, sans le cortège de preuves et de monuments qui devaient les accompagner, risqueraient de nous éloigner du but que nous poursuivons.

Les nombreux travaux que Charles de Linas a publiés depuis 1881, l'empêchèrent de mettre la dernière main à cet ouvrage; il y revenait souvent cependant, car il y était ramené sans cesse par ses recherches, et c'eût été certainement une grande joie pour lui de présenter au public une œuvre qui lui avait coûté tant de peine et d'années de travail.

Tous ses efforts, nous l'espérons, ne seront pas cependant perdus, et ce livre, interrompu au milieu d'un chapitre, restera comme un témoignage de son infatigable activité, de sa sûreté d'informations, de son érudition aussi étendue que profonde. Charles de Linas est mort comme un véritable savant, la plume à la main; et sa vie, toute de travail et d'abnégation, peut être présentée comme un exemple à suivre à ceux qui préfèrent une vie calme aux plaisirs souvent mêlés d'amertume que procurent une situation plus brillante et plus en vue. L'archéologue éprouve, lui aussi, de bien grandes joies; et en quoi ses recherches sont-elles plus vaines que mille autres manifestations de l'activité humaine?

Le présent volume comprend tout ce qui était rédigé et imprimé lors de la mort de Charles de Linas; un *Appendice* retrouvé dans ses papiers nous a paru devoir y être joint, ainsi que les tables qui étaient d'ailleurs prêtes à être livrées à l'impression. Nous avons placé à la suite de cette dernière partie trente et

une planches qui auraient dû accompagner le texte de la seconde partie du tome III. Tel qu'il est, ce volume fera, croyons-nous, bonne figure auprès de ses aînés; et si plus tard il se rencontre quelqu'un qui veuille continuer l'œuvre commencée, il y trouvera des matériaux qui faciliteront sa tâche. Charles de Linas aura donc fait un livre utile s'il n'a pas eu la joie de le faire complet.

C'est toujours une tâche délicate que de présenter une œuvre posthume; les uns voudraient que là où finit la vie d'un savant, là fût aussi le terme de ses travaux; d'autres voudraient que tous ses écrits, même ses moindres notes, vissent le jour. Bref, la balance est difficile à tenir entre ces deux extrêmes. Ici ce n'est point le cas, puisque presque tout ce que nous publions a été imprimé du vivant de l'auteur et que le reste était complètement rédigé. C'est donc avec une entière confiance que nous présentons aujourd'hui ce volume au public.

# LES ORIGINES

## DE L'ORFÉVRERIE CLOISONNÉE

---

### CHAPITRE IX.

#### I.

*Coup-d'œil rétrospectif.*

Un homme qui joignait beaucoup d'esprit à une vaste érudition, Charles Lenormant, a dit que l'archéologie n'était autre chose que le *calcul des probabilités*. A un point de vue différent, l'illustre Laplace n'admettait au fond de cette dernière science que « le bon sens réduit au calcul ».

La définition de Charles Lenormant ne laisse rien à désirer ; néanmoins je me permettrai de chercher, ailleurs que dans les mathématiques, un terme de comparaison s'appliquant, non à l'archéologie elle-même, mais aux érudits qui la cultivent. L'archéologue ressemble au faucon dont le vol décrit des cercles multiples autour d'une proie désignée ; les cercles se rétrécissent par degrés jusqu'au moment où l'oiseau chasseur juge à propos de fondre sur le gibier qu'il convoite.

L'analogie peut toutefois cesser accidentellement. Quand le

faucon manque son but, il ne revient guère volontiers à la charge : en pareille occurrence la raison humaine ne saurait imiter les instincts bornés de l'animal. Dès qu'un archéologue fidèle à sa mission s'aperçoit que la vérité lui échappe ou qu'il l'a incomplétement dévoilée, les répugnances, les considérations d'amour-propre, doivent entièrement s'effacer ; il faut sans hésitation rectifier l'erreur et chercher à combler la lacune.

De telles façons d'agir me sont habituelles et ne déplaisent pas trop à certains de mes lecteurs, qui ont bien voulu publier leur opinion à cet égard [1]. On sera donc médiocrement surpris de voir débuter mon troisième volume par une excursion rétrospective.

Avant de passer outre, ne serait-il pas bon en effet de procéder à un examen de conscience et d'exposer les motifs qui me poussent, malgré moi, dans un labyrinthe inextricable.

En commencant cet ouvrage, je voulais d'abord lui imposer des limites très restreintes ; je ne visais pas plus haut qu'une *Orfévrerie mérovingienne* revue, corrigée et quelque peu augmentée. Hélas ! sait-on où l'on ira quand on s'aventure sur des terres inconnues ? La route s'allonge sous les pieds du voyageur, l'horizon recule à mesure qu'il avance, la halte tant désirée n'apparaît qu'au milieu d'un nuage fantastique, et souvent la nuit est venue sans que l'heure du repos ait encore sonné. Ces misères du voyageur, je les endure à ma façon. Les matériaux se sont accumulés, des questions nouvelles ont incidemment surgi, et, au lieu d'un livre écrit avec suite, j'ai produit une série d'articles, ayant la prétention, non toujours justifiée, d'observer un ordre méthodique, mais dont l'ensemble ne forme en réalité que de simples *Mélanges d'archéologie*.

L'inconvénient est grave; je m'en suis aperçu lorsqu'il était déjà trop tard pour y remédier. Pourtant une faute, même irréparable, n'interdit pas de plaider les circonstances atténuantes :

[1] V. *Messager des sciences histor. de la Belgique*, 1878, p. 376.

l'excuse sortira d'une autre faute qui m'a été amèremont reprochée et dont je ne saurais me repentir, la faiblesse de mon tirage. Un livre tiré à petit nombre d'exemplaires devient l'équivalent d'un manuscrit; il ne figure que dans les bibliothèques privilégiées. Si on lui reconnaît quelque valeur, il court la chance d'obtenir une réimpression ; si médiocre qu'il soit, il peut néanmoins renfermer des documents précieux que mettront à profit les érudits de l'avenir.

La situation est maintenant bien définie; à un début mal engagé va succéder une continuation pire encore, où des faits acquis se présenteront tour à tour, sans qu'il me soit possible d'entrevoir aujourd'hui s'ils conduiront plus tard à une certitude quelconque. Découragé en face d'obstacles qui me paraissent insurmontables, j'ai souvent eu la pensée d'abandonner mon travail; mais, *alea jacta est,* à la grâce de Dieu !

Les termes *questions incidentes* ont été émis tout à l'heure ; une de ces questions doit occuper ici la première place parce qu'elle s'est récemment posée devant moi comme un redoutable problème.

J'ai montré en Égypte les plus anciens spécimens connus de l'orfévrerie cloisonnée ; j'ai poursuivi cette industrie en Perse à travers les obscurités assyriennes; j'ai rencontré ses productions en Sibérie et sur les bords de la Mer Noire ; enfin j'ai avancé que le système de joaillerie barbare, répandu depuis le centre de l'Asie jusque dans une notable portion de l'Europe, avait été *fabriqué* et propagé par les peuples de race aryenne.

Propagé, le doute n'est guère permis ; *fabriqué* c'est autre chose.

Les armes et les bijoux de la période du bronze, voire même d'époques beaucoup plus rapprochées de nous, offrent, à d'énormes distances de lieux — je n'ose pas encore avancer de temps — des ressemblances typiques qui me donnent fort à réfléchir. Une science, assurément considérable, a proposé des essais de classification ; on a établi des genres et des sous-genres ; je cherche

vainement à entrer dans ces vues particulières. Il y a bien des outils renflés ou plats, avec ou sans douilles, avec ou sans oreilles; des armes à lame triangulaire ou en feuille de saule, ayant des manches à gardes arrondies, des pommeaux avec ou sans antennes; des fibules à ressort à boudin ou à charnière : mais, brochant sur tout cela, une persistance remarquable du triangle et de la spirale y accuse des principes communs. Au bout du compte, variété dans les détails de la forme et dans l'emploi des motifs ornementaux, quand la caractéristique de chaque espèce d'objets reste immuable. Encore le parallélisme des différences accidentelles que nous avons reconnues est-il fréquent dans les mêmes régions. Le hasard serait l'unique cause de pareilles analogies? Je l'ai entendu dire, mais je ne crois guère au hasard; rien ici-bas ne pouvant se dérober à l'action providentielle.

Les Sémites et les Aryas, de mœurs essentiellement pastorales, n'ont été initiés à la pratique des arts qu'après un mélange séculaire avec les populations jaunes ou brunes qu'ils avaient subjuguées ; ils n'ont donc pas inventé la métallurgie qui fut, de temps immémorial, le privilège de races maudites. Ouvrons « le Livre saint, cet abîme d'assertions dont on n'admire jamais assez la richesse et la rectitude, lorsqu'on l'aborde avec un esprit suffisamment pourvu de lumières[1] ». Nous y apprendrons que Tubalcaïn, *qui fuit malleator et faber in cuncta opera æris et ferri*[2], était le descendant direct du meurtrier d'Abel, et qu'il portait une double marque de réprobation par suite du nouveau crime de son père Lamech[3]. Après le Déluge, le travail des métaux devient l'apanage exclusif des fils d'un autre réprouvé, Cham[4], et la

[1] A. de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, t. I, Dédicace, p. IV.

[2] *Genèse*, IV, 22.

[3] Dixitque Lamech uxoribus suis Adæ et Sellæ (mère de Tubalcaïn) : audite vocem meam, uxores Lamech, auscultate sermonem meum : quoniam occidi virum in vulnus meum, et adolescentulum in livorem meum. Septuplum ultio dabitur de Caïn : de Lamech vero septuagies septies. *Id.*, ibid., 23, 24.

[4] *Id.*, IX, 25 à 27.

Bible a soin d'enregistrer ce détail, que le Sémite Abraham revint d'Égypte *dives valde in possessione auri et argenti* [1]. Il serait oiseux d'appuyer sur l'habileté des Chamites, Égyptiens, Phéniciens, Syriens, Koushites de l'Inde, en fait de métallurgie; suivant toute vraisemblance, les Cabires, les Telchines, les Dactyles, les Curètes et les Corybantes, ces mystérieux adeptes de la métallurgie dans la Grèce héroïque, furent aussi de souche chamitique : m'accuserait-on d'une trop grande témérité si j'avançais maintenant que l'ensemble des objets de bronze ou d'or, appartenant aux époques dites préhistoriques, a été fabriqué dans l'est et le sud par des Chamites, soit sédentaires soit nomades; dans l'ouest et le nord, par des Chamites nomades. Oserais-je encore attribuer à ces derniers, non sans hésitations et sous très-large bénéfice d'inventaire, certains bijoux de date plus récente, notamment les ouvrages barbares d'orfévrerie cloisonnée qui servent de prétexte à mon livre? Une hypothèse aussi hardie ne doit pas être prématurément émise.

Un infatigable chercheur, M. Paul Bataillard, archiviste de la Faculté de médecine de Paris, est arrivé, après quarante années de patientes recherches : d'abord à reculer de plusieurs siècles la présence incontestable, et maintenant incontestée, des Tsiganes en Europe, et à rendre très vraisemblables, non seulement leur entrée en scène dans l'histoire dès la plus haute antiquité, mais aussi leurs étroites affinités avec les populations cabiriques; faits dont il prépare une démonstration étendue. Puis, comprenant que cette *race de métallurges*, comme il l'appelle très justement, n'a pas pu ne pas jouer un rôle majeur dans la propagation des métaux partout où elle s'est répandue de bonne heure, il a été amené à lui attribuer l'importation du bronze en diverses contrées de l'Europe, et sans doute aussi le travail du fer dans d'autres régions. Les chaudronniers tsiganes, qui, des contrées du bas Danube, font encore de grandes tournées industrielles à travers

[1] *Id.*, XIII, 2.

l'Europe, avaient servi de première assise à cette conjecture si plausible. Comme confirmation de sa thèse, M. Bataillard a pu, grâce à l'active coopération de deux Polonais distingués, constater l'existence, en Galicie orientale et en Bukovine, d'une tribu de Bohémiens, connue sous les noms de *Dzwonkarze* (en polonais), *clochettiers*, *fondeurs de clochettes*, et de *Zlotari* (en ruthénien) *orfévres* [1], Bien mieux, MM. Kopernicki et Przybyslawski ont procuré à M. Bataillard divers spécimens de l'industrie des Zlotars. Chacun a pu voir ces spécimens à l'Exposition universelle de 1878, section d'anthropologie, et je les ai étudiés moi-même à loisir chez leur propriétaire. Ils se composent d'excellentes copies, d'après quelques antiquités lacustres de l'Age du bronze; d'objets de fabrication courante, tels que bagues gravées à stries, *toporéks* (têtes de cannes slaves en forme de hachette), notamment de clochettes ovales dont la forme rappelle le *tintinnabulum* romain; enfin de surmoulages d'œuvres modernes. De semblables travaux, exécutés, dans des conditions peu favorables, par une race évidemment déchue, donnent beaucoup à réfléchir sur son savoir-faire il y a deux mille ans [2].

Je n'apprendrai à personne que les Tsiganes, vulgo Bohémiens, éparpillés à la surface de l'Ancien Continent [3], sont un peuple vagabond, logé sous la tente, ou au fond d'une tanière quand par

[1] Je ne relève ici que les points généraux de la thèse soutenue par M. Paul Bataillard, et je me borne pour le moment à donner la liste de ses publications, dont j'espère bien faire ailleurs un usage plus efficace. — *De l'apparition et de la dispersion des Bohémiens en Europe*, 1844. — *Nouvelles recherches* (même sujet), 1849. — *Les derniers travaux relat. aux Bohémiens dans l'Europe orient.*, 1872. — *Sur les orig. des Tsiganes*, 1875. — *Les Tsiganes de l'âge du bronze*, 1876. — *État de la quest. sur l'anc. des Tsiganes en Europe*, 1877. — *Les Zlotars, etc.*, 1878.

[2] La petite collection de M. Bataillard n'a pu être obtenue sans d'interminables démarches, et il a fallu à ses coopérateurs beaucoup plus que de la patience pour réussir. En état continuel de rébellion vis-à-vis de l'autorité, les Zlotars prennent invariablement pour un agent de police tout étranger qui leur adresse la parole; ils accordent bien des rendez-vous, mais, quand on s'y rend, ils ont disparu sans que l'on puisse savoir où ils sont allés.

[3] L'Europe entière, l'Asie occidentale et l'Égypte.

aventure il a un domicile fixe, et, outre des métiers inavouables, exerçant de préférence les professions de chaudronnier, d'étameur, de forgeron et d'orpailleur; en revanche tout le monde ne sait peut-être pas que les Tsiganes, qu'on croit généralement aryens parce que leur langue est aryenne, sont des Chamites. Sans s'arrêter aux Jâts (Djatts) du Scinde, qui ont pu fournir quelques éléments à la famille tsigane [1], et qui sont de race chamitique [2], M. Bataillard, si profondément versé dans l'ethnologie bohème, affirme nettement que les Tsiganes appartiennent à cette même race, et il me l'a démontré par des explications écrites ou verbales.

De son côté, un autre savant, M. J. G. Bulliot, en fouillant les ruines de l'ancienne Bibracte, y a découvert, sur l'emplacement du champ de foire, les traces irrécusables des loges où s'installait périodiquement une tribu nomade de bronziers. Aucune preuve ne manque aux assertions de M. Bulliot; creusets, scories, métal brut et ouvré, ont été exhumés par les explorateurs [3].

Si, au siècle d'Auguste, des fondeurs nomades exercèrent leur métier à la foire de Bibracte, on peut en déduire qu'ils y étaient

[1] V. l'ouvrage de M. de Goeje, *Bijdrage tot de Geschiedenis der Zigeuners*, 1875. — « Les Tsiganes, race vagabonde et voleuse, sont aussi connus comme tels en Orient : en Syrie, on les appelle *Nawar* et *Zott* ou *Zatt*, forme arabisée de l'indien *Djatt*. Un autre témoignage de leur origine s'est perpétué dans le nom de *Sindhi* qu'on leur donne également » E. Fagnan, *Revue critique*, 22 mai 1875, p. 321. Il faut toutefois mettre en regard de l'article de M. Fagnan, soit les premières pages de la lettre adressée à la *Revue crit.*, par M. Bataillard, sur les *Origines des Bohémiens*, soit la p. 4 de ses *Tsiganes de l'âge du bronze*, soit enfin la p. 30 de son *État de la question etc.* — Le Scinde, qui comprend la partie inférieure du cours de l'Indus, est peuplé en grande majorité par les Jâts que l'on rencontre aussi dans l'Inde centrale. L. Rousselet, *Tableau des races de l'Inde sept.*, p. 9, et *Revue d'anthrop.*, t. II, p. 63.

[2] E. Fagnan, *loc. cit.*, p. 322.

[3] Je renvoie le lecteur aux deux intéressants mémoires de M. Bulliot, *La foire de Bibracte* et *Les loges des fondeurs nomades à la foire de Bibracte*, ap. *Mém. de la Soc. éduenne*, nouv. sér., t. VII, 1878, p. 1 et 175. On comprendra, en les étudiant, l'importance majeure d'une découverte dont les résultats se voient en grande partie au Musée de Saint-Germain.

déjà venus auparavant et qu'ils y vinrent encore après. Cette donnée admise, un rapprochement devient possible entre nos industriels de la Gaule, les Zlotars galiciens et tous les Tsiganes du monde; mêmes mœurs, mêmes outils, mêmes procédés techniques [1]. Le nom et la nationalité des métallurges préhistoriques, en beaucoup de contrées de l'Europe, seraient alors révélés.

Une objection dont je dois tenir compte se présentera certainement. Des bronzes et des bijoux antérieurs à la civilisation gréco-romaine, trouvés, soit dans les sépultures des Barbares, soit sur leurs terrains d'habitation, les uns peuvent avoir été apportés par le commerce étranger; les autres, de fabrique différente, furent laissés par les émigrants le long de la route qu'ils suivirent depuis leur point de départ jusqu'à leur établissement définitif.

La réponse est facile quant aux importations du commerce; d'abord les ouvrages phéniciens ont un caractère spécial. Eu égard à l'Étrusque, ce représentant supérieur de la civilisation métallurgique chamite, transplanté de l'Asie dans l'Italie septentrionale où il développa ses merveilleuses aptitudes, il faut bien reconnaître, avant lui, l'existence d'un autre élément chamitique d'ordre inférieur, sans doute, élément dont l'industrie nomade sema en un grand nombre de lieux des produits fort distincts des ouvrages tyrrhéniens les plus archaïques. L'idée d'une fabrication nationale que l'ardeur du patriotisme m'avait fait prématurément accepter (t. II, p. 6), me semble aujourd'hui foncièrement inadmissible. Avant la conquête romaine, les Gaulois, si recherchés dans leurs ornements, n'eurent aucune notion, même élémentaire, des arts, et leur industrie ne dépassa jamais la confection d'engins grossiers. De temps immémorial, l'or, l'argent, le plomb, le cuivre, l'étain et le fer ont été exploités en Gaule par

[1] V. Bataillard, *Les Zlotars*, pl. et explic. — M. V. Gay m'affirme avoir rencontré, dans le département de la Dordogne, les vestiges d'un campement de forgerons nomades à l'époque franke; il en a rapporté des scories de fer que j'ai vues dans sa collection technologique, la plus complète assurément du genre.

des mineurs assez habiles [1]; nos ancêtres forgeaient des armes et des outils [2], ils produisirent même accidentellement l'acier [3], mais leurs procédés de fonte et de mise en œuvre sentent l'enfance du métier. Que les Celtes aient tourné des lingots d'or bruts en *torques* et en bracelets, je puis l'admettre; qu'ils aient ciselé le métal des élégants ouvrages trouvés dans leurs sépultures, je le nie. Pline attribue aux Arvernes et aux Bituriges l'invention de l'étamage et du plaqué d'argent [4]; à côté des bouges où logeaient les forgerons de Bibracte, bouges en tous points semblables à ceux des Tsiganes sédentaires, M. Bulliot a découvert d'autres tanières habitées par des orfévres et des émailleurs [5] : ces témoignages prouvent qu'il y avait en Gaule des industries métallurgiques perfectionnées, nullement qu'elles fussent exercées par les indigènes. Quelques-uns des nomades qui fréquentaient la foire de Bibracte purent très bien se domicilier dans la ville [6]. Les questions de l'émaillerie et de la monnaie seront l'objet d'une étude ultérieure. Or, ce que je dis des Gaulois, je crois pouvoir l'appliquer à toutes les émigrations blanches ou jaunes qui sillonnèrent jadis l'Europe. Pourtant nombre d'objets ont été fabriqués sur les lieux où ils se rencontrent, puisque, en diverses régions, au

[1] V. Daubrée, *Aperçu histor. sur l'exploit. des métaux dans la Gaule*, ap. *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XVII, p. 298 et sq.; César, *Bell. Gall.*, VII, 22, siège d'Avaricum : Aggerem cuniculis subtrahebant, eo scientius quod apud eos magnæ sunt ferrariæ, atque omne genus cuniculorum notum atque usitatum est.

[2] Armorum quantum quæque civitas domi, quodque ante tempus efficiat, constituit (Vercingetorix). César, *Ibid.*, 4.

[3] V. Bulliot, *Fouilles de Bibracte*, ap. *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XXI, p. 231.

[4] XXXIV, 48. Album incoquitur æreis operibus Galliarum invento, ita ut vix discerni possit ab argento, et ea incoctilia vocant. Deinde et argentum incoquere cœpere equorum maxime ornamentis, jumentorumque jugis in Alesia oppido : reliqua gloria Biturigum fuit.

[5] *Ouv. cit.*, ap. *Revue archéol.*, t. cit., p. 232; t. XXIII, p. 173, 187, 238, 240 à 244, 321 à 333; t. XXIV, p. 53, 177, 179. Bulliot et H. de Fontenay, *L'art de l'émaillerie chez les Éduens av. l'ère chrét.*. 1875.

[6] Les nomades préoccupaient déjà M. Bulliot avant qu'il n'eût constaté leur présence à Bibracte. « Les ouvriers nomades qui circulaient d'un *ædificium* (habi-

nord, au centre, au midi, on a trouvé, tantôt des moules ou des matrices en pierre, en argile et en métal, ayant servi à la fusion, tantôt des dépôts considérables de pièces, soit ébauchées soit terminées, qui impliquaient l'existence d'un atelier [1].

On le voit, n'importe le côté par où la question est envisagée, il faut toujours arriver à une race brune qui eut certainement des centres industriels très importants dans les régions de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe reliées pour ainsi dire entre-elles, race qui, de l'Inde où on la trouve établie avant les Aryas, paraît avoir aussi reflué sur l'Occident [2]. La preuve s'en rencontre dans les observations de quelques savants [3], et plus clairement encore dans le dialecte indien que parlent les Tsiganes actuels. Cette race brune, devenue nomade, accompagna ou suivit les colonnes émigrantes, et, lorsqu'elles eurent une demeure fixe, leur rendit des visites périodiques; intelligente, douée d'aptitudes artistiques très prononcées, elle se livra principalement à la fabrication des armes et des bijoux, dont elle varia les formes et le décor selon les goûts ou la générosité de sa clientèle sauvage.

La théorie que je viens d'exposer ne m'appartient pas complètement; M. Bataillard en a formulé les prémisses dans *Les Tsi-*

tation isolée) à l'autre, qui parcouraient les *emporia* avec leur soufflet et leur creuset sur le dos, n'étaient pas tous occupés à fondre des métaux précieux. L'Arverne voyageur, qui allume son fourneau au coin des places publiques pour étamer le fer et raccommoder la vaisselle, date, ainsi que son industrie, des Gaulois. » *Fouilles de Bibracte*, ap. *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XXI, p. 235. — Sur la question des produits indigènes de l'industrie en Gaule, le savant éduen se montre fort explicite. V. Bulliot et Roidot, *La cité gauloise*, pass., 1879. J'y lis, p. 248 : « Les objets qui peuvent être attribués à la fabrication indigène se reconnaissent à la profusion massive des métaux précieux et à la grossièreté du travail. »

[1] V. Ern. Chantre, *Age du bronze, rech. sur l'orig. de la métall. en France.*

[2] Hérodote, V, 9, mentionne les Sigynes, répandus depuis le nord du Danube jusqu'à l'Adriatique; M. Bataillard identifie les Sigynes avec les Tsiganes : v. *Les Tsiganes de l'âge du bronze*, p. 8 et sq.

[3] V. Guimet, *Esquisses scandinaves*, 1875; Chantre, *Études paléoethnologiques dans le bassin du Rhône*, Age du bronze; G. de Mortillet, *Origine du bronze*, extrait de la *Revue d'anthropol.* du Dr Broca, 1875, nº 4.

*ganes de l'âge du bronze*, et l'opinion de divers savants sur l'origine du bronze n'est pas de nature à m'inspirer trop d'inquiétude sur les conséquences que j'en ai tirées relativement à ce métal [1] : leur application à l'orfévrerie cloisonnée sera-t-elle moins heureuse ? L'avenir en décidera.

Parmi les trouvailles récentes qui ont mis en lumière les plus précieuses épaves de l'art des métaux chez les Anciens, les découvertes de MM. Schliemann, à Mycènes, Carapanos, à Dodone, et du général de Cesnola, en Chypre, ont singulièrement captivé mon attention, à cause des rapports intimes qui les unissent, à l'Orient d'une part, à diverses antiquités occidentales, de l'autre. Il en est de même pour les monuments, encore inédits, rencontrés dans le Caucase par le docte Conservateur des musées de Moscou, M. G. Filimonov. Mais, avant d'entamer l'analyse de ces remarquables explorations, j'éprouve le désir de retourner pour quelques instants sur les bords du Tigre.

Les expéditions militaires ou le négoce introduisirent certainement les produits incrustés des ouvriers égyptiens dans les régions mésopotamiques. Le système assyro-chaldéen, qui laissait villes et palais s'effondrer d'eux-mêmes quand l'incendie ne s'en mêlait pas, le pillage, compagnon inévitable de la guerre, la violation,

[1] Dans une collection d'objets en bronze, adressés de Sibérie, par M. l'ingénieur Lapatine, à M. Desor, le savant professeur voit les épaves d'un peuple asiatique, très civilisé, accidentellement établi sur les bords du Jenisseï pour la recherche de l'or. *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XXVI, p. 127 à 131. M. Alexandre Bertrand attribue à une industrie orientale transcaucasienne, très distincte de l'expansion étrusque qu'elle précéda, les bronzes archaïques de style barbare recueillis sur divers points de l'Europe fort distants les uns des autres. Le système de l'érudit Conservateur du Musée de Saint-Germain trouve des contradicteurs dans une école d'archéologues allemands, mais il est puissamment soutenu par de vigoureux champions tels que l'illustre Worsaae, Morlot et surtout le regrettable comte Giancarlo Conestabile, à qui l'on doit sur ce sujet un mémoire intitulé *Sovra due dischi in bronzo antico-italici etc. etc.*, déjà mentionné dans mon second volume. Aucun maître de la science n'a encore, que je sache, prononcé le nom des Tsiganes à l'endroit des monuments pré-étrusques, mais on finira peut-être par y arriver. (V. *Rev. arch.*, t. cit., p. 363 à 369 ; *Note lue à l'Institut.*)

d'ancienne date, des sépultures agglomérées autour de Kasdim [1], expliquent l'absence presque totale de richesses métalliques au milieu des ruines ninivites et babyloniennes ; mais si l'or et l'argent ont passé au creuset pour subir des transformations diverses, une autre matière précieuse, l'ivoire, a su échapper à la double action des agents destructeurs qui menacent les substances animales, le feu et l'humidité.

Plusieurs monuments de ce dernier genre ont été recueillis en Assyrie [2]; dans le nombre, j'en distingue un, d'origine évidemment égyptienne, et qui, par sa technique, appartient à mon sujet. J'ai voulu le décrire et le reproduire ici, en lui infligeant quelques restaurations; l'état actuel de la pièce est assez connu pour que l'on me pardonne une innocente fantaisie [3].

Dans un panneau trapézoïdal d'ivoire, sculpté en bas-relief, figurent deux personnages masculins identiques d'attitude, assis sur un trône à dossier bas; d'une main ils tiennent le sceptre autoritaire, l'autre est étendue vers un cartouche hiéroglyphique surmonté de deux plumes d'autruche. Ces personnages sont uniformément vêtus de robes talaires serrées à la taille; une cape à raies verticales les coiffe [4]; ils ont les pieds nus. L'ensemble est

[1] « Ur Kasdim (aujourd'hui Mughéir, Omghéir), la patrie d'Abraham, semble avoir été abandonnée vers l'an 500 av. J.-C., mais elle continua à être un lieu sacré où se faisaient enterrer Chaldéens et Assyriens. La multitude des tombeaux qui environnent au loin la cité est incalculable. » Vigouroux, *La Bible et les découv. mod.*, t. II, p. 304. — Mughéir est située sur l'Euphrate, dans une plaine désolée et marécageuse qui jadis dut être fertile. V. Ménant, *Babylone et la Chaldée*, carte I, p 45. — Les sépultures d'Ur Kasdim ne semblent pas avoir rendu d'objets en métal précieux ; cependant l'analogie voudrait que des trésors y eussent été enfouis : Josèphe, *Antiq. jud.*, rapporte que Hyrcan aurait retiré 3000 talents du tombeau de David, où l'on avait peut-être déjà puisé auparavant.

[2] V. Layard, *Monum. of Nineveh*, pl. 88 à 91.

[3] V. Layard, *Nineveh and its remains*, t. II, p. 209, fig. — Il manque au personnage de droite le bas de la tête et une portion des bras; les autres dégradations sont insignifiantes.

[4] Les capes des hauts personnages, en Égypte, sont, tantôt unies, tantôt striées de rayures polychromes. Weiss, *Kostümkunde*, t. I, p. 36, fig. 24.



Ch. de Linas del.

Lith. Ch. Desavary, Arras.

Plaque d'ivoire sculpté et incrusté

traité selon les procédés ordinaires de la toreutique, mais les yeux, les détails de la cape, des limbes, des siéges et du cartouche, ont été profondément champlevés. Il est très possible que le panneau ait été jadis peint et doré en tout ou en partie; je ne saurais mettre en doute la préexistence, dans les alvéoles, d'une incrustation en pâtes colorées aujourd'hui absentes. J'ai essayé de rendre à l'objet un éclat perdu (v. la Planche) en remplissant à nouveau ses cuves [1]; l'effet obtenu rappelle les découpures de la plaque de Wolfsheim et du gorgerin de Pétrossa.

Découvert à Nimroud (Calach), dans les ruines du palais N. O., notre panneau a été étudié par le célébre égyptologue, M. Birch, qui pense y reconnaître un ouvrage contemporain de la XXII[e] dynastie (Bubastite; 980-810 av. J.-C.), et par conséquent des monarques assyriens de la famille d'Assur-dan-il [2]. A cette époque, aucune guerre ne précipita l'un sur l'autre le riverain du Tigre et celui du Nil [3]; des relations commerciales se nouèrent entre eux, et si, alors, l'Égypte importa ses produits dans les régions mésopotamiennes, ses ouvriers eurent également la faculté de s'y rendre pour obtenir du travail. Une pareille incertitude empêche M. Birch de préciser la nationalité de notre tablette; il ne saurait dire qu'elle ait été sculptée à Bubastis plutôt qu'à Calach; le déchiffrement du cartouche, *Aubnu-ra* ou *Auvnu-ra* (soleil brillant) n'en apprend guère davantage [4].

Je profiterai de mon séjour en Assyrie pour essayer quelques nouveaux rapprochements.

[1] La disposition des couleurs est purement arbitraire, bien que je ne sois pas sorti de la gamme égyptienne. Je me suis borné au rouge et au bleu; le vert, le noir et le blanc auraient donné à ma restauration des allures trop prétentieuses.

[2] Cette famille compte parmi ses membres deux grands constructeurs de palais à Nimroud, Assur-nasir-habal (930-905), Salmanassar IV (905-865). F. Lenormant, *Man. d'hist. anc. de l'Orient*, t. II, p. 66 et 68. Ménant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 61.

[3] Les inscriptions de ce temps ne mentionnent aucune guerre entre l'Égypte et l'Assyrie. V. Ménant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 60 et sq.

[4] V. Layard, *Nineveh*, t. II, p. 205 à 211.

Le premier objet qui me tombe sous la main est une tête de jeune taureau en bronze; elle ornait les accotoirs d'un trône, et elle provient de Nimroud [1].



Tête de taureau en bronze (Nimroud).
D'après Layard.

Cette tête, mieux que toutes les raisons possibles, expliquera comment j'ai pu attribuer la poignée de l'*acinaces* de Nicopol (v. t. I, pl. V A, fig. 1) à des orféves orientaux. L'arme date vraisemblablement de l'époque d'Alexandre; le meuble est antérieur de plusieurs siècles; néanmoins la ressemblance est incontestable. Sur le fourreau de l'*acinaces*, un art parvenu à son apogée a ciselé la défaite des Amazones accompagnée de griffons, tandis que le pommeau offre les qualités comme les défauts de l'art assyrien dont le développement resta toujours incomplet. Les affectations d'archaïsme se rencontrent sur des monuments qui ne remontent pas à une antiquité bien reculée [2]; j'attribuerai le style archaïque de notre pommeau à des causes purement matérielles. L'emploi exclusif des formes grecques, avec leurs tendances à l'effilement, aurait rendu l'arme assez peu commode à manier; cet inconvénient frappa le *cælator* panticapéen, qui sut l'éviter en s'inspirant d'un modèle assyrien dont les saillies étaient beaucoup moins accusées.

L'insistance des artistes grecs de la Scythie à emprunter aux Assyriens les types de leurs représentations animales trompa éga-

[1] V. Layard, *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*, t. I, p. 199, fig.
[2] V. F. Lenormant, *La monnaie chez les Anciens*, p. 100 et 109.

lement un érudit anglais. Le R. William Houghton, dans son curieux Mémoire intitulé, *On the mammalia of the Assyrian sculptures* [1], figure l'âne sauvage d'après les chevaux scythes du célèbre vase d'argent de Nicopol que nous avons reproduit ailleurs (t. II, pl. IV, p. 104) [2].

M. Houghton donne encore le croquis d'un ours copié sur un vase de bronze trouvé à Nimroud [3]; ce croquis m'a paru assez intéressant pour en tirer profit.



Ours en bronze (Nimroud).
D'après le R. W. Houghton.

Le plantigrade assyrien offre la même attitude que son congénère gréco-romain sur une intaille du Cabinet de Florence [4]; mais

[1] Ap. *Transactions of the Society of Biblical archaeology*, t. V.

[2] Loc. cit., part. I, pl. V. — Ibid., pl. II, un mulet de bât (Koyoundjick) qui renvoie directement aux sculptures de la colonne théodosienne figurées par Banduri (*Imp. orient.*), d'après les dessins de Bellin : pl. IV, un braque indien (Koyoundjick) apparenté au chien du vase gréco-asiatique de l'Ermitage (v. notre tome II, p. 141 et 161). Part. II, pl. IV, cerfs, daims et gazelles analogues aux ciselures de Koul-Oba ; l'auteur, p. 342, ne précise pas l'origine de ses types : pl. VI, moutons de Persépolis ; lièvre (Koyoundjick) aussi vrai que la nature ; chien sauvage (?) accroupi dans une attitude familière aux Grecs (v. Daremberg et Saglio, *Dict. des antiq.*, fig. 1109 et 1110 ; Stephani, ap. *Comptes-rendus*, *etc.*, pl., pass.) ; éléphant de l'Inde à oreilles courtes et fantaisistes.

[3] Loc. cit., part. II, pl. VI.

[4] Daremberg et Saglio, *Dict. des antiq.*, BESTIA, fig. 835.

on peut découvrir ici, dans la naïveté du mouvement et dans la rudesse du faire, une certaine affinité avec les ours de Perm et de Tobolsk [1] : quant à une assimilation aux ours russes du Moyen-Age, elle ne me semble guère douteuse (v. t. II, pl. *Anc. brod. russes*, fig. 2, et p. 419).

Des fouilles de Koyoundjick est sorti un remarquable tesson de poterie dont voici l'image.



Tesson de poterie (Koyoundjick).
D'après Layard.

Un cercle quadrillé encadre un cervidé, aux bois très développés et renversés sur son dos ; au-dessus de la croupe, une marque cruciforme qui ne touche en rien aux symboles chrétiens ; derrière la tête, un objet dont je ne saurais préciser la nature. M. Layard, qui a publié ce débris [2], ne serait pas éloigné de l'attribuer aux temps de la domination perse. Le notable prolongement des andouillers antérieurs, la forme ramassée du corps, démontrent que le céramiste de Koyoundjick a eu l'intention de modeler un renne dont la tournure fantaisiste accuse une parenté si étroite avec l'aspect des animaux de même espèce, trouvés à Novo Tcherkask (v. t. II, pl. VII, fig. 1 ; pl. IX, fig. 5 ; p. 167), qu'il n'est pas interdit de soupçonner entre eux une communauté d'origine. Le potier ninivite et les orfèvres du Don auraient en con-

[1] Aspelin, *Ant. du nord finno-ougrien*, fig. 521, 527. 551 à 558.
[2] *Discoveries, etc.*, t. II, p. 591, fig.

séquence étudié à pareille école ! A mon humble avis, des types analogues qui se révèlent simultanément à des distances relativement assez grandes, au milieu d'un écart peut-être considérable de dates, ne sauraient provenir d'une fabrication locale ; ils doivent être l'œuvre d'industriels nomades, étroitement cantonnés dans une routine traditionnelle, et dont, bon gré mal gré, je suis contraint à chaque pas de soupçonner l'existence.

## II

### *Mycènes.*

Les découvertes de M. Schliemann en Argolide ont eu un énorme retentissement ; elles méritèrent à son livre l'honneur d'une triple édition, anglaise, allemande et française : mais doit-on accepter aveuglément la haute antiquité que l'heureux explorateur d'Outre-Rhin attribue aux monuments qu'il a exhumés? Les tombeaux de l'*agora* mycénien, les objets en métal précieux ramassés à profusion, sont-ils, ou non, contemporains de la guerre de Troie (douze ou treize siècles avant notre ère)? La question, très controversée, reste encore pendante, et je ne me charge aucunement de la résoudre ; néanmoins j'admets en principe une époque fort reculée. L'extrait qui suit, des opinions émises à ce sujet par quelques hommes compétents, pourra offrir de l'intérêt aux lecteurs.

En première ligne, une note de M. Albert Dumont.

Les antiquités découvertes à Mycènes sont la propriété du gouvernement hellénique. Elles sont déposées à la banque nationale, où on ouvre les caisses à mesure que l'on fait les photographies qui accompagneront l'ouvrage de M. Schliemann.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la richesse de la découverte et le nombre vraiment surprenant des objets d'or qui consistent principalement en masques, ceintures, rondelles et anneaux.

Les masques, les ceintures, les rondelles sont fabriqués avec des plaques peu épaisses, mais qui ne sont pas de simples feuilles de métal. Il y a aussi de grandes plaques d'or ornées de dessins, qui pouvaient parfaitement suffire à couvrir la poitrine d'un homme de forte taille.

A quelques exceptions près, les dessins figurés sur ces objets se rapportent à un même style. On y trouve des principes uniformes de décoration. 1° Les cercles concentriques, la spirale. 2° Des feuilles, sans caractère précis, tantôt isolées, tantôt réunies en croix ou rosace. 3° Divers oiseaux. 4° Le lion et d'autres quadrupèdes. 5° La cigale qui est très fréquente. 6° Le polype qu'on ne rencontre pas moins souvent. Les vases ne portent pas en général d'ornement. Deux bagues et quelques cylindres aplatis (scènes de chasse) rappellent le style asiatique. Les masques n'ont pas de valeur d'art ; ils représentent des traits qui manquent tout à fait de finesse : le nez est court et aplati, la bouche très large. Sur l'une des figures on distingue des moustaches.

La plupart des objets proviennent de l'acropole, et non de la partie de la ville qui était dans la plaine. Ils sont en général fabriqués au repoussé.

Il est permis d'affirmer que sur presque tous ces objets d'or, si on excepte les bagues et les cylindres, *aucun ornement ne se rapporte avec certitude aux principes de la décoration assyrienne, égyptienne, chypriote ou grecque primitive*. Ce qui caractérise cette industrie est une sorte de maladresse barbare. On n'y trouve pas les essais d'un art qui est encore incertain, mais qui marche vers le progrès ; on n'y remarque même pas cette raideur de contours trop accentués que nous sommes habitués à reconnaître dans les premiers essais des civilisations classiques. Il est difficile de trouver à cette collection la moindre valeur esthétique.

Deux stèles, ornées de bas-reliefs, rappellent les sculptures qui ont été trouvées récemment dans les nécropoles autour de Bologne. Ces stèles ont un encadrement qui se rapproche beaucoup, pour les principes décoratifs, de quelques dessins gravés sur pierre, que Chandler vit autrefois à Mycènes, et qui sont aujourd'hui au British Museum [1]. Ces fragments ont donné lieu à l'essai de restauration que M. Donaldson a proposé pour l'entrée du trésor d'Agamemnon. La question est de savoir si l'état actuel du trésor permet cette restauration, et si les fragments signalés par Chandler appartiennent à la haute antiquité ou à une époque très postérieure. Dans tous les cas, la décoration des objets d'or de la collection nouvelle me pa-

[1] V. *Expédit. de Morée*, t. II, pl 70.

raît devoir être rapprochée, avec une grande vraisemblance, de celle des pierres sculptées auxquelles M. Donaldson a donné une très haute importance.

Les fragments céramiques appartiennent, sans qu'aucun doute soit possible, au style de Mycènes tel qu'il a été décrit par Dodwell et par M. de Witte. Ils sont précieux pour l'étude comparée des céramographies primitives de Rhodes, de Chypre, du Péloponèse et d'Athènes. Ils ajoutent beaucoup à ce que nous savons déjà par les publications de Salzmann et de M. Hirschfeld.

La collection de Mycènes donne lieu aux hypothèses les plus contradictoires, et quelques-unes de ces hypothèses sont proposées par des savants qui ont l'habitude de l'archéologie. Pour se borner à ce qui est certain, on peut dire, je crois : 1° que les découvertes de Mycènes sont parmi les plus surprenantes qui aient été faites, et que ses richesses constituent, au sens propre du mot, un trésor ; 2° que la grande majorité des fragments de terre cuite appartiennent au style connu sous le nom de style de Mycènes ; 3° que la plupart des objets d'or se rapportent à un *même* style, mais que ce style ne rappelle que de très loin et rarement les décorations auxquelles sont habitués les savants qui s'occupent de l'archéologie classique ; 4° qu'à côté de ces deux séries principales, vases et objets d'or, on voit des objets des époques les plus différentes [1].

A cette note communiquée à la Société des Antiquaires de France, en mars 1877, M. Albert Dumont en ajoutait bientôt une autre, relative à de nouvelles fouilles entreprises à Spata, village situé aux environs d'Athènes. Les objets découverts dans un hypogée qui rappelle les tombeaux étrusques — et probablement aussi les sépultures de Kertch — pourront jeter quelque lumière sur les trésors de Mycènes.

Les chambres de Spata ont été explorées par M. Stammatakis, délégué de la Société archéologique d'Athènes ; des centaines d'objets de petite dimension ont été recueillis, parmi lesquels on remarque des ivoires, des lames et des feuilles d'or, diverses pâtes vitreuses, des fragments de vases. Quatre petites plaques d'ivoire représentent un sphinx accroupi ; elles sont de style asiatique. D'autres plaques plus grandes nous montrent un

[1] *Bull. de la Soc. des Ant. de France*, séance du 7 mars 1877, p. 91 à 94.

lion dévorant un taureau. C'est une scène bien connue des archéologues, et qui appartient aux religions orientales. L'objet le plus curieux est un *chef assyrien :* il est d'un haut relief; le personnage apparaît à mi-corps avec la tiare en tête et des cheveux tressés. Il y a en outre de minces pâtes de verre, ornées de reliefs qui semblent destinées à recevoir de légères feuilles d'or? Elles devaient orner les vêtements [1] ou servir à former des colliers. On en a recueilli plus de mille morceaux. Les objets d'or consistent en feuilles qui paraissent avoir été plaquées sur des pâtes de verre. Les vases appartiennent aux types les plus anciens des poteries communes de Mycènes. Les bronzes sont peu nombreux et n'offrent que des débris......

Cette trouvaille doit être étudiée à loisir et avec d'autant plus de maturité que l'importance en est plus évidente. Pour en faire ressortir dès à présent tout l'intérêt, il suffit de constater que la *plupart* des motifs de décoration figurent dans la collection des objets de *Mycènes ;* que, parmi les objets de Spata, il en est un assez grand nombre dont le *caractère oriental et même assyrien* est incontestable. Il est donc permis d'espérer que les découvertes de Spata serviront à expliquer celles de Mycènes [2].

Le gouvernement hellénique, fixé sur l'importance des explorations de M. Schliemann, les a fait reprendre pour son propre compte sous la direction de M. Stammatakis, Conservateur des antiquités. Les dernières fouilles opérées à Mycènes semblent avoir été fructueuses, et un journal anglais, le *Times* (N° du 5 Février 1878), leur a consacré un article dont je reproduis les passages saillants.

« Les terres remuées lors des premiers travaux ont été tamisées de nouveau, et, parmi les objets qu'elles viennent de rendre, on admire un ornement d'or de travail délicat, représentant deux lions, affrontés et dressés contre une tige de lotus dans le goût assyrien ; ils rappellent les sculptures de la *Porte des lions.*

[1] J'ai vu récemment à Rouen, dans l'intéressante collection de M. G. Bellon, de petits disques en terre sigillée, d'une pâte excessivement fine. Ces disques, dorés à la surface et percés de trous capillaires, devaient orner les vêtements des morts, où ils remplaçaient les bractées métalliques quand la position de fortune du défunt interdisait un luxe réservé aux seuls riches.

[2] *Journal offic.*, 8 août 1877, ap. *Revue archéol.*, sept. 1877, p. 202.

« Dans une construction en pierres sèches, précédemment reconnue par M. Schliemann, on a trouvé : des spirales; des grains de colliers en verre, ambre et lapis-lazuli; des moules en pierre; des morceaux de couleurs; des ustensiles de toilette en os; quelques menus bronzes. En outre, M. Stammatakis a recueilli au même endroit de remarquables ivoires gravés, dont les principaux montrent : un lion et un cerf; deux cerfs affrontés. La majeure partie de ce butin rappelle par ses caractères ornementaux les antiquités des hypogées de Spata, paraît du même temps, et a subi comme elles l'influence assyrienne.

« A l'extrémité ouest de l'enceinte, là où ont été rencontrés les cinq *trésors* ou tombes, précédemment ouverts, M. Stammatakis a fouillé une sixième sépulture qui, par sa position, semblerait avoir été construite la dernière. Cette sépulture renfermait deux squelettes imparfaitement brûlés; l'un des crânes, assez bien conservé, était couvert d'un masque en or. Près des corps il y avait : une petite coupe d'or aux bords évasés, chargée de guirlandes de feuilles et de cordons circulaires; des pendeloques d'or, décorées de grenetis; deux plaques d'or trifurquées, pour cnémides (?); des boutons et des clous en or; enfin un certain nombre d'épées et de vases en bronze.

« Une immense multitude de poteries brisées a été amenée à la surface du sol : partie au type phénico-hellénique, décor brun sur pâte gris-sale; partie au type des poteries noires de Chiusi. Un dernier genre, qu'on pourrait appeler préhistorique, offre les lignes et les dessins rouges sur champ grisâtre, dont Mycènes a fourni tant de spécimens.

« La contemporanéité des monuments de Spata et de Mycènes serait importante à établir, en ce que plusieurs objets trouvés à Spata portent le cachet de l'art phénicien sous les influences assyrienne et égyptienne, tandis que les autres ont franchement le caractère assyrien. Il n'y a donc pas lieu d'être étonné de rencontrer ce dernier caractère sur toutes les antiquités mycéniennes. Laissant de côté la *Porte des lions*, il est difficile de méconnaître

l'Assyrie imprimant sa griffe sur les ivoires gravés, sur plusieurs ouvrages d'or, et notamment sur les spirales qui garnissent les espaces vides des pierres tumulaires. Tout cela vient se relier à l'art phénico-assyrien et aux stèles étrusques de la Certosa.

« D'après l'inspection des lieux et la nature des blocs employés pour les constructions, l'auteur de l'article pense que l'enceinte qui renferme les tombes n'est pas l'*agora*, mais un endroit consacré aux sépultures et aux rites funèbres. Il regarde les trésors comme postérieurs aux murs cyclopéens de l'Acropole, en dehors desquels M. Newton croit qu'ils étaient établis ; l'opinion que les cinq sépultures explorées par M. Schliemann sont celles assignées par Pausanias, à Agamemnon et à ses compagnons, doit être définitivement abandonnée [1]. »

En août 1878, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Schliemann formula sa conviction relative à la très haute antiquité des sépultures mycéniennes ; il crut même pouvoir affirmer qu'il faut chercher en Égypte et à Babylone l'inspiration première de l'art à Mycènes, et il ne craignit pas de fixer au XVI$^e$ ou au XVII$^e$ siècle avant J.-C. l'époque où l'on doit remonter pour constater des analogies révélées, selon lui, par l'étude des cylindres de l'ancien empire babylonien. De ces conclusions, les dernières au moins, me semblent de nature à provoquer de longues et vives discussions [2].

Jusqu'à ce qu'une lumière inattendue vienne mettre d'accord les parties adverses, M. Schliemann reste persuadé qu'il a découvert les ruines de la vieille cité de Priam ; il croit, non moins fermement, que les tombes exhumées à Mycènes abritaient les corps

[1] V. *Bull. de la Soc. des Ant, de France*, séance du 13 Février 1878, p. 64; comm. de M. Mazard : *Revue archéol.*, n° de Mars 1878, p. 197 et sq. — Que la sixième tombe ait été explorée par M. Stammatakis, on ne saurait le nier, puisque le journal anglais l'affirme; mais elle fut antérieurement reconnue par M. Vasilios Drosinos, lieutenant ingénieur attaché aux fouilles de M. Schliemann. Ce dernier a même publié un certain nombre d'objets, qui proviennent de ladite tombe et dont il s'attribue la découverte.

[2] *Revue arch.*, n° d'Août 1878, p. 129.

du *Roi des rois*, de ses compagnons de guerre et de sa captive bien-aimée, Cassandre, assassinés par Egisthe aidé de Clytemnestre. La cause que plaide l'archéologue allemand, avec des arguments empruntés surtout à Homère et à Pausanias, trouve encore un excellent avocat en la personne de M. de Saulcy. Ce savant, dont la compétence ne saurait être mise en doute, a taillé sa plume pour soutenir un système qui lui paraît basé sur d'excellentes raisons. La défense est ingénieuse : j'en reproduis l'exorde — il touche quelque peu à ma situation actuelle — et le mot de la fin.

Qui ne se rappelle l'émotion que causa, dans le monde des archéologues, l'annonce des trouvailles extraordinaires que M. Schliemann avait faites en Troade, dans les fouilles d'Hissarlik ? Comme toujours, lorsqu'il s'agit d'une découverte importante que personne n'a encore eu la bonne fortune de faire, les représentants de ce qu'on nomme la science se partagèrent en trois groupes distincts, les négateurs, les douteurs et les croyants enthousiastes. Je n'éprouve aucun scrupule à déclarer sans ambages que je fis immédiatement partie de ces derniers. J'avais parcouru le théâtre des explorations de M. Schliemann et, comme lui, j'avais emporté la conviction profonde que le site de la Troie homérique, fixé un peu à la légère par Chevalier, sur la foi duquel tous avaient admis depuis que le voyageur français avait résolu ce curieux problème de topographie historique, représentait tout ce qu'on voudrait, excepté l'emplacement de Troie. J'étais jeune alors, et je craignais encore les contradictions dédaigneuses des voyageurs en chambre ; prudemment je me tus, et je gardai ma conviction pour moi ! Depuis lors, j'ai si bien expérimenté pour mon propre compte l'âpreté des dénégations de parti-pris, que j'en suis venu à me persuader qu'à tout prendre, la logique étant faite pour tout le monde, je pouvais, si je n'étais un idiot, avoir autant de confiance en mes propres observations faites sur place, qu'en celle des soi-disant savants qui n'avaient jamais quitté le coin de leur feu ; autant dire que je n'ai plus éprouvé la moindre appréhension lorsque j'ai crié bien haut, et de bonne foi, ce que j'avais vu, de mes yeux vu, pour en déduire des conclusions parfois entièrement opposées aux conclusions reçues généralement jusqu'alors comme monnaie courante et de bon aloi. Il est donc entendu que je ne doutai pas un instant que M. Schliemann n'eût exhumé la Troie homérique, au point où seulement elle devait et pouvait avoir existé.

Le rôle des deux autres groupes fut tout autre : les douteurs furent obligés de reconnaître que les fouilles d'Hissarlik avaient mis au jour les restes d'une cité détruite par le feu, à une époque indéterminée, mais remontant à la plus haute antiquité ; que les objets recueillis par M. Schliemann, s'ils n'étaient pas les débris du trésor de Priam, n'en appartenaient pas moins à une civilisation antérieure aux époques dites historiques, et que, par conséquent, ils étaient on ne peut plus dignes de fixer l'attention de tous les archéologues de profession.

Quant aux négateurs, ils conclurent, suivant leur méthode habituelle. M. Schliemann n'avait rien trouvé du tout ; ce qu'il présentait comme le fruit de ses recherches pouvait très bien n'être que le fruit de son désir de faire parler de lui, et comme les œuvres de ses mains [1].

Les doctrines que le célèbre académicien émet relativement aux fouilles d'Hissarlik, il les applique également aux découvertes de Mycènes, et il termine ainsi son compte-rendu.

Et maintenant, à mon tour de conclure ; je le ferai brièvement.

Homère a-t-il existé ? Oui, certainement. A-t-il été contemporain du grand drame de Troie ? Non, certainement. Faut-il lui abandonner la rédaction, telle qu'elle nous est parvenue, des deux poèmes merveilleux qui lui sont attribués ? Oui certainement. Tout, dans ses deux poèmes, l'Iliade et l'Odyssée est-il de son crû ? Non certainement.

Il a fait comme ont fait, bien des siècles plus tard, les rédacteurs des grandes chansons de Geste, du cycle de Charlemagne et de la Table-Ronde. Il a réuni en un faisceau, admirablement coordonné, et sur lequel il a imprimé le sceau immortel de son talent, tous les chants des Rhapsodes qui avaient transmis aux générations antérieures les faits de la grande lutte des Grecs et des Troyens. De là cette unité de style poétique qui existe dans les deux produits de son génie.

A-t-il eu l'idée de planter dans ses récits des jalons chronologiques ? Non certainement. Ce qu'il raconte du massacre d'Agamemnon et de ses compagnons, à leur retour d'Ilion, a-t-il quelque vraisemblance historique ? Oui certainement.

Pausanias a-t-il eu quelque intérêt à inventer ce qu'il nous raconte des tombeaux de Mycènes ? Non certainement. Si ce qu'il dit est vrai, les tombeaux retrouvés par M. Schliemann, dans l'*agora* de Mycènes, sont-ils des

[1] *Revue des quest. hist.*, n° d'Avril 1879, p. 551 et 552.

sépultures royales et précisément celles désignées par Pausanias? Oui certainement.

A quelle date faut-il les faire remonter? Nous ne le saurons probablement jamais [1].

Les pièces du procès en instance sont maintenant exposées; on a lu le pour et le contre, et la liberté du jugement demeure à chacun.

Les ruines de Mycènes surgissent à l'angle septentrional de la plaine d'Argos, non loin du petit hameau de Kharvati. Mycènes se trouve placée juste au nord de Tyrinthe, autre cité illustre également explorée par M. Schliemann, et la ligne tirée entre ces deux villes forme la base d'un triangle dont Argos occupe le sommet occidental.

D'après les traditions mythologiques, Mycènes devrait sa fondation au héros argien Persée, fils de Jupiter et de Danaé. Sthénélos, issu de Persée et d'Andromède, succéda à son père sur le trône mycénien. De Nicippé, fille de l'asiatique Pélops, roi de Pise en Élide, Sthénélos eut Eurysthée qui, ayant péri dans un combat contre les Héraclides avec toute sa descendance masculine, laissa ses états à son oncle Atrée. Ce dernier fut assassiné par son frère Thyeste qui ceignit la couronne, dont ses neveux, Agamemnon et Ménélas le dépossédèrent. M. de Saulcy fait remarquer en passant qu'Homère se tait au sujet des crimes atroces qui ensanglantèrent la famille des Atrides, et qui lui ont acquis une si épouvantable célébrité. Le poëte se borne à dire que Jupiter donna la royauté de Mycènes à Pélops qui la transmit à Atrée, et qu'elle revint à Agamemnon après la mort de Thyeste. Egisthe, fruit incestueux du commerce de Thyeste avec sa propre fille Pélopie, séduisit Clytemnestre, épouse d'Agamemnon pendant que celui-ci assistait au siége de Troie. On sait le reste : le couple adultère égorgea le mari trompé au milieu d'un festin, et Egisthe régna sept ans à Mycènes; la huitième

[1] *Ibid.*, p. 577.

année, il tomba avec sa complice sous le poignard d'Oreste. Bien qu'il fût l'héritier légitime d'Agamemnon, Oreste abandonna le royaume paternel. A partir de ce moment s'ouvre pour Mycènes une ère de décadence qui aboutit à une ruine totale en 468 avant J.-C. Assiégée, prise et détruite de fond en comble, Mycènes, comme sa voisine Tyrinthe, succomba sous les coups de la rivalité argienne [1]. Aucun des monuments archaïques de Mycènes ne peut donc être postérieur au V$^e$ siècle antéchrétien.

Le beau volume de M. Schliemann — je me plais à reconnaître là l'un de ses principaux mérites — est un véritable *Journal de fouilles*, illustré de nombreuses et excellentes gravures sur bois d'après des photographies. Un texte descriptif, riche en détails techniques et en citations des écrivains de l'antiquité, encadre les gravures. Le plan, adopté par l'auteur, ne concordant pas avec le mien, il m'est impossible de suivre la même route. Je me bornerai à grouper ensemble les objets similaires, trouvés sur différents points du champ d'exploration, pour les mettre en regard d'objets analogues ayant d'autres provenances. La division géographique, que j'ai adoptée faute de mieux, ne me permettra pas de formuler simultanément toutes mes comparaisons; elles toucheront d'abord aux pays où j'ai déjà introduit mes lecteurs : le reste arrivera au fur et à mesure que je pénétrerai au sein de nouvelles régions.

Les renvois se rapportent naturellement à l'édition française [2].

Quoique la pierre vulgaire s'écarte tant soit peu de mon sujet, je dois néanmoins m'arrêter devant une stèle funéraire de style très archaïque. Elle est en grès sculpté, et représente un guerrier sur son char attelé d'un cheval au galop. Les vides du tableau sont remplis par des volutes et des spirales d'une forme particulière qui va être décrite à l'article des objets de métal [3]. Or, sur

[1] Jacobi, *Dict. mythol.*, pass. *Rev. des quest. hist.*, loc. cit., p. 557. Diodore, XI, 65.

[2] *Mycènes, récit des rech. et découv. faites à Mycènes et à Tirynthe,* par Henry Schliemann; 549 grav. dans le texte, 7 planches et 8 plans. Paris, Hachette, 1879.

[3] *Mycènes*, fig. 140, p. 150.




1, Disque. 2, Roue. 3, Pendant. 4. 5, Plaques ornementales.
*(D'après Schliemann.)*

savantes : tantôt des cercles concentriques encadrés de boucles (v. Pl. *Mycènes* B, fig. 2) ; tantôt un ruban varié à l'infini, dont les méandres se replient autour d'un umbo de feuilles lancéolées (v. Pl. *Mycènes* A, fig. 1) ; tantôt un motif, soit isolé, soit continu, formé de spirales aboutissant à un quadrilatère ou à un triangle (v. Pl. *Mycènes* A, fig. 5 ; B, fig. 3) [1]. Une roue d'or à quatre rais — il y en avait six pareilles — porte sur ses jantes un enroulement courant d'∞ (v. Pl. *Mycènes* A, fig. 2) [2]. Nouveaux renvois : aux antiquités mériennes pour les feuilles lancéolées, l'ornement d'∞ et la roue ; à Perm pour les roues ; à Tomsk (Age du bronze altaïco-ouralien) pour l'ornement d'∞ [3].

J'ai rendu ses dimensions originales à une plaque triangulaire d'or (v. Pl. *Mycènes* A, fig. 4), trop réduite, à mon avis, dans l'ouvrage de M. Schliemann [4], parce qu'elle m'a semblé très curieuse. Un heureux caprice y a contourné des filets toriques, de telle sorte qu'ils déterminent trois feuilles pointues accompagnées de vrilles. Il y a peut-être là le germe d'un décor végétal usité bien plus tard à l'époque sassanide.

Outre des feuilles copiées sur nature [5], la Flore, à Mycènes, offre un *aster* à pétales aigus (v. Pl. *Mycènes* C, fig. 6), ou arrondis dans le goût assyrien, ou disposés obliquement en cercle [6] ; d'autres fois, un simple disque à crête polylobée (v. Pl. *Mycènes* B, fig. 3). Une véritable fleur d'iris (v. Pl. *Mycènes* B, fig. 4) ap-

[1] *Mycènes*, p. 146, fig. 128, à p. 165, fig. 150 : ivoire et pierre. *Ibid.*, p. 246 à 252, fig. 239, 242, 244, 245, 252 ; p. 268 et 269, fig. 285 et 286 ; p. 312, fig. 341 ; p. 345 à 347, fig. pass. ; p. 383, fig. 458 ; p. 393, fig. 472 ; p. 396, fig. 476 ; etc., etc. : métal.

[2] *Ibid.*, p. 282, fig. 316.

[3] Aspelin, *ouv. cit.*, p. 214, fig. 1004 ; p. 215, fig. 1009, 1010, 1012 ; p. 218, fig. 1046 et 1054 ; p. 150, fig. pass. ; p. 52, fig. 170. Cette dernière figure représente un poignard sibérien dont le manche comporte des enroulements identiques au fragment de frise gravé, *Mycènes*, p. 167, fig. 153.

[4] P. 278, fig. 305.

[5] P. 250, 251.

[6] *Mycènes*, p. 252, fig. 251 ; p. 265, fig. 281 ; p. 267, fig. 284 ; p. 307, fig. 336 ; p. 409, fig. 517, et pass.

MYCÈNES

Pl. C.




1, 1a, Débris d'un Sceptre cloisonné. 2, Pommeau de Sceptre
3, Ornement ajouré. 4, Bague en hélice. 5, Pendant de Collier.
6 Disque. *(D'après M. Schliemann)*

paraît également [1], ainsi que la fleur quadrilobe de l'*azédarach* (v. Pl. *Mycènes* c, fig. 3 et 5) [2].

Les hélices d'or (Pl. *Mycènes* B, fig. 5 ; c, fig. 4) comptent leurs analogues en bronze dans les antiquités mordvines de Tambov. M. Schliemann « rappelle au lecteur que l'on voit, dans les peintures murales des tombeaux égyptiens, des hélices semblables et des anneaux d'un gros fil d'or. On suppose que ces objets ont été employés, soit comme présents, soit comme moyen d'échange [3]. » Je ferai remarquer que les figures sculptées des anciens monuments de l'Inde portent aux bras et aux jambes des anneaux en hélice [4], genre de parure encore usité chez divers peuples de l'Afrique.

Les éléments de colliers rehaussés de perles (v. Pl. *Mycènes* c, fig. 6 et 7) rentrent dans le style de la bractée reproduite t. II, pl. III, fig. 6 [5].

Je signalerai pour mémoire le croissant fermé des pendeloques, Pl. A, fig. 3, et Pl. c, fig. 5, ainsi que certains boutons en losange, os plaqué d'or, sur lesquels j'aurai probablement l'occasion de revenir ailleurs [6].

Divers gobelets tronconiques en or, munis d'une seule anse et généralement décorés au repoussé, méritent une attention spéciale ; leur forme évasée rappelle très bien la coupe *Tsio*, employée dans les cérémonies religieuses chez les Chinois [7]. Plu-

[1] *Ibid.*, p. 278, fig. 303. J'ai rendu à cette plaque ses dimensions naturelles. — L'iris croît partout.

[2] *Ibid.*, p. 269, fig. 287 ; p. 275, fig. 293. — L'*azédarach* (Lilas des Indes, Lilas de la Chine) est un arbre originaire de la Perse ou de l'Inde.

[3] *Ibid.*, p. 436, fig., et 437. Aspelin, *ouv. cit.*, p. 183, fig. 827 et 828 ; p. 190, fig. 885 et 888.

[4] V. Weiss, *Kostümkunde*, t. I, p. 485, fig. 202 *c, d, e, f; Transaction of the Royal Asiatik Soc. of Great Britain*, part. III, p. 451, pl. XV.

[5] *Mycènes*, p. 445, fig. 533 à 538.

[6] *Ibid.*, p. 342 et 343, fig.

[7] *Ibid.*, p. 284, fig. 317 ; p. 313, fig. 342 ; p. 320, fig. 347 ; p. 374, fig. 453 ; p. 395 et 396, fig. 475 et 476. A. Jacquemart, *Les merveilles de la céramique*, ORIENT, p. 87, fig.

sieurs *pocula* hémisphériques, montés sur un pied, offrent de l'analogie avec des vases de l'Age du bronze, provenant de la Sibérie et des bords du Don [1].

J'ai hasardé (t. II, p. 392 et 393) une explication technique de la célèbre coupe de Nestor; M. Schliemann, à l'endroit d'un *poculum* mycénien, a abordé la même étude. Les idées de M. Schliemann sur ce point diffèrent beaucoup des miennes, et comme je ne me crois nullement infaillible, je cite son interprétation, abandonnant au lecteur le soin de juger la cause.

La magnifique coupe d'or massif, fig. 346, a deux anses horizontales, toutes les deux formées de plaques épaisses et reliées entre elles par un petit cylindre. La plaque inférieure de chacune de ces anses est rattachée à un grand pied rond par une longue bande d'or qui est épaisse et large ; la partie supérieure a pour ornement une ouverture de forme allongée dont l'extrémité supérieure forme une pointe, l'extrémité inférieure un rond. La partie inférieure de la bande d'or est, toujours en vue de l'ornementation, travaillée à jour de manière à former trois rubans qui vont se rejoindre au pied de la coupe. L'extrémité inférieure de la bande est attachée à ce pied par deux clous d'or à tête large et plate. Sur chacune des plaques supérieures des anses est soudée une jolie petite colombe d'or, moulée selon toute apparence ; les deux oiseaux ont le bec tourné vers la coupe, et se regardent l'un l'autre. Cette coupe évoque dans la mémoire un souvenir vivant de celle de Nestor.

La description que donne Homère de la coupe de Nestor s'applique de tout point à l'objet que nous avons sous les yeux ; seulement la coupe de Nestor est beaucoup plus grande et elle a quatre anses, chacune avec deux colombes, au lieu de deux anses et une colombe seulement, comme on le rencontre ici. La coupe de Nestor avait deux fonds; la nôtre en a deux également, attendu que, dans cette expression *deux fonds*, il est impossible de comprendre autre chose que le fond de la coupe proprement dite et le fond du pied. L'interprétation ordinaire de la coupe de Nestor, qui consiste à lui attribuer deux récipients, l'un en dessus, l'autre en dessous (forme attribuée également à tous les δέπα ἀμφικύπελλα homériques), est complètement erronée. Une coupe de cette forme n'aurait qu'un seul fond commun aux deux récipients et ne rempli-

[1] *Mycènes*, p. 314, fig. 343 ; p. 321, fig. 348 ; p. 397, fig. 477 ; p. 433, fig. 528. Aspelin, *ouv. cit.*, p. 70, fig. 316 ; p. 81, fig. 354 ; p. 82, fig. 358.

rait pas par conséquent les conditions de la description homérique. De plus, comme dans une double coupe de cette espèce on ne pourrait jamais, dans tous les cas, remplir qu'un des récipients à la fois, ces deux récipients, opposés par le fond et ayant leurs orifices dans des directions opposées, n'auraient aucune raison d'être. D'ailleurs toutes les fois qu'une coupe de vin est présentée par un personnage à un autre, Homère donne clairement à entendre que c'est un δέπας ἀμφικύπελλον, c'est-à-dire que cette coupe a deux anses, et que celui qui l'offre la présente par une anse, tandis que celui qui la reçoit la prend par l'autre. Je ferai observer de plus qu'on n'a encore jamais trouvé de coupe à deux récipients opposés, tandis que j'ai trouvé à Troie vingt modèles différents de coupes à deux anses, et à Mycènes également une grande quantité de coupes analogues qui ne peuvent être autre chose que des δέπα ἀμφικύπελλα.

Athénée accorde une grande importance à l'explication de la coupe de Nestor telle qu'elle est présentée par un certain Apelles [1]. Cet Apelles soutenait que ce n'était pas autre chose qu'une coupe avec un pied, des deux côtés duquel étaient soudées deux bandes (de métal) qui avaient une base commune et montaient verticalement à peu de distance l'une de l'autre. Ces deux bandes s'élevaient jusqu'au-dessus de l'orifice de la coupe; là elles se repliaient et se rejoignaient de façon à n'en former plus qu'une seule, qui était soudée au bord. Apelles soutenait que, par les quatre anses de la coupe de Nestor, Homère ne pouvait pas vouloir désigner autre chose que cela. En effet, si a proprement parler il n'y en avait que deux, et si pourtant Homère disait qu'il y en avait quatre, c'était tout simplement parce que chacune d'elles se divisait en deux parties. Ainsi, comme il n'y avait que deux colombes au point où se réunissaient les deux bandes de métal, la coupe de Nestor n'avait en tout que quatre oiseaux. Cette explication d'Apelles concorde, à peu de chose près, avec la forme de la coupe que nous avons sous les yeux.

Voici une interprétation que je voudrais proposer : on peut se figurer la coupe de Nestor parfaitement semblable à celle qui est devant nous, parce que la nôtre a réellement quatre anses, savoir : les deux anses horizontales sur lesquelles sont posées les colombes, et les deux anses inférieures formées par les épaisses bandes verticales qui unissent les deux premières au pied de la coupe. Dans ce cas, la seule différence qu'il y aurait entre les deux coupes, c'est que celle de Nestor aurait une colombe de plus sur chacune de ses doubles anses. Maintenant la question est de

[1] *Deipnosoph.*, XI, 77.

**savoir en quoi était faite la coupe de Nestor. Il est probable que c'était une coupe de bois ornée de clous d'or ; en effet, si elle avait été en or ou en tout autre métal, on se figure difficilement qu'elle eût été ainsi décorée.**

**Quant à notre merveilleuse coupe elle se compose d'au moins onze plaques distinctes réunies par des clous [1].**

Je m'y perds ; la coupe de Nestor devait être en bois parce qu'elle était semée de clous d'or, et cependant le *poculum* de Mycènes est formé de lames d'or réunies par des clous ! Tout compté je ne trouve plus que mon interprétation de l'hémistiche,

δύω δ'ὑπὸ πυθμένες ἦσαν,

*la coupe avait deux fonds*, soit moins satisfaisante que celle de M. Schliemann. Comme la coupe de Nestor, le *poculum* de Mycènes a réellement quatre anses, deux au récipient, deux au pied ; les colombes seules manquent aux dernières. Le vase homérique pouvait être en bois revêtu d'or à l'intérieur, mais il pouvait aussi être fait de lames de métal embouties et rivées ; il n'y a pas d'autre manière d'expliquer le double fond.

La Faune mycénienne va donner lieu à quelques remarques. M. Schliemann a exhumé un grand nombre de vaches en terre cuite qu'il tient avec raison pour des images d'*Hèra Boôpis* (Junon aux yeux de vache) [2] ; il a également rencontré de pareils symboles en métal. Parmi eux se distingue une grande tête de vache en argent avec des cornes d'or, elle porte au milieu du front une fleur radiée semblable à l'*aster* de notre planche c. fig. 6. Les représentations antiques des animaux de l'espèce bovine montrent en général des cornes courtes et obtuses ; ici ces appendices sont aigus, verticaux et démesurément longs. Ils caractérisent une race particulière, aujourd'hui répandue dans la Campagne de Rome, et qui, si j'ai bonne mémoire, habite encore aux

[1] *Mycènes*, p. 316 à 319.
[2] *Ibid.*, p. 62 et sq.

alentours de la Mer Caspienne. Trente-cinq autres petites têtes de vache, trouvées avec la précédente, n'offrent pas comme elle les puissants reliefs de la ronde-bosse ; elles sont formées d'une feuille d'or très mince : une *bipennis* (δίστομος πέλεκυς, βούπληξ, hache à double tranchant) relie horizontalement leurs énormes cornes. L'allongement outré des cornes est aussi singulièrement appréciable sur une intaille mycénienne; on y voit trois têtes de vache absolument pareilles, sauf les cornes qui sont courtes chez l'une, effilées chez les deux autres. Cependant l'espace ne manquait pas à l'artiste ; il a donc eu en vue des races distinctes [1].

Un petit lion couché, en or massif, fondu et ciselé, a la physionomie assyrienne ; son muffle rappelle l'animal figuré, t. I, pl. V, fig. 7, et plusieurs ivoires que j'ai vus dans la collection de M. C. Cournault, à Malzéville, près Nancy [2].

Je ne m'arrêterais pas à deux plaques d'or oblongues, d'un dessin rudimentaire, représentant des lions à la poursuite d'un cerf, si la seconde n'offrait en accessoire une tête de vache, aux yeux d'une dimension exagérée, aux cornes tournées en croissant symétrique et accompagnées de branches de palmier. Un lien mystérieux me semble exister entre cette tête et les ruminants fantastiques de l'ornement sibérien qui a été reproduit, t. II, pl. XII, fig. 2 [3].

Sur douze objets de parure, en or, apparaissent des couples de

[1] *Ibid.*, p. 295, fig. 327 et 328. Je relève, p. 298, cet intéressant détail de technique. « Il est évident que l'orfèvre mycénien ne connaissait pas l'art de plaquer l'or sur l'argent; car, toutes les fois qu'il avait à le faire, il commençait par mettre le cuivre sur l'argent, puis il fixait l'or sur le cuivre. C'est ce qu'il a fait pour cette tête de vache, dont il avait à plaquer le mufle, les yeux et les oreilles; il a commencé par les couvrir de cuivre, et c'est sur le cuivre qu'il a appliqué l'or. Sur le mufle, le plaqué d'or est très bien conservé, mais il a presque entièrement disparu des yeux et des oreilles. On ne peut douter que cette tête de vache n'ait été destinée à représenter la déesse Hèra, divinité protectrice de Mycènes. » *Ibid.*, fig. 329 et 330; p. 423, fig. 531.

[2] *Ibid.*, p. 415, fig. 532.

[3] *Ibid.*, p. 391, fig. 471.

cervidés accroupis au sommet d'une tige de palmier. Il y en a deux types; les uns sont croisés [1],



Axis croisés.
D'après M. Schliemann.

les autres sont simplement affrontés [2], les têtes contournées.



Axis affrontés.
D'après M. Schliemann.

Comme, dans mon second volume, j'ai parlé fort au long des animaux bicéphales, rappeler ici le caractère oriental des groupes

[1] Le graveur n'a malheureusement pas compris le modèle que je lui avais adressé; il a indiqué une séparation verticale qui n'existe pas, et omis les ombres qui marquaient la véritable disposition des animaux.

[2] *Mycènes*, p. 259, fig. 264 et 265.

ci-dessus serait inutile, mais ils accusent une espèce particulière qu'il est opportun de signaler. Les macules du corps, aussi bien que la forme des bois, rangent nos cervidés parmi les *Axis* ou cerfs du Gange, dont l'habitat est l'Hindoustan. Les Assyriens ont certainement connu l'axis, car il est admirablement gravé sur leurs cylindres [1].

Aux axis étaient mêlés des chats sauvages, des cygnes et des oiseaux rapaces, également affrontés [2]. Ces derniers m'engagent à signaler une forme possible de l'aigle bicéphale à laquelle je n'avais pas songé, bien que je fusse revenu à diverses reprises sur la question (v. t. II, pass.). Le droit de plusieurs statères d'argent d'Agrigente offre deux aigles de profil enlevant un lièvre. Les oiseaux sont appliqués l'un contre l'autre : le premier au repos, la tête levée ; le second essorant, la tête baissée ; de telle sorte qu'ils semblent ne former qu'un tout [3]. Le symbolisme qui inspira le monétaire sicilien et le sculpteur de la Ptérie (v. t. II, p. 214, fig.) n'aurait-il pas été puisé à la même source ?

La tombe d'où furent exhumés nos axis, etc., renfermait encore d'autres objets en or de fabrication identique : des femmes nues avec des colombes (Aphrodite?) ; des lions couchés ; des cœurs ; des poulpes ; enfin un griffon à tête d'épervier égyptien, dont les ailes présentent un enroulement d'ꝏ [4].

[1] V. Lajard, *Introd. à l'étude du culte de Mithra*, pl. LIV B, fig. 8. Ce cylindre en calcédoine, d'un travail exquis, provient de la collection du duc de Luynes ; il représente un axis pris sur le vif, broutant les feuilles d'un arbre : au-dessus de l'animal sont gravées deux lignes en écriture cunéiforme de système néo-assyrien.

[2] *Mycènes*, p. 259 à 263, fig. pass.; p. 400, fig. 480.

[3] F. Robiou, *Chefs-d'œuvre de l'art antique*, t. II, pl. 84, fig. 2, 5, 6. — L'intaille parthe, mentionnée t. II, p. 275, a été publiée dans la *Rev. archéol.*, t. XXVII, pl. V, nº 371 ; M. le comte de Gobineau la décrit ainsi, t. XXVIII, p. 34, du même recueil. « Sardonyx Chaton. L'aigle héraldique à deux têtes, tenant un lièvre dans chacune de ses serres ; à droite et à gauche, deux têtes barbares diadémées. Cette pierre semble indiquer les règnes simultanés de deux Arsacides. Sud de la Perse. »

[4] *Mycènes*, p. 258 à 260, fig. pass.; p. 261, fig. 272.



Griffon d'or.
D'après M. Schliemann.

Des ornements ci-dessus, les uns sont percés de trous comme les bractées de Kertch, et ils avaient la même destination ; les autres, qui n'ont aucune ouverture, devaient être collés sur les vêtements.

M. Schliemann regarde comme *un bélier à longues cornes admirablement rendu,* un petit ruminant d'or ciselé, aux cornes renversées en arrière, qui amortit une épingle à cheveux. On pourrait, je crois, apparenter ce bijou avec les bouquetins de Perm et de Krasnojarsk (v. t. II, p. 165, fig., pl. X, fig. 1). Des pics de mineur en bronze (Minoussinsk, Iénisséi) sont surmontés d'animaux pareils [1].

Une grande intaille ovale, chaton de bague, est illustrée d'une scène fort curieuse, dont M. Schliemann a tenté l'explication avec les détails qu'elle méritait. Je prends à M. Schliemann le gros de sa description, en y intercalant mes appréciations personnelles.

A gauche du spectateur surgit un arbre au tronc lisse, au feuillage massé dans le goût oriental, avec des régimes de fruits. Sous l'arbre, une très petite femme debout, vêtue d'un ample jupon à raies transversales, le corps légèrement penché en arrière, étend les mains pour cueillir la grappe la plus basse. Deux botanistes d'Athènes ont cherché à déterminer ce végétal. L'un, M. T. Orphanidès, y reconnaîtrait volontiers une espèce d'arbre à pain (*Artocarpus*), genre dont les variétés croissent dans l'Asie équa-

[1] *Ibid.*, p. 331 et 332, fig. 362. Aspelin, *ouv. cit.*, p. 58, fig. 227 et 228.

toriale, les Iles de la Sonde et les Moluques; l'autre, M. von Heldreich, suppose que l'artiste n'eut en vue qu'un cep de vigne ordinaire. Contrairement à l'opinion de M. von Heldreich, que partage M. Schliemann, je me rallie au sentiment de M. Orphanidès : notre arbre est de la famille des *Arbres sacrés* de l'Inde (v. t. II, p. 282, fig.). Un trait caractéristique résulte aussi des longues tresses de cheveux qui pendent sur le dos de la figure.

Le reste du tableau comporte un groupe de quatre femmes en diverses attitudes ; je suis l'ordre de gauche à droite. D'abord une femme assise, adossée à l'arbre : les bras et le buste sont nus, les mamelles fortement accusées ; le cou est enveloppé d'une gaze diaphane ; la jupe collante, descendant presque jusqu'aux chevilles, est striée de plusieurs rangs de lignes transversales ; des sandales chaussent les pieds. Les yeux sont grands, le nez prolonge la ligne frontale comme on le voit sur les sculptures du Parthénon. La tête est coiffée d'un turban à triple aigrette, d'où s'échappe une tresse de cheveux. Ce personnage tient en main un bouquet de trois fleurs tubulées qu'il offre à une femme debout, le sein nu et saillant, attifée comme lui sauf quelques particularités. Entre les deux, une jeune fille ; derrière, une autre femme portant des fleurs dans chaque main : mêmes costumes et même ampleur de gorge que les figures précédentes.

J'ai fait, au sujet de la femme debout à qui l'on présente des fleurs, une réserve dont l'exposé revient à M. Schliemann.

Cette grande femme a pour coiffure une espèce de turban, qui ressemble d'une manière frappante à celui que l'on porte aujourd'hui dans l'Inde. Cependant il en diffère en quatre points ; 1° le turban représenté ici se termine à la partie postérieure par une pointe, d'où pend un long ornement qui descend le long du dos ; 2° à la partie antérieure du turban est adapté une sorte de masque qui fait saillie, et où l'on distingue clairement les trous des yeux et la forme du nez ; mais comme ce masque est levé, on aperçoit les yeux par dessous ; 3° du côté droit pend une bande qui doit être aussi un ornement ; 4° il y a au-dessus du front un ornement étrange, qui doit être une espèce de diadème..... Entre le bas de la jupe et les bot-

tines [1], on aperçoit l'extrémité d'un caleçon fixé par des fermoirs; une triple aigrette (méconnue par M. Schliemann) se dresse à la partie antérieure du turban.

Le turban indien de la femme, debout et tenant des fleurs, s'élève en cône dont la pointe est amortie par un bouton d'où s'échappe un long *fioccho* (l'appendice signalé plus haut semble être un chapelet de pierreries, tandis que celui-ci consisterait en brins de fil ou de métal). On distingue parfaitement la triple aigrette et le masque, qui est ici rabattu et ne couvre que le haut du visage, nez compris [2].

Au-dessus de la jeune fille, il y a deux haches à double tranchant emmanchées dans un seul fût. « Elles ressemblent, dit M. Schliemann, à celles des médailles de Ténédos, et à celles qui sont entre les cornes des vaches décrites plus haut; mais elles sont richement décorées. La seconde arme, plus large que l'autre, se profile nettement des deux côtés de la première, derrière laquelle elle est placée [3]. » Le sommet du tableau est occupé par un

[1] Ces bottines ressemblent aux chaussettes de peau que les femmes d'Orient portent dans leurs babouches. V. Ch. de Linas, *Anc. vêt. sac. etc.*, t. III, pl. 19, fig. O.

[2] M. A. Héron de Villefosse constate quelques rapports entre l'intaille mycénienne et un bas-relief syrien du III[e] ou IV[e] siècle avant J.-C. (Louvre). Il représente Atargatis ou Athara, déesse locale d'Ascalon, debout, vêtue d'un jupon collant, et nue jusqu'à la ceinture; deux femmes nues, assises sous des arbres, et ayant une tresse de cheveux qui pend sur l'épaule (coiffure symbolique de la jeunesse), accostent la figure centrale, dont le costume rappelle en effet celui des danseuses de Sludka. *Notice des monum. de la Palestine cons. au Louvre* (Salle jud.), nº 64, p. 45, 46 et 60. A. de Longpérier, *Mus Nap. III*, pl. XXXII.

[3] La hache à double tranchant était un attribut de Dionysos, et elle figure d'ordinaire avec une grappe de raisin sur les monnaies de Ténédos (E. Saglio, *Dict. des ant.*, BACCHUS, p. 624, fig. 702). — Cette arme, placée juste au milieu d'un tableau qui touche probablement à quelque symbolisme religieux, me fait un peu songer à l'*ascia* antique et à la célèbre formule *sub ascia dedicare*, très fréquente sur les tombeaux, notamment dans les Gaules Celtique et Narbonnaise. Il est loin de ma pensée de tenter un rapprochement; toutefois j'engage mes lecteurs à parcourir l'excellent article de M. E. Saglio, *Dict. des ant.*, p. 464 et 465. Ils y trouveront une bibliographie étendue de l'*ascia* où je distingue un ouvrage de M. A de Barthélemy : *Recherches sur la formule* SVB ASCIA.

soleil radieux et un croissant lunaire, placés au-dessus d'une ligne onduleuse qui représente la mer. Près du croissant « on voit, dit encore M. Schliemann, une curieuse figure en forme de gourde; cette figure porte un long bâton qui est peut-être une lance; la tête est vue de profil; le reste du corps, montré de face, se compose de deux cercles, le premier représentant le torse, le second, les cuisses; la figure est sans jambes et on ne lui voit qu'un bras; deux longues bandes flottent par derrière, à partir du cou. Les cercles qui forment le corps ont des bordures et ressemblent tout à fait à des boucliers. Néanmoins telle n'était pas l'intention de l'artiste, puisque les mamelles sont indiquées par deux points, comme sur les cuirasses. Cette figure, si grossièrement représentée à côté des femmes où l'artiste a déployé toutes les ressources de son métier, ne peut être autre chose, selon moi, qu'un *Palladium* d'un type très ancien et très primitif. Comme celui des idoles de Hèra, idoles à cornes ou à têtes de vache, le respect religieux qui s'y attachait le maintenait en dehors des caprices de la mode; il traversait les siècles sans subir la moindre altération [1]. Le bord de l'intaille, à droite, à partir du *Palladium*, est garni de six objets d'une forme étrange; ..... comme ils ressemblent beaucoup à des idoles troyennes [2], nous sommes portés à croire que ce sont encore des *Palladia*. D'après M. le professeur Rhousopoulos, ces figures rappellent singulière-

[1] Je ne conteste en aucune façon le *Palladium*, mais je signalerai le fait suivant. Plusieurs empreintes de cylindres chaldéens représentent des personnages debout, en adoration devant un autel chargé d'un symbole tout particulier, à savoir une sorte d'ovale, échancré en forme de guitare, et coupé au milieu par une tige verticale qui supporte un disque radié, une étoile ou un croissant lunaire : ces symboles marchent fréquemment deux à deux. Les plus anciens monuments de ce genre, publiés par M. J. Ménant, remontent à la 26e année du règne de Nabuchodonosor (579 av. J.-C.); les plus récents, au règne de Darius Ier (fin du VIe siècle). V. *Notice sur quelques empr. de cyl. du dernier emp. de Chaldée*, texte pass.; pl. 1 à 4, pass. : Paris, 1879. Il y a certainement une analogie frappante entre notre symbole *guitare* et le *Palladium* qui ressemble à un *violon*.

[2] *Antiquités troyennes*, Atlas, pl. 20.

ment le κράνος Κορινθιακόν ou casque corinthien de Pallas Athené, tel qu'il est représenté sur les monnaies corinthiennes du IVe siècle avant J.-C., tel qu'on le voit encore sur trois bustes en bronze de la déesse, dont l'un est au *British Museum;* les deux autres sont à Athènes. »

N'ayant pas l'original à ma portée, je ne puis juger que la copie ; or j'y vois, non des idoles ou des casques, mais un symbole que l'on nomme *rencontre* en langage héraldique : ici ce seraient dès rencontres de dogues.

Le docte M. Sayce, consulté par M. Schliemann, a répondu que, « selon lui, la femme assise est dans l'acte d'adoration ; que les deux grands personnages debout sont des hommes revêtus du costume caractéristique des prêtres babyloniens primitifs, et que le soleil et le croissant placés en haut sont le symbole babylonien archaïque ordinaire. Il affirme en outre que les figures, leur pose et leur ensemble reproduisent ce que nous voyons sur les pierres gravées babyloniennes de l'époque la plus reculée ; il en conclut que l'intaille appartient à la même période. Cette période (en tant qu'il s'agit de son influence sur l'art des peuples étrangers) se termine au XIIIe siècle avant J.-C. [1]. »

Il ne convient guère à mon faible savoir de contredire une autorité de la valeur de M. Sayce; pourtant le savant Anglais ne me semble pas tenir un compte suffisant des caractères sexuels si nettement accusés sur l'intaille. Reconnaître des hommes dans les deux personnages masqués, ce serait en faire des androgynes tels que la perversité gnostique les figura plus tard. La corruption babylonienne alla-t-elle aussi loin? Cela se peut, mais, à mon humble avis, il ne fallait pas demander la solution du problème à un assyriologue; elle appartenait de droit à des indianistes tels que M. Cunningham ou M. Fergusson. En effet le sujet gravé sur

[1] *Mycènes*, p. 137 à 143, fig. 530. M. Schliemann, *loc. cit.*, renvoie à l'Hérodote de Rawlinson, p. 318 et 319, où sont figurés des personnages babyloniens vêtus et coiffés comme ceux de l'intaille mycénienne.

la pierre mycénienne, s'il ne vient pas directement de l'Inde porte du moins le cachet d'une influence hindoue très appréciable.

Une pièce d'orfévrerie, provenant également de Mycènes, va m'aider à développer ma pensée. Il s'agit d'une agrafe (*πόρπη*) qui servait à attacher les vêtements. La queue est en argent; la tête, en or, est formée par un palmier dont les branches se recourbent en anneau, et dont la tige, comprise entre deux S accolées, amortit une figure de femme vêtue d'une longue robe plissée à étages, les bras étendus, tenant de chaque main les bouts d'une écharpe qui s'arrondit gracieusement devant elle. Le visage de cette femme est tourné de profil; ses traits, selon M. Schliemann, ont certainement le type grec; son nez saillant prolonge le front en ligne droite; les yeux sont grands; les cheveux retombent sur les épaules; le cou est orné d'un collier; le sein découvert offre un puissant relief [1]. Sauf la coiffure, l'analogie du costume entre notre femme et les personnages de l'intaille est évidente; de plus leur physionomie accuse une parfaite identité de race. Autant que l'on peut en juger sur des images de faibles dimensions, le profil caractéristique des figures de Mycènes leur est commun avec les peuples aryas de l'Inde, et je n'irai pas chercher bien loin mon terme de comparaison, car rien ne change dans l'immuable Orient. L'élégante coupe de Sludka (v. t. II, pl. XXV), dont la fabrication est postérieure à l'ère chrétienne, représente des danseuses agitant des écharpes; leur visage, bien que vu de face, laisse deviner, sous des lignes émoussées, une grande pureté de profil. Pour le reste, tresses flottantes, colliers, sein nu et saillant, jupe plissée (*dhoti*), écharpes, la similitude des figures indo-grecques de Sludka et des personnages trouvés à Mycènes est complète. De tels rapports me semblent concluants : sur l'agrafe apparaît une *nautchni* en action; sur l'intaille, des *nautchnis*, ou mieux des *dévadaçis* au repos, se livrent à d'innocentes distractions dans l'enclos sacré du temple. On m'objectera les symboles qui couvrent

[1] *Ibid.*, p. 272, fig. 292.

l'intaille; mais, hormis les deux astres et la mer, la nature de ces symboles est-elle bien exactement déterminée ? les danseuses peintes sur les murailles d'un hypogée de Kertch (v. t. II, p. 301, fig.); mais ici aucun rapprochement n'est possible. Je suis loin d'affirmer que les bijoux mycéniens aient été travaillés dans l'Inde, je me borne seulement à dire que les ouvriers qui les fabriquèrent avaient des notions très exactes de l'art, des costumes et des usages hindous[1].

Je n'abandonnerai pas l'article des intailles sans en décrire encore deux, achetées par M. Schliemann à des paysans de la plaine d'Argos. La première, trouvée sur l'emplacement de Phœnikè (colonie phénicienne), est une agate rouge foncé, hémisphérique et percée d'un trou horizontal; le couple de personnages informes, que l'on y a gravé, offre certainement le type de très antiques idoles phéniciennes. La seconde pierre, serpentine verdâtre, lenticulaire, bi-convexe, également percée d'un trou horizontal, provient de l'*Hèræon* (temple de Junon); elle représente deux chevaux affrontés, se cabrant, les têtes contournées : entre les cous des animaux on distingue deux figures humaines microscopiques.

[1] J'aurais voulu reproduire ici les deux bijoux qui m'ont mené si loin, mais l'ouvrage de M. Schliemann est à coup sûr entre les mains de la grande majorité de mes lecteurs, et ils pourront y recourir. En outre, quelques difficultés d'exécution m'ont arrêté. La gravure de la broche n'a pas toute la netteté désirable pour en obtenir le trait; le bras gauche du personnage me paraît nu au milieu de bavures — le droit est fruste — et je soupçonne la présence d'un bracelet huméral : or l'original seul permettrait d'acquérir une certitude absolue sur ces détails caractéristiques. Le rendu de l'intaille offre des complications délicates devant lesquelles le zinc serait resté impuissant. Au sujet de cette dernière, je ferai observer que les fleurs, à calices sphériques et hautes corolles tubulées de la femme assise, ne sont nullement des pavots, ainsi que l'affirme M. Schliemann (p. 439); les capsules du *papaver somniferum* n'ont qu'un appendice aplati, en outre le bouquet montre des feuilles et des folioles qui manquent aux graines mûres de cette plante : tout compté j'incline vers un *Ipomæa* de l'Inde. — Pour les costumes des *nautchnis*, v. *Tour du Monde*, t. XVIII, p. 212, fig., et surtout t. XXIII, p. 243, *Fresque dans le Chish Mahal, à Rajgurh;* l'analogie est frappante entre la danseuse peinte sur ce tableau et le personnage ciselé de l'agrafe mycénienne.

L'intérêt de cette dernière gemme réside dans son analogie avec un petit bronze sibérien du Musée de l'Ermitage ; même sujet, moins les figures humaines, même manière de l'exprimer [1].

Parmi les substances minérales simplement ouvrées et non illustrées, nous remarquerons : un cône d'agate noire dont la base est incisée de cercles et de courbes rayonnantes ; des boules d'ambre pour colliers, grosses et petites (il y en a plus de quatre cents) mesurant de 0m041m à 0m007m de diamètre ; un globe perforé en cristal de roche ; une sphère creuse, aussi en cristal de roche, trouée au sommet, tranchée aux deux tiers de son axe et colorée à l'intérieur de rouge et de blanc ; une petite urne (*καλπίδιον, πίθος*) et un petit entonnoir, de la matière des globes ci-dessus. La panse du vase est munie d'anses horizontales en argent ; une tige du même métal traversait l'objet qui, comme les trois précédents, devait amortir un sceptre ou une poignée d'arme [2].

L'usage de ce genre d'ornements sera démontré par la pièce reproduite (Pl. *Mycènes* C, fig. 2) au tiers de ses dimensions réelles ; la tige d'argent plaqué d'or, qui maintient un bouton de cristal de roche élégamment tourné, s'enfonçait sans nul doute dans une hampe en bois revêtu de lames métalliques [3].

J'ai rejeté à la fin un merveilleux insigne, qui renseignerait bien davantage s'il n'était pas endommagé par le feu ; M. Schliemann le décrit en ces termes :

Je dois ajouter à la liste des objets découverts dans le quatrième tombeau un beau cylindre d'or et une magnifique poignée du même métal, en forme de dragon. Il est certain que ces deux fragments proviennent du même objet, qui était peut-être la poignée d'un sceptre, d'un bâton augural, ou de quelque autre insigne aussi important ; en effet, ce sont les seuls objets, que j'aie trouvés parmi les antiquités de Mycènes, où l'or soit in-

[1] *Mycènes*, p. 446, fig. 539 et 540. Aspelin, *ouv. cit.*, p. 69, fig. 310 (Minoussinsk ; Age du bronze altaïco-ouralien).

[2] *Mycènes*, p. 281, fig. 314 ; p. 327, fig. 355 ; p. 279, fig. 307 et 308 ; p. 382, fig. 456 et 457.

[3] *Ibid.*, p. 280, fig. 310.

**crusté d'une sorte de mosaïque de cristal de roche. Examinons d'abord le cylindre ; il se compose de fleurs à quatre pétales (*azédarach*), qui se touchent par leurs pointes. Chacun de ces pétales est formé d'un morceau oblong de cristal de roche, enchâssé dans un creux également oblong et de peu de profondeur, où il s'adapte parfaitement. Dans l'entre-deux des fleurs, il y a des espaces carrés, dont les côtés forment des lignes courbes et qui sont garnis, eux aussi, de morceaux de cristal parfaitement ajustés........ La poignée en forme de dragon, qui appartient au cylindre, est creuse et contient encore les fragments du bois sur lequel elle était montée. On distingue très nettement la tête de l'animal avec ses grands yeux et sa gueule ouverte. Les écailles ont été imitées, avec une rare perfection, à l'aide de petits morceaux de cristal si habilement taillés, si adroitement enchâssés dans l'or, que jusqu'ici il ne s'en est encore détaché qu'un seul. Cela est d'autant plus surprenant que l'objet porte des traces visibles du feu auquel il a été exposé sur le bûcher funèbre. Si Homère avait vu cette merveilleuse poignée quand elle était entière, il l'aurait sans aucun doute attribuée à la main ingénieuse d'Hèphaïstos, et il y eut exprimé son admiration pour une si belle œuvre par l'expression, θαῦμα ἰδέσθαι, *merveille à contempler*[1].**

Je comprends d'autant mieux l'enthousiasme de M. Schliemann que je le partage entièrement. En effet, M. Schliemann a découvert, sur une terre grecque, les seuls restes d'orfévrerie cloisonnée antique que nous connaissions en dehors de l'Égypte. J'ai rendu aux deux fragments leurs dimensions originelles, j'ai rétabli quelques alvéoles disparus (v. Pl. *Mycènes* C, fig. 1, 1 a), mais je n'ai pas osé pousser mes hardiesses plus loin, bien que je saisisse parfaitement la forme primitive de l'insigne; il devait offrir l'aspect d'un *tau*. Quant au travail, je l'avais d'abord cru assyrien, en me fondant sur le seuil conservé au Louvre et sur quelques bijoux (même Musée) provenant aussi de Koyoundjik [2], bijoux qui ont de remarquables similitudes avec certains objets trouvés à Mycènes : ce n'étaient que des apparences. L'Assyrie ne me donnant pas exactement la note cherchée, je me suis rappelé la bague

[1] *Ibid.*, p. 369 et 370, fig. 451, 452.
[2] V. *Tour du Monde*, t. VII, p. 331 et 336, fig.

hindoue du Musée archéologique de Bruxelles (v. t. I, pl. II, fig. 4) et les fleurs en pierreries exposées au Champ-de-Mars (section des Indes), en 1878, par M. Castellani : or les sertissures hindoues et celles de notre sceptre ont une complète identité de technique ; des deux côtés, emploi de gemmes à peine dégrossies pour le cloisonnage. On ne s'étonnera guère d'une nouvelle intervention de l'Inde à Mycènes en songeant aux *dévadaçis* de l'intaille et de l'agrafe ; on ne s'étonnera peut-être pas davantage en retrouvant la fleur quadrilobe du cylindre, apparente sur une plaque de boucle mordvine [1].

La découverte, à Mycènes, de spécimens de cristal de roche incrusté, tandis que l'ambre ne s'y rencontre qu'à l'état libre, me suggère une réflexion que je soumets en toute humilité à la science compétente. Des trois passages d'Homère, cités, t. I, p. 139 et 140, où il est question de l'*electrum*, les deux premiers s'appliqueraient à la rigueur à des morceaux bruts ou à des boules d'ambre; il n'en est pas ainsi du dernier. Le collier, offert par Eurymaque à Pénélope, était brillant comme le soleil, ἠέλιον ὥς ; or cette comparaison me semble beaucoup moins applicable à l'ambre, substance médiocrement translucide, qu'au quartz hyalin dont les arêtes prismatiques reflètent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Si ma conjecture avait quelque valeur, les Septante, en traduisant par ἤλεκτρον, le חשמל d'Ezéchiel (v. t. I, c. II, § IV), auraient véritablement pris ce mot insolite dans le sens d'incrustation.

Je rentre dans mon sujet. Pourquoi des rapports intimes n'auraient-ils pas existé entre les procédés — que nous connaissons assez mal — de l'orfévrerie assyro-chaldéenne, et la technique — qui n'a jamais dû changer — des joailliers hindous ?

Il est hors de doute que, dès les temps les plus reculés, des relations commerciales furent établies entre le Monde Antique et l'Inde. « Les légendes de la *Terre d'or* répandirent au loin, dans

[1] Aspelin, *ouv. cit.*, p. 183, fig. 822.

l'Asie et l'Europe, la renommée d'un immense trafic d'épices et d'aromates avec l'Orient méridional; les fables géographiques et les contes populaires ne sont que le vague écho des traditions relatives au commerce d'échange établi, dès les époques préhistoriques, sur les côtes de la Mer Érythrée. Pendant des siècles, cet échange fut continué, non seulement par les marchands des pays limitrophes, mais encore par une interminable série d'agents intermédiaires, de sorte que les régions éloignées les unes des autres ne se connaissaient point par leur nom, mais par leurs productions, et par les récits des voyageurs qui devenaient de plus en plus merveilleux en passant, de bouche en bouche, de l'Orient à l'Occident. Le nom même de l'Inde resta encore ignoré, chez les peuples méditerranéens, pendant des siècles après que les précieux parfums de cette contrée eurent commencé à être journellement employés, pour les besoins du culte, tant à Silo qu'à Jérusalem, et même en Égypte pour la conservation des cadavres.

« La ligne des côtes méridionales de l'Europe et de l'Asie est interrompue, entre la Méditerranée et la Mer Rouge, par l'isthme de Suez qui, en réalité, place toute la longueur et la largeur de la Péninsule Arabique en obstacle au commerce direct entre la Mer Intérieure et l'Océan Indien. La distance de Suez à Aden étant deux fois aussi longue que celle de la Méditerranée à la tête du Golfe Persique, les avantages commerciaux de la route par la Mer Rouge, même après la découverte des facilités qu'offrent les moussons pour la marche les navires vers l'Inde, furent toujours à peu près égalés par les bénéfices que présentait la voie plus courte de la vallée de l'Euphrate et du Golfe Persique. De temps immémorial, les deux routes servirent, sur le pied d'une égalité presque complète, aux relations marchandes de l'Occident avec l'Inde. Cette concurrence donne la clef de l'histoire des empires et des états que traversaient les deux routes : ils s'élevaient et prospéraient en attirant vers eux le commerce de l'Inde; ils tombaient en le perdant. Deux ou trois fois les Pharaons essayèrent de creuser un canal partant du Nil et débouchant à la Mer Rouge; deux

tentatives de circumnavigation autour de l'Afrique réussirent. Les étapes commerciales des voies de la Mer Rouge et du Golfe Persique avaient une telle importance, que non seulement un antagonisme persistant divisa les peuples de l'Égypte et de l'Asie antérieure, mais encore qu'il y eut pour eux une question vitale de savoir si l'on marcherait vers l'Inde par le golfe d'Akaba ou par celui de Suez. La rivalité entre l'Assyrie, l'Égypte et la Phénicie, entre Jérusalem et Tyr d'une part, Pétra, de l'autre, rivalité si clairement exprimée dans les écrits prophétiques d'Isaïe, de Jérémie et d'Ezéchiel, n'eut pas d'autre origine que la lutte engagée pour accaparer, ou au moins pour partager, les richesses des Indes et de l'Archipel Oriental. Les Phéniciens sur la Méditerranée, les Arabes sur la Mer Rouge, le Golfe Persique et l'Océan Indien, se rendirent maîtres de tout le négoce entre les contrées méditerranéennes et l'Asie méridionale. Les Phéniciens et leurs colonies périrent enfin sous les coups successifs de l'Assyrie, de la Grèce et de Rome, Tyr seule résista jusqu'aux Croisades ; mais il était relativement de peu d'importance que le royaume d'Égypte, l'empire néo-babylonien et Tyr succombassent, car, tant que le commerce de l'Inde suivit la Mer Rouge et la vallée de l'Euphrate, la prospérité y régna. Quand les Portugais eurent doublé le cap de Bonne-Espérance, l'Égypte devint un état médiocre; Babylone, un refuge de bêtes fauves; Tyr, un village de pêcheurs. *Si la paix a des victoires non moins éclatantes que celles de la guerre*, elle a aussi des défaites plus terribles et plus désastreuses par la durée de leurs résultats. L'expédition de Vasco de Gama transforma en désert toute l'Asie occidentale, et, pendant près de trois siècles, fut une cause de désolation pour les contrées voisines de la Méditerranée.

« La civilisation primitive du monde se développa avec le commerce indien, qui s'accrut par suite des facilités que les côtes méridionales de l'Europe et de l'Asie offrent aux rapports internationaux, et aussi par les encouragements que présentait au négoce la variété infinie des productions naturelles de l'Orient. Les

civilisations les plus anciennes apparaissent en Arabie, en Égypte, en Assyrie, en Phénicie, pays situés aux environs du point où l'isthme de Suez interrompt la ligne des côtes. Les Assyriens furent naturellement les agents du commerce par terre; les Arabes et les Phéniciens, ceux du commerce maritime. Le contact ou le mélange de races différentes semble avoir été l'origine des grandes civilisations : celle de l'Inde fut le résultat du mélange des Aryas avec les Koushites bruns (v. t. I, p. 99); celle de l'Assyrie, de la fusion des Sémites et des Touraniens, sous la domination subséquente des Aryas; celle de l'Égypte, complexe et savante, sortit d'éléments koushites et sémitiques, que relia probablement une influence aryenne venue par l'Assyrie et l'Inde. Les Hellènes perfectionnèrent la civilisation en faisant des emprunts aux pays où elle était déjà avancée, l'Égypte, la Phénicie et l'Assyrie. Partout, la race aryenne, si intelligente, si énergique, éleva les autres races à un degré supérieur, et les civilisations qui se montrèrent progressives sont justement celles où l'élément aryen prédomina. Quand l'élément aryen avait le dessous, la civilisation restait stationnaire comme dans l'Inde, l'Égypte et l'Assyrie. Les migrations aryennes favorisèrent au plus haut point la propagande civilisatrice. Les Aryas, qui, de 2000 à 3000 environ avant J.-C., avaient marché vers le sud-est, s'arrêtèrent d'abord près du haut Indus (*Védas*) où ils semblent avoir lutté les uns contre les autres (*Mahabharata*). Alors une partie d'entre eux se dirigea sur le Gange et enfin gagna le Dekkhan (*Ramayana*); les autres tournèrent à l'ouest, suivirent la déclivité méridionale de l'Hindou-Koush et de l'Elbourz, et, sans cesse rejoints par de nouveaux émigrants de la Haute-Asie, s'établirent en Médie où ils rencontrèrent les Sémites, puis en Perse.

« Comme d'autres tribus, également émigrées, pressaient les Pélasges en marchant derrière eux, ils occupèrent l'Arménie et les côtes septentrionales de l'Asie-Mineure, puis, traversant le Bosphore, ils colonisèrent la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, les îles de la Mer Egée, le Péloponèse et l'Italie. Une émigration pa-

rallèle, formée d'Aryas et de Sémites, prit au sud par le Taurus vers la Phrygie, la Lycie, la Carie, Rhodes et la Crète. En dernier lieu, les Hellènes, vraisemblablement la tribu prépondérante des Pélasges, se répandirent de la Thessalie sur tout le territoire de la Grèce. Les Celtes pénétrèrent dans l'Europe centrale par le Caucase et le Pont Euxin, et, pressés par les Teutons, ils abordèrent la Gaule, les Iles Britanniques, le nord de l'Italie et l'Espagne. Les Slaves, qui d'au-delà de la Mer Caspienne et du lac Aral s'étaient avancés jusqu'en Europe, furent chassés vers l'est par les Teutons, dont la descendance vint plus tard écraser l'Empire Romain. Mais ces derniers Teutons étaient des Aryas, et par conséquent ils épurèrent la civilisation, au lieu de l'anéantir comme ont fait les Touraniens Osmanlis vainqueurs de l'Empire d'Orient[1]. »

« Alexandre le Grand envahit l'Inde en 327 avant J.-C., et nous sommes redevables à l'expédition macédonienne de tout ce que l'on sait à peu près sur l'histoire ancienne des régions indo-gangétiques. Avant Alexandre, nous n'avons que les *Védas* (environ 1400 avant J.-C.), le *Code de Manou* (900-800 id.), et les légendes sacrées du *Ramayana* (400-350 id.). Le *Mahabharata* ne date que de 240 avant notre ère; les derniers *Pouranas* eux-mêmes, qui parlent des dynasties hindoues depuis l'époque de Chandragupta (Sandracottus), traitent principalement de mythologie et de doctrines. Ni Homère, ni Pindare, ni Euripide ne nomment l'Inde. Eschyle mentionne les *Indiens errants ;* Sophocle, l'*or indien :* mais ces poètes ne connaissaient pas le pays qui ne fut révélé aux Grecs qu'au temps des guerres persiques. Il est cependant plus que probable qu'Homère et les autres écrivains de l'Antiquité confondirent l'Inde avec l'Afrique sous la dénomination générale d'Éthiopie ; Alexandre croyait trouver les sources du Nil dans l'Inde. Toutefois le premier auteur grec, qui ait désigné

[1] G. C. M. Birdwood, *Manuel de la sect. des Indes Brit.* (Exp. univ. de 1878), p. 2 à 6.

l'Inde par son nom, est Hécatée de Milet (549-486 av. J.-C.) [1]. »

« Les renseignements les plus anciens, les plus précieux et les plus complets qui nous soient parvenus sur le commerce de l'Inde, se lisent dans la Bible. Moïse (environ 1600 ans avant J.-C.) parle de la terre d'Havilah où l'on trouve l'or, le *bdellium* et l'*onyx* [2]. Le *bdellium* est une gomme résine provenant de végétaux originaires du Scinde, et si le mot בדלח, traduit par *bdellium* dans ce passage, signifiait réellement *musc* comme le prétend M. Lassen, il ne s'en agirait pas moins d'une production de l'Inde, puisque les animaux qui portent le musc vivent dans ce pays. Au verset en question, le mot *onyx* est exprimé par שהם ; or bien qu'on éprouve la plus grande difficulté à identifier les pierres précieuses de la Bible, on ne peut douter, en réunissant tous les textes où שהם est mentionné, que l'on n'ait eu l'*onyx* en vue et que ce ne soit l'onyx indien de Nerboudda, de Cambaye et de Broach. D'après l'*Exode*, nous voyons que le peuple juif employait la myrrhe, la cannelle, le roseau doux et la casse pour la préparation de l'huile sainte; le stacte, l'onyx, le galbanum, mêlés à l'encens pur, composaient les parfums sacrés [3]. Ici *onyx* est exprimé par שחלת, que Gésénius traduit *unguis odoratus*, interprétation tout à fait d'accord avec ce que Pline dit du *bdellium* bactrien ou plus véritablement indien [4]. La cannelle, קנמון, est originaire de Ceylan ; le roseau doux, קנה, est une plante exclusivement indienne, le *Roosa grass* des Anglais; la casse, קדה, pourrait bien provenir du *Cassia lignea*, ou aloès végétal de l'Inde et de la Chine [5]. Le camphre, כפר, et le nard, נרד, du Can-

[1] Id., *Ibid.*, p. 9 et 10.

[2] Nomen uni Phison : ipse est qui circuit omnem terram Hevilath, ubi nascitur aurum : et aurum terræ illius optimum est : ibi invenitur bdellium et lapis onychinus. *Genèse*, II, 11 et 12. Le Phison du Livre saint doit être l'Indus.

[3] XXX, 23 et 34.

[4] Bactriano nitor siccus, multique candidi ungues. *Hist. nat.*, XII, 19.

[5] Les diverses espèces d'aloès (אהלים, אהלות, ap. Buxtorf, *Santal*, ap. Gesenius, *Aloes*, l'arbre indien *aghil*, sanscrit, *agaru* et *aguru*) sont produites par des végétaux de l'Inde transgangétique et de la Cochinchine.

tique de Salomon, sont des importations de l'Extrême Orient; le safran, כרכם (sanscrit *kunkuma*), du même livre, est indigène dans le Kachemire; les *ligna thyinia*, אלמגים, transportés d'Ophir sur la flotte d'Hiram, étaient des bois précieux de l'Inde, également patrie de l'ébène, הבן, dont trafiquaient les Sémites de Dedan (Arabie) au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère [1]. »

« Job, probablement antérieur à Moïse, mentionne les perles, גבש, qui se trouvent, soit dans le Golfe Persique, soit à Ceylan, et une gemme, זכוכית, qui doit être le rubis balai de cette île [2]. Les dents d'éléphant, שנהבים, les paons et les singes que Salomon recevait de Tharsis, provenaient de l'Inde; les mots hébreux תוכיים (paons ou perroquets), קוף (singe), employés par l'historien sacré, ne sont autre chose que l'altération du Sanscrit *tokki*, *kapi* [3]. Les faits ci-dessus prouvent que l'origine du commerce indien avec l'Occident doit remonter aux temps préhistoriques; il prit naissance par l'intermédiaire de la Perse, de la Médie, de la Mésopotamie, de l'Assyrie et de l'Asie-Mineure, à l'époque où les Aryas franchirent la mer. Toutes les principales routes de caravanes en Asie, partant de la Chine septentrionale pour gagner l'Europe par la Russie, et de l'Inde pour atteindre la Méditerranée par la Perse, sont les voies suivies à l'origine par les migrations des races jaune et blanche, en quête de subsistances et d'établissements. La lenteur que le commerce indo-européen mit à se développer est un nouveau témoignage de son excessive antiquité [4]. »

« Dès les âges primitifs, le trafic entre l'Orient et l'Occident s'effectua par caravanes, et, longtemps encore après que l'on eût eu recours à la mer, les négociants internationaux continuèrent à prendre les routes de terre. Les plus anciennes de ces routes ter-

[1] *Cant.*, I, 13; IV, 14. III *Reg.*, X, 11, 12. II *Paralip.*, IX, 10. Ézéchiel, XXVII, 15. — Birdwood, *ouv. cit.*, p. 16 à 19.

[2] XXVIII, 16 à 18.

[3] III *Reg.*, X, 22. II *Paral.*, IX, 21.

[4] Birdwood, *ouv. cit.*, p. 24 et 25.

restres reliaient l'Égypte, l'Arabie et l'Assyrie Le pays d'Havilah, désigné plus haut, était situé dans l'Arabie Heureuse, au nord d'Ophir, et le verset de la Genèse indique simplement la voie par laquelle l'Égypte recevait le *bdellium* ou musc de l'Inde aux temps mosaïques. Quand le Psalmiste chante : *Myrrha et gutta, et cassia a vestimentis tuis, a domibus eburneis : ex quibus delectaverunt te filiæ regum in honore tuo ;* « Tous tes vêtements exhalent l'odeur de la myrrhe, de l'aloès et de la cassia hors des demeures d'ivoire, d'où la joie que les filles des rois ont procuré à ta gloire [1] » ; il fait allusion, suivant l'opinion générale, aux flacons dans lesquels l'Antiquité renfermait ses parfums. Ne pourrait-on pas interpréter *demeures d'ivoire* par les habitations des Minéens (tribu de l'Arabie Heureuse) qui, à l'instar de leurs compatriotes les Sabéens, et les Gherréens du Golfe Persique, étaient les principaux intermédiaires du commerce de l'Inde, et dont la fastueuse opulence devint proverbiale ? Nous lisons dans la Genèse que les fils de Jacob, assis à Dothain pour manger, virent une troupe d'Ismaélites venant de Galaad (à l'est du Jourdain) et transportant sur leurs chameaux des aromates en Égypte : Joseph fut vendu comme esclave à ces marchands nomades [2]. Il est évi-

[1] XLIV, 9, 10 (Vulgate).

[2] Et sedentes ut comederent panem, viderunt Ismaëlitas viatores venire de Galaad, et camelos eorum, portantes aromata, et resinam, et stacten, in Ægyptum. XXXVII, 25. Et prætereuntibus Madianitis negotiatoribus, extrahentes eum de cisterna, vendiderunt eum Ismaëlitis viginti argenteis : qui duxerunt eum in Ægyptum. Ibid., 28. — « Les Bédouins d'aujourd'hui ressemblent, à s'y méprendre, aux Madianites d'autrefois. Tout, jusqu'à leurs vêtements, rappelle ces derniers : leur costume est le même qu'il y a 3000 ans. Les chefs sont couverts de robes de pourpre ; leurs chevaux et leurs chameaux portent au col des chaînes d'or et d'argent, avec des ornements en forme de croissant ; leurs femmes sont parées de colliers, de pendants d'oreilles et de *nezem* ou anneaux de nez. » Vigouroux, *La Bible et les découv. mod.*, t. III, p. 130 et 131. — « Les Beni-Sakk'r sont de véritables Madianites par leur costume (*are true Midianites in all their habits*). » Tristram, *The land of Moab*, Préf., p. IV; 1873. — Les Madianites étaient de race sémitique ; ils descendaient d'Abraham par Cétura ; Gédéon les écrasa en trois rencontres.

dent que les chameliers ismaélites allaient de Chaldée en Égypte par Chanaan, Édom et Madian, route que suivirent un peu plus tard les fils de Jacob pour se rendre auprès de leur frère arrivé au pouvoir. En beaucoup d'endroits de l'Écriture sainte, on rencontre de sublimes et magnifiques images tirées du commerce avec l'Inde. *Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosrah :* [1] *Quæ est ista, quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pigmentarii* [2]. Les allusions aux caravanes sont directes.

« Le commerce entre l'Inde et les régions méditerranéennes exista de temps immémorial. Des trois principales routes fréquentées à diverses époques, celle qui passe par Herman, Gherra et Hétia fut vraisemblablement la plus ancienne ; le trajet par mer y est plus court que sur aucune autre, et d'Herman on peut apercevoir la côte arabe par delà le détroit d'Orundy. Les produits de l'Inde, arrivés à Herman et à Orundy, étaient transportés à Gerrha en traversant le Golfe Persique. Gherra fut l'entrepôt des pêcheries de perles subsistantes encore maintenant dans les îles Bahrein (anciennes Tylos et Aradus) qui, avec Maskate, abritèrent originairement la population de marins arabes, établie par la suite en Phénicie, d'où elle gagna le littoral mauritanique. Les chemins des caravanes venant de l'Inde en Occident traversaient la Péninsule, de Masalia (Masulipatam) par Tagara (Dérolutobad, Dèoghir) et Barygaza (Broach), jusqu'à Pattala (Talta) sur l'Indus. Pattala communiquait avec le grand port de Barbarike, à l'embouchure du fleuve, et avec Taxila (Takhasasila des Hindous) dans le Pendjâb. Cette dernière ville est évidemment représentée par les vastes ruines qui entourent la moderne Manikyala ; elle fut une place d'importance majeure comme point de convergence des routes partant de l'Inde ou y aboutissant, car, à Taxila, la voie de Pattala bifurquait avec celle de Palibothra (Patna) qui continue la ligne

[1] Isaïe, LXIII, 1.
[2] *Cant.*, III, 6.

de la Chine à travers l'Himalaya. Au même lieu pénétraient aussi dans l'Inde, en suivant la vallée de Kachemire et les défilés de Bavian ou de Khaïbar, les marchandises importées du pays des Séres. Une autre voie partant de la Carmanie, à travers la passe de Bolan, coupait la ligne reliant Taxila à Pattala ; en outre les ports de Barbarike, Barygaza, Musiris et Masalia devinrent de grands centres d'exportation lorsque la mer fut ouverte au commerce de l'Inde.

« Les colis des caravanes, que les négociants arabes de Saba et de Gherra réunissaient à Pétra, étaient transportés en Égypte et Chanaan par les Édomites (Iduméens, Nabatéens); les Phéniciens distribuaient ces mêmes marchandises tout le long des côtes nord et est de la Méditerranée. Les principales villes de la Phénicie, Sidon, Tyr et Tarse, s'accrurent rapidement. Sidon et Tarse doivent avoir été les premières connues ; Homère se tait relativement à Tyr, tandis qu'il mentionne à diverses reprises les ouvrages sidoniens [1]. Le mont Taurus fournissait aux Phéniciens de Tarse du bois en abondance pour la construction navale, d'où leur supériorité longue et incontestée dans la navigation. Les *navires de Tarse*, la *flotte de Tarse*, expressions fréquentes dans la Bible, et que l'on applique au Tarshish espagnol, ne conviennent réellement qu'à la cité phénicienne.

Quant aux Grecs homériques, c'étaient au fond de simples pirates.

Près des flots argentés du fleuve égyptien, nous amarrons nos navires ; nos espions gagés courent droit à la côte qu'ils explorent ; mais, impuissants à se maîtriser, sans frein à leur volonté, ils ravagent le pays et en tuent les habitants ; les clameurs se répandent et courent jusque dans la ville. Chevaux et infanterie s'ébranlent confondus au sein du tumulte.... Les foudres de Zeus se détournent et nous prenons la fuite [2].

Ainsi débutèrent les Grecs ; maraudeurs là où ils pouvaient pil-

[1] *Iliade*, VI, XXIII; *Odyssée*, IV, XIII, XV, XVI.
[2] *Odyssée*, XVII.

ler, trafiquants là où le pillage était impossible, jusqu'à l'heure qui, de pirates vagabonds, les transforma graduellement en riches marchands et en citoyens animés de l'esprit public [1]. »

« La première allusion au trafic effectué par la voie du Golfe Persique se trouve encore dans la Bible, où il est dit que Salomon fonda Tadmor dans le désert et construisit des villes d'entrepôt dans Hamath [2] : le monarque juif espérait ainsi, sans doute, détourner sur Jérusalem une partie des avantages que les contrées voisines retiraient de ce trafic. Grâce au transit des marchandises indiennes, Ninive et Babylone prédominèrent dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate ; il fut le principal élément de la puissance de Tyr. Des villes mésopotamiennes, les productions de l'Extrême Orient, de la Perse et de l'Arabie étaient transportées par Tadmor dans le pays de Chanaan ; dans l'Idumée et l'Égypte, par les villes de Hamath et Damas. La même ligne desservait encore Tyr et Sidon, auxquelles aboutissait aussi une route plus septentrionale par Ernesa, Héliopolis ou Balbek. Une autre ligne conduisait au nord-ouest près de Chalcis, par la vallée de l'Oronte, jusqu'à Haleb (Alep), Antioche et Seleucia, puis, franchissant le Taurus, se prolongeait à travers l'Asie Mineure jusqu'aux cités maritimes de l'Ionie. Ces dernières communiquaient également avec l'Assyrie par un chemin plus à l'est, lequel se reliait à la route placée entre le Pont Euxin et la Mer Caspienne, route qui, coupant le centre du Caucase (v. t. II, c. VIII, § 1) pour entrer en Sarmatie, était tout à fait distincte de la voie septentrionale dirigée vers l'Inde par le lac Aral, l'Oxus et Bactres.

« Ézéchiel énumère les produits exotiques qui affluaient sur le marché de Tyr, au VI[e] siècle avant notre ère : les métaux précieux, le fer, l'étain, le plomb, les vases de bronze, le corail, les gemmes, l'ivoire, l'ébène, l'écarlate, la soie, les étoffes unies et façonnées, les broderies, les aromates, y étaient apportés de Car-

[1] Birdwood, *ouv. cit.*, p. 32 à 35.
[2] II *Paralip.*, VIII, 4.

thage, de la Grèce, de l'Arménie, de la Syrie, de l'Arabie, Dedan, Saba, Haran, Khaneh, Eden (Aden); Assur et Khilmad ne sont pas oubliés [1]. Le tableau du Prophète est saisissant de réalisme ; les grands ports commerçants de la France et de l'Angleterre nous en offrent encore un semblable.

« Il faut toujours recourir aux Saintes Écritures pour trouver quelques antiques documents sur la route de l'Inde par la Mer Rouge.

Classem quoque fecit rex Salomon in Asiongaber, quæ est juxta Elath in littore Maris Rubri, in terra Idumææ. Misitque Hiram in classe illa servos suos viros nauticos et gnaros maris, cum servis Salomonis. Qui cum venissent in Ophir, sumptum inde aurum quadringentorum viginti talentorum detulerumt ad regem Salomonem [2].

Sed et classis Hiram, quæ portabat aurum de Ophir, attulit ex Ophir ligna thyina (אלמגים,אלגום) multa nimis, et gemmas pretiosas..... Non sunt allata hujuscemodi ligna thyina, neque visa usque in præsentem diem [3].

Si quidem naves regis ibant in Tharsis cum servis Hiram, semel in annis tribus : et deferebant inde aurum, argentum, et ebur, et simias et pavones [4].

« Les navires de Salomon et d'Hiram ne faisaient pas voile directement pour l'Inde ; les matelots arabes n'utilisèrent que dix siècles plus tard les moussons de l'Océan Indien. Salomon et Hiram étaient presque contemporains d'Homère, et le poëte nous apprend qu'à cette époque le commerce phénicien dans la Méditerranée se bornait au cabotage ; les Phéniciens s'arrêtaient une année au même endroit, trafiquant et effectuant leurs chargements. Il fallait aussi une année aux navires de Salomon pour atteindre Ophir, situé au sud d'Havilah et de fait près d'Aden ; un égal laps de temps était consacré aux échanges et au fret, bois

[1] XXVII, 12 à 24.
[2] III *Reg.*, IX, 26 à 28. II *Paral.*, VIII, 17, 18.
[3] *Ibid.*, X, 11, 12. II *Paral.*, IX, 10.
[4] II *Paral.*, IX, 21.

d'*algum*, singes et paons de l'Inde, ivoire d'Afrique, or nubien [1]. L'or indien était sans doute compris dans l'or d'Ophir, c'est-à-dire transmis par les marchands d'Ophir, et même dans l'or d'Havilah, car ce métal était déjà célèbre aux âges primitifs : de son nom sanscrit, *sona*, dérive le *sun* (soleil) allemand et anglais.

α. En établissant un port à Aziongaber, Salomon avait pour objectif de partager avec Elâth (Ælana) et Edom (Petra) les profits du commerce indien; en s'associant à Hiram, le fils de Bethsabée partageait également le gain obtenu sur le transit des marchandises indiennes à travers Juda et Israël : ces marchandises étaient généralement chargées à Rhinocolura [2] pour Tyr. Toutefois des combinaisons si profondément économiques ne survécurent guère à leur auteur [3], mais la constante rivalité de Jérusalem avec Edom ou *Mont Seir* persiste à éclater dans la Bible au temps des Prophètes.

Quoniam inebriatus est in cœlo gladius meus : ecce super Idumæam descendit...... Victima enim Domini in Bosrah, et interfectio magna in terra Edom [4].

Quia per memetipsum juravi, dicit Dominus, quod in solitudinem, et in opprobrium, et in desertum, et in maledictionem erit Bosrah : et omnes civitates ejus erunt in solitudines sempiternas. — Arrogantia decepit te, et superbia cordis tui : qui habitas in cavernis petræ, et apprehendere niteris altitudinem collis. Cum exaltaveris sicut aquila nidum tuum, inde detraham te dicit Dominus. Et erit Idumæa deserta : omnis qui transibit per eam, stupebit, et sibilabit super omnes plagas ejus. Sicut subversa est Sodoma et Gomorrha et vicinæ ejus, ait Dominus : non habitabit ibi vir, et

[1] La Nubie (Terre de l'or) tire son nom du mot égyptien *noub*, or.

[2] Aujourd'hui Kulat-el-Arish, ville frontière entre l'Égypte et la Palestine, au milieu du désert, à l'embouchure du cours d'eau nommé El-Arish, qui séparait les deux pays et qui, dans l'Écriture Sainte, est nommé *Rivière d'Égypte*.

[3] Il est certain que l'idée de Salomon ne périt pas entièrement avec lui; elle eut au moins une reprise momentanée 75 ans après sa mort. Post hæc iniit amicitias Josaphat rex Juda cum Ochosia rege Israel..... Et particeps fuit ut facerent naves qui irent in Tharsis : feceruntque classem in Asiongaber. II *Paral.*, XX, 35 et 36.

[4] Isaïe, XXXIV, 5 et 6.

non incolet eam filius hominis. Ecce quasi leo ascendet de superbia Jordanis ad pulchritudinem robustam : quia subito currere faciam eum ad illam :..... Propterea audite consilium Domini, quod iniit de Edom, et cogitationes ejus, quas cogitavit de habitatoribus Theman : si non dejecerint eos parvuli gregis, nisi dissipaverint cum eis habitaculum eorum. A voce ruinæ eorum commota est terra : clamor in Mari Rubro auditus est vocis ejus. Ecce quasi aquila ascendet, et avolabit : et expandet alas suas super Bosrah ; et erit cor fortium Idumææ in die illa, quasi cor mulieris parturientis. — Hæc dicit Dominus : surgite et ascendite ad Khedar, et vastate filios Orientis. Tabernacula eorum, et greges eorum capient : pelles eorum, et omnia vasa eorum, et camelos eorum tollent sibi : et vocabunt super eos formidinem in circuitu [1].

Hæc dicit Dominus Deus : pro eo quod dixerunt Moab et Seir : ecce sicut omnes gentes, domus Juda. Idcirco ecce ego aperiam humerum Moab de civitatibus, de civitatibus, inquam, ejus, et de finibus ejus inclytas terræ, Bethiesimoth et Beelmeon et Kariathaim, filiis Orientis cum filiis Ammon, et dabo eam in hæreditatem : ut non sit ultra memoria filiorum Ammon in gentibus. — Hæc dicit Dominus Deus : pro eo quod fecit Idumæa ultionem ut se vindicaret de filiis Juda, peccavitque delinquens, et vindictam expetivit de eis ; idcirco hæc dicit Dominus Deus : extendam manum meam super Idumæam, et auferam de ea hominem et jumentum, et faciam eam desertam ab Austro : et qui sunt in Dedan, gladio cadent. Et dabo ultionem meam super Idumæam per manum populi mei Israël : et facient in Edom juxta iram meam et furorem meum : et scient vindictam meam dicit Dominus Deus. — Sicuti gavisus es super hæreditatem domus Israël, eo quod fuerit dissipata, sic faciam tibi : dissipatus eris mons Seir, et Idumæa omnis [2].

Hæc dicit Dominus : super tribus sceleribus Tyri, et super quattuor non convertam eum : eo quod concluserint captivitatem perfectam in Idumæa, et non sint recordati fœderis fratrum. Et mittam ignem in murum Tyri, et devorabit ædes ejus. Hæc dicit Dominus : super tribus sceleribus Edom, et super quattuor non convertam eum : eo quod persecutus sit in gladio fratrem suum, et violaverit misericordiam ejus, et tenuerit ultra furorem suum, et indignationem suam servaverit usque in finem. Mittam ignem in Theman : et devorabit ædes Bosrah [3].

[1] Jérémie, *Proph.*, XLIX, 13, 16 à 22, 28 et 29.

[2] Ezéchiel, XXV, 8 à 10. 12 à 14; XXXV, 15.

[3] Amos, I, 9 à 12. — J'ai cité textuellement, là où un simple renvoi eut suffi, mais, à la foi du catholique dans les paroles du Livre divin, se joint chez moi un

« Séti Ier creusa vraisemblablement le fameux canal entre Memphis, Bubastis et la Mer Rouge, canal attribué d'ordinaire à Ramsès II (Sésostris) ; Ramsès III (1300 avant J.-C.) reforma la flotte de la Mer Rouge, et soumit de nouveau le pays de Poun (Yémen) au tribut. Les écrivains classiques supposaient que l'Idumée était la source de toutes les denrées précieuses de l'Orient, source que l'Ancien Testament place à Ophir. Le canal fut ouvert pour détourner exclusivement le commerce de l'Inde vers l'Égypte ; au VIe siècle avant notre ère, un roi Saïte, Néchao, tenta des efforts inutiles pour restaurer une voie que les sables du désert avaient séculairement obstruée, mais il fit aussi entreprendre à des Phéniciens un voyage de circumnavigation autour de l'Afrique. Darius Ier essaya vainement de continuer le déblaiement de Néchao ; Ptolémée Philadelphe le termina sur une longueur de 60 kilomètres, depuis Bubastis jusqu'aux Lacs Amers : là s'arrêtèrent les travaux au dessous du niveau de la Mer Rouge. Si l'on avait persévéré, le Delta du Nil eut été inondé d'eau salée. D'ailleurs les Arabes eux-mêmes préférèrent toujours débarquer les marchandises indiennes, à destination de l'Égypte, aussi loin que possible au sud de la côte africaine, afin d'éviter les vents alisés qui soufflent dans la Mer Rouge pendant neuf mois de l'année, au grand désavantage des petits navires. Plus anciennement encore, ces Arabes abordaient à Kosséir, d'où ils transportaient leurs denrées à Thèbes. A la suite des obstacles que les querelles des successeurs d'Alexandre semèrent le long de la route du Golfe Persique, l'Égypte garda pour un instant le monopole du commerce de l'Inde, mais ce commerce ne dépassa jamais les limites du cabotage. Nous avons une preuve que le trafic de l'Égypte avec l'Inde s'effectuait de port en port, autour des côtes de l'Arabie, et de là, le long du

sentiment d'ineffable admiration pour la sublime poésie de ses rédacteurs ; aussi, quand je commence à copier la Bible, j'ignore toujours où je pourrai m'arrêter. De plus, le langage de saint Jérôme ayant su se plier aux exigences des formes orientales, j'ai préféré la Vulgate à toutes les traductions françaises, même littérales.

littoral persique, jusqu'à Barbarike, Barygaza et Musiris, dans l'étonnement causé à Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Évergète (145-116 av. J.-C.), par une étrange rencontre que l'on fit sur la côte égyptienne de la Mer Rouge. Il s'agissait d'un homme abandonné seul dans un esquif, parlant une langue inconnue, et qui se trouva être un Hindou dont le vaisseau s'était brisé. Ce naufragé s'offrit à guider un navire égyptien vers l'Inde, par la route qu'il avait suivie lui-même ; le voyage réussit, une riche cargaison d'épices et de pierreries en fut le résultat. Néanmoins la découverte des moussons, sous Claude (41-54 de notre ère), vulgarisa seulement le chemin des Indes par la Mer Rouge ; alors le commerce indo-romain acquit des proportions colossales. Pline évalue à 105 millions de francs la somme annuelle que l'Égypte versait aux Indes ; les marchandises obtenues en échange se revendaient avec un bénéfice centuple aux nations de la Méditerranée [1]. »

L'auteur du *Périple de la Mer Érythrée*, que ce soit Arrien ou un autre, fournit la statistique du commerce de l'Inde au IIe siècle après J.-C. ; j'extrais quelques passages de ce curieux document.

Les ports africains, Adoulis (Massouah), Avalites, Malao, Moundos, Mosyllon, Barbarica, Tabaï, Opone, Raphta, recevaient de l'Inde : des anneaux de bronze pour les bras et les jambes ; de l'acier ; du laiton (*ὀρείχαλκος*) pour bijoux ; des coupes imitant les vases murrhins [2] ; des vases de bronze ; de la vaisselle d'or et d'argent fabriquée suivant la mode barbare ; de la cotonnade unie (*ὀθόνιον*) ; des cotons bruts (*σαγματογῆναι?*) ; des ceintures ; des par-

[1] Nec pigebit totum cursum ab Ægypto exponere, nunc primum certa notitia patescente. Digna res, nullo anno minus H-S quingenties (105,000,000) imperii nostri exhauriente India, et merces remittente, quæ apud nos centuplicato (10,500,000,000) veneant. *Hist. nat.*, VI, 26, 6. — Birdwood, *ouv. cit.*, p. 35 à 45.

[2] Ap. *Geogr. Græci min.*, éd. Didot, 6, 7, 8 à 17. On lit au § 6 : λιθίας ὑαλῆς πλείονα γένη καὶ ἄλλης μορρίνης, τῆς γινομένης ἐν Διοσπόλει ; M. Birdwood, *ouv. cit.*, p. 42, pense qu'il s'agit ici des coupes d'agate de Cambaye et de Broach.

dessus (*καυνάκαι*); des étoffes mauves (*μολόχινα*) ; des mousselines (*σινδόνες*) ; de la laque colorée (*λάκκος χρωμάτικος*) ; des parfums ; des épices. Dans les ports de l'Arabie, Mouza et Kané, arrivaient encore des tissus damassés (*σκοτουλάτος*) ou brochés d'or (*διάχρυσος*); du safran ; de l'étain ; des images ciselées d'hommes et de chevaux (*ἵπποι καὶ ἀνδριάντες*) [1]. A Omana (Béloutchistan), on trouvait du cuivre; des bois de santal, de *sasamin* et d'ébène, en madriers carrés, ronds ou refendus; des perles, inférieures à celles de l'Inde; de l'or [2]. A Barbarica (Kurrachee, embouchure de l'Indus), abondaient les tissus, tant unis qu'espoulinés (*πολύμιτα*), la topaze, le bdellium, le nard, l'émeraude (*καλλεανὸς λίθος*), le saphir, la soie en cocons, filée et ouvrée, l'indigo [3]. Le marché de Barygaza (Broach) offrait aux acheteurs : des onyx ; des agates (*μουρρίνη*) ; les cotonnades, les mousselines et les tissus de couleur mauve mentionnés plus haut; des étoffes de soie; du fil; de l'ivoire; des parfums; du poivre (*πέπερι*). Les *emporia* de Pæthana et de Tagara fournissaient aux négociants de Barygaza une partie de leurs denrées [4]. Nelkunda et Mouziris (Mangalore) exportaient du poivre; des perles admirables en quantité; de l'ivoire; des tissus de soie; du nard gangétique; du bétel (*μαλάβαθρον*) ; des gemmes translucides, diamants, rubis ou grenats (*ὑάκινθος*) ; de l'écaille de tortue [5]. Dans la baie de Colchos (Kolkhi), à Argalos, lieu situé dans l'intérieur des terres, on exécutait des broderies en perles [6]. La ville de Masalia n'est mentionnée que pour ses fabriques de mousseline [7].

[1] *Periplus*, 24, 28.

[2] *Ibid.*, 36. Le texte dit : δοκῶν καὶ κεράτων καὶ φαλάγγων σασχμίνων καὶ ἐβενίνων, que M. Birdwood traduit ainsi, p. 44, « cornes, ébène en pièces rondes, bois noir de Bombay (?) refendu. »

[3] *Ibid.*, 39. Σηρικὰ δέρματα, suivi d'une désignation de la soie en tissus et en fils, ne me paraît pas offrir d'autre sens que soie en cocons, ou soie grège si l'on veut.

[4] *Ibid.*, 48, 49, 51.

[5] *Ibid.*, 56.

[6] *Ibid.*, 59.

[7] *Ibid.*, 62.

Maintenant une citation littérale.

Après cela, en marchant vers l'est, l'Océan à droite, et, à gauche, le reste de la contrée, on trouve le Gange qui prend sa source dans les hautes montagnes; aux environs est la région extrême de l'Orient, Chrysé (la Terre de l'or)..... Un *emporium* placé sur le Gange emprunte son nom au fleuve; de là sont exportés le bétel, le nard indigène, le poivre et les admirables mousselines gangétiques. En outre, on assure qu'il y a dans le pays des mines d'or et une monnaie de ce métal, appelée *kaltis*. Dans l'Océan, à l'embouchure du Gange, surgit une île, la dernière partie du monde habité vers l'Orient; elle se nomme Chrysé, et elle produit la plus belle écaille de tortue qui soit sur les côtes de la mer Érythrée.

Au-delà de cette région, tout à fait au nord, dans un certain pays nommé Thin (Θινός, *Tsin*, Chine) qui confine à la mer extérieure, il y a, au milieu des terres, l'immense ville de Thinæ (Θῖναι, *Chun-tian*, Pé-king ?), d'où la soie grège (ἔριον), le fil et les étoffes des Sères arrivent à Barygaza par la route de Bactres, et sont transportées par le Gange à Limyricè. Au reste l'accès du Thin est très difficile, et bien peu de monde y pénètre. Cette contrée, située sous la Petite Ourse, est, dit-on, contigue aux rivages opposés du Pont Euxin et de la Mer Caspienne, voisins du Palus Mæotis qui débouche dans l'Océan [1].

On comprend facilement l'énorme circuit que les marchandises chinoises étaient obligées de faire pour pénétrer jusqu'à l'Inde centrale. Expédiées de Chun-tian ou de Tsi-nan, elles traversaient les déserts de la Mongolie, arrivaient à Balkh en longeant le versant sud du *Tian Chain*, et abordaient la vallée de l'Indus par le Kaboul. Les colis, débarqués à Broach, remontaient le cours de la Nerbuddah jusqu'à la rencontre d'un défilé des monts Vindhya qui leur permit de déboucher sur l'un des affluents méridionaux du Gange. Cet affluent, confondu par l'écrivain grec avec le Gange lui-même, devait rejoindre la grande artère au-dessous d'Agra.

Un coup-d'œil rapide sur l'état actuel de l'art et de l'industrie

[1] *Ibid.*, 63, 64. — A quelque distance de l'embouchure du Hoang-ho, au sud de Pé-king, existe une ville nommée Tsi-nan.

dans l'Inde ne sera pas ici superflu ; je rends la parole à M. Birdwood qui, mieux que personne, est à même de nous renseigner sur ce point.

« Dans l'Inde, tout, quant à présent du moins, est travaillé à la main, et chaque objet, jusqu'aux jouets du prix le plus modique et aux vases d'argile, est une œuvre d'art. D'un autre côté, il est impossible de mettre l'art décoratif indien, qui procède d'une tradition morte bien qu'il soit parfait dans les formes, sur le même rang que les arts vivaces et progressifs de l'Europe où s'affirment les facultés créatrices du véritable poëte, agissant spontanément d'après son inspiration personnelle. Le génie artistique se trouve partout aux Indes à l'état latent : il ne lui manque que la mise en œuvre et l'étincelle du feu sacré. Ce génie est toujours demeuré assoupi dans l'Inde depuis qu'il semble s'être épuisé à produire le *Ramayana* et le *Mahabharata ;* mais l'ouvrier hindou, qu'il soit un humble potier ou un orgueilleux brodeur, reste un véritable artiste sans toutefois pouvoir dépasser, sinon bien rarement, les limites de la tradition.

« Il est indispensable aussi de considérer que l'art décoratif, dans l'Inde, offre plusieurs variétés indigènes distinctes. D'abord l'art sauvage des tribus mélaniennes de la Péninsule, qui ne se rencontrent guère que sur les hauteurs ou sur des points inaccessibles de la plaine ; ensuite l'art hindou, produit du contact et du mélange des émigrants Aryas avec les Koushites bruns ; enfin l'art indo-musulman, résultat d'influences arabes et persanes. Comme les Chinois, les natifs de l'Inde possèdent le sentiment de l'imitation au plus haut degré [1].

« Terry, dans son *Voyage aux Indes Orientales,* 1655, dit que les Hindous prouvent un grand esprit d'invention dans leurs étoffes, leurs tapis et leurs ouvrages de marqueterie. « Ils font des coupes exquises et d'autres objets en agate ou en cornaline : ils excellent à tailler les pierreries, les diamants et autres miné-

[1] V. Strabon, XV, 1, 67.

raux. » Ils exécutent de merveilleuses laques, « ils excellent à enluminer, et ils copieront les peintures qu'ils voient avec un talent qui leur donnera l'aspect de la vie..... On peut dire avec vérité que les habitants de cette monarchie sont les meilleurs singes qu'il y ait au monde en fait d'imitation, et, si ingénieux, qu'ils feront sur échantillon ce qui sera nouveau pour eux, quelque difficulté apparente qu'il y ait à surmonter. »

« Malgré des essais regrettables pour acclimater dans l'Inde l'art et les procédés européens, tous les villages hindous conservent encore leurs industries traditionnelles. A la porte de sa maison l'on voit, sur une élévation du sol, le potier assis près de sa roue, modelant l'argile qui tourne en prenant les courbes que lui imprime sa main. Derrière les habitations, deux ou trois métiers sont à l'œuvre; des tisserands y marient le bleu, l'écarlate et l'or. Dans la rue, les chaudronniers martellent le fer et le cuivre. Plus loin, sous la verandah du palais du riche, se tient le bijoutier qui transforme les roupies ou les monnaies d'or en merveilleux bijoux. Ce sont des parures discoïdes ou en croissant, des bracelets, des plaques, des anneaux de nez ou de jambes; l'ouvrier s'inspire des fleurs et des fruits qui l'entourent, sinon des antiques sujets que lui offrent les peintures et les sculptures du temple dont le faîte domine une exubérante végétation.

« Il est deux heures et demie ou quatre heures de l'après-midi; la voie publique est égayée par les robes éclatantes des femmes qui descendent pour puiser l'eau au réservoir, ayant chacune plusieurs jarres sur la tête : on croirait à une de ces imposantes théories que représentent les frises des temples grecs. Le soir arrive : les hommes poussent devant eux les génisses blanches comme le lait; les métiers sont pliés; les chaudronniers restent silencieux; les anciens se groupent devant les portes ; les lumières se hasardent à briller faiblement au sein du crépuscule. Les festins et la musique commencent alors; les chants du Ramayana et du Mahabharata résonnent et se prolongent bien tard dans la nuit. Le lendemain matin, au soleil levant, les simples ablutions et les

prières terminées, cérémonies qui s'accomplissent en plein air sur le seuil des maisons, les mêmes travaux reprennent pour la journée. Telle est l'existence quotidienne qui persévère dans toute l'Inde occidentale, dans les villages du Dekkan, parmi des populations heureuses d'une simplicité de mœurs, d'une vie frugale, d'une culture d'esprit empruntée à de grandioses épopées religieuses, où sont stéréotypés dans leur plus haute expression une littérature, des arts et une civilisation vingt fois séculaires [1]. »

Ainsi, quand l'orfévre hindou n'en est pas réduit à copier des modèles européens, quand on le laisse entièrement libre de suivre une inspiration qu'il puise dans les éléments traditionnels légués par ses ancêtres, alors il conserve une originalité relative, et il produit des œuvres toujours empreintes du cachet national. Ces œuvres modernes, de style archaïque, pourraient être facilement confondues avec d'anciennes pièces, si l'on manque du flair indispensable aux collectionneurs émérites : l'Exposition universelle de 1878 en offrait de nombreux spécimens, dont les plus remarquables figuraient parmi les riches cadeaux faits à S. A. R. Mgr. le Prince de Galles pendant son voyage dans l'Inde. J'ai encore recours à M. Birdwood pour donner une idée générale des

[1] Birdwood, *ouv. cit.*, p. 50 à 53. On me permettra d'ajouter en note un passage d'actualité qui vaut à son auteur mes plus complètes sympathies. « Or, tout récemment, ces artisans, grâce aux œuvres desquels le monde entier n'a cessé de verser ses lingots pendant 3000 ans aux Indes, et qui, pour exécuter leurs merveilleux tissus et leurs admirables broderies, n'ont, ni sali les rivières, ni empoisonné l'air; ces artisans héréditaires, dont une innombrable série de générations a conduit à sa dernière perfection l'habile individualisme, sont barbarement ravis à leurs communautés démocratiques pour être entassés par milliers dans les colossales manufactures de Bombay. Là, concurremment avec Manchester, ces troupeaux d'esclaves travailleront sans relâche à la fabrication de marchandises en pièces, genre de produits auxquels ils ne sont pas plus intéressés, au point de vue intellectuel, que le joueur d'orgue de Barbarie n'entre pour quelque chose dans les sons obtenus par la rotation de sa manivelle..... Un travail de cette nature détruit nécessairement chez l'homme toute initiative et tout respect de lui-même. » *Ibid.*, p. 54.

lieux de fabrication et des caractères spéciaux qui distinguent leurs articles ; le temps dont je disposais ne m'a pas permis une étude suffisante du détail.

« *Madras*. — Vases d'argent doré et ciselé : ici le ton vermeil du métal employé pour la dorure ne se rencontre plus ailleurs qu'au Kachemire et à Burmese ; dans le reste de l'Inde, il revêt une couleur jaune foncé, excepté dans le Scinde où les joailliers lui donnent fréquemment une teinte brun-olive, fort originale et très artistique. L'ornementation figure des divinités hindoues en haut relief, soit au repoussé dans la masse, soit soudées, soit assujéties au moyen d'écrous. Comme les *emblemata* romains, les images de grande dimension, ciselées sur les vases de Madras, peuvent s'enlever à volonté[1].

*Hyderabad* (Dekkan). — Vases dorés et repercés (*opus interrasile*) ; genre de travail usité dans le Nizam.

*Kachemire*. — Ouvrages en métal doré et ciselé, remarquables par leurs formes élégantes ; des réseaux délicats y sont ménagés dans la dorure jusqu'à laisser voir à nu le blanc de l'argent, qui

[1] « Le ciseleur indien a quelquefois à exécuter des pièces sur la plus grande échelle, pièces qui rappellent les merveilles en or des édifices de Salomon. Lorsqu'un Hindou doit subir une purification, il y a un rite qui consiste à marcher lentement à travers le *Yoni*, symbole mystique féminin. Cette opération s'accomplit en s'asseyant pour un moment sur le siége que forme un arbre ayant une certaine ressemblance avec le *yoni* sacré. Quelquefois le siége figure une véritable matrice et il pénètre le tronc de l'arbre où le pénitent peut entrer et sortir, ou, ce qui est plus méritoire, passer à travers en signe de régénération. Lorsque les deux brahmines, Ragunatha Rao (Raçoba) et le mahratte Peishwa, revinrent d'Angleterre, en 1780, ils furent contraints, pour être réadmis dans leur caste, de passer à travers un *yoni* fait de l'or le plus pur. Raçoba lui-même, vaincu et expulsé de sa capitale, fit faire une vache d'or, et passa au travers dans l'espoir d'améliorer sa fortune. Environ ce temps, le roi de Travancore, qui avait passablement de meurtres à expier, commanda, sur le conseil des Brahmines, une vache d'or d'une immense valeur d'où il sortit pur et libéré de tous ses crimes antérieurs. » Birdwood, *ouv. cit.*, p. 56. — Je me souviens d'avoir vu quelque part plusieurs intailles antiques où figuraient des symboles très analogues au *yoni* végétal de l'Inde, et l'*Antiken Cabinet* de Vienne possède un objet en or qui m'a produit l'effet d'être un véritable *yoni*.

adoucit l'éclat de l'or et lui prête le chatoiement de la perle. L'art kachemirien est d'importation mogole, mais il a subi au plus haut degré l'influence locale.

*Ouvrages en bronze, cuivre et étain.* — L'Inde entière fabrique, en ce genre, des vases, des chandeliers, des divinités, des emblèmes mythologiques, des cuillers pour les sacrifices, des encensoirs, des cloches, et autres ustensiles destinés au culte ou à la vie domestique. Les modèles ne diffèrent en rien de ceux que l'on voit représentés sur les plus anciens monuments de sculpture et de peinture. Le *lota* (λουτήρ) est un bol sphérique, au col bas et étroit, d'usage universel pour les ablutions ; il est uni, ciselé, taillé, incrusté, à côtes de melon [1]. On fait de très-beaux ouvrages en cuivre à Ahmednugger et à Ahmedabad (Inde occidentale), ainsi qu'à Bénarès, sur le Gange; mais ceux de Madura Tanjore (Province de Madras) sont supérieurs à tout le reste. Avec leurs formes hardies et leur ornementation laborieusement fouillée, ils rappellent la description homérique des vases sidoniens; les uns sont gravés à l'eau forte, les autres sont ciselés : tous offrent des sujets mythologiques. Certains incrustent à l'extérieur une sorte de feuilles de vigne en métal différent; M. Castellani possède le plus merveilleux spécimen qui se soit jamais vu d'incrustations d'argent sur cuivre brun couleur de cire. Néanmoins le plus curieux de tous les *lotas* se trouve au Musée Indien. Cet objet, datant du II$^{e}$ ou III$^{e}$ siècle après J.-C., a été découvert, en 1857, à Soondlah (Province de Kulu) dans une ruine bouddhiste où il gisait enterré depuis 1500 ans : il est exactement de la même forme que le *lota* actuel ; on y voit en ciselure Bouddha (Siddhartha) avant sa conversion, se rendant à une cérémonie. Le futur réformateur apparaît sur un quadrige dont les chevaux se cabrent; il est escorté par deux cavaliers; devant lui, marche un officier monté sur un éléphant; deux musiciennes, l'une jouant de la flûte, l'autre, du *bin*, ferment le cortège.

[1] Clitarque mentionne les *lotas* incrustés; v. t. I, p. 101 et 102.

Bénarès tient le premier rang pour la quantité et la qualité de ses sculptures en bronze, or et argent; Vizagapatam en approche. Outre l'airain ordinaire on emploie dans l'Inde des alliages où il entre de l'argent ou de l'or; les bronzes foncés sont en cuivre pur. A Mérabad (nord-ouest), on plaque l'étain sur le cuivre, puis on y trace au burin des dessins de fleurs qui pénètrent jusqu'à l'excipient; tantôt le cuivre reste à nu, tantôt on le nielle au moyen d'une composition noire.

*Jeypore.* — Les émaux champlevés de Jeypore sont renommés à juste titre; on y émaille des plats, des manches de cuiller dont le récipient est taillé dans une pierre précieuse, des *atardan* (cassolette), des encriers en forme de paon. Un *atardan*, exposé au *South-Kensington Museum*, représente : sur la boîte, Krishna dans un bosquet, entouré de vaches, de bergères et d'oiseaux; sur le couvercle, le même dieu se divertissant avec des femmes [1]. Un diamant jaune, en parfaite harmonie avec le vert, le blanc, le bleu, l'orangé et l'écarlate des émaux, amortissait primitivement le couvercle. L'émaillerie date de loin à Jeypore; cet art, dit-on, fut introduit en Chine par les Yen-chi et, d'aussi bonne heure si ce n'est plus tôt encore, dans les Indes [2]; d'Assyrie, il passa vraisemblablement en Égypte et en Europe par les Phéniciens [3].

*Armes gemmées.*— La splendeur des armes hindoues est due à la prodigalité avec laquelle on y sème les diamants, les rubis, les émeraudes et les pierres diaphanes colorées. Mais, comme le travail des joailliers indigènes est tout manuel et spontané, ils peuvent utiliser des matières sans valeur, des éclats de diamants assez minces pour flotter sur l'eau, des rubis et des émeraudes

[1] Cet *atardan*, qui appartient à M. W. Anderson, n'offrirait-il pas quelque rapport avec l'intaille de Mycènes?

[2] Yen-chi vivait environ 30 siècles avant J.-C., peut-on admettre que l'art de l'émaillerie soit aussi ancien?

[3] J'ai signalé, t. I, p. 102, les tables de bronze incrustant divers autres métaux, qu'Apollonius vit à Taxila, et qui représentaient, à son avis du moins, les hauts faits d'Alexandre et de Porus : n'étaient-ce pas plutôt des épisodes guerriers du Ramayana?

fendus, choses qui ne trouvent de prix que dans l'assemblage hardi des tons (v. t. I, pl. XI, fig. 2). On doit également signaler la frappante analogie de formes qui règne entre les armes persanes et arabes, y compris les armes hindoues où se trahit l'influence des précédentes, et les engins de guerre assyriens, babyloniens et égyptiens. Cette analogie se remarque spécialement sur les manches de poignard découpés en violon. Les armes arabes se distinguent par la beauté des filigranes et l'absence des gemmes; les armes persanes, par la richesse des damasquinures rehaussées de turquoises et de perles; les armes hindoues, par les hauts reliefs en or repoussé et la profusion des pierreries.

*Objets de parure.* — Les tribus sauvages des *Thakurs* et des *Katkaris* de Matheran et des Ghâtes occidentales ont des colliers, des bracelets, des anneaux, des ceintures, en herbe tressée; les bijoutiers hindous imitent exactement ces grossières parures avec des fils d'or, et les ornements en torsades, dont abondent les antiques nécropoles de l'Europe, n'eurent pas vraisemblablement d'autres modèles. Des colliers primitifs, spéciaux à Burmese, sont formés de lames d'or rouge vermeil reliées ensemble; suspendues à une chaîne qui entoure le cou, elles retombent par devant comme un voile. Dans les régions les plus sauvages de l'Inde, les femmes portent une feuille de figuier, et souvent leur costume ne s'étend pas au delà; cette feuille appartient au *pipul* (*Ficus* ou *Urostigma religiosa*; Figuier sacré). Elle a d'abord été scrupuleusement copiée en argent, puis on est arrivé à des formes plus ou moins conventionnelles qui gardent toutes, cependant, l'aspect d'un cœur, généralement orné à la surface d'une image du *pipul*, arbre sacré du paradis hindou placé sur le mont Mérou. Les copies en métal sont quelquefois suspendues à la ceinture, comme la vraie feuille, au moyen d'un simple fil; plus fréquemment, elles tiennent à une tresse d'argent dont l'attache s'épanouit en tête de serpent [1].

[1] « En Algérie les jeunes filles portent aussi une parure d'argent en forme de feuille, jusqu'à l'âge où un vêtement plus compliqué est de rigueur, et cet orne-

Les bijoutiers de l'Inde emploient, comme modèles de colliers et d'épingles à cheveux, les fleurs du *champaca* (*Michelia Champaca*), du *babul* (*Acacia Arabica*) et du *seventi*, espèce de chrysanthème[1]. Ils copient aussi les fruits de l'*aonla* (*Phyllantus emblica*), de l'*ambgul* (*Elæagnus Kologa*), et du *mango* ou *amb* (*Mangifera Indica*). La boucle d'oreilles en cloche garnie de pendeloques reproduit la fleur du *lotus* sacré; le même bijou, de forme conique, qui se fait à Kachemire avec de l'or vermeil, montre le bourgeon florifère du *lotus*. L'usage de ces fleurs, chez les joailliers hindous ne remonte peut-être pas aux époques préhistoriques, mais la tradition s'en est perpétuée de temps immémorial. Le *lotus*, qui se confond souvent avec le *seventi*, surgit partout à l'état de fleur décorative, aux Indes, en Chine, au Japon, comme en Assyrie et en Perse. (V. t. I, pl. II, fig. 4, et pl. V, fig. 8; t. II, pl. V, fig. 2 à 5.)

Un type, vraisemblablement aussi primitif que les tresses, se rencontre partout dans l'Inde; les villes d'Ahmedabad et de Surate (Golfe de Cambaye) l'ont amené à sa plus haute perfection. Ces parures, usitées particulièrement au Guzerate, consistent en morceaux d'or très-pur, façonnés en baies de jujubier, en cubes, en octaèdres, ou simplement aplatis; on les enfile sur de la soie rouge, et ils constituent la plus belle bijouterie archéologique du pays.

Les pendants d'oreilles à têtes de clous se montrent identiques à ceux des sculptures assyriennes : ils sont généralement en or massif, car les populations de l'Inde gardent leurs capitaux sous forme de bijoux; mais, à Surate, on excelle à souffler le métal dont la cavité est alors remplie de laque (*dammar*).

ment est l'emblème de la virginité sur toute la côte de la Barbarie. » J'ignorais des circonstances que me révèle M. Birdwood (p. 65), mais je recommande au lecteur les feuilles trouvées par M. Schliemann à Mycènes; il y a là encore un rapprochement possible. V. *Mycènes*, p. 250 et 251, fig. 247 à 250.

[1] V. les asters ou chrysanthèmes figurés, pl. *Mycènes* c, fig. 6, et *Mycènes*, p. 296, fig. 327.

La bijouterie en argent battu des Ghonds, et des autres tribus sauvages de l'Inde ou de l'Himalaya, offre également un caractère très primitif; en particulier, les broches des femmes du Ladakh ne diffèrent en rien des objets de même usage que l'on trouve en Irlande et ailleurs parmi les vestiges de l'époque celtique. Il s'agit ici d'une bande d'argent plate et martelée, tournée en cercle, et dont les extrémités sont ramenées en tortis vers le centre; or c'est une forme trop artificielle pour être née dans l'Inde en dehors du mouvement aryen; elle doit avoir accompagné l'émigration celtique de l'Orient vers l'Occident [1].

Les industriels de Cuttack ont atteint un rare degré d'habileté et de délicatesse dans la fabrication des ouvrages en filigrane d'argent. Le caractère de ces ouvrages est identique aux travaux analogues, arabes, maltais, génois, norvégiens, suédois, danois, portugais, et on le retrouve sur les filigranes de l'Étrurie, de la Grèce antique et de Byzance. Le filigrane a été probablement importé en Occident par les Arabes et les Phéniciens; dans la Scandinavie, par les Northmans [2].

Les ceintures de métal pur ou gemmé, qui servent à retenir le *dhoti* (pièce d'étoffe qui enveloppe le bas du corps), rappellent le *cingulum* (ταινία) antique. A Rome, quand un adolescent déposait la *toga prætexta* pour prendre la *toga virilis*, on lui enlevait du cou la *bulla aurea* que l'on consacrait aux dieux Lares; la même cérémonie se pratique dans l'Inde : l'enfant porte un hémisphère d'or creux, suspendu à une chaîne métallique ou à une ganse de coton, et on le lui enlève pour le remplacer par le *fil sacré*, symbole de la virilité.

Le *nao-rattan* est un amulette composé de neuf pierres, géné-

[1] Le texte que j'ai sous les yeux ne dit pas précisément cela, mais je suis convaincu d'avoir rendu aux idées de M. Birdwood leur véritable sens, altéré par une traduction infidèle. — Une très riche collection de bijoux primitifs et rustiques de l'Inde appartient à Mme Rivett Carnac.

[2] La question est éminemment discutable; elle me semble trop grave pour être tranchée aussi vite.

ralement : — corail, topaze, saphir — rubis, diamant uni, diamant taillé — émeraude, hyacinthe, grenat. Ce talisman a certainement quelque rapport avec le symbolisme du pectoral mosaïque (v. t. I, pl. IV) ainsi qu'avec les *ourim* et les *thoumim*, אורים, תמים, qui l'accompagnaient [1].

Après les bijoux archéologiques d'Ahmedabad, ceux qui accusent le style hindou le plus pur sortent de Sawuntwari, Mysore, Vizianagram et Vizagapatam ; ils sont en or battu. Les ouvriers travaillent un bloc de métal en apparence insuffisant, et ils arrivent à le transformer en une surface étendue, couverte d'ornements, par des opérations qui lui donnent la ténuité du papier sans altérer en rien sa solidité effective. Une habileté consommée et une appréciation mathématique des surfaces permettent aux joailliers hindous d'imprimer au métal sous le plus mince volume possible, et à des pierres absolument dénuées de valeur commerciale, un merveilleux cachet artistique. Ils atteignent la perfection, sans jamais violer, même dans les plus minutieux détails, les principes fondamentaux du dessin ornemental, et toujours ils arrivent à plaire, voire par des effets d'un luxe quelquefois barbare et exagéré. Un collier est composé de cubes d'or, massifs en apparence mais légers comme la moelle du sureau ; néanmoins, tout creux qu'il soit, le bijou n'est pas en faux, mais en or très pur, aussi doux au toucher que la cire. Une parure gemmée semble d'un prix inestimable ; simple mirage de couleurs. Perles, diamants, émeraudes, saphirs, rubis, n'ont qu'un éclat fallacieux ;

[1] *Exode*, XXVIII, 30 ; *Deuter.*, XXXIII, 8 ; *Levit.*, VIII, 8 ; I *Reg.*, XXVIII, 6. — M. de Saulcy, avec qui j'ai eu l'heureuse chance de me trouver d'accord, relativement à l'origine égyptienne du *rational* mosaïque, démontre que cet ornement était une réminiscence, sinon une copie servile de la décoration du juge suprême des Égyptiens. La figure du globe ailé, accosté de deux *uræus*, ayant été rencontrée sur des *pectoraux* égyptiens, l'ingénieux savant en conclut que les *ourim* (uræus) et les *toumim* (deux jumeaux) n'ont pu être que « le globe ailé accosté de deux *uræus*, constituant la décoration divine et souveraine par excellence. » *Rech. sur le cost. sacerd. chez les Juifs*, ap. *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XX, p. 108 et 109.

valeur intrinsèque, néant. Ainsi qu'il a été dit plus haut, le joaillier hindou ne vise qu'à l'effet produit par un mariage de tons tapageurs; il lui faut la quantité, peu importe la qualité : cabochons impurs, gouttes de suif, étincelles microscopiques, tout lui est bon, mais le résultat est splendide.

Le Kachemire et le Pendjâb fournissent d'admirables joyaux, dont les types abâtardis descendent à travers le Radjpoutana jusque dans l'Inde centrale et le Bengale. Ce sont : des aigrettes; des diadèmes à pendeloques (v. t. II, pl. VII, fig. 1; p. 190, fig.); des boucles d'oreilles à pendants étagés sur de longues chaînettes [1]; des boutons en forme de *seventi*; des bagues de doigts, d'orteils et de nez; des colliers composés de chaînes, de perles, de pierreries, retombant sur la poitrine en manière de *pectorale*; d'autres colliers en plaques d'or semées de gemmes serties, et reliées entre elles par d'étroits cordons de perles et de turquoises, avec un large pendant central en pierreries [2]; des anneaux d'humérus, de poignets et de chevilles. Les formes varient à l'infini; l'effet est toujours riche et gracieux.

Fréquemment les bracelets se terminent en têtes d'animaux affrontés, à l'instar des *armillæ* assyriennes. Derrière les plaques figurent, souvent en émail, des oiseaux ou des mammifères accostant, soit un cyprès, soit un arbre au feuillage touffu comme l'*asherah* (אשרה) ou *hom*, symbole d'Assur, qui se rattache dans la Bible aux cultes de Baal et d'Astarté [3]. Les grands colliers à pendants des femmes se nomment *lalanti* (damerets) et *mohanmala* (guirlandes d'enchantement).

La bijouterie du Kachemire ressemble en tout à celle du

[1] J'ai mentionné, t. I, p. 171, les longues boucles d'oreilles gréco-syriennes de la collection de M. L. de Clerq; les peintures hindoues en offrent d'analogues.

[2] Ce genre de colliers fait songer aux *barmes* russes décrits t. I et II; v. encore, t. I, pl. XIX, fig. 5 et 8, *Byzance*. — Les passages de Quinte-Curce et de Strabon (d'après Clitarque), cités, t. I, p. 101, prouvent l'antiquité de la joaillerie et des pièces métalliques incrustant des pierreries chez les populations de l'Inde.

[3] *Exode*, XXXIV, 13; IV *Reg.*, XVII, 10; II *Paralip.*, XXXIII, 3 : la Vulgate traduit ce mot par *lucus*, bois sacré.

Pendjâb; on y emploie l'or rouge vermeil et le filigrane. L'énumération faite par Isaïe [1], du *mundus muliebris* des filles de Sion passerait au besoin pour un inventaire de la toilette des Kachemiriennes, toilette dont l'aspect est complétement classique. L'ἀναδέσμη πλεκτή d'Homère, qui, suivant M. Schliemann, devait être analogue à l'un des objets découverts par lui à Hissarlik, est presque identique, comme décoration, aux pendants en or, souvent gemmés, que les femmes du Kachemire et du Pendjâb portent sur le front, ornement commun à l'Inde entière et à l'Égypte. Celles qui sont trop pauvres pour acheter des pierreries les remplacent par des imitations en paillettes et en peinture. Le mot ἄμπυξ, du même passage, traduit généralement par *bandeau*, pourrait bien désigner une parure semblable à la couronne hémisphérique en or que les femmes de Bombay et du Kaire placent au sommet de leur tête [2].

Les orfévres thibétains travaillent beaucoup l'argent : leurs ouvrages, qui arrivent maintenant dans l'Inde par Bhotan, Sikkhim, le Népaul et le Kachemire, consistent surtout en colliers, bracelets, cassettes à talismans, ornés de grosses turquoises et quelquefois de corail; les cabochons sont fixés sur une tresse rouge ou sur une chaîne métallique. Il y a aussi des anneaux de poignets et de chevilles, martelés, façonnés et filigranés. On voit des objets absolument pareils, répandus à profusion sur les sculptures de Bharhut. Les femmes du Ladakh portent un ornement curieux nommé *Parakh* : cet ornement part du front et passe pardessus la tête pour retomber sur le dos jusqu'à la taille ; il est couvert de pierres précieuses qui représentent la dot de la proprié-

[1] In die illa auferet Dominus ornamentum calceamentoram et lunulas (שהרנים, *croissants*), et torques, et monilia, et armillas, et mitras, et discriminalia, et periscelides, et murenulas, et olfactoriola (נזמי האף, *anneaux de nez*), et inaures, et annulos, et gemmas in fronte pendentes, et mutatoria, et palliola, et linteamina, et acus, et specula, et sindones, et vittas, et theristra. III, 18 à 23. V. encore *Jud.*, VIII, 21 et 26.

[2] *Iliade*, XVIII, 468 à 470.

taire, et nulle fille ne se marie avant de s'être rendue possesseur d'une quantité suffisante de gemmes pour en faire un grand *parakh,* qui constitue en réalité son trésor. Le modèle de la broche *celtique* en argent, déjà mentionnée comme un bijou particulier à certaines régions himalayennes, est originaire du Thibet.

Les perles jouent un rôle considérable dans la joaillerie hindoue. La grande chaîne de Scindia est, depuis maintes générations, un héritage de famille. A l'extrémité d'un large pendant de diamants en tables et de perles, on voit trois autres grosses perles dignes des boucles d'oreilles à triple rang de Junon, ἕρματα τρίγληνα μορόεντα [1].

La gravure sur pierre a été connue de temps immémorial en Orient, comme l'attestent les cylindres et les cônes de Ninive, Babylone et Persépolis; Delhi fut toujours renommée pour les ouvrages de glyptique, ses anciens jades taillés et incrustés de pierreries sont des morceaux inappréciables. Dans la masse du jade ou du cristal de roche, l'ouvrier insinue de minces filets d'or servant de tiges à des feuilles et à des fleurs exprimées en gemmes colorées (v. t. I, pl. XI, fig. 2) [2]. Depuis des siècles, les Chinois sculptaient le jade, mais ils ne savaient pas lui associer la joaillerie. Dès que le jade eût été introduit dans l'Inde, les artistes du pays, avec leurs prodigieuses facultés coloristes, virent de suite l'immense parti qu'ils pouvaient tirer de ce minéral comme excipient; les premiers, ils y incrustèrent des saphirs, des émeraudes et des rubis sertis d'or. Notre Musée Indien possède les plus admirables spécimens connus en ce genre; ils appartiennent à la meilleure période de l'art mogol, et ils ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1867.

Ceylan façonne le métal au ciselé et au repoussé; on y travaille aussi en filigrane. Les ouvrages cingalais, dont le fini est remarquable, se distinguent encore par la délicatesse de leurs or-

[1] *Iliade*, XIV, 183. V. encore *Odyss.*, XVIII, 298.

[2] Le Musée du Louvre possède quelques beaux échantillons de ce genre; ils consistent en coupes de jade et de cristal, à filets d'or sertissant des pierreries.

nements en or granulé, dans le style des anciens bijoux étrusques[1]. »

« En définitive, l'art de l'orfévre et du joaillier, aux Indes, remonte à la plus haute antiquité; formes, décor, procédés, tout émane directement du Ramayana et du Mahabharata, sans que la tradition ait jamais été interrompue. Dans la vallée du Gange brillèrent les premières lueurs de la civilisation aryenne qui, de là, s'étendit au Tigre et à l'Euphrate. La civilisation égyptienne date de plus loin, mais l'Assyrie et l'Inde eurent incontestablement sur elle une influence considérable que l'Égypte leur fit ressentir à son tour. Dès les premiers siècles d'ailleurs, et à travers la suite des âges, par l'intermédiaire des Arabes, des Phéniciens et des Arméniens, les civilisations de l'Inde, de l'Égypte et de l'Assyrie, comme celles de la Grèce et de Rome, ont agi et réagi l'une sur l'autre. Néanmoins l'art de l'Inde, dans ses applications à l'orfévrerie et à la céramique, n'a jamais varié; vaisselle plate, bijoux, poteries communes, tels nous les représentent les annales primitives, les épopées nationales, les antiques monuments figurés, tels ils sont encore aujourd'hui[2]. »

[1] Birdwood, *ouv. cit.*, p. 55 à 72. — M. Alexandre Castellani regarde comme une invention phénicienne, qu'il place entre le VII[e] siècle et le V[e] avant J.-C., l'art de décorer les surfaces métalliques planes ou courbes avec d'imperceptibles globules d'or soudés, *pulvisculum aureum,* genre de travail minutieux dont on a rencontré d'admirables spécimens dans les nécropoles de Camiros, de Curium, de Préneste et de Cæré. Le savant orfévre italien croit que l'idée première du *pulvisculum aureum* a été fournie par les *oursins* de la Méditerranée, et il rappelle que l'on doit à sa famille la résurrection d'un art oublié pendant de longs siècles. *Degli ori e dei gioielli nella esposizione di Parigi*, p. 7 à 10; Rome, 1879.

[2] Birdwood, p. 67. — M. Castellani (*ouv. cit.*, p. 27 à 29) avance que la conquête macédonienne importa dans l'Inde les arts plastiques, qui y furent ensuite propagés par le Bouddhisme : puis, l'auteur distingue deux espèces de bijoux indiens : l'une empreinte du pur caractère grec; l'autre, tout à fait indigène. Avec M[me] Rivett Carnac, M. Castellani possède la plus riche collection d'antiques bijoux indiens qui soit au monde, il peut donc en parler en connaissance de cause; néanmoins la première opinion est-elle fondée? Quand Darius eut annexé à la Perse les royaumes du haut Indus, dont il forma la VII[e] Satrapie, une flotte, commandée par l'habile amiral grec Scylax, descendit ce fleuve jusqu'à la mer,

« Un autre genre d'incrustation, la marqueterie, se pratique à Bombay; le travail est exécuté au *piqué*. Il a été possible de suivre pas à pas la trace de cet art, et de savoir comment, de la Perse il a été introduit aux Indes, de Shiraz dans le Scinde, puis à Bombay et à Surate. Les matières employées sont l'étain, les bois de santal, d'ébène et de sapan, l'ivoire blanc et tacheté de vert, la corne de cerf; le décor est emprunté au règne végétal [1]. A Mynpuri, on incruste des filets de cuivre dans le bois. La ressemblance des ouvrages de Mynpuri, où on les nomme *tarkashi*, avec d'autres que l'on fabrique au Maroc, est assez curieuse pour qu'il soit intéressant d'en rechercher l'origine. Agra produit des mosaïques en cristal de roche, topazes, perles, turquoises, cornaline, jade, corail, améthystes, sanguines, escarboucles, saphirs, jaspes, lapis-lazuli, grenats, agates et calcédoine, sur marbre blanc; elles s'appliquent spécialement aux meubles et aux objets d'art placés à l'intérieur. Cette industrie tire son origine des décorations ex-

fit voile vers le couchant, et, après trente mois de navigation, aborda à l'entrée de la Mer Rouge. A la suite de l'expédition de Scylax, tout le pays situé entre la rive droite de l'Indus et les monts Parsyens reconnut l'autorité de Darius et devint la XX<sup>e</sup> Satrapie sous le nom d'*Inde*. F. Lenormant, *Manuel d'hist. anc. de l'Orient*, éd. cit., t. II, p. 484. Les rapports entre l'Inde et l'empire Perse sont donc, historiquement parlant, bien antérieurs à ceux qu'elle eut avec la Grèce par l'intermédiaire des Macédoniens. Les Perses, en même temps que leur administration, durent apporter aussi leur art, issu de l'Assyrie comme l'art grec. Il y aurait donc une distinction à établir entre les œuvres plastiques de l'Inde, avant et après le triomphe du Bouddhisme.

[1] V. *Journal de la Soc. Asiat. de Bombay*, t. VII, art. de M. Birdwood. L'introduction de la marqueterie aux Indes n'a guère plus d'un siècle de date ; l'étain, comme en Perse, y remplace le cuivre. Le même travail s'exécute en Égypte et à Alger; il ressemble à la *tarsia* de l'Italie et du Portugal ainsi qu'aux ouvrages romains dits *opus cerostrotum* (Vitruve). M. Birdwood signale l'identité des marqueteries hindoues avec celles de Girgenti et de Salerne ; il ajoute que les anciens Égyptiens firent aussi des ouvrages en *tarsia*. « C'est un art qui aurait, dit-on, disparu d'Europe, et qui, de l'Orient, aurait été de nouveau introduit à Venise : il est plus que probable que la tradition s'en est perpétuée sur les côtes de la Méditerranée, et qu'il fut remis en honneur par les Sarrasins. » *Manuel etc.*, p. 75. — De nombreux sujets en ivoire découpé pour la marqueterie ont été trouvés à Kertch. V. *Comptes-rendus de la Com. imp. archéol. russe*.

quises du Taj, à Agra, œuvre d'Augustin, de Bordeaux, au XVII[e] siècle. L'artiste français avait probablement étudié à Florence [1]. »

La digression est longue, défaut commun à toutes les digressions, mais il fallait qu'elle surgit tôt ou tard, et j'ai préféré en finir de suite quand j'avais les éléments sous la main [2]. Montrer la persistance des traditions chez les ouvriers hindous, qui appartiennent tous à la caste des Shoudras (4[e]), c'est-à-dire à la race brune des Koushites soumise par les Aryas (v. t. I, p. 100); établir la haute antiquité des rapports et du commerce de l'Inde avec l'Ancien Monde; indiquer les voies plus ou moins détournées qui purent relier l'Europe aux contrées gangétiques et à l'extrême Orient; tout cela était absolument nécessaire [3]. Ces voies, au midi, aboutissaient par la Mer Rouge et le Golfe Persique à l'Égypte et à la Phénicie; une troisième, plus au nord, traversait l'Asie Mineure ou le Caucase : tel fut l'itinéraire de Bacchus. Le mythe de Bacchus n'est pas seulement curieux à étudier au point de vue du symbolisme religieux; derrière le culte du dieu du vin

[1] Birdwood, *ouv. cit.*, p. 74 à 76. — On fait aussi en Indo-Chine de magnifiques incrustations de nacre sur bois précieux; M. le capitaine Simonard, Percepteur à Hazebrouck, en possède de fort beaux spécimens qu'il a rapportés de Cochinchine. Ils consistent en étroits panneaux de couleur brun-rouge, sur lesquels se détachent en blanc, des inscriptions, des plantes fantaisistes et des crustacés d'une vérité saisissante. M. Simonard m'a encore montré un *lota* cambodgien en bronze gravé, qui accuse un certain caractère d'antiquité. Ce vase est hémisphérique, à fond aplati. Son col est orné d'un double bandeau : une guirlande de feuillages que l'on croirait empruntée au décor européen du XV[e] siècle ; une ligne de boutons de fleurs à la tournure quelque peu assyrienne.

[2] Bien que j'aie reproduit entre guillemets les emprunts faits à M. Birdwood, son texte a été singulièrement abrégé; en revanche j'y ai ajouté certains détails que ne comportait pas un travail de simple vulgarisation. Le savant indianiste, s'il trouve l'occasion de me lire, reconnaîtra facilement ce qui lui appartient; quant au public, peu lui importe d'où viennent les documents pourvu qu'on le renvoie aux sources.

[3] La question du commerce de l'Inde avait déjà été rapidement esquissée, t. I, p. 97, mais j'ai cru devoir la traiter à nouveau et d'une manière plus complète sous les auspices d'un guide autorisé.

se cachent une civilisation, un art — tout culte implique un art quelconque — importés du Nil sur l'Indus, et peut-être aussi l'ébauche d'un trafic international. Né sur le sol de la Grèce, Bacchus se rend en Égypte, où il est accueilli par le roi Protée ; de là il va en Syrie, passe l'Euphrate et le Tigre, puis il apparaît dans l'Inde sous le triple caractère de pontife, de législateur et de viticulteur. Au retour, on voit Bacchus en Phrygie, où Cybèle l'initie à ses mystères [1] ; à Éphèse, où il combat les Amazones ; au Caucase ; en Thrace, où il frappe le roi Lycurgue de folie furieuse ; enfin à Thèbes, à Argos et dans les îles de la Mer Égée. Au milieu de combinaisons factices, où chaque écrivain utilise des traditions locales altérées par les siècles, en y mettant parfois du sien, il est néanmoins possible d'identifier Bacchus avec le dieu védique, Soma : leur origine commune est en Asie, au berceau même des races pélasgiques et helléniques ; leur histoire mythologique offre une étroite connexité ; l'un et l'autre suivirent la marche des migrations aryennes [2].

Les épées trouvées à Mycènes sont en bronze ; la lame est généralement droite et s'amincissant régulièrement jusqu'à la pointe comme les armes égyptiennes ; la poignée, revêtue d'or ou-

[1] L'idole de la Mère Idéenne, à Pessinonte (Galatie), consistait en un informe aérolithe. A Delphes, on oignait quotidiennement d'huile et l'on enveloppait de laine, aux jours de fête, une pierre qui n'était autre que le bétyle de Rhéa, dévoré par Saturne. Les païens de l'Inde ont aussi leurs pierres sacrées qu'ils frottent d'huile. Des cônes symboliques, analogues au *lingam* étaient adorés en Asie et en Grèce, où ils portaient le nom de la divinité locale. V. Daremberg et Saglio, *Dict. des antiq.*, BAETYLIA, art. de M. F. Lenormant.

[2] « Sans le savoir, les Grecs postérieurs à Alexandre étaient dans le vrai quand ils disaient que le Bacchus indien, c'est-à-dire le dieu de l'Inde qu'ils assimilèrent à leur Bacchus, Soma, transporté dans ce pays par d'autres Aryas, était le plus ancien Dionysos (Diodore, III, 63). Celles des tribus thraco-pélasgiques qui conservèrent le culte du vieux dieu de la race aryenne, en le transformant en Dionysos, étaient plus fidèles à la tradition de leurs premiers pères qne celles qui l'abandonnèrent et en laissèrent le souvenir s'oblitérer. » E. Saglio, *Dict. des antiq.*, BACCHUS, p. 263 : l'article entier est à lire ; il est plein d'érudition et de critique.

vragé, n'a pour garde qu'une calotte hémisphérique de métal ; le pommeau est arrondi [1]. M. Schliemann a exhumé des hachettes et des pointes de flèche en pierre [2], mais, dans la citadelle, il n'a fait la rencontre d'aucune espèce de monnaies, ce qui renvoie nécessairement ses découvertes à une époque antérieure au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. En effet, les monnaies grecques sont les plus anciennes que l'on connaisse, et il n'en existe pas qui remontent au-delà de la date ci-dessus [3].

Les objets en fer et en plomb sont rares à Mycènes, encore n'en a-t-on guère vu que dans les ruines d'une seconde ville, fondée sur l'emplacement de la première, nouvel établissement qui doit avoir duré du IVe siècle au IIe avant J.-C. [4]. Le cuivre, le bronze et l'argent se montrent en notables quantités ; l'or abonde. D'où provenait ce dernier ? de la Lydie, de la Colchide, de l'Oural par la Crimée ? L'analyse de quelques échantillons, faite à Londres par MM. le Professeur John Percy et Richard Smith, a signalé la présence de deux espèces d'or : 1° un alliage regardé comme artificiel par les savants chimistes, et contenant 23 pour 100 d'argent, plus quelques minimes portions de cuivre, de plomb et de fer ; 2° un métal natif, où il y a très peu d'argent, de cuivre et de fer, sans la moinde trace de plomb [5]. Le vieux mythe de l'expédition des Argonautes, bien antérieur à Homère, nous laisse d'abord soupçonner un commerce primitif d'or établi entre la Colchide et les Minyens de la Thessalie ; le bélier de Phrixus me paraît sym-

[1] *Mycènes*, p. 351 à 353, fig. 427 à 434 ; p. 385, fig. 460 ; p. 388, fig. 463 à 466 ; etc. etc.

[2] *Ibid.*, p. 144, fig. 126 ; p. 354, fig. 435.

[3] F. Lenormant, *Essai sur la monnaie dans l'ant.*, p. 7. D'après Strabon (VIII), la monnaie aurait été inventée par Phidon, roi d'Argos (milieu du VIIIe siècle av. J.-C.) ; l'usage en passa de Grèce en Lydie où Crésus fit le premier frapper de l'or.

[4] *Mycènes*, p. 119 à 121 ; p. 142, fig. 120. On a trouvé là des monnaies d'Argos en bronze qui appartiennent aux temps macédoniens ; les pinces, découvertes par M. Schliemann près de la Porte des Lions, sont de la même époque.

[5] *Mycènes*, p. 469 et 470.

boliser la découverte d'une *terre de l'or*, et, aussi, un procédé spécial pour recueillir les paillettes des sables aurifères, introduit au Caucase par des étrangers. Plus tard, une association formée d'hommes hardis et entreprenants, dont l'amour-propre local des villes grecques accrut successivement la liste, s'embarqua à Iolcos, sous la conduite du Mynien Jason. Les préparatifs et les détails du voyage sont connus de tout le monde [1]; le but et le résultat furent, à mon avis, la recherche de l'or d'une part, de l'autre un monopole du commerce de ce métal au profit des Thessaliens. Quand les Milésiens fondèrent leur colonie de Panticapée (541 av. J.-C.), ils voulurent certainement s'approprier les avantages exclusifs d'un comptoir primitivement sans abris fixes, où affluaient déjà les produits des mines de l'Oural [2] : mais l'Asie Mineure était également riche en or. La fable du roi de Phrygie, Midas, à qui Bacchus accorde la faveur de changer en or tout ce qu'il touche, a trait à l'exploitation des sables aurifères du Pactole; j'ai mentionné ailleurs (t. I, p. 124, 125) le luxe de Crésus et l'existence, à Sardes, d'un énorme commerce d'or au VI$^e$ siècle avant notre ère. Le marché lydien, outre la production indigène, devait être alimenté par Milet et Panticapée. En définitive, l'or natif des objets mycéniens est jaune, et sa provenance ne saurait être exactement déterminée que par une série d'analyses auxquelles les Conservateurs de musées et les numismates ne se prêteraient guère volontiers.

Dans mon intime conviction, les monuments de glyptique et de joaillerie, exhumés à Mycènes, sont d'importation étrangère ; il en est autrement des pièces d'orfévrerie, qui ont été fabriquées sur les lieux. Les fouilles de la citadelle ont mis au jour deux moules ou matrices, en granit rouge foncé et en basalte; leurs creux offrent une quinzaine des divers types récoltés en métal, cônes, fleurons, iris, oiseaux, poulpes, hélices, spirales [3], mais ils sont

[1] V. E. Saglio, *Dict. des antiq.*, ARGONAUTAE.
[2] F. Lenormant, *La monnaie dans l'Antiq.*, p. 83.
[3] *Mycènes*, p. 177 et 178, fig. 162 et 163.

loin de les représenter tous. L'extrême rareté de ces matrices, relativement au grand nombre des pièces découvertes et à la variété des sujets, n'impliquerait-elle pas le séjour, à Mycènes, d'industriels nomades qui oublièrent au départ quelques-uns de leurs instruments de travail? Une autre trouvaille de moules, faite dans la construction en pierres sèches, mentionnée plus haut, p. 21, serait favorable à mon hypothèse; uue pareille bâtisse implique le provisoire autant que le fixe, et elle devait ressembler aux tanières des industriels de Bibracte. En outre, l'absence complète du fer ouvré sous le sol antique de Mycènes me fournit un nouvel argument; il est impossible que des matières dures, comme le granit et le basalte, aient été aussi délicatement fouillées sans l'emploi d'outils en acier trempé : les moules venaient donc de loin, et ils suivaient la marche de leurs propriétaires [1].

## III

### *Dodone.*

L'établissement de l'oracle de Dodone, en Épire, se perd dans l'obscurité des temps préhistoriques ; il dut sa fondation aux Pélasges [2], et il était à coup sûr le plus ancien, comme le premier en rang dans l'ordre hiérarchique, des sanctuaires de la Grèce [3]. L'oracle de Dodone remonte à l'aube de la période héroïque, car il fut consulté, disait-on, par Deucalion et Pyrrha, types primordiaux de cette époque [4]. Antérieurement au développement du

[1] On a trouvé dans la Russie méridionale fort peu de moules destinés à la fonte du bronze (Aspelin, *Antiq. du Nord finno-ougrien*, p. 83, fig. 367, 368 et 370); j'aurai l'occasion de montrer plus loin qu'ils ne sont pas très communs ailleurs.

[2] Scymnus de Chios, *Periey.*, v. 448. Strabon, VII, 7, 10. Denys d'Halic., I, 18. Etc. etc.

[3] Hérodote, II, 52. Platon, *Phaedr.*, 275, B.

[4] Thrasybule et Acestodore, ap. Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, t. II, p. 464. Plutarque, *Vita Pyrrhi*, I.

polythéisme hellénique, Dodone avait déjà le prestige d'un lieu sacré où l'on venait rendre hommage au principe abstrait de la divinité créatrice et régulatrice de l'univers [1]; c'était une manifestation, correspondant sans doute à la forme originelle du sentiment religieux chez les populations primitives de la Grèce.

Hérodote raconte fort au long qu'une prêtresse égyptienne, enlevée de Thèbes par les Phéniciens et vendue en Épire, institua l'oracle de Jupiter à Dodone. La narration d'Hérodote est loin de prouver une origine étrangère; elle confirme au contraire une priorité indigène, car, d'après le même écrivain, il y avait à Dodone, avant l'arrivée de l'Égyptienne, un oracle consulté par les Pélasges chaque fois qu'il s'agissait de donner un nom au dieu qui n'en avait pas encore. Il fallut même l'autorisation de cet oracle pour accepter le culte que proposait la fille du Nil [2].

Parmi les auteurs qui ont cherché l'étymologie de Dodone, les uns font dériver ce nom de deux homonymes, une nymphe ou un fleuve; d'autres, du verbe *διδόναι, donner* [3]. On peut trouver, ailleurs que dans l'onomatologie et la langue grecques, une troisième étymologie qui établirait d'une manière précise l'origine pélasgique de l'oracle. La Genèse mentionne une tribu, les *Dodanim*, דדנים, issue de Javan, père des Grecs; rien de plus naturel, alors, que de voir figurer les *Dodanim* sur la carte archéologique de l'Épire [4].

[1] Hérodote, II, 52.

[2] II, 52 à 56.

[3] Stephanus Byz., Δωδώνη. Eustathe, *In Iliad.* B, v. 750. Schol. in Hom., *Iliad*, II, v. 233.

[4] X, 4. I *Paralip.*, 1, 7, רדנים, *Rodanim;* cette dernière leçon a donné lieu à quelques doutes, et elle est préférée par Gésénius. Cependant, comme la Vulgate a adopté l'orthographe *Dodanim* pour les deux passages cités, il est vraisemblable que la différence des initiales provient de l'erreur d'un copiste qui aurait mis un ר au lieu d'un ד. Tout compté, on trouverait encore à la rigueur l'étymologie de Dodone dans דדן (*Dedan*), nom d'une contrée placée sur la côte est de l'Arabie; cette étymologie rencontrerait peut-être sa justification dans l'origine orientale de la prêtresse qui, si elle ne fonda pas l'oracle, lui imposa tout au moins des règlements liturgiques. V. Jérémie, XXV, 23; XLIX, 8 : Ézéchiel, XXV, 13; XXVII,

L'arbre a toujours été un emblème sacré chez les peuples de race aryenne; l'asile primitif de la divinité, à Dodone, fut le tronc d'un chêne, qui compta au nombre des reliques les plus vénérées dans l'expansion grecque, de même qu'il était le plus ancien organe employé par les immortels pour se mettre en rapport avec les humains [1]. Les bruissements mystérieux de son feuillage agité par l'air signifiaient d'ordinaire la volonté descendue du ciel [2]. La colombe, réminiscence de l'oiseau symbolique venu d'Égypte ou envoyé par Hébé, et qui était avec le chêne la source des traditions attachées aux origines de l'oracle, servait également à connaître l'avenir; son vol et la manière dont elle se posait quelque part manifestaient l'ordre suprême [3]. Aux pieds du Tomaros, haute montagne voisine du sanctuaire, jaillissaient des sources, dont l'une possédait des vertus miraculeuses.

On ignore si les Pélasges, grands bâtisseurs de villes, élevèrent des monuments en l'honneur de la divinité dodonéenne. Plus tard, à l'époque héroïque, quand l'oracle exerçait une incontestable autorité sur les tribus dont l'alliance forma un jour la nationalité hellénique, il est très vraisemblable que les adorateurs de Jupiter Dodonéen lui construisirent une demeure en harmonie avec son importance religieuse et politique. Cette vraisemblance se change en certitude dès l'apparition de l'histoire; par malheur les renseignements n'abondent guère. Quelques lignes de Servius constatent l'existence d'un sanctuaire d'Aphrodite en dehors du

15 et 20; XXXVIII, 13. Isaïe, XXI, 13, mentionne également les דדנים arabes. Je néglige la question des voyelles : trouverait-on, en France, deux provinces où les classes illettrées, voire même lettrées, les articulent d'une manière identique?

[1] Hérodote, II, 55. Platon, loc. cit. Lucien, *Amor.*, 31. Sophocle, *Trachin.*, v. 171. Pausanias, VIII, 23, 4. Sénèque, *Hercules*, v. 1476. Etc. etc.

[2] Suidas, Δωδώνη.

[3] Hérodote, II, 55 : suivant une tradition locale, une colombe noire venue d'Égypte, se serait posée sur un arbre (ἐπὶ φηγὸν) à Dodone; elle parlait un langage humain et institua l'oracle. Strabon, *Fragm.*, I. Servius, *In Æneid*, III, v. 466. Denys d'Hal., I, 14. — M. Bataillard, *Sur les orig.*, p. 20, trouve une couleur quelque peu tsigane à l'Égyptienne de Dodone.

temple principal, mais il est impossible de savoir au juste si Dioné, représentée à Dodone par une statue de grandes dimensions, y possédait en propre un *sacellum*, ou si elle partageait l'habitation de Zeus [1]. Quoi qu'il en soit, des fouilles, dont nous parlerons bientôt, ont mis au jour, outre les restes des temples précités de Jupiter et d'Aphrodite, les ruines d'autres édifices religieux.

Dodone était, à proprement parler, un centre hiératique où résidaient surtout les ministres du culte, prêtres et prêtresses. Un collège de prêtres, nommés Tomoures (Τόμουροι) ou Hypophètes, desservit le temple dès la plus haute antiquité [2]; la désignation de Selles ou Helles, employée par divers auteurs, doit se prendre dans un sens plus large [3], et s'appliquer, non seulement aux pontifes en fonctions, mais encore à la masse des habitants de la ville et de la banlieue, parmi lesquels on recrutait les membres du corps sacerdotal [4]. Les Tomoures semblent avoir été soumis à des pratiques austères; ils couchaient sur la terre nue et s'abstenaient de se laver les pieds [5]. Le polythéisme hellénique offrant bien peu d'exemples de telles mortifications, on doit conclure de celles-ci que le ritualisme dodonéen procédait d'une source antérieure à la création de l'Olympe. Des inscriptions trouvées dans les ruines attribuent au chef des prêtres le titre de *Naïarque*.

A l'origine, les Tomoures desservaient à la fois le temple et l'oracle; ils interprétaient les signes prophétiques et répondaient aux questions adressées au dieu [6]. A une époque plus récente,

[1] Servius, *loc. cit.* Hypéridès, *Pro Euxenippo*, XXXV.

[2] *Odyss.*, II, v. 103. *Iliad.*, II, v. 235. Strabon, VII, 7, 11. Philostrate, *Imag.*, II, 33.

[3] *Iliad.*, II, v. 234. Sophocle, *Trachin.*, v. 1167. Strabon, VII, 7, 10. Stephanus Byz. Ἑλλοπία. Hesychius, Ἐλλά.

[4] Aristote, *Meteor.*, I, 14. Strabon, I, 2, 20. Schol. *In Iliad.*, II, v. 234.

[5] *Iliad.*, II, v. 234 et Schol. in loc. cit. Sophocle, *Trachin.*, v. 1166. Callimaque, *Hymn. in Del.*, v. 286.

[6] *Iliad.*, loc. cit. Eschyle, *Prometh.*, v. 658. Sophocle, *Trachin.*, loc. cit. Hérodote, IX, 93.

vraisemblablement lorsque le culte de Dioné fut annexé à celui de Zeus, les fonctions des Tomoures paraissent s'être bornées aux sacrifices et au reste du cérémonial liturgique [1]; le service spécial de l'oracle fut alors commis à des prophétesses nommées Péléïades en souvenir de la colombe égyptienne (πέλεια) [2]. Le remplacement des Tomoures par les prêtresses eut assurément lieu de très bonne heure, car l'institution des Péléïades précède l'entrée en sacerdoce de Phémonoé, première pythonisse de Delphes [3]. Deux d'abord, trois ensuite, les Péléïades furent en définitive réduites à une seule [4]; elles expliquaient les oracles et transmettaient la réponse des dieux à tout le monde, hormis aux Béotiens qui, pour avoir tué la prêtresse Myrtila, avaient été condamnés à recourir à l'intermédiaire des Tomoures [5]. Le régime des prêtresses, avec quelques différences peut-être, doit avoir été aussi rigoureux que celui des prêtres [6]; les vains efforts de Lysandre, pour corrompre les Péléïades et en obtenir une réponse favorable à ses desseins, prouvent que, chez elles, l'austérité n'était pas un mot vide : elles avaient certaines notions des vertus religieuses [7].

Une singulière analogie règne entre le culte dodonéen et le culte gaulois : même vénération pour le chêne et les fontaines; même organisation et même austérité du corps sacerdotal; même don exclusif de prophétie attribué aux femmes. Certes, de telles connexités impliquent des traditions venues de l'Orient à la suite des premières migrations aryennes.

[1] Strabon, VII, 7, 12. Philostrate, loc. cit.

[2] Hérodote, II, 57. Stephanus Byz., Δωδώνη, cit. de Sophocle. Eustathe, *In Odyss.*, Ξ, v. 237. Jamblique, *Vita Pythagori*, 56. Strabon, *Fragm.*, 1 et 2. Pausanias, X, 12, 5.

[3] Pausanias, loc. cit.

[4] Sophocle, *Trachin.*, v. 171. Hérodote, II, 55. Strabon, VII, *Fragm.* 1. Eustathe, *In Odyss*, loc. cit. Servius, *In Æneid.*, III, v. 466.

[5] Ephore, ap. Strabon, IX, 2, 4. Héraclidès de Pont, ap. Müller, *Fragm. hist. Græc.*, t. II, p. 198. Proclus, *Chrest.*, II. Eustathe, *In Odyss*, loc. cit.

[6] Philostrate, loc. cit.

[7] Diodore, XIV, 13, 3. Plutarque, *Lysander*, XXV.

Ravagés vers 220 avant J.-C. par Dorimaque, général de la ligue étolienne, pillés en 88 par les Thraces à la solde de Mithridate, les établissements religieux de Dodone ne durent pas échapper davantage aux exactions que le consul Paul-Émile fit subir aux Épirotes (168 av. J.-C.) [1]. Ces catastrophes arrivèrent à l'heure où l'indépendance hellénique allait se fondre dans l'agglomération romaine : aussi, pendant de longues années, les sanctuaires dodonéens restèrent-ils en ruines ; on ne les releva que beaucoup plus tard, lorsque l'Épire eut obtenu de ses maîtres latins un peu de repos et un simulacre de liberté. L'oracle, alors restauré, continua de répondre à la confiance des croyants jusqu'à ce que le triomphe du christianisme, au IV[e] siècle, renversât Jupiter de son trône et transformât le grand temple en église [2].

Un Grec rempli de zèle pour les antiquités de son pays, M. Constantin Carapanos, a été assez heureux pour découvrir l'emplacement de Dodone et pour l'explorer avec fruit. Une série de pillages réitérés, ou encore la sollicitude motivée du corps sacerdotal à préserver ses trésors de la rapacité des envahisseurs, n'ont laissé à Dodone que des objets sans valeur intrinsèque ; néanmoins les trouvailles de M. Carapanos sont d'une très haute importance au point de vue de l'histoire et de l'archéologie. Livrées aux regards du public à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, ces trouvailles ont été consignées dans un ouvrage spécial, auquel M. L. Heuzey pour l'épigraphie et les ustensiles, M. le baron de Witte pour l'iconographie, ont largement collaboré : MM. Heuzey et de Witte ont aussi communiqué à la Société des Antiquaires de France une partie de leurs savantes observations [3].

Une existence plus de dix fois séculaire accumula nécessaire-

[1] Polybe, *Bell. soc. Ach.*, IV, 67. Diodore, *Fragm.* XXVI, 7. Dion Cassius, XXXVI, *Fragm.* 101, 2. Strabon, VII. 7, 3. Plutarque, *Paul Émile*, XXIX.

[2] V. Strabon, VII ; Pausanias, I, 17, 5, et le Périégète.

[3] *Dodone et ses ruines*, 2 vol. in-4° dont un de planches ; Paris, Hachette, 1878. *Bull. de la Soc. des Antiq. de France*, 1878, p. 88 à 92 ; p. 107 à 112.

ment à Dodone une foule d'objets d'époques et de styles divers ; les motifs articulés plus haut causèrent la disparition des offrandes en métal précieux : suivant M. de Witte, « quelques bronzes qui avaient été cachés échappèrent seuls au pillage. On est autorisé à penser que les bronzes enfouis dans la terre, avant l'arrivée de Dorimachos et des Étoliens, y restèrent pendant un grand nombre de siècles ; ceci explique la présence dans les fouilles faites à Dodone de statuettes et de bas-reliefs d'un art très ancien [1]. »

Nous allons jeter un coup d'œil rapide sur les morceaux qui nous paraissent offrir de l'intérêt, soit au présent, soit au futur. Quand la matière ne sera pas désignée, il s'agira toujours de bronze.

*Représentations humaines.* — *Tête* à chevelure onduleuse, ornement probable d'un meuble. Le visage présente un ovale très accusé ; la physionomie est remarquablement sévère : yeux directs, nez camard prolongeant le front en droite ligne, bouche grande, menton pointu. VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. [2]. — *Personnage royal* (Pélops ?) assis, coiffé d'un bonnet pointu, enveloppé d'un manteau qui cache les membres supérieurs ; les pieds sont nus ; les cheveux nattés retombent sur le dos ; le caractère de la face est tout à fait conforme au type précédent [3]. — *Éphèbe à cheval,* entièrement nu, fouet et bride en mains. « On remarquera, dit M. de Witte, le travail des cheveux et de la crinière, la forme de la bride, la manière dont elle est attachée, ainsi que la houppe qui couronne la tête du cheval. Cette statuette est creuse par derrière et remplie de plomb : elle semble avoir servi d'applique à un ustensile, à moins que nous n'ayons ici que la moitié de l'objet. Époque fort ancienne, peut-être VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Longueur 0<sup>m</sup> 12<sup>c</sup> [4]. » Je serai moins bref : à mon avis le mouvement

[1] *Bull. de la Soc. des Ant. de France*, loc. cit., p. 108.
[2] *Dodone*, pl. XI, fig. 2, p. 181.
[3] *Ibid.*, pl. X, fig. 2, p. 180.
[4] *Ibid.*, pl. XIII, fig. 1, p. 183.

du cheval et le travail de sa crinière rappellent le style assyrien ; l'éphèbe est un petit sauvage à longue chevelure ondulée ; il monte à poil comme les Indiens de l'Amérique. Le noble coursier, lancé au galop, montre une bride élégamment façonnée, mais point de selle ; je ne saurai donc attribuer à notre cavalier le même usage qu'aux plaques sibériennes décrites et figurées dans mon second volume (pl. XV, fig. 2 et 3 ; XIX, XXI et XXII), cependant j'y reconnaîtrais volontiers un ornement équestre. L'épanouissement de la courroie horizontale du bridon à l'angle de la bouche de l'animal, les faibles dimensions du sujet exagéré dans le sens de la longueur, sa forme d'applique, permettraient de supposer que ce sujet décora jadis un bridon analogue, et qu'il devait avoir une contre-partie maintenant perdue. Quelque vainqueur des jeux Naïens, célébrés à Dodone [1], aurait dédié le harnachement de sa monture aux divinités locales. Mon hypothèse est autorisée par la découverte de plusieurs plaques votives concernant les courses de chars ; elles sont assez petites et assez minces pour décorer une courroie ; elles datent du IVe siècle avant J.-C. [2]. — *Statuette d'Atalante*. Une grande et robuste fille, vêtue d'une courte tunique sans manches serrée à la taille, apparaît dans l'attitude de la course. Les membres inférieurs sont très forts ; les pieds, énormes ; les cuisses, maigres. De petites mains terminent des bras relativement grêles ; le buste est bien conformé ; la gorge, peu développée. Une grosse tête surmonte un cou de taureau. Les cheveux, flottants par derrière, sont ramenés sur les épaules en quatre longues tresses. Quant aux traits du visage, ils accusent un type touranien beaucoup mieux encore que les figures précédentes ; yeux légèrement bridés, pommettes saillantes, nez épais : en fin de compte, nous avons là une vigoureuse turcomane qui se serait mise à l'aise pour courir, en quittant son kaftan et ses bottes. J'ai étudié l'original de l'*Atalante*, j'en ai copié

[1] V. *Ibid.*, p. 157 et 158.
[2] *Ibid.*, pl. XIX, fig. 1 à 4.

la gravure sur papier teinté pour mieux saisir le modelé, et je n'y vois trop rien de grec que le sujet. Les muscles sont d'ailleurs rendus avec la puissance qui caractérise les sculptures assyriennes ; néanmoins si les Assyriens surent arriver au mouvement, ils n'atteignirent jamais la perfection de notre *Atalante*. Quoi qu'il en soit, la vierge qui posa devant un artiste, dont la nationalité ne me semble pas clairement établie, devait être une métisse tourano-aryenne [1]. « On remarquera dans ce charmant bronze qui est l'une des merveilles de la collection, dit M. de Witte, le modelé des chairs, les muscles très prononcés, les yeux grands et ouverts, et une expression de force dans les traits. L'objet remonte au VI[e] siècle avant J.-C.; des clous traversant les pieds indiquent qu'il était fixé sur un socle ; il formait probablement un groupe avec la statuette d'Hippomène ou Mélanion, concurrent d'Atalante [2]. » Des différences appréciables sont à constater entre l'*Atalante* et une *Joueuse de flûte* (αὐλητρίς) qui accuse un travail très soigné du VI[e] siècle ; cette dernière sonne davantage la note hellénique [3]. Un *Apollon* (VII[e] ou VI[e] siècle) est conçu dans les proportions grecques, mais son visage accuse une race croisée [4]. — Un *Jeune cavalier* (VI[e] siècle) est réellement extraordinaire : jambes et bras nus ; tunique courte et étroite ornée d'un *limbus* ; collier ou collerette. La chevelure pend en étages sur le dos : la face est ronde ; les yeux sont grands et à fleur de tête ; le front est très bas ; le nez, droit ; la bouche, finement arquée. Les pommettes

[1] V. *Tour du Monde*, t. XIII, p. 252 et 256, fig.; t. XXXVII, p. 8, 48 et 79, fig. V. encore, Aspelin, *Antiq. etc.*, p. 84, fig. 371, et surtout la femme d'un tombeau étrusque au Louvre ; *Musée Napoléon III*, pl. 80. — Mon appréciation concorderait assez avec le sentiment de M. de Gobineau qui regarde les Hellènes comme des « Aryas modifiés par les principes jaunes, mais avec grande prépondérance de l'essence blanche et quelques affinités sémitiques. » *Essai sur l'inég. des races hum.*, t. II, p. 421.

[2] *Dodone*, pl. XI, fig. 2, p. 180. *Bull. etc.*, p. 109.

[3] *Dodone*, pl. X. *Bull. etc.*, p. 108.

[4] *Dodone*, pl. XII, fig. 2, p. 183. — Je comparerais volontiers cet Apollon à un Tiourouk ou Tourk, mélange, dit-on, d'Uzbegs et de Kara-Kirghiz. V. *T. du M.*, t. XXXVII, p. 68, fig.

offrent une notable saillie ; les oreilles sont énormes ; les extrémités, petites [1]. De quel mélange peut sortir un personnage que son costume, sa pose et son rire stéréotypé font ressembler à un *clown ?* Je ne me charge pas de répondre, mais je crois que la question mérite d'être soumise à un tribunal anthropologique. — D'après M. de Witte, deux *Manches* de miroir ou de *patera* (φιάλη) représentent Apollon. L'une des figures, entièrement nue, montre un buste et des membres amaigris ; de grands pieds et de grandes mains ; une tête ovale portée sur un long cou ; une chevelure flottante : les yeux offrent une singulière obliquité ; la bouche est pincée. Cet Apollon me semble tenir de près à l'homme du célèbre tombeau étrusque conservé au Musée du Louvre [2]. Le second manche, d'un dessin beaucoup plus correct que le précédent, nous fait entrer dans une nouvelle période de l'art ; du type émacié, nous passons au type musculeux. Ici, la poitrine est large ; la face, complètement ronde : le dieu a les reins ceints d'un *subligaculum* (διάζωμα) et les pieds chaussés de *calcei* ou bottines lacées (ὑπόδημα κοῖλον) [3].

*Animaux*. — *Lions* de style assyrien ; la crinière de l'un d'eux est plumetée comme celle du griffon perse, t. II, p. 222 [4]. — *Taureau* à courtes cornes, type grec. — *Lapin* monté sur un support à volutes ; il peut être comparé au lièvre reproduit t. II, p. 382 [5]. — *Colombes*. L'oiseau dont nous donnons ici l'image,

[1] *Dodone*, pl. XI, fig. 3, p. 181.

[2] *Mus. Nap. III*, pl. 80. Dans la notice qui accompagne cette planche, M. A. de Longpérier dit que « le monument se rattache directement à l'art corinthien du VII<sup>e</sup> siècle. » V. encore Duruy, *Hist. des Rom.*, éd. illust., t. I, p. LIII, fig. — L'exagération des figures, dans le sens de la longueur, paraît être l'une des caractéristiques de l'art béotien ; je l'ai remarqué sur quelques statuettes habillées de Tanagra. Une charmante Vénus Anadyomène de la bonne époque (Smyrne, coll. de M. G. Bellon, à Rouen) accuse un effilement aussi prononcé que possible ; cette Vénus rentre dans les types cherchés au XVI<sup>e</sup> siècle par les artistes de la Renaissance, mais elle est empreinte d'une grâce que les seuls Grecs ont atteinte.

[3] *Dodone*, pl. XII, fig. 3 et 1, p. 182.

[4] *Ibid.*, pl. XX, fig. 7 et 8, p. 36 et 38.

[5] *Ibid.*, pl. XX, fig. 4 et 3, p. 37.

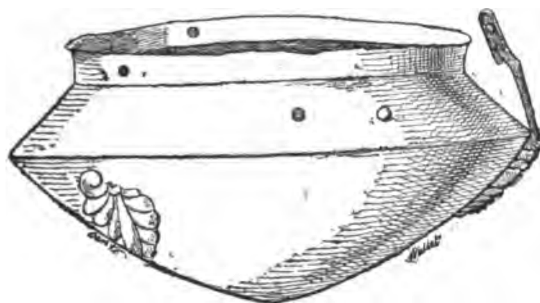


Colombe en bronze.
D'après M. Carapanos.

repose sur la main d'une femme : on voudra bien faire attention au rendu des détails qui rappelle l'épervier égyptien du Louvre (t. I, pl. II, fig. 1). Le dos d'une autre colombe est simplement couvert de stries [1]. — *Cygnes.* On a trouvé à Dodone divers protomes et têtes de cygnes. Le plus ancien des protomes a servi d'applique, car il est percé d'un trou ; un second, de très haut style, formait l'anse d'un vase [2]. — *Monstres.* Je ne m'arrêterai qu'à un seul type, malgré l'intérêt qui s'attache à plusieurs autres. Une plaque rectangulaire comporte deux mammifères cornus, ailés, à corps de lévrier et tête de léopard ; ils sont affrontés sur un tympan triangulaire de style grec pur, et l'on y reconnaît l'imitation d'un cône assyrien en calcédoine saphirine de la Bibliothèque Nationale [3].

*Ustensiles.* — *Vase conique* en forme d'œuf coupé aux deux tiers ; il mesure 0$^{m}$ 07$^{c}$ en hauteur et ressemble à une amphore d'Hissarlik (t. I, pag. 122, fig.) dont on aurait enlevé le col. — *Vase* à large ouverture, muni autrefois d'articles de suspension. Des trous et un rivet laissent soupçonner la disparition d'ornements mobiles comme les restes de palmettes qui subsistent encore (h. 0$^{m}$08$^{c}$ ; diam. 0$^{m}$18$^{c}$). J'ai cru devoir figurer ici un ustensile

[1] *Ibid.*, pl. XXI, fig. 4 et 5.
[2] *Ibid.*, pl. XXI, fig. 6 ; pl. XLVII, fig. 3 ; pl. XLVIII, fig. 2 et 3, p. 89 et 90.
[3] *Ibid.*, pl. XVIII, fig. 2, p. 193. Lajard, *Culte de Mithra*, pl. LVII, fig. 9.



Vase en bronze.
D'après M. Carapanos.

dont le type se représentera ailleurs [1]. — *Manche de patère* terminé en tête de chien ou de renard ; travail d'une extrême délicatesse. Des objets analogues ont dû servir de modèles aux fibules barbares dont nous aurons fréquemment à nous occuper. — *Anse de seau* que prolonge un cordon de denticules arrondis au sommet, et encadrés d'un double filet ; nous aurons à revenir sur ce motif [2]. — *Bobèche de candelabre,* aster assyrien tourné en coupe. — *Fragment d'une anse* ; des perles y alternent avec un double tore biseauté, genre d'ornement déjà signalé en Crimée et planté



Fragment d'une anse en bronze.
D'après M. Carapanos.

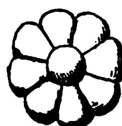
ici comme jalon pour l'avenir [3]. — *Couronnement de sceptre.* Fleur massive et allongée, dont le calice rudenté détermine un fût renflé à la base, et s'amincissant peu à peu jusqu'au point où les pétales multiples s'épanouissent en couronne. La colonne égyptienne n'est pas sans analogie avec cette fleur qui tient de la *Crassula* [4]. — L'applique d'un *couvercle de vase* offre une

[1] *Dodone*, pl. XLII, fig. 5 et 2, p. 86 et 85.
[2] *Ibid.*, pl. XX, fig. 5; pl. XLV, fig. 2, p. 87 et 88.
[3] *Ibid.*, pl. XLII, fig. 7, p. 85; pl. XLV, fig. 3, p. 88.
[4] *Ibid.*, pl. LX, fig. 8, p. 105. Weiss, *Kostümkunde*, t. I, p. 76 et 77, fig. 60 et 61.



Applique en bronze d'un couvercle.
D'après M. Carapanos.

radiée ; le sommet d'une *tige ornementale*, une sorte d'*Alcea* ou Passe-rose, malvacée originaire de la Syrie et de la Chine [1]. —

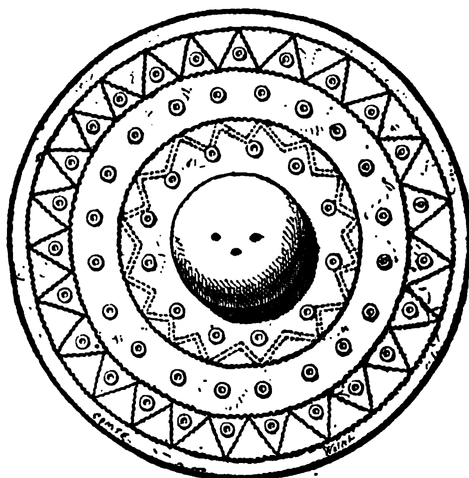


Fleur en bronze.
D'après M. Carapanos.

*Cymbale*. Elle mesure $0^m13^c$ de diamètre ; au centre un *umbo* sphéroïdal ; sur le champ, des bandeaux concentriques de triangles et d'annelets, gravés ou pointillés, décor évidemment barbare. La cymbale, originaire de l'Orient comme tous les instruments de percussion, servait particulièrement aux adorateurs de Cybèle et de Bacchus, mais elle peut avoir eu un autre emploi à Dodone [2].

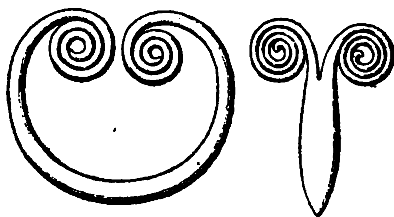
[1] *Dodone*, pl. XLIX, fig. 9 et 15, p. 92.

[2] *Ibid.*, pl. LIV, fig. 4, p. 100. — « Le proverbe, *Airain de Dodone*, tire son origine du fait suivant. Il y avait dans le temple un vase d'airain placé aux pieds d'une statue qui tenait un fouet, également d'airain, offrande des Corcyréens. Cet instrument était formé de trois chaînes au bout desquelles pendaient des osselets (ἀστραγάλους). Quand le vent soufflait, les appendices des chaînes frappaient sans interruption le vase, qui rendait alors un son prolongé, et tel que l'on pouvait compter jusqu'à 400 depuis la première vibration jusqu'à la dernière. De là le dicton, *Fouet des Corcyréens.* » Strabon, VII, *Fragm.*, 3, p. 274, éd. Didot. M. Bataillard reconnaît dans le vase de Dodone un véritable *tam-tam* ou *gong*,



Cymbale en bronze.
D'après M. Carapanos.

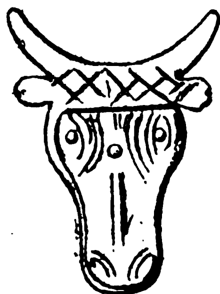
*Ornements divers.* — Tiges contournées en spirales (v. pl. *Mycènes* A, fig. 3, et p. 27, fig.) : la plus grande pièce n'a que 0m04c ; l'autre, que 0m03c. Une pendeloque de bronze, trouvée en Ingrie, offre quelques rapports avec la tige à volutes de Dodone.



Spirales de bronze.
D'après M. Carapanos.

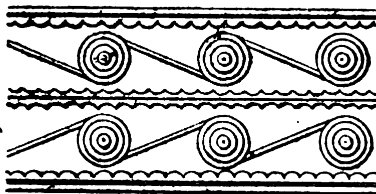
instrument oriental en usage dans l'Inde et dans la Chine (*Lettre* du 15 juillet 1879). Le même savant (*Les Zlotars*, p. 534 à 536) donne de précieux renseignements sur la fabrication des tam-tams et des cymbales. On sait que Corfou possédait, au XIVe siècle, une colonie de Tsiganes venus du continent (Bataillard, *État de la quest.*, p. 20 et 21), et cette île touche à l'Épire. Je n'oserais affirmer pour cela que la cymbale trouvée par M. Carapanos soit un ouvrage tsigane, bien que son décor me donne beaucoup à réfléchir, mais, comme Cybèle et Bacchus n'avaient pas de culte spécial à Dodone, il est permis de soupçonner que notre objet a pu être employé pour transmettre la volonté des dieux.

— *Tête de vache* au repoussé (h. $0^m08^c$), vraisemblablement un symbole de Hèra comme à Mycènes [1]. — Plusieurs bandeaux de



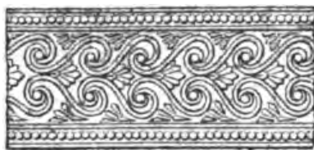
Tête de vache en bronze.
D'après M. Carapanos.

bronze, les uns massifs et qui paraissent être coulés en fonte,



Bandeau massif en bronze, h. $0^m05^c$.
D'après M. Carapanos.

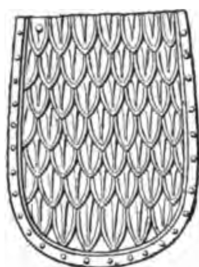
les autres minces, sont ornés de l'enroulement continu déjà signalé à Mycènes (Pl. A, fig. 2 et 5) [2].



Bandeau en bronze mince, h. $0^m02^c$.
D'après M. Carapanos.

[1] *Dodone*, pl. L, fig. 13, 14, p. 93; pl. XX, fig. 6, p. 36. Aspelin, *Antiq. etc.*, p. 238, fig. 1167.
[2] *Dodone*, pl. XLIX, fig. 16, 17, 19 et 21, p. 93.

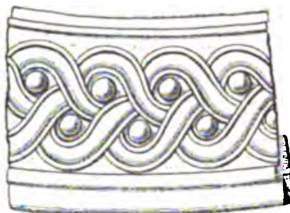
*Armes.* — *Casque* conique, muni d'un bord rabattu très dégradé ; ce qui en reste permet néanmoins de croire qu'il faisait le tour de la tête, remplissant le double office de couvre-nuque et de visière. — *Géniastères*. Parties du casque destinées à garantir les joues et le menton ; elles forment une sorte de masque en deux pièces, modelant le bas du visage à partir des oreilles, moins le nez qui reste à découvert. M. Carapanos a publié quelques spécimens de géniastères, tous d'un excellent travail. Le moins ancien offre une barbe bouclée, artistement fouillée ; les autres, d'un aspect très archaïque, n'ont que de fines moustaches tournées en croc [1] ; cette mode se roncontre dans l'Inde (v. t II, p. 226, fig.). — *Cuirasses.* Une écaille de cuirasse, trouvée à Dodone, est papelonnée suivant le goût égyptien et la



Écaille de cuirasse en bronze.
D'après M. Carapanos.

technique perse (v. t. I, p. 86, pl. II, fig. 1, et pl. III; t. II, p. 222). Nous avons prouvé ailleurs (v. t. I, p. 299) que la cuirasse imbriquée était essentiellement orientale [2]. — *Boucliers.* Les boucliers, à Dodone, étaient entourés de bordures circulaires en cuivre mince. Ces bordures sont ornées de torsades dont les vides encadrent des têtes de clous, modèle emprunté vraisemblablement aux parures d'herbes des tribus sauvages de l'Inde

[1] *Ibid.*, pl. LVI, fig. 7, p. 102; pl. LV, fig. 1, 2, 4, p. 101.
[2] *Ibid.*, pl. XVII, fig. 3, p. 91.



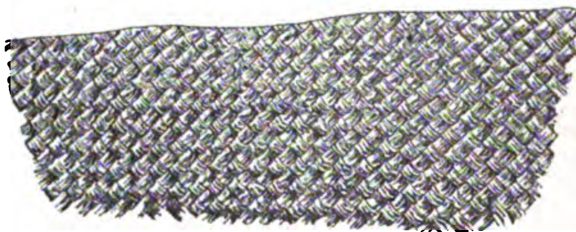
Bordure de bouclier en bronze
D'après M. Carapanos.

(v. plus haut p. 69). Une autre bordure plus compliquée offre une véritable natte tressée. L'idée première de cet ornement



Bordure de bouclier en bronze.
D'après M. Carapanos.

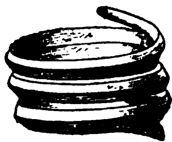
d'une rare élégance a été prise sur les grossiers tissus de laine, dont un échantillon s'est montré dans le tumulus de Dommestorp (Halland, Suède), et plus vraisemblablement encore sur



Étoffe de laine.
D'après M. Montelius.

les mailles des treillis en paille ou en chanvre des stations lacustres de la Suisse; Wangen et Robenhausen[1]. — *Épées*. Une de ces armes, en bronze, lame droite, s'amincissant régulièrement jusqu'à la pointe, reproduit le type égyptien, et, d'un manière plus effilée, l'épée mycénienne. L'autre est en fer; la lame, étroite à sa naissance, se renfle vers la pointe par des courbes allongées qui lui donnent la tournure d'une feuille de saule. L'Age du bronze, en Sibérie et en Russie, dans les provinces méridionales comme dans les Provinces Baltiques, présente des formes analogues[2]. On rencontre bien en Égypte des lames à tranchant bi-concave, plus larges au sommet qu'à la pointe; mais l'idée originale de l'épée de Dodone vient directement de l'Inde antique[3].

*Objets de parure*. — *Bague* en hélice; tige prismatique décrivant moins de tours que le bijou mycénien, pl. C, fig. 4; elle se



Bague en bronze.
D'après M. Carapanos.

rapproche davantage d'une bague d'or trouvée à Hissarlik par M. Schliemann (v. t. I, p. 121, fig.)[4]. — *Bracelets*. D'abord un anneau brisé, formé d'une lame plate terminée par des renflements; le même type apparaît en Russie, chez les Mériens et à

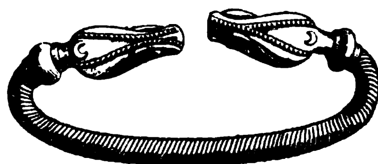
[1] *Ibid.*, pl. XLIX, fig. 20 et 22, p. 92. Montelius, *Antiq. suéd.*, t. I, p. 72, fig. 245, seconde période du bronze. C. de Linas, *L'hist. du travail etc*, p. 147 et 171.

[2] *Bull. de la Soc. des Ant. de France*, loc. cit., p 91 et 92, fig. *Dodone*, pl. LVII, fig. 2, p. 100. Aspelin, *Antiq. etc.*, p. 52, fig. 165; p. 82, fig. 359; p. 93, fig. 391 et 392.

[3] Weiss, *Kostümk.*, t. I, p. 58, fig. 44 *l*; p. 491, fig. 204 *a*, *c*. A. Cunningham, *The Bhilsa Topes*, pl. XXXIII, fig. 1 et 12.

[4] *Dodone*, pl. L, fig. 9, p. 94.

Perm[1]. D'autres bracelets figurent un serpent bicéphale ; j'en reproduis un spécimen à tige torse ; d'autres ont le corps uni.



Bracelet de bronze.
D'après M. Carapanos.

L'Ingrie présente le même reptile à l'état rudimentaire[2]. Un objet, qualifié d'agrafe par M. Carapanos, est tourné en demi-cercle et muni à chaque bout d'un crochet ; l'un de ces bouts offre une tête d'animal, l'autre porte deux oreilles que traversent des clous. La tige, cylindrique, est interrompue de distance en distance par des renflements sphériques, et cotelés, compris entre deux bagues perlées. De très anciens bijoux indiens montrent des renflements analogues, que les populations primitives de la Permie semblent avoir affectionnés particulièrement[3].

*Fibules.* — Le prototype, ou du moins le plus simple, de ces moyens d'attache est un fil recourbé, tourné en ressort à boudin, et se terminant par une broche aiguë engagée dans une gaîne. Un



Fibule en bronze.
D'après M. Carapanos.

[1] *Ibid.*, pl. L, fig. 1, p. 93. Aspelin, *Antiq. etc.*, p. 217, fig. 1036 ; p. 153, fig. 666, 668, 671.

[2] *Dodone*, pl. L, fig. 2 à 4, p. 93. Aspelin, *ouv. cit.*, p. 238, fig. 1071.

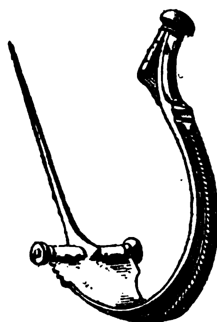
[3] *Dodone*, pl. LI, fig. 5, p. 94. Weiss, *Kostümkunde*, t. I, p. 485, fig. 202 *c, d*. *Transaction of the Roy. Asiatik Soc. of Great Britain*, Part. III, p. 451, pl. XV. Aspelin, *ouv. cit.*, p. 150, fig. 632 ; p. 162, fig. 760 et 763.

autre modèle, à ressort pareil, est gondolé en coquille ou en nacelle couverte de stries élégantes déterminant des triangles et des droites parallèles. Les flancs sont munis de deux appendices



Fibule en bronze.
D'après M. Carapanos.

cylindriques. Le progrès arrive, il introduit la charnière. Nous voyons d'abord une sorte de ruban arqué, s'élargissant de la queue à la tête, orné d'une arête centrale en filigrane amortie



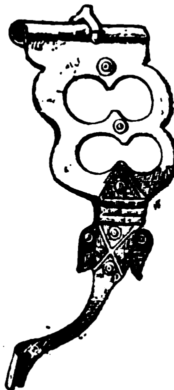
Fibule en bronze.
D'après M. Carapanos.

par un bouton; ensuite une sorte de vase à anses, richement décoré de tores granulés, qui est un des rares objets d'argent



Fibule d'argent.
D'après M. Carapanos.

trouvés à Dodone; enfin une pièce ajourée, queue en forme de *squale,* où des traces d'émail sont encore visibles [1].



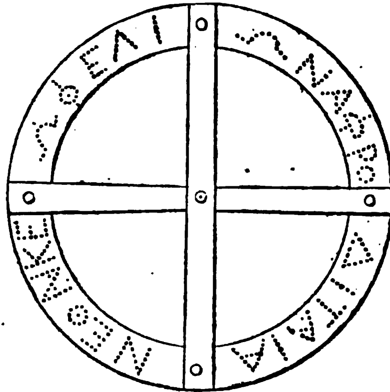
Fibule en bronze émaillé.
D'après M. Carapanos.

*Ex-voto.* — Ils sont naturellement nombreux à Dodone; j'en reproduirai un seul qui consiste en une roue à quatre rais, ou, si on le préfère, en un cercle inscrivant une croix. L'inscription au pointillé,

Ὠφελίων Ἀφροδίται ἀνέθηκε,

[1] *Dodone*, pl. LI, fig. 1, 2, 4, 6, 7, p. 91.

indique que le consécrateur se nommait Ophélion, et la divinité à qui s'adressait l'offrande, Vénus. Notre petit monument date du



Ex-voto en bronze (restauré).
D'après M. Carapanos.

IV[e] ou du III[e] siècle avant J.-C.[1]; il peut avoir des rapports avec les roues ci-dessus mentionnées, tant à Mycènes (pl. A, fig. 2) que dans l'Empire Russe, et leur faire attribuer une signification religieuse, mais il me paraît ressembler davantage à un disque plein, de l'Altaï (Période du bronze), et même à un disque de l'Ingrie, également plein. Tous deux inscrivent une croix à branches égales, nue dans le premier, rayonnante aux angles dans le second, ce qui impliquerait un soupçon de christianisme auquel on ne saurait se laisser prendre[2]. La potence où les Juifs clouèrent le Sauveur du monde avait la forme d'un T; la nécessité d'y introduire le *titulus* engagea plus tard les Fidèles à prolonger la hampe au-dessus de la traverse, mais le type de notre croix actuelle, latine ou grecque, ne date que du IV[e] ou V[e] siècle[3],

[1] *Ibid.*, pl. XXVI, fig. 1, p. 47. J'ai rétabli deux rais tombés sur l'original, mais dont la place, aujourd'hui vide, est parfaitement indiquée.

[2] Aspelin, *ouv. cit.*, p. 71, fig. 326; p. 212, fig. 1215.

[3] Mgr Martigny, *Dict. des antiq. chrét.*, 2e éd., CROIX, p. 212 à 215. S. Zénon de Vérone, qui occupait le siège épiscopal de cette ville en 362, atteste avoir placé au faîte d'une basilique nouvellement construite : *in modum tau litteræ prominens lignum* (lib. I, tract. 14, 3).

et bien du temps s'écoula encore avant qu'elle n'apparût dans le Nord. Faire couper deux lignes à angles droits est l'un des premiers thèmes décoratifs qui ont dû s'offrir à l'intelligence humaine; néanmoins, quand, sur des points éloignés, l'idée primordiale subit des complications identiques, il est permis d'attribuer à ces modifications une communauté d'origine. On a aussi trouvé à Mycènes une croix d'or, non inscrite, à branches droites et égales [1].

Un *œil* en pierre calcaire, avec prunelle mobile de cristal de roche, appartenait sans doute à une statue de bois consumée par l'incendie [2]. J'ai décrit (t. I, p. 24 et 25) des yeux absolument pareils, qui sont adaptés à des effigies égyptiennes.

Les fouilles de Dodone ont mis au jour 662 monnaies, dont 14 en argent, le reste en bronze. Des plus anciennes, 62 peuvent remonter à une époque antérieure au III$^e$ siècle avant J.-C. ; les plus récentes datent du grand Constantin et de Crispus, IV$^e$ siècle de notre ère [3].

## IV.

### *Chypre.*

Placée à l'angle nord-est du bassin de la Méditerranée, au fond d'un vaste golfe qui baigne les côtes de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte, l'île de Chypre, déjà remarquable par son étendue, commande en quelque sorte les principaux débouchés du trafic oriental, le Nil, l'isthme de Suez, les ports de la Syrie et de la Cilicie.

Une situation géographique aussi importante jointe à la grande fertilité du sol exercèrent sur l'histoire de l'île de Chypre une influence considérable. Admirablement jetée au milieu des flots

[1] *Mycènes*, p. 274, fig. 294.
[2] *Dodone*, pl. LX, fig. 6, p. 113.
[3] *Ibid.*, p. 105.

pour l'attaque comme pour la défense du littoral syrien et égyptien, Chypre excita de tout temps la convoitise des peuples rivaux qui se disputaient l'empire de la mer dans l'Orient méditerranéen : sous des maîtres de races diverses, elle a tour à tour servi d'avant-poste aux nations occidentales et de boulevard aux puissances asiatiques.

Bien que les origines cypriotes soient fort obscures, on ne met guère en doute la présence d'aborigènes araméens, lorsque les Phéniciens vinrent jeter dans l'île les premiers germes de la civilisation. Ces hommes industrieux et entreprenants défrichèrent la campagne, et ils exploitèrent les mines ; les forêts qui couvraient les hauteurs leur fournirent en abondance du combustible pour fondre le minerai, et du bois propre aux constructions navales. Les principaux établissements des Phéniciens furent Citium, qu'ils se bornèrent à agrandir et qui devint le plus considérable de leurs ports, Amathonte, Paphos et Idalie, qu'ils fondèrent.

Les nouveaux arrivants introduisirent avec eux le culte de leurs divinités. Astarté eut des sanctuaires à Paphos, à Amathonte et à Idalie. Astarté, que le polythéisme gréco-romain confondit plus tard avec Aphrodite ou Vénus, était primitivement le symbole de la force créatrice et reproductrice qui donne la vie à l'ensemble des êtres animés. En elle, les Phéniciens adoraient la nature divinisée, faute de pouvoir faire remonter à Dieu la source et la cause de toute existence. Une pierre conique, symbole de la force génératrice, représentait Astarté à Paphos ; cette dernière figurait à Amathonte sous l'aspect d'une déesse barbue, réunissant les attributs des deux sexes [1].

[1] L'amour de la vérité m'oblige à revenir sur un détail que j'avais omis au sujet de l'intaille dont il a été question plus haut, p. 36 à 42. En décrivant cette pierre, M. Schliemann (*Mycènes*, p. 439) fait observer que les traits de la grande femme, debout au centre du tableau « ont certainement quelque chose de masculin. » En effet, si l'on étudie la gravure avec attention, on peut soupçonner des attributs virils sur le menton et autour de la bouche du personnage. Une parenté

La Phénicie ne resta pas seule à coloniser Chypre ; il est incontestable que des émigrants Ciliciens, Phrygiens, Égyptiens, vinrent se joindre aux marins de Sidon et de Tyr. On en a trouvé la preuve, quant aux Phrygiens du moins, par l'existence, reconnue dans l'île, de certaines corporations religieuses et industrielles, Dactyles, Corybantes, qui lui sont communes avec la Phrygie, corporations à qui l'on attribue la priorité des exploitations métallurgiques aux alentours de la Méditerranée [1].

La guerre de Troie réagit sur l'île de Chypre. Cette expédition semble avoir produit dans l'Ancien Monde un effet analogue au mouvement des croisades. On trouverait peut-être les motifs, qui poussèrent les Grecs en Asie, dans une protestation armée contre la personnalité dominatrice des navigateurs asiatiques ; peut-être aussi, dans une simple idée de pillage, fort naturelle chez des Barbares, en face de nations plus riches et plus civilisées qu'eux. Il est positif, qu'après la chute de la cité de Priam, les Hellènes

n'existerait-elle pas entre la figure mycénienne et la déesse barbue d'Amathonte? Je n'aperçois rien dans le mythe de Vénus qui puisse justifier un semblable rapprochement ; il n'en serait peut-être pas tout à fait de même pour la grande divinité de l'Argolide, Hèra. L'éducation de la fille de Saturne est confiée aux Heures ou à trois nymphes, Eubée, Prosymne et Acrée ; les traditions homériques reconnaissent deux Ilithyes, filles de Junon qui présidaient aux accouchements ; au mariage de Zeus et d'Hèra, la terre offre en présent nuptial le merveilleux arbre à fruits d'or, remis à la garde des Hespérides. Si, du chantre d'Achille et d'Ulysse, nous passons aux écrivains postérieurs, on y trouve que Junon engendra Mars toute seule et qu'elle le conçut en respirant le parfum d'une fleur. Le grenadier était consacré à Junon ; la statue chryséléphantine de Polyclète, vénérée dans le célèbre temple situé entre Argos et Mycènes, représentait l'épouse de Jupiter tenant en main une pomme de grenade. (Jacobi, *Dict. mythol. univ.*, p. 246, 260, 261.) Pris isolément, quelques-uns des faits ci-dessus ont l'air de se rattacher à notre intaille ; cette apparence ne résiste pas à l'examen. L'intaille montre cinq figures dont la principale est une femme mûre et non un jeune enfant ; l'arbre n'a rien d'un oranger. A la rigueur le bouquet que tient la femme assise passerait bien pour des fleurs de grenadier, mais, elles sont inodores! Tout compté, je maintiens ma première interprétation jusqu'à ce qu'il en surgisse une meilleure.

[1] J'ai mentionné plus haut, p. 5, les affinités vraisemblables des Tsiganes avec les populations cabiriques.

en grand nombre vinrent s'établir sur les côtes et à l'intérieur de Chypre ; chaque peuple de la Grèce fournit son contingent à une émigration qui fonda des colonies à l'est, au nord, à l'ouest, et même au sud-ouest. Pour la première fois, l'Asie et l'Europe se trouvèrent en contact sur le terrain cypriote ; l'élément européen écrasa l'élément asiatique et le rejeta dans le sud. Des neuf états formés vers cette époque, sept, Soli, Chytri, Curium, Lapethus, Cerynia, Salamine et la nouvelle Paphos, devaient leur existence aux Grecs ou à leur système colonisateur ; deux seulement, Citium et Amathonte, demeurèrent phéniciens.

Les résultats de l'immigration européenne furent heureux et féconds. La rivalité des Grecs et des Phéniciens contribua d'une manière puissante au développement rapide de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Sous de pareilles influences, Chypre acquit une valeur maritime de premier ordre ; elle expédia au loin, par ses trente ports, les produits agricoles et minéraux de son sol ; ses chantiers de construction fournirent des vaisseaux aux négociants étrangers ; enfin ses flottes de guerre lui assurèrent une prépondérance marquée dans la Méditerranée, et même, pendant quelque temps, l'empire absolu de la mer. Cette période de glorieuse autonomie, pendant laquelle se produisit néanmoins une inféodation assyrienne épisodique, qui débuta sous le règne de Sargon (708 avant J.-C.) pour finir à la chute de Ninive (625) [1], dura environ 400 ans ; alors les Phéniciens, vraisemblablement secondés par les populations du sud, asservirent l'île entière qui partagea la fortune de ses nouveaux dominateurs : plus tard

[1] « Et les sept rois du pays de Yanagi qui dépend du pays de Yatnana (Chypre) dont la demeure se trouve au milieu de la mer et qui, depuis les jours les plus reculés jusqu'à..... étaient inconnus des rois mes pères et avaient refusé le tribut..... ils vinrent devant moi à Bab-ilu, ils m'apportèrent de l'or, de l'argent, des meubles, de l'ébène, du santal, les produits de leur pays, et baisèrent mes pieds. — Depuis le pays de Yatnana, qui est au milieu de la mer du côté du soleil couchant..... j'ai imposé des tributs à tous ces pays, j'y ai établi mes administrateurs et mes préfets, et je les ai soumis à ma puissance. » Inscript. de Sar-kin (Sargon), ap. J. Ménant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 176, 195, 196. — Une grande

(550 av. J.-C.) Chypre tomba au pouvoir des Pharaons dont elle secoua le joug, pour se soumettre volontairement au successeur de Cyrus (525 av. J.-C.).

Vers 490, éclata la longue et terrible lutte que la conquête de l'Asie par Alexandre le Grand put seule terminer. Ce choc de deux races irréconciliables, les Grecs et les Perses, dura 170 ans; il fut pour Chypre la source de cruelles épreuves: attaquée par les premiers, défendue par les seconds, l'île devint un champ de bataille perpétuel. Prise et reprise, elle eut à supporter les dévastations réitérées des belligérants qu'appelaient tour à tour les colons de race hellénique et ceux de race phénicienne. Les combats de terre et de mer, livrés dans les campagnes de Chypre ou en vue de ses rivages, illustrèrent les noms de Cimon et d'Evagoras sans assurer le triomphe de leur patrie. Les Perses l'emportèrent définitivement en 350 avant J.-C., mais un gouvernement dur et oppressif leur aliéna même les populations méridionales qui les avaient soutenus jusque-là. Aussi l'une des premières provinces de la monarchie achéménide, qui se prononça en faveur d'Alexandre, fut-elle Chypre. Elle offrit sa marine au conquérant macédonien, et elle lui vint en aide pour s'emparer de Tyr. Alexandre reconnut un tel service en rendant à l'île son autonomie; plusieurs chefs cypriotes s'attachèrent à sa fortune et le suivirent jusqu'aux bords de l'Indus, où ils construisirent et commandèrent la flotte lancée sur ce fleuve.

Après la mort du fils de Philippe, les catastrophes politiques qui en furent la conséquence eurent dans l'île de Chypre d'épou-

stèle à inscription, avec l'effigie de Sargon, a été trouvée à Larnaca (Citium). F. Lenormant, *Man. d'hist. anc. de l'Orient*, t. II, p. 95. — « Ikistusi (Egisthe), roi d'Idial (Idalie), Pitagora (Pythagore), roi de Kitti (Citium), Ki... (Cios), roi de Silumni (Salamine), Itu-Dagan, roi de Pappa (Paphos), Irielli, roi de Sillu (Soli), Damasu, roi de Kurri (Curium), Rumizu, roi de Tamisi (Tamassus), Damusi, roi de Amti-adasti (Amathonte), Unusagu (Oanergès), roi de Limini (Limenium), Buli, roi d'Upri..... 10 rois du pays de Yatnana (Chypre), qui est situé au milieu de la mer. » Inscript. d'Assur-akhi-idin (Assarhaddon, 672 av. J.-C.), ap. Ménant, *ouv. cit.*, p. 245.

vantables retentissements, comparables aux calamités des guerres médiques. Sa merveilleuse situation, ses richesses inépuisables, excitèrent la convoitise des généraux qui se partagèrent d'abord, pour se les disputer ensuite, les lambeaux de l'empire macédonien. Ptolémée, devenu souverain de l'Égypte, s'empara de Chypre en 310 avant J.-C.; il la perdit en 306 à la suite de la bataille navale de Leucolla où Démétrius Poliorcète, qui régnait en Asie Mineure, remporta la victoire. A la fin pourtant, Ptolémée resta maître du terrain; il détrôna tous les petits rois dont les Perses eux-mêmes avaient maintenu l'autorité, et il absorba complètement les derniers vestiges de l'autonomie cypriote. Malgré les tentatives des Séleucides de la Syrie pour conquérir un point indispensable à la sûreté de leurs établissements maritimes, Chypre resta annexée à l'Égypte dont elle ne se sépara plus que pendant quelques années, pour recouvrer une indépendance éphémère sous une branche de la dynastie ptoléméenne.

Rome succéda à l'Égypte dans la possession de Chypre. Maîtresse en Italie, en Espagne et en Afrique, la République se tourna vers l'Orient dont les opulentes contrées tombèrent l'une après l'autre en son pouvoir. Chypre ne resta pas des dernières à subir le joug romain qui lui fut imposé de la manière la plus inique. Caton l'Ancien, chargé d'accomplir l'annexion, trouva des richesses fabuleuses dans le trésor royal; il les fit vendre à l'encan et cette vente rapporta 7,000 talents qui représenteraient peut-être aujourd'hui une valeur de 400 millions de francs.

Lès petits princes, qui gouvernèrent l'île jusqu'à la conquête égyptienne, avaient déjà singulièrement contribué à la démoralisation du pays. Imitateurs serviles du luxe et de la mollesse des rois phéniciens ou des satrapes, ces princes amenèrent facilement à suivre de dangereux exemples leurs peuples enrichis par une agriculture et un commerce florissants. Quand la licencieuse Aphrodite prit la place de la déesse chamite, Astarté, dont le culte, pour être plus sauvage, était tout aussi peu moral, les sanctuaires de Paphos, d'Amathonte et d'Idalie demeurèrent le

théâtre d'abominables débauches. Les monarques égyptiens favorisèrent une dépravation qui tendait à abrutir leurs sujets cypriotes, aussi le gouvernement de Rome fut-il accueilli avec résignation chez des peuples énervés par l'abus des plaisirs, et désireux avant tout de ne pas porter les armes.

Englobée dans le monde romain et devenue province, Chypre eut beaucoup à souffrir des Préteurs qui l'administrèrent pendant les derniers temps de la république; Cicéron fut l'un des seuls qui se montrèrent équitables. L'Empire améliora un peu la position des Cypriotes, et l'île, proie séculairement disputée par des nations rivales, jouit enfin de la paix générale due à Auguste, paix qui inaugura pour les riverains de la Méditerranée une ère de très longue prospérité. Durant cette période, le commerce reprit avec vigueur; l'exportation des bois, des céréales, des vins, des huiles, des matières textiles, des fruits, des métaux et des gemmes, s'effectua sur une échelle considérable, procurant ainsi d'immenses richesses aux Cypriotes.

Dans le partage de 395, Chypre échut naturellement à l'Empire d'Orient.

Il serait inutile de continuer plus loin un aperçu historique dont le canevas est emprunté à une excellente notice de M. le marquis de Sassenay [1]; mais, des circonstances exposées ci-dessus, jaillit un fait qui, à mon point de vue, domine tout le reste. Les couches superposées de tant de races diverses ont nécessairement laissé en Chypre des traces visibles de leur existence; des monuments précieux doivent être enfouis, soit dans les sépultures, soit sous les ruines des antiques édifices détruits pendant la lutte engagée entre les Grecs et les Arabes (644 à 976) pour la possession de l'île [2]. En effet, des fouilles, pratiquées avec autant de bonheur

[1] *Chypre, histoire et géographie*, p. 5, 14 à 19; in-8°, 1878. L'auteur ayant eu recours aux meilleures sources et ayant accompagné son travail d'un index bibliographique, j'ai trouvé inutile de multiplier ici les renvois. Les notes ajoutées ne regardent que mes observations personnelles ou des lacunes à combler.

[2] *Ibid.*, p. 19.

que de science, ont mis au jour de nombreuses épaves parmi lesquelles je vais faire un choix.

Avant d'entamer la question des monuments, je me permettrai une excursion dans le domaine de la philologie, excursion qui nécessite toutefois un avertissement préliminaire.

Il me faut, en effet, confesser humblement que les pages suivantes n'ont vu le jour qu'après avoir été soumises à la critique d'un juge trop impartial pour manquer de sincérité. A la communication du manuscrit, mon Aristarque a répondu que je m'aventurais fort loin — je partage son opinion — mais que, néanmoins, il pouvait surgir de tout cela quelque chose dont un plus habile viendrait à bout de tirer parti — je le soupçonne également. Malgré le correctif, bien et dûment condamnée d'ailleurs par le proverbe, *Qui veut trop prouver ne prouve rien*, mon élucubration allait prendre le chemin du panier, lorsqu'il m'est tombé sous les yeux un aphorisme de Bacon qui sert d'épigraphe à la *Géographie* de Karl Ritter : *Citius emergit veritas ex errore quam ex confusione.*

J'ai souvent redit, à moi-même et aux autres, qu'il valait mieux commettre cent erreurs que d'étouffer une vérité, sans me douter le moins du monde que j'étais soutenu par un illustre philosophe. Privé d'appui, j'avais certainement le droit d'hésiter encore ; maintenant, je me risque sous la garantie de Bacon.

Il est parfaitement démontré qu'en 1322 existait dans l'île de Crète une population vagabonde, issue, disait-elle, de la race de *Chaym*, population dont le portrait physique et moral est assez nettement tracé par un témoin oculaire pour qu'il soit difficile d'y méconnaître les Tsiganes [1]. Vers 1378, Ottavio Buono, gouver-

[1] Ibidem et vidimus gentem, extra civitatem ritu Græcorum utentem, et de genere *Chaym* se esse asserentem ; quæ raro, vel nunquam, in loco aliquo moratur ultra XXX dies ; sed semper, velut a Deo maledicta, vaga et profuga post XXX$^{um}$ diem, de campo in campum, cum tentoriis parvis, oblongis, nigris et humilibus, ad modum Arabum, de caverna in cavernam discurrit, quia locus ab eis inhabitatus post dictum terminum efficitur plenus vermibus et immunditiis, cum

neur vénitien de Nauplie (Napoli de Romanie, en Argolide), confirmait aux *Acingani* de la contrée certains privilèges accordés par ses prédécesseurs [1]. Un voyageur allemand, de la fin du XV[e] siècle, Arnold de Harff, vit à Modon (Messénie) une tribu de *Suygener* établie dans les tanières d'un faubourg où ses membres exerçaient entre autres métiers celui de forgeron [2]. Au milieu du XVI[e] siècle, nous rencontrons les *Cinquanes* errants, en Chypre, où néanmoins ils avaient aussi une résidence fixe et des cultures aux environs de Nicosie. Cet état de choses durait depuis beaucoup plus longtemps, car, vers 1468, le roi Jacques de Lusignan fit don à l'un de ses officiers de la redevance que les Cingani payaient au trésor royal [3]. Dès 1346, on a pu constater la présence à Corfou d'une colonie tsigane, venue du continent et fixée sur un domaine appelé de son nom *feudum Acinganorum;* elle comprenait des ouvriers en fer, des chaudronniers et des laboureurs. Par une charte en slavon, datée de 1387, Mircea I[er], voïvode de Valachie, confirme la donation, faite par son oncle Vladislav à un monastère, de quarante familles d'*Atsèganè* (Tsiganes), et Vladislav

quibus impossibile est cohabitare. *Itineraria Symonis Simeonis etc. etc.*, p. 17, in-8°, Cambridge, 1778. P. Bataillard, *Nouv. rech. etc.*, p. 12; *Sur les orig. des Bohémiens*, p. 14, note 2; *État de la question*, p. 18, 19.

[1] C. Hopf, *Die Einwanderung der Zigeuner*, p. 11, 1870. Bataillard, *État de la quest.*, p. 12.

[2] Hopf, *ouv. cit.* Bataillard, *ouv. cit.*, p. 13 et 14.

[3] « Les Cinquanes sont peuple d'Égypte, dits autrement Agariens, qui sont toutefois chrestiens, larrons de leur nature et trop superstitieux, addonez à la nigromancie chiromance, et qui se meslent de l'art de deviner, lesquels les Italiens appellent Cinquanes. Iceux couroient tout autour de l'isle, sans avoir domicile certain, et sçavoient quelque petit mestier, comme de faire les vans à vanner le bled; les autres estoient serruriers, et sont presque tous noirs ou basanéz et mal vestus. Ils avoient néantmoins en Cypre un village où ils faisoient leur résidence, près de la ville de Nicossie, et labouroient leurs terres et possessions, à mesmes conditions que les éleftères (affranchis). On en voit de semblables en Italie, Espagne, France, Alemaigne, Pologne et autres provinces, qui voyagent toujours et sont sans habitation certaine. » Étienne de Lusignan, *Descript. de l'isle de Cypre* (éd. ital., 1573; éd. franç., 1580). Bataillard, *Nouv. rech.*, p. 10 et 11; *État de la quest.*, p. 18.

régnait aux alentours de 1372. En 1388, le même Mircea accordait au monastère de Cozia la bagatelle de 300 familles d'Atsigani [1]. Deux auteurs byzantins, antérieurs à 1365, mentionnent des Ἀτζίγγανοι et des Κατζίβελοι, conducteurs d'ours ou fabricants de cribles, professions très habituelles chez les Tsiganes [2]. Enfin, une paraphrase de la Genèse, écrite en mauvais vers allemands par un moine du XII[e] siècle, semble contenir une allusion directe aux Bohémiens ; l'auteur introduit, dans son récit, des Ismaélites chaudronniers, (*Kaltschmiede*) vagabonds et filous : sous sa plume, les négociants madianites, auxquels Joseph fut vendu, deviennent de simples *Kaltschmiede* [3].

Aux documents ci-dessus, je pourrais joindre la mention des *Athingans*, hérétiques manichéens de la pire espèce, qui persistèrent du VII[e] siècle au commencement du XIII[e]. Il est positif que, encore au XI siècle, on regardait à tort ou à raison certains *Atsincans*, dont l'identité bohémienne est reconnue par le savant M. Miklosich, comme se rattachant à la secte de Simon le Magicien [4].

Nier la présence des Tsiganes sur le bas Danube et dans les îles de la Méditerranée, à une époque bien antérieure à 1417, date historiquement reçue de leur première excursion vers l'ouest, serait aujourd'hui impossible. Avec M. Bataillard, j'admets que les Bohémiens existaient dans le sud-est de l'Europe non seulement au XV[e] siècle, *sans que l'on sût alors quand ils y étaient arrivés*, mais encore au XII[e] et même au VII[e] [5]. On ne précisera jamais la venue des Bohémiens dans le bassin de la Méditerranée,

[1] Hopf, *ouv. cit.* Bataillard, *État de la quest.*, p. 20, 21, 8, 9. 10 ; *Nouv. rech.*, p. 20, 21. Archives de Bucarest. Hasdeu, *Archiva istorica*, t. III, p. 191 à 194, Bucarest. *Foia Societatii Romanismul*, 1871, p. 29.

[2] Bataillard, *État de la quest.*, p. 22.

[3] Id., *ibid.*; p. 23 à 26 ; l'auteur indique les sources authentiques où il a puisé.

[4] *Ibid.*, p. 33 et sq. Boethlingk, *Mélanges asiat.*, t. II, p. 4 à 7, Saint-Pétersbourg, 1852. Miklosich, *Les dialectes et les migrations des Tsiganes d'Europe* (en allemand), Mém. VI, p. 60.

[5] *État de la quest.*, p. 22-23, 29-31, 39-40.

les régions danubiennes et vraisemblablement l'Europe entière, pour l'excellente raison qu'ils y étaient de temps immémorial; et M. Bataillard a très bien expliqué la rareté des anciens documents qui les concernent [1]. Le peuple des campagnes, habitué aux visites accidentelles des artisans nomades, n'y faisait aucune attention; les seigneurs laïques et ecclésiastiques avaient d'autres soucis que de s'occuper de matériel culinaire ou de vaisselle d'étain; les chroniqueurs n'enregistraient que les faits importants; quant aux citadins, ils ne devaient guère se rencontrer avec les Tsiganes, peu disposés à fréquenter les villes où des forgerons, des chaudronniers et des étameurs résidaient à demeure fixe [2].

Maintenant, les *Cinquanes*, que nous avons vu en Chypre cultiver la terre près de Nicosie, ou parcourir le pays en exerçant divers métiers, ne seraient-ils pas les restes d'une population primitive, refoulée à l'intérieur de l'île par les envahisseurs Phéniciens et Grecs? Mes prémisses ne tendaient qu'à poser cette question à laquelle j'essaierai de répondre.

L'historien Josèphe s'exprime ainsi dans ses *Antiquités judaïques*.

Jovan ('Ιωυάνος), fils de Japhet, eut trois rejetons mâles. D'abord Elisas: ensuite Tharsus père des Tharsiens, premier ethnique des Ciliciens, d'après l'analogie qui existe entre Tharsus et le nom de Tarsus, que porte la ville la plus célèbre, en même temps que la métropole de la Cilicie; la seule différence réside dans le changement du θ en τ. Le dernier, Chethimus (Χέθιμος), occupa l'île de Chethima (Χέθιμα τὴν νῆσον) qui s'appelle aujourd'hui Cyprus : à cause de cela les Hébreux ont appliqué la désignation *Chethim* (Χεθὶμ) à toutes les îles et à la plupart des régions maritimes. J'ai pour garant de ce que j'avance une ville cypriote qui conserve encore son antique dénomination, car elle est appelée Citium par ceux qui adoptèrent une forme grecque très peu éloignée de Chethimus. — Pour concilier l'agré-

[1] *Ibid.*, p. 31.

[2] En Orient, les Tsiganes fréquentent les villes aussi bien que les campagnes; cela tient sans doute à la condition industrielle de pays où les ouvriers travaillent isolément et ne se groupent pas dans un atelier.

ment du style avec la commodité des lecteurs, les Grecs ont modifié l'orthographe des noms propres. Notre langue ne se sert pas de telles formes et les noms y gardent toujours le même extérieur et la même terminaison : ainsi Noeos (Νώεος) est pour nous Noé (Νῶε), et il reste indéclinable [1].

Le terme *Cetthim, Cethim,* apparaît huit fois dans la Bible : deux, comme nom d'une tribu japhétique ; trois, pour désigner une île qui ne peut être que Chypre ; les dernières s'appliquent évidemment aux peuples de l'Occident [2]. Le texte hébreu écrit toujours כתים, כתיים, avec un כ, tandis que les Septante emploient indifféremment le K et le X : Κήτιοι, Κιτιαίων, Κιτιεῖς, Κίτιοι [3], Χεττιείμ [4] ; ce qui justifie les observations de Josèphe sur l'orthographe. D'autre part, Homère mentionne les Σίντιες de Lemnos, *peuple favori de Vulcain* — lisez métallurges — et il les qualifie d'ἀγριόφωνοι (à l'idiome sauvage), c'est-à-dire parlant une langue spéciale comme font les Bohémiens actuels. Suivant Hellanicus de Lesbos, historien un peu antérieur à Hérodote, les Σίντιες étaient venus de Thrace [5]. Or, *Sinti* est un des principaux noms ethniques que se donnent encore aujourd'hui, dans leur langue secrète, les Tsiganes de certaines contrées de l'Europe, et celui qu'ils gardent avec le plus de mystère [6]. M. de Sassenay constate,

[1] I, 6, 1.

[2] Filii autem Javan : Elisa et Tharsis, Cetthim et Dodanim. *Gen.*, X, 4. — Filii autem Javan : Elisa et Tharsis, Cethim et Dodanim. I *Paral.*, I, 7. — Onus Tyri. Ululate naves maris : quia vastata est domus, unde venire consueverant : de terra Cethim revelatum est eis. Tacete qui habitatis in insula : negotiatores Sidonis transfretantes mare, repleverunt te..... Non adjicies ultra ut glorieris, calumniam sustinens virgo filia Sidonis : in Cethim consurgens transfreta, ibi quoque non erit requies tibi. Isaïe, XXIII, 1, 2, 12. — Transite ad insulas Cethim. Jérémie, II, 10. — Et venient super eum Trieres (*Cetthim*) et Romani. Daniel, XI, 30. — Et factum est, postquam percussit Alexander Philippi Macedo, qui primus regnavit in Græcia, egressus de terra Cethim, Darium regem Persarum et Medorum. I *Machab.*, I, 1. Et Philippum et Persen Ceteorum regem. *Ibid.*, VIII, 5.

[3] *Gen.*, Isaïe, Daniel.

[4] Jérémie, *Machab.*

[5] *Il.*, I, 594. *Od.*, VIII, 294. Bataillard, *Sur les orig. des Boh.*, p. 12 et 13.

[6] Bataillard, *Sur les orig.*, p. 12. — *Sindo* ou *Sinto*, pluriel *Sinti* ou *Sinte*, en Piémont et en Lithuanie.

dans l'île de Chypre, l'existence de métallurges réunis en corporations religieuses [1]. Enfin, par d'ingénieux rapprochements philologiques, M. Bataillard a réussi à identifier le Σίγυνος d'Hérodote (v. plus haut, p. 10, note 2) et Κατζίβελος, l'un des trois ethniques bohémiens en Grèce, avec *Kilindjiridès*, mot turc hellénisé, signifiant *fabricant de sabres*, et qui sert aujourd'hui à désigner les 500 ou 1000 Tsiganes répandus sur le territoire cypriote [2]. « Si, dit M. Bataillard, les Bohémiens peuvent être identifiés aux anciens Sygines et aux anciens Sinties, ils se rattachent nécessairement aussi aux Cabires, Telchines etc., qui eurent leur centre dans la Méditerranée orientale, mais qui laissèrent aussi des embranchements en Thrace, dans l'Asie occidentale (notamment les Chalybes) et probablement en Égypte. C'est un fait universellement reconnu que les Sinties faisaient partie des peuplades cabiriques ; la chose est de toute évidence [3]. »

Il m'avait déjà semblé qu'une isophonie quelconque régnait entre כתים et Σίντιες ; mais le trait d'union manquait. Je soupçonne, vraisemblablement à tort, que ce trait d'union pourrait bien s'offrir dans le nom assyrien de Citium ; en effet une inscription d'Assarhaddon appelle cette ville *Kitti*, et le passage cité de Josèphe prouverait au besoin que le vocable grec Κίττιον dérive d'un ethnique, certainement antérieur à la domination phénicienne [4].

Les inscriptions de Sargon et d'Assarhaddon, reproduites plus haut, désignent l'île entière de Chypre par *Yatnana* ; son territoire au sud du fleuve Pidias et de la chaîne de l'Olympe, par

[1] « Les Corybantes et les Dactyles, sortes de corporations religieuses et industrielles sorties des sanctuaires de la Phrygie, que l'on retrouve plus tard en Chypre, et à qui il faut probablement attribuer les premières exploitations métallurgiques. » *Chypre*, p. 15.

[2] *Sur les orig. etc.*, p. 23 et 24.

[3] *Ibid.*, p. 18. Rossignol, *Les métaux dans l'Antiq.*, p. 50 à 55.

[4] V. plus haut, p. 107, note 1. — M. de Sassenay dit, p. 15 de sa brochure : « Le principal établissement des Phéniciens fut Citium qu'ils ne firent qu'agrandir. »

*Yanagi* [1]. La ressemblance entre le terme géographique *Yatnana* et l'ethnique des *Djatts* ou *Jâts* de l'Inde est bien séduisante; elle tendrait à apparenter ces derniers avec les כתים : je n'ose pousser aussi loin. L'arrivée d'un petit nombre de Djatts dans l'Asie occidentale ne remonte pas au-delà du VII[e] siècle de notre ère, et, en 855 seulement, quelques milliers de ces Indiens conducteurs de buffles furent transportés de la Syrie sur le territoire byzantin [2] : Je laisse à des ethnographes et à des philologues plus expérimentés que moi le soin d'élucider la question, en faisant toutefois observer que des émigrations spontanées de populations de même race ont pu avoir lieu à des époques beaucoup plus anciennes, et que les noms ethniques ne changent guère en Orient.

Mais une difficulté surgit; comment arriver à concilier ensemble trois systèmes divergents? D'après M. de Sassenay, les Cypriotes aborigènes seraient des Araméens, c'est-à-dire des Sémites [3], tandis que, selon la Genèse, les *Chettim* descendaient de Japhet, et que les Tsiganes sont évidemment des Chamites.

Le *Mahabharata* raconte l'arrivée, dans l'Inde, d'une migration tardive de *Pandavas* ou *hommes blancs* qui avaient suivi vraisemblablement la route de la Sogdiane. Les Pandavas, qui mangeaient du bœuf, et dont les prêtres n'étaient pas des Brahmanes, furent regardés comme impurs et, à ce titre, malgré leur parenté notoire avec la race royale orthodoxe des Kouravas, on les reçut fort mal dans le pays qu'ils envahissaient. Une guerre s'alluma, embrasant le nord, le sud et l'est de la Péninsule; les Pandavas remportèrent la victoire, mais leur succès ne dura que pendant quelques générations. « Vivant libres de toute restriction sacrée, les descendants des Pandavas se mêlèrent rapidement aux indi-

[1] V. la note, p. 107. — M. F. Lenormant, *Manuel etc.*, t. II, p. 94, écrit *Iatnan*.

[2] V. Bataillard, *Sur les orig.*, p. 11 et 28; *État de la quest.*, p. 29 et 30 : de Goeje, *Bijdrage tot de Gesch. der Zigeuners*, p. 9 à 15 : Miklosich, *Les dialectes etc. des Tsiganes*, Mém. VI, p. 63 et 64.

[3] *Gen.*, X, 22.

gènes (Koushites), et leur mérite ethnique se dégrada...... Aussi remarque-t-on, dans le Kachemire, que les hommes de la classe suprême sont plus bruns aujourd'hui que le reste de la population. C'est que leurs ancêtres viennent du sud [1]. » Une antique migration indienne de métis dégénérés n'aurait-elle pas formé la population primitive des îles de la Méditerranée orientale? Cette race d'hommes basanés, beaucoup plus Koushites qu'Aryas, mais ayant encore le droit de se dire tels, n'aurait-elle pas été confondue par l'histoire avec les Hethéens de la Syrie [2].

Je me suis suffisamment excusé au début; on prendra mes idées pour ce qu'elles valent : néanmoins, si elles rencontraient quelque chance de réussite, si elles ne contrariaient pas trop les données chronologiques reçues [3], elles établiraient la filiation des

[1] A. de Gobineau, *Essai sur l'inég. des races hum.*, t. II, p. 163 à 166. Lassen, *Indische Alterthümer*, t. I, p. 626 et pass.

[2] חתים, *Gen.*, XXIII, 3; en égyptien, *Khétas*; en assyrien, *Khatti*. F. Lenormant, *ouv. cit.*, t. II, p. 62. — Les *Chettim* n'étaient pas Grecs puisque Citium resta phénicienne; ils n'étaient pas davantage Phéniciens puisqu'ils descendaient de Japhet. Cette difficulté a certainement frappé un érudit de grande valeur, bien qu'il ne l'ait pas abordée, M. d'Arbois de Jubainville, dans son remarquable ouvrage, *Les premiers habitants de l'Europe*, semble (p. 39, note 2) reconnaître Chypre dans le *Chittim* de la Genèse, et, p. 55, note 1, il affirme, d'après le v. 5, c. X du premier livre des Machabées que *Ketim* est la Macédoine. Cela est très exact au temps des successeurs d'Alexandre, mais au temps de Moïse et des Patriarches?

[3] Je lis dans un ouvrage autorisé : « Il résulte d'un tel état de choses que le pays hindou qui vit le premier dominer les tribus arianes est, aujourd'hui, un de ceux où ces dernières ont subi le plus de mélanges. *Dans les temps épiques*, les Dârâdas du Pendjâb étaient déjà comptés parmi les peuples réprouvés. » Lassen, loc. cit., p. 544, ap. Gobineau, loc. cit., p. 166. — Si l'on se dirige vers l'est, dans le Bengale, au nord du delta du Gange, on rencontre les monts Khassias, habités par des tribus sauvages qui portent le même nom. Le territoire de ces tribus est parsemé d'une foule de monuments mégalithiques en blocs bruts entièrement semblables aux dolmens et aux menhirs de l'Europe; et elles continuent à en ériger aujourd'hui. Le but de leurs menhirs est d'honorer les ancêtres décédés; l'origine de leurs dolmens est moins bien connue. Fergusson, *Les monum. mégalith. de tous pays*, trad. de M. l'abbé Hamard, p. 487 à 490. — « Chose curieuse, si elle est exacte, le terme qui, dans l'idiome des Khassias, désigne le mot *pierre*

Tsiganes crétois de la race de *Chaym* — lire alors *Chettim* — qui, par les Curètes, se relieraient ainsi directement et sans contestation possible à l'ensemble des éléments cabiriques. Il en serait de même pour les Bohémiens de Chypre [1].

De l'examen des textes, passons à l'étude des monuments [2]; nous commencerons par la statuaire.

serait le même que dans la langue celto-bretonne, *men.* » *Ibid.*, Préf. du trad., p. XX, note 1. — L'analogie entre כתים et *Khassias* peut être fortuite; on l'apprécie néanmoins, surtout si ת est une sifflante.

[1] M. Rossignol classe les métallurges antiques dans l'ordre suivant : Dactyles, Cabires, Corybantes, Curètes, Telchines. (*Les métaux dans l'Antiq.*, p. 13.) Les quatre premières associations sortent d'une même contrée, la Phrygie (*Ibid.*, c. I, II, III) : néanmoins Strabon (X, p. 472) dit que, selon quelques-uns, les Corybantes venaient de la Bactriane; selon d'autres, de la Colchide. Pour les Telchines, leur point de départ est l'île de Crète, visitée par les Corybantes et habitée par les Curètes, mais M. Rossignol penche à les regarder aussi comme Phrygiens. (*Ouv. cit.*, p. 78, 83, 103, 104). Une opinion, enregistrée par Servius, fait dériver *Corybante* du nom d'une mine de cuivre qui se trouvait en Chypre : Alii Corybantes ab ære appellatos, quod apud Cyprum mons sit æris ferax, quem Cyprii *Corium* vocant. (*In Æneid.*, III, 111, ap. Rossignol, *ouv. cit.*, p. 77.) Les Telchines, d'après Nicolas de Damas, résidèrent en Chypre. (Id., *ibid.*, p. 103.) Enfin Strabon nous apprend que parmi les savants qu'il consulta, « ceux-ci déclaraient que les Corybantes, les Cabires, les Dactyles Idéens et les Telchines étaient les mêmes que les Curètes; ceux-là prétendaient qu'ils étaient parents entre eux et séparés les uns des autres par quelques légères différences. » (X, p. 466, ap. Rossignol, *ouv. cit.*, p. 11 et 12.)

[2] Entre les ouvrages ou mémoires qui traitent de l'art cypriote, vient en première ligne : *Cyprus, its ancient cities, tombs and temples*, par le général Louis Palma di Cesnola; Londres, Murray, 1877. Je citerai encore : les remarquables articles publiés dans la *Revue archéol.* par MM. T. et G. Colonna Ceccaldi; Doell, *Die Sammlung Cesnola*, ap. *Mém. de l'Acad. des sciences de S. Pétersb.*, VII[e] série, t. XIX; J. Geslin, *Études sur l'art chypriote*, ap. *Musée archéol.*, t. II, 2[e] liv., 1877; Lang, *Coins discovered in Cyprus*, ap. *Numismatic chronicle*, 1877; divers travaux sur le déchiffrement des inscriptions cypriotes, résumés à l'Institut par M. Michel Bréal, ap. *Rev. archéol.*, t. XXXIV, p. 316; 1877. M. G. Perrot a pris l'art cypriote pour sujet de plusieurs leçons de son cours d'archéologie professé à la Sorbonne en 1879. Les fouilles exécutées en Chypre sont dues à MM. le baron de Maricourt, le marquis de Vogüé, Hamilton Lang et Palma di Cesnola. M. Waddington, comme M. de Vogüé, a enrichi le Louvre de nombreux monuments cypriotes.

En dehors des œuvres purement grecques et gréco-romaines, la statuaire cypriote offre une période archaïque qui comprend trois catégories distinctes : assyrienne, égyptienne, anatolienne. Les figures de cette période, qu'elles appartiennent à l'une ou à l'autre des catégories indiquées, accusent un type original, plus ou moins altéré suivant l'époque par le mélange successif des races, mais qui, au fond, rend toujours la même personnalité. M. G. Colonna Ceccaldi décrit ainsi les colosses de style assyrien, trouvés à Golgos.

Les statues qui m'ont paru les plus vieilles sont coiffées d'un bonnet pointu. Sous ce bonnet les cheveux forment un bandeau de boucles symétriques encadrant le front. Les yeux très saillants, ainsi que les pommettes, le nez proéminent, la bouche moyenne et sensuelle, les lèvres fortes ; la barbe bien étalée et divisée en petites boucles formant plusieurs zones superposées. Les cheveux ramassés en un volumineux paquet sur la nuque. Les bras, très gros, ornés parfois de bracelets, pendent le long du corps, les poings fermés. Les mains et les pieds sont petits et les attaches fines... Les pieds sont nus [1].

J'ajouterai la mention d'un singulier rictus qui donne aux physionomies le sourire béat des idoles bouddhistes.

A quelques nuances près, nuances dont j'ai signalé la cause, cette description peut convenir à l'ensemble des effigies cypriotes antérieures à l'influence hellénique. Des caractères généraux aussi tranchés, et qui ne sont l'expression exacte d'aucun des conquérants pacifiques ou militaires de l'île, s'appliquent évidemment à la race aborigène fixée au sol avant l'arrivée des colonisations étrangères. En utilisant les procédés artistiques importés du dehors, l'antique sculpture cypriote resta fidèle aux types nationaux qu'elle avait sous les yeux ; elle exécuta des portraits d'après nature, non des représentations fantaisistes.

Certains débris de sculpture, envoyés au Louvre par M. le marquis de Vogué, semblent être les spécimens les plus archaïques de

[1] *Revue archéol.*, nouv. série, t. XXIV, p. 222 ; 1872.

l'art cypriote [1]. La stèle de Sargon (v. p. 108, note), aujourd'hui au musée de Berlin, est complètement assyrienne [2]. Plusieurs morceaux de style assyro-cypriote font partie de la collection Cesnola, aujourd'hui tout entière au Musée métropolitain de New-York (États-Unis) [3]. L'art égyptien s'introduisit en Chypre à la suite des soldats d'Amasis, vers le milieu du VIe siècle avant notre ère, et il y a semé d'assez nombreux vestiges, bien que la domination pharaonique ait été de courte durée. Les ouvrages de la période égyptienne sont facilement reconnaissables aux détails du costume; *schenti, pschent, claft* [4]. Quant à l'école anatolienne ou gréco-perse, qui servit en Chypre de transition entre l'archaïsme et le grand art grec, ses productions sont relativement assez communes dans les fouilles pratiquées jusqu'ici [5].

Un prisme d'Assarhaddon établit que les œuvres des sculpteurs cypriotes accompagnaient en Assyrie les matières brutes exportées de l'île.

> Je leur ai remis mon pouvoir (aux rois de *Chypre*) et ils m'envoyèrent à Ninua pour édifier mon palais...... de grandes poutres de bois de *timri*, de l'ébène, du cèdre, du cyprès, provenant du pays de Sirar et de Linbana, des statues, des lions de pierre, des *agamri* de plomb, d'étain...... des produits de leurs montagnes [6].

Nous savons en outre que Chypre eut de temps immémorial une fabrique d'objets de dévotion. Au VIIe siècle avant J.-C. on

[1] *Mag. pittor.*, t. XXXIX, p. 193, fig.

[2] *Ibid.*, t. XV, p. 328, fig. *Cyprus*, p. 47, fig.

[3] *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XIX, pl. 6; t. XX, pl. 16; t. XXII, pl. 23 et 24; t. XXV, pl 1, fig. 2. *Cyprus*, p. 131, 136, 141, 143, 207; fig.

[4] *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XXII, pl. 24; t. XXV, pl. 1, fig. 1. *Cyprus*, p. 123, 129, 131, 141, 145, 154; fig.

[5] *Revue archéol.*, t. et pl. cit., fig. 3. *Cyprus*, p. 98, 106, 132, 149; fig., et pl. XII. *Gazette archéol.*, 1878, pl. 26, 34, 35.

[6] Ménant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 245, 246. Rawlinson, *The five great monarchies etc.*, t. II, c. 9. — V. la note p. 107; elle prouve l'origine cypriote des bois précieux et conséquemment du reste.

achetait à Paphos des figurines d'Aphrodite auxquelles les marins attribuaient des vertus surnaturelles et préservatrices [1].

Il ne faudrait pas conclure absolument de mon exposé succinct que le génie artistique des Cypriotes, voué sans réserve aux opérations mercantiles, n'ait su faire autre chose que de se plier aux caprices d'un nouveau maître ou d'un chaland quelconque. L'hiératisme particulier à l'île enfanta des œuvres qui, si elles manquent de beauté au point de vue de notre esthétique, n'en sont pas moins empreintes d'un cachet spécial, exempt de toute influence étrangère. D'abord des prêtresses en robe talaire, serrant des fleurs de courge contre leur poitrine ou jouant du *tympanon ;* elles sont traitées dans un style que l'on ne rencontre pas ailleurs : des robes collantes dénuées de plis, une bijouterie insolite, les distinguent. Je m'arrêterai naturellement au dernier article, qui consiste en pièces gemmées. Sur les épaules et descendant jusqu'à la naissance du sein, un collier triple formé d'éléments en pierres libres, vraisemblablement de l'agate ; cet ornement paraît identique au collier assyrien reproduit t. I, pl. V, fig. 3. Autour du cou, un carcan à sept rangs de chatons rectangulaires interrompus par trois cabochons sertis de bâtes rondes ; pendant central carré. Sur la tête, une toque, espèce de calotte ou de berret d'une facture très originale. Les morceaux sommairement taillés d'une matière inconnue ont été percés de trous, puis régulièrement cousus à un fond d'étoffe où ils déterminent une série de cercles superposés : un bourrelet d'enfant à côtes de melon est le terme de comparaison le mieux assorti à l'objet que je décris, et qui couvre la tête d'une prêtresse de Golgos [2]. D'autres coiffures analogues se rétrécissent en coupole ; j'aurai bientôt à revenir sur ces dernières. Quant aux divinités, on a trouvé à Golgos une remarquable statuette d'Astarté, dont M. G. Colonna Ceccaldi parle ainsi.

[1] Athénée, XV, 676, p. 463, éd. Schweighaeuser. Id. ibid., XIII, 585, p. 117. Hésychius, ΟΣΤΡΑΚΙΣ : ἀγαλμάτιον τι Ἀφροδίτης.

[2] V. *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XX, pl. 16.

La déesse phénicienne est représentée debout sur une sorte de pavois sous lequel sont encore fixées deux petites têtes dont les corps ont disparu. Il y avait quatre têtes. Ces quatre cariatides étaient, je pense, des prêtresses. Artasté est en grand costume : au front, un riche bandeau. La chevelure tombe en tresses nombreuses par derrière et de chaque côté, mode conservée jusqu'à présent chez les Arabes. Au cou, deux colliers symboliques : un cercle et un triple rang de perles fermé par un chaton carré. L'avant-bras, nu, est orné aux poignets de bracelets ouverts, se fermant par pression, et dont les deux bouts sont garnis de têtes d'antilope. Un vêtement de dessus, fait d'une étoffe souple et fine, s'ouvre par devant en formant de petits plis latéraux symétriques. De courtes manches à agrafes ne dépassent guère la moitié de l'humérus. La robe, tombant en face jusqu'au cou-de-pied seulement, recouvre les talons, et est pourvue d'une queue relevée par la main gauche — les femmes bédouines portent encore des robes à queue. Aux pieds nus, des sandales à courroies. L'ensemble de cet accoutrement est lourd, et paraît bizarre. La déesse rappelle ainsi la *squaw* d'un Peau rouge [1].

M. di Cesnola penche pour une Vénus, et il trouve aux cariatides un caractère égyptien [2]. Je ferai observer à mon tour que le *peignoir* de notre déesse ressemble beaucoup au pardessus actuel des Arméniennes ou des Turcomanes, et que les robes traînantes viennent de la Médie : ces vêtements n'étaient pas usuels dans l'ancienne Chypre où on ne les rencontre qu'une seule fois; je doute qu'ils le fussent davantage en Phénicie. Les prêtresses, dont il vient d'être fait mention, remontent à la période assyrienne; elles ont les bras dirigés en sens contraire et strictement collés au corps, tandis qu'ici le même geste est beaucoup plus accentué. L'art égypto-cypriote commença à détacher les membres supérieurs, mais le mouvement n'est bien rendu qu'à partir de l'époque suivante, à laquelle j'attribue notre statuette. La raideur et la cassure des plis n'accusent aucune prétention à l'archaïsme : au contraire, l'artiste a voulu innover en écartant les jambes; il a solidifié son œuvre au moyen de pieds énormes et par la lourde

[1] *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XXXV, p. 16 et pl. Doell, *ouv. cit.*, pl. I, fig. 2.
[2] *Cyprus*, p. 157, fig.

attache de la main gauche à une draperie pendante. Sauf meilleu. avis, l'idole de Golgos représenterait une antique divinité venue des régions du haut Tigre à travers l'Asie-Mineure. On a rajeuni ses formes, on a copié sa tête sur un modèle cypriote; le costume traditionnel a été religieusement conservé. Les populations helléniques de l'Archipel, qui reçurent aussi cette divinité sous le nom d'Aphrodite, se montrèrent moins respectueux. Le geste, il est vrai, ne varia pas; les sandales à courroies furent maintenues; mais une *stéphané* à palmettes remplaça le diadème, un *peplus*, le pardessus. L'admirable Aphrodite en bronze de notre Cabinet des médailles témoigne de ces différences; elle est certainement gréco-asiatique et à peu près contemporaine de notre statuette [1].

Quelques mots maintenant sur l'orfévrerie proprement dite.

Des patères ou coupes en métal illustré de figures, qui proviennent de Larnaca (Citium), Idalie, Golgos, Amathonte et Curium, il en est plusieurs dont le style et le symbolisme, conjointement empruntés à l'Égypte et à l'Assyrie, accusent une influence phénicienne nettement prononcée [2]. L'un de ces vases, trouvé à Curium, me semble inspiré par l'Égypte seule. Il représente quatre *bedden* (v. t. II, p. 162, fig.) passant autour d'un *aster* central; de hautes tiges de papyrus rayonnent du cordon en torsade qui encadre l'*aster*, et leurs houppes gracieuses aboutissent à la lèvre [3]. Une autre coupe (Curium) est en or pâle, *electrum;* elle a la forme d'un œuf coupé par le milieu ou du bonnet conique des Dioscures (diam. $0^m$ $14^c$, haut. $0^m$ $05^c$), indice d'un gobelet usuel.

[1] Léon Fivel, *Aphrodite antheia*, ap. *Gaz. archéol.*, 1879, p. 94 et sq., pl. 16. Vendue à Paris avec divers objets envoyés de Beyrouth et acquise par le duc de Luynes, l'Aphrodite du Cabinet des médailles est une œuvre grecque d'ancien style, trouvée probablement dans les îles de l'Archipel; elle offre beaucoup de rapports avec l'art étrusque tandis qu'elle n'a rien de cypriote.

[2] A. de Longpérier, *Mus. Nap. III*, pl. X et XI. *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XXXI, pl. 1, t. XXXIII, pl. 1. *Cyprus*, pl. XI, XIX; p. 329, fig.

[3] *Cyprus*, p. 337, fig.

Au centre, un *aster* repoussé ; puis, dans un champ uni, deux doubles zones guillochées figurant un terrain où poussent des végétaux à têtes épanouies en balai, des palmiers sans doute. Sur la zone intérieure reposent sept oiseaux aquatiques ; sur la zone externe on voit cinq biches et deux cerfs couchés. Ces ruminants provoquent, de la part de M. Colonna Ceccaldi, les observations suivantes.

Les cerfs et les biches, dans l'attitude du *kief*, justifient pleinement le passage d'Élien relatif à ceux de ces animaux qu'on trouvait au bois sacré d'Apollon, à Curium (*De nat. animal.*, l. XI, c. 7). Je traduis : « A Curium, quand les biches, αἱ ἔλαφοι — il y a nombre de ces fauves, et beaucoup de chasseurs s'emballent à leur poursuite — s'enfuient vers un sanctuaire d'Apollon qui se trouve là — c'est un bois sacré très étendu — les chiens aboient, mais n'osent pas avancer ni entrer. Ne bougeant pas de là, et broutant leur pâture sans émoi et sans appréhension, les biches, par une sorte d'instinct secret, se confient au dieu lui-même pour leur propre salut. »

D'un autre côté, le palmier était consacré à Apollon de Délos [1]. Cet arbre avait emprunté son nom aux Phéniciens, qui le propageaient partout où ils allaient. Il est naturel d'inférer de tout cela que la patère confirme à la fois et commente le passage précité d'Élien, en nous montrant le bois sacré d'Apollon Curius peuplé de ses biches, en nous apprenant que l'essence de ce bois était le palmier, qu'il y avait des cerfs avec les biches, et qu'il s'y trouvait également des cygnes, seuls palmipèdes, du reste, consacrés à Apollon [2]. De plus, le caractère hiératique et apollinique du vase permet de supposer qu'il faisait partie du trésor d'un temple d'Apollon dont il représente le bois sacré, sanctuaire cité par Élien [3].

La patère du trésor d'Apollon Curius ne trahit aucune influence étrangère ; c'est une œuvre purement indigène. Nous allons maintenant étudier une dernière coupe, qui, malgré l'infériorité de sa matière, le bronze, n'en est pas moins le plus curieux

[1] Élien, *Var. histor.*, V, 4. Hymn. homér. *In Apoll.*, v. 19. Hygin, Fab. 53. Callimaque, *In Del.*, v. 205.

[2] *Élite des monum. céram.*, t. II, pl. 12. Callimaque, *In Apoll.*, v. 5 ; *In Del.*, v. 249. Élien, *De nat. anim.*, XIV, 13. Etc. etc.

[3] *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXXIII, p. 9 et 10, fig. *Cyprus*, p. 316, fig.

de tous les objets de ce genre que les fouilles de Chypre aient mis au jour.

Découvert à Idalie, dans une tombe, le vase en question a l'aspect d'une écuelle à pied très bas, analogue au *plat de Chosroès* (t. I, pl. XII), mais beaucoup plus tronconique. Son diamètre est de 0m 132m; sa hauteur, de 0m 03c : il a été fondu d'une seule pièce. Le centre, à l'intérieur, est occupé par un *aster*, à l'entour duquel, comprise entre deux torsades, se déroule une série de personnages féminins, ébauchés au marteau et terminés au burin : je vais les décrire brièvement.

La scène comprend onze figures et divers accessoires. Sept femmes ont le visage tourné à droite, quatre regardent à gauche ; toutes sont uniformément vêtues de robes talaires à manches courtes, serrées à la taille par une ceinture, robes alternativement plissées ou rayées. Ces femmes, dont les cheveux pendent sur les épaules, ont des bracelets de poignet et d'humérus; des anneaux aux jambes : les pieds sont nus. La coiffure consiste en une calotte, soit ronde, soit tronconique, mais faite d'éléments pareils à ceux qui ont été signalés sur le bonnet de la prêtresse de Golgos. L'exécution, grossière, témoigne d'un dessinateur peu habile sinon d'une époque reculée; néanmoins, suivant la méthode asiatique, chaque détail est si minutieusement rendu qu'il est impossible d'en perdre un seul. En première ligne apparaît Aphrodite assise sur un trône; elle tient, de la main droite, une pomme ou une *σφαῖρα* (*pila*) [1], et de la gauche, une fleur de courge qu'elle approche de son

[1] La σφαῖρα, dans la vie ordinaire des Anciens, était un simple jouet, mais elle figurait aussi parmi les objets sacrés des mystères bachiques. (Clément d'Alex., *Protrept.*, ap. *SS. Patrum op. polem.*, t. IV, p. 30, Wurtzbourg, 1802.) La σφαῖρα mystique de Zagreus est peinte sur une *pélikè* de la Basilicate; ce symbole surmonte un autel ionique placé dans un édicule dont le fronton a pour acrotères trois feuilles de lierre. (*Gaz. archéol.*, 1875, p. 117, fig.) Jean le Lydien (*De mens.*, IV, 38) dit que, d'après les sources les plus anciennes, on produisait dans les rites mystérieux de Dionysos le *phallus*, le miroir et la *sphæra*. Le *phallus* représentait la génération; le miroir, le ciel; la *sphæra*, la terre. Une statuette de Tanagra (*Griech. Terracotten im Berliner Museum*, pl. 4) tient la *sphæra* en main.

visage. En face de la déesse est un guéridon (τράπεζα) supporté par les membres postérieurs d'un mammifère ; la tablette est entièrement recouverte d'une corbeille plate (κάνεον), chargée d'une haute navicelle que je regarde comme un panier de fruits. Derrière le trône on voit trois joueuses d'instruments ; double flûte (ζεύγη), lyre et tympanon : puis six danseuses se tenant par la main. La dernière danseuse étend le bras vers une crédence (ἄβαξ) ornée d'une aiguière (πρόχοος) et d'une *œnochoé*. Entre la crédence et le guéridon surgit une nouvelle musicienne qui, tournée vers la déesse, agite un sistre en l'air et abaisse un *simpulum* (cuiller à puiser) : je reconnais dans ce personnage isolé, occupant une place spéciale, la maîtresse des cérémonies (χορηγός) qui dirigeait l'ensemble des danseurs et des instrumentistes. La fête a pour théâtre l'enceinte sacrée d'un temple, indiquée par six colonnes annelées, qu'amortissent des chapiteaux en fleur de courge [1].

J'ai donné à la déesse le nom d'Aphrodite, tant à cause de ses attributs caractéristiques, la fleur et le fruit, que du lieu où le vase fut découvert : d'autres en font une Isis dont le culte aurait été introduit en Chypre par la voie de Péluse [2]. Au bout du compte que le vocable soit Isis, Astarté, Atargatis, Mylitta, Aphrodite, etc., il s'agit ici d'une déité à la fois sidérale et tellurique, révérée sous des formes diverses chez les Asiatiques comme chez les Égyptiens, attendu qu'elle exprimait une idée générale, admise par la masse des peuples quand les enseignements de la révélation primordiale s'oblitérèrent [3].

J'ai vu récemment une *sphæra* originale dans la riche collection de M. G. Bellon, à Rouen. C'est un sphéroïde de terre rouge à dessins noirs ; il est creux et renferme à l'intérieur une petite bille mobile. Une rainure contourne l'objet dans son plus grand diamètre ; un trou est percé au centre. Il est probable qu'un cordon, fixé dans le trou et enroulé sur la rainure, permettait d'imprimer au jouet un mouvement de va et vient ; l'*émigrette*, qui fut à la mode sous le Directoire, ne serait qu'une réminiscence de la *sphæra* antique.

[1] *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXIV, pl. 24. *Cyprus*, p. 77, fig.

[2] Je renvoie le lecteur aux savantes explications de M. G. Colonna Ceccaldi, ap. *Rev. archéol.*, t. cit., p. 310 à 316.

[3] A Soli, il y avait un temple de Vénus et d'Isis. Strabon, XIV, 6, 3.

Nonobstant le sistre égyptien de la chorège, qui plaiderait en faveur d'Isis [1], la majorité des instruments de musique burinés sur la patère revient à l'Asie autant qu'au Nil. On jouait de la lyre et du tympanon à la cour de Nabuchodonosor [2]; la flûte et la cymbale mystique, qui ont une origine phrygienne [3], figuraient dans les cérémonies religieuses des habitants de l'Asie Mineure, n'importe quel dieu on voulait honorer : un curieux passage des Actes de saint Théodote et des sept vierges d'Ancyre en fournit la preuve. Je reproduis la traduction latine des Bollandistes.

Sed jussit eas fieri Dianæ atque Minervæ sacerdotes, ut quotannis juxta morem lavarent eorum simulacra in vicino lacu : recurrebat vero tunc ipsa lavandorum idolorum anniversaria dies. Cum ergo opporteret eorum singula vehiculis imponi, jussit virgines ad paludem duci, eodem quo idola modo lavandas. Vehebant ergo illas, nudatis corporibus, rectas stantes in curribus, ad verecundiam irrisionemque : post ipsas vehebantur et idola : simul etiam egrediebatur multitudo universæ civitatis ad spectaculum futurum. Inter hæc audire erat et videre tibiarum et cymbalorum (αὐλῶν γὰρ καὶ κυμβάλων) sonum, choreasque mulierum solutis crinibus Mænadum instar bacchantium. Multus autem excitabatur strepitus pedum terram plaudentium, et musicorum instrumentorum concrepatio, itaque vehebantur simulacra [4].

Ce commentaire de la scène, figurée sur notre vase, serait très complet si le châtiment ignominieux infligé aux vierges d'Ancyre n'avait pas été occasionné par le bain des idoles, coutume également en vigueur chez les Germains [5]. La patère d'Idalie offre un sujet tout différent, le repas servi aux dieux. Les Romains appelaient *mensa sacra* un usage qui fut certainement pratiqué de temps immémorial en Troade et en Chaldée ; il consistait à placer

[1] Ovide, *Metam.*, IX, v. 783. Apulée, *Metam.*, XI. Etc. etc.

[2] In hora qua audieritis sonitum tubæ, et fistulæ, et citharæ, et sambucæ et psalterii, et symphoniæ, et universi generis musicorum. Daniel, III, 5.

[3] Primi enim perhibentur Phryges et inflasse tibiam et cymbala adhibuisse mysteriis. Himère, Ecloga XIII, 3.

[4] C. II, 14, ap. *Acta sancl. Maii*, t. IV, p. 155.

[5] Tacite, *Germania*, XL.

devant les images divines une table couverte de viandes, de fruits et de vins [1]. Je ne crois pas que mon interprétation soit trop hasardeuse; si les objets du guéridon semblent douteux, en revanche les vases de la crédence ont une signification très claire. Œuvre essentiellement cypriote, la patère d'Idalie peut dater du VI[e] siècle avant notre ère.

Que la tiare de nos personnages féminins, sculptés ou gravés, soit tournée en béret, en calotte, en tronc de cône, elle est toujours formée d'éléments semblables : des morceaux d'une substance quelconque, sphéroïdes ou polyèdres, régulièrement appliqués sur une étoffe. La statue de la prêtresse de Golgos (p. 122) fait très bien saisir les détails trop indécis de la patère d'Idalie, mais ne renseigne pas sur la nature de la matière employée. Une excursion dans les régions ouraliennes nous l'apprendra peut-être. Les femmes bachkires ont un bonnet tronçonique, non fermé par le haut, couvert de grains de corail, enfilés et serrés sur la coiffe en rangs parallèles; le résultat obtenu est identique à l'effet de la sculpture de Golgos [2]. Je me borne à constater une analogie au moins singulière, sans vouloir autrement l'expliquer.

Malgré la différence des costumes, un lien de parenté réunirait-il la patère d'Idalie à l'intaille de Mycènes (p. 36 et sq.)? On ne pourrait guère s'en étonner. L'une des faces extrêmes d'un sar-

[1] Rich, *Dict. des antiq.*, MENSA, 8.

Huc undique Troia gaza
Incensis erepta adytis, mensæque deorum,
Crateresque auro solidi, captivaque vestis
Congeritur.

Virgile, *Æneid.*, II, 763 à 766.

Erat quoque idolum apud Babylonios nomine Bel : et impendebantur in eo per dies singulos similæ artabæ duodecim, et oves quadraginta, vinique amphoræ sex. Daniel, XIV, 2.

[2] *Tour du Monde*, t. XXXVIII, p. 91, fig. Un plastron pareil couvre la poitrine des élégantes Bachkires. M. de Ujfalvy a rapporté de son voyage dans l'Asie centrale un spécimen de ces curieux ornements.

cophage de marbre, trouvé à Amathonte, offre quatre femmes nues que l'on croirait enfantées par un ciseau hindou; elles ont la calotte hémisphérique gemmée des figures de la patère. Une statuette, accroupie à la manière de Krishna, porte en sautoir un long chapelet qui rappelle le cordon sacré des Brahmes [1].

Un morceau du plus pur style assyrien, à l'époque sargonide, mérite qu'on ne le laisse pas en arrière; il provient d'Amathonte. C'est l'*umbo* d'un bouclier en lames de bronze répoussé; l'*apex* est entouré d'une zone où se répète quatre fois le groupe symbolique du lion terrassant le taureau; une élégante torsade borde l'extérieur du disque qui mesure 0m 305m de diamètre [2].

Les chapiteaux de la patère d'Idalie offrent l'aspect d'une fleur de courge. Ce végétal était consacré à Vénus et il avait sa place, à côté du grenadier, dans le culte d'Adonis [3]. En effet, quand la fleur de courge commence à fructifier, elle prend un caractère phallique que l'objet tenu en main par la prêtresse de Golgos exprime d'une façon très claire. On a rencontré des fleurs de courge à Dodone, où Aphrodite avait un sanctuaire [4]; elle sont naturellement plus nombreuses en Chypre où on les appliqua à l'architecture et à la décoration des vases . Il n'est guère douteux que les pétales recoquillés de cette fleur symbolique n'aient servi de prototype aux volutes du chapiteau ionique; une stèle trouvée à Golgos le fera mieux comprendre que de longues explications [6].

La bijouterie, sujet principal de ce travail, va enfin prendre son rang; elle a bien tardé à l'obtenir, mais la faute doit en être imputée au grand nombre de pièces intéressantes que j'ai devant moi, et qui s'enchaînent toutes les unes aux autres.

Dans une sépulture d'Amathonte, conjointement avec une pa-

[1] *Cyprus*, pl. XV. *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XIX, pl. 6, fig. 1.
[2] *Cyprus*, pl. XX. *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXXI, p. 33 à 35, pl. II.
[3] *Gaz. archéol.*, 1877, p. 26, fig.
[4] *Dodone*, pl. XLIX, fig. 4; L, fig. 23.
[5] A. de Longpérier, *Mus. Nap. III*, pl. XXXIII, fig. 2, 4, 5. *Cyprus*, pl. XXX.
[6] *Cyprus*, p. 117, fig. *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXIX, p. 23, fig.



Stèle de Golgos.
(D'après la *Revue archéologique.*)

tère d'argent fort endommagée et le bouclier de bronze ci-dessus mentionné, on a découvert des bandeaux, colliers, bracelets, bagues, boucles d'oreilles en or ; des scarabées et scarabéoïdes en agate blanche ou en cornaline, de style égypto-assyrien, montés à pivot sur une tige d'argent courbée en fer à cheval ; des cylindres assyriens en pierre dure ; enfin des anneaux en or, argent et bronze, analogues aux hélices de Mycènes (B, 5 ; C, 4), mais plus petits. M. di Cesnola pense comme M. Schliemann que ces anneaux, d'un usage presque universel, ont servi aux transactions commerciales avant qu'une monnaie régulière fût inventée [1].

Parmi les bijoux en or exhumés à Idalie, je citerai une boucle d'oreilles ciselée et ajourée, plaque découpée en large croissant, muni à l'extérieur de cinq appendices sphériques ; le champ

[1] *Rev. arch.*, nouv. sér , t. XXXI, p. 25 et 26. M. Chabas (*Mém. sur les poids, mesures et monnaies des Égyptiens*) affirme que des anneaux servirent de monnaie en Égypte. On a découvert aussi de pareils objets à Curium, Paphos et Idalie.

comporte un disque entre deux oiseaux affrontés. Le thème et la forme de cette boucle d'oreilles sont orientaux ; d'autres, façonnées en tête de chien et de bœuf, accusent un travail local influencé par la Grèce. Les mêmes types existent au Musée de l'Ermitage, mais l'exécution des orfèvres de Panticapée est bien supérieure.

A côté de bagues en serpent, je remarque encore, dans les trouvailles d'Idalie, une énorme boucle d'oreilles formée d'une grosse tige d'or courbée, à laquelle sont attachés quatre annelets, d'où pend un nombre égal de chaînettes assez longues terminées par des globules. Un amulette simule une tête de vache de l'espèce à hautes cornes aiguës déjà signalée à Mycènes (p. 32) ; seulement le mufle est remplacé par une grappe de raisin pleine d'intentions obscènes : elle rappelle certains préservatifs contre le mauvais œil dont Naples garde aujourd'hui la spécialité. Un collier consiste en morceaux de gemmes dégrossis, la plupart cylindriques, réunis au moyen d'anneaux et de crochets ; les disques des fermoirs sont ornés de croix de Malte cantonnées de fleurons [1].

La nomenclature qui précède donnerait une idée bien imparfaite de l'industrie des bijoutiers cypriotes ; le trésor de Curium va nous renseigner plus amplement. Récompense méritée de travaux assidus, ce trésor couronne dignement les fouilles entreprises par M. di Cesnola ; la ville de New-Yorck, qui en a fait l'acquisition, peut montrer avec orgueil une série, aussi précieuse que rare, d'objets de parure ayant la même origine [2].

Quatre chambres et un couloir voûtés, renfermaient les offrandes accumulées dans un temple, vraisemblablement consacré à Apollon. Les dépôts, dit M. G. Colonna Ceccaldi, « avaient été enfouis sous un couche de terre, *avec soin, tranquillement et à tête reposée*, c'est-à-dire sous le coup d'un danger prévu et non

[1] *Cyprus*, pl. I.

[2] Les bijoux de Curium ont été reproduits par la maison Tiffany, de New-Yorck, avec une telle perfection que la copie vaut presque l'original. Ces merveilleuses imitations figuraient à l'Exposition universelle de 1878.

imminent. Ceux qui connaissaient la cachette sont morts après la catastrophe ou ne sont jamais revenus, il est probable qu'ils étaient peu nombreux. Le fait d'avoir voulu sauver des objets de mince valeur intrinsèque (bois, fer, bronze, terre cuite, pierre, etc.) implique l'appréhension d'un sacrilège et une préoccupation religieuse que l'on ne peut attribuer qu'à des desservants du sanctuaire [1] ». L'enfouissement eut lieu, suivant toute probabilité, en des temps postérieurs à l'ère chrétienne, peut-être même à Constantin.

Il vient d'être parlé d'objets de mince valeur intrinsèque ; en effet chaque cachette contenait son dépôt spécial et méthodique : or ; argent ; bimbeloterie, terres-cuites, statuettes, vases, ivoires ; bronze, cuivre et fer. Avec tout cela, des cylindres assyriens dont quelques-uns très beaux et en agate blanche ; des amulettes en hématite, dont l'un figure la grenouille symbolique de Parsondas.

Je signalerai trois statuettes ; elles sont accroupies à l'orientale comme le personnage mentionné plus haut ; mais, au lieu du chapelet en sautoir, elles portent en écharpe un large cordon d'éléments articulés [2]. Ces êtres imberbes, au crâne rasé, au sourire béat, au geste et à l'attitude stéréotypés, me paraissent singulièrement hindous. On distingue parmi les bronzes une tête de vache à courtes cornes et un griffon, les ailes étendues, d'un travail très archaïque [3]. L'argenterie comprend des patères, des coupes, des *lotas*, des hydries, des œnochoés, des bracelets presque tous massifs et de forme serpentine, des anneaux en spirale, enfin un objet bizarre dont je ne m'explique pas l'usage. Deux lames de métal, découpées en bonnet phrygien, sont réunies à angle aigu du côté intérieur de la volute ; un bandeau vivré borde la base et le rampant ; sept rosettes en relief prolongent les

[1] *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXXIII, p. 10.
[2] *Cyprus*, p. 347, fig.
[3] *Ibid.*, pl. XXX.

perpendiculaires, une huitième amortit la volute [1] : ce décor est assyrien (v. t. I, pl. III, fig. 1).

La description des bijoux d'or exigerait un volume entier; je dois me borner aux plus intéressants.

Deux bracelets (σφιγκτήρ), boudin massif tourné en anneau brisé dont les bouts se réunissent en spirale. Diamètre, 0m 11c; poids de la paire, environ 750 grammes. A l'intérieur est gravée une incription en caractères cypriotes de la première époque, qui a été ainsi déchiffrée :

E-te-a-do-ro to Pa-po ba-si-le-o-s.
Ἐτεά(ν)δρου τοῦ Πάφου βασίλεως.

L'inscription d'Assarhaddon, telle que je l'ai donnée (p. 108 en note) d'après M. Ménant et les *Records of the Past* [2], mentionne un Itudagan ou Itudagon, roi de Paphos, mais M. George Smith adopte la leçon Ithuander [3] qui s'identifie à Étéador et Étéandros. Si M. Smith est dans le vrai, nos bijoux dateraient du VIIe siècle avant J.-C. [4].

Dix ou douze bracelets massifs (poids variable entre 200 et 300 grammes) finissent en têtes de lion ciselées [5] ; on a rencontré leurs analogues à Koul-Oba (t. II, p. 117).

La technique d'une autre *armilla* m'a particulièrement frappé. Je parlerai de cet objet avec quelque assurance car j'en ai vu la copie redressée à l'Exposition de 1878, et j'ai sous les yeux, pour raviver mes souvenirs, la gravure publiée par M. di Cesnola d'après une photographie. Sur une épaisse lame de métal (h. 0m 02c environ), on a disposé en saillie des montants cloisonnés partagés en trois ; les divisions extrêmes sont vides, la médiane est en or plein. Un bandeau semblable, alvéoles vides alternant avec des

[1] *Ibid.*, pl. XXI. *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. cité, p. 6.
[2] T. III, p. 108.
[3] *History of Assyria*, p. 129 et sq.
[4] *Cyprus*, p. 306, fig. *Rev. archéol.*, t. cité, p. 4.
[5] *Cyprus*, p. 311, fig.

CURIUM




1, Collier. 2,3, Boucles d'oreilles. 4, Pendant (restauré) 5, Bracelet (restauré). 6, Bague. 6 a, Id., Développement de l'anneau. — *D'aprés M. M. de Cesnola et J. de Morgan.*

rectangles métalliques, borde le bijou en haut et en bas. Au centre des carrés déterminés par les montants et la bordure, apparaît une rosette assyrienne dont les cloisons en relief incrustent encore quelques vestiges d'émail bleu [1]. Cet émail autorise à croire que les alvéoles aujourd'hui veufs renfermaient jadis des prismes en matière dure, tombés ou arrachés tout d'une venue. Les pièces d'orfévrerie gemmée, soustraites par Verrès au jeune Antiochus (t. I, p. 165), devaient être ainsi travaillées. Un bandeau de pierreries, qu'interrompent de larges montants en or, contourne également les coupes de Pétrossa (t. I, p. 233, pl. V et XIII). J'offre au lecteur (pl. *Curium*, fig. 5), une restauration du bracelet tel que je l'ai compris.

Des anneaux de dimensions variées, figurant un reptile enroulé, tête de lion, de chèvre, de griffon ou de chimère, queue fleuronnée en pointe, sont difficiles à classer; les porter au doigt était impossible. Les uns sont en or massif, d'autres en or creux, argent doré, cuivre plaqué d'or. M. Alexandre Castellani opine pour des pendants d'oreilles; il allègue des bijoux analogues observés sur des statues de Golgos et des monnaies tarentines; la désignation peut être juste, surtout appliquée aux idoles [2]. Des boucles d'oreilles authentiques sont, comme les anneaux précités, du plus beau style dit étrusque; tous ces objets égalent, à moins qu'ils ne les surpassent, les meilleures œuvres d'orfévrerie antique trouvées en Italie et en Crimée [3]. J'ai reproduit (pl. *Curium*, fig. 2 et 5) deux types que je crois purement cypriotes à cause du croissant qui les caractérise : l'un est filigrané; l'autre, où l'or se marie au cristal de roche, offre quelque similitude dans sa partie moyenne avec la pendeloque hindoue, gravée t. II, pl. V, fig. 2 [4].

[1] *Ibid.*, fig. On which are still visible in places remains of blue enamel.

[2] *Ibid.*, p. 309 et 310, fig.; pl. XXVIII. « L'une de ces boucles tient à un morceau de bois provenant évidemment d'une statue. » *Rev. archéol.*, t. cité, p. 5.

[3] *Cyprus*, pl. XXV.

[4] *Ibid.*, pl. XXVI et XXVII.

Les bagues viendront à l'article des intailles, mais plusieurs sertissent aussi des pierres non gravées. Une admirable bague grecque a pour jonc deux enfants nus; son chaton à griffes rayonnantes emprisonne une améthyste cabochon [1]. M. Jacques de Morgan a eu l'obligeance de dessiner à mon profit une bague de style égyptien à triple chaton (pl. *Curium*, fig. 6, 6 a).

Les colliers, à Curium, peuvent se ranger en deux classes; simple et à pendeloques. Le collier simple consiste en une chaînette tressée, garnie aux extrémités d'élégantes viroles rehaussées de filigranes. Sur l'exemple publié par M. di Cesnola, le crochet du fermoir s'échappe d'un nœud à vrilles et à fleur astéroïde; la boucle, d'une tête de lion [2]. A la richesse près du fermoir, le collier d'argent de Krasnoufimsk (t. II, pl. XXVIII, fig. 3) est tout à fait semblable à celui qui vient d'être mentionné. Le style d'un exemplaire de la seconde classe est égyptien. A un cordon de perles alternativement unies et striées, sont suspendues des houppes de papyrus et des amandes, le tout bordé d'un grenetis [3]. L'art grec se montre sur un bijou de haut goût, qui rappelle les admirables parures de la prêtresse de Déméter au Musée de l'Ermitage (t. II, p. 98, fig.). Des grenades entr'ouvertes, combinées avec des perles de différents genres, forment un chapelet d'où s'échappent à intervalles réguliers de gros glands filigranés à calices imbriqués; un masque grimaçant sert de pendant central [4]. Les pierres dures, cristal de roche, cornaline, etc.. se marient au métal sur un troisième collier que je reproduis en partie (pl. *Curium*, fig. 1). On remarquera le joli vase en cristal placé au milieu, vase dont l'analogue a été signalé à Mycènes (p. 43) [5].

[1] *Ibid.*, p. 308 et 310, fig.
[2] *Ibid.*, pl. XXV.
[3] *Ibid.*, pl. XXIII.
[4] *Ibid.*, pl. XXII.
[5] *Ibid.*, pl. XXIV. Les couleurs de ma planche reproduisent en bloc le type général des colliers gemmés plutôt qu'un objet déterminé; seul, le vase en cristal de roche est exactement rendu.

Les pendants sont très variables : un sphinx ailé de face, en or repoussé; une paire de croissants renversés; un orbite capsule qui incrustait certainement un œil en pierres dures [1]; néanmoins le type le plus ordinaire est le disque. En étudiant à l'Exposition de 1878 la copie du joyau dont je donne ici une figure restaurée (pl. *Curium*, fig. 4), j'ai reconnu que le cercle médian, fort détérioré tandis que le reste de l'ornement filigrané est intact, avait dû sertir un cabochon coloré. D'autre part les annelets de la bordure sont alternativement vides ou occupés par une plaquette de métal bombé [2]. Cette alternance de creux et de pleins ne me semble pas naturelle, aussi je crois que les premiers étaient autrefois remplis de petits disques en matières dures, telles que cornaline ou lapis-lazuli, dans le genre de la bague à triple chaton (pl. *Curium*, fig. 6 *a*); un émail quelconque aurait laissé des traces. J'ai avancé que le disque était la forme la plus commune des pendants de colliers cypriotes; je le signalerai encore sur deux monuments céramiques : une statuette d'Astarté couverte d'un long voile, le corps emprisonné dans une robe d'étoffe transparente, et une très curieuse hydrie à biberon, dont le goulot représente une tête de femme au type asiatique bien caractérisé, les yeux démesurément ouverts, la bouche petite et pincée. Un diadème assyrien ceint le front de cette figure; d'énormes tresses de cheveux descendent sur ses épaules [3].

Pour ce qui est des intailles, aux cylindres assyriens se mêlent des scarabées ou scarabéoïdes phéniciens et égyptiens, enfin des gemmes purement helléniques. Avec les pierres dures montées en

[1] *Cyprus*, pl. XXV, XXVII. — L'œil et les croissants sont munis de chaînettes auxquelles sont accrochées des clochettes coniques, godronnées. — On a trouvé dans l'acropole d'Athènes, sur l'emplacement du temple d'Esculape, un demi-visage en pierre, ex-voto offert pour une guérison d'yeux. La pièce est intacte; les yeux sont faits de plusieurs matières différentes, rapprochées et ajustées avec beaucoup d'art. Ἀθήναιον, V[e] année, n° 5.

[2] *Cyprus*, pl. XXVI.

[3] *Ibid.*, p. 275 et 401, fig.

bagues ou en cachets, on a aussi rencontré à Curium des chatons en métal gravé [1].

Un charmant *alabastrum* (flacon de toilette) en cristal de roche mérite de nous arrêter quelques instants. Cylindroïde et arrondi par le bas, ce vase, haut d'environ 0m 17c, est muni de deux anses prises dans la masse ; un entonnoir d'or pénètre le goulot qui est fermé par un couvercle conique à bouton ovoïde ; une fine chaînette tressée rattache à l'anse cet opercule, rehaussé de filigranes ainsi que la double lèvre de l'entonnoir, à travers lequel passe une aiguille d'or fixée au couvercle : c'est un flacon à *kohl* [2]. Mais, en fait de morceaux en pierre dure, la pièce capitale du trésor de Curium est certainement un objet d'agate, masse ou terminaison de sceptre dont j'emprunte la description au texte anglais du savant M. C. W. King.

Aucune pièce antique d'agate jusqu'ici connue n'égale en grandeur et en curiosité cet ornement découvert avec les articles de bronze et de fer du trésor. Il consiste en un globe de couleur noire à veines blanches irrégulières, verticalement incisé de façon à imiter les côtes d'un melon. Le globe est foré de part en part suivant la perpendiculaire, et ses ouvertures livrent passage à un tube de la même pierre, en deux morceaux annelés aux extrémités. L'ensemble était traversé par une forte verge métallique si fortement oxydée que l'on n'a pu décider entre l'argent et le fer ; on penche néanmoins pour le dernier à cause des autres objets qui composaient le dépôt. Le diamètre de la pomme mesure environ 0m152m ; la hauteur totale du système, 0m622m. Il est évident que ce joyau formait la tête d'une masse d'apparat, à l'instar des sceptres babyloniens dont parle Hérodote, et qui étaient amortis par une pomme, une rose, un lis, un aigle ou quelque chose d'analogue [3]. Une masse d'armes semblable à notre insigne est fréquente dans la main des guerriers assyriens, aussi bien que sur les bas-reliefs de Persépolis ; les *mélophores* de Xerxès avaient des grenades

[1] *Ibid.*, pl. XXVI, XXVII, XXXI à XLI. En appendice à l'ouvrage de M. di Cesnola, l'édition de Londres, p. 353 à 392, donne une notice et un catalogue descriptif de toutes les intailles du trésor de Curium : M. C. W. King est l'auteur de cet excellent travail.

[2] *Cyprus*, p. 325, fig. — Il y en avait trois, dont un seul à monture métallique.

[3] I, 95.

au bout de leurs lances. L'agate était jadis très estimée en Orient comme en Grèce [1], et il est parfaitement admissible qu'un ouvrage de ce précieux minéral appartenant à un haut fonctionnaire cypriote fut offert en *ex-voto* au temple d'Apollon Curius [2].

D'un résumé beaucoup trop concis, mais où je n'ai pas ménagé les renvois aux sources [3], il ressort suivant moi que l'île de Chypre fut, de temps immémorial, le centre d'une fabrication d'orfèvrerie, dont les produits, achetés par les indigènes ou destinés à l'exportation, se confectionnaient au goût du jour et des chalands; quelque chose comme nos articles de Paris. Aux métaux que leur procurait l'industrie locale et le commerce étranger, les ouvriers cypriotes associèrent les substances minérales qu'ils recueillaient autour d'eux, principalement l'agate et le cristal de roche [4].

Une étude comparative des bijoux du cabinet de M. L. de Clercq et du trésor de Curium démontrerait vraisemblablement que l'orfèvrerie cypriote avait des débouchés sur les côtes de la Syrie. Les anneaux et la palmette de ce cabinet, mentionnés t. I, p. 87, ont une grande analogie de forme ou de technique avec la bague à triple chaton et le bracelet incrusté de notre planche. Je pense toutefois que l'exportation des joyaux fabriqués dans l'île de Vénus s'étendait beaucoup plus loin. Sans vouloir anticiper sur des faits qui doivent apparaître seulement au fur et à mesure que nous aborderons les pays où ils se rencontrent, je signalerai deux cas observés au Cabinet des médailles de Paris, Collection du duc de Luynes : les objets proviennent des sépultures de l'Italie méridionale. Un collier, trouvé à Canusium (Apulie), a pour élé-

[1] Achates in magna fuit auctoritate. Pline, XXXVII, 54.

[2] *Cyprus*, p. 309, fig., et p. 365.

[3] M. G. Colonna Ceccaldi, *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXXIII, a publié un inventaire complet du trésor de Curium.

[4] Eadem auctoritas et Cypriis est (achatibus). Pline, XXXVII, 54. Nascitur et in Asia vilissima (crystallus) circa Alabanda... item in Cypro. Id., ibid., 9. Pline a évidemment voulu dire que le cristal d'Asie et de Chypre était peu estimé de son temps; en fut-il toujours ainsi aux siècles antérieurs?

ments des sphéroïdes d'or et de grenats alternatifs ; ces derniers sertis d'un double calice godronné : une paire de boucles d'oreilles de la nécropole de Tortose (Antaradus, Phénicie) compléterait la parure [1]. Un autre collier (Nola, Campanie) a pour cordon la chaînette tressée dont Chypre nous a fourni un exemple (v. p. 136) : les fermoirs consistent en têtes de mulet en grenat; ces remarquables ouvrages de glyptique sont bridés d'or. Le pendant, disque bombé, crêtelé de pointes en grenetis, comporte au centre cinq grenats cabochons équipollés, sertis de bâtes denticulées ; trois pierres de la même espèce rehaussent un mince croissant renversé qui occupe les deux tiers du cercle de bordure [2]. La réunion sur un même objet des images symboliques du soleil et de la lune accuse évidemment un culte sidéral venu de l'Orient, et il n'est guère douteux que ce culte ne fut professé par l'orfévre qui fabriqua la parure. Était-il Phénicien ou Cypriote ? Je penche pour la seconde nationalité à cause de la forme amaigrie du croissant, forme dont le trésor de Curium offre un spécimen caractéristique [3]. Conclure de pareilles données que le collier de Nola a été importé en Campanie par le commerce ne serait pas d'une excessive témérité; la patère d'argent de Palestrine peut être d'origine cypriote aussi bien que phénicienne [4]. Toutefois il est également possible que des artistes nomades, émigrés volontaires de Chypre, soient venus exercer leurs talents dans les contrées occidentales. Un marbre du musée de Lyon, découvert à Marseille pendant le XVII[e] siècle, appuierait au besoin mon hypothèse : il s'agit de la statue d'*Aphrodite à la colombe* qui a exercé la sagacité de plusieurs archéologues aux temps passés et présents [5]. Cette sculpture me semble offrir une grande analogie de style et même de détails avec le prêtre de Vénus exhumé à

[1] *Gaz. archéol.*, 1879, pl. 17.
[2] *Ibid.*, pl. 11.
[3] *Cyprus*, pl. XXVII.
[4] *Gaz. archéol.*, 1877, pl. 5.
[5] *Ibid.*, 1876, pl. 31, p. 133 et sq.

Citium [1]; en outre, au sourire béat de la prêtresse à la toque gemmée, l'Aphrodite de Lyon joint la *stéphané*, genre de coiffure que les Cypriotes conservèrent toujours à leur divinité tutélaire [2]. Les fondateurs de Marseille étaient des négociants, et comme tels peu tournés vers les hautes aspirations de l'intelligence; ils ont recouru à des étrangers pour animer leurs sanctuaires, et, ces étrangers, nul motif sérieux n'en fait des Ioniens plutôt que des Cypriotes. Je donnerais volontiers la préférence aux derniers; le peuple qui fournissait des statues à l'Assyrie (v. p. 121), où abondaient les tailleurs de pierre, était bien capable d'envoyer des sculpteurs en Gaule où ils manquaient absolument.

J'ai la conviction que toute l'orfévrerie archaïque de Mycènes et de Spata revient à l'industrie cypriote : les objets où entre le cristal de roche, sceptres et vases qui ont leurs analogues au trésor de Curium, auraient été fabriqués dans l'île; le reste, dont quelques moules ont été rencontrés sur place, proviendrait d'ouvriers nomades venus dans le Péloponèse après la guerre de Troie. Par malheur, ma conviction est purement intuitive et je n'ai guère d'arguments solides pour la soutenir : je tenterai néanmoins l'aventure.

Agamemnon, naviguant vers l'Asie à la tête de l'expédition qui ruina la cité de Priam, aborda en Chypre où il fut accueilli par Cinyras, roi de Paphos. Le chef grec reçut en présent de son hôte une magnifique cuirasse de bronze damasquiné d'or, d'étain et de fer. L'épée à clous d'or et fourreau d'argent, les agrafes, le bouclier de même technique et de même matière que la cuirasse, sauf l'argent mis à la place de l'or, enfin le casque à crinière qui complétaient l'armure d'Agamemnon [3] devaient également sortir des ateliers cypriotes, sans doute par voie d'acquisition. Cinyras,

[1] *Cyprus*, p. 132, fig. — M. E. Renan, *Rev. arch.*, nouv. sér., t. XXXVII, p. 322, émet une opinion conforme à la mienne.

[2] *Cyprus*, p. 106 et pass. fig.; v. encore t. II, p. 190 du présent ouv., fig.

[3] *Iliad.*, XI, 20 à 46.

dont les richesses métalliques furent proverbiales [1], était Phénicien de naissance [2], c'est-à-dire négociant madré ; il profita du séjour d'étrangers avides de luxe pour nouer avec eux des relations commerciales qui devinrent plus étroites encore après le retour des Grecs dans leurs foyers. Le don d'une cuirasse conduisait adroitement à la vente du reste de l'armure et de beaucoup d'autres productions de l'industrie cypriote. Dans Homère, la panoplie d'Agamemnon aussi bien que le mobilier asiatique du palais de Ménélas (v. t. I, p. 139) ne sont que décrits ou sommairement indiqués ; hormis la cuirasse, les objets manquent d'estampille : comment y suppléer autrement que par induction ? La métallurgie était sans doute familière aux descendants du Phrygien Tantale ; mais la joaillerie ? Les fouilles d'Hissarlik n'ont, jamais que je sache, procuré à M. Schliemann un seul bijou en cristal de roche.

On connaît la triste aventure de Cinyras et de sa fille Myrrha ; divers auteurs l'ont racontée en détail [3]. Cette histoire assez peu morale n'est vraisemblablement que l'écho dénaturé d'une vieille tradition mythologique, particulière aux associations de métallurges qui habitaient Chypre avant la colonisation phénicienne. Ces métallurges, sortis de la Phrygie et de plus loin encore, étaient essentiellement nomades, puisqu'ils se répandirent sous divers noms dans le bassin de la Méditerranée orientale (v. p. 119).

Les districts miniers se trouvent au sein des régions montagneuses, et ils ne longent pas d'ordinaire les rivages de la mer : quand la première colonie phénicienne débarqua en Chypre, les

[1] Platon, *Leges*, l. II, p. 288, éd. Didot. Julien, *Epist.* LVIII, 17. Procope, *Epist.* LXXXIV.

[2] Il était père d'Adonis. Élien, *De nat. animal.*, IX, 36. Platon le comique, ap. Athénée, X, p. 456, A, et *Poet. comic. fragm.*, éd. Didot, p. 221. Or le nom d'Adonis (אדון, *maître, seigneur*) est sémitique. Le temple d'Aphrodite, à Byblos, en Phénicie, aurait été bâti par Cinyras. Lucien, *De Syria dea*, 9.

[3] Apollodore, *Bibl. mythol.* Plutarque, *Parall.*, XXII. Josèphe, *Antiq. Jud.*, XIX, 1, 13.

riches gisements de cuivre qui firent la réputation de l'île[1] étaient déjà exploités, car de nouveaux venus n'auraient pu facilement les découvrir sans le concours do guides expérimentés. Les métaux précieux de l'Amérique se seraient longtemps dérobés à la convoitise des Espagnols, si l'or et l'argent n'avaient pas été vus aux mains des indigènes. Cinyras établit à Paphos le culte d'Astarté, et on l'accuse même d'avoir placé sur l'autel une courtisane célèbre[2]. A coup sûr Cinyras dota ses sujets d'une déesse et d'une liturgie phéniciennes, mais ils professaient antérieurement une religion dont il importe de nous rendre compte : les renseignements n'abondent guère, je n'en rencontre que chez Tacite qui touche au sujet d'une manière fort laconique.

Haud fuerit longum initia religionis, templi situm, formam deæ, neque enim alibi sic habetur paucis disserere.

Conditorem templi regem Aeriam vetus memoria, quidam ipsius deæ nomen id perhibent. Fama recentior tradit a Cinyra sacratum templum, deamque ipsam conceptam mari huc appulsam ; sed scientiam artemque aruspicum accitam, et Cilicem Tamiram intulisse, atque ita pactum ut familiæ utriusque posteri cærimoniis præsiderent..... Simulacrum deæ non effigie humana ; continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum, metæ modo, exsurgens ; et ratio in obscuro[3].

Ce passage de l'historien latin énonce les faits suivants : une ancienne tradition attribue la dédicace du temple de Paphos au roi Aérias, *dont le nom, d'après quelques-uns, est celui de la déesse elle-même ;* l'Astarté de Cinyras n'apparaît qu'en seconde ligne; une famille cilicienne, les Tamirades, alterna dans les fonctions sacerdotales avec les Cinyrades phéniciens ; enfin le simulacre offert aux hommages des dévots était une pierre conique, forme dont on ignorait l'origine[4].

[1] Pline, XXXIV, 2, 1; 22, 4 ; 24, 1; 31, 1 : XI, 42, 1 : XII, 60, 1.

[2] Arnobe, *Adv. gentes*, IV, 25; V, 19. Clément d'Alexnndrie, *Protrepticos*, éd. cit., p. 25.

[3] *Histor.*, II, 2 et 3.

[4] Selon Pausanias (VIII, 5), Paphos et son temple devraient leur origine à l'Ar-

Bien que dans les noms propres gréco-cypriotes la terminaison *as* soit masculine, il est permis de s'en tenir à l'avis du petit nombre — autrement dit des savants — et de croire qu'Aérias désignait une divinité plutôt qu'un simple mortel. Aérias, forme possible de Rhéa, ou encore dérivé de ἀήρ, aurait été vraisemblablement dans ce dernier cas la traduction d'une épithète indigène signifiant *tombé du ciel*; or le simulacre de la Mère Idéenne, à Pessinonte (v. p. 79), était un aérolithe qui présente de remarquables analogies avec les cônes sacrés de Paphos et de Golgos. Qu'une idée phallique ait influencé la forme de ces derniers, je n'en doute guère, mais a-t-on l'entière certitude que la pierre noire de Pessinonte ne fût pas aussi un symbole génératif? L'intervention cilicienne dans le sacerdoce paphien serait d'ailleurs motivée par une religion qui aurait traversé l'Asie Mineure.

Identifier Aérias avec Rhéa, la Terre, la Nature, cette grande divinité orientale dont le mythe est si complexe [1] me semble parfaitement légitime : les métallurges nomades qui fabriquèrent la faux de Cronos, importèrent en Chypre le culte tellurique de son épouse [2].

Si ma conjecture est fondée, on doit rencontrer dans l'île des monuments relatifs à Cybèle; nous allons les rechercher.

D'abord la fréquente représentation du cyprès, arbre spécialement consacré à la *Mater Idæa* [3]; ensuite des statues de femmes

cadien Agapénor ; la déesse de Chypre avait auparavant un sanctuaire à Golgos. On a trouvé dans les ruines de cette dernière ville un cône en pierre grise, simulacre évident de l'Aphrodite Golgia. *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXII, p. 367 et 368, fig.

[1] V. Jacobi, *Dict. mythol.*, RHEA ; l'article est des plus intéressants.

[2] Strabon (XIV, 2. 7), après avoir dit que les Telchines vinrent de Crète en Chypre avant de gagner Rhodes, ajoute que, les premiers, ils façonnèrent le fer et l'airain (χαλκόν) et qu'on leur attribue la faux de Cronos. Suivant Pausanias (IX, 19), « il y avait à Teumessos un temple d'Athéné Telchinia où l'on ne voyait aucune statue. Le surnom de la déesse pouvait venir des Telchines, qui habitèrent l'île de Chypre et dont une portion émigra en Béotie ; il est croyable que le sanctuaire d'Athéné Telchinia fut élevé par eux. »

[3] *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXII, p. 363.

coiffées de tours, dont la physionomie rappelle les têtes frappées sur les médailles d'Évagoras, et une autre effigie, hélas! décapitée, que caractérise un lion couché à ses pieds [1]. Celle-ci se rattache incontestablement à la divinité syrienne d'Hiérapolis [2].

Rien de tout cela n'appartient à un âge reculé ; des œuvres grecques du temps d'Évagoras ou des Séleucides sont impuissantes à dévoiler au complet les arcanes d'un mythe oriental : il faut remonter plus haut pour apprendre quelque chose.

Une statuette en terre cuite, de style primitif, trouvée aux alentours d'Idalie, représente une femme en robe talaire, coiffée de la calotte gemmée dont il a déjà été fait mention. Sous la calotte est un voile descendant sur les épaules en manière de couvre-nuque. L'attitude de notre figurine ne diffère pas de la pose hiératique des prêtresses cypriotes : un bras pend le long du corps ; l'autre se replie contre la poitrine. Seulement, au lieu de l'allégorique fleur de courge dans la main, on voit ici un vase ovoïde ; or je pense que le vase ainsi tenu était l'un des attributs de



Terre cuite cypriote.
D'après M. di Cesnola.

la grande divinité tellurique révérée en Asie, et j'espère le démontrer au chapitre qui traitera de la Roumanie. D'autres

[1] *Ibid.*, t. XX, pl: 16. *Cyprus*, p. 191 et 229, fig.

[2] Lucien, *De dea Syria*, 31. Il signale dans ce temple des effigies en or de Zeus et d'Hèra. La seconde reposait sur des lions ; le premier, sur des taureaux.

simulacres, aussi de provenance idaliote, groupés avec celui-ci sur une même planche, laissent d'ailleurs fortement soupçonner qu'il ne concerne ni Aphrodite, ni les ministres du culte de Vénus[1].

Parmi les monuments sculptés de Chypre, on a rencontré en certain nombre des femmes assises, berçant un enfant emmaillotté sur leurs genoux[2]. M. Vidal-Lablache, qui a vu au musée archéologique d'Athènes quatorze de ces statuettes, en a fait l'objet d'une étude à laquelle j'emprunte quelques traits. Toutes les images étant à peu près identiques, une seule a été spécialement décrite.

« L'objet, en pierre blanche de l'île, a 0m 16c de hauteur. La femme assise sur un trône est revêtue d'une longue tunique et d'un péplos qui, formant voile sur sa tête, enveloppe également celle de l'enfant. Aucun ornement; on distingue seulement des vestiges de couleur rouge sur la tunique, à la poitrine. Le travail est grossier avec des réminiscences d'archaïsme; il s'agit sans nul doute de l'une de ces images de dévotion que l'on exposait en vente aux alentours des sanctuaires[3]. Œuvres anonymes de fabricants et non d'artistes, on comprend qu'elles dussent être négligemment traitées comme des articles d'usage courant; mais on comprend aussi qu'elles fussent reproduites presque sans changement d'âge en âge, et cette similitude même, faisait aux yeux des acheteurs une partie de leur mérite. Notre figurine peut donc se rapporter à l'un des types populaires adoptés par le culte cypriote, et vraisemblablement reproduits d'après un modèle commun, avec des différences de temps et de travail local. Les formes lourdes de ces idoles, ainsi que la coiffure tout orientale dont est parfois couverte la tête de l'enfant, portent bien le cachet de leur origine; elles avertissent que, pour l'interprétation de

[1] *Cyprus*, pl. VI. La nudité d'Aphrodite est absolue, ou à peu près; son geste, crûment obscène. Les prêtresses ont les bras en l'air dans l'attitude de l'adoration.

[2] *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XIX, pl. VI.

[3] Lucien, *Amor.*, II.

tels monuments, on doit admettre avec un sage réserve les données de l'art hellénique. Cependant on reconnaît aisément ici, dans l'attitude et l'aspect général, les principaux traits sous lesquels les Grecs représentaient les divinités telluriques, considérées comme mères et nourrices. Parmi les terres cuites du musée de Berlin, il en est une, qualifiée de *Déméter* ou *Gaia Kourotrophos,* qui offre de remarquables analogies avec notre sculpture cypriote [1]. Les caractères des déesses *κουροτρόφοι* (qui élèvent de jeunes garçons) sont loin d'être étrangers à la conception de l'Aphrodite-Astarté de Chypre; la terre cuite représentant Aphrodite Pandémos, assise avec un enfant, en offre un remarquable exemple [2]. Engel constate que, si Déméter avait un culte spécial dans l'île, Aphrodite y était fréquemment reproduite sous un aspect qui pouvait faire confondre les deux personnages [3]. Il ne semble donc pas inadmissible de rapporter notre série de figurines à des simulacres vulgaires de la grande divinité de Chypre considérée à un point de vue des plus austères et sans doute des plus antiques, simulacres nullement étrangers toutefois à la religion et à l'art hellénique [4]. »

Le voile qui environne notre statuette cypriote appartient au costume oriental ; c'est le *tchartchaf* de Trébizonde [5] ou le *mezzaro* génois.

Les auteurs grecs et romains sont parfois quelque peu em-

[1] Panofka, *Terracotten des Museums zu Berlin*, pl. 54, n° 1. Gerhard, *Ant. Bildwerke*, 96, 4.

[2] Panofka, *ouv. cit.*, pl, 23.

[3] *Kypros*, t. II, p. 140.

[4] *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XIX, p. 341 à 344, fig. — Le musée de Capoue possède un certain nombre de statues analogues en tuf, trouvées aux environs ; elles représentent des femmes assises sur un siège, tenant sur leurs genoux ou entre leurs bras des enfants dont le chiffre varie de un à douze. Quelques terres cuites, également des femmes avec un enfant contre le sein, ont été découvertes à Chiusi et à Pæstum. Divinités infernales selon les uns, nourricières selon les autres, ces figures, qui sont évidemment des ex-voto, ont été inspirées par une idée commune. *Ibid.*, t. XXXIV, p. 113 à 118.

[5] *Missions cathol.*, n° 521, p. 263, fig., et 267.

barrassés avec les mythes asiatiques dont ils ne saisissent pas toujours bien exactement la portée.

Lucien ne sait pas trop si la déesse d'Hiérapolis est Hèra, Derceto, ou Rhéa [1]; à Rome, la *Bonne déesse* était prise pour Maia, Cybèle, Junon ou Proserpine [2]. Les théologiens du paganisme confondent ensemble Bacchus, le Soleil, Cérès et la Lune; la Terre, Cérès et Vesta; Vénus et Proserpine; Diane et Cérès [3]. Hèra participe d'Athéné, d'Aphrodite, de la Lune, de Rhéa, d'Artémis, de Némésis et des Parques; on lui donne pour coiffure des tours environnées de rayons; elle tient en mains le sceptre et la quenouille; elle a pour ceinture le *ceste* dévolu à la seule Uranie [4]. Porphyre dit « qu'un des noms de la reine des enfers, Φερρεφάττη, vient de φέρδειν τὴν φάτταν (nourrir la colombe) parce que cet oiseau lui était consacré; d'où il résulte que les prêtres de Maia attribuaient une colombe à leur divinité. Personne ne doute que Maia ne s'identifie avec Coré : μαῖα, qui signifie nourrice universelle, désigne la déesse tellurique, Déméter [5]. » Or il est notoire que la colombe était l'oiseau favori de Vénus. Les habitants de Sardes, en Lydie, rendaient un culte particulier à Déméter [6], dont le nom apparaît seul, puis associé à celui de sa fille sur une inscription d'Érythres, conservée à Smyrne [7].

[1] *De dea Syria*, 13 à 16.

[2] Maia, épouse de Vulcain, suivant une opinion contestée par quelques uns, et mère de Mercure, était assurément, comme Proserpine, une divinité infernale.— Auctor est Cornelius Labeo huic Maiæ ædem kalendis Maiis dedicatum sub nomine *Bonæ deæ* : et eandem esse *Bonam deam* et *Terram* ex ipso ritu occultiore sacrorum doceri posse confirmat..... Sunt qui dicunt hanc deam potentiam habere Junonis, ideoque sceptrum regale in sinistra manu ei additum; eandem alii Proserpinam credunt, porcaque ei rem divinam fieri, quia segetem quam Ceres mortalibus tribuit porca depasta est. Macrobe, *Saturnal.*, I, 12.

[3] Id., *Ibid.*, I, 18. Arnobe, *Adv. gentes*, III, 32, 33, 34.

[4] *De dea Syria*, 32.

[5] *De abstinentia*, 6.

[6] « On croirait que votre cité appartient aux Euménides, non à Déméter, la déesse amie des hommes. » Apollonius de Tyane, *Epist. ad Sard.*

[7] Δήμητρος καὶ Δήμητρος Κόρης. Inscript. du musée de l'école évang. de Smyrne, lig. 22, ap. *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXXIII, p. 115. M. O. Rayet dit à la fin

Julien l'Apostat autorisa la prêtresse Callixène, de Pessinonte, à cumuler le sacerdoce de la *Magna Mater Phrygia*, qu'elle possédait déjà, avec celui de Déméter[1] : l'écart entre les deux déesses était trop minime pour que ces doubles fonctions présentassent aucun inconvénient[2].

L'assimilation d'Aphrodite et de Coré n'est pas moins constatée ; elles se partageaient tour à tour les faveurs d'Adonis (le תמוז syrien) ou du soleil[3]. Vénus représentant l'hémisphère supérieur du globe terrestre, et Proserpine, l'inférieur, quand le soleil parcourait les signes ascendants du Zodiaque, il résidait chez la première ; son séjour dans les signes descendants indiquait une visite à la seconde[4].

Clément d'Alexandrie, qui connaissait à fond les doctrines secrètes des païens, montre Aphrodite φιλομήδεα (*veretri amantem*), née du contact des eaux avec les parties sexuelles d'Uranus mutilé par Cronos ; j'essaierai de traduire ce que le polémiste grec nous apprend sur les mystères de Déméter.

Les mystères de Déméter ne sont rien autre que les rapports incestueux de Zeus avec sa propre mère. La colère de cette mère-épouse lui valut le surnom de Βριμώ (*fremens, indignabunda*) ; les sacrifices à Zeus, le breuvage enfiellé, le cœur de la victime arraché, les cérémonies abominables, tous ces rites sont accomplis par les Phrygiens en l'honneur d'Attis, de Cybèle et des Corybantes. On sait pertinemment que Zeus

de son travail (p. 128). « Déméter-Coré. Nous trouvons ici une preuve de l'identification faite parfois entre la mère et la fille. Cette identification a déjà d'ailleurs été notée par Gerhard sur certaines peintures de vases (*Auserlesene Vasenbilder*, I, pl. 54 ; II, pl. 77 et 131). Sur l'identification de Déméter et de Coré, v. encore une terre cuite décrite par M. L. Heuzey dans les *Monum. de l'assoc. pour l'encour. des études grecques*, n° 5, et la *Mission en Macédoine*, du même savant, XII[e] liv., pl. 23, bas-relief archaïque de Pharsale.

[1] *Epist.* XX.

[2] « Ainsi Phœbus aimait les bergers ; Aphrodite, les bouviers ; Rhéa, les laboureurs ; Déméter, ceux qui n'entendent rien aux affaires de la cité. » Philostrate, *Epist.* XXVII.

[3] Alciphron, *Epist.* XXXIX.

[4] Macrobe, *Saturn.*, I, 21.

ayant arraché les organes génitaux d'un bélier, les jeta dans le sein de Déméter; Zeus, par cette fraude, voulut faire croire qu'il s'était mutilé lui-même en punition de son acte criminel....... Déméter met au monde une fille, Coré ou Phéréphatta, et quand celle-ci devient nubile, son père, oublieux du premier inceste, la séduit en prenant la forme d'un serpent. Le sens d'une telle fable est manifeste : les initiés aux mystères de Sabazius ont pour symbole ὁ διὰ κόλπου θεός (*deus sinum pervadens*), et ce dieu est un serpent tiré du sein des néophytes......... A son tour, Phéréphatta engendre un fils tauromorphe, ce qui fit dire à un poëte : *Le taureau est le père du serpent ; le serpent du taureau* [1].

Δημήτηρ ou Δηώ, Clément emploie les deux noms, représente ici Rhéa, épouse de Cronos et mère de Zeus [2]; le monstre issu de Zeus et de Coré est Dionysos Zagreus, dont le culte se relie aux métallurges crétois [3].

M. F. Lenormant a développé le mythe de Zagreus ; je relève les faits suivants dans cette remarquable étude.

« Le Dionysos mystique a été popularisé en Grèce par les Orphiques au temps de l'influence de leurs doctrines; il a même pénétré à Eleusis. — L'union de Zeus-serpent avec sa fille Coré est une forme plus mystérieuse et plus haute du mythe vulgaire de l'enlèvement de Perséphoné par Hadès. — Zeus a été pris pour un dieu infernal ou chthonien ; Eschyle désigne Zagreus comme fils de Hadès [4]. — Zagreus est le Dionysos chthonien, confondu quelquefois avec Hadès lui-même; Cicéron en fait le Bacchus des mystères orphiques, fils de Jupiter et de la Lune [5].—Dionysos

[1] *Protrept.*, éd. cit., p 26-28. V. aussi Arnobe, *Adv. gentes*, V, 20 et 21. — Saint Théodote d'Ancyre apostrophe ainsi ses juges : Orpheus poeta vester ait quod Zeus Cronon proprium suum patrem occidit, uxoremque habuit propriam matrem Rheam, unde genita est Persephone quam etiam adamavit. C. III, 24; *Acta SS. Maii*, t. IV, p. 160.

[2] Κατ' Ὀρφέα τῷ μὲν Κρόνῳ συνοῦσα Ῥέα καλεῖται · τὸν δὲ Δία παράγουσα καὶ μετὰ Διὸς ἐμφαίνουσα τούς τε ὅλους καὶ τοὺς μερικοὺς διακόσμους τῶν θεῶν, Δημήτηρ. Proclus, *Theolog.*, V, 11.

[3] *Protrept.*, éd. cit., p. 28 et 32.

[4] G. Hermanu, *Æschyl. trag.*, t. I, p. 331. Welcker, *Æschyl. trilog.*, p. 556.

[5] Callimaque, *Fragm* 171. Héraclite d'Éphèse, ap. *Protrept.*, éd. cit., p. 34. *De nat. deor.*, III, 23.

Zagreus montrait le caractère d'une divinité de la génération, d'une personnification de la puissance vitale qui circule dans la nature ; il est invoqué en cette qualité dans les hymnes orphiques, où on l'appelle le dieu *πρωτόγονος* que Zeus avait dans ses éternels desseins résolu d'engendrer [1]. — Bien que tous les attributs de l'ancien Dionysos subsistent chez Zagreus, qui lui emprunte par exemple les cornes bovines, ce dernier offre un caractère beaucoup plus général : il est devenu le monarque universel, la divinité suprême, le maître de tous les immortels [2] ; en lui se réunissent les types du Zeus hellénique et du Sabazios thraco-phrygien ; sous mille formes et mille noms il préside à la génération comme à la mort ; l'intégralité des éléments qui entrèrent dans la légende du Dionysos primordial est subordonnée aux fonctions du nouveau [3]. — On explique le nom de Ζαγρεύς (le fort chasseur) par la chasse dans laquelle le dieu de la mort pousse devant lui et frappe ceux qu'il destine à son empire [4]. Pour Eschyle, Zagreus est le Zeus infernal qui attire chez lui tous les humains ; l'époux de Γῆ [5]. — Après la naissance de Zagreus, les mythes orphiques racontaient sa mort, ou, comme on disait, sa passion, *τὰ παθήματα* [6]. La jalousie des Titans avait conspiré la perte du jeune dieu, confié par Zeus aux Curètes gardiens de sa propre enfance ; les fils d'Uranus attirent Zagreus en lui montrant des jouets, le tuent, le font bouillir et le dévorent. Mais le cœur de la victime échappe à la voracité des meurtriers ; Pallas l'apporte à Zeus, qui foudroie les Titans et charge Apollon de recueillir les restes de Zagreus ; Apollon les inhume à Delphes ;

[1] *Hymn.* XXX, XLV, XLVI, XLVII, L.

[2] *Id.*, XXX, XLV. Nonnus, *Dionys.*, VI, v. 264 et sq. ; X, 297 et sq. Origène, *Contra Celsum*, III, 23.

[3] *Hymn.* XLV à XLVII. A. Maury, *Hist. des relig. de la Grèce*, t, III, p. 323.

[4] Creuzer, *Relig. de l'antiq.*, trad, Guigniaut, t. III, p. 236. Preller, *Griech. Mythol.*, 2e éd., t. 1, p. 627. — Nemrod fut aussi un *robustus venator coram Domino* : *Gen.* X, 9.

[5] *Etym. Gudian.* : ΖΑΓΡΕΥΣ.

[6] Pausanias, VIII, 7.

puis Zagreus ressuscite et reprend sa place dans l'Olympe [1]. — La légende de Zagreus a été racontée par Onomacrite dans son poème sur Dionysos; Athénagore et Tatien attribuent cette histoire aux Orphiques [2]; elle constitue un mythe étranger greffé sur de vagues traditions qui existaient chez les Grecs, mythe dont la doctrine est développée dans le *Rig-Véda*, au sujet du dieu Soma [3]. — La légende de Zagreus diffère des mythes proprement helléniques; elle se rattache par des liens directs et étroits au dogme du dieu solaire qui meurt et ressuscite à intervalles périodiques, dogme fondamental de l'Asie antérieure et des Sémites, de l'Égypte (Osiris), de la Phrygie (Attis), de la Syrie et de la Phénicie (Adonis), et que les Orphiques empruntèrent à la Crète [4]. Dans un chœur des *Crétoises*, Zagreus est désigné comme le dieu national de l'île, et il fait l'objet d'une partie des mystères locaux [5]. La religion de la Crète était aux trois quarts phénicienne, à peine recouverte d'un léger vernis pélasgique et grec qui se montrait surtout dans les noms des dieux et leur assimilation aux personnalités de l'Olympe [6]; c'est donc en Crète que devait s'implanter et s'helléniser le mythe de Zagreus qui a gardé tous les traits de sa provenance asiatique. Zagreus rapproche le Dionysos orphique du dieu de Byblos et de Chypre; Zagreus est l'Adonis crétois. — Tout cependant ne paraît pas crétois dans le mythe de Zagreus; les Orphiques, relativement à la naissance de ce dieu, s'inspirent du Sabazius thrace, originaire de la Phrygie [7], légende où la séduction du serpent est très développée [8]. »

[1] *Protrept.*, éd. cit., p. 30. *Adv. Gentes*, V, 19. *Hymn.* XXX, 31. Proclus, *In Tim.*, V, p. 313.

[2] Pausanias, loc. cit. *Legat. pro Christ.*, 32. *Orat. ad Græcos.*

[3] A. Maury, loc. cit., p. 325.

[4] Gerhard, *Griech. Mythol.*, § 1001, *N. O.* A. Maury, loc. cit., p. 326 et sq. Diodore, V, 75.

[5] Euripide, *Fragm.*, 476. Diodore, V, 78.

[6] Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 27, 32.

[7] V. F. Lenormant, *Sabazius*, ap. *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXVIII et XXIX.

[8] F. Lenormant, *Dionysos Zagreus*, ap. *Gaz. archéol.*, 1879, p. 18 à 24.

Sabazius, fils de Rhéa [1], était un dieu tauromorphe [2], assimilé à Dionysos, à Zeus, et même, par quelques écrivains, à Attis [3].

Arnobe raconte fort au long la légende d'Attis ; on me permettra de citer fréquemment dans sa langue originale un auteur, ici parfois scabreux à traduire.

Apud Timotheum non ignobilem theologorum virum, nec non apud alios æque doctos super Magna Deorum Matre, superque sacris ejus, origo hæc sita est, ex reconditis antiquitatum libris, et ex intimis eruta (quemadmodum ipse scribit insinuatque), mysteriis. In Phrygiæ finibus inauditæ per omnia vastitatis petra, inquit, est quædam, cui nomen est Agdus, regionis ejus ab indigenis sic vocatæ. Ex ea lapides sumptos, sicut Themis mandaverat præcineos, in orbem mortalibus vacuum Deucalion jactavit et Pyrrha: ex quibus cum cæteris et hæc, Magna quæ dicitur, informata est Mater, atque animata divinitus. Hanc in vertice ipso petræ datam quieti et somno, nequam incestis Jupiter cupiditatibus appetivit. Sed cum obluctatus diu id, quod sibi promiserat, obtinere nequisset, voluptatem in lapidem fudit victus. Hinc petra concepit, et mugitibus editis multis prius, mense nascitur decimo materno ab nomine cognominatus Acdestis. Huic robur invictum et ferocitas animi fuerat intractabilis.....

Acdestis, qui bravait à la fois les hommes et les dieux, oblige ces derniers à chercher un moyen de le réprimer; ils réalisent ainsi leur dessein.

Familiarem illi fontem, quo ardorem fuerat suetus et sitiendi lenire flagrantiam, ludo et venationibus excitatum, validissima succendit vi meri : necessitatis in tempore haustum accurrit Acdestis, immoderatius potionem biantibus venis rapit : fit ut insolita re victus soporem in altissimum deprimatur. Adest ad insidias Liber, ex setis scientissime complicatis unum plantæ injicit laqueum: parte altera proles cum ipsis genitalibus occupat : exhalata ille vi meri corripit se impetu, et adducente nexus planta, suis ipse se viribus, ex quo fuerat, privat sexu : cum discidio partium sanguis fluit immensus : rapiuntur et combibuntur hæc terra : malus repente cum pomis ex his punica nascitur, cujus Nana speciem contemplata regis Sangarii vel fluminis filia carpit mirans, atque in sinu reponit:

[1] Strabon, X, p. 471. Hésychius, ΣΑΒΑΖΙΟΣ.

[2] *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXVIII, p. 384 et 386. L. Heuzey, *Miss. en Macédoine*, pl.

[3] *Rev. archéol.*, t. cit. A. Maury, *Hist. des relig. de la Grèce*, t. III, p. 101.

fit ex eo prægnans : tanquam vitiatam claudit pater, et curat ut inedia moriatur; pomis atque aliis bacculis Deum sustentatur a Matre, enititur parvulum. Sed exponi Sangarius præcipit : repertum nescio quis sumit Phorbas, lacte alit hirquino : et quoniam Lydia scitulos sic vocat, vel quia hircos Phryges suis *atagos* elocutionibus nuncupant, inde Attis nomen ut sortiretur effluxit : hunc unice Mater Deum, ore fuerat quod excellentissimo, diligebat, et Acdestis blandus adulto comes, et qua solum poterat, minus rectis assentationibus vinctus, saltuosa ducens per nemora, et ferarum multis muneribus donans; quæ puer Attis primo sui esse dicebat laboris, atque operis glorians : per vinum deinde confitetur, et ab Acdesti se diligi, et ab eo donis sylvestribus honorari : unde vino, quod silentium prodidit, in ejus nefas est sanctum sese inferre pollutis.

Tunc Pessinuntius rex Midas alienare cupiens tam infami puerum conjunctione, matrimonio ei suam filiam destinat : ac ne scævus aliquis nuptialia interrumperet gaudia, fecit oppidum claudi. Verum Deum Mater adolescentuli fatum sciens, interque homines illum tamdiu futurum salvum, quamdiu esset solutus a matrimonii fœdere, ne quid accideret mœsti, civitatem ingreditur clausam, muris ejus capite sublevatis : quod esse turritum ratione ab hac cœpit. Acdestis scatens ira convulsi a se pueri, et uxoris ad studium derivati, convivantibus cunctis furorem et insaniam suggerit ; conclamant exterriti ad horam Phryges : mammas sibi demetit Galli filia pellicis, rapit Attis fistulam, quam instigator ipse gestitabat insaniæ : furiarum et ipse jam plenus, perbacchatus, jactatus projicit se tandem, et sub pini arbore genitalia sibi desecat..... Evolat cum profluvio sanguinis vita : sed abscissa quæ fuerant, Magna legit Mater Deum, et injicit his terram, veste prius tectis, atque involutis defuncti.

« De cet enfouissement naît la violette ; l'arbre, témoin du sacrifice, en est recouvert, d'où la coutume de voiler et de couronner de fleurs les pins sacrés. La fiancée d'Attis, que le pontife Valerius nomme Ia, jette sur le cadavre un moëlleux tissu de laine ; elle pleure avec Acdestis, se tue, et son sang est changé en violettes purpurines. Par l'intervention de la Mère des Dieux surgit l'amandier, symbole du regret. La déesse emporte le pin fatal dans une caverne où, en compagnie d'Acdestis, elle se déchire la poitrine devant ce bois immobile. Acdestis prie Jupiter de rendre l'existence à Attis ; le maître des dieux s'y refuse, mais il accorde sans difficulté l'incorruptibilité du corps, l'accroissement continu

de la chevelure, et la vie au petit doigt qu'agitait un mouvement perpétuel. Satisfait des concessions obtenues, Acdestis consacra la relique à Pessinonte où elle est honorée par des cérémonies annuelles et par un collège de prêtres [1]. »

Le récit abrégé de Pausanias concorde avec la légende d'Arnobe, sauf un détail où l'androgynisme d'Agdistis (sic) est nettement indiqué [2]. Toutefois le voyageur grec a encore donné une autre version d'après le poëte Hermésianax ; la voici : Attis, fils du phrygien Calaos, naquit impuissant (*οὐ τεκνοποιός*). Dès son adolescence il se rendit en Lydie où il institua les mystères de la Mère des Dieux. Jaloux des faveurs dont la déesse comblait ce jeune homme, Zeus envoya dans le pays un sanglier qui ravagea les moissons, tua un certain nombre de Lydiens et Attis lui-même [3].

En face de semblables complications, il n'y a pas lieu de s'étonner que la personnalité d'Attis ait été assimilée à celles d'Adonis, de Zagreus [4] et de Sabazius.

Chez les Syriens, à qui le mythe d'Attis était bien connu sous sa forme ordinaire, circulait en outre une légende identique, habillée de noms historiques remontant tout juste à trois siècles avant notre ère. Là le héros de l'aventure s'appelait Combabos ; l'héroïne était la fameuse Stratonice, d'abord épouse de Séleucus Nicator, puis cédée par ce roi à son fils Antiochus [5].

Le drame étrange dont je viens d'exposer les variantes, drame où la mutilation, soit simulée, soit forcée, soit volontaire, des principaux acteurs, joue un si grand rôle, est-il aussi foncièrement obscène qu'il le paraît ? Au milieu d'un grossier symbolisme, ne pourrait-on découvrir les formules du culte tellurique aux premiers âges de l'humanité ? Zeus qui viole sa mère ou qui féconde le rocher me semble représenter l'origine de l'agriculture ; le se-

[1] *Adv. Gentes*, V, 5 à 7.

[2] Δαίμονα διπλᾶ ἔχοντα αἰδοῖα, τὰ μὴν ἀνδρός, τὰ δὲ αὐτῷ γυναικός. VII.

[3] Ibid.

[4] Macrobe, *Saturn.*, I, 21. Clément d'Alexandrie, *Protrept.*, éd. cit., p. 32.

[5] Lucien, *De Syria dea*, 15, 19 à 26.

cond inceste commis avec Coré, divinité infernale qui deviendra la compagne d'Hadès, cache sous un voile allégorique la découverte de l'exploitation des métaux : pour accomplir son criminel dessein, Zeus revêt la forme du dragon, gardien mystérieux des trésors cachés sous la terre. Les diverses mutilations auraient trait aux efforts de l'homme quand il veut obtenir les produits du sol : la mutilation fécondante symbolise l'emploi des instruments et des engrais destinés à la culture des végétaux comestibles qui se reproduisent par la semence; la mutilation stérile s'applique à l'inertie des substances minérales. La personne équivoque d'Acdestis, chasseur sauvage aux passions brutales, figure l'homme vivant au milieu des forêts, et, par des circonstances dissimulées sous le nom de Nana (Artémis?), initié tout à coup à l'industrie des métaux dont Attis, favori de la Mère des Dieux, est l'emblème. L'intervention de Bacchus et de Midas dans le mythe d'Attis a également sa valeur : d'abord les rapports de Dionysos avec les métallurges crétois ne laissent aucun doute [1]; ensuite Dionysos doit être pris lui-même pour une divinité métallurgique, puisqu'il accorda à Midas le don de changer en or tous les objets touchés par ce roi de Phrygie, c'est-à-dire qu'il lui révéla les secrets de l'extraction du précieux métal [2].

Reste encore un fait que je tiens à relever : le rôle du bélier et des toisons de laine dans les légendes de Zagreus et d'Attis [3]. Ce rôle ne saurait être purement fortuit; on peut le motiver par un

[1] Pausanias, VIII. *Protrept.*, éd. cit., p. 32. *Adv. gentes*, V, 19.

[2] « Suivant l'auteur du *Traité des fleuves*, Midas, en tournée dans son empire, arriva dans une contrée stérile où il manqua d'eau. Il frappa le sol, mais ce fut une source d'or qui jaillit. Alors il implora Bacchus, qui changea le métal en une eau limpide. » Jacobi, *Dict. mythol.*, MIDAS. Le sens de cette version n'est pas difficile à trouver — Le grenadier (ῥοά) était consacré à Bacchus (Pausanias, V), et c'est une grenade qui cause la maternité de Nana.

[3] Quid enim sibi vult illa pinus, quam semper statis diebus in Deum Matris intromittitis sanctuario?..... Quid lanarum vellera, quibus arboris colligatis et circumvolvitis stipitem. *Adv. gentes*, V, 16. Jupiter arietem nobilem bene grandibus cum testiculis deligit, execat hos ipse, et lanata exuit ex folliculi tegmine. *Ibid.*, 21.

procédé métallurgique qui touche lui-même, suivant un Ancien, au mythe de la toison d'or.

Les Soanes qui habitent les hauteurs du Caucase sont une nation belliqueuse. On dit que l'or est charrié chez eux par les torrents, et que ces barbares le recueillent à l'aide de cribles et de toisons laineuses (φάτναις κατατετρημένais καὶ μαλλωταῖς δοραῖς); d'où l'origine de la fable de la toison d'or [1].

Macrobe mentionne le Dionysos Hébon de la Campanie, taureau à face humaine barbue [2]; mais les monuments figurés relatifs à Zagreus ne sont pas communs : M. F. Lenormant en a donné une liste que je mets à contribution.

1° *Litra* d'argent de Sélinonte. Face, Coré recevant le serpent dans son sein ; revers, le taureau à tête humaine, type habituel de Sélinonte et de presque toutes les cités de la Sicile et de l'Asie méridionale. — 2° Tête en marbre rouge du musée de Berlin. Bacchus enfant, dont la coiffure de pampres comporte en arrière une tête de taureau [3]. — 3° Deux vases trouvés à Panticapée. Perséphoné demande à Zeus de ressusciter Zagreus : Athéné et Hermès reçoivent Iacchos des mains de Coré [4]. — 4° *Cylix* à figures rouges sur fond noir, provenant de Vulci et donné par le duc de Luynes au Cabinet des médailles de Paris. Intérieur : Perséphoné assise, couronnée de lauriers et richement parée ; elle tient sur ses genoux Zagreus, enfant taurocéphale ; une ciste ronde suspendue indique que la scène a pour théâtre un *thalamus* nuptial. Une oie caractéristique, placée aux pieds de la déesse, empêche de confondre cette dernière avec Pasiphaé [5]. Extérieur : de

[1] Strabon, XI, 11, 19.
[2] *Saturn.*, I, 48.
[3] Gerhard, *Berlin's antike Bildwerke*, n° 45; *Archaeol. Zeitung*, 1851, pl. 33.
[4] L. Stephani, *Compte-rendu*, 1860, pl. II; 1859, pl. I.
[5] « L'oie, symbole tellurique qui appartient d'une manière spéciale à l'Hercyna de Lébadée, est mise dans la légende en rapports directs avec la fille de Déméter. Cet oiseau compte au premier rang des animaux sacrés de la déesse; il figure à côté d'elle principalement sur les vases peints et aussi sur quelques terres cuites. Une analogie étroite est à remarquer entre le Minotaure et le Dionysos infernal :

chaque côté, une Ménade ivre entre deux satyres brandit un membre humain arraché. C'est une scène des *omophagies*, rite sanglant et nocturne originaire de la Crète, en vigueur dans plusieurs îles de l'Archipel [1]; elle confirme singulièrement l'interprétation du sujet peint à l'intérieur [2].

Un monument prouverait que Zagreus fut en Chypre l'objet d'un culte spécial. Parmi les terres cuites exhumées à Citium, images archaïques dont, nous l'avons dit, on faisait le commerce aux alentours des temples, je distingue une statuette, le haut du corps nu, les parties inférieures couvertes d'un jupon rayé; elle est taurocéphale; ses bras relevés en cercle aboutissent au museau. Le buste, dénué de saillies, affirme le sexe du personnage qui est

Pasiphaé, en qualité de personnification lunaire, touche de fort près à Perséphoné; l'Aphrodite Perséphassa, ou Vénus Proserpine, recevait quelquefois le nom de *Pasiphaëssa*. Dans les fables crétoises, la naissance du Minotaure reproduit parmi les héros la génération du Zagreus tauromorphe engendré par Coré. Il est vrai que le fils de Pasiphaé n'est pas né d'un serpent mais d'un taureau, néanmoins les Orphiques ont adopté cette identité de nature entre le père et le fils, puisque, dans les données de la secte, Zagreus est un Zeus Dionysos dont on dit : εἷς Ζεύς, εἷς Ἀΐδης, εἷς Ἥλιος, εἷς Διόνυσος. Le Dionysos tauromorphe, que l'on évoquait la nuit sur les bords du lac Alcyonien, était appelé Βουγενής. Creuzer, *Abbild. zu symbolik*, p. 59 et sq. Pausanias, IX, 39, 4. Preller, *Demeter und Persephone*, p. 170. *Bollet. arch. napol.*, n. s., t. IV, pl. 11. Gerhard, *Prodr. myth. Kunsterklær.*, p. 94, n° 101; p. 131, n° 34 : *Ueber den Bilderkreis von Eleusis*, p. 530, n° 180. Le baron de Witte, *Rev. numism.*, 1840, p. 397 et sq. Preller, *Griech. Mythol.*, t. II, p. 120. Gerhard, *Griech. Mythol.*, § 429, 3. Guigniaut, *Relig. de l'Antiq.*, t. III, p. 1060 et sq. Macrobe, *Saturn.*, I, 18 et 23. *Protrept.*, éd. cit., p. 28. *Adv. gentes*, V, 21. Firmicus Maternus, *De errore profan. relig.* Plutarque, *De Iside et Osiride*, 35. » — Le Minotaure, comme Zagreus, était un symbole métallurgique. Dans le labyrinthe construit par Dédale, je vois les *cuniculi* d'une mine; dans le monstre qui y résidait, un chef d'atelier; dans le tribut de sept jeunes gens et sept vierges imposé aux Athéniens, des travailleurs forcés qu'une existence souterraine ne laissait pas vivre longtemps.

[1] *Protrept.*, éd. cit., p. 30 et 68. *Adv. gentes*, V, 19. Firm. Maternus, *ouv. cit.*, p. 9. Porphyre, *De abstin. carn.*, II, 55. Elien, *Var. histor.*, XIII, 2; *De nat. animal.*, XII, 34. Sophocle, *Fragm.* 602, éd. Nauck. *Schol. ad Aristophanem*, *Ranæ*, 357. Euripide, *Fragm.* 476. Plutarque, *De defect. oracul.*, 13.

[2] *Gaz. archéol.*, 1879, p. 25, 27, 29, 33 à 36, fig. et pl.

certainement masculin et ne peut se confondre avec les vaches de Tyrinthe et de Mycènes [1].

Une anse de vase en bronze, provenant de Curium, n'est pas aussi claire; je crois néanmoins devoir la signaler à l'attention du lecteur. Ce curieux morceau de style grec offre une tête de taureau bien caractérisée, surmontant un buste humain assez modelé pour laisser reconnaître que l'artiste avait un éphèbe en vue, non une femme [2].

Je n'essaierai pas d'expliquer le tauromorphisme de Zagreus et du Minotaure en m'appuyant sur les conjectures de M. Schiern au sujet des fourmis cornues qui recueillaient l'or dans l'Inde (v. t. II, p. 328); bornons-nous à rappeler que le taureau Nandi est un des attributs de Shiva envisagé comme divinité bienfaisante (v. t. II, p. 273, fig.). Les cornes étant regardées comme l'emblème de la force et du pouvoir, le tauromorphisme des divinités infernales ou des êtres occultes symboliserait l'énergie et la persévérance nécessaires aux mineurs pour exploiter les filons métalliques.

Deux statues de Golgos représentent des divinités telluriques vêtues de robes talaires; leur physionomie empreinte d'une remarquable sévérité engage à y voir l'idole d'Hécate. La meilleure de ces figures a les bras mutilés; l'autre, qui tient un flambeau allumé dans chaque main, montre une attitude trop dénuée de mouvement pour convenir à Cérès cherchant sa fille [3].

Une intaille grecque de Curium, scarabéoide de calcédoine monté en argent, a pour sujet l'enlèvement de Perséphoné par Hadès; M. King décrit ainsi cette pierre.

[1] *Cyprus*, p. 51, fig. *Mycènes*, p. 59, 60, 137, fig. — Une idole mycénienne, très archaïque et ornithocéphale, dont les bras se replient en cercle sur la poitrine, a des saillies féminines bien prononcées. *Ibid.*, p. 205, fig.

[2] *Cyprus*, pl. XXX. Les anses de vases en terre cuite provenant de Mycènes représentent des têtes de vache reconnaissables à l'effilement du museau. *Mycènes*, p. 174 et 175, fig.

[3] *Cyprus*, p. 152 et 153, fig.

Homme barbu, longue chevelure attachée par un cordon en style primitif; il saisit et embrasse une jeune fille qui cherche à se dégager et laisse échapper un flambeau qu'elle tenait en main. Le premier personnage est vêtu d'une robe talaire avec une chlamyde sur l'épaule; la femme a une longue tunique et un court vêtement de dessus, sa tête est couverte de la *mitra* hémisphérique, coiffure nationale dans les îles grecques, comme on le voit sur les portraits conventionnels de Sappho. Le flambeau, introduit par anticipation, met hors de doute qu'il s'agit là du rapt de Proserpine; la victime est la future reine des enfers. Aucun exemplaire de cette scène n'existe maintenant sur les intailles, mais le don de mauvais augure fait à Néron par Sporus prouve que d'autres éminents artistes l'ont traitée [1]. Une ancienne peinture de vase représente néanmoins la même légende, et, encore ici, le dieu, en opposition à la règle générale suvie à l'égard des images divines, porte une longue robe, emblème d'une puissance mystérieuse. Euripide, dans Alceste, fait probablement allusion à cette robe, lorsqu'il introduit sur le théâtre la Mort sous une forme visible en lui donnant le nom de μελάμπεπλος (le *peplos* était le plus ample vêtement des femmes grecques). Notre intaille, par l'excellence de sa composition, par l'énergique expression d'une idée rendue avec une crudité que repousse la délicatesse moderne, par le fini miraculeux des détails, témoin le petit joyau du bonnet de la jeune vierge, prend sûrement la tête de tout ce que l'on connaît d'œuvres analogues en style archaïque....... Le sujet fut vraisemblablement choisi pour le cachet d'une dame à cause de son rapport avec les mystères de Déméter — les anciens Athéniens, dit Plutarque, appelaient les morts *Démétrians* — et il a été pris comme un avertissement emblématique de la brièveté de l'existence [2].

Que la déesse de la mort ait été adorée dans l'île de Chypre parallèlement à celle de la vie, rien de plus simple; l'une et l'autre ne sont que le dédoublement personnifié des attributions d'une divinité unique, la Nature, instigatrice de tout ce qui commence et par conséquent finit. Les vieilles religions italiques l'entendirent ainsi en identifiant la funèbre Libitine tantôt avec Vénus, tantôt avec Proserpine; dans l'Inde, Shiva, dont le culte est antérieur

[1] Auspicanti Sporus annulum muneri obtulit, cujus gemmæ sculptura erat Proserpinæ raptus. Suétone, *Nero*, XLVI.

[2] *Cyprus*, p. 378 et 379, pl. XXXIX, fig. 2.

au vishnouvisme, se présente sous la double face de la destruction et de la reproduction [1].

Aérias, la divinité des anciens métallurges cypriotes, pourrait bien avoir été introduite dans les régions occidentales, où son nom, à peine altéré, fut augmenté d'un qualificatif latin; modifications qui, suivant une certaine probabilité, en accentuèrent davantage le caractère tellurique.

M. du Châtellier a récemment découvert, à Kervadel en Plobannalec (Finistère), un menhir en forme de cône tronqué, dont le pourtour est revêtu de figures sculptées en relief, à savoir: Mercure psychopompe; Hercule (?); un dieu nu, armé de la lance, du bouclier, et coiffé d'un casque muni d'appendices analogues à des cornes (Mars) [2]; enfin un groupe de deux personnages, homme et femme, le premier tenant un objet que l'on a pris pour un marteau, la seconde habillée des pieds à la tête. Près de l'homme est un animal que le mauvais état du tableau interdit de spécifier [3]. Une savante note de M. Anatole de Barthélemy jette la plus vive lumière sur ce groupe, qui offre d'étroites relations avec les sculptures d'un autel trouvé jadis à Ober-Seebach (Alsace), autel que le bombardement de 1870 aurait fait, on l'assure, disparaître du musée de Strasbourg. Le monument, en grès vosgien, a été heureusement photographié et reproduit par l'héliogravure : il représente un homme barbu, debout, manteau

[1] Jacobi, *Dict. mythol.* : LIBITINE; SIVA. V. encore Gerhard, *Venere Proserpina*; *Hyperboreisch-rœmische Studien*, t. II, p. 119 et sq. (traduction allemande de la précédente dissertation, publiée à Fiesole en 1826); *Ueber Venusidole; Gesam. Abhandl.*, t. I, p. 275 et sq. — Plutarque (*Quæst. rom.*, 20) et Clément d'Alexandrie (*Protrept.*) identifient Aphrodite avec Perséphoné lorsqu'ils qualifient la première, l'un, d'ἐπιτύμβια, l'autre, de τυμβοῦχος.

[2] Un des bas-reliefs gallo-romains, trouvés à Paris en 1711 et conservés au Musée de Cluny, représente le dieu Cernunnos sous l'aspect d'un vieillard barbu, chauve, avec des oreilles et des bois de cerf munis de grands anneaux. Bordier et Charton, *Hist. de France*, t. I, p. 60, fig.

[3] *Rev. des Soc. sav.*, sér. VII, t. I, p. 128 à 143. *Rev. archéol*, n. s., t. XXXVII, p. 104 et 129, pl. III à V. — Le monument est à Kernuz, domaine des du Châtellier.

court (*chlamys*), tunique collante descendant jusqu'aux genoux et serrée à la taille par une ceinture à boucle (*caracalla*). Notre personnage tient de la main droite un marteau à longue hampe en manière de sceptre; la main gauche porte un objet carré qui pourrait bien être une petite enclume; en bas, un chien. A côté surgit une femme drapée dans un pallium pardessus son vêtement talaire; elle presse contre sa poitrine une boule (pomme ou *sphæra*) et s'appuie sur une corne d'abondance.

Dans l'effigie masculine, M. de Barthélemy reconnaît sans hésitation Taranis, dieu infernal, équivalent gaulois de Dis Pater ou Pluton dont le culte a laissé des traces sur le sol français [1]. Taranis, que l'on assimile à Jupiter, est néanmoins une divinité essentiellement souterraine, et, en conséquence, métallurgique [2]. Quant à la compagne de Taranis, le docte secrétaire de la Commission de la topographie des Gaules croit pouvoir l'identifier, à Kervadel comme à Ober-Seebach, avec une déesse *Aerecura* que révèlent plusieurs inscriptions rencontrées en France, en Afrique, à Aquilée, en Pannonie, en Wurtemberg et dans le grand-duché

[1] A Niederbetschdorf, commune voisine d'Ober-Seebach, on a découvert une inscription votive en l'honneur de Dis Pater. Deux autels, conservés dans les musées de Lyon et de Nîmes, représentent le même dieu accompagné d'un chien, mais sans légende.

[2] Taran, Taranis, Taranucnus ou Taranuchus, divinité qui présidait au tonnerre comme le Jupiter latin. Jacobi, *Dict. mythol.*, p. 460. Tonnerre, en effet, se dit *tarh* en celtique, mais ce radical a encore d'autres sens qui se relient plus ou moins étroitement aux idées abstraites de réclusion, de force brutale, de spontanéité, ou qui indiquent l'action de perforer, trancher, creuser (la terre). — *Tar*, ventre. — *Tar*, habitation, demeure, séjour. — *Tar*, impétueux, rude, brusque, rigoureux. — *Tardd* (*Tarh*), ébullition, bouillonnement, émanation, sortie, origine. — Il paraît par *Tarh*, *Tarh-calon*, *Taradr*, *Tarer*, que *Tar* a signifié pointe, taillant, tout ce qui peut percer, trouer, couper etc. De *Tar* pris en ce sens est venu le latin *teredo*, teigne, ver qui perce les draps. *Tairis*, coupé, brisé, en malais. *Dar*, en chaldéen, labourer, couper la terre. *Taradr*, tarière, latin *teredo*, dérive également de *Tar*. Bullet, *Dict. de la langue celtique*, t. II, p. 403 et 404. — Taranis a certainement quelques rapports avec le dieu scandinave Thor, armé de la massue *iolner* et gardant au fond du Nifflheim (enfer) le serpent Iormoungandour. V. Jacobi, *Dict. cit.*

de Bade [1]. De ces monuments épigraphiques, celui qui affirme le plus nettement le caractère tellurique d'Aerecura est l'ex-voto d'Announah (ancienne Thibilis Numidie) aujourd'hui au Louvre.

TERRAE MATR..
AERECURE· MA
TRI DEVM· MAG
NAE IDEAE
POPILIA· M· FIL
MAXIMA· TAVRO
BOLIVM ARAM
POSVIT MOVIT
FE· CIT [2].

Avec sa réserve habituelle, l'auteur, dont je viens d'analyser le travail, conclut ainsi :

Il ne m'appartient pas, dans une simple note, de chercher à établir ce qu'était au juste la divinité nommée *Aerecura*, assimilée parfois à Cybèle, à Cérès ou à Proserpine [3] ; il suffit en ce moment de constater que cette déesse, chez les Gaulois, fut associée à Taranis, devenu Dis Pater ou Pluton à l'époque romaine. Le monument d'Ober-Seebach la représente ayant à ses pieds une corne d'abondance ; l'autel de Sulzbach la montre

[1] *Erecvre (S)extilivs Cospellvs de svo donavit* (Vieu, Ain; Allmer, *Inscript. ant. etc. de Vienne*, III, p. 385). — *(Diti patr(i) et Aerecvrae* (Aquilée; *Corp. inscript. latin.*, t. V, n° 725, v. aussi le n° 8970 *a*). — D. P. ET. AE. C., que M. Mommsen propose de lire *Diti patri et Aerecvrae* (Carnuntum en Pannonie; *Corp. inscript., lat.*, t. III, n° 4395). — *Otacilia matrona Herecvre.* — *Aerecvre et Diti patri.* (Rottenburg, Wurtemberg, et Sulzbach, Bade; Brambach, *Inscr. Rhen.*, 1638 et 1679; Gerhard, *Arch. Anz.*, 1865, p. 88. — Dans une peinture sépulcrale de Rome, *Aerecvra* est encore associée à Dis Pater. *Corp. inscr. lat.*, t. VI, n° 142.

[2] L. Renier, *Inscript. rom. de l'Algérie*, n° 2579. Frœhner, *Notice sur la sculpt. ant. du Louvre*, n° 459.

[3] A Sétif, Pluton est représenté à mi-corps, auprès de Cérès (Renier, *loc. cit.*, n° 3300); à Aumale, deux inscriptions le mentionnent avec Cybèle et Cérès (Id., *ibid.*, n°s 3576 et 3581); à Napoca, en Mœsie, nous trouvons Dis Pater et Proserpine (*Ephem. epigr.*, t. II, p. 302, n° 372), ainsi qu'à Cologne et à Augsbourg (Orelli, 1468 et 1472).

tenant une corbeille de fruits, ce qui fait penser à Sifa [1], femme du dieu Thor ; Thor était, comme Taranis, maître du tonnerre, comme lui il portait un marteau, et Sifa, dans la mythologie du Nord, était la Terre. Le culte d'Aerecura, en Gaule et en Germanie, peut expliquer certaines légendes qui font allusion à Cybèle.

Si le rapprochement que je propose est admis, il en résulterait la constatation d'un fait curieux : c'est le premier exemple, en Armorique et dans l'Ouest, d'une représentation mythologique dont on n'avait encore trouvé de traces que dans le midi et dans l'est de la Gaule, ainsi qu'en Germanie [2].

Les similitudes de nom et d'attributions (*Aerecura*, gardienne du cuivre, des métaux) [3] sembleraient justifier l'identification de l'Aérias cypriote avec la déesse tellurique de l'Occident. Chez les Germains la divinité mère s'appelait Hertha, orthographié aussi Aerthas ou Aertha, et celle-ci ramène droit à la déesse scandinave Iord, la Terre, épouse d'Odin et mère de Thor [4]. Aérias, Aerthas, Iord, Aerecura, Rhea, sont les variantes du même terme appliquées à une même idée. Qui donc propagea le terme et l'idée dans la majeure partie de l'Ancien Monde ? Vraisemblablement les métallurges nomades qui, de l'Asie centrale, rayonnèrent en

[1] Il y a encore Séva ou Siba, déesse slave qui présidait aux végétaux. On la représentait tenant une pomme et une grappe de raisin. Jacobi, *Dict. cit.*, p. 440.

[2] *Un mot sur l'une des fig. du menhir de Kernuz*, ap. *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXXVII, p. 376 à 379 et pl. XII.

[3] Des neuf inscriptions relevées ci-dessus, sept orthographient AE ; une, HE (peut-être un A écimé?); une, E simple. Ces deux dernières, si elles ne sont pas mutilées, prouveraient que l'AE d'Aerecura, articulé en son simple, ne se divisait pas comme dans *aer*. Quant au nom Aérias, sa prononciation est difficile à établir. Séduit par des similitudes extérieures, je crains d'être allé trop vite en faisant intervenir le grec dans l'étymologie d'Aérias qui pourrait être tout aussi bien sémitique. הרור, הר (*mons, collis*, d'où ὄρος, montagne, ὅρος, borne, cippe, poteau) est un radical qui s'accorde parfaitement avec l'idée d'une divinité tellurique et métallurgique, manifestée sous la forme, soit d'une pierre brute, soit d'une borne conique. — Le nom antique d'Orange, la ville des Cavares, était Arausio; Arusione sur la Table de Peutinger.

[4] Jacobi, *Dict. cit.*, p. 228 et 251. — Une singulière corrélation me semble exister entre la légende de Iord et les mythes asiatiques exposés plus haut.

tous sens [1], car nous allons peut-être rencontrer une déesse du cuivre là où on ne l'avait pas encore soupçonnée.

Un savant missionnaire catholique, dont les remarquables études ont pour objet d'établir l'origine asiatique des tribus sauvages de l'Amérique boréale, le R. P. Petitot, rapporte une légende fort curieuse qui devient en quelque sorte le corollaire obligé des faits exposés ci-dessus.

Lorsque, vers la fin du dernier siècle, de hardis explorateurs découvrirent le Lac des Esclaves, la Rivière du Cuivre et le fleuve Naotcha, aucun instrument, aucune arme de métal, ne furent rencontrés aux mains des naturels du pays. Ces derniers devaient donc, au point de vue scientifique actuel, être classés en plein Age de la pierre : il n'en est pas tout à fait ainsi, car leurs traditions et leur vocabulaire accusent explicitement la connaissance des métaux ouvrés, à une époque plus ou moins lointaine.

Selon une grande vraisemblance, les premiers *coureurs de bois* franco-canadiens, qui vécurent parmi les Dènè, antérieurement à l'apparition des voyageurs anglais, trouvèrent chez ces Indiens quelques vestiges de cuivre façonné. Le nom de *Couteaux-Jaunes* donné à la tribu Dènè, la plus voisine de la Rivière du Cuivre, a certainement une raison d'être.

La légende recueillie par le R. P. Petitot a pris des formes diverses chez les peuplades qui l'ont conservée. Ces variantes d'un thème primitif ont une certaine valeur comme documents historiques, car la part de l'élément fabuleux n'y est pas difficile à faire : voici d'abord la version des *Couteaux-Jaunes*.

[1] La source orientale des cultes celtiques est démontrée par les noms de plusieurs divinités, noms qui, sous un déguisement latin, voilent leur origine sémitique. Bélisama, la Minerve gauloise, et Bélénus, équivalent d'Apollon depuis l'Illyrie jusque dans l'île de Bretagne, représentent le couple divin de Sippara (Sépharvaïm); *Bel-Shamash* (בל-שמש, le seigneur soleil d'été) et son associé Bel-Anoun ou Anounit (ענן), mentionné par la Bible sous la forme ענמלך, (IV *Reg.*, 17, 31). M. J. Quicherat avance sous toutes réserves (*Rev. des Soc. sav.*, série VII, t. I, p. 325) qu'il a pu exister en Gaule une déesse Belina, d'où *Belna* (Beaune) et *Beliniacum* (Bligny).

Ravisseur d'une femme dènè, un Esquimau l'avait emmenée au loin, dans les îles de la mer de glace. Il eut d'elle un fils; mais, quoique bien traitée, l'étrangère supportait mal son esclavage; un jour elle se jeta dans une barque avec son enfant et elle vogua vers l'Orient, cherchant sa nourriture sur les rivages des îles nombreuses qu'elle rencontrait en route. Après une navigation assez longue, la fugitive atteignit l'embouchure d'un fleuve inconnu : elle était fort embarrassée, ignorant si la terre en vue possédait ou non des habitants, lorsque tout à coup le loup blanc (*manitou*, génie des Dènè-Dindjié) vint à la rencontre de la pauvre exilée, nagea devant son esquif, aborda à un point du rivage et disparut dans les bois.

Le loup décelant toujours la présence du renne qu'il poursuit sans cesse, la voyageuse se regarda comme sauvée; elle prit terre, emmancha une alène de fer au bout d'une gaule, attendit le gibier à l'affût, et tua bientôt un renne dont la chair boucanée lui fournit d'abondantes provisions de route. Mais, son petit Esquimau la volant en cachette, elle le délaissa sans pitié et continua à marcher seule.

Au bout de quelque temps, elle aperçut, non loin du fleuve qu'elle remontait (la Rivière du Cuivre), une vive lueur au sommet d'une montagne; cette lumière était répandue par du cuivre natif : la voyageuse en ramassa des morceaux et les emporta.

Enfin elle arriva chez des hommes dont elle comprit le langage : c'étaient des Dènè. « Là-bas, leur dit-elle, j'ai trouvé du métal jaune. » Ils y coururent, et ils tirèrent ensuite de grands avantages du fer et du cuivre qu'elle leur procura.

Malheureusement un jour, la femme au métal fut insultée par ses obligés; profondément blessée, elle s'enfuit, et eux la poursuivirent. Mais, ayant gravi la montagne d'où s'échappait la lueur, elle s'enfonça sous terre, et le métal disparut avec celle qui l'avait trouvé.

« Ce dénouement de la tradition Couteau-Jaune, ajoute le R.P. Petitot, rappelle une fable des Kollouches, qui fait disparaître,

dans le cratère du mont Edgecumbe, près de Sitka, une créature mythique que ces Indiens nomment *la femme qui soutient le monde*. Ils prétendent qu'elle supporte le disque terrestre au-dessus des flots, comme la tortue des Algonquins, le pivot des Dènè et l'éléphant des Hindous. Dans cette légende, le cuivre n'est pas mentionné, bien qu'une autre Rivière du Cuivre, tributaire du Pacifique, existe dans les mêmes parages, et que les Dènè Atnans y soient voisins des Kollouches avec lesquels ils ont plus d'un rapport. »

Toutefois, malgré le silence gardé par la légende kollouche au sujet du métal, le R. P. Petitot incline à placer chez les Atnans le point de départ de la tradition Couteau-Jaune. Voici les faits qui motivent son opinion : 1° l'usage du cuivre, répandu chez les Kollouches, les Aléoutes et les Atnans, avant la découverte, s'y est conservé, tandis qu'il a été perdu par les Couteaux-Jaunes et le reste de la nation des Denè-Dindjié qui a passé à l'orient de la grande Cordillère américaine ; 2° de l'aveu des Couteaux-Jaunes, on ne trouve plus de cuivre natif le long de la rivière Copper-Mine de l'Océan Glacial, mais il en existe toujours sur les bords du fleuve du même nom, tributaire du Pacifique ; 3° enfin, la configuration de l'Amérique russe, la chaîne des Aléoutiennes et des Kouriles, le peu de profondeur de la Mer de Behring aux environs du détroit, ainsi qu'aux bouches des fleuves Youkon et du Cuivre, la présence de nombreux volcans dans l'Alaska et les Aléoutiennes peuvent seuls concorder avec la légende des Couteaux-Jaunes et la justifier. Elle resterait inexplicable si on reportait la scène aux bords de la Mer Glaciale et de la Copper-Mine River de Hearne.

Le récit des Dènè Chippewayans des lacs Athabaskaw et Ile à la Crosse diffère un peu du précédent par les détails, mais la conclusion ne change pas.

« Au temps des géants, l'un d'eux errait sur les bords de la mer glacée. Il rencontra un autre géant, lui livra un combat acharné et aurait eu le dessous, si l'homme (dènè) qu'il protégeait n'eut

secouru son bienfaiteur en tranchant le nerf de la cuisse de l'adversaire avec une dent de castor gigantesque [1]. Le géant vaincu tomba à la renverse dans la mer de façon que sa tête atteignit la rive américaine, ce qui forma un pont naturel sur lequel eurent lieu les migrations du renne. Plus tard une femme étrangère suivit la route ainsi tracée et arriva de l'Occident après de longues journées de marche. Elle fut très bien reçue des Dènè parce qu'elle leur apportait du fer et du cuivre. Elle fit même plusieurs voyages; mais ayant été outragée par ceux qu'elle avait enrichis, elle s'engloutit sous terre avec son trésor. Dès lors les émigrations cessèrent. »

Un érudit danois, M. le docteur H. Rink, a rencontré au Groënland la même légende populaire. Il y est d'abord question d'une femme étrangère qui faisait de fréquents voyages entre le continent américain et la terre groënlandaise; puis d'une excursion lointaine entreprise par les Groënlandais pour se procurer des couteaux de métal [2].

Les Dindjié n'ont pas de tradition semblable; mais le R. P. Petitot a entendu de leur bouche un autre récit qui offre encore plus de garanties, car l'apologue y fait place à une narration quasi-historique.

« Deux frères, après s'être égarés sur mer, furent recueillis par des étrangers qui naviguaient dans de vastes pirogues. Ces frères commercèrent tour à tour avec des hommes jaunes, noirs et blancs; puis, étant arrivés à l'embouchure d'un fleuve qui, di-

[1] Cette dent (*ru*) rappelle à l'esprit le *Castoroïdes Ohioensis* de Foster, rongeur de 5 à 6 pieds de long dont les restes ont été découverts dans plusieurs États de l'Union Américaine, notamment ceux de l'Ohio, de New-York, du Mississipi, etc. Le *Castoroïdes* appartient à l'époque récente de l'âge quaternaire, ainsi que le *Trogontherium* de la Grande-Bretagne. L'un et l'autre de ces énormes castors vivaient conjointement avec des espèces perdues, analogues dans les deux continents, en même temps que le mammouth et le renne. *Missions cathol.*, 1879, nº 514, p. 542.

[2] V. *Congrès améric. de Nancy*, t. II, p. 188; communication faite par l'entremise de M. Valdemar Schmit.

sent-ils, venait du soleil (l'orient) et, chez des hommes rouges, ils furent reconnus par eux comme des compatriotes et se fixèrent définitivement dans le pays. Les Dindjié sont leurs descendants. »

J'ai glané jusqu'ici dans le champ cultivé par le dévouement de l'érudit missionnaire : ses conclusions doivent être reproduites in extenso.

Les divergences qui existent entre les deux premières traditions sont à remarquer. Dans celle des Couteaux-Jaunes, la femme introductrice du métal est de race dènè ; dans la légende chippewayane, c'est une étrangère. En abordant à la Rivière du Cuivre, la femme dènè retourne parmi des compatriotes ; l'étrangère fait plusieurs voyages d'un continent à l'autre. Le récit n° 1 parle d'une navigation d'île en île ; le n° 2, d'un détroit traversé sur un pont de glace.

Que faut-il conclure de cela ? Qu'il est arrivé probablement en Amérique deux peuples introducteurs de métaux. Le premier, peuple navigateur à peau rouge ou brune, y aurait abordé par la chaîne des Aléoutiennes ; le second, peuple composé de trois éléments, jaune, noir et blanc, y serait entré par le détroit de Behring. Une circonstance tendrait à confirmer cette opinion : les Dindjié, les Kenaïtse et les Kollouches sont effectivement divisés, les uns en deux, les autres en trois camps ou sections qui portent, comme les Siamois, les dénominations de *gens de la droite*, *gens de la gauche et gens du milieu*, ainsi que celles d'hommes blancs, d'hommes noirs et d'hommes jaunes ou bistres.

Enfin il est probable que, par la fable de l'engloutissement de la femme aux métaux, au sommet d'une montagne enflammée, il faut entendre une violente éruption volcanique qui aurait jeté l'épouvante parmi les émigrants, soit en opérant le soulèvement de la grande Cordillère américaine, soit en rompant l'isthme, qui relia incontestablement l'Asie à l'Amérique, pour ouvrir le détroit de Behring [1].

Quoi qu'il en ait pu être, il devient patent que l'usage de la pierre, soit polie, soit même simplement taillée, est postérieur en Amérique à l'usage des métaux ouvrés, ou du moins qu'il a survécu à ce dernier. Il n'en faut pas davantage pour démontrer par analogie que la même chose a pu et dû

[1] L'apparition de la grande chaîne qui longe l'Amérique du nord au sud, et de celle qui traverse l'Asie centrale, toutes deux volcaniques et offrant un développement colossal, présente des caractères assez frappants de nouveauté relative. F. S. Beudant, *Cours élém. de géologie*, Paris. 1872.

avoir lieu dans d'autres continents [1]. Par conséquent, des trouvailles uniquement composées d'objets en pierre peuvent ne pas constituer la note indubitable d'une haute antiquité d'origine. Elles peuvent même laisser supposer, avec autant de probabilité, un état de civilisation préalable pendant lequel les métaux auraient été connus, ou bien des rapports immédiats et fréquents avec les peuples qui en avaient la possession [2].

Que la voyageuse au cuivre personnifie les nations qui enseignèrent l'usage de ce métal aux tribus nord-américaines ; qu'un terrible phénomène soit symbolisé par l'engloutissement instantané du trésor et de sa propriétaire; rien que de parfaitement vraisemblable. Néanmoins je demanderai pour quel motif nos Indiens ont associé une femme à la vulgarisation du cuivre, tandis qu'ils attribuent à un homme la découverte du fer [3]. Le rôle de la plus belle moitié du genre humain, déjà bien effacé en Orient, l'est encore davantage chez les peuplades sauvages ; il faut donc que des raisons spéciales, étrangères à tout esprit local, aient inspiré le choix du sexe inférieur dans la légende dènè. Un précédent mémoire du R. P. Petitot a traité la question fort délicate de réminiscences mosaïques conservées parmi les tribus de l'Amérique septentrionale [4]; je n'ai pas à discuter ici les faits sur lesquels est basée la thèse du docte Religieux, mais il ne m'est pas interdit de suivre son exemple et d'imiter une hardiesse qui, au bout du compte, pourrait amener d'autres résultats. Si des

[1] Le lecteur trouvera, dans la suite du travail auquel nous empruntons la légende du cuivre (*Missions cathol.*, 1879, nº 547, p. 576 et sq.), des appréciations fort intéressantes de l'Age des cavernes et de l'époque lacustre.

[2] *De l'origine asiatique des Indiens de l'Amérique arctique*, ap. *Missions cathol.*, 1879, nº 545, p. 550 à 553.

[3] « D'après les traditions des Dènè Peau-de-lièvre du fort Good-Hope, ce serait un vieillard qui, le premier, aurait découvert du fer, soit oligiste, soit magnétique, sur les bords du Mackenzie, longtemps avant l'arrivée des blancs. Ces Indiens en faisaient dès lors un objet de commerce avec les tribus méridionales. » *Ibid.*, nº 546, p. 564.

[4] *Six légendes américaines identifiées à l'hist. de Moïse et du peuple hébreu* : ap. *Missions cathol.*, Oct. et Déc. 1878; Janv., Fév. et Mars 1879.

éléments sémitiques ont eu la chance d'arriver jusqu'au Canada par une voie certainement asiatique, pourquoi des fils de Cham ou de Japhet n'auraient-ils pas aussi parcouru le même chemin et importé à travers l'Alaska un mélange confus des mythes de l'Antiquité classique? Ces mythes, originaires de l'Asie centrale, étaient, nous l'avons vu, déjà passablement embrouillés chez les Occidentaux; ils durent nécessairement subir une altération beaucoup plus forte en prenant la direction de l'Est, route autrement longue et périlleuse que celle de l'Ouest.

Le fond de la légende nord-américaine repose sur les faits suivants : un rapt dont la victime est conduite dans une région lointaine; la naissance et l'abandon d'un enfant; une vie errante où interviennent un loup et des incidents de chasse; la découverte et la propagation du métal; des faveurs répandues sur un peuple ingrat; enfin, la disparition mystérieuse et surnaturelle, dans un cratère en feu, de la bienfaitrice outragée. Avec quelque bonne volonté, ces faits, mis en regard du symbolisme tellurique formulé par les Occidentaux, peuvent y trouver de nombreux points de contact. Le rapt et l'engloutissement de la femme au cuivre seraient des allusions aux circonstances de l'enlèvement de Proserpine; d'ailleurs les Anciens plaçaient le séjour de leurs divinités métallurges auprès des volcans, Vulcain à Lemnos, les Cyclopes aux environs de l'Etna. La vie errante de la fugitive rappellerait Déméter à la recherche de sa fille; l'outrage échangé contre le bienfait aurait pour origine l'épisode des paysans lyciens qui insultèrent la déesse durant ses voyages, et qu'elle métamorphosa en grenouilles [1]. Acdestis était un chasseur androgyne; Attis, un enfant exposé. Le loup cacherait Apollon Lycios, qui eut des rapports directs avec la métallurgie antique [2]. Quant

[1] Jacobi, *Dict mythol.*, p. 100.

[2] L'étymologie de ce nom est incertaine puisqu'il peut se traduire également par *dieu de Lycie, dieu-loup, dieu lumière*, mais les rapports du Soleil avec le loup sont constatés par les auteurs classiques. Apollon se changea en loup pour enlever Cyrène; *il apparut aux Telchines sous la forme de cet animal;* après sa lutte contre

à *la femme qui soutient le monde*, des Kollouches, c'est la *Magna Mater* assez faiblement déguisée.

On me permettra encore un rapprochement : je vais le chercher dans un pays qui, lui aussi, est bien éloigné de l'Amérique, mais ce pays se trouve sur la route ouverte aux traditions classiques pour gagner le Nouveau Continent, à moins qu'on n'y reconnaisse le centre d'où elles rayonnèrent sur le monde entier.

Nous avons vu que le R. P. Petitot attribuait à deux peuples distincts la révélation du métal aux tribus nord-américaines; je m'occuperai du premier : à quelle race pouvait appartenir ce « peuple navigateur à peau rouge ou *brune* qui aurait abordé en Amérique par la chaîne des Aléoutiennes ? »

Aidé de toutes les ressources qu'offrent l'érudition et la critique modernes, un savant professeur à l'Université catholique de Louvain, M. le chanoine C. de Harlez, vient de traduire en français les livres sacrés de l'ancienne Perse [1]; un autre orientaliste, non moins savant, M. Félix Robiou, professeur à la Faculté de Rennes, a, dans un article substantiel, analysé les travaux de son collègue belge [2] : j'y copie textuellement les lignes suivantes :

Que nous disent les *Gâthâs* [3], au sujet des adversaires du mazdéisme, dans la traduction (de M. de Harlez) récemment donnée avec l'aide de tous les progrès de la philologie iranienne ? D'abord que les adversaires combattus par les prédicateurs du mazdéisme sont des *nomades*, adorateurs des *daévas* (démons) et qu'ils ne sont *ni cultivateurs ni pasteurs...* [4]. Ils maudissent la Terre et le Soleil [5]..... Ils s'efforcent à la fois de détour-

Python, *un loup lui apporta l'or de Tempé*. Latone fut métamorphosée en louve; des loups la conduisirent sur les bords du Xanthe. Des loups défendaient le trésor d'Apollon, et, devant l'autel principal de ce dieu, à Delphes, on voyait un loup de bronze entouré d'inscriptions. Id., *ibid.*, p. 288.

[1] *L'Avesta*, 3 vol. in-8°, 1875-1877; un quatrième volume doit contenir les tables.

[2] *L'Avesta et son origine*, ap. *Revue des quest. hist.*, t. XXVII, p. 5 à 82.

[3] Hymnes en vers que l'on suppose devoir être les plus anciens monuments de la littérature mazdéenne.

[4] *Yaçna*, XXXI, 10. Cf. 15-16 et XXXIII, 4, 6, XXXIV, 14.

[5] *Ibid.*, XXXII, 10.

ner les hommes de l'esprit pur, des actions saintes [1], et d'amener l'immolation du bétail [2], pratique opposée à l'enseignement du Zoroastre..... Dans un moment où les méchants ont pris le dessus [3] et ont gagné à leur cause les Karapas et les Kavis [4], où le docteur mazdéen, peut-être un contemporain de Zoroastre lui même [5], songe à s'éloigner avec les siens d'hommes qui veulent le torturer [6], ses ennemis, là encore opposés aux pasteurs [7], combattent à la fois la sainteté de la vie et la circulation des troupeaux [8].

Dans un autre morceau, composé dans des circonstances semblables [9] et peut-être dans le même temps,..... les ennemis du bien sont représentés comme « *oisifs* au milieu de *travailleurs actifs*, se plaisant aux mauvaises actions et non aux bonnes » : [10] c'est là l'image d'oppresseurs ou d'envahisseurs qui s'approprient par la violence les fruits du travail d'autrui plutôt que d'une rivalité religieuse entre deux tribus pastorales [11].

Selon M. Robiou, ces adversaires du mazdéisme, dont les doctrines et les mœurs viennent d'être esquissées, se rapprocheraient davantage des hordes touraniennes que des Hindous « même des temps védiques [12] » : il y a là, je crois, une distinction à établir. Avant les Aryas, habitait dans l'Inde une population chamite qui se répandit ensuite à la surface du globe sous des noms divers, et que nous appellerons franchement Bohémiens ou Tsiganes. J'ai assez parlé des Tsiganes pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir sur leur compte, aussi je ne doute pas que mes analogies ne soient immédiatement saisies. Les textes précités mentionnent des *no-*

[1] *Ibid.*, *ib.*, 12.
[2] *Ibid.*, *ib.*, 11, 14.
[3] *Ibid.*, XLV, 1.
[4] *Ibid.*, *ib.*, 11. Cf. L, 14.
[5] *Ibid.* Cf. 13, 14, 16 et 20.
[6] *Ibid.*, *ib.*, 7.
[7] *Ibid.*, *ib.*, 1.
[8] *Ibid.*, *ib.*, 4. — « A travers les champs et les contrées » dit l'auteur.
[9] *Ibid.*, XLVIII, 1.
[10] *Ibid.*, *ib.*, 4.
[11] *Rev. des quest. hist.*, loc. cit., p. 72, 73.
[12] *Ibid.*, p. 72.

*mades*, adorateurs des *daévas*, génies malfaisants et par conséquent infernaux. Étrangers à l'agriculture comme à la vie pastorale, ces nomades maudissent la Terre — autrement dit, ils ne provoquent pas la fertilité du sol — et le Soleil — ce qui implique une habitude de vivre dans les ténèbres. Ils tuent le bétail et sans doute ils le mangent ; leurs pernicieuses doctrines sont, on n'en saurait douter, la négation du Dieu unique, créateur de l'univers, et un grossier matérialisme entièrement opposé au spiritualisme épuré de la religion mazdéenne ; leurs mauvaises actions ont trait au mensonge ; les empêchements qu'ils apportent à la circulation des troupeaux ont le vol pour cause ; leur oisiveté au milieu d'hommes actifs et laborieux signifie une paresse invétérée. Cette énumération de vices n'en omet pas un qui ne soit encore à constater chez les Tsiganes : vagabonds, voleurs de bétail, rôdeurs nocturnes, enclins au mensonge et à la fainéantise, sans préjugés sur le choix des aliments, impies ou d'une indifférence complète en matière religieuse ; tels ils sont aujourd'hui, tels ils ont toujours été.

Un seul détail nuirait à la parfaite exactitude du tableau : les Gâthâs semblent regarder les adversaires du mazdéisme comme des oppresseurs agissant par la violence. D'abord ils sont toujours des oppresseurs ceux-là qui attaquent la conscience et la bourse d'autrui ; ensuite sait-on au juste quelles pourraient être les façons d'agir des Tsiganes actuels, au cas où ils seraient assez nombreux pour imposer leur volonté aux populations dont ils se font déjà craindre [1].

J'ai prononcé le mot d'indifférence religieuse ; en effet les Tsiganes, musulmans chez les Musulmans, chrétiens chez les Chrétiens, changeant à peu près de culte comme ils changent de patrie, ne semblent avoir d'autre but que de se mettre à l'unisson

[1] Pendant mon séjour à Kaschau, en 1870, les aimables hôtes qui m'avaient reçu eurent soin de me prévenir que les Tsiganes de la localité n'étaient pas absolument pacifiques, et qu'à l'occasion ils jouaient volontiers du couteau.

des milieux où ils résident accidentellement, et de sauvegarder ainsi les apparences : mais le fond de leur pensée est-il bien connu ? Le Tsigane, on le sait, est plus difficile à approcher qu'un animal sauvage, et s'il possède à merveille le talent de dérober sa personne aux recherches des gens qui, justement ou non, lui inspirent de la méfiance, à plus forte raison dissimulera-t-il les replis intimes de sa conscience aux questions embarrassantes d'un interrogateur trop curieux : cependant Walter Scott pourrait bien avoir pénétré le secret. Dans l'admirable ouvrage consacré aux aventures de Quentin Durward, l'illustre écrivain met en scène un Bohémien panthéiste, et ce Bohémien n'est pas un personnage de pure fantaisie ; au lieu d'inventer ses caractères, Walter Scott les puisait dans l'histoire, ou il les recueillait autour de lui : son grand mérite est d'avoir peint d'après nature. Il y a donc un puissant motif de supposer que le romancier, ayant rencontré quelque bande de Gypsies écossais, vint à bout d'en obtenir la révélation de leurs croyances.

Les religions de l'Inde sont basées sur le panthéisme ; les vieilles haines qui séparent l'Arya iranien de l'Arya hindou, deux rameaux issus d'un même tronc, sont la conséquence d'une lutte acharnée entre l'esprit et la matière. « Bien avant de s'être étendus dans le bassin du Gange, dit M. Robiou, les Hindous avaient une doctrine empreinte de naturalisme, et dans laquelle les germes du panthéisme ne peuvent être méconnus..... Elle devait glisser sur la pente d'un courant matérialiste, la nation qui adorait Varuna (Οὐρανός) et se forgeait une Aditi féminine, une Infinie, *Magna Mater* comme Cybèle, et dont les dieux souverains étaient les fils [1]. »

[1] *Ibid.*, p. 74. — Cybèle (la Nature) épouse de Saturne (le Temps) enfante les trois grands agents physiques, personnifiés dans Zeus (l'air), Poséidon (l'eau), Hadès (le feu) ; de même le groupe des Adityas (fils d'Aditi) a presque toujours été formé de trois personnages seulement (v. C. de Harlez, *Des orig. du Zoroastrisme*, 1er art., ap. *Journal Asiatique*, Février-Mars 1878). — « La vénération religieuse envers la Terre, le Feu, les Eaux (chez les Iraniens) est la trace mani-

Les Tsiganes sont une race essentiellement brune; l'action combinée du temps, des climats, des croisements, n'a pas modifié sensiblement la couleur de leur peau : à coup sûr ils ne redoutent pas la mer; sans cela comment auraient-ils pu gagner l'Archipel, la Scandinavie et les Iles Britanniques?

Si il n'est pas absolument démontré que les navigateurs bruns, métallurges primitifs de l'Amérique selon le P. Petitot, fussent originaires de l'Inde, on conviendra au moins que les preuves à l'appui ne sont pas tout à fait dénuées de vraisemblance.

Je ne m'appesantirai pas davantage sur un système dont les côtés vulnérables ne me sont que trop bien connus; je l'ai toutefois risqué dans l'espoir que son exposé provoquera des recherches ultérieures, plus fructueuses que les miennes [1].

## V.

### *Le Caucase.*

Les régions caucasiennes, traversées de temps immémorial par les peuples asiatiques qui se répandirent en Europe, ont été fouillées, dans ces dernières années, par trois explorateurs : M. Bayer, géologue autrichien; M. Tiesenhausen, représentant de la Commission impériale archéologique russe; M. G. Filimonov, Conservateur des Musées de Moscou. Les résultats obtenus par des savants, dont deux au moins n'en sont plus à faire leurs preuves, ont été singulièrement fructueux, et il n'y a pas lieu de

feste de superstitions populaires fort anciennes, dont l'action se trouve certainement dans le Véda. » Robiou, loc. cit. La profession de foi du Bohémien de Walter Scott se résume dans le culte des Éléments.

[1] J'aurais pu communiquer mon interprétation de la légende dènè à un Congrès américaniste; j'ai préféré m'abstenir. Un auditoire, quelque bienveillant qu'il soit, a toujours des distractions, et si l'on doit prononcer contre moi un verdict de culpabilité, je tiens au moins à ce qu'il ne soit rendu qu'après mûr examen.

s'en étonner. A cheval sur les parties de l'Ancien Continent où fut le berceau de cette civilisation que développa si merveilleusement le génie grec, l'isthme caucasien, en rapports directs avec l'Occident par la Mer Noire et la Crimée, avec l'Orient par les voies commerciales du sud, doit recéler — et il recèle à coup sûr — des monuments de divers âges, délaissés par divers courants artistiques. Pour rencontrer des épaves embrassant un certain laps de siècles, depuis les époques dites préhistoriques jusqu'à l'intervention romaine, il ne s'agit que de creuser un sol qui se montre rarement ingrat. Beaucoup a été obtenu ; davantage reste probablement encore à faire : néanmoins la science peut, dès aujourd'hui, profiter des découvertes acquises et leur demander des conclusions provisoires.

Le champ d'exploration de M. Bayer a été la Géorgie, où il a fouillé les célèbres tombes de Mtskhet. Ce bourg antique, situé à 21 kilomètres au sud-ouest de Tiflis, au confluent de l'Ararba et du Kour, fut jadis une résidence royale. Il y a peu d'années, les terrassements du chemin de fer de Poti à Tiflis mirent en lumière une vaste nécropole assise, sur la rive droite de l'Ararba, dans une petite plaine environnée de hauteurs, près du monastère de Samtavro. M. Bayer vint alors signaler à l'administration locale l'importance de la découverte, et on le chargea de la direction archéologique des travaux à exécuter. La campagne des fouilles dura de 1871 à 1872; les objets exhumés prirent la route du Musée de l'Ermitage, et l'explorateur envoya un compte-rendu de ses trouvailles, tant à la Commission impériale de Saint-Pétersbourg qu'à la Société archéologique de Moscou.

Un savant, dont le nom est familier à mes lecteurs, M. Tiesenhausen, a scrupuleusement analysé les recherches de M. Bayer; il les a consignées dans une publication russe [1], et il en a pré-

[1] *Drevnosti de la Société archéol. de Moscou*, t. IV, part. III, p. 48 et sq. — M. Bayer, de son côté, a publié divers articles sur les découvertes de Mtskhet, tant dans la *Berliner Zeitschrift für Ethnologie*, t. IV, 1872, que dans les *Wiener Mittheil. der anthrop. Gesellschaft*, t. IV, 1874.

senté le résumé critique au Congrès de Kasan. J'emprunte ce résumé à une Revue française que ses relations étendues tiennent toujours au courant des circonstances intéressantes pour l'étude de l'Antiquité [1].

Trois cents tombes ont été ouvertes. Elles ont toutes l'aspect de coffres quadrangulaires orientés de l'est à l'ouest, enfouis à une profondeur variable de 1ᵐ à 1ᵐ 33ᶜ. Les unes sont en pierre, les autres, en briques ou en tuiles. Les premières offrent deux types complètement distincts : d'abord un modèle de grandes dimensions, 2ᵐ 64ᶜ à 2ᵐ 97ᶜ de long, 1ᵐ 65ᶜ de large, 1ᵐ 65ᶜ à 1ᵐ 98ᶜ de haut ; ensuite un modèle plus petit, formé de plinthes en grès et recouvert d'une dalle horizontale. Chacune des tombes de ce genre, grandes et petites, possède, du côté ouest, c'est-à-dire près de la tête du défunt, une ouverture ronde égalant un visage humain. Le fond de la sépulture est généralement en terre battue.

Les tombes en briques ou en tuiles ne présentent jamais l'ouverture ci-dessus mentionnée.

Les grands sarcophages en pierre sont ordinairement remplis à comble de terre et de gravois ; les ossements d'hommes, de femmes, et parfois aussi d'enfants, apparaissent toujours disloqués et épars. Plusieurs cadavres reposent fréquemment ensemble ; M. Bayer en a rencontré douze et même vingt dans un seul réceptacle : néanmoins le désordre des os interdit une évaluation rigoureuse du nombre des squelettes, ainsi que leur disposition primitive. Pêle-mêle avec les restes humains, gisent des débris de chats, de serpents, de lézards, de tortues et de rongeurs ; çà et là on trouve des agrafes et autres ornements de bronze, des fragments de verre provenant de lacrymatoires en forme de massue.

Les petites tombes en pierre, comme celles en briques ou en tuiles, ne renferment ni décombres ni traces d'animaux ; elles logent un squelette unique, couché ou demi-couché, les bras le long du corps.

Les sépultures appartenant aux trois dernières catégories sont beaucoup plus riches en objets précieux que les grandes tombes. On y voit des anneaux, des colliers, des bracelets, des pendants d'oreilles, des aiguilles de tête en or, argent, bronze et fer. Il y a des peignes en os et en métal ; des bijoux en verre, lignite, lapis-lazuli, ambre, agate, cornaline ; des grains de verre ; des perles fausses. Diverses intailles représentant la Vic-

[1] *Revue archéol.*, nouv. série, t. XXXVI, p. 324 et sq., *Congrès archéol. de Kasan* (1877) par M. Alfred Rambaud.

toire, Priape, Mars, Ganymède, des tigres, des cerfs, des chevaux, des ânes, des chiens, des lièvres, des sangliers, des aigles et des scorpions. A tout ce butin s'adjoignent des miroirs circulaires et des vases cylindriques en bronze; des jouets d'enfants ; des aiguilles à coudre, des poignards et des couteaux en fer ; enfin des tessons d'une grossière poterie d'argile.

Un des vases porte l'inscription :

EX O(fficina) CALPURNI.

L'un des petits tombeaux de pierre — il manquait d'ouverture à la tête — a fourni une coupe en verre, de forme exquise, avec une monture d'argent doré où l'on a ciselé des sujets de chasse [1]. Une tombe en briques renfermait un scarabée de calcédoine chargé d'hiéroglyphes.

M. Tiesenhausen résume ainsi les conclusions que M. Bayer tire de ses découvertes

1° L'aspect des grandes tombes en pierre, la confusion qui y règne, l'absence presque totale d'objets de prix, montrent qu'elles contiennent les victimes de sacrifices humains en l'honneur de Dionysos ; enfants dévoués à la mort par leurs parents, ou adultes ayant donné volontairement leur vie pour la féroce divinité. Les trois autres catégories de sépultures abritent des individus décédés naturellement, et auxquels, par exception, on a pu adjoindre les corps de quelques malheureux sacrifiés à leurs mânes.

2° Les cadavres des victimes offertes à Dionysos étaient bouillis ou rôtis ; le peuple en mangeait la chair ; les os jetés au hasard dans les grandes tombes étaient recouverts de terre.

3° L'ouverture ronde, signalée plus haut, servait à l'accomplissement de certains rites funèbres ; elle permettait d'introduire auprès du défunt quelques animaux, symboles de la résurrection. Il est également possible que la présence des chats, des rongeurs et des reptiles, qu'on rencontre dans les tombes, y soit fortuite.

4° Les lacrymatoires de verre en forme de massue témoignent que ce peuple disparu honorait d'un culte particulier Hercule et Mars ; en outre, qu'il avait un caractère aussi belliqueux que ces divinités.

5° Les représentations d'hommes luttant contre un lion, une biche, un sanglier, sont autant d'allusions aux travaux d'Hercule.

6° La présence du scarabée de calcédoine désigne un tombeau de roi d'une des plus anciennes dynasties géorgiennes.

[1] V. t. II, pl. II et p. 91, où le nom germanique de M. Bayer a été malencontreusement changé en Baïru.

7° Enfin la nécropole remonte aux Ibériens, ancêtres des Géorgiens (VIII° au II° siècle avant J.-C).

Les opinions de M. Bayer ne sont nullement acceptées par M. Tiesenhausen qui, s'appuyant sur les résultats des fouilles pratiquées dans la Russie méridionale, à Olbia, Nédvigovka, Kertch, Taman, conclut d'une manière très différente.

1° Les ouvertures pratiquées dans les tombes indiquent que ces sépultures ont été violées ; on ne doit s'attendre à y rencontrer que des ossements dispersés et des bijoux de minime valeur, oubliés ou méprisés par les pillards, dont le faible enfouissement des réceptacles a dû favoriser les entreprises sacrilèges. Si M. Bayer avait soigneusement observé la couche terreuse, il y aurait relevé la piste des trous ou des galeries que les voleurs y creusèrent. Les ouvertures de la dalle formant couvercle se trouvent habituellement à l'ouest parce que les spoliateurs n'ignoraient pas que les bijoux, tels que colliers, pendants d'oreilles, fibules, aiguilles à cheveux, couronnes funéraires en or, etc., sont toujours placés aux environs de la tête. Dans la généralité des fouilles, on a déjà remarqué que les violations des sépultures s'opéraient avec une connaissance parfaite des usages établis ; elles ont dû même avoir pour auteurs, soit des contemporains, soit des individus appartenant à des générations très rapprochées, individus fort au courant de la disposition et du contenu des tombes. Si d'autres catégories ont été davantage respectées à Mtskhet, cela tient à une certitude absolue de l'absence d'objets précieux.

2° Par les ouvertures ainsi pratiquées, s'introduisirent à la longue la terre et les gravois qui remplissent les grandes tombes ; également aussi les chats, les rongeurs et les reptiles qui y laissèrent leurs dépouilles.

3° Les grandes tombes sont évidemment des sépultures de famille : on a souvent repoussé vers les parois les os décharnés des ancêtres pour faire place aux nouveaux arrivants; de là le désordre signalé. Les fouilles exécutées ailleurs montrent la constance d'un usage, peu respectueux sans doute, mais bien établi ; elles répondent d'avance à toutes les objections tirées du sentiment religieux.

4° On a insisté sur le caractère belliqueux des défunts, en arguant des fioles en forme de massue ; il est à noter cependant que l'on ne trouve presque pas d'armes à côté des corps.

5° On ne peut savoir à quel peuple appartient la nécropole de Mtskhet ; l'examen des crânes les mieux conservés pourrait seul jeter quelque lumière sur la question.

6° Les objets d'art, relatifs à la mythologie gréco-romaine, prouvent

que ce peuple entretint des relations commerciales, d'abord avec les Grecs de la Mer Noire, ensuite avec les Romains. Les scènes de chasse, ciselées sur la monture de la coupe en verre, et que l'on a faussement interprétées comme les Travaux d'Hercule, n'affirment rien quant au culte suivi par les anciens habitants de la Géorgie. L'âge de ces objets est d'ailleurs relativement moderne : les plus antiques remontent juste au pont de pierre que Pompée jeta sur l'Ararba pendant sa guerre contre Mithridate ; d'autres sont évidemment du III[e] siècle après J.-C. Quant au scarabée, sa date peut être très reculée, mais ce n'est pas anciennement qu'il a été déposé dans la tombe où on l'a rencontré [1].

Il serait par trop hardi de vouloir trancher prématurément le débat ouvert entre l'Autriche et la Russie au sujet des antiquités de Mstkhet. Les conclusions de M. Bayer peuvent offrir quelques vérités, au milieu d'erreurs assez palpables pour qu'il soit inutile de les relever ; si l'on n'accepte pas, dans leur intégralité absolue, les opinions émises avec beaucoup de réserve et de critique par M. Tiesenhausen, on doit néanmoins reconnaître que plusieurs sont frappées au coin de la logique et de l'observation. Les monuments de la mythologie gréco-romaine, simples importations commerciales, ne touchent en rien au culte local de l'Ibérie caucasienne, et il n'y a pas à les interroger pour apprendre d'eux quels ont été les constructeurs des tombes de Mstkhet. Un fait positif résulte néanmoins des fouilles de M. Bayer, fait désormais acquis à la science : à l'exemple des Gaulois, des Franks, d'autres peuples de même origine, et surtout des slaves païens de la Russie intérieure, qui semblent avoir pratiqué l'inhumation jusque vers le IX[e]-X[e] siècle de notre ère [2], les habitans primitifs de la Géorgie enterraient leurs morts au lieu de les brûler comme les Grecs et les Romains.

Des épaves recueillies par M. Bayer, je ne connais qu'un petit

[1] V. L. Stephani, *Compte-rendu de la Comm. impér. archéol. russe* pour 1872, p. 164 à 174 et pl.

[2] É. Reclus, *Nouv. géographie univ.*, t. V, p. 299. Samokvasov, *Drevn'aya i novaya Rossiya*, 1876, n° 4. A. Rambaud, *Congrès archéol. de Kasan*, ap. *Revu archéol.*, t. XXXVI, p. 366 et sq.

nombre de pièces dont le style est occidental ; je n'ai eu sous les yeux, ni la gravure, ni la photographie, ni même une description sommaire des objets imputables à une industrie indigène : le lecteur, qui a parcouru la rapide esquisse des communications faites au Congrès de Kasan, en sait à peu près aussi long que moi sur les trouvailles de Mtskhet. Voyons maintenant ce que pourront nous apprendre les découvertes de M. Tiesenhausen, découvertes dont les heureux résultats me sont beaucoup plus familiers.

La région du Kouban, qui s'étend au nord de la chaîne caucasique dans la direction de l'ouest, était restée intacte jusqu'à ce jour au point de vue archéologique. En 1875, M. Tiesenhausen, traversant le détroit de Kertch, s'installait au pied d'un groupe de tumulus (*kourganes*), connu sous le nom des *Sept Frères* (Sèm Bratiev), situé sur la rive gauche du fleuve Kouban (*Hypanis*), à une faible distance de son embouchure, et à 27 kil. environ au nord-est de la ville maritime d'Anapa. Six tumulus de ce groupe se prolongent de l'est à l'ouest, suivant une ligne presque droite; le septième, qui est aussi le plus haut, surgit isolé à 253$^m$ au sud des précédents. Le déblaiement des sépultures du grand monticule (n° 1) fut assez infructueux; on y trouva néanmoins deux bagues d'or en spirale, quelques perles de verre provenant d'un collier, et de menus objets de bronze : l'ouverture d'un autre tumulus (n° 2) dédommagea amplement l'explorateur de son premier insuccès.

Là, sous un remblai de 6$^m$, M. Tiesenhausen rencontra une tombe intacte, composée d'un soubassement en briques crues, établi à la surface du sol et entouré de murs construits avec les mêmes matériaux : une rangée de poutrelles transversales recouvrait le caveau funèbre. Ce sépulcre, évidemment le dernier abri d'un puissant guerrier, a la forme d'un parallélogramme à l'angle supérieur duquel est ménagé un compartiment qui rappelle le franc-quartier héraldique. L'intérieur du plus grand espace était occupé par un double rang de chevaux harnachés en fer et en

bronze; dans la petite case, garantie par un soubassement spécial, gisait un squelette humain très détérioré. Des bractées en or, percées de trous afin que l'on pût les coudre sur un vêtement, jonchaient la terre autour du défunt; elles sont de plusieurs dimensions, et elles figurent des chouettes, des sphinx, des lions, des bouquetins, des taureaux, des béliers, des panthères, des cervidés, des coqs, des sangliers ailés, des masques de Gorgone, des têtes d'Athéné et de Pan, un éphèbe agenouillé, des rosaces : on en a compté au moins 300. Outre les bractées, on recueillit au même endroit une quantité de menus objets en or; tels que tubes, perles et pendeloques ovoïdes, ciselées. Au cou, un torques, anneau brisé en or massif; plus bas, sur l'estomac, un magnifique pectoral d'argent repoussé, doré en partie; il représente une biche et son faon, au-dessus d'une colombe aux ailes déployées. Près de la tête, à droite : les fragments d'une coupe de bronze supportée par trois griffes de félin, et munie de deux anses terminées en protomes de lion et de serpent; deux coupes d'argent, l'une à fond orné de 24 masques de satyre, en relief et dorés; un rhyton, aussi d'argent; trois cuillers de bronze à long manche, dont une passoire (*τρούλλιον, τρυβλίον*); un gobelet d'albâtre à couvercle; des poteries. A la droite du mort : des armes en fer et en bronze; la bouterolle et les autres garnitures en or repoussé d'un carquois de cuir ou de bois. A gauche se voyaient quelques pointes de flèches; aux pieds, les restes d'une cuirasse articulée dont les éléments, en fer, en bronze et en or, simulent des écailles ou des plumes (*θώραξ λεπιδωτός, φολιδωτός*), enfin les débris d'une cotte de mailles (*θώραξ ἁλυσιδωτός*) [1].

Les fouilles du tumulus n° 3 n'ont produit aucun résultat. Le

[1] *Compte-rendu de la Comm. imp. archéol. pour 1875*, Rapport de M. Guédéonov, p. III à VIII. *Compte-rendu pour 1876*, p. 117, fig.; le frontispice de ce dernier volume offre une vue des tumulus du Kouban. — La tombe royale scythe, découverte il y a plusieurs années dans le tumulus de Koul-Oba, près de Kertch, offre aussi des compartiments séparés. Voy. A. Odobesco, *Antichitati Scythice*, p. 91, note 1, fig.; in-4°, Bucarest, 1879.

suivant (n° 4) a révélé une grande tombe hippique contenant des mors et des ornements de bride en bronze; cervidés couchés, oiseaux, hures de sanglier, pieds de cheval, plaque de fronteau, bossettes attachées à des lambeaux de courroie. Le n° 5, dont la sépulture principale avait été violée, renfermait aussi un dépôt hippique où l'on recueillit de nombreux mors en fer, avec diverses pièces de harnachements en bronze et en fer, semblables à celles qui ont déjà été mentionnées [1].

Comme le n°2, le tumulus n°6 n'avait pas subi la visite des spoliateurs; des fouilles, habilement dirigées vers le centre, mirent bientôt en présence d'une vaste cavité quadrangulaire, creusée dans le sol et jadis blindée au moyen de grosses poutres qui s'étaient effondrées sous la double action de l'humidité et du poids du remblai. Garnie à l'intérieur d'un revêtement de briques crues, cette cavité offrait trois loges déterminées par des cloisons transversales : la loge du nord se divise elle-même en deux cases inégales, la plus grande à l'est, la plus petite à l'ouest; un entrefend les sépare. La case orientale renfermait une tombe construite en épaisses dalles de calcaire, abritant un cercueil de bois à pieds tournés, dont le toit, en dos-d'âne, était recouvert d'un tissu de laine à dessins. Dans le cercueil reposait un squelette humain; au chevet on trouva les débris de trois vases d'argent, un *alabastron* en morceaux, et les restes d'un bonnet fourré. Sur la poitrine gisait : une paire de fibules d'or tournées en serpents; 114 bractées d'or, sphinx, masques de Gorgone, tête de jeune femme; 15 perles en or dont quelques-unes filigranées. Aux mains apparaissaient trois anneaux d'or : le premier uni; le second gravé, panthère dévorant un cerf; le dernier comporte une intaille ovale en cristal de roche, mobile sur pivot, et représentant une truie. Il y avait aux pieds : trois petits cônes tronqués en or, deux perforés à l'extrémité supérieure, le troisième sommé d'une tête de Méduse; un objet analogue en bronze; des lambeaux de chaussures fourrées;

[1] *Compte-rendu*, 1875, Rapport, p. VIII à X.

les fragments d'une cuirasse écaillée en fer et en bronze. Le côté gauche montrait des armes; glaive et lances de fer, pointes de flèches en bronze. La case occidentale, vers laquelle se dirigeaient les pieds du défunt, a fourni des poteries nues ou peintes, un miroir circulaire en bronze avec manche de bois; cinq clous d'or décoraient probablement ce manche. Le mobilier funèbre de la loge médiane se composait de vases et de puisoirs à longue hampe terminée par une tête d'oie, le tout en bronze; d'une plaque rectangulaire en os gravé, sans doute un couvercle de boîte, représentant Aphrodite et Éros[1]; de motifs en or découpé; d'un couteau de fer à poignée d'os; d'un pannier en vannerie. Des vases en terre cuite accompagnant les objets ci-dessus, deux sont à noter. Un *unguentarium* circulaire et aplati, anse arquée, goulot relevé, côté convexe orné des figures peintes d'un lion et d'un lièvre : une urne (*κάλπις*) en argile rouge, anses, couvercle; sur les flancs, contre la lèvre, un demi-cercle à rebords, percé de neuf trous ronds[2]. Sept chevaux, placés sur trois rangs, étaient inhumés dans la loge inférieure, avec leur attirail habituel de mors en fer et d'ornements de brides en bronze[3],

Antérieurement visité par des pillards, le tumulus n° 7 avait perdu la majorité de ses richesses. Le butin de M. Tiesenhausen s'est borné à quelques bractées d'argent, très minces et légèrement dorées (griffons et masque de Gorgone); à des boutons en argent et en os; à un faisceau de pointes de flèches en bronze; aux débris d'une cuirasse en fer rehaussée de bronze; à d'autres menus objets, parmi lesquels un fragment de tablette en os gravé et colorié, reste possible d'une poignée d'arme. Il est vrai qu'un tombeau de femme, situé dans la partie sud du même tumulus, offrit une certaine compensation à l'explorateur déçu : on y rencontra une bague d'or à chaton ovale et uni; une paire de brace-

[1] L. Stephani, *Compte-rendu*, 1876, p. 129, n° 23; fig. p. 153.

[2] Id., *ibid.*, p. 130 et 131, n° 28 et 30, fig. L'*unguentarium* a 0m 085m de diamètre; l'urne mesure en hauteur 0m 13c, sa panse est beaucoup plus large.

[3] *Compte-rendu*, 1875, Rapport, p. X à XII. *Compte-rendu*, 1876, p. 118, fig.

lets en argent, anneaux brisés, ornés de filigrane aux extrémités; deux bracelets en bronze, travail vulgaire; une aiguille et un miroir circulaire de bronze; des boucles d'oreilles en or soufflé et gravé; des vases peints [1].

Les fouilles des *Sept Frères* ont été reprises en 1876; M. Tiesenhausen a dû se borner cette fois aux n[os] 1, 2, 3, 4 et 6, les n[os] 5 et 7 ne laissant plus espérer d'autres découvertes. Malgré des peines et des frais considérables, le n° 1 n'a rendu que très peu d'objets insignifiants; on croit néanmoins, par analogie, que ce tumulus renferme des tombes hippiques qui pourront mettre au jour de nouveaux types de harnais. Le n° 2, dont on avait obtenu tant de richesses l'année précédente, n'a fourni que cinq grandes sonnettes en bronze. Le n° 3 n'a pas été aussi ingrat : bien qu'une sépulture en pierre, placée au centre et recouverte de trois grandes dalles, portât les marques d'une ancienne spoliation, on en a cependant retiré quelques bonnes pièces. Un pommeau d'épée, tête de griffon en fer plaqué d'or et d'argent; une bague d'or à chaton mobile, calcédoine intaille où figure un ours; un *alabastron* brisé; quatre rosettes d'or munies d'oreilles au revers; sept boutons d'or soufflé; des fragments de vases en argent, dont une anse terminée en tête d'oie; diverses bractées d'or, lions, tête de femme, palmettes, triangles ornés de globules [2]; des éléments de collier, tubes et perles d'or; deux petites appliques d'ambre; une fibule de bronze. Une tombe hippique intacte, ouverte à l'est de la sépulture violée, a procuré des ornements de harnais en bronze, dont cinq paires de branches de mors; les mors eux-mêmes, en fer, étaient rongés par la rouille [3].

Un éboulement subit ayant arrêté les voleurs qui pénétrèrent jadis au sein du tumulus n° 4, il leur fut interdit d'aller plus loin, et la tombe centrale n'avait pas été entièrement dépouillée. Au chevet respecté du défunt, on a découvert nombre d'objets fort inté-

[1] *Compte-rendu*, 1875, Rapport, p. XIII et XIV.
[2] V. t. II, pl. III, fig. 6, du présent ouvrage.
[3] *Compte-rendu*, 1876, Rapport de M. le comte Serge Stroganoff, p. IV à VI.

ressants. Deux rhytons en or, protome de chien, tête de bélier; un rhyton d'argent de dimensions extraordinaires, protome de bouc; une tête de lion en or et deux viroles d'argent, restes probables d'un autre vase de même espèce; cinq plaques triangulaires en or de diverses grandeurs, aigle capturant un lièvre, lion ailé terrassant un bouc, panthère dévorant un cerf, dragon formé de trois monstres fantastiques. A cette trouvaille il faut ajouter sept amulettes pendeloques, à savoir : une cornaline perforée, sertie d'un fil d'or; une dent d'animal enchâssée dans un gland d'or; une chrysalide en or soufflé; une monture incomplète; trois petits hémisphères munis d'oreillettes. Une coupe d'argent et un bracelet d'or tressé, dont les bouts finissent en têtes de serpent, complètent l'actif du trésor funèbre; néanmoins ce qui demeure fait plus vivement regretter ce qui a passé au creuset. En outre, une case particulière, adjacente au logement du corps dont une cloison en bois la séparait [1], contenait, au milieu : les lambeaux d'un corselet de cuir, accompagnés des garnitures en bronze qui y avaient été primitivement cousues; des écailles; des boutons ou clous; des lames provenant des manches; un ornement demi-circulaire trouvé à l'endroit du collet (gorgerin); une grande plaque ronde, ornée d'une tête de Gorgone en relief (pectoral). Proche du corselet, à l'est, un candélabre de bronze à griffes de lion et fût cannelé; une petite coupe et une lampe de bronze à trois becs (λύχνος πολύμυξος), où adhérait encore un reste de mèche en toile : à l'ouest, une marmite de bronze (κακκάβη) posée sur un trépied de fer, abritait une éponge, des lambeaux de fourrures, de toile et d'une étoffe à dessins; à côté de la marmite, des coupes de bronze; le manche d'un puisoir (κοχλιάριον) en bronze, représentant un éphèbe criophore debout sur une tête de bélier [2]; des vases et des fragments céramiques, unis ou peints. Le tumulus

[1] V. plus haut la description des fouilles opérées dans les tumulus n° 2 et n° 6.

[2] Κριοφόρος était l'un des surnoms d'Hermès à Tanagra. Pausanias, IX. On vénérait aussi en Messénie une statue du même dieu portant un bélier. Id., IV.

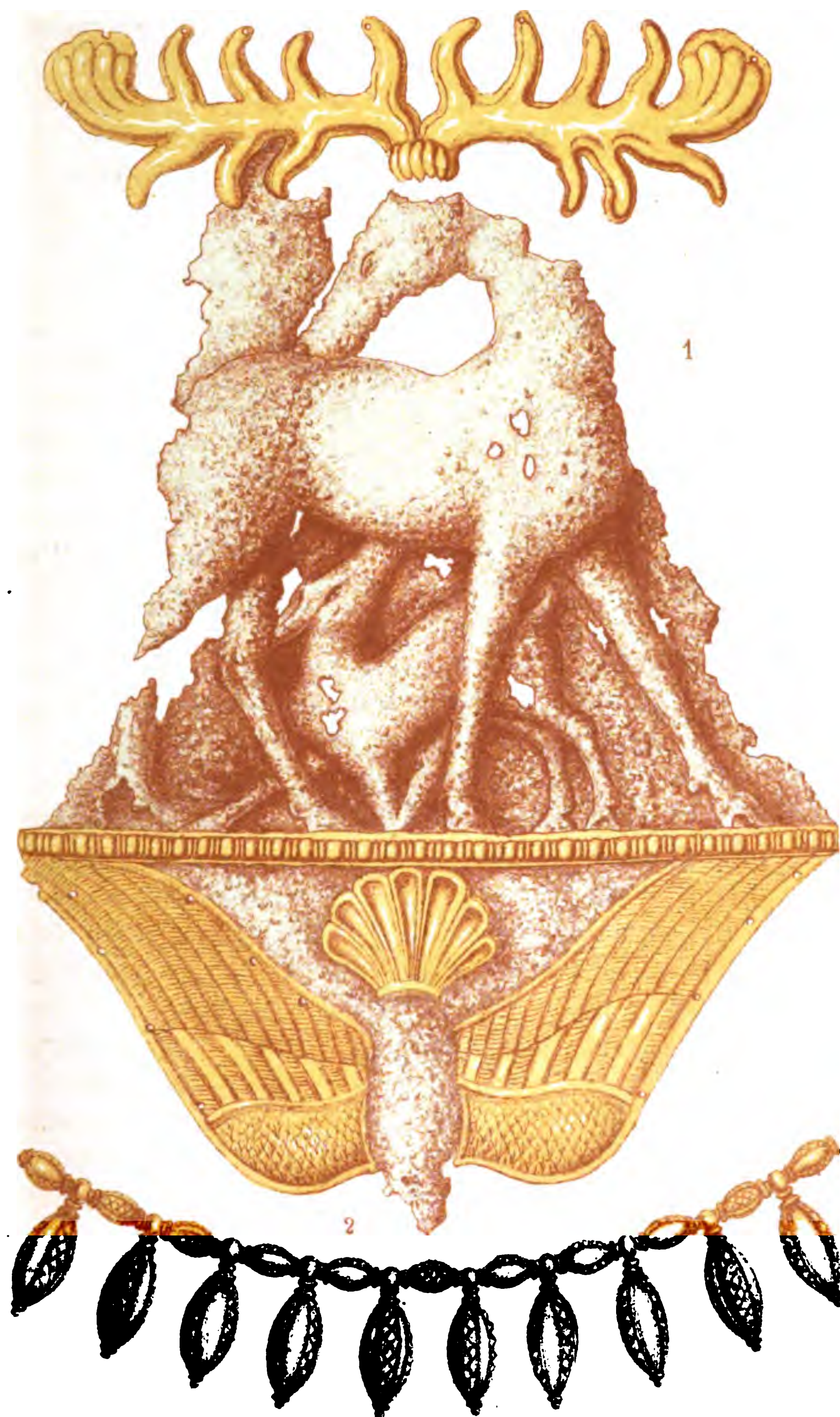
n° 6 semble avoir été épuisé en 1875; les fouilles de 1876 n'ont absolument rien produit [1].

J'ai tenu à offrir au lecteur un résumé substantiel des rapports qui mentionnent les découvertes de M. Tiesenhausen dans la région du Kouban : leur importance est capitale ; elles me semblent mettre en évidence les produits de deux courants artistiques fort distincts, l'un venu de l'Occident à la suite des colons grecs, l'autre d'origine vraisemblablement asiatique. Au premier se rattachent les vases et la majorité, sinon le total, des objets de parure; j'attribuerais volontiers au second le travail des animaux de bronze appliqués à l'ornement des chevaux. Certains problèmes, qui occupent aujourd'hui la science, doivent trouver, au Musée de l'Ermitage, de nombreux éléments de solution; je l'avais soupçonné au début de mes études sur la Russie et j'en suis maintenant aussi convaincu qu'il est possible. Cette conviction, que je voudrais faire partager à d'autres, m'engage à décrire les principales des pièces sommairement indiquées plus haut et à en figurer ici quelques spécimens.

Les objets en métal précieux, contenus dans le tumulus n° 2, accusent, par leur style rude et sévère, l'art grec de la première moitié du V$^{e}$ siècle avant J.-C. De ces objets, le plus remarquable à coup sûr est le pectoral qui décorait l'estomac du défunt : une bractée d'argent (h. $0^{m}$ $235^{m}$) offrant des animaux groupés et rendus avec un profond sentiment d'élégance (pl. *Kouban* A fig. 1). Le système a pour base un oiseau volant dont la tête manque en partie, mais où il me semble bien difficile de méconnaître une colombe [2]; les ailes et la queue, dorés, viennent aboutir à une baguette horizontale, aussi dorée, alternance de globules et de tores compris entre deux filets. Sur la baguette repose une biche allaitant son faon, biche qui, contrairement aux cervidés de son espèce, étale une gigantesque ramure entièrement couverte

[1] *Compte-rendu*, 1876, Rapport, p. VI à VIII.

[2] V. plus haut, p. 92, la figure d'une colombe en bronze trouvée à Dodone.




1, Pectoral en argent. 2, Collier. *(D'après M. Stéphani).*

d'or. Sauf le bec de la colombe, on possède au complet la forme de l'objet en hauteur; les trous, forés de distance en distance dans les parties que l'or a pu garantir de l'oxydation, le prouvent surabondamment. Ces trous, fort menus, avaient pour but de coudre le pectoral sur un plastron d'étoffe au moyen de fils en matières textiles. Les flancs, hélas! perdus, décrivaient, selon toute vraisemblance, une courbe gracieuse, issant des extrémités de la baguette et venant mourir aux andouillers. L'encadrement reste douteux ; deux morceaux de bandes d'argent cannelées, traversées par des torsades horizontales dorées (larg. 0m 06c) ne s'emmanchent guère avec notre groupe ; j'y vois pour mon compte des limbes verticaux (παρυφή), espèces d'*angusticlaves* qui accostaient le sujet central sans y toucher [1].

M. Stephani, en décrivant les trouvailles des *Sept Frères*, se borne à signaler la connexion de l'animal cornigère et de la *biche Cérynitide*, célébrée par les mythographes; mais l'érudit Conservateur du Musée de l'Ermitage n'a abordé aucun des détails que, mieux que personne, il était à même de fournir sur la question : il a jugé inutile d'exposer à nouveau une fable que tout le monde sait par cœur [2]. Je n'imiterai pas la réserve de M. Stephani; on a dû s'apercevoir déjà de ma prédilection marquée pour la Faune archéologique, et cette attrayante étude m'oblige à revenir sur un *conte usé et rebattu*, ainsi narré par Apollodore d'Athènes.

En troisième lieu, Eurysthée ordonna à Hercule de lui apporter vivante, à Mycènes, la biche Cérynitide [3]. Cet animal aux cornes d'or, étant consacré à l'Artémis d'Œnoé [4], Hercule, qui ne voulait ni le tuer ni le blesser, le poursuivit une année entière. La bête fatiguée d'une chasse si obstinée, gagna le mont Artémisius et de là les bords du fleuve Ladon [5] ; pendant

[1] V. *Compte-rendu*, 1876, pl. IV, fig. 1 à 3.

[2] *Ibid.*, p. 153 et 154.

[3] Ainsi nommée du mont Cérynée, en Arcadie. Pausanias, VII, p. 232, éd. Holzmann et Sylburg, in-fol., Francfort-sur-le-Mein, 1583.

[4] Bourg de l'Argolide, voisin du mont Artemisius où existait un temple de Diane. Pausanias, II, p. 67, éd. cit.

[5] Fleuve de l'Arcadie. Pausanias, V, p. 153, éd. cit.

qu'elle essayait de traverser l'eau, Hercule lui décocha une flèche, s'en empara, et, la plaçant sur ses épaules, se hâta de quitter l'Arcadie. Mais il rencontra en chemin Apollon accompagné d'Artémis, qui lui reprocha d'avoir voulu tuer un de ses animaux sacrés. Le fils d'Alcmène rejeta la faute sur Eurysthée, et, ayant apaisé la colère de la déesse, il réussit à conduire sa prise vivante à Mycènes [1].

Pindare dit qu'Hercule poursuivit, jusque chez les Hyperboréens, la biche aux cornes d'or (*χρυσόκερων*), qui avait été consacrée à Diane par la nymphe Taygète [2]. Callimaque mentionne la biche Cérynitide, et il ajoute qu'Artémis avait un char attelé de cerfs au frein d'or [3]; mais auparavant le poëte entre dans certains détails sur la nature de ces animaux. Il les présente comme des biches aux cornes d'or qui paissaient sur les rives de l'Anauros; elles étaient supérieures au taureau par la taille; Diane n'en put prendre que quatre; la cinquième gagna le fleuve Céladon et le mont Cérynée; Hercule s'en empara [4]. Le sacrilège d'Agamemnon, qui tua l'une des biches cornigères de Diane, causa la perte d'Iphigénie; à l'innocente victime, la déesse substitua un animal identique à celui qu'une funeste erreur avait mis à mort [5].

[1] *Bibliotheca mythol.*, l. II, c. 5, p. 166 et 167; in-8°, Gœttingue, 1803.

[2] *Olymp.* III, v. 45 à 57. Le scholiaste appuie sur le sexe et la monstruosité de l'animal chanté par les poëtes : θήλειαν ἔλαφον κέρατα ἔχουσαν. Phérécyde, *Fragm.*, p. 78, 31 *a*, éd. Didot.

[3] *In Dianam*, v. 109 et sq.

[4] *Ibid*, v. 100 et sq.

σκαιρούσας ἐλάφους μέγα τι χρέος. αἱ μὲν ἐπ' ὄχθῃς
αἰὲν ἐβουκολέοντο μελαμψηφῖδος Ἀναύρου,
μάσσονες ἢ ταῦροι · κεράων δ' ἀπελάμπετο χρυσός.

L'Anaurus, aujourd'hui Dimitriada, est un fleuve de la Phthiotis (Thessalie) qui, réuni à l'Onchestos, se jette dans le Sinus Pagasicus (probablement le golfe di Volo). Freund, *Dict.*, ANAURUS. Ezéchiel Spanheim, *Observ. in Callimachi hymn.*, p. 202, in-8°. Utrecht, 1697.

[5] στικτὸν κεράστην ἔλαφον

Sophocle, *Électre*, v. 568.

ἔλαφον δ' Ἀχαιῶν χερσὶν ἐνθήσω φίλαις
κεροῦσσαν.

Euripide, *Iphigénie en Aulide*, v. 1130.

Diodore et Hygin parlent brièvement de la biche Cérynitide [1]; Euripide y revient à deux fois : dans un fragment des *Téménides*, il lui accole la simple épithète de *χρυσόκερων* [2], mais ailleurs il est plus explicite.

Τάν τε χρυσοκάρανον.
δόρκαν ποικιλόνωτον.
La chevrette à la tête d'or et au pelage maculé [3].

Un vers de Sophocle, cité dans une note précédente, traite également de *στικτός*, *tacheté*, l'animal cornu tué par Agamemnon; était-ce un daim, ou bien le cerf ocellé que représentent les bijoux de Mycènes (v. p. 34, fig.)? La question me semble de nature à éveiller l'attention [4].

Sauf une pièce attribuée à Virgile, mais dont l'authenticité est fort douteuse [5], l'ancienne poésie latine se tait quant aux

[1] Diodore, IV, 13 : τὴν χρυσόκερων μὲν οὖσαν ἔλαφον τάχει δὲ διαφέρουσαν. Hygin, *Fab.* XXX : cervam velocem in Arcadia cum cornibus aureis.

[2] *Fragm.* XVIII, p. 797, éd. Didot.

[3] *Hercules furens*, v. 375, 376.

[4] Sur la foi d'un ouvrage autorisé, le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de M. d'Orbigny, 1861, j'ai reconnu l'*Axis maculatus* du Bengale, tant à Mycènes que sur le cylindre assyrien décrit p. 35, note 1; il se pourrait fort bien que j'eusse commis une grosse erreur : un travail publié d'hier va me permettre de la réparer, ou tout au moins de provoquer une enquête à son occasion. La plaine de Mersina, port de la Cilicie orientale, nourrit un cerf à pelage jaune doré, agréablement moucheté de blanc (*Cervus Mesopotamicus*); le même cerf est commun dans les montagnes boisées qui environnent Alexandrette, à l'angle formé par la Syrie et l'Asie Mineure (Dr Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, ap. *Tour du Monde*, t. XXXIX, p. 158 et 160). Il est fort possible que le *Cervus Mesopotamicus* ait été l'objectif de Sophocle et d'Euripide, il est encore plus probable qu'un aussi magnifique animal a servi de modèle aux orfévres de Mycènes et au graveur assyrien; mais comment expliquer alors le silence gardé par Aristote et par Pline au sujet de ce ruminant; pourquoi l'omit-on, il y a vingt ans, dans une compilation qui devait alors être à la hauteur du progrès scientifique? Le *Cervus Mesopotamicus* aurait-il abandonné pendant quelques siècles la région syro-mésopotamique, et n'y serait-il revenu qu'après que l'incurie musulmane eût transformé en désert une contrée jadis si florissante?

[5] Cornibus auratis cervum necat ordine quarto.
*De Herculis labor.*, v. 4.

ramures de la biche d'Hercule ; elle lui reconnaît toutefois d'autres qualités : écoutons d'abord le chantre d'Énée.

*Nec vero Alcides tantum telluris obivit,*
*Fixerit æripedem cervam licet, aut Erymanthi,*
*Pacarit nemora, et Lernam tremefecerit arcu* [1].

Sénèque dit simplement *bête sauvage du Ménale* [2]*;* Ausone, imitateur de Virgile, fait subir une légère variante au tableau de son maître.

*Aeripedis quarto tulit aurea cornua cervi* [3].

L'idée d'Ausone est très claire, il a voulu peindre un cerf aux pieds agiles. L'expression de Virgile a exercé la patience des commentateurs qui lui ont attribué des sens différents ; néanmoins l'interprétation la plus généralement adoptée est celle de *pieds d'airain, pieds robustes :* Virgile emprunte son épithète à Homère, ἵπποι χαλκόποδες, ou à Sophocle, χαλκόπους Ἐρινὺς [4].

L'antiquité signale encore d'autres biches portant l'attribut masculin : d'après Sophocle, celle qui nourrit Télèphe avait des cornes, κεροῦσσα, κερασφόρος [5] ; quelques vers d'Anacréon contiennent une image qui n'est pas sans rapport avec le sujet de notre pectoral caucasien, il s'agit d'un faon (νεβρὸν) à la mamelle, abandonné dans la forêt par sa mère cornigère, κεροέσσης μητρός [6].

[1] *Æneid.* VI, 800 à 802.

[2] Mænali nulla est fera.
*Hercules Œteus,* act. 1, sc. 1, v. 17.

[3] *Edyllia* XIX, 366, v. 4.

[4] *Iliad.*, VIII. *Électre,* v. 488. — On trouve ailleurs dans Sophocle, *Ajax,* v. 837, Ἐρινὺς τανύποδας, *aux pieds agiles;* Hésychius interprète χαλκόποδας par ἰσχυρόποδας, *aux pieds robustes.* Voy. l'ouvrage du savant Jésuite, Jacques Pontanus, *Symbolarum libri XVII P. Virgilii Maronis,* p. 1522 ; in-fol., Augsbourg, 1599. Ausone a parfaitement senti la différence :

Vincunt æripedes ter terno Nestore cervi.
*Edyllia* XI, 336, v. 14.

[5] *Aleades, fragm.* n[os] 580 et 581, p. 352, éd. Didot. Voy. l'explication donnée par Pollux, V, 76.

[6] Ap. Ælien, *De nat. animal.,* VII, 39.

Le mythe grec de la biche à ramures trouve une espèce de confirmation historique au XVI[e] siècle ; J. C. Scaliger rapporte que, de son temps, on vit et prit en France une biche cornue dont on conservait la tête [1] : la tête, bien, mais le reste du corps ? Le célèbre érudit italien, qui n'y regardait pas de si près, aura — il en avait un peu l'habitude — voulu se jouer de la crédulité publique. Un haut-fait cynégétique, chanté en vers latins par Georges Morhof [2], me semble plus digne de confiance : vers la fin du XVII[e] siècle, un prince danois captura dans le Jutland une biche pleine, couronnée d'un énorme bois [3]. On peut admettre avec certitude que l'animal en question était un renne égaré, venu de la Laponie après avoir traversé la mer sur la glace ; il a déjà été dit plus haut (p. 168) que les migrations du renne, d'Asie en Amérique, s'opéraient ainsi [4].

Les monuments anciens offrent des représentations fréquentes de la biche ou du cerf de Diane ; ils rentrent dans trois catégories, numismatique, céramique, sculpture : ne pouvant ici les énumérer tous, nous nous bornerons à quelques-uns des plus marquants.

*Céramique.* — Diane accompagnée de la biche : Ch. Lenormant et J. de Witte, *Élite des monuments céramographiques*, t. II, p. 15, 22, 23, 127, 128, 134, 189, 239. — Diane montée sur une biche : *Ibid.*, p. 25, 26, 134, 137. — Diane traînée par des biches, cerfs et daims : *Ibid.*, p. 15, 25, 27. — Diane terrassant un cerf : *Ibid.*, p. 301. — Diane sacrifiant un cerf : *Ibid.*, p. 302. — Hercule et Apollon se disputant la biche Céry-

[1] *Poetices*, l. III, c. 4.

[2] *Opera poëtica*, Lubeck, 1694.

[3] Ante non multos annos capta fuit in Cimbrica Chersoneso, a Serenissimo ejus principe, cerva prægnans magnis cornibus instructa, de qua extat elegia cultissima viri clarissimi Georgii Morhofii. Th. Græwius, *Callimachi hymni*, p. 70 ; in-8°, Utrecht, 1697.

[4] « Les champs de glace ouvrent au renne l'accès de toutes les îles de l'Océan polaire, comme ils ont dû lui ouvrir la route de l'Amérique. » A. d'Orbigny, *Dict. d'hist. nat.*, t. X, p. 752.

nitide: Vase peint du Musée de Leyde, publié par M. Roulez; Vase peint de la collection Péreire.

*Numismatique.* — Diane sur un char attelé de cerfs : Éphèse, Commode, bronze; Denier de la famille consulaire Axsia, argent; Mytilène, Valérien, bronze. — Diane poursuivant un cerf: Abydos, Septime-Sévère, bronze. — Diane accompagnée d'un cerf: Leucas (Acarnanie), argent; Denier de la famille consulaire Hostilia, argent; Milet, Hadrien, argent; Chersonèse Taurique, Caracalla, bronze; Médaillon romain, Antonin-le-Pieux, (biche) bronze; Perga, Artémis Pergea, argent [1]. — Diane assise sur un cerf: Éphèse, Macrin, bronze; Id., Marc-Aurèle, bronze; Médaillon romain, Faustine jeune, bronze. — Simulacre de la Diane Éphésienne entre deux cerfs: Éphèse, Sabina Augusta, bronze; Id., Domitien, bronze; Id., Hadrien, argent et bronze. Sur un bronze de Julia Domna, frappé à Éphèse, Diane figure entre deux cerfs; une monnaie de la même ville, bronze, représente la déesse entre un cerf et une abeille [2].

*Sculpture.* — Cornaline, intaille, Diane près d'un cerf. Id., id., Diane entre un chien et un cerf. Agate noire, intaille, Diane entre deux cerfs. Intaille, Diane assise sur un cerf [3]. Plusieurs stèles funéraires représentent Diane accompagnée d'une biche. On voit à Palerme deux groupes d'Hercule terrassant la biche Cérynitide [4]. Les statues de Diane à la biche sont assez nombreuses [5], mais la Diane, dite de Versailles, au Musée du Louvre,

[1] Ch. Lenormant, *Trésor de numism. et de glypt.*, *Gal. mythol.*, pl. XLVII, fig. 2, 3, 5, 10, 12, 13, 14, 18; pl. XLVIII, fig. 10; pl. L, fig. 15. V. aussi Montfaucon, *Antiq. expl*, Suppl., t. I, pl. 42, fig. 5 et 6; pl. 43, fig. 3.

[2] *Trésor etc.*, pl. XLVII, fig. 11; pl. XLVIII, fig. 1, 5; pl. XLIX, fig. 8 à 11, 16; pl. L, fig. 1. *Ant. expl.*, t. I, pl. 96, fig. 3, 4, 5; Suppl., t. I, pl. 43, fig. 4, 5, 6, 9, 10. — On peut ajouter au nombre diverses monnaies lyciennes en bronze, portant au droit la tête d'Artémis avec un cerf au revers. F. Lenormant, *La monnaie dans l'Antiquité*, t. II, p. 116.

[3] *Trésor etc*, pl. XLVII, fig. 4, 7; pl. XLIX, fig. 12; pl. XLVIII, fig. 16.

[4] Clarac, *Mus. de sculpt.*, pl. 794 et 802. Smith, *Dict. de biog. myth.*, p. 303, fig.

[5] Clarac, pl. 566, 570, 570 B, 574. *Ant. expl.*, t. I, pl. 88, fig. 2; Suppl., t. I, pl. 41, fig. 1.

est la plus remarquable en ce genre. La déesse pose la main droite sur la tête d'un cerf dont le sexe n'est pas indiqué. Cette circonstance, contraire aux habitudes de l'Antiquité, accuse chez l'artiste l'intention évidente de reproduire l'une des biches cornigères de l'Anauros, et l'on peut en déduire sans trop de présomption que les cervidés cornus, accompagnant Artémis sur d'autres monuments, rentrent dans la même catégorie [1].

Rien de ce qui précède ne touche directement à notre pectoral, dont les images d'Artémis ou d'Hercule sont absentes : néanmoins les anciens auteurs, sauf Anacréon peut être, ne mentionnant en fait de biches cornigères que celles de l'Anauros et de Télèphe, on n'a pas à chercher ailleurs. Je me décide pour une des premières, tant à cause de la ramure d'or, que du symbolisme du sujet choisi par l'orfévre.

Dans ses érudites explications des trésors de l'Ermitage, M. Stephani s'arrête à plusieurs reprises sur les tendances de l'art classique à figurer l'allaitement, cette fonction si douce de la maternité, soit en haut, dans l'Olympe, soit en bas chez les hommes ou les animaux [2]. Un autel du Vatican met au grand jour l'un des sens particuliers que les Romains attachaient aux représentations de la Nourrice ; car, sous une biche allaitant son faon, on lit : Τύχη οἴκου Ποπλίων, *Fortune de la famille Publia* [3]. Emblème de la longévité, le cerf présage ici une existence durable aux rejetons du consécrateur ; d'autres variantes de la Nourrice me sem-

[1] *Ant. expl.*, Suppl., t. I, pl. 42, fig. 3. Pour plus de certitude, M. A. Héron de Villefosse, attaché à la Conservation des Antiques du Louvre, s'est donné la peine de vérifier le fait à mon intention, et j'ai pu récemment m'en assurer par moi-même ; l'animal a été représenté *absque ullo sexu*. Il en est autrement des deux groupes de Palerme, du moins tels qu'ils figurent dans l'ouvrage du comte de Clarac ; les animaux terrassés par Hercule ont le sexe masculin plus ou moins indiqué sur la planche : mais comment se fier à des gravures exécutées d'après un dessin qui, soit ignorance, soit fantaisie de l'artiste, peut n'être pas entièrement conforme à l'original.

[2] *Compte-rendu*, 1864, p. 183 à 202, 245.

[3] *Compte-rendu*, 1876, p. 154. *Ann. dell' Inst. arch.*, t. XLVI, p. 73 à 82.

blent devoir être prises dans un sens plus général. Tels sont : un sarcophage où l'on voit une brebis donnant à teter à un enfant[1]; un groupe en terre cuite de Taman et un vase peint d'Athènes, ayant pour sujet une guenon avec son petit[2]; un scarabée intaille de l'île de Chypre, jument et son poulain[3]; la Junon ou *Fortuna primigenia*, statuette indigène de Préneste[4]; enfin le *missorium* (plat destiné au service de la table) célébré dans une épigramme grecque, et qui représentait Aphrodite entourée de quatre amours, dont l'un prenant le sein de sa mère[5]. Aux monuments énumérés ci-dessus, quelques-uns viennent s'adjoindre qui accusent nettement la source orientale où Grecs et Romains puisèrent le symbole de la Nourrice. Sur une cruche de terre cuite, découverte à Colchester, figure, en haut-relief, une guenon allaitant son petit; le masque étrange de la mère, ses oreilles démesurément étalées, en font un être monstrueux tout aussi bien qu'un singe : je lui trouverais assez d'analogie avec le groupe de Taman pour croire que le vase anglais sortit des mains d'un industriel de la Chersonèse Taurique, si l'opinion suffisamment motivée de M. A.-W. Franks, Directeur du *British Museum* (*Lettre* du 13 avril 1880), ne tendait pas à attribuer ce genre très rare de poteries vernissées à un atelier des bords du Rhin. A l'époque romaine, une céramique évidemment nationale modela en Gaule et dans la Grande-Bretagne des images de la Nourrice. De ces images, les unes à demi-nues, à peine couvertes d'une simple draperie, procèdent de l'art classique ; les autres, habillées et chaussées, portant deux jumeaux sur leur sein, témoignent, sauf la tête qui est remarquablement fine, d'une esthétique plus

[1] *Monats-Ber. der k. Akademie in Berlin*, 1871, p. 484, n° 144.

[2] *Compte-rendu*, 1872, Rapport, p. VII. Wieseler, *Arch. Ber.*, Ueber eine Reise, p. 36.

[3] Cesnola, *Cyprus*, pl. XXVI.

[4] *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXXV, p. 240.

[5] *Anthol. palat.*, c. IX, 585.

ὁ δὲ χεῖλος ἔχει ποτὶ πίδακι μαζοῦ.

rudimentaire [1]. En outre M. Léon Heuzey signale deux statuettes babyloniennes également en terre cuite, statuettes trouvées dans des tombeaux, et qui nous montrent les types de la Nourrice funèbre, tels qu'on les comprit jadis en Mésopotamie. La première, de style archaïque, est une femme accroupie, tenant sur son bras gauche un enfant qui lui presse le sein : sa chevelure, rejetée en doubles masses derrière les oreilles, est striée de lignes quadrillées ; un pan d'étoffe frangée passe sur l'épaule droite [2]. La seconde (Musée du Louvre) est le produit merveilleux d'un art où le naturalisme primitif se change en vérité charmante ; une jeune femme, nue et debout, donne à teter à un enfant : « C'est, dit M. Heuzey, une pièce très surprenante où la perfection de certaines parties ne semblera peut-être s'expliquer tout d'abord que par le contact de l'art grec ; puis, en y regardant de près, on sera forcé de reconnaître un type purement asiatique, un peu rond et plein, mais relevé par des accents d'une finesse exquise..... Il est difficile de ne pas apercevoir ici une déesse babylonienne, le type perfectionné de cette Nourrice des tombeaux dont nous avons déjà rencontré un exemple : sa nudité ne peut guère s'expliquer que par une donnée mythologique [3]. »

Les Nourrices funèbres babyloniennes et le détail du *missorium* d'une part, le sujet de notre pectoral de l'autre, offrent des thèmes allégoriques en rapports directs ; ces rapports deviendront très clairs lorsque nous exposerons tout à l'heure les caractères d'Artémis, envisagée comme déesse présidant aux circonstances de l'enfantement, et le mélange des attributions de Diane et de Vénus chez la divinité chaldéenne importée aux alentours de la Mer Noire. Mais, pour observer un ordre méthodique, il me paraît utile de déterminer l'espèce de l'animal qui donna lieu au mythe des biches de l'Anauros et par conséquent de la biche Cérynitide : la bractée du Caucase servira de criterium.

[1] Roach Smith, *Collectanea antiqua*, t. VI, pl. XLVII, fig. 3 ; *Ibid.*, p. 57, fig.

[2] *Les terres cuites babyloniennes*, ap. *Rev. archéol.*, Janv. 1880, tir. à part, p. 5.

[3] *Ibid.*, p. 6 à 8 ; pl. I, fig. 2.

Si étranges que soient les monstres figurés sur les œuvres de l'art ancien, la fantaisie a joué dans leur création un rôle moindre qu'on ne le pense ; à une époque fort lointaine, l'homme, je le soupçonne à tort ou à raison, put exister au milieu, soit des restes desséchés, soit même des spécimens vivants, d'une Faune qui ne se rencontre plus aujourd'hui qu'au fond des entrailles de la terre. Les formes sveltes et l'énorme ramure de notre biche, les macules que Sophocle et Euripide signalent sur la peau des biches de Diane, m'ont d'abord attiré vers le grand daim fossile d'Irlande *Cervus euryceros, C. megaceros* [1]), dont le souvenir traditionnel aurait alors persisté jusqu'au Ve siècle avant J.-C. La crainte de commettre des erreurs, que mon ignorance en pareille matière rendait probables, m'a forcé de recourir à l'autorité des spécialistes. Leur réponse a été unanime : oui, quant à la coexistence du *Cervus megaceros* avec l'homme ; non, quant à la présence des bois chez la femelle de cet animal. Le *Cervus megaceros* a été trouvé en Irlande au point où les couches tourbeuses et la marne sont en contact immédiat, indice vraisemblable de sa disparition dans le cataclysme qui engloutit les anciennes forêts. Or, l'événement remonte à une période si éloignée que son souvenir a dû s'effacer de la mémoire humaine avant les temps historiques. Toutefois un argument beaucoup plus sérieux contre mon hypothèse est fourni par l'absence des appendices frontaux chez la biche du daim fossile : les galeries zoologiques du *Trinity College*, à Dublin, et du Museum de Paris possèdent le squelette complet de la femelle du *Cervus megaceros* ; elle est d'une taille très inférieure au mâle, et d'ailleurs aucun doute ne plane sur la détermination du sexe. La première vertèbre cervicale du cerf offre en dessous un solide talon que la biche possède seulement à

[1] On a trouvé les restes de cet animal, dont les bois étalés dépassent 3m d'envergure, en France, en Allemagne, en Pologne et en Italie, mais les plus nombreux spécimens proviennent des tourbières irlandaises. Le squelette de *Cervus megaceros*, appartenant aux collections de la Sorbonne, est d'une remarquable beauté ; d'autres sont conservés au Museum de Paris.

l'état rudimentaire ; ce talon a pour but de renforcer les muscles du cou qui ont à supporter le poids de la ramure [1].

Les fossiles écartés, l'animal de la Faune actuelle qui se rapprocherait davantage de notre cervidé serait probablement l'élan. L'élan a été connu des Anciens ; Aristote le décrit sous le nom d'ἱππέλαφος, Pline, d'*Alce* ou d'*Achlis ;* mais Aristote a soin de dire que la femelle de l'hippélaphe manque de cornes, et, si Pline omet ce détail, nous savons par expérience que le philosophe de Stagyre ne s'est pas trompé [2]. Il faut donc aussi renoncer à l'élan, dont nous rencontrerons bientôt l'image dans les tombes des *Sept Frères*, et aborder enfin l'unique espèce vivante de cervidés chez qui la femelle se montre pourvue de bois, le renne. Au temps de César, on l'a déjà vu (t. II, p. 169, 170, 479), le renne paissait à l'ombre des forêts du Harz ; le *Tarandus* de Pline est certainement l'animal mentionné par le général romain.

Mutat colores et Scytharum *Tarandus*, nec aliud ex iis quæ pilo vestiuntur, nisi in Indiis Lycaon, cui jubata traditur cervix..... Tarando magnitudo, quæ bovi : caput majus cervino nec absimile : cornua ramosa, ungulæ bifidæ, villus magnitudine ursorum..... Tergori tanta duritia, ut thoraces ex eo faciant [3].

Si le renne, que l'on vit encore naguère descendre jusqu'au 46e degré de latitude, deux degrés plus bas qu'Astrakhan [4], habitait l'Europe centrale il y a 2000 ans, on a tout lieu de

[1] Je dois les renseignements relatifs au grand daim irlandais : 1° à MM. Lloyd, Prévôt, et Mac Alister, Professeur d'anatomie comparée, du *Trinity College*, à Dublin, qui tous les deux ont répondu à mes questions avec la plus parfaite obligeance ; 2° à MM. les zoologistes du Museum de Paris, par l'intermédiaire de M. E. Servaux, ancien chef du service des Sciences et Lettres au Ministère de l'Instruction publique ; 3° à M. L. de Pauw, contrôleur des ateliers du Musée royal d'Histoire naturelle de Bruxelles. J'ai appris de M. de Pauw, maintes fois cité dans le courant de cet ouvrage, à distinguer les squelettes du cerf et de la biche par l'examen de la première vertèbre cervicale.

[2] *De animal.*, l. II, c. 1. *Hist. nat.*, VIII, 16.

[3] *Hist. nat.*, VIII, 52.

[4] A. d'Orbigny, *Dict. d'hist. nat.*, t. X, p. 752. Pallas, *Voyages etc.* Pallas a constaté le fait au dernier tiers du XVIIIe siècle.

croire, qu'aux temps héroïques, ce ruminant a pu venir accidentellement en Thessalie et s'égarer en Arcadie, d'où Hercule l'aurait chassé vers le pays des Hyperboréens, sa patrie originelle, pour le ramener ensuite au point de départ. Telle est, à mon avis, l'explication naturelle du mythe de la biche Cérynitide; ses cornes sont une réalité, la fiction n'apparaît que dans leur matière, l'or. Quant à l'épithète *æripes*, je la concède pour une image poétique, mais elle convient aussi parfaitement au renne qui doit avoir des pieds à l'épreuve pour courir sur la neige glacée.

L'aspect d'un cerf, donné à l'animal représenté sur notre bractée, peut être diversement motivé. Bien qu'il fréquentât des régions relativement assez voisines des bords de l'Hypanis, le renne ne devait pas être familier à l'orfévre grec qui cisela le pectoral. Cet orfévre ne connaissait que par oui-dire une bête farouche, difficile à rencontrer; l'eut-il vue, les formes trop lourdes du modèle auraient répugné à une esthétique qui cherchait avant tout la beauté et l'élégance: il fallait d'ailleurs rester fidèle à la tradition hellénique où une biche était nominativement désignée. Néanmoins la tendance au naturalisme apparaît clairement dans le rendu des bois, étalés horizontalement de manière à faire comprendre qu'ils ne s'élèvent pas en hauteur mais qu'ils se rabattent sur le dos, et dans l'épanouissement palmé des andouillers, détail étranger à l'espèce *Elaphus* [1]. En outre, pour créer son animal fantaisiste, l'artiste a réclamé le concours de l'Asie; il s'inspira vraisemblablement des rennes finnois en

[1] Un naturaliste qui s'est fait un nom dans la science, M. le Dr E. Hamy, du Museum de Paris, veut bien m'écrire: « La forme de la tête de votre animal, celle des pieds aussi, se rapportent assez volontiers à l'espèce *Renne*. Le bois paraît bien offrir de chaque côté l'andouiller basilaire caractéristique, quoique beaucoup trop redressé, enfin la terminaison inférieure du même bois ne s'écarte pas trop de la disposition naturelle de cette partie chez le *Cervus tarandus*. » *Lettre* du 16 mars 1880. M. Hamy termine ainsi sa communication: « De toute manière, la pièce est extrêmement intéressante et vous rendez un vrai service à l'archéologie en la faisant connaître. » Je renvoie le compliment à qui de droit, c'est-à-dire à M. L. Stephani.

bronze trouvés à d'énormes distances, à l'ouest et à l'est de la chaîne ouralienne, à Perm et à Minoussinsk (v. t. II, p. 170 et 171, fig. ; pl. X, fig. 2).

Le symbolisme du sujet rentre complètement dans l'un des trois caractères attribués à Diane ; d'un accord unanime, les Anciens regardèrent cette déesse comme la divinité protectrice de la maternité [1]. Les femmes en couches invoquaient Artémis pour calmer les douleurs de l'enfantement ; d'autres pour en obtenir progéniture ; d'autres enfin pour présider aux circonstances du mariage [2]. La ville de Coroné (Coron), en Messénie, possédait un sanctuaire dédié à Artémis *Nourrice* (Παιδοτρόφος) ; Artémis partageait avec Déméter le surnom de Κουροτρόφος [3]. A certains jours, les Tithénidiens (Laconie) portaient leurs garçons à la mamelle au temple d'Artémis Κορυθαλλία, sur les bords de la rivière Tiasa ; on y célébrait une fête accompagnée de sacrifices [4]. Les mythes antiques associaient donc Diane à Vénus dans les actes mystérieux de la génération, ou plutôt elles s'identifiaient toutes deux. Le degré et la forme extérieure de cette identification purent varier selon les milieux [5], mais nulle part elle ne fut aussi complète qu'en Orient, voire aux environs de l'Euxin et de la Mer Caspienne, où le culte de la déesse chaldéo-babylonienne Anaïtis, changée en Artémis hellénique, s'était largement développé (v. t. II, p. 373 à 375) [6]. Anaïtis, la *Magna Mater*, la

[1] V. entre autres, Cicéron, *De nat. deor.*, l. II, c. 27; Cornutus, *De nat. deor.*, Artemis ; etc. etc.

[2] *Orphiques*, Hymn. XXXV, v. 3 et 4. *Anthol. palat.*, c. VI, 59, 201, 202, 271, 272, 273, 276.

[3] Pausanias, IV, p. 144, éd. cit. Diodore, V, 73.

[4] Athénée, *Deipnos*, IV, p. 139; in-fol., 1597.

[5] Tam hercle, quam tibi illam nostram Sospitam..... nisi cum pelle caprina, cum hasta, cum scutulo, cum calceolis repandis. At non est talis Argiva, nec Romana Juno. Ergo alia species Junonis Argivis, alia Lanuvinis. Cicéron, *De nat. deor.*, l. I, c. 29.

[6] Κλύω δὲ Λυδὰς Βακτρίας τε παρθένους
ποταμῷ παροίκους Ἅλυϊ, Τμωλίαν θέον

Force productrice, la Nature, réunissait en elle seule l'ensemble des attributions qui, chez les Occidentaux, vinrent incomber à plusieurs divinités spéciales, individualisant chacune, dans leur personnalité distincte, une part définie des éléments essentiels du Grand Tout. Quand Virgile met en scène Vénus revêtue du costume ordinaire de Diane, il suit de loin les traditions du symbolisme asiatique [1]; aussi Artémis-Aphrodite ou Anaïtis me paraît-elle figurer sur un camée (?) reproduit par Montfaucon. d'après Maffei : une femme entièrement nue, tenant un arc de la main gauche, une biche cornigère de la main droite [2]. J'ai peine à reconnaître, avec l'illustre Bénédictin, l'effigie pure et simple de la chaste Diane dans une plantureuse créature aux formes arrondies, au col vigoureux, à la physionomie souriante, être qui n'a rien de svelte ni de virginal, mais qui touche d'assez près aux types luxurieux de l'*Artemis Nanæa* gréco-parthe (v. t. II, p. 375) [3].

δαφνόσκιον κατ'ἄλσος Ἄρτεμιν σέβειν,
ψαλμοῖς τριγώνων πηκτίδων τε Περσικῶν
ἀντιζύγοις ὁλκοῖς κρεκούσαις μάγαδιν, ἔνθα Περσικῷ
νόμῳ ξενωθεὶς αὐλὸς ὁμονοεῖ χοροῖς.

« J'entends dire que les vierges de la Lydie et de la Bactriane, qui habitent auprès du fleuve Halys, vénèrent Artémis, déesse du Tmolus, dans un sombre bosquet de lauriers. Elles la célèbrent au son des triangles et des lyres perses, opposé au bruit traînard et aigu de la *magadé*, alors que la flûte admise dans le concert accompagne les chœurs sur le mode persique. » Diogène le trag., *Sémélé*, fragm., ap. Athénée, XIV, p. 636, éd. cit.

[1] Cui mater media sese tulit obvia silva,
Virginis os habitumque gerens, et virginis arma
Spartanæ; vel qualis equos Threissa fatigat
Harpalyce, volucremque fuga prævertitur Eurum.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comam diffundere ventis,
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.
*Æneid.*, I, v. 314 à 320.

[2] *Antiq. expl.*, t. I, pl. 88, fig. 3.

[3] Montfaucon, loc. cit., p. 148, rapporte que Diane, primitivement nue, fût habillée par Mercure sur l'ordre de Jupiter. Malgré d'incessantes recherches, je n'ai pu remonter à la source où le savant archéologue avait puisé, mais je ne crois pas qu'elle soit d'une antiquité bien reculée. Les trente poëtes ou prosateurs que

L'association ou l'identification d'Artémis et d'Aphrodite sur notre bractée est encore rendue plus évidente par la présence de la colombe qui sert de base au groupe principal ; personne, en effet, n'ignore que cet oiseau était spécialement consacré à Vénus par une tradition chaldéenne [1].

Des faits ci-dessus, il faut conclure à mon avis : 1° que le pectoral caucasien porte l'image d'une biche de l'Anauros, sinon de la biche Cérynitide elle-même ; 2° que les biches cornigères de la mythologie, étaient, non point une fiction poétique, mais des rennes transformés en cerfs par l'éloignement et l'oubli, comme aussi par les exigences de l'esthétique grecque ; 3° enfin que l'acte maternel accompli par l'animal ciselé sur notre bractée, rentre directement dans les attributions d'Artémis-Aphrodite.

Un triple ornement parait le cou du défunt : un chapelet de petits tubes formant au minimum dix tours ; un torques uni (poids, 156 grammes 135) dont les extrémités vont en s'effilant, et qui ressemble à tous les objets du même genre découverts en Europe [2] ; un collier de baies ovoïdes entre ouvertes (pl. *Kouban* A, fig. 2), ayant autant et plus d'analogie avec les grains du bijou cypriote reproduit, pl. *Curium*, fig. 1 [3], qu'avec les glands ren-

j'ai compulsés s'accordent tous pour habiller Artémis, fort légèrement il est vrai. Callimaque (*In Jovem*, v. 77) lui donne le surnom de Χιτώνη ; Arnobe (VI, 25) la met en opposition avec Vénus : semitectis femoribus Diana ; aut ad libidinem concitans Venus nuda. — Un cylindre babylonien représente Anaïtis en tunique et robe ouverte qui laisse voir sa jambe nue ; ses bras sont également nus ; deux carquois chargent ses épaules ; sa main gauche tient un arc et des flèches. Lajard, *Culte de Vénus*, pl. IV, fig. 12.

[1] In Euphratem flumen de cœlo ovum mira magnitudine cecidisse dicitur, quod pisces ad ripam evolverunt : super quod columbæ consederunt et excalefactum exclusisse Venerem, quæ postea Dea Syria est appellata, et justitia et probitate cum cæteros exuperasset, et ab Jove optione data, pisces in astrorum numerum relati sunt. Et ob id Syri pisces et columbas ex deorum numero habent, non edunt. Hygin, *Fab.* CXCVII.

[2] *Compte-rendu*, 1876, pl. IV, fig. 6.

[3] L'analogie est beaucoup plus évidente encore sur le collier figuré, *Cyprus*, pl. XXII.

contrés en Crimée (v. t. II, p. 98, fig.) et dans la Russie méridionale (ibid., pl. III, fig. 7). Mais une circonstance remarquable distingue notre collier caucasien; il a été trouvé sur un homme quoiqu'il appartienne réellement à la parure féminine : des monuments nous apprennent que cet usage existait aussi chez les Étrusques [1].

Les petites bractées qui jonchaient le sol autour du squelette, par suite de la décomposition du vêtement auquel elles furent primitivement cousues, témoignent, comme le pectoral, que le guerrier dont nous étudions les dépouilles aimait à porter sur lui les symboles des divinités topiques du Bosphore Cimmérien, soit en vue de sa dévotion particulière, soit comme de simples amulettes destinés à le préserver des maléfices. J'incline vers la première opinion, car, sauf les Gorgones, l'éphèbe agenouillé et les sphinx, dont je n'ai pas à m'occuper, la somme des représentations, dont le détail va suivre, appartient aux cultes en vigueur sur les bords de la Mer Noire.

Le coq (pl. *Kouban* C, fig. 2) était consacré au Soleil parce qu'il annonçait le jour [2]; le cerf (fig. 4), qui est ici un élan bien caractérisé, et le bouquetin (fig. 9), à Diane [3]; le bélier (fig. 8), à Mars, à Apollon et à Hécate; la vache (fig, 3), à la Lune comme à Junon [4]. Les félins (fig. 7 et 10) accostent la *Magna Mater* ou

[1] *Compte-rendu*, 1876, pl. IV, fig. 7, p. 156. *Ant. du Bosph. Cimm.*, pl. XII et XIX, pass. L. Stephani, *Compte-rendu*, 1874, p. 173. Gerhard, *Etrusk. Spiegel*, pl. 74 et 83.

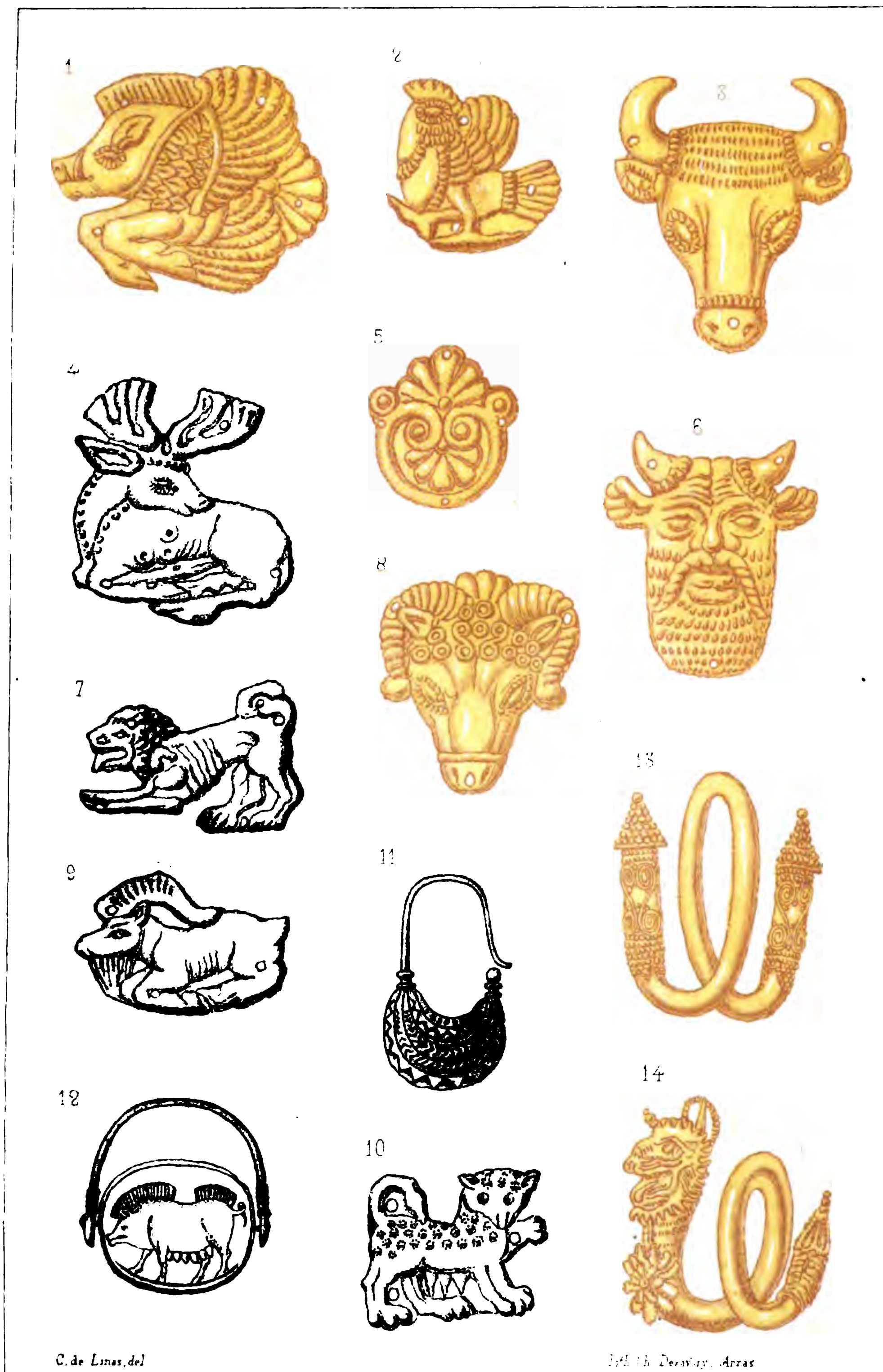
[2] Pausanias, V, p. 175, éd. cit.

[3] Les Athéniens sacrifiaient annuellement 50 chèvres (χιμαίρας) à Diane, en mémoire de la défaite des Perses. Xénophon, *Exped.*, III, 2, 12. V. aussi, pour les offrandes de chèvres et de bouquetins (κάπρος ὀρειονόμος) à Diane, l'*Anthol. palat.*, c. VI, 157 et 239. Le cylindre babylonien cité plus haut montre deux bouquetins croisés en face d'Anaïtis. — L'autel du temple de Délos fut construit par Apollon avec les cornes des chèvres sauvages que Diane avait tuées à la chasse. Callimaque, *In Apoll.*, v. 60 à 64.

[4] On offrait à Apollon, à Artémis, à Hécate et à la Lune des images plastiques de vaches cornues. Pollux, VI, 11, 76. Je reviendrai plus loin sur l'espèce de l'animal dont je donne ici la figure.

KOUBAN

C.




1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10. Bractées. 11. Boucle d'oreilles, 12, Bague
13, Agrafe. *(D'après M. Stéphani.)* — 14, Agrafe. *(**Chypre**; d'après **M. di Cesnola**).*

servent de piédestal à Anaïtis [1]. Le sanglier (fig. 1), bête de chasse, revient de droit à la déesse des forêts, mais nous savons aussi qu'on immolait un porc à la divinité tellurique Déméter, et que les Tithénidiens, pendant la fête dont il a été parlé plus haut, offraient des cochons de lait à leur Artémis *Corythallia* [2]. Quant au masque cornigère (fig. 6), les tombes de la Russie méridionale n'avaient pas encore rendu jusqu'à présent une seule bractée semblable; est-ce un Dionysos Zagreus, un Pan, un Fleuve? M. Stephani réserve la question [3]: les appendices frontaux de la tête autoriseraient à croire qu'elle pourrait être prise dans une acception sidérale.

La chouette et la Minerve casquée sont une preuve des relations entretenues avec Athènes par les habitants des bords de l'Hypanis [4]. J'ai reproduit la palmette, (fig. 5); parce que ses volutes rappellent un bijou mycénien (v. pl. *Mycènes* A, fig. 3).

[1] V. le cylindre babylonien, déjà cité, et G. Perrot, *Exploration archéologique de la Bithynie*, pl. 38.

[2] Athenée, IV, p. 139, éd. cit. — Un protome de sanglier ailé, bractée analogue à celle-ci, provient de la Crimée. *Ant. du Bosph. Cimm.*, pl. XX, fig. 13.

[3] *Compte-rendu*, 1876, p. 144.

[4] *Ibid.*, pl. III, fig. 4 à 7. Toutes mes figures, moins une seule, sont empruntées à cette même planche. — La chouette ne représenterait-elle pas ici autre chose que l'oiseau favori d'Athéné? J'ai mentionné (t. II, p. 177, 178) la légende tartare du lièvre et de la chouette; un mythographe grec du II[e] siècle, Antoninus Liberalis, raconte une fable thrace où les mêmes animaux jouent également un rôle. Polyphonte, jeune fille qui descendait à la fois du dieu Arès et du fleuve Strymon, avait le mariage en horreur; elle recherchait de préférence la société d'Artémis sur les montagnes, ce qui lui attira la haine d'Aphrodite. Comme vengeance, la déesse de l'amour inspira à Polyphonte une passion insensée pour un ours auquel elle se livra. Artémis en colère persécuta son ancienne compagne en suscitant contre elle toutes les bêtes fauves du pays. Craignant d'être dévorée, Polyphonte retourna à la maison paternelle et mit au monde deux fils, Agrios et Oreios, qui devinrent des hommes d'une force exceptionnelle, méprisant les dieux et se livrant à l'anthropophagie. Zeus irrité dépêcha Hermès qui voulut d'abord couper pieds et mains à ces abominables scélérats, mais Arès, leur aïeul maternel, les racheta du supplice. Toute la famille fut alors métamorphosée : Polyphonte, en *chouette ;* Oreios, en *lièvre ;* Agrios, en vautour ; la servante, en grimpereau. *Metamorph.*, c. XXI.

L'expression des figures humaines est vraie ; les animaux domestiques, bœufs, béliers et coqs sont pris sur la nature ; l'élan et le bouquetin sont bien posés ; les félins laissent fort à désirer. Le mouvement du lion (fig. 7) est assez accentué, mais, si ce mouvement accuse l'aube du style classique, il reste inférieur en tout point à l'énergie sauvage du puissant carnassier d'Alexandropol (v. t. II, p. 384, fig.) qui, lui, rentre dans les errements de l'école assyrienne. Quant au sanglier fantastique (fig. 1), le papelonné de son cou ramène droit au griffon perse (t. II, p. 222, fig.), à la crinière d'un lion [1] et à une écaille de cuirasse exhumés à Dodone (p. 97, fig).

Les bronzes provenus de la sépulture hippique ont un caractère tranché ; il est difficile des attribuer au même art que les bractées en métal précieux. Plusieurs branches de mors se terminent en pieds de cervidés ou de solipèdes très finement exécutés [2], mais on connaît le soin particulier que les Orientaux apportèrent au rendu des extrémités de leurs animaux. Le sabot de la fig. 1, (pl. *Kouban* B) est à coup sûr un chef-d'œuvre ; le protome de cheval qui lui est opposé offre un remarquable degré d'infériorité. Ces membres courts et grossiers, cette tête moutonne, n'ont pas l'élégante délicatesse du reste ; ils se rapprochent des types barbares que nous avons montrés ailleurs (v. t. II, pl. IX, fig. 6 ; p. 386, fig.) Un ornement de bride, muni en dessous d'une oreille pour le fixer sur la courroie, comporte trois élans couchés et superposés [3] ; ayant à décrire un animal exactement pareil, figuré en plus grandes dimensions, je ne m'arrêterai pas à ceux-ci. Une bossette de harnais (fig. 2) représente aussi un élan caractérisé par la lourde palmure des andouillers ; sa tournure naïve, son museau effilé, ses yeux démesurément ouverts, ses longues oreilles pointues, n'ont absolument rien de grec [4] ; il nous faudra pénétrer

[1] *Dodone etc.*, pl. XX, fig. 7 et p. 36 ; bronze.
[2] *Compte-rendu*, 1876, p. 124 et 125, n$^{os}$ 52 à 54, fig.
[3] *Ibid.*, p. 125, n° 57, fig.
[4] *Ibid.*, p. 126, n° 59, fig. — On a aussi trouvé à Kertch un protome d'élan ou




1, Branche de Mors 2, 3, 4, 5, 6, Ornements de harnais, *(D'après M. Stéphani)*.

plus avant dans l'intérieur du pays pour voir quelque chose d'analogue. Je renonce à expliquer le thème d'une autre garniture de courroie dont l'aspect insolite ne se prête à aucune comparaison[1].

La sépulture du tumulus n° 6 est moins ancienne que la précédente, car elle ne remonte pas au-delà du IVe siècle avant notre ère; des bractées de style très pur[2] y accompagnaient divers bijoux non moins gracieux : d'abord une paire d'agrafes en or filigrané, placées sur la poitrine du cadavre. Tores façonnés en nœuds, leurs bouts rigides sont ornés d'S et de grenetis (pl. *Kouban* c, fig. 13) : des agrafes semblables ont été trouvées dans la Russie méridionale, le Musée de l'Ermitage en possède quelques spécimens en or, argent et bronze doré[3]. Les fouilles de Chypre ont également procuré des types analogues; celui que nous reproduisons (fig. 14) montre un magnifique dragon aptère[4]. L'usage de tels objets n'est guère douteux; puisqu'on les rencontre appariés et près des épaules, ils retenaient les vêtements : mais la question du procédé d'attache n'est pas encore résolue.

Le sceau (fig. 12), consiste en un étrier d'or maintenant une intaille de cristal de roche, mobile sur pivot. La truie, gravée sur le chaton avec une délicatesse magistrale, prouve que le propriétaire du bijou honorait spécialement Déméter ou Dionysos, à qui le porc était consacré. Les soies hérissées de notre animal le feraient prendre pour une laie sauvage, si son grouin pointu et son notable embonpoint ne trahissaient pas une domestication évidente; il appartenait sans doute à une race créée par les éleveurs du pays. On connaît d'autres intailles à étriers trouvées en Chypre, mais les montures sont infiniment plus massives[5]. La bague en

de daim, or en ronde-bosse, mais cette pièce accuse un travail différent et postérieur. *Ant. du Bosph. Cimm.*, pl. XXXII, fig. 11.

[1] *Compte-rendu*, 1876, p. 126, n° 60, fig.

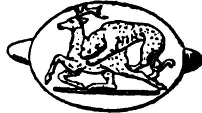
[2] *Ibid.*, pl. III, fig. 27 à 30.

[3] *Ibid.*, p. 148 et pl. III, fig. 32. *Antiq. du Bosph. Cimm.*, pl. XXXVIII, fig. 32.

[4] Cesnola, *Cyprus*, pl. XXVIII.

[5] *Compte-rendu*, 1876, p. 149, pl. III, fig. 33. *Cyprus*, pl. XXVII.

or gravé, dont le chaton offre une panthère déchirant un cerf[1], peut toucher au symbolisme religieux, au culte de Zagreus par exemple (v. p. 151), comme aussi à un genre de chasse très apprécié dans l'Asie centrale (v. t. I, p. 235). Nous aurons l'occa-



Bague en or gravé; d'après M. Stephani.

sion de revenir sur un thème fréquemment traité chez les Anciens, et que les artistes voisins de la Mer Noire affectionnèrent particulièrement.

La boucle d'oreille gondolée en nacelle (κύμβη), qui figure au n° 11 de ma planche, est une épave recueillie dans le *kourgane* n° 7 des *Sept Frères;* elle date du IV° siècle avant J.-C., et je l'aurais négligée si elle n'entrait pas en étroite liaison avec une catégorie de pendeloques cypriotes[2] (v. pl. *Curium*, fig. 3).

Une distance énorme sépare l'orfévrerie du tumulus n° 2 de celle du tumulus n° 6; pendant la période écoulée entre l'érection des deux asiles funèbres, l'art grec suivit une marche ascendante dont nous avons constaté la trace sur les objets de métal précieux que renfermait la plus récente sépulture. Il en est tout autrement quand on regarde les bronzes hippiques de cette même tombe; là, le progrès est nul, l'art reste stationnaire, aussi rude et aussi barbare qu'au V° siècle. Les modèles ne changent pas, tels le père les a reçus, tels le fils les copie servilement. Les branches de mors représentent des pieds de biche; un félin contourné; une sorte de crosse dont la volute encadre une grossière tête de carnassier[3]. Les plaques de harnais, munies d'oreilles en dessous, figurent divers animaux. Une hure de sanglier (pl. *Kouban* B, fig. 5) aux

[1] *Compte-rendu*, 1876, pl. III, fig. 34.
[2] *Ibid.*, p. 152, pl. III, fig. 42. *Cyprus*, pl. XXVII.
[3] *Compte-rendu*, 1876, p. 134, n°s 2, 3, 5, fig.

puissantes défenses rappelle le terrible pachyderme de la scène de chasse en or gemmé du Musée de l'Ermitage, que j'ai publiée en double exemplaire (v. t. II, pl. XV, fig. 3, et pl. XXI); un cervidé pelotonné (fig. 4) ne diffère aucunement des types ciselés sur l'ornement de bride mentionné plus haut à propos de la tombe n° 2. Les naturalistes consultés au sujet de ce ruminant s'accordent pour y reconnaître un élan fantaisiste, dont la ramure a été exagérée dans un but décoratif [1]. Notre fig. 3 reste indécise quant à l'espèce, mais la direction verticale du bois autoriserait à y voir l'image rudimentaire du *Cervus elaphus* de profil et au repos [2]. La figure 6 de ma planche est fort gênante; on l'a trouvée en triple exemplaire, et les savants à qui je l'ai communiquée ne peuvent classer un oiseau réunissant, au crâne, au bec et à l'œil des vulturidés [3], la huppe et la capeline des faisans chinois [4]. A mon humble avis, notre volatile fabuleux serait le phénix arabo-égyptien introduit au Caucase par une voie orientale; moitié rapace, moitié gallinacé, l'être hybride que nous avons sous les yeux réalise à peu près la description du phénix telle qu'on la lit dans Hérodote [5].

Les bronzes des tumulus n° 2 et n° 6, notamment les plaques de harnais, offrent une analogie très appréciable avec certains ornements sibériens en or gemmé du Musée de l'Ermitage (v. t. II. p. 246, 247, 251, 252, fig.) Les anciens peuples qui résidaient, soit à l'est de la chaîne de l'Oural, soit aux environs du Caucase, eu-

[1] Dr E. Hamy, *Lettre* cit.; L. de Pauw, *Lettre* du 2 mars 1880.

[2] *Compte-rendu*, 1876, p. 135 et 136, nos 7, 8 et 9, fig.

[3] MM. Dubois, Conservateur au Museum de Bruxelles, de Pauw et Hamy s'accordent tous trois pour attribuer au genre Vautour le crâne, le bec et l'œil de notre oiseau.

[4] *Compte-rendu*, 1876, p. 136, n° 10, fig.

[5] « Phénix, oiseau fabuleux qui, suivant les Égyptiens, se rendait tous les 500 ans d'Arabie à Héliopolis..... Il était semblable à un aigle et ses plumes jetaient des reflets de pourpre et d'or (Hérodote). — Oiseau indien (Lucien). — Le *Simourgh* persan et le *Sémendar* de l'Inde ont des rapports avec le phénix. » Jacobi, *Dict. cit.*, p. 394.

rent l'habitude commune de parer leurs chevaux avec des plaques métalliques à représentations animales plus ou moins fantaisistes, agencées conformément à la place qu'elles devaient occuper sur les cuirs du harnachement. La présence de l'élan sur nos bronzes caucasiens fournirait au besoin une nouvelle preuve de leur origine barbare ; en effet le *Cervus alces* habite les régions froides de l'Europe et de l'Asie, là où les Grecs ne pénétrèrent qu'accidentellement pour des motifs commerciaux. Si quelques bractées grecques des *Sept Frères* figurent un élan, l'artiste qui les exécuta devait avoir emprunté son modèle à des œuvres indigènes [1].

Une fructueuse tournée, exécutée en 1875 par M. G. Filimonov

[1] La tombe royale de Koul Oba, qui date de la fin du IV[e] siècle ou du commencement du III[e] avant J.-C., renfermait un type de plaque d'or où je me hasarde à voir un ornement de selle. Cette plaque, production hybride d'un art déjà avancé, greffé sur une souche barbare, est des plus curieuses ; elle représente un cervidé couché, les jambes repliées, cervidé dont la ramure gigantesque, appliquée sur le dos de l'animal, se prolonge jusqu'aux environs de la queue. L'andouiller basilaire se dresse sur le front en manière de cornes recourbées ; les volutes des autres andouillers se présentent en sens contraire. Le cervidé en question ressemble fort peu à l'*elaphus* du fourreau d'*acinaces* trouvé au même endroit (v. t. II, p. 168, fig.), mais il offre de notables rapports avec le renne en bronze de Minoussinsk (v. t. II, p 170, fig.), aussi j'hésite médiocrement à y reconnaître un renne fantaisiste adapté aux besoins du décor. L'orfévre panticapéen, dont le nom ΠΑΙ(ος) est peut-être inscrit sur le cou de la bête, a exécuté cette dernière d'après un modèle venu du nord-est, mais il y a ajouté divers agréments où le style grec du V[e] siècle apparaît dans toute son évidence, à savoir : une espèce de dogue qui supporte le poitrail en dessous, du genou à la naissance de la tête ; un lion sur l'épaule ; un lièvre sur le flanc ; un griffon ailé et accroupi sur la cuisse ; un protome de bélier sur l'andouiller supérieur. Ces figures pourraient bien avoir été obtenues à l'aide de matrices de bractées. Quoiqu'il en soit, le *renne* cabalistique de Koul Oba me semble proche parent de la plaque sibérienne (t. II, p. 252, fig.) qui représente un monstre formé de plusieurs animaux ; leur destination était vraisemblablement la même, *renne* et monstre constituaient des talismans que le cavalier plaçait sur sa selle en signe de protection contre l'ennemi. Il serait intéressant de comparer les deux pièces ci-dessus avec le *dragon formé de trois monstres fantastiques* (v. p. 187) exhumé par M. Tiesenhausen. Le *renne* de Koul Oba a été reproduit par Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, Atlas, série IV, pl. XXII, fig. 5, et dans les *Antiq. du Bosph. Cimm.*, pl. XXVI, fig. 1.

dans les Provinces Caucasiennes, détermina le choix du Comité de l'Exposition anthropologique de Moscou, qui, en 1877, voulut confier à ce savant le soin d'agrandir le cercle des connaissances précédemment acquises sur les antiquités des mêmes régions. Les nouvelles explorations de M. Filimonov comprennent trois localités : 1°, en Ossétie, le cimetière de Koban, sur la rivière Kobanka, près du village de Haut-Koban, à environ 21 kilomètres de Vladikavcaz ; 2° la nécropole de Stepan-Tzminda, au pied du mont Kasbek, non loin de la célèbre Gorge du Darial, unique voie directement ouverte entre la Géorgie et la Caucasie septentrionale (v. t. II, p. 29 et sq.) : 3°, dans l'ancienne Arménie, un cimetière voisin du bourg de Dilidjan, sur l'Akhstafa, affluent méridional du Kour.

M. Filimonov a exposé le résultat de ses fouilles dans une remarquable notice intitulée, *La civilisation préhistorique en Ossétie* (en russe) [1]; l'analyse de ce travail m'a été envoyée par un érudit slave de mes amis qui désire n'être pas nommé ; au manuscrit était joint un dossier inédit de 18 planches photographiées figurant l'ensemble des objets découverts [2]; en outre, j'ai reçu de l'auteur lui-même quelques précieuses indications.

Je commencerai par offrir au lecteur un état sommaire des pièces reproduites en photographie; suivront les conclusions de M. Filimonov; mes observations personnelles termineront la série.

[1] Cette notice, publiée dans le *Bulletin de la Société anthropologique de Moscou*, t. II, n° 20, comprend 8 pages in-4° à 2 colonnes. Le même recueil contient en outre deux articles bons à signaler ici : 1°, t. I, n° 7, *La langue des Tsiganes de Moscou* par M. Papandopolo; 2° *Matériaux pour servir à l'étude des Tsiganes* par M. Bogdanov, ibid., n° 11.

[2] Bien que l'on eût permis de me communiquer ces épreuves photographiques qui, avec les originaux, appartiennent à la Société des Amateurs des sciences naturelles, de l'ethnographie et de l'archéologie de Moscou, elles ne m'étaient pas précisément destinées, et l'autorisation d'en user à ma guise outrepassa peut-être le droit strict. J'ose espérer que mes emprunts, quand même ils seraient légèrement illégaux, ne seront reprochés à personne, attendu qu'ils ne nuiraient en rien à une publication ultérieure plus répandue que la mienne.

*Cimetière de Dilidjan.* — Paire d'agrafes de type inusité; anneau brisé dont l'un des bouts se replie en serpent et forme ardillon : bronze; diam. 0m 11c; (pl. *Caucase*, A, fig. 1). — Fragments de chaînettes tressées, identiques au modèle qu'on rencontre en Égypte, en Crimée, en Roumanie, en Hongrie et ailleurs sans doute. Br. — Anneaux minces, brisés ou continus; bracelets mesurant 0m 066m de diamètre. Br. — Éléments de collier; minces plaques de bronze repoussé, arquées en $x$ (pl. *Caucase* A, fig. 2). Les parures funéraires égyptiennes présentent un ornement analogue. Haut. 0m 022m. — Collier et pendant d'oreilles en pierres taillées : sphères, cylindres et cônes; genre assyrien. — Quelques débris de fer. — Pointes de flèches en silex.

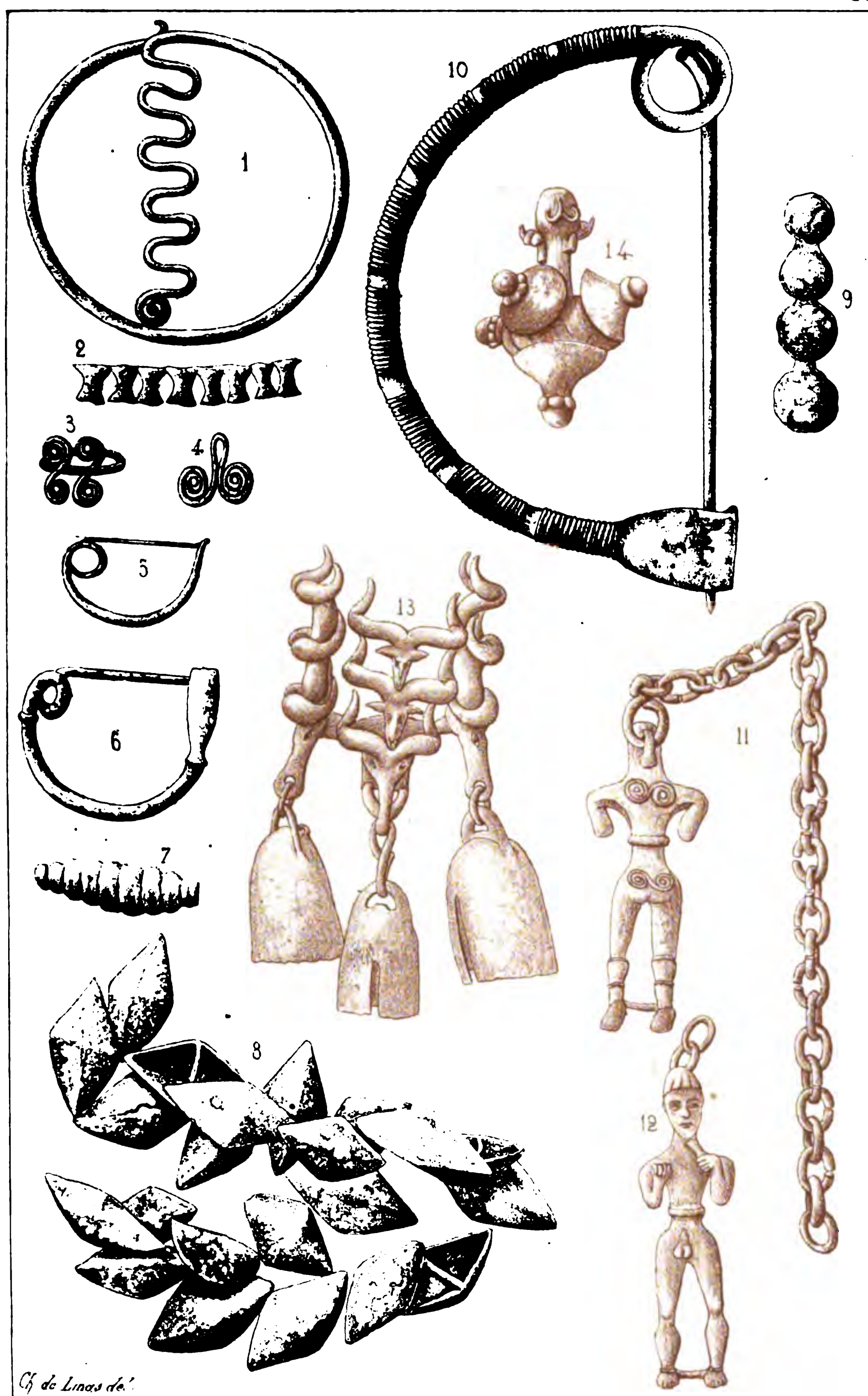
*Cimetière de Koban.* — Anneau brisé, elliptique; gr. diam. 0m 027m. Br. — Anneau en fil de bronze tourné en hélice; diam. 0m 027m [1]. Bague ornée de deux SS parallèles placées de champ; br. diam. 0m 022m (pl. *Caucase* A, fig. 3). — Bague hélice dont les extrémités se recourbent en volutes; br.; diam. 0m 022m [2]. — Ornement formé d'un fil de bronze plié en boucle, les bouts tournés en spirale; h. 0m 02c (pl. *Caucase* A, fig. 4) [3]. — Fibules arquées de dimensions variables, unies, striées ou côtelées; br. (pl. *Caucase* A, fig. 5 et 6). — Fibule en gros fil de bronze, ressort à

[1] Nous avons déjà vu à Mycènes (pl. B, 5, C, 4) et à Dodone (p. 99, fig.) des anneaux d'or et de bronze tournés en spirale; l'anneau spirale et l'anneau brisé de Koban, un peu grands pour les porter au doigt, ont pu servir de monnaie.

[2] Nous retrouverons ailleurs cette forme d'une rare élégance.

[3] Ce type, dont le symbolisme sera exposé plus bas, est fréquent dans diverses régions aux époques dites préhistoriques; à Mycènes (pl. B, 4) il figure assez bien une fleur d'iris, mais à Dodone (p. 95, fig.) il semblerait offrir un tout autre caractère. Suivant quelque probabilité, l'ornement de Koban, dont le nombre d'exemplaires m'est inconnu, aurait pu décorer un corselet. Dans une tombe antique d'Ordona (Herdonia, Apulie), on a trouvé une série d'objets pareils (h. 0m 03c, larg. 0m 06c; aujourd'hui à l'*Armeria reale*) qui garnissaient certainement un *thorax* de cuir ou de tissu, « che guarnivano, certamente, la lorica, la quale sarà stata di cuoio, o di lino tessuto ed a piu doppi. » A. Angelucci, *Ricerche preistoriche e storiche nella Italia merid.; Un sepolcro di Ordona,* p. 17, fig. 9 : in-8°, Turin, 1876.

A




Lith. Ch. Desavary Arras.

1, 2 (Arménie). 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 (Koban). 10, 11, 12, 13, 14 (Kasbek). D'après les photographies de M. G. Filimonov.



B




Lith. Decavary. Arras.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 (Kasbek). 8, 9 (Koban). D'après les photographies de M. G. Filimonov.

boudin comme les précédentes ; un serpent onduleux en donnera l'idée. Des trois coudes inférieurs pendent des chaînettes à maillons elliptiques. H. sans les chaînettes, 0$^m$ 046$^m$ ; larg. 0$^m$ 08$^c$ [1]. Éléments de colliers : prismes, olives, sphéroïdes et perles en verre coloré ou en cornaline ; un cube à incrustations accuse l'origine phénicienne de ces éléments. — Système de gouttes de bronze réunies ensemble (pl. *Caucase* A, fig. 9). L'une de ces gouttes, trouvée isolément bien que sa cassure démontre qu'elle appartenait à une série, mesure 0$^m$ 038$^{mm}$ [2]. — Hélice en bronze, analogue à certaines coquilles fluviatiles (pl. *Caucase* A, fig. 7). — Ornement bombé, ellipse aiguë orlée d'une bordure continue d'ꝏ. Le disque reproduit, pl. *Mycènes* A, fig. 2, comporte un décor analogue. Notre objet est muni à chaque extrémité d'une anse à boudins. Br.; long. 0$^m$ 094$^m$. — Boucles ovales avec leurs ar-



Ornement de bronze (d'après une photographie).

dillons ; br. — Tête d'oie en bronze ; un trou percé à la place de l'œil indique qu'elle était vraisemblablement suspendue à une chaînette dont les débris gisaient à côté (pl. *Caucase* B, fig. 9) : long. 0$^m$ 043$^m$. — Cylindres de divers calibres ; minces feuilles de bronze roulées, bords réunis au rabattu. Ces objets, en tronçons

[1] Les antiquités permiennes offrent des chaînettes pareilles. Aspelin, *Antiq. du nord finno-ougrien*, p. 154 à 158, pass.

[2] Il est vraisemblable que cet ornement était fixé sur un cuir ou une étoffe au moyen de fils passés dans la gorge ménagée entre les gouttes. On a trouvé quelque chose d'analogue dans le Gouvernement de Riazan ; les gouttes sont tangentes, bordées de filigranes et disposées sur trois rangs. Une tige ondulée, soudée sous chaque rang, s'introduisait dans le cuir du harnais auquel le système était ainsi attaché par dessous. Aspelin, *ouv. cit.*, p. 197, fig. 917.

d'environ 0m 04c, doivent avoir fait partie d'un collier. — Pièces battantes de harnais (?) percées d'ouvertures latérales capables de donner passage à un anneau. L'une de ces pièces, dont les grands côtés fléchissent en angle très obtus, est couverte de chevrons burinés, décor élégant d'un assez fort relief : br. ; h. 0m022m, long. 0m 08c. — Curieux collier dont les éléments consistent en losanges de bronze repoussées à pointes de diamant. Chaque losange, faite d'une mince plaque de métal, est munie en dessous d'une énarme (traverse) qui maintenait le fil d'attache (pl. *Caucase* A, fig. 8). Long. 0m 035m. D'autres éléments du même genre, 0m 06c, n'ont pas d'énarme, mais une ouverture centrale percée au point de rencontre des arêtes[1]. — Haches en bronze d'un type fort original ; elles sont ornées de dessins, chevrons et enroulements, d'une rare élégance. L'œil, béant, est très rapproché de la tête (pl. *Caucase* B, fig. 8 ; D, fig. 1). Je connais à peine deux armes de l'époque dite préhistorique, qui offrent une parenté lointaine avec les haches du Caucase ; elles se trouvent l'une à l'*Armeria reale* de Turin, l'autre au Musée national d'artillerie italien : je laisse à M. le major A. Angelucci le soin de les décrire.

Hache d'armes ou de guerre, marteau-hache, *mazzascure,* tels sont les noms applicables à notre instrument de l'âge du bronze, qui est une véritable rareté dans son genre (*è una vera rarita nella sua specie*). La figure ci-jointe donne l'originalité de sa forme, on ne saurait la faire comprendre



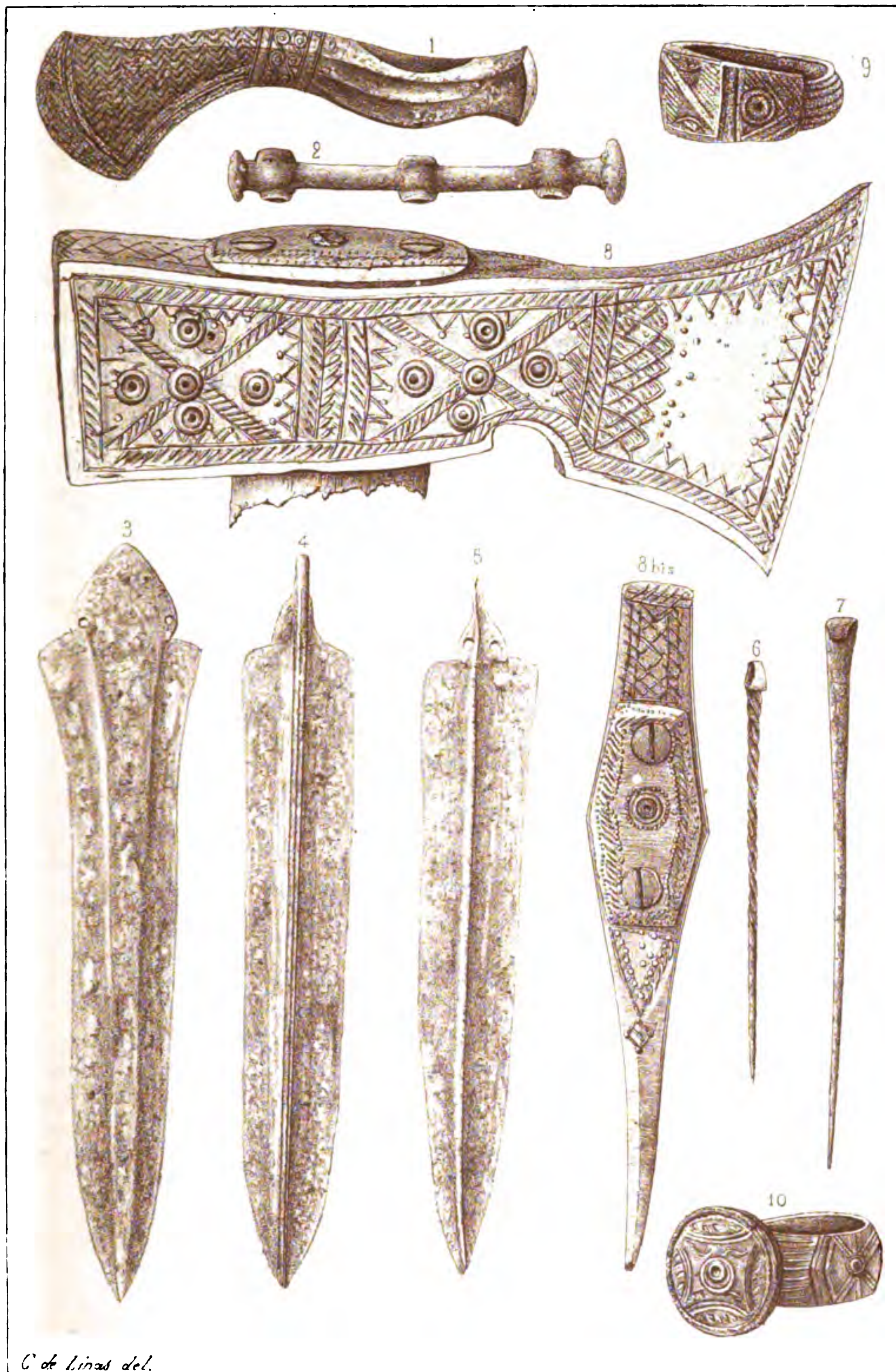
Hache en bronze de l'*Armeria reale* (d'après M. A. Angelucci).

différemment. Autant que je sache, il n'existe d'autre hache pareille que celle de notre Musée national d'artillerie, et elle a la même provenance. Ce que je dirai pour l'une comptera donc pour la seconde. Que l'objet

[1] Je renvoie le lecteur aux colliers hindous de Burmese et du Guzerate, décrits p. 69 et 70.

CAUCASE

D




Ch. Devavary lith. Arras

1.2.3.4.5.6.7 (Koban). D'après les photographies de M. G. Filimonov. 8, 8 Bis, Toporék. 9, 10, Bagues. Collection tsigane de M. P. Bataillard.

soit une arme et non un outil, on n'en saurait douter d'après sa forme recherchée, neuve et extraordinairement bizarre, comme aussi d'après l'addition du marteau à l'opposé du taillant, addition fréquente sur les haches d'armes vénitiennes, anglaises, allemandes, etc., du X[e] siècle au XI[e]. Il est ensuite à observer que l'arme ne fut jamais employée ; attendu que le jet de coulée n'a pas été retouché et que les bavures persistent. Le bronze a été versé dans un moule ouvert du côté du marteau, fait clairement démontré par l'état spongieux de la superficie de la tête où manquent les bavures. L'œil, de forme elliptique, est très petit, mais on doit considérer que le travail n'a pas été achevé, et que si l'on avait nettoyé les autres parties de la hache, l'œil aurait été approprié à l'emmanchement. Ajoutons que l'élégant modèle de notre pièce et la bizarrerie de sa forme la rendent précieuse entre toutes. Les principales mesures sont les suivantes : 1° de l'angle du taillant au sommet du marteau, au-dessus, 0[m] 288[m] ; 2° Id. en dessous, 0[m] 24[c] ; 3° longueur du taillant, 0[m] 11[c] ; 4° longueur de la tête, 0[m] 065[m] ; 5° largeur id., 0[m] 031[m]. Le poids de 1 kil. 250 gr., correspondant précisément à celui de la hache semblable du Musée national d'artillerie, pourrait faire soupçonner que le paire fut coulée dans un même moule ; il n'en est rien, car les dimensions prouvent que chaque objet a été fabriqué à part [1].

Les deux haches ont été achetées à Venise chez M. Gugenheim qui, aux questions qu'on lui adressa sur leur provenance, répondit, « Elles viennent de la Dalmatie », sans pouvoir entrer dans aucun détail [2].

Lames de poignard en bronze (pl. *Caucase* D, fig. 3, 4, 5), mesurant en longueur 0[m] 222[m] ; une autre, un peu plus courte, est aussi plus échancrée. — Aiguilles en bronze lisses et tordues (pl. *Caucase* D, fig. 6 et 7) ; long. 0[m] 183[m] et 0[m] 133[m]. — Tige cylindrique en bronze fondu, percée horizontalement de trois trous à renflements (pl. *Caucase* D, fig. 2) ; long. environ 0[m] 12[c] : j'ignore quel a pu être l'usage de cet engin. — Divers objets en métal, parmi lesquels un remarquable vase de bronze dont l'anse arquée comporte le buste d'un guerrier coiffé d'un casque ; une

[1] Mesures de l'arme du Musée d'artillerie ; les numéros correspondent aux chiffres indicateurs de la hache de l'*Armeria* : 1° 0[m] 264[m], 2° 0[m] 23[c], 3° 0[m] 108[m], 4° 0[m] 066[m], 5° 0[m] 019[m] et 0[m] 026[m].

[2] *Ouv. cit.; Le selci romb., i pugnali delle mariere, la spada e la scure d'arme di bronzo etc.*, p. 14 et 15, fig.

ceinture ; des clochettes ; des débris de mors en fer. — Poteries en argile d'un travail assez grossier.

*Cimetière de Stepan-Tzminda (Kasbek).* — Fibules en bronze fondu, type de celles qui ont été trouvées à Koban ; une grosse tige arquée en demi-cercle, tournée en boudin à l'une de ses extrémités, puis formant un ardillon diamètre dont la pointe s'encastre à l'autre extrémité dans une palette repliée en boucle (pl. *Caucase*, A, fig. 10 [1]). Le décor de l'arc figure une torsade ; des annelets continus ou interrompus ; des chevrons. Les dimensions varient de 0m 22c à 0m 135m environ ; l'exemplaire reproduit sur ma planche mesure 0m 223m au minimum. Notre type semble particulier aux régions intérieures de l'isthme caucasien ; néanmoins j'ai vu dans la splendide collection, donnée par M. de Ravestein au Musée de la Porte de Hal, à Bruxelles, des fragments striés qui pourraient bien avoir appartenu à un objet analogue. En effet ces fragments proviennent de l'Étrurie, contrée dont les *terramares* ont également fourni des fibules arquées, antérieures à la civilisation attribuée aux Tyrrhènes [2]. — Amulettes en bronze, formés d'un triple étage de têtes de ruminants (taureaux ou vaches) aux longues cornes tordues en hélice ; trois clochettes munies de bélières sont suspendues par des anneaux aux mufles des têtes inférieures. De ces amulettes, les uns, hauts de 0m 156m (pl. *Caucase* A, fig. 13), n'ont rien au sommet ; d'autres, qui mesurent environ 0m 20c (pl. *Caucase* B, fig. 1) sont amortis par un étrange personnage ithyphallique, chauve, à larges oreilles et simplement vêtu d'une paire d'an-

[1] L'ardillon était brisé à la courbure sur le modèle que j'avais choisi, et cet accident n'a pas été réparé par le dessinateur, bien qu'il eût sous les yeux une autre fibule demeurée intacte. — Une tête d'ardillon est très richement ornée.

[2] Le catalogue imprimé de la collection Ravestein ne remplit pas moins de deux gros volumes in-8°. Autrefois ministre de Belgique à Rome, M. de Ravestein a profité de son séjour en Italie pour rassembler à grands frais une foule d'antiquités précieuses ; la série des miroirs est peut-être sans rivale au monde. L'émule du duc de Luynes a bien mérité de sa patrie et encore plus de la science.

neaux de jambes : il tient de la main droite un marteau à tête sphérique[1]. — Divers objets en bronze, de forme insolite, percés de trous ou comportant des anneaux qui impliquent une idée de suspension. D'abord l'espèce de grelot reproduit pl. *Caucase* A, fig. 14 ; je n'essaierai pas de le décrire. Vient ensuite un cône évidé, flanqué de deux protomes de taureaux à longues cornes en hélice. En troisième lieu apparaît un vase rond d'où s'échappent horizontalement deux tiges cylindriques qui s'épanouissent en cornes d'*argali* (mouflon) ; la partie droite est agrémentée d'un groupe de personnages minuscules dont l'un s'acharne à décapiter son adversaire (pl. *Caucase* B, fig. 2)[2]. Un objet analogue offre des cornes d'argali sans trace de figures humaines[3]. — Idoles en bronze suspendues aux extrémités d'une chaînette. Homme barbu, ithyphallique, h. 0m 12c (pl. *Figurines en bronze*, 2). Homme imberbe, également ithyphallique, même hauteur (pl. *Caucase* A, fig. 12). Androgyne chez qui le double sexe est nettement accusé, h. 0m 13c (pl. *Fig. en bronze*, 1). Sauf une étroite ceinture à la taille, la nudité de nos idoles imberbes est complète ; l'écartement des jambes ornées d'anneaux est maintenu par une traverse : le dieu barbu n'a ni ceinture ni anneaux. Le geste des trois types est uniforme : les bras sont relevés ; la main droite tient, soit un gobelet soit une coupe ; la main gauche porte

[1] M. Filimonov m'écrit que le manche du marteau est aussi renflé à son extrémité inférieure ; je n'ai pas remarqué ce détail sur la photographie copiée par mon dessinateur. L'instrument original a été découvert dans le même cimetière. *Lettre* du 18 août 1879.

[2] La photographie était si petite et si confuse que cette scène intéressante m'a complètement échappé ; sans les explications précises données par M. Filimonov, je ne saisirais même pas encore des détails plus clairement rendus sur une meilleure épreuve, et que je vais tâcher d'expliquer au lecteur pour suppléer à l'insuffisance de ma figure. Contre la corne d'*argali* brisée, qui n'est pas du tout un bois d'élan, est appliqué un petit personnage dont la tête s'insinue entre les bras et la poitrine de l'homme rendu par le dessin d'une manière exacte, si ce n'est que, grâce au vide indûment laissé, on peut prendre pour un andouiller le sabre qui tranche une tête absente.

[3] Hauteur du grelot, 0m 08c. Largeur de la pièce à cornes d'argali, 0m 074m.

à la bouche une autre vase à boire. Les coiffures varient : une sorte de calotte (πιλίδιον) à bordure saillante et oreillettes; un bonnet conique (πῖλος). Sur le dos, à la hauteur des épaules, et à la chute des reins, on voit l'ornement symbolique ꝏ (pl. *Caucase* A, fig. 11). — Cerfs et rennes en bronze attachés par une chaînette. Je dis cerfs et rennes, bien que ces animaux d'un travail fort grossier soient à peu près identiques, mais il y a néanmoins une distinction à établir. Les uns portent leur bois verticalement; d'autres obliquement (pl. *Caucase* C, fig. 2); les derniers horizontalement à la manière du renne. Dimensions variant entre $0^m$ $133^m$ et $0^m$ $178^m$. — Plaques de harnais découpées en biches fantaisistes (pl. *Caucase* C, fig. 1); br.; $0^m$ $12^c$ à $0^m$ $13^c$ [1]. — Simulacres de défenses de sanglier; base ornée d'SS accolées. Le type reproduit, pl. *Caucase* B, a quatre bélières; ailleurs, apparaissent de simples rivets. Ce genre d'amulettes était donc employé de deux manières : on le suspendait à une chaîne; on l'appliquait sur du bois ou du cuir épais. Bronze fondu. — Deux *ampullæ* de bronze; panse sphérique, goulot cylindrique s'évasant au sommet. Sur l'un de ces vases on a finement gravé au pointillé un saumon et quatre pieds de cerf. — Coupe ronde en argent repoussé, diam. $0^m$ $185^m$. Le décor consiste en douze protomes de paons adossés par couples, les queues étalées en éventail au-dessus des têtes; six oves convergeant vers un disque central séparent les couples. Ce joli vase, la perle des trouvailles de M. Filimonov, est une importation étrangère; sa forme et son décors ne sont ni grecs ni même gréco-scythes : la Crimée, à ma connaissance, n'a rien fourni de semblable. A quel peuple, à quelle époque, doit-on attribuer un objet où l'Orient se dissimule à peine sous un léger vernis hellénique? Pour rencontrer quelque chose d'analogue, il faut descendre bien bas l'échelle des

[1] Un autre type de ces plaques que je n'ai pas choisi, les formes m'en ayant semblé moins élégantes, est intérieurement ajouré de trois ouvertures triangulaires; l'oreille de l'animal est évidée; il a un anneau sous la queue.

## FIGURINES EN BRONZE



1



2



3

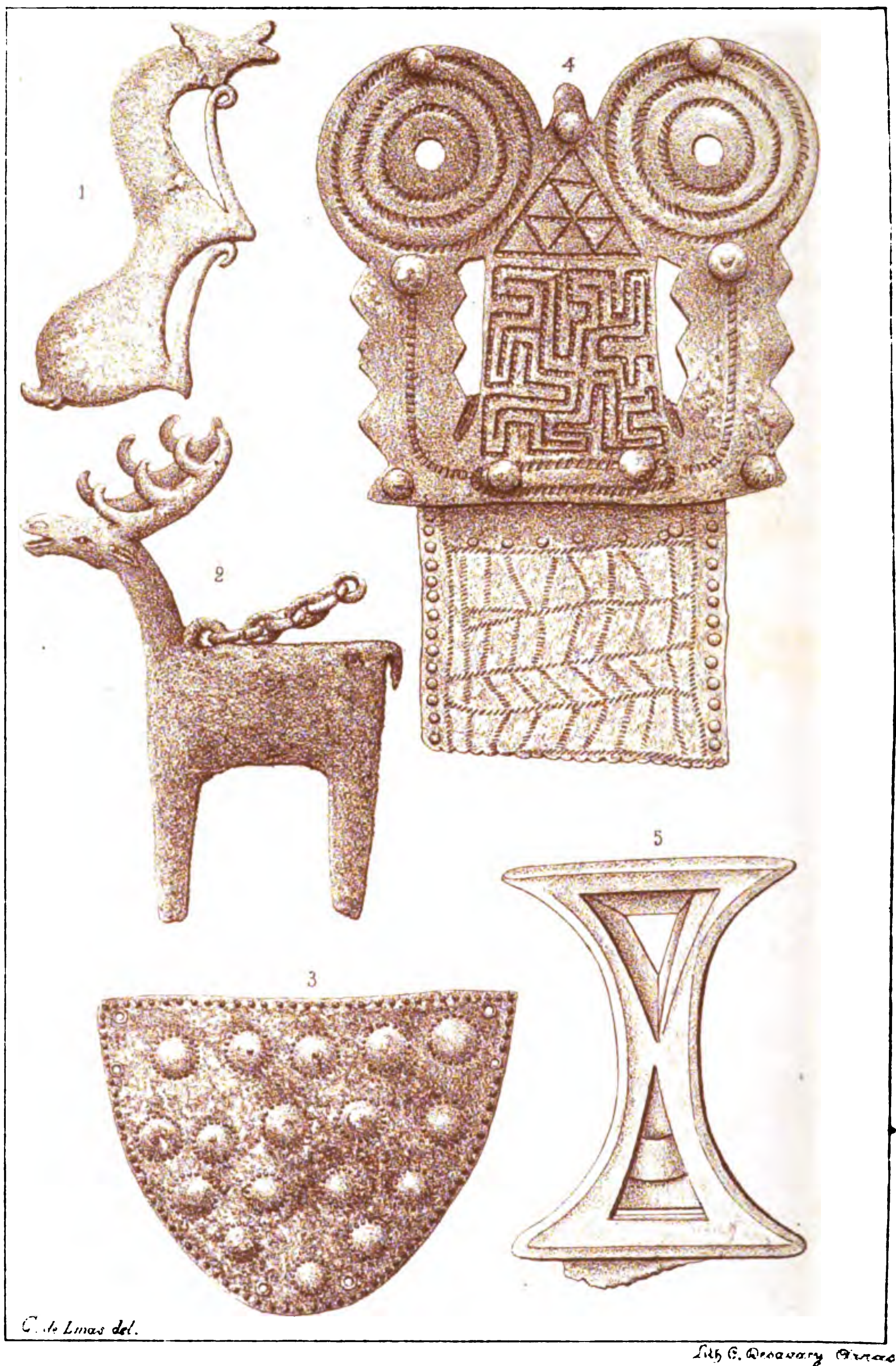


4



5

1, 2, Kasbek (d'après M. G. Filimonov). 3, 4, Bologne (d'après M. le comte Gozzadini). 5, Kostroma (d'après M. Aspelin).




Lith G. Desavary Arras

1, 2, 3, 4, 5 (Kasbek). D'après les photographies de M. G. Filimonov.

âges ; deux étoffes musulmanes du XII• siècle, représentant les mêmes oiseaux, conservées au Musée archiépiscopal d'Utrecht et à Saint-Sernin de Toulouse, me donnent à peu près la même note que la coupe de Stepan-Tzminda [1]. Or, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les dits tissus fussent une réplique de monuments beaucoup plus anciens. Les artistes orientaux savent modifier à l'infini les détails d'un vieux thème décoratif, mais ils en respectent volontiers le fond ; ils ressemblent aux arrangeurs du premier quart de notre siècle qui s'emparaient d'un air à la mode pour le broder d'interminables variations, avec cette différence que les musiciens écorchaient parfois les oreilles, tandis que les ornemanistes asiatiques flattent toujours l'œil. Une inscription gravée sur le vase est d'ailleurs le sûr garant de son origine; cette inscription se compose de cinq caractères araméens, ainsi reproduits par l'hébreu carré : דכביר, *à Kabbir*. M. Schlottmann qui les a déchiffrés et qui a publié l'objet [2], pense qu'ils constituent un nom-propre, le nom du propriétaire. A mon humble avis, la charmante coupe de Stepan-Tzminda serait l'œuvre d'un orfévre des bords de l'Euphrate, peu de temps après la mort d'Alexandre, à l'heure où l'esthétique grecque réagit ostensiblement sur l'art asiatique (pl. *Caucase* B, fig. 7). — Poignées d'armes en bronze fondu, longues de 0m 09c (pl. *Caucase* C, fig. 5) ; elles sont évidées et emmanchent encore les restes de lames en fer : leur type est essentiellement oriental. — Bouterolle en bronze laminé. — Boucles et plaques de ceinture en bronze, ornées de triangles, de cercles, de bâtons-rompus et de stries en arêtes de poisson (pl.

[1] Ces deux magnifiques tissus ont été reproduits, d'après mes dessins, dans l'*Art arabe* de M. Prisse d'Avennes ; j'avais précédemment publié en petit format l'étoffe de Toulouse, *Arch. des missions scient. et littér.*, t. IV, pl. 2, p. 149 ; 1856.

[2] *Zeitschrift der deutschen morgenlandisch. Gesellschaft*, t. XXXIII, p. 292 et 293, pl. : *Persisch-aramæische Inschrift auf der Silberschale von Moskau*. Je dois cette communication à l'obligeance de MM. Clermont-Ganneau et E. Fagnan. — M. F. Lenormant, *Études paléographiques sur l'alphabet pehlevi*, démontre la parenté qui règne entre les caractères araméens et pehlevis.

*Caucase* C, fig. 4); on remarquera l'analogie de l'exemplaire ici figuré avec certains bronzes pré-étrusques de l'Italie centrale et peut-être avec des plaques de l'époque franke. — Appliques en bronze à bossettes rondes cerclées de perles; des trous permettaient de fixer la pièce sur une courroie (pl. *Caucase* C, fig. 3). — Umbo circulaire en bronze bordé d'une torsade. — Divers bracelets de bronze fondu ou laminé; ils sont unis ou intaillés : deux types offrent des têtes de serpent. — Boucles d'oreilles en or; anneau inscrivant une pendeloque triangulaire mobile. — Grelots ou bossettes de harnais et amulettes en bronze; tous ces objets sont creux, et ils peuvent se diviser en catégories distinctes, ayant chacune leur usage spécial. 1° Grelots : sphère à crevés surmontant un cône très évasé; elle est munie en dessous d'une queue d'atta-



1 2

1, Bossette-grelot vue en dessus. 2, Id., vue de côté.
(D'après une photographie.)

che. 2° Amulettes : même type chargé latéralement d'un petit cavalier (pl. *Caucase* B, fig. 4 et 5) ou d'un taureau à longues cornes contournées ; à l'opposé, une bélière : tête d'onagre, oreilles et crinière dressées, anneau sous la ganache (pl. *Caucase* B, fig. 5). Il est difficile de ne pas saisir les rapports intimes de technique, qui existent entre la tête d'onagre de Stepan-Tzminda et la tête d'élan des *Sept Frères* (v. pl. *Kouban* B, fig. 2). Diam. à la base, de $0^m$ $066^m$ à $0^m$ $075^m$. — Perles en cornaline.



Bossette à tête d'onagre vue en dessus.
(D'après une photographie.)

Le désordre qui régnait dans les tombes explorées par M. Filimonov, le manque presque absolu d'objets en métaux précieux, indiquent qu'elles avaient été antérieurement violées par des pillards. La disparition de nombreuses pièces qui auraient vraisemblablement concouru à la solution du problème le laissent dans une obscurité difficile à éclaircir; quant à la rareté du fer, elle ne prouve rien. Le fer s'oxyde et se dissout, là où le bronze résiste, aussi l'on ne saurait jamais établir exactement la proportion gardée entre les deux métaux sur les points où on les trouve réunis; l'eau, les agents chimiques du sol et de l'atmosphère, attaquent le fer dans des conditions si diverses qu'il est possible de n'en pas rencontrer la moindre trace à 10 mètres d'une sépulture où il abonde: la persistance du fer dépend du plus ou moins d'humidité du terrain, du plus ou moins de profondeur de l'enfouissement.

J'aborde maintenant le chapitre des conclusions que le savant archéologue russe tire de ses découvertes ; on n'oubliera pas qu'il s'agit ici d'un texte analysé ou traduit auquel je ne me permets d'infliger aucun changement.

Après avoir décrit les trouvailles faites dans les deux cimetières, M. Filimonov pose ses conclusions. Il essaie d'abord de déterminer l'âge et le lieu de fabrication des objets exhumés. Quant à la première question, il affirme catégoriquement que ces objets « *appartiennent absolument à l'époque préhistorique* et qu'ils ne sauraient dans aucun cas être ramenés au-delà de l'Age du fer. D'autre part la prédominance du bronze, le style de l'ornementation composée de triangles et de spirales, obligent de ranger

la découverte dans *la première période de l'Age susdit.* » Une précision plus grande serait encore prématurée faute de données suffisantes. On peut dire seulement que nos monuments sont antérieurs au christianisme dont, en manière relative, le Caucase avait connu de très bonne heure la salutaire influence. Tout en restant païens, alors que l'Évangile était déjà répandu, les Ossètes, grâce à leur position géographique, ont pu jouir des bienfaits de la civilisation, à supposer qu'elle existât dans le Caucase, cette voie des nations qui émigrèrent d'Orient en Occident.

En ce qui concerne la provenance des objets, M. Filimonov les attribue à une fabrication locale en vertu de leur originalité particulière. Parmi les groupes de peuples des époques du bronze et du fer, dont les traces ont persisté au Caucase, le groupe ossète occupe un point déterminé qui est le bassin du Térek ; or la réunion en Ossétie de monuments empreints d'un cachet spécial implique l'existence d'une industrie indigène. La connaissance des mines de l'Ossétie se perd dans la nuit des siècles, et des ouvrages en métal ont été, de temps immémorial, exécutés au Caucase.

« Si maintenant on compare la civilisation préhistorique des Ossètes à celle des autres peuples, il se présente un fait extrêmement curieux, à savoir que la fibule arquée, qui caractérise en Ossétie la transition de l'Age du bronze à l'Age du fer, n'a d'analogues que dans les *terramares* du sol étrusque. » Partant de là, M. Filimonov se croit en droit de chercher des liens de parenté entre les populations préhistoriques du Caucase et de l'Italie, et, comme les fibules ossètes sont les plus anciennes, il n'hésite pas à supposer que les habitants primitifs de l'Étrurie étaient sortis du Caucase. Si les tribus cantonnées dans les *terramares* vivaient, comme on le prétend, mille ans avant l'ère chrétienne, dans la période transitoire de l'Age du bronze à l'Age du fer, il n'y aurait aucun motif pour refuser une égale antiquité aux monuments des nécropoles de l'Ossétie [1].

Je ne discuterai pas en ce moment les conclusions posées par mon éminent confrère de Moscou ; notre but diffère essentiellement, et, dès que certaines limites ne sont pas franchies en descendant l'échelle des âges, il sera toujours possible de nous entendre. D'ailleurs un terrain commun nous réunit, le caractère religieux des figures d'hommes et d'animaux trouvées en Ossétie ; M. Filimonov m'a personnellement signalé ce caractère, mais il n'en a

[1] M. Filimonov a modifié cette conclusion imprimée ; il réduit à 500 l'antiquité de 1000 ans avant J.-C. qu'il avait d'abord attribuée à ses découvertes. *Lettre cit.*

pas à ma connaissance fait l'objet d'une étude spéciale : je vais essayer de remplir une importante lacune.

Le symbolisme des cervidés n'exige pas de longues explications ; on a vu, à l'article des fouilles des *Sept Frères*, que ces animaux, consacrés à Artémis-Anahid, jouaient un rôle considérable dans le culte rendu à la divinité chaldéenne par les peuples du Caucase. Sauf les têtes qui offrent une certaine vérité d'expression, les cerfs de Stepan-Tzminda, tous façonnés sur le même type, accusent un travail grossier, bien inférieur à la technique des artistes des bords du Kouban et des fondeurs sibériens : le corps quadrangulaire repose sur d'informes piliers ; nulle trace de sabots ; la queue n'est qu'un simple crochet ; les bois seuls ont été traités avec soin.

La supériorité d'exécution des onagres est incontestable ; mais nous n'en avons que des protomes, et cette partie est la meilleure chez les cervidés du Kasbek : les uns et les autres sortent donc vraisemblablement d'ateliers communs. Déjà l'onagre avait été signalé sur le couvercle d'une pyxide de Novo-Tcherkask (t. II, pl. VIII, fig. 3 a), sans qu'il me fût alors possible de spécifier le caractère religieux de ce solipède ; un passage d'Antoninus Liberalis éclaircit la question.

« A Babylone, ville de la Mésopotamie, habitait Cleinis, riche propriétaire de nombreux troupeaux consistant en bœufs, *ânes* et moutons. Apollon et Artémis avaient une grande affection pour Cleinis ; souvent il accompagna ces dieux au temple du premier chez les Hyperboréens, où il vit qu'on lui immolait des *ânes*. Rentré dans sa patrie, le Chaldéen voulut suivre l'exemple des Hyperboréens et il conduisit une multitude d'ânes à l'autel. Survint Apollon qui menaça Cleinis de mort à moins qu'il ne s'abstînt désormais de telles offrandes, et ne se bornât aux victimes d'usage, bœufs, chèvres et moutons : le dieu n'acceptait les sacrifices d'*ânes* que chez les Hyperboréens. Cleinis, effrayé, obéit[1]. »

[1] *Metamorph.*, XX.

La consécration du cheval au Soleil, en Perse et en Scythie, est parfaitement connue; le sacrifice de l'âne à Apollon Hyperboréen a encore été mentionné par Pindare et par Callimaque [1]. Placé en regard des monuments exhumés à Novo-Tcherkask et à Stepan-Tzminda, le passage d'Antoninus Liberalis me semble fixer avec certitude la position géographique des Hyperboréens; cette dénomination doit s'appliquer aux tribus qui habitaient entre le Caucase et le Don [2].

L'oie était consacrée à Coré (v. p. 157). Les tumulus du Kouban, nous l'avons vu, renfermaient des simulacres d'oie; M. Carapanos en a également trouvé à Dodone [3].

Le sanglier n'est représenté à Stepan-Tzminda que par des amulettes-défenses, mais le Caucase maritime et la Sibérie ayant fourni des images plus complètes de ce pachyderme, on peut inférer de là qu'il était aussi en honneur chez les Ossètes : le pillage des tombes expliquerait au besoin l'absence d'un animal qui décorait vraisemblablement les vêtements des défunts et les harnais de leurs chevaux. Nous avons déjà mentionné (p. 205) l'intervention du porc dans les cultes de Déméter et d'Artémis, mais il jouait aussi un rôle dans les fêtes de Dionysos. Sur un vase peint de

[1]
Παρ'οἷς ποτὲ Περσεὺς
ἐδαίσατο λαγέτας δώματ'ἐσελθὼν,
κλειτὰς ὄνων ἑκατόμβας
ἐπιτόσσαις θεῷ
ῥέζοντας. ὧν θαλίαις ἔμπεδον
εὐφαμίαις τε μάλιστ''Απόλλων
χαίρει, γελᾷ θ'όρων ὕβριν
ὀρθιᾶν κνωδάλων.

Pindare, *Pyth.* X.

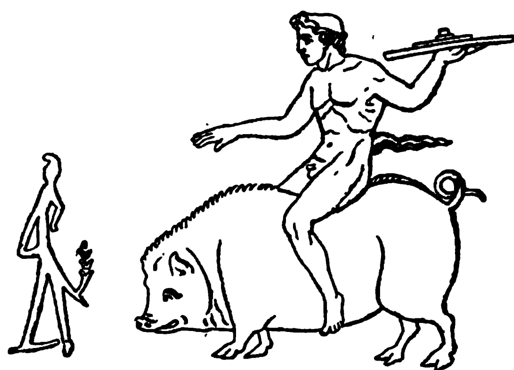
Τέρπουσιν λιπαραὶ Φοῖβον ὀνοσφαγίαι.

Callimaque, *Fragm.* XII.

[2] Cleinis devait être un négociant que ses affaires attiraient dans le Caucase; on comprend de reste la résistance opposée par les prêtres chaldéens à une innovation contraire à leurs usages : l'âne, bête de somme très prisée en Orient, n'y est nullement regardé comme un animal de boucherie.

[3] *Dodone*, pl. XXI, 6; XLVII, 3; XLVIII, 2 et 3.

Kertch, au Musée de l'Ermitage, on voit un Bacchant chevauchant un porc ; à Syracuse, le nom du porc était Ιαχχος [1].



Peinture de vase (d'après M. Stephani).

Avec son museau effilé et ses cornes en tire-bouchons, le ruminant des amulettes, pl. A, 13, et B, 1, pourrait à la rigueur être pris pour un Gnou, si cette antilope de l'Afrique australe n'avait pas été peu ou point connue des anciens peuples de l'Asie et de l'Europe [2]. En l'absence de tout autre terme de comparaison, il faut bien se résoudre à admettre que l'artiste caucasien a voulu reproduire la femelle d'un animal du genre *Bos*, et, comme la vache symbolisait Artémis-Anahid dans son acception sidérale, on doit s'arrêter à cette idée. Il est clair que l'image placée sous nos yeux est légèrement fantaisiste et qu'elle a été appropriée aux nécessités d'un thème décoratif ; néanmoins on peut remonter jusqu'au type original. Dubois de Montpéreux a trouvé en Imérétie deux plaques de bronze ajourées qui vont apporter quelque lumière sur la question. Elles sont carrées ; la première, dont chaque face mesure 0m 14c, offre, quatre fois répété dans un encadrement de feuilles de laurier, interrompu par cinq

[1] *Compte-rendu etc.*, 1863, pl. VI, fig. 1, p. 243 et 251. — Πρῶτον μὲν οὖν συγχαίρω Συρακουσίοις ὅτι πέπαυνται τον χοῖρον ἴαχχον καλοῦντες etc. *Socratic. epist.* XXXV.

[2] Selon G. Cuvier, le *Catoblepas* de Pline (VIII, 32) pourrait être l'*Antilope Gnu*, mais la description du naturaliste romain est bien vague.

bossettes aux angles et à la croisée, un taureau à longues cornes, identiques à celles des amulettes de Stepan-Tzminda; un serpent vertical rampe sur le côté. Le motif de la seconde (0m 10c)



Partie d'une plaque en bronze de l'Imérétie.
(D'après Dubois de Montpéreux.)

est unique : une vache à cornes recourbées, terrassée par un lévrier; sur la tête, un oiseau de proie; au flanc gauche, un serpent; entre les jambes, un monstre indéfinissable. L'épaule et la cuisse de la vache montrent des disques formés d'anneaux concentriques : bordure de laurier; bossettes aux angles [1].



Motif d'une plaque en bronze de l'Imérétie.
(D'après Dubois de Montpéreux.)

[1] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, Atlas, série IV, pl. XXXIII, fig. 2 et 3; 1840.

Je suis loin de prétendre que les dessins du célèbre voyageur soient irréprochables au point de vue archéologique, mais ils rendent certainement l'aspect général d'une œuvre barbare, analogue aux objets trouvés dans la Russie méridionale (v. t. II, p. 383 à 386, fig., et pl. XXVIII, fig. 2), œuvre dont les rapports avec les mystères orgiastiques sont établis par l'annexion du serpent. Le *Bos* des plaques imérétiennes, qui datent vraisemblablement de l'époque parthe, n'est pas domestique [1], mais sauvage, autrement il ne serait pas attaqué par un chien et par un oiseau de proie; ainsi que son congénère des amulettes ossètes, il appartient à une espèce jadis répandue dans le Caucase. L'existence, en Colchide, de pareils ruminants me semble constatée dès les temps les plus reculés, car les taureaux ignivomes, farouches gardiens de la Toison d'or, ne sont pas des monstres inventés à plaisir [2]; on doit y reconnaître des animaux redoutables, qui peuplaient les forêts du royaume d'Æétès et en rendaient l'accès difficile aux habitants. M. de Pauw, après examen des photographies de M. Filimonov, m'a fait remarquer leur analogie avec les crânes de l'Urus (*Bos primigenius*) et d'une espèce fossile, voisine de l'Aurochs (*Bison europæus*) trouvée par Pallas en Sibérie [3]. L'étude des monuments imérétiens changerait en conviction absolue des hypothèses émises avec une extrême réserve; d'ailleurs nul motif ne s'oppose à ce que l'Urus ou l'Aurochs aient

[1] Le taureau domestique, qui vit actuellement dans les montagnes de la Transcaucasie, a le museau obtus; ses cornes sont courtes, mais leur pointe offre une courbure analogue à celle que l'on remarque sur les bronzes imérétiens et ossètes. B. Vereschaguine, *Voy. dans les prov. du Caucase*, ap. *Tour du Monde*, t. XIX, p. 255, fig.

[2] Sic tunc clausis evasit uterque
Taurus, et immani proflavit turbine flammas
Arduus, atque atro volvens incendia fluctu.
Valerius Flaccus, *Argonaut.*, VII, 570 et sq.

[3] G. Cuvier, *Recherches sur les ossements fossiles*, pl. 172, fig. 1 et 3; pl. 173, fig. 4 et 5. J'ai vu récemment, au Musée de la ville de Saint-Omer (Pas-de-Calais), le crâne fossile d'un bœuf dont les cornes gigantesques offrent une courbure encore plus voisine des bronzes caucasiens que les spécimens offerts par Cuvier.

servi de modèle aux artistes caucasiens. L'Urus a sillonné l'Europe entière ; au musée de Lund, on conserve un squelette de cet animal portant encore sur l'une de ses vertèbres la trace d'une blessure que l'illustre Nilsson pense avoir été faite avec une flèche de silex : des ossements d'Urus ont été trouvés dans les anciens tumulus, dans les stations lacustres et dans les kjœkkenmœddings danois [1]. César dit que l'Urus errait de son temps sous les ombrages de la forêt Hercynienne [2]; « le poëme des *Niebelungen* y fait allusion ; selon Herberstein, il exista en Allemagne jusqu'au XVI[e] siècle : il disparut peu après, à moins que les célèbres bestiaux sauvages de Chillingham et quelques-unes de nos races domestiques ne le représentent encore [3]».

L'Aurochs est mentionné par Pline en compagnie de l'Urus.

Paucissima Scythia gignit, inopia fruticum : pauca contermina illi Germania : insignia tamen boum ferorum genera, jubatos Bisontes, excellentique vi et velocitate Uros, quibus imperitum vulgus Bubalorum nomen imponit, quum id gignit Africa, vituli potius cervique quadam similitudine [4].

Mais, plus longtemps que l'Urus, l'Aurochs a su résister aux influences diverses, occultes ou apparentes, qui tendent à

[1] Sir John Lubbock, *L'homme avant l'histoire*, trad. Ed. Barbier, p. 244.

[2] Tertius est genus eorum, qui Uri appellantur. Hi sunt magnitudine paulo infra elephantos ; specie, et colore, et figura tauri. Magna vis est eorum, et magna velocitas : neque homini, neque feræ quam conspexerint, parcunt. Hos studiose foveis interficiunt. Hoc se labore durant homines adolescentes, atque hoc genere venationis exercent ; et qui plurimos ex his interfecerunt, relatis in publicum cornibus, quæ sint testimonio, magnam ferunt laudem. Sed assuescere ad homines et mansuefieri, ne parvuli quidem excepti possunt. Amplitudo cornuum, et figura, et species, multum a nostrorum boum cornibus differt. Hæc studiose conquisita ab labris argento circumcludunt, atque in amplissimis epulis pro poculis utuntur. *Bell. gallic.*, VI, 28.

[3] *L'homme av. l'hist.*, p. 244, 245. V. encore Blaise de Vigenère, *Descript. du royaume de Pologne etc.*, Paris, 1573.

[4] *Hist. nat.*, VIII, 15. — D'après Cuvier, le Βόνασος thrace d'Aristote (*De animal.*, IX, 45) et le *Bonasus* de Pline (VIII, 16) seraient l'Aurochs : Sénèque mentionne également cet animal. Lubbock, loc. cit.

détruire, en présence de l'homme, les grands mammifères de la création : les Bisons existent encore dans la forêt de Biela-Veja en Lithuanie, et il est interdit sous les peines les plus sévères de les tuer ou de les capturer. Au commencement du siècle, on en comptait environ un millier ; ils étaient au nombre de quatorze cents en 1851 ; mais, depuis lors, le manque de fourrage et la dent des loups les ont réduits de moitié. Si l'homme n'aidait pas ces animaux dans leur lutte contre la disette, en leur ouvrant pendant l'hiver de larges dépôts de foin, on n'en verrait bientôt plus un seul sur le continent européen [1]. Quelques rares Bisons d'une espèce particulière errent toujours au sein des forêts de la grande chaîne du Caucase : « Le muséum de Tiflis possède la dépouille d'un de ces terribles ruminants, tué récemment vers les sources du Kouban, dans le massif de l'Elbrouz [2]. »

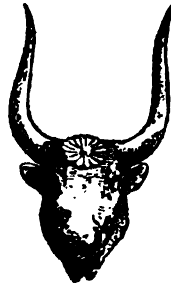
Les animaux imérétiens de Dubois de Montpéreux ont une crinière sur le dos ; le taureau assyrien émaillé (t. I, pl. V, fig. 3), dont les cornes sont remarquables par leurs dimensions et leur courbure, est couvert d'une abondante toison : ce dernier est-il domestique ou sauvage ? Est-on bien sûr que notre bœuf domestique, dont les variétés sont aujourd'hui si multiples, dérive d'un type primitif unique ? N'aurions-nous pas les produits de croisements obtenus entre diverses espèces forestières ? La domestication du bœuf n'a dû s'opérer que très lentement, et les hommes de la période mythologique, qui me semblent avoir été des *éleveurs* de premier ordre, eurent peut-être à leur disposition, pour dompter l'Urus et l'Aurochs, des moyens inconnus aux Germains du temps de César et à nous-mêmes. Certaines fables antiques, les

[1] Él. Reclus, *Nouv. géographie univers.*, t. V, p. 426. Franz Müller, *Mittheil. der geogr. Gesellschaft in Wien,* 1859.

[2] Ernouf, *Le Caucase etc., d'après la relat. du baron de Thielman,* p. 112. Reclus, *ouv. cit.,* t. VI, p. 82. E. Radde, *Mittheil. von Petermann,* 1868, n° 2. — « Les *Niebelungen* font allusion à l'Aurochs, et l'on dit qu'il a existé en Prusse jusqu'en 1775 ; selon Nordmann et von Baer, il vivrait encore dans quelques parties de l'Asie occidentale. » *L'homme av. l'hist.*, p. 244.

bœufs de Géryon, la légende de Cacus, le taureau de Crète, l'arrivée d'Europe dans cette île, ont pu avoir pour fondement l'introduction de races nouvelles, en Grèce et en Italie, par les aventureux explorateurs des contrées lointaines [1].

En effet, les monuments que l'Antiquité nous a laissés accusent des espèces bovines fort distinctes. A Kertch, à Dodone, sur les bords du Kouban, nous voyons des bœufs à courtes cornes [2]. En Argolide, on rencontre des vaches en terre cuite, à cornes, soit droites soit recourbées; d'autres têtes du même animal, rondebosses ou bractées en métaux précieux, sont conformes au type ci-joint [3]. Un taureau en or, de l'époque romaine, couvert de



Tête de vache de Mycènes (d'après M. Schliemann).

signes cabalistiques, a été trouvé en Hongrie ; il montre des appendices frontaux ramassés, les pointes basses [4], tandis que la

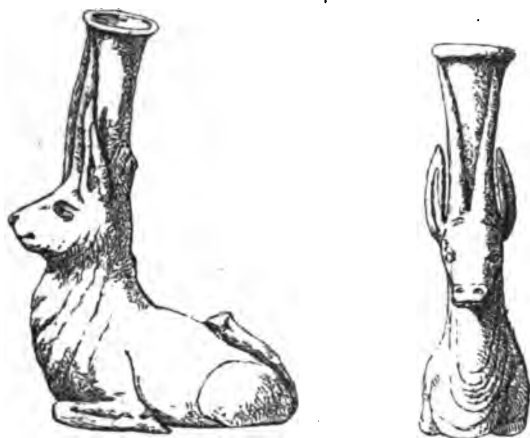
[1] Les mythes de Géryon et du taureau de Crète sont exposés fort au long par Apollodore, *Biblioth.*, II, c. 5, nos 7 et 10, par Denys d'Halicarnasse, *Archæol.*, I, 35, et plus brièvement par Diodore, IV, 13 et 17. La légende de Cacus a été développée avec une immense érudition par M. Michel Bréal, *Mél. de mythol. et de linguistique*, Paris, 1878. — Mon hypothèse d'ailleurs ne serait pas de fraîche date : Secundum antiquam consuetudinem, Hercules capras et oves ex Africa in Græciam exportavit. Varron, *De re rustica*, II, 1.

[2] Kertch, protomes-amulettes : *Antiq. du Bosph. Cimm.*, pl. XII *a*, 9, XXXII, 12; *Compte-rendu etc.*, 1863, pl. I, 7 et 8; *Id.*, 1873, pl. III, 15 et p. 57. Dodone, tête, p. 96, fig.; taureau entier, *Dodone etc.*, pl. XX, 4, et p. 37 : sous le support de l'animal on distingue la lettre Π. Caucase, bractée, pl. *Kouban* c, fig 3.

[3] *Mycènes*, fig. 5, 95, 159, 160, 327 à 330.

[4] Arneth, *Gold und Silbermonum*, pl. I, G. fig. 67.

race actuelle des régions danubiennes a, au moins depuis le XIV[e] siècle, la numismatique en témoigne, de hautes cornes arquées [1]. Parmi les poteries à vernis plombeux, provenant de Colchester, figure un taureau à cornes obtuses; près de lui était un second *Bos* que nous reproduisons, et dont, en tenant compte



Poterie de Colchester, face et profil (d'après M. Roach Smith).

d'une fantaisie décorative, on saisira l'analogie avec notre type mycénien [2]. Or, Parthénius de Nicée rapporte, d'après une légende, qu'Hercule, ramenant les bœufs de Géryon, pénétra dans le pays des Celtes où il devint l'hôte de Bretannos dont la fille Celtiné s'éprit du héros. Celtiné cacha les précieux animaux et ne consentit à les rendre qu'après avoir satisfait sa passion [3]. Je laisse, à ceux qui ont lu attentivement les pages précédentes, le soin de commenter à leur gré un récit fabuleux dont la valeur ne serait peut-être pas à dédaigner au point de vue zoologique. Des mon-

[1] D. A. Sturdza, *Bibliografi'a numismaticei romane*, pl. I et II; ap. *Mém. de l'Acad. roumaine*, t. XI, sect. II. G. Perrot, *Souvenirs d'un voyage chez les Slaves du sud*, ap. *T. du M.*, t. XXI, p. 309, fig.

[2] Roach Smith, *Collectanea antiqua*, t. VI, pl. XLVII, fig. 6 et 7.

[3] *Erotica*, XXX.

naies à inscriptions grecques ou osques de l'Italie méridionale offrent souvent l'image d'un taureau à courtes cornes; les bœufs de la Campagne romaine en ont au contraire de très longues, semblables à celles des vaches mycéniennes [1]. J'ai vu en outre, dans la collection Ravestein, des bronzes pré-étrusques que je n'ai malheureusement pu dessiner avec assez de précision pour les envoyer à la gravure. Ils consistent en quadrupèdes bicéphales, formés de deux protomes réunis par le milieu du corps; l'idée symbolique qui présida à leur fabrication a déjà été signalée à l'article *Sibérie* (v. t. II, p. 251, fig.) Les uns représentent un bœuf aux cornes gigantesques, étalées en éventail, et ils sont munis d'une bélière centrale; les autres, un argali (?) percé de trois ouvertures: on les suspendait donc au moyen de chaînettes. Le travail est barbare, plus rude encore que la technique des pendeloques dont j'ai donné un spécimen (pl. *Caucase* B, fig. 2), pendeloques qui, par leurs types et leur usage, se rattachent d'une manière frappante à nos simulacres italiens [2].

Le système des bucrânes superposés est en liaison intime avec les cultes d'Apollon et d'Artémis (v. p. 204, note 3); il sert de piédestal à une idole ithyphallique que son attribut, le marteau de forgeron, range dans la catégorie des divinités métallurgiques et par conséquent chthoniennes. Une tête chauve et pointue, un singulier rictus, l'ampleur des oreilles en saillie, donnent à la physionomie du personnage un caractère spécial [3], aussi nous devons

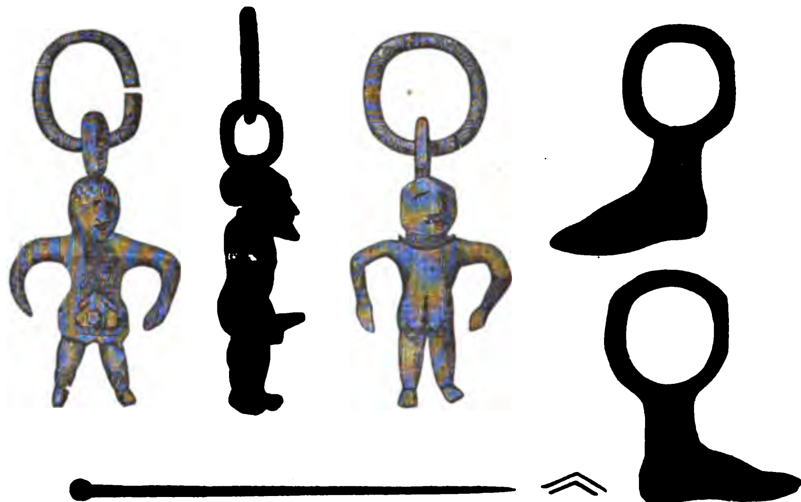
[1] Duruy, *Hist. des Romains*, nouv. éd., t. I, p. XXVI, Buxentum (Policastro); p. XXXVI, Sybaris; p. XCVII, Thurium : monnaies. Bœufs de la Campagne romaine, *Ibid.*, id., p. XXXII.

[2] Je n'ai malheureusement pas songé à reproduire la pendeloque à têtes d'Urus, décrite plus haut; les bronzes de la collection Ravestein m'étaient alors inconnus : M. Filimonov comblera sans doute cette regrettable lacune.

[3] On comprendra facilement pourquoi je me suis borné à n'agrandir que le buste d'une idole assez obscène. Pareille réserve a été maintenue vis-à-vis d'autres figures du même genre, déjà publiées ailleurs; en ce qui concerne l'inédit, je ne crois pas avoir dépassé les limites du strict nécessaire. Tout en respectant la vérité, la science doit aussi des égards à la morale.



1



2

1, Groupe en terre cuite, d'après M. L. Stephani.
2, Amulettes en bronze, d'après la *Revue archéologique*.



Buste de l'idole au marteau.

nous y arrêter quelques instants. Il n'y a guère à douter que l'on n'ait ici l'image d'un dieu semblable à l'Héphaistos grec, au Vulcanus latin et au Phtah égyptien [1], mais elle a également des rapports avec d'autres idoles exhumées à des distances plus ou moins grandes du Caucase : je vais présenter successivement ces idoles au lecteur.

*Kertch.* — Poupées articulées obscènes. — 1° Groupe en terre cuite : homme imberbe aux oreilles démesurées ; la main droite tient une coupe plate, la gauche est relevée ; devant lui un jeune garçon monté sur un bouc. (Pl., *Figures diverses*, fig. 1.) Trouvé dans un tombeau avec des monnaies de Faustine (IIe siècle ap. J.-C.) [2]. 2° Figure grossière d'un adolescent à grandes oreilles : attributs, un disque radié et un sceptre fleuronné ; sa tunique retroussée laisse voir des *virilia* fortement exagérés. Une monnaie de l'un des Rhescuporis, qui vécut 263 ans après l'ère chrétienne, accompagnait l'idole [3]. 3° Mèn *(Lunus)* ou Hermès, imberbe, cornu, oreilles largement étalées ; attributs, une bourse et un caducée ; les *virilia* ont disparu. Basse époque [4].

[1] « Les symboles égyptiens représentent Phtah comme un homme trapu, aux jambes contrefaites, à la barbe mal tressée ; il tient tantôt le sceptre, tantôt le marteau. » Jacobi, *Dict. mythol.*, p. 188. — « En Grèce, on plaçait sur le foyer de petites images d'Héphaistos, qui paraissent les plus anciennes et avoir donné naissance à celles qui le représentent jeune et sans barbe. » Id., *ibid.*, p. 509.

[2] L. Stephani, *Compte-rendu etc.*, 1873, pl. II, fig. 8, p. 39. Les jambes articulées manquent ; le bas du vêtement offre des traces d'ithyphallisme.

[3] Id., *ibid.*, pl. II, fig. 7, p. 38.

[4] Id., *Compte-rendu etc.*, 1874, pl. I, fig. 8, p. 25.



Tête d'idole articulée (d'après M. Stephani).

M. Stephani pense que la série des poupées de Kertch — je ne me suis pas arrêté à celles qui ont des cornes et des oreilles de bouc — appartient à la classe des nains, Νᾶνοι, que l'Antiquité nous peint comme des avortons remarquables par les dimensions des organes sexuels et la grandeur des oreilles[1]. J'y reconnais aussi les parents du Mutunus et du Tutunus romains[2], et encore des divinités infernales; l'Hermès surtout est caractéristique[3].

Par sa taille et sa difformité, l'idole de Stepan-Tzminda rentre dans la catégorie des nains; mais j'y soupçonne un nain d'espèce particulière, soit un mineur tschoude, soit un métallurge de la famille de ces êtres mystérieux que l'on rencontre à la fois chez les Égyptiens et chez les Celtes. A l'Exposition universelle de 1878, M. Mariette avait placé au Trocadéro la copie d'une pein-

[1] *Compte-rendu etc.*, 1873, p. 39 et 40. — Καὶ ἴσχει δὲ, ὥσπερ οἱ νάνοι, ὁ γίννος τὸ αἰδοῖον μέγα. Aristote, *Hist. anim.*, VI, 24. V. le même auteur, *De part. anim.*, IV, 10. — Νᾶνος · ἐπί τῶν μικρῶν. ὡς νᾶνον καὶ αἰδοῖον ἔχοντα μέγα · οἱ γοῦν νᾶνοι μεγάλα ἔχουσιν αἰδοῖα. Hésychius. Suidas et Photius reproduisent la même définition.

Hunc vero acuto capite et auribus longis,
Quæ sic moventur ut solent asellorum,
Quis morionis filium neget Cyrthæ.

Martial, *Epigr.*, VI, 39, 15.

[2] Etiamne Tutunus, cujus immanibus pudendis, horrentique fascino, vestras inequitare matronas, et auspicabile ducitis et optatis. — Et quia non supplices Mutuno procumbimus atque Tutuno. Arnobe, *Adv. gentes*, IV, 7 et 11.

[3] Mercurius unus Cœlo patre, Die matre natus; cujus obscenius excitata natura traditur, quod adspectu Proserpinæ commotus sit : alter Valentis et Phoronidis filius, is, qui sub terris habetur, idem Trophonius. Cicéron, *De nat. deorum*, III, 22.

ture égyptienne ayant au moins 6000 ans d'antiquité; elle représente des nains occupés à fabriquer un collier et à préparer des métaux. Une inscription hiéroglyphique placée au-dessus explique ainsi le tableau : *Ils soufflent pour fondre l'or dans les creusets*. Les Corricqs ou Korrigans de la Bretagne sont de véritables nains-fées, rôdeurs nocturnes qui habitent pendant le jour des demeures souterraines [1].

Quant aux Pygmées, race de taille microscopique, agriculteurs de profession, on ne dit pas qu'ils s'adonnaient à l'industrie des métaux [2].

*Russie centrale*. — En 1835, le Gouvernement de Kostroma (nord-est de Moscou) fut le théâtre d'une découverte très curieuse; elle eut lieu, non loin de la ville de Galitsch-Mersky, sur le terroir du village de Turovskoié. Ce village est situé au sommet d'une hauteur au pied de laquelle coule la rivière Lykschinka, qui tombe dans la Galitschkaia, affluent septentrional du Volga. La réparation d'un chemin de moulin mit au jour une grande urne de terre cuite, remplie d'objets en cuivre rouge; malheureusement elle se brisa lorsqu'on la déterrait, et une partie du contenu tomba dans l'eau. On ne réussit à sauver, outre un grand anneau, une petite pièce insignifiante et d'autres menus débris (en argent?), qu'une hache coudée, un couteau emmanché, un lézard, un masque humain, enfin la statuette ici reproduite en

[1] « *Corr*, Petit, Nain. *Corr*, Campagne, est le radical de *Corrdref*, Maison de campagne. *Corricq*, *Corrigan*, Nain, Fée. Bullet, *Dict. celtique*, t. I, p. 362 et 363. Sans vouloir me lancer à corps perdu dans la carrière étymologique, je produirai néanmoins quelques analogies singulières. Le celtique *korrigan* ressemble fort au russe *kourgane;* or ce dernier mot, qui n'est pas slave, vient du persan *Goûr-Khâneh*, Demeure souterraine (*Goûr*, tombeau, caverne; *Khâneh*, maison). Le R. P. J. Martinov me signale encore un terme russe voisin de *korrigan : kourigh*, Paranymphe, dériverait selon le savant Jésuite du grec χορηγός, Chef des chœurs; or chacun sait que les *korrigans* vont danser en rond sur la bruyère. — La tradition des nains métallurges a aussi cours en Alsace. Voy. *Mag. pittor.*, t. XXIV, p. 190, *La rose d'argent*.

[2] Voy. Hécatée de Milet, ap. Eustathe, *In Iliad.*, III, 6, p. 372, et *Fragm. histor. Græc.*, éd. Didot, p. 18, n° 266.

petites dimensions. L'original, haut de 0m 155m, est creux; le derrière de la tête offre une ouverture béante, munie d'une tige horizontale pour la suspension. Cette tête énorme, que porte le corps



Statuette de Turovskoie (d'après M. Aspelin).

grêle d'un nain, est coiffée d'une couronne radiée à trois appendices sécuriformes; les oreilles sont très saillantes. Nulle indication de sexe; les mains semblent avoir tenu un objet absent; une traverse maintient l'écartement des jambes [1].

[1] Aspelin, *Antiq. du Nord finno-ougrien*, p. 67, fig. 299 à 303 : *Suomalais-ugrilaisen muinaistutkinnon*, p. 85, indication des sources en note; fig. 62 et 63. La trouvaille de Turovskoié, qui appartient à une Société savante de Moscou, est déposée au Musée de l'Université. M. le professeur Charles Goertz, Conservateur de ce Musée, a eu l'extrême obligeance de compléter les détails qui me manquaient sur la matière et l'état de la statuette; un examen attentif lui a prouvé qu'elle ne montrait aucune trace de sexe, et qu'elle n'avait subi aucune mutilation. M. Goertz m'a appris en outre que les pupilles, trop nettement accusées sur la gravure, ne sont rendues sur l'original que par de simples points. *Lettre* du 3 février 1880.

Il n'est pas nécessaire de regarder longtemps mes gravures pour constater des similitudes notables entre la statuette de Turovskoié et les idoles de Stepan-Tzminda; même caractère religieux, même but de suspension, même procédé d'écartement. Mais l'absence du sexe, et surtout l'emploi du cuivre pur au lieu de bronze, prouvent que les importateurs d'images divines aux alentours du Volga supérieur, n'étaient pas entrés en Russie par le Caucase; ils avaient pris la voie de l'Obi pour gagner l'Oural : en effet, un *Age du cuivre* sibérien, entrevu par Pallas, a été confirmé par les découvertes de M. Gouliaev. Cette période du cuivre semble particulière au Gouvernement de Tomsk ; le cuivre allié à l'étain apparaît, plus à l'est, dans le bassin de l'Iénisséï [1]. Des instruments en cuivre pur ont été aussi trouvés en Irlande [2]. Une autre idole, provenant du Gouvernement de Perm (h. $0^m$ $14^c$), accuse, par son esthétique et son symbolisme religieux, la plus étroite affinité avec la figurine de Turovskoié; la seule différence notable résiderait dans un moindre développement des oreilles. Je ne suis malheureusement pas assez édifié sur la matière de la statuette permienne ; est-elle en bronze ou en cuivre ? L'alliage offrirait des probabilités [3].

*Italie.* — Une remarquable analogie, constatée entre les objets de bronze trouvés par M. le comte G. Gozzadini aux environs de Bologne et ceux que l'on rencontre dans les stations lacustres de la Suisse ou sur le territoire français, avait fait admettre l'existence de relations commerciales, établies par les anciennes populations de la vallée du Pô avec les habitants des pa-

[1] Voy. E. Hamy, *Docum. inéd. sur les bougors du Gouv. de Tomsk,* 1875; extr. du *Musée archéol.*

[2] *L'homme av. l'hist.*, p. 15. « Près de trente haches, au musée de Dublin, sont de cuivre rouge presque sans alliage. »

[3] Aspelin, *Antiq. du nord effi.*, p. 68, fig. 304; coll. de M. le comte Serge Stroganoff. Même coiffure, même exagération de la tête surmontant un buste amaigri, même écartement des pieds maintenu par une traverse, même disposition des bras, même caractère de physionomie. Les membres sont plus robustes; deux appendices semblables à ceux de la coiffure ornent chaque épaule.

lafittes. Une semblable idée, si naturelle qu'elle parût, souleva néanmoins des objections. Certains archéologues, s'appuyant de l'idée très juste que le bronze était venu du Caucase en Occident par la voie du Danube, émirent une conclusion opposée : les hommes de la plaine du Pô, des lacs helvétiques et des nécropoles gauloises auraient reçu directement leurs bronzes du siège asiatique de la fabrication. Une récente découverte va nous permettre de discuter la question.

Il y a peu d'années, M. l'ingénieur Zannoni, ayant à creuser un égout au centre même de Bologne, exhuma, de la tranchée qu'il faisait ouvrir, un immense *dolium* en terre cuite (h. 1m 40c), enfoui à 0m 66c de profondeur et contenant 14000 pièces d'excellent bronze patiné, emballées avec soin de façon à occuper la place strictement nécessaire. Ces pièces consistaient surtout en ustensiles et en objets de parure : haches unies ou gravées, de types divers ; fibules, parmi lesquelles les *demi-coques* sont les plus abondantes ; couteaux et rasoirs ; instruments de travail ; mors ; bracelets ; aiguilles de tête ; peignes ; épées, poignards et flèches. A côté des produits étaient les moules qui avaient servi à les fondre : les uns en terre ; d'autres, en bronze dur. Tout ce butin n'offrait pas le même degré de perfection : des haches restaient à l'état d'ébauche, montrant encore les bavures de la fusion ; de pareils instruments, aiguisés et martelés pour l'usage, n'avaient jamais été employés ; plusieurs, ébréchés, attendaient une réparation ; enfin, des pièces manquées et des *culots* étaient destinés à la refonte. Ce qui a été dit relativement aux haches concerne aussi les fibules.

« La trouvaille de Bologne réunit donc à la fois un magasin, un atelier de réparation et une fonderie. Inutile dès lors d'insister sur le fait que nous sommes ici en présence d'un foyer d'industrie métallurgique [1]. »

En exposant (juin 1877) à notre Académie des Inscriptions les

[1] E. Desor, *La fonderie de Bologne*, ap. *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXXIII, p. 406 à 409.

résultats de la découverte de Bologne [1], M. le comte Gozzadini signala deux objets spéciaux, omis dans l'énumération qu'on vient de lire; ils avaient été, paraît-il, accidentellement soustraits aux regards des Conservateurs du Musée municipal. Ému par une indication qui piquait vivement ma curiosité, je m'adressai au savant dont le Rapport m'avait mis en éveil. Bien que je lui fusse complètement inconnu, M. le comte Gozzadini m'envoya en réponse la photographie, inédite et sous double aspect, des figurines sur lesquelles je désirais être renseigné [2] : on va voir si mes soupçons étaient légitimes.

D'abord une statuette de bronze (h. $0^{m}$ $066^{m}$) : travail grossier; tête ronde surmontant un long buste cylindrique; jambes écartées munies de tiges verticales à la place des pieds; bras très maigres, courbés à angle aigu, les mains posées sur le bas-ventre; oreilles énormes; ithyphallisme nettement accusé [3]. Malgré les différences



Figurine en bronze vue de face.
(Musée de Bologne; d'après une photographie).

[1] *Ibid.*, t. XXXIV, p. 61.

[2] La gracieuseté de M. le comte Gozzadini mérite d'être signalée; je suis heureux de lui offrir ici un témoignage de ma reconnaissance.

[3] Cet ithyphallisme, très évident de profil, est à peine sensible de face.

résultant du type facial et de l'exécution, on reconnaîtra que la figurine bolonaise et la statuette de Turovskoié ont la même attitude et la même exagération d'oreilles : la parenté de la première avec notre idole de Stepan-Tzminda est également sensible ; de plus l'une et l'autre étaient fichées sur une base. Que conclure de là, sinon que les liens d'un culte commun réunissaient, aux époques dites préhistoriques, les habitants du Caucase, de la Russie orientale et du nord de l'Italie.

Le second bronze est fort détérioré ; néanmoins le sujet qu'il représente ne laisse aucun doute. Au centre d'un cercle (diam. 0m 052m) on voit une figure humaine analogue à la précédente : nulle apparence de sexe ; les oreilles, étalées en largeur, atteignent des dimensions extraordinaires ; les bras, presque aussi gros que le buste, sont étendus ; à gauche, un serpent ; à droite un oiseau longirostre [1]. Le système repose sur un fût très court, issant d'une tringle aujourd'hui rompue, qui, lorsqu'elle était intacte, devait prolonger circulairement, à 0m 004m de distance, l'encadrement intérieur. Cette tringle comporte en dessous une



Ornement de bronze vu de face.
(Musée de Bologne ; d'après une photographie).

[1] La face postérieure, beaucoup moins fruste, permet de reconnaître le corps et le bec de l'oiseau.

lame métallique percée de trous de rivets, preuve que l'objet a dû être fixé au sommet d'une hampe.

M. E. Desor, à qui j'ai emprunté les détails de la découverte de Bologne, termine ainsi son compte-rendu.

Resterait à examiner en outre si ces fondeurs et ces fabricants, qui étaient parvenus à un si haut degré de perfection technique, n'étaient pas peut-être les contemporains ou les successeurs de ces peuples méditerranéens qui, au XIV[e] siècle avant notre ère, osaient déjà, suivant MM. de Rougé et Chabas, se mesurer avec les pharaons d'Égypte, sur terre et sur mer. Il y a là, on le voit, matière à bien des études pour ceux qui aiment à remonter le courant de la nature humaine jusqu'à ses origines [1].

A part l'indication ou l'absence du sexe et quelques variantes résultant d'une destination différente, l'identité des deux figurines de Bologne est manifeste ; elles reproduisent la même divinité dans des fonctions distinctes. Selon moi, l'ensemble des idoles que le lecteur vient de passer en revue offre l'image d'un dieu métallurge asiatique, importé par des fondeurs nomades là où ils allèrent exercer leur industrie, et je n'éprouve aucun scrupule à le dire. Le calme de la paix est indispensable au développement des arts ; pourquoi vouloir attribuer à des peuples belliqueux une fabrication complexe, rencontrée partout dans des conditions similaires, lorsque l'hypothèse d'une race pacifique de métallurges vagabonds vient expliquer encore mieux l'origine des *fonderies préhistoriques*, dépôts accompagnés d'un outillage qui écarte toute présomption de marchandises colportées par les agents d'un commerce étranger. Tant au nord qu'au sud, les bronziers renfermaient leurs produits dans des jarres en terre cuite, et il est singulièrement regrettable que l'accident survenu au vase de Turovskoié ait interdit de vérifier si, à l'instar du *dolium* bolonais, il ne contenait pas aussi des moules.

L'idole isolée de Bologne rappelle tant soit peu l'étrange

[1] Loc. cit., p. 411.

figurine peinte, en face d'un Bacchant, sur le vase tauridien mentionné plus haut (p. 225, fig.). Le serpent et l'oiseau des plaques symboliques de l'Imérétie (v. p. 226, fig.) caractérisent aussi notre second bronze italien, et, parmi les antiquités permiennes, on rencontre des pièces analogues à ce dernier [1]. Quant aux disques ajourés, formés de cercles concentriques, la civilisation pré-étrusque en offre des spécimens [2], mais on aurait grandement raison de croire que leur modèle primitif est venu de l'Orient : il a été, en effet, trouvé des ornements similaires, à Perm, chez les Mordvines, dans le gouvernement de Riazan et sur le territoire des Mériens [3].

La clochette et le grelot sont fréquents sur les parures de métal exhumées en Russie [4]. Les Anciens suspendaient des clochettes aux effigies de Priape et aux phallus votifs [5]. Certains objets de cuivre, fabriqués au Pérou avant la conquête espagnole, me semblent offrir des rapports avec notre amulette caucasien. Une douille, garnie à l'entour d'annelets auxquels sont accrochés des grelots, est surmontée d'un groupe de nains hideux dont le sexe masculin est cyniquement indiqué. Une autre douille, également décorée de grelots, supporte un félin à tête humaine et à larges oreilles, accompagné d'un lézard. Il est très vraisemblable que ces douilles, jadis emmanchées d'une hampe en bois, constituaient

[1] Aspelin, *Antiq. etc.*, p. 132, fig. 544 et 545. Des personnages, les jambes écartées et les bras étendus, semblent lutter contre des animaux.

[2] J'en ai dessiné un dans la collection Ravestein (diam. 0m 085m); il est muni à l'extérieur de 8 appendices fleuronnés.

[3] Aspelin, *Antiq. etc.*, p. 150, 191, 195, 196, 212; fig.

[4] Id., *ibid.*, pass.

[5] Stephani, *Compte-rendu*, 1865, p. 173 à 180; *Id.*, 1868, p. 152; *Id.*, 1873, p. 41. Caylus, *Rec. d'antiq.*, t. VII, pl. 37. *Bronzi d'Ercolano*, t. II, p. 383, 387, 395, 403, 407. Roux, *Herculanum et Pompeïi*, t. VIII, pl. 41, 45 à 47, 49, 51, 52. Famin, *Peint. érot.*, pl. 6, 11 à 14, 16 à 18. C. de La Chausse, *Museum Roman.*, t. II, sect. VII, pl. 1, 6 et 7. Beger, *Thes. Brandenb.*, t. III, p. 264 et 427. Hettner, *Bildwerke der kœnigl. Mus. in Dresden*, nº 285. Lasinio, *Scult. del Campo Santo*, p. 124. *Monum. pubbl. dell'Instit. archeol.*, t. VIII, pl. 10.

un insigne d'autorité souveraine ou sacerdotale, et que leur ornementation avait un caractère exclusivement religieux [1].

*Angleterre.* — Les poteries à vernis plombeux de Colchester, déjà mentionnées, vont fournir un nouvel exemple du genre de figures qui nous occupe. Une aiguière représente un monstre humain, assis, complètement nu : son masque bestial, flanqué d'énormes oreilles, n'a pas néanmoins un caractère simiesque assez prononcé pour que l'on puisse y reconnaître la brute. Le personnage n'est pas ithyphallique, au contraire; mais sa révoltante obscénité n'en est que plus ignoble. Il tient à deux mains un objet où je soupçonnerais volontiers quelque chose d'analogue à



Vase de Colchester (d'après M. Roach Smith).

des testicules coupés [2]. N'y aurait-il pas là une allusion directe à Attis, aux Galles, ou à la mutilation volontaire des adorateurs de la Mère des Dieux? Plutarque nous a transmis une anecdote, concernant les présages qui annoncèrent aux Athéniens le désastre de Sicile; elle donne la mesure de ces actes de fanatisme. « Un homme sauta sur l'autel des Douze Dieux, puis, après en

[1] *Museo espanol de antiguedades; Antig. americ.*, n^os 1166 et 1167. Le manche d'une hache-ciseau, très élégante (n° 1040), est amorti par deux sapajous accompagnés de grelots.

[2] *Collect. antiq.*, t. VI, pl. 47, fig. 5.

avoir fait le tour, il se trancha les parties génitales avec un instrument de pierre[1]. »

Un autre vase de Colchester, mentionné p. 196, rentre dans la catégorie du précédent, et par l'identité de forme, et par la connexité des sujets. L'être hideux, dont j'ai fait une *guenon allaitant son petit*, n'est pas un singe, mais un monstre femelle apparié au mâle ici figuré; l'ampleur des oreilles est égale chez tous deux[2]. Appuyé sur une judicieuse remarque de M. Franks, j'avais attribué nos vases à un atelier des bords du Rhin, bien que ma première impression eût été très différente. M. Mazard, qui a fait une étude spéciale des poteries antiques à glaçures plombifères, signale des produits de ce genre, d'abord en Égypte et en Assyrie, puis, à une époque plus récente, en Asie-Mineure, en Grèce, en Italie, en Hongrie, en Allemagne et en France[3]. L'érudit archéologue discute le pour et le contre d'une origine commune aux échantillons qu'il décrit, et il admettrait volontiers l'existence d'un centre principal de fabrication en Cilicie. Les céramistes du Bourbonnais, dont on a retrouvé les fours, n'ont obtenu que de médiocres résultats; le fonctionne-

[1] Ἄνθρωπος γάρ τις ἐξαίφνης ἀναπηδήσας ἐπ'αὐτὸν, εἶτα περιδὰς ἀπέκοψεν αὐτοῦ λίθῳ τὸ αἰδοῖον. *Nicias*, 13. Voy., pour plus amples détails, P. Foucart, *Des assoc. relig. chez les Grecs*, p. 64 et 65.

[2] Les Anciens ont représenté le singe au naturel, sans exagérer ses oreilles. Voy. Saglio, *Dict. des antiq*, BESTIA, fig. 831; *Archæol. Zeitung*, 1843, pl. X, coupe en argent de la collection Stroganoff. — Le fait d'une mère nourrice appariée à un eunuque pourrait sembler étrange, et cependant le même fait se reproduit de nos jours en Russie. « La secte bizarre, mais logique des *Skoptzi* (castrats), qui se constitua vers le milieu du XVIII[e] siècle, se rattache à celle des *Khlïstï* (flagellants)..... Parmi ces malheureux qui se donnent à eux-mêmes le nom de *blanches colombes*, les uns se mutilent dès leur jeunesse, les autres attendent d'être pères d'un enfant. » Reclus, *ouv. cit.*, t. V, p. 704. Voy. Barsov, *Le mysticisme populaire*; Melnikov, *Les sectes secrètes, les colombes blanches*; Reoutzkiy, *Les hommes de Dieu et les Skoptzi*; Levitskiy, *Chalopoutes*, ap. *Kiyevskiy Telegraf*, 1875, n[os] 41 à 43 : en russe.

[3] *Céramique : de la connaissance par les Anciens des glaçures plombifères*, in-8°, Morel, 1879; p. 14 et sq.

ment des ateliers de Tarse ne doit pas être reculé au-delà du Ier siècle avant J.-C.; la brusque disparition de la poterie vernissée, au IIIe siècle de notre ère, ne s'explique que par la ruine d'un centre unique de cette industrie; il est tout naturel, qu'en vue du commerce, les coroplastes asiatiques aient cherché à modeler leurs ouvrages dans le goût des pays où ils les exportaient [1]. Le dernier argument, basé sur les spécimens de poteries vernissées de style gréco-romain que nous possédons, n'était pas absolument nécessaire pour renouveler mon opinion primitive sur la provenance orientale des terres-cuites de Colchester. Une statuette à glaçure plombifère, trouvée en même temps que les vases, représente un bouffon (*morio*) chauve et à grandes oreilles; le type facial du personnage est complètement sémitique [2] : or l'on sait que les Juifs étaient nombreux à Tarse, à l'époque où l'industrie céramique y florissait.

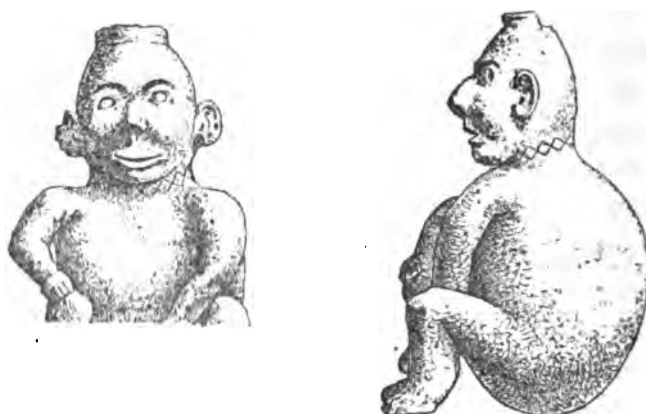
Le type spécial des deux aiguières de Colchester tendrait à faire croire qu'elles servirent à l'accomplissement des rites purificatoires observés dans l'initiation aux mystères de Sabazios. En effet, le néophyte, nu, assis ou plutôt accroupi et tenant un petit sac, était arrosé d'eau lustrale, puis frotté d'argile et de son [3]. Ce σακκίον ne viendrait-il pas contrecarrer l'hypothèse émise sur la nature de l'objet placé entre les mains du monstre mâle? Je ne suis pas encore bien certain de m'être trompé, aussi je maintiens la précédente explication; l'impuissance du personnage est trop clairement accusée pour qu'il ne soit pas eunuque.

Il est au moins singulier de rencontrer, en Amérique, l'idée qui enfanta l'aiguière *mâle* de Colchester, formulée d'une manière presque identique, et appropriée à un usage pareil. Dans la collection choisie, rassemblée par M. Émile de Ville alors qu'il habitait la République de l'Équateur (Haut-Pérou), figure un pot

[1] *Ibid.*, p. 19, 30, 33, 34.

[2] *Collect. antiq.*, pl. cit., fig. 1, face et profil.

[3] Ὁ δεισιδαίμων κάθηται σάκκιον ἔχων γυμνὸς ἐν πηλῷ κυλινδούμενος. Plutarque, *De superst.*, 7. Foucart, *ouv. cit.*, p. 74.



Vase de l'Équateur (d'après M. Émile de Ville).

d'argile rouge dont la gravure ci-jointe abrégera la description [1]. Notre Péruvien est aussi grandement obscène que son terme de comparaison européen : geste rappelant le célèbre *Mannekenpis* bruxellois ; castration nettement accusée. Certain creux, intentionnellement exagéré, me paraît signaler un être dégradé, agent passif dans les unions contre nature. Ce vice infâme souilla les anciens peuples de l'Amérique ; l'Asie en infecta l'Europe, et il doit avoir eu le même point de départ pour gagner le Nouveau Monde [2]. Quant aux oreilles, on peut en juger sur la gravure; elles n'ont pas été allongées par l'introduction de rondelles de bois

[1] M. de Ville, aujourd'hui consul de Belgique à Zanzibar, a fait hommage de sa collection au gouvernement qui l'a exposée dans une annexe du Musée de la Porte de Hal. Le nombre des objets, pierre, métal, poterie, recueillis par M. de Ville, n'est pas très considérable, mais ils sont d'une authenticité notoire et d'une singulière beauté. Le catalogue descriptif est illustré de 40 planches chromolithographiées ; l'auteur m'en a adressé les épreuves encore inédites, avec permission de reproduire ce que je trouverais à ma convenance : puisse l'expression de ma gratitude aller le rejoindre aux pays lointains où il réside.

[2] Les livres sacrés ou profanes nous renseignent sur l'immoralité des Asiatiques et des Grecs ; Athénée, XIII, 8, et Diodore, V, 32, signalent la dépravation des Celtes. En Chine, l'organisation du commerce uni-sexuel fonctionne avec une régularité déplorable. Dr Er. Martin, *Étude sur la prostitution dans l'Empire Chinois*, p. 6 et 7 ; 1872.

dans le lobe, ainsi que le pratiquent les *Orejones*, tribus sauvages, riveraines de l'Amazone [1], mais on a élargi le cartilage en y fichant des chevilles.

Les Patèques, nains difformes que les navigateurs phéniciens accrochaient à la proue de leurs vaisseaux, avaient des oreilles de taureau [2]. Bès, dieu trapu, introduit en Égypte par la voie d'Arabie, offre les caractères physiques des Patèques. Présidant aux deux termes extrêmes de la vie, la génération et la mort, Bès tenait par le second aux divinités infernales ; plusieurs bas-reliefs montrent Bès ithyphallique [3]. En 1873, on a découvert à Amathonte une statue colossale qui convient mieux à notre cadre d'études : elle représente un nain monstrueux, haut de $4^m$ $20^c$, large de $2^m$ aux épaules ; masque barbu et cornu, flanqué d'une énorme paire d'oreilles humaines; corps velu ; bras tatoués de chevrons; muscles puissants ; cheveux et barbe traités à l'assyrienne. Le personnage est nu, sauf, autour des reins, la peau d'un lion retenue par une étroite ceinture bouclée ; les bras sont ramenés vers la poitrine, geste fréquent chez les idoles orientales ; les mains tiennent les pattes de derrière d'une lionne placée verticalement la tête en bas. Une ouverture rectangulaire, pratiquée dans cette tête, indique que le colosse décorait une fontaine ; on peut en conséquence y reconnaître l'image d'un Δαίμων tellurique [4].

[1] V. *Tour du Monde*, t. XIV, p. 101 à 104, fig.

[2] A. de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. XIX. Duruy, *Hist. des Romains*, éd. cit., t. I, p. 428, fig.

[3] Em. de Rougé, *Notice somm. des monum. égypt. du Louvre*, p. 143 à 145. P. Pierret, *Catal. de la salle hist. de la gal. égypt. du Louvre*, Gloss., p. 177; *Dict. d'archéol. égypt.*, Bès. *Descript. de l'Égypte*, Antiquités, t. I, pl. 95, fig. 2, 6, 8; pl. 97, fig. 1.

[4] *Gazette archéol.*, 1879, pl. 31, p. 230 et sq. *Statue chypr. coloss., Hercule ou Silène Kéraste*, ap. *La Turquie*, Février 1874. *L'Orient illustré*, Juillet 1874 ; fig. laissant à désirer. — Le colosse d'Amathonte a été transporté au Musée de Tchinly-Kiosk, à Constantinople. Si la gravure, qui accompagne l'article inséré par M. Sorlin-Dorigny dans la *Gazette archéologique*, est exacte, et je n'ai aucun motif pour suspecter sa fidélité, je crois reconnaître au personnage le caractère

Les grandes oreilles semblent avoir été, dans l'expansion hellénique, l'apanage de certaines divinités infernales d'un ordre secondaire. J'ai vu, dans la collection de M. Bellon, à Rouen, un groupe en terre cuite, provenant de la Cyrénaïque et offrant un sujet que l'on doit indubitablement rencontrer ailleurs. Un homme barbu, grosse tête, front chauve, oreilles très développées, jambes et pieds nus, apparaît vêtu d'une courte tunique. Ce personnage, qui ressemble à un paysan aux membres lourds et robustes, emporte une élégante jeune fille, chargée sur son dos comme un sac de grains. La vierge, chastement couverte d'une robe talaire, montre une physionomie placide et souriante, en parfait contraste avec le masque brutal de son ravisseur. Je ne saurais voir ici le thème banal du satyre enlevant une nymphe; le satyre aurait des oreilles de bouc et non des oreilles humaines. Le rapt de Coré par Hadès n'est pas davantage admissible; le costume d'Hadès serait plus ample, et son type moins vulgaire. Charon passait les ombres des morts dans sa barque et n'allait pas les chercher à l'aventure. Reste le symbole d'un génie funèbre ou tellurique, jetant en pâture aux abîmes des sombres royaumes une âme brusquement séparée du corps pendant la célébration de quelque fête.

Le commentaire annexé à la description de l'amulette de Stepan-Tzminda m'a mené fort loin, trop loin peut-être, car j'ai dû aborder une série de détails qui ont souvent effarouché ma plume. Toutefois cet amulette a fait pressentir que nous allions rencontrer au Caucase les traces des cultes orientaux qui, introduits en Grèce, après les guerres médiques, par des marchands

obscène qui distingue les vases de Colchester et du Pérou. Néanmoins le doute est très licite; la vue de l'original ou d'une bonne photographie peut seule permettre de décider la question. — Parmi les terres cuites babyloniennes d'ancien style, au Musée du Louvre, j'ai remarqué une statuette d'homme barbu, coiffé d'un πῖλος conique d'où s'échappe une énorme paire d'oreilles. Le personnage, vêtu d'une courte tunique qui lui descend aux genoux, n'est pas difforme et n'offre absolument rien d'obscène.

étrangers, y donnèrent naissance à des associations religieuses distinctes du culte officiel, connues sous le nom de *thiases* et d'*orgéons* [1]. L'étude suivante confirmera nos prévisions.

L'idole barbue, pl. *Fig. en bronze*, 2, doit représenter la dinité phrygienne Sabazios, assimilée à Dionysos par les Thraces [2]. Sabazios (v. p. 150 à 152), proche parent d'Attis, d'Adonis et d'Yès [3], était fils de Zeus et de Perséphoné ; on l'associait à Cotytto et à la Mère des Dieux; il se révélait aux initiés sous la forme d'un serpent; l'initiation, qui portait le nom caractéristique d'ἰθύφαλλος, était suivie d'orgies nocturnes d'une immoralité révoltante [4]. On a représenté Sabazios avec des cornes de taureau [5], mais il prenait aussi la figure et les attributs de Zeus [6] : les traits sévères de notre statuette permettraient d'y voir le dieu phrygien dans cette dernière acception.

[1] Foucart, *ouv. cit.*, p. 57, 83, 61. Le mot *thiase* a été employé de préférence pour désigner les associations fondées au point de vue des cultes orgiastiques, tels que ceux de Dionysos et de Sabazios; *orgéon* est surtout applicable aux confréries des adorateurs de la Mère des Dieux. Id., *Ibid.*, p. 2 et 4

[2] Les Phrygiens et les Thraces avaient une origine commune. Strabon, XIII, 3, 16.

Τὸν Φρύγα, τὸν αὐλητῆρα, τὸν Σαβάζιον.

Aristophane, *Fragm.* 478.

[3] Les initiés aux mystères de Sabazios poussaient les cris de εὐαῖ σαβαῖ (Eupolis, *Baptæ, Fragm.* 10), εὐοῖ σαβοῖ, ὕης ἄττης (Démosthènes, *Pro corona*, § 260). Parmi ces mots phrygiens (V. Schol. Demosth., 313, 26, et Suidas), je distingue σαβαῖ qui offre beaucoup d'analogie avec le nom belliqueux de la Divinité chez les Juifs, צבאות. Les Grecs ont aussi emprunté à la Syrie le nom d'Adonis, אדון, *maître, seigneur.*

[4] *Lex. rhet.*, p. 246, 19. Καὶ τὰς θυσίας καὶ τιμὰς νυκτερινὰς καὶ κρυφίους παρεισάγουσι διὰ τὴν αἰσχύνην τὴν ἐκ τῆς συνουσίας ἐπακολουθοῦσαν. Diodore, IV, 4.

[5] Diodore, loc. cit.

[6] Une inscription grecque de Coloé (Phrygie), postérieure il est vrai à l'ère chrétienne, mentionne Zeus Sabazios, Δία Σαβάζιον, et accompagne son image. Sur un bige est assis le dieu, caractérisé par l'aigle et le serpent placés près des chevaux. Wagener, *Acad. roy. de Belgique, Mém. des sav. étrang.*, t. XXX. — Le reptile et l'oiseau associés au *bos* sur la plaque caucasienne (p. 226, fig. 2) peuvent ranger cet objet au nombre des symboles de Zeus Sabazios. — On lit sur des marbres de Rome une dédicace à Jupiter Sabazius. V. l'édition de Macrobe, Leyde, 1670, p. 288, note 9.

L'idole imberbe, pl. *Caucase* A, fig. 12, est-elle un Apollon ou un Dionysos Sabazios? L'un et l'autre vraisemblablement si Macrobe a dit la vérité.

Item in Thracia eumdem haberi Solem atque Liberum accipimus, quem illi Sebadium nuncupantes magnifica religione celebrant ut Alexander scribit : eique deo in colle Zilmisso ædes dedicata est specie rotunda; cujus medium interpatet tectum. Rotunditas ædis monstrat hujusce sideris speciem : summoque tecto lumen admittitur, ut appareat solem cuncta vertice summo lustrare lucis immissu, et quia oriente eo universa patefiunt [1].

En admettant la connexité des bronzes de Bologne avec les cultes orgiastiques, la date fixée à l'introduction de ces cultes en Occident pourrait être reculée. L'existence d'adorateurs de Sabazios chez les tribus helvétiques me semble mise en évidence par quelques monuments. Les tumulus de la forêt de Lunkofen (Argovie), ouverts en 1878, renfermaient, outre des bracelets en argent et des fibules garnies de corail, des simulacres obscènes dont nous reproduisons trois exemples (v. pl. *Figures diverses*, 2). Les deux premiers types offrent une affinité complète avec nos idoles, barbue et imberbe, de Stepan-Tzminda; je réserve le dernier [2].

L'usage de suspendre les idoles à une chaînette rayonna vraisemblablement de l'Asie Mineure sur les points où on l'a signalé.

[1] *Saturn.*, I, 18.

[2] *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XXXVIII, p. 53, pl. XIX; article et dessins de M. Ch. Cournault. Je dois à mon excellent confrère, M. Al. Bertrand, l'avantage d'avoir pu reproduire les amulettes de Lunkofen qui, avec le reste des trouvailles, sont déposés au Musée de Zurich. Des bracelets d'argent tournés en anneau, deux, à tige creuse, sont munis d'un fermoir en or ajusté au point de jonction. Aux extrémités de ce fermoir on a gravé des fleurs de lotus dont le caractère est particulièrement oriental. « On retrouve, dit M. Cournault, ce signe sur les monnaies gauloises, mais il est moins accusé qu'ici, et on serait tenté de croire que nos bijoux, d'un travail très soigné, proviennent de l'Orient, avec lequel les populations aujourd'hui ensevelies dans les tumulus avaient certainement des relations par la voie du Danube. » L'hypothèse de M. Cournault me semble parfaitement juste, une intervention orientale est manifeste à Lunkofen ; mais les objets ont-ils été importés par le commerce, ou fabriqués sur place par des ouvriers nomades?

Les fouilles récemment exécutées en Troade par le docteur Schliemann, associé à MM. Wirchow et Émile Burnouf, ont mis au jour plusieurs objets d'or, parmi lesquels trois grands disques en forme de fleurs et un ornement de tête long de $0^m$ $48^c$ environ. « Le sommet offre une sorte de panier garni de petites bagues où sont accrochées dix chaînes de 150 anneaux chacune; tous les anneaux comportent une feuille de métal et, au bout des chaînes, pendent des idoles, hautes de $0^m$ $035^m$, avec deux yeux bien indiqués [1]. »

Le peuplier blanc était consacré aux divinités chthoniennes, particulièrement à Sabazios; nouvelle preuve à l'appui du caractère infernal et tellurique de cette divinité [2].

L'être hybride, gravé sur la planche *Figurines en bronze*, 1, est une conception purement asiatique. L'androgynisme répugnait beaucoup aux Grecs [3], et les Romains l'eurent en profonde horreur jusqu'au jour où la corruption orientale vint les envahir [4]. L'idée mère, qui enfanta la divinité androgyne, n'était en principe ni immorale ni obscène; son but tendait à fondre dans un terme unique le double organisme générateur de la vie animale. Peut-être cette idée fut-elle un écho lointain de la révélation primitive, oblitérée sous l'aveugle pression des instincts matériels [5]? Peut-être aussi le phénomène de la fécondation des végétaux [6]

[1] *Messager des sciences histor. de la Belgique*, 1879, p. 490 et 491.

[2] Οἱ τὰ Βακχικὰ τελοῦμενοι τῇ λεύκῃ στέφονται, διὰ τὸ χθόνιον εἶναι τὸ φυθόν, χθόνιον δὲ καὶ τὸν τῆς Περσεφόνης Διόνυσον. Harpocration, *Lexic.*, ΛΕΥΚΗ. — J'ai dû rapidement esquisser la légende de Sabazios; le lecteur qui voudrait en savoir davantage consultera MM. Foucart, *ouv. cit.*, p. 57 à 80, et F. Lenormant, *Sabazius*, ap. *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XXVIII et XXIX.

[3] Foucart, *ouv. cit.*, p. 107.

[4] Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, in-8°. Paris, 1836, p. 8, cite plusieurs textes relatifs à l'horreur que l'androgynisme inspirait aux Romains.

[5] V. *Genèse*, I, 27, et l'interprétation de ce verset par saint Augustin, *De Trinitate*, XII, 6.

[6] Concipiunt variis diebus, et pro sua quæque natura. Alia protinus ut animalia : tardius aliqua, et diutius gravida partus gerunt : quod germinatio ideo vocatur. Pariunt vero quum florent, flosque ille ruptis constat utriculis. Educatio in pomo est : hoc, et germinatio, laborum. Pline, *Hist. natur.*, XVI, 39.

conduisit-il le mysticisme oriental à personnifier la puissance créatrice par la réunion des deux sexes.

La notion d'une divinité androgyne est regardée comme un dogme fondamental des religions de l'Asie antérieure; tous les mythologues s'accordent à reconnaître l'existence d'une Vénus hermaphrodite et même mâle chez les peuples qui occupèrent cette région [1]. Un texte assyrien expose ainsi les éléments de la doctrine androgyno-sidérale.

L'astre parmi les femelles est la planète Vénus; elle est femelle au coucher du soleil.

L'astre parmi les mâles est la planète Vénus; elle est mâle au lever du soleil.

L'étoile de Vénus au lever du soleil; Samas [2] est son mâle et sa progéniture à la fois.

L'étoile de Vénus au coucher du soleil; Adar [3] est son mâle efféminé et sa progéniture à la fois.

L'étoile de Vénus au lever du soleil; la déesse d'Agadhé [4] est son nom.

L'étoile de Vénus au coucher du soleil; la déesse d'Erech [5] est son nom.

L'étoile de Vénus au lever du soleil; Istar [6] des étoiles est son nom.

L'étoile de Vénus au coucher du soleil; la dame des dieux [7] est son nom [8].

[1] F. Lenormant, *Gaz. archéol.*, 1876, p. 59, 66, et 1878, p. 154; *Monogr. de la voie sacrée éleusinienne*, t. I, p. 359 et sq.; *Légende de Sémiramis*, p. 43 et sq. Münter, *Religion der Karthager*, p. 62 et sq. Heinrich, *De hermaphroditis*. Lajard, *Nouv. ann. de l'Inst. archéol.*, t. I, p. 161 à 211. Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 641 et sq. Le marquis de Vogüé, *Mél. d'archéol. orient.*, p. 71. Ch. Lenormant, *Ann. de l'Instit. archéol.*, t. V, p. 252 à 264.

[2] Le dieu solaire en toute son ardeur.

[3] Hercule assyrien, ou Sandon, aux pieds d'Omphale.

[4] Anounit.

[5] Nana, déesse des morts. Le caractère tellurique et infernal de la Vénus orientale apparaît ici dans tout son jour.

[6] Astarté, אשרה, אשירה, אשרות, עשתרת.

[7] La grande Bélit, la déesse des nations.

[8] C. W. Mansell, *La Vénus androgyne asiatique*, ap. *Gaz. archéol.*, 1879, p. 65 et 66. *Cuneif. inscript. of western Asia*, t. III, pl. 53, n° 2. Gelzer, *Zeitschrift für ægypt. Sprache und Alterth.*, 1875, p. 129. F. Lenormant, *Les dieux de Babylone et de l'Assyrie*, p. 8. — Ce document, aujourd'hui conservé au *British-Museum*,

Ici, les deux sexes attribués à la divinité sidérale n'impliquent pas un hermaphroditisme absolu, puisqu'elle les revêt alternativement dans des circonstances particulières. Les coroplastes chaldéens l'entendirent d'abord ainsi. Au Musée du Louvre, vitrine des terres cuites babyloniennes d'ancien style, j'ai vu une grossière statuette ithyphallique qui pourrait bien représenter la planète Vénus au lever du soleil. A côté du mâle, on a placé la femelle, l'Anaïtis dont je reproduis l'image. Cette figure n'est pas chaste tant s'en faut, l'intention lascive de l'artiste est évidente, mais encore y a-t-il une sorte de voile [1]. On remarquera l'ampleur



Terre cuite babylonienne du Louvre.
(D'après M. L. Heuzey.)

a été découvert dans les ruines du palais de Koyoundjik. Écrit sous Assourbanipal (668 à 626 av. J.-C.), il est sans doute la copie d'un original beaucoup plus ancien, la majorité de la collection dont il fait partie ayant été rédigée sous Sargon I[er] et son fils Naram-Sin (environ 2000 ans av. J.-C.). A supposer que notre thème astrologique ne remontât pas aussi haut, il figurait certainement parmi les livres usuels de la Chaldée, au VII[e] siècle avant notre ère.

[1] L. Heuzey, *Les terres cuites babyloniennes*, ap. *Revue archéol.*, Janvier 1880, pl. I, fig. 3. — Le Louvre possède plusieurs exemplaires de ces figures, un seul est intact. Elles sont en argile blanche très fine poussée dans un moule univalve; la face antérieure est donc seule rendue. H., de 0m15c à 0m20c.

exagérée des hanches, l'exubérance de la gorge et le pagne de coquillages ou de grosses perles qui cache le sexe; l'ensemble de ces détails caractérise aussi les simulacres féminins dans l'Inde et dans l'Indo-Chine [1].

L'androgynisme intégral est nettement formulé sur un cylindre en hématite de notre Cabinet des Médailles; on y voit le dieu assyrien Parsondas avec des mamelles de femme très prononcées [2]. Plus tard le couple conjugal d'un dieu et d'une déesse se condense en un seul être, d'une façon aussi claire, mais néanmoins plus gazée. Le type des monnaies, frappées sous la domination perse en quelques localités de la Palestine méridionale, montre une divinité à deux visages; l'un mâle et barbu, l'autre féminin [3].

A l'époque gréco-parthe, l'androgynisme divin n'est plus dissimulé en Chaldée; il s'y étale au grand jour et sans vergogne. Une statuette d'Anaïtis, en ivoire, présente un curieux exemple de ce genre. La déesse a un corps de femme, hanches très saillantes, mamelles suffisamment indiquées ; la tête imberbe est légèrement virile; les organes sexuels sont tout à fait masculins. Les bras manquent; ils étaient peut-être mobiles [4].

Il a été dit plus haut (p. 155) que l'Acdestis phrygien était hermaphrodite. Le mythe d'Acdestis est si étroitement lié à la légende de la Mère des Dieux qu'on a pu les confondre. La Carie avait sa divinité androgyne, Zeus Labraundos, appelé aussi Stratios; il fut, dès la plus haute antiquité, le dieu national du pays, car Hérodote nous apprend que les Cariens seuls lui rendaient un

[1] *Tour du Monde*, t. VIII, p. 44; t. XX, p. 85, 148, 149, 151; t. XXII, p. 32; t. XXV, p. 151; t. XXVI, p. 281, 285 : fig. Comte de Croizier, *L'art khmer*. — Les femmes sculptées sur un sarcophage d'Amathonte offrent une singulière analogie avec notre figure babylonienne; le geste est absolument le même, mais les premières ont un peu moins de hanches et pas du tout de ceinture. Cesnola, *Cyprus*, pl. XV.

[2] Chabouillet, *Catal. gén. des camées etc. de la Bibl. imp.*, p. 131, n° 822.

[3] J. P. Six, *Numismat. chronicle*, 1877, p. 221, n°s 1 et 8; p. 227, n° 32 : 1878, p. 212.

[4] Louvre, vitrine des sculpt. babyl. de la basse époque; h. 0m10c environ.

culte [1]. Le revers d'un médaillon de bronze au type de Géta, frappé à Mylasa, offre l'image de Zeus Labraundos ; il est barbu et coiffé du modius ; corps terminé en gaîne couverte de bandelettes au-dessus desquelles surgissent deux mamelles de femme ; bras étendus d'où descendent des chaînes qui paraissent fixées au sol ; dans la main droite, une bipenne ; dans la gauche, une haste [2]. Un bas-relief représente Zeus Labraundos sous un aspect moins archaïque, bien qu'il ait les mêmes attributs ; une robe talaire remplace la gaîne, mais, sur la poitrine nue, on distingue clairement six mamelles disposées en triangle [3]. *Λάβρυς*, terme carien qui signifiait hache [4], cette arme placée dans la main du dieu, motivent parfaitement l'épithète de *Λαβραύνδος* [5] : le qualificatif *Στράτιος* assimilerait notre androgyne à Astarté et à Artémis, ou plutôt chacun des trois n'était qu'une même conception différemment formulée [6]. Auprès de Pyrrichos en Laconie, ville fondée par un des Curètes, il y avait un temple d'Artémis *Ἀστρατεία* [7], ainsi surnommée parce que les Amazones auraient arrêté là leur marche en avant. On attribuait l'image en bois de la déesse aux guerrières du Thermodon. L'Orient me semble poindre ici sous le grec ; *στράτιος*, *ἀστρατεία*, peuvent être les altérations helléniques d'עשתרת.

[1] Μοῦνοι δὲ τῶν ἡμεῖς ἴδμεν Κᾶρές εἰσι οἳ Διὶ Στρατίῳ θυσίας ἀνάγουσι. V, 119.

[2] Ch. Lenormant, *Nouv. galerie mythol.*, p. 52, nº 16, pl. VIII, nº 11. Mionnet, t. VI, *Suppl.*, p. 512, nº 376.

[3] Foucart, *ouv. cit*, p. 106.

[4] Plutarque, *Quæst. græc.*, 45.

[5] V., pour les diverses formes de ce mot, Foucart, *ouv. cit*, p. 106.

[6] « L'Artémis mentionnée sur une inscription de Citium (Lebas et Waddington *Inscript. d'Asie min.*, nº 2725 ; Foucart, *ouv. cit.*, p. 232, nº 55 ; Ier ou IIe siècle av. J.-C.), dit M. le marquis de Vogüé, n'est autre chose que la déesse orientale lunaire, Tanit ou Anaïtis, puissance guerrière et malfaisante, qui, par suite d'une de ces conceptions complexes dont le sens échappe trop souvent, nous apparaît tantôt avec les attributs de la virginité, tantôt avec les qualités lascives qui symbolisent les causes productrices et fécondes de la nature. » *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XIII, p. 441.

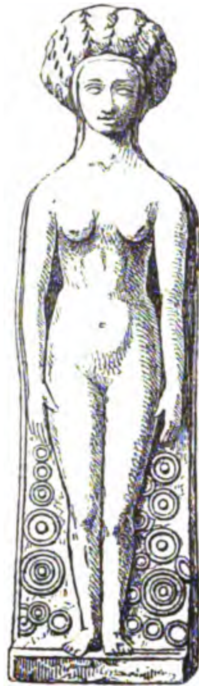
[7] Pausanias, III, p. 108, éd. cit.

La conformité d'attitudes, le *modius*, les chaînes et la bipenne symboliques apparentent encore Zeus Labraundos aux Héra de Samos et de l'Argolide [1]. Le gnosticisme compta certainement les anciennes divinités androgynes au nombre des simulacres obscènes qu'il offrait aux hommages de ses adeptes. L'*Antiken Cabinet* de Vienne possède des coffrets d'origine gnostique sur lesquels on a scuplté entre autres les figures que je vais essayer de décrire. 1° Personnage barbu, debout, coiffé du modius; nudité complète, sauf un long manteau sur les épaules; mamelles de femme; *virilia* nettement indiqués ; bras étendus; dans la main gauche, un *tau* suspendu à un anneau. 2° Personnage analogue; coiffure de tours; mamelles de femme; longue chaîne pendante dans chaque main; *virilia.* 3° Figure barbue; coiffure de tours; mamelles de femme; *pudenda muliebria* ignoblement accentués. Le costume se compose d'un kaftan à manches courtes, ouvert sur le devant pour laisser le corps à découvert, et de bandelettes croisées sur la poitrine. Des bras, relevés en l'air, pendent de longues chaînes terminées par un croissant. Entre les pieds une tête de mort; à droite et à gauche, un groupe de six étoiles surmontant un signe planétaire et une comète. 4° Priape-Hermès barbu et cornu; mamelles de femme; inscription arabe sur la gaîne [2].

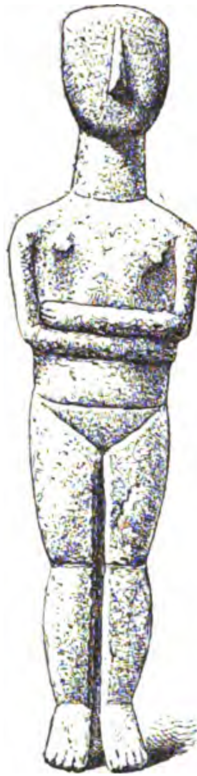
[1] Ch. Lenormant, *Nouv. gal. myth.*, Samos, pl. XII, p. 82, n° 6, simulacre de Junon debout, coiffée du modius; bandelettes croisées sur la poitrine; de chaque bras pend une chaîne fixée au sol; Gallien, br. : n° 7, même type, Furia Sabina Tranquillina Augusta, br. : n° 10, même type, Domitien, br. Mionnet, t III, p. 302, n° 306; p. 294, n° 238; p. 284, n° 172. Schliemann, *Mycènes*, p. 298, fig. 329 et 330, têtes de vaches surmontées de la bipenne.

[2] J. de Hammer, *Mysterium Baphometis revelatum*, ap. *Mines de l'Orient*, t. VI, p. 7 à 14, pl. II, fig. 1, 2, 5, 11, 12; *Mém. sur deux coffrets gnostiques du cabinet de M. le duc de Blacas*, pl. K, in-4°, Paris, 1832. — Les coffrets de Vienne datent sans doute du XII[e] siècle. Le gnosticisme, émule des thiases et des *sodalitates* auxquels il survécut, persista en France sous divers noms, et il y a peut-être laissé des monuments figurés. Une coupe ronde en terre noire sigillée, trouvée à Kertch, offre deux groupes de personnages fort laids, vêtus d'une courte tunique, et exécutant la danse la plus échevelée autour d'un phallus enté sur le train postérieur d'un lion. Entre les groupes, deux Éros, dont l'un joue de la syrinx; on

## STATUETTES



1



2



3



4



5

1, Allier. 2, 3, 4, *British Museum*. 5, Musée du Louvre.

Lorsque la conception androgyne des Asiatiques eût pénétré dans les îles de la Mer Égée, l'esthétique grecque formula cette conception en isolant les deux sexes. « Dans les tombes les plus anciennes des Cyclades, dit M. F. Lenormant, on rencontre, associées encore à des armes de pierre et à des poteries lissées sans peintures, des statuettes en marbre de Paros représentant des hommes et des femmes nus, les bras croisés sur la poitrine [1] (v. pl. *Statuettes*, fig. 2, 3, 4). Ce sont les œuvres informes d'un art plus que barbare ; mais, malgré la rudesse du travail, il est impossible d'y méconnaître une imitation des figures de la Vénus asiatique, dans la même attitude, que l'on rencontre en si grand nombre des rives du Tigre à l'île de Chypre, sur toute l'étendue du monde chaldéo-assyrien, araméen et phénicien. Le premier type est la Zarpanit ou Zirbanit babylonienne, fréquemment représentée sur les cylindres et par des idoles en terre cuite dont la fabrication débute aux temps les plus primitifs de la Chaldée et se continue chez les Assyriens. Les statuettes des Cyclades semblent donc être les grossières copies faites par les indigènes, à la naissance de leur civilisation, d'après les images de la divinité asiatique apportées par les marchands phéniciens. Dans une figurine en terre cuite, que j'ai moi-même retirée d'un

lit au-dessous les barbarismes κνάπυγος ἡδυποιός, que le sujet rend parfaitement intelligibles (Stephani, *Compte-rendu etc.*, 1876, p. 209 à 211, pl. VI, fig. 11 et 12). Le vase, fabriqué au Ier siècle ou au IIe de notre ère, a dû appartenir au mobilier d'un thiase panticapéen. Or, j'ai vu à Rouen, en 1874, chez un marchand de curiosités, un plomb votif du XVe siècle, dragué dans la Seine et représentant un sujet analogue aux illustrations de la coupe de Kertch ; même personnage associé au même symbole priapique bipède. Néanmoins l'idée a été rendue avec une variante qui en accroît l'obscénité : l'acteur voltige debout sur le phallus bridé. Je ne saurais attribuer qu'au gnosticisme expirant une pièce dont j'ignore le sort actuel ; le soupçon m'en était déjà venu (*Rev. de l'art chrét.*, t. XVIII, p. 481), mais je ne doute plus guère aujourd'hui.

[1] Ce sont en général des femmes : notre fig. 3 reproduit le seul exemple viril qui soit connu jusqu'ici ; il accuse un ithyphallisme vraisemblable, et il appartient, ainsi que nos fig. 2 et 4, au *British Museum*. Je dois la photographie de ces trois statuettes et l'autorisation de les publier à la bienveillance de M. F. Lenormant.

tombeau pré-hellénique à Santorin, et qui est maintenant au *British Museum,* je crois reconnaître le cachet d'un travail oriental avec un art plus avancé. Je la regarde donc comme un des modèles venus de l'Asie et imités dans les figurines en marbre, dont le centre de fabrication a dû être à Paros même ou à Oliaros [1]. »

Notre figure 3 rend parfaitement l'idée de la divinité sidérale envisagée au point de vue masculin, telle que les Phéniciens la comprirent. Sur l'inscription votive d'Oumm-el-Awâmid, on lit : *Au roi Astarté dieu igné,* titres qui impliquent une Astarté mâle [2]. Dans l'île de Chypre, on alla plus loin en représentant Aphrodite sous la forme d'un homme barbu, habillé en femme et tenant un sceptre à la main.

Nonnullorum, quæ scientissime prolata sunt, male enuntiando corrumpimus dignitatem ; ut quidam legunt :

*Discedo, ac ducente dea flammam inter et hostes*
*Expedior :*

Cum ille doctissime dixerit, *ducente deo*, non *dea*, nam et apud Calvum Acterianus affirmat legendum :

*Pollentemque Deum Venerem,*

Non *deam.* Signum etiam ejus est Cypri barbatum corpore, sed veste muliebri cum sceptro ac statura virili ; et putant eandem marem ac feminam esse : Aristophanes eam Ἀφρόδιτον appellat. Lævinus etiam sic ait : « Venerem igitur almum adorans, sive femina sive mas est, ita uti alma noctiluca est. » Philocorus quoque in Attide eandem affirmat esse lunam, et ei sacrificium facere viros cum veste muliebri, mulieres cum virili : quod eadem et mas æstimatur ac femina [3].

[1] *Les Antiquités de la Troade et l'hist. prim. des contrées grecques*, part. I, p. 46 et 47, fig. — Le Musée du Louvre possède quelques spécimens de ces grossières images ; ils proviennent de Paros et de Naxos.

[2] *Journal asiat.*, t. XX, pl. 2. Schrader, *Die phœnizische Sprache*, p. 226, pl. III, n° 2. — L'inscription a été déposée au Louvre par M. Renan. — Les titres au masculin, impliquant une Astarté mâle, ont été signalés pour la première fois par le R. P. Bourquenod. *Études relig., histor. et littér. par des PP. de la Compagnie de Jésus,* 1864, p. 1072 et sq.

[3] Macrobe, *Saturn.*, III, 8. Servius, *In Æneid.*, II, 632, émet la même opinion.

Le pubis de notre type femelle n° 2 est simulé par un triangle, copie élémentaire du pagne de la figure n° 5 de la même planche. A mon avis, le bronze féminin de Lunkofen (pl. *Fig. div.*, 2) rentre dans la catégorie des marbres 2 et 4 des Cyclades ; il doit s'apparier comme eux à un mâle, qui serait alors l'idole ithyphallique vue de face.

A une époque relativement basse, le IIe siècle ou le IIIe de notre ère, le type de l'Aphrodite orientale persistait en Occident avec de légères variantes et des formes plus gracieuses. Les terres cuites vernissées, trouvées dans le Département de l'Allier offrent quelques statuettes de Vénus en diverses attitudes. Par la raideur de sa pose, ses bras collés au corps, sa coiffure étrange, l'une de ces figurines (v. pl. *Statuettes*, fig. 1) accuse au plus haut degré les errements de l'art gréco-asiatique ; elle sort de l'atelier de Moulins, et elle porterait à croire que les anciens coroplastes du Bourbonnais furent des émigrés ciliciens [1].

Une aiguière péruvienne en poterie — je demande excuse au lecteur de revenir si souvent à l'Amérique — montre, sous les caractères physiques des habitants du Nouveau Monde, une idole analogue à la figure 5 de notre planche *Statuettes* : femme coiffée d'une tiare bifide et arrondie ; bras ramenés sur l'épigastre ; pubis indiqué par un triangle ; aucun voile, les *pudenda muliebria* sont à découvert [2].

Certaines images de la divinité androgyne outrepassèrent en Chypre les limites de la plus révoltante obscénité. Un pot en terre cuite recueilli à Idalie, en 1869, dans une tombe phénicienne, représente un être monstrueux à double sexe : il est nu ; coiffé du

[1] Roach Smith, *Collect. antiqua*, t. VI, p. 53; d'autres se trouvent encore p. 53 et 56. L'archéologue anglais a emprunté ses figures à l'ouvrage de M. Edmond Tudot, *Collect. de figurines en argile etc.*, Paris, 1860. — On peut comparer notre Vénus bourbonnaise aux Artémis gréco-parthes, mentionnées au t. II, p. 375.

[2] *Antigued. americ.*, n° 1348. Le vase n° 1349, qui offre le même sujet, est aussi obscène, mais les bras pendent le long du corps et le pubis n'a pas de triangle caractéristique.

modius; de grands anneaux pendent à ses oreilles; yeux ronds; nez pyramidal comme certaines terres cuites babyloniennes d'ancien style et comme le nº 2 de la planche *Statuettes*. Le personnage pouvait reposer à volonté sur un fauteuil mobile. H. 0m 305m environ [1].

Les thiases, orgéons et *sodalitates* possédaient assurément les symboles de leurs cultes honteux. L'aspect donné à ces images variait selon le goût des milieux auxquels elles étaient destinées. Une statuette provenant d'Athènes figure un homme barbu, en costume féminin; le désordre de ses vêtements accuse l'ivresse; sur sa robe, six mamelles de femme disposées en triangle [2]. J'ai vu récemment au Musée d'antiquités de la Ville, à Utrecht (*Stedelijk Museum van Oudheden*, U. 12), une petite idole de bronze assez intéressante pour mériter l'honneur d'un croquis. Les bras et les jambes sont un peu mutilés, mais les détails caractéristiques n'ont pas trop souffert. On a devant les yeux un personnage hybride, nu, imberbe, ithyphallique, avec des mamelles de femmes. Tenait-il quelque chose dans les mains? Rien ne l'indique. Quant à son étroite liaison avec les bronzes de Stepan-Tzminda, de Lunkofen, de Bologne, et surtout avec l'androgyne gréco-parthe, décrit p. 254, elle me semble hors de doute. Je n'ai pas pu savoir exactement d'où provenait un aussi curieux morceau; toutefois son style et sa technique, ordinaires aux petits simulacres de basse époque exhumés dans le nord de l'ancienne Gaule, m'y font reconnaître un travail indigène. Peut-être cet objet de dévotion, à l'usage d'une *sodalitas*, a-t-il été

[1] Un dessin de cette poterie, aujourd'hui soigneusement renfermée dans une cassette au musée de New-York, a été envoyé par M. di Cesnola à M. F. Lenormant qui n'a pas voulu le publier, et qui a eu parfaitement raison. M. Lenormant, à son tour, m'a communiqué la pièce; on y reconnait en principe l'idole gravée sur notre planche *Figurines en bronze* nº 1, mais la terre cuite offre une monstruosité de détails à faire reculer la plume et le crayon les plus hardis.

[2] Ch. Lenormant, *Nouv. gal. myth.*, p. 53, fig. Cette image pouvait appartenir à une association formée en vue d'un culte sidéral : v. plus haut la citation de Macrobe, ad fin.

apporté du dehors ; peut-être aussi est-il l'œuvre de quelque fondeur nomade, en tournée dans les régions bataves ?

La divinité lunaire, prise dans son acception masculine, était personnifiée en Orient par le dieu Mèn. Mèn (*Lunus*), qui avait des temples en Asie Mineure et en Mésopotamie, reçut divers surnoms selon les lieux où on l'adorait. Le serment solennel des souverains du Pont associait Μὴν Φαρνάκος à la Fortune (Τύχη) royale : Μὴν Ἀσκαῖος était honoré à Antioche de Pisidie ; Μὴν Κάρος, en Phrygie ; Μὴν Σελήνη, en Albanie, sur les bords de la mer Caspienne [1]. Mèn possédait à Carræ, en Osroène (חרן de la Bible), un sanctuaire assez important pour attirer la visite de Caracalla qui fut assassiné au retour [2]. Le culte de Mèn a laissé plusieurs monuments dans la Thrace, pays étroitement lié à la Phrygie au point de vue religieux [3] et, vers le IIe siècle après notre ère, un esclave Lycien, Xanthos, consacra, en Attique, un temple à Mèn Souverain (Τύραννος [4]).

[1] Strabon, XII, 3 et 8.

[2] Quum hybernaret Edessæ, atque inde Carras Luni dei gratia venisset..... Occisus est in medio itinere inter Carras et Edessam..... Et quoniam dei Luni fecimus mentionem, sciendum doctissimis quibusque id memoriæ traditum, atque ita nunc quoque a Carrenis præcipue haberi, ut qui Lunam fœmineo nomine ac sexu putaverit nuncupandam, is addictus mulieribus semper inserviat : at vero qui marem deum esse crediderit, is dominetur uxori, atque ullas muliebres patiatur insidias. Unde quamvis Græci vel Ægyptii eo genere quo fœminam hominem, etiam Lunam deam dicant, mystice tamen deum dicunt. Spartien, *Caracalla*, p. 87 et 88, ap. *Hist. Aug. Script.*, in-fol., Paris, 1620.

[3] Heuzey et Daumet, *Mission archéol. de Macédoine*, p. 84, pl. 4, fig. 1.

[4] Foucart, *ouv. cit.*, p. 121. — Mèn figure sur les monnaies impériales de presque toutes les villes de la Phrygie, de la Lydie et de la Pisidie, de quelques villes du Pont, de la Pamphylie et de la Carie. Un bas-relief de Coloé (Phrygie) représente Mèn guidant le char de Sabazios (Wagener, *Acad. roy. de Belgique, Mém. des sav. étrangers*, t. XXX), mais d'autre part Proclus rapporte que, dans leurs hymnes, les Phrygiens invoquaient Mèn sous le nom de Sabazios : Παρὰ Φρυξὶ Μῆνα Σαβάζιον ὑμνούμενον καὶ ἐν μέσαις ταῖς τοῦ Σαβαζίου τελεταῖς (*In Timæum*, § 25). Les attributs de Mèn étaient le croissant et le thyrse ou le caducée (Foucart, *ouv. cit.*, p. 70 et 120); dans plusieurs inscriptions latines il est confondu avec Attis. — Voy. Lebas et Waddington, *Inscr. d'Asie Min.*, nos 667 à 669, 680, 684, 685, et *Monum. fig.*, pl. 136. — Deux monuments palmyréniens offrent une divi-

Je rappellerai qu'il y avait en Mésopotamie un célèbre sanctuaire d'Artémis Ἄζαρα (Zirpanit); or, juste au même endroit que les inscriptions de Xanthos, on a déterré, gravée en beaux caractères, une dédicace ainsi conçue :

ΗΡΩΙ ΑΝΕΘΗΚΕΝ ΑΖΑΡΑΤΟΣ ΕΥΞΑΜΕΝΟΣ.

Azaratos, l'auteur du monument, fut à coup sûr un trafiquant oriental dont le nom était emprunté à la divinité de sa patrie. Peut-être Xanthos ne fit-il que rebâtir un ancien édifice tombé en ruines, édifice qui aurait servi jadis à l'un de ces cultes asiatiques, importés en Grèce par le commerce étranger et propagés par les thiases [1].

Les Orphiques traitent Dionysos de δίκερως et de δίμορφος ; la dernière épithète implique à mon avis la réunion des deux sexes [2]. Dans un autre hymne du même recueil, Artémis est appelée Vierge (κούρη), titre suivi des adjectifs au féminin, ἀρσενόμορφος (masculine), κουροτρόφος (nourrice, qualification appliquée aussi à Déméter), χθονία (tellurique), enfin αἰολόμορφος (à formes variées), terme le plus décent que le poète ait sans doute rencontré pour exprimer l'androgynisme divin [3]. Sur le théâtre des opérations militaires de Mithridate contre les Romains, il y avait un temple et un simulacre d'Artémis Πριαπίνη ; les soldats du roi du Pont

nité lunaire, mâle, avec un grand croissant attaché sur les épaules. M. le marquis de Vogüé fait remarquer l'analogie de cette divinité, Aglibol, avec Mèn ; il en rapproche aussi Jahribol (seigneur du mois) et le dieu assyrien Sin. *Inscript. sémitiques*, 1868, p. 63. — Un coq accompagne fréquemment les effigies d'Attis et de Ganymède ; un coq blanc était consacré à Mèn : Μηδὲ ἀλεκτρυόνα λευκὸν ἱκέτης γὰρ καὶ ἱερὸς τοῦ Μηνός · διὸ καὶ σημαίνουσιν ὥραν. Jamblique, *Vita Pythagoræ*, I, 18.

[1] Strabon, XVI, p. 512, in-fol., 1587. Foucart, *ouv. cit.*, p. 121. — Casaubon, dans l'éd. de Strabon à laquelle je renvoie, penche pour la leçon Ζάρα. Ἄζαρα, Ζάρα, Ἀζάρατος, ne me semblent pas dérivés du grec ἄζα, *suie*, *noirceur* ou ζαρός, *oiseau rapace*, je crois qu'ils reproduisent, sous une forme hellénisée, le sémitique זר, זירא, *collier*, et les monuments prouvent que le collier était une parure caractéristique de la Vénus babylonienne.

[2] *In Dionys.*, v. 3.

[3] *In Artem.*, v. 1, 7, 8, 9, 12.

pillèrent l'un et enlevèrent l'autre : aussi la déesse irritée se vengea-t-elle en suscitant une effroyable tempête [1].

Ici l'intitulé ne laisse planer aucun doute sur le genre de l'image ; elle était certainement ithyphallique. Un très curieux amulette inédit, et qui ne sera probablement jamais publié, offre le symbole d'Artémis *Πριαπίνη* : cet objet, en bronze, est une œuvre de l'époque romaine ; il a été découvert dans le cimetière frank de Spontin (Belgique) et on le conserve au Musée archéologique de Namur où il m'a été communiqué [2].

Les faits groupés ci-dessus établissent péremptoirement, je crois, l'identité d'Artémis-Anaïtis et de l'idole androgyne de Stepan-Tzminda. L'esthétique du Caucase diffère assurément du style chaldéen ou gréco-parthe ; l'exécution n'est pas la même sur la montagne et dans la plaine ; mais le principe fondamental de la réunion des sexes en un seul individu reste immuable : chaque peuple l'a exprimé à sa manière [3].

D'autres preuves de l'origine orientale du culte établi chez les habitants de Caucase sont encore fournies par les animaux qui accompagnent nos simulacres humains. Plutarque rapporte que des vaches (*βόες ἱεραί*) consacrées à Artémis Persique paissaient en liberté sur les bords de l'Euphrate, distinguées par une lampe, symbole de la déesse ; on ne pouvait toucher à ces ruminants, d'un abord difficile, que pour les sacrifier à leur protectrice [4]. D'après Arrien, une des îles situées à l'embouchure du grand fleuve mésopotamique renfermait un temple d'Artémis ; l'ombrage des épaisses forêts qui environnaient le sanctuaire, abritait une mul-

[1] Λέγεται γὰρ Ἀρτέμιδος χόλῳ Πριαπίνης ὁ χειμὼν ἐμπεσεῖν τοῖς Ποντικοῖς συλήσασιν αὐτῆς τὸ ἱερὸν καὶ τὸ ξόανον ἀνασπάσασι. Plutarque, *Lucullus*, XIII.

[2] L'amulette, plaque découpée en métal fondu, est haut de 0m 05c, large de 0m 07c. Il offre un groupe de trois phallus, différents d'états comme de formes, qui supportent un croissant les cornes en l'air. M. F. Lenormant, à qui j'ai montré un dessin de cet objet, croit y reconnaître un préservatif contre le mauvais-œil.

[3] V. t. II, p. 373 et sq. — M. le marquis de Vogüé, *Mél. d'arch. orient.*, p. 41 et sq., consacre une étude spéciale à la déesse phénicienne Anat.

[4] *Lucullus*, XXIV.

titude de cerfs et de chèvres sauvages également consacrés à la divinité locale : l'accomplissement d'un acte religieux autorisait seul à les tuer [1]. Dans son énumération des victimes immolées aux dieux phéniciens, Porphyre comprend les cerfs. Enfin le roi thrace Rhésus, qui fut tué par Ulysse et Diomède, sacrifiait à ses idoles des sangliers et des cervidés [2].

Suivant Platon, le vocable Artémis dériverait d'ἀρτεμὲς (intact), en raison du caractère virginal de la déesse ; ou bien d'ἀρετή (vertu, courage) ; ou encore d'ἄροτος (acte de la génération) par contraste avec sa répugnance pour les devoirs conjugaux [3]. D'après Strabon, Artémis aurait tiré son nom d'ἀρτεμέα (conservation) parce que, à l'instar d'Apollon, elle exerçait la médecine [4]. Enfin Macrobe donne une autre étymologie.

Hinc est quod Diana, quæ luna est, Ἄρτεμις dicitur, quasi ἀερότεμις, hoc est aerem secans [5].

Je soupçonne les trois écrivains d'avoir tourné la difficulté au lieu de la résoudre, et je pense qu'il faut demander la forme primitive du nom d'Artémis à l'antique divinité des Cypriotes, Aérias, dont l'historique a été ébauché plus haut (p. 143, 161 et sq.), divinité que je vais maintenant essayer de suivre à la piste à travers ses pérégrinations d'Orient en Occident.

Une première trace d'Aérias apparaît dans Ἀηρίνης, nom que

[1] *Expedit.*, VII, 20, 3.

[2] Βοῦς γὰρ καὶ πρόβατα, πρός τε τούτοις ἐλάφους καὶ ὄρνιθας. *De abstinentia*, II, 25. V. aussi Ph. Berger, *La trinité carthaginoise*, ap. *Gaz. archéol.*, 1879, p. 224 et sq.; Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 406 et sq., 625 et sq.; Clermont-Ganneau, *Journal asiat.*, Avril-Juin, 1878. — Philostrate, *Heroicus*, III, 16. Le texte dit δοκράδας, *chevreuils*, mais ce terme pourrait aussi bien s'appliquer aux daims.

[3] Ἄρτεμις δὲ τὸ ἀρτεμὲς φαίνεται καὶ τὸ κόσμιον, διὰ τὴν τῆς παρθενίας ἐπιθυμίαν. Ἴσως δ'ἀρετῆς ἵστορα τὴν θεὸν ἐκάλεσεν ὁ καλέσας, τάχα δ'ἂν καὶ ὡς τὸν ἄροτον μισησάσης τὸν ἀνδρὸς ἐν γυναικί · (ἢ) διὰ τούτων τι ἢ διὰ πάντα ταῦτα τοὔνομα τοῦθ'ὁ τιθέμενος ἔθετο τῇ θεῷ. *Cratylus*, XXII.

[4] Ἰατικὸς γὰρ ὁ Ἀπόλλων · καὶ ἡ Ἄρτεμις ἀπὸ τοῦ ἀρτεμέας ποιεῖν. XIV, p. 437, éd. de 1587.

[5] *Saturn.*, VII, 16.

portait un fils de Gadès, issu lui-même de Jacob et de Zelpha, servante de Lia [1]. Ici, l'étymologie הר, הור (*mons, collis*) proposée p. 164, note 3, me semblerait pleinement justifiable. Un moyen bronze de Titus tend à démontrer qu'Aérias fut connue à Rome, où l'on aurait adopté la seconde hypothèse émise par Tacite au sujet de Paphos, à savoir qu'Aérias n'était pas le fondateur du temple, mais la déesse vénérée dans le sanctuaire [2], bien que le célèbre historien ait formulé ailleurs l'opinion inverse [3]. Cette rare monnaie offre au revers la légende AERES AVGVST., entourant une femme debout, la haste et la balance en mains, telle que l'on représente ordinairement l'Équité. Les lettres S. C. qui accostent le personnage prouvent que la pièce émane du Sénat ; elle est datée de l'année 80, juste au milieu du règne de Titus. Les savants numismates qui ont décrit notre bronze ont fait suivre AERES de la formule dubitative (*sic*) [4] ; une autorité compétente assure qu'AERES est une coquille du graveur monétaire et remplace AEQVITAS : je n'ai pas voulu accepter sans contrôle une opinion qui me paraissait fondée sur des bases trop peu solides, et, à défaut de science acquise, l'observation m'est venue en aide pour sonder un point demeuré obscur jusqu'aujourd'hui.

MM. Chabouillet et Muret, du Cabinet des Médailles de Paris, m'avaient adressé une empreinte de la pièce litigieuse ; néanmoins j'ai tenu à aller voir l'original qui m'a été montré par M. Muret avec l'obligeance habituelle à cet érudit numismate. M. Muret, après un examen attentif, a déclaré ne reconnaître sur le flan aucune trace de surfrappe ou d'inexpérience dans la gravure des coins, impliquant une aussi grave erreur qu'AERES

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, II, 7, 4.

[2] Conditorem templi regem Aeriam vetus memoria, quidem ipsius deæ nomen id perhibent. *Histor.*, II, 3.

[3] Exin Cyprii tribus delubris, quorum vetustissimum Paphiæ Veneri auctor Aerias. *Ann.*, III, 62.

[4] Cohen, *Descript. hist. des monn. frappées sous l'empire romain*, t. I, p. 357, n° 144. Mionnet, *De la rareté des méd. rom.*, t. I, p. 161.

au lieu d'AEQVITAS. Fort d'un pareil témoignage, j'ai abordé l'étude de la série des Flaviens où je n'ai relevé que trois coquilles : 1° *Imp. Caesar. Vespasiali — Libe..... restitvia*, sur une pièce d'argent de fabrique barbare [1]; 2° *Cos* XIII, pour XIIII, sur deux monnaies de Domitien également en argent [2]. On remarquera que les erreurs du denier barbare ne touchent qu'aux lettres et n'enlèvent rien au sens des mots; l'omission du chiffre I est une simple étourderie : *Aeres* pris ici comme une coquille, resterait dénué de toute signification. Cette coquille d'ailleurs, à supposer qu'elle existât réellement, ne pourrait estropier que trois noms plus ou moins analogues à *Aeres : Ceres, Aeternitas, Aeqvitas :* nous allons successivement passer en revue, de Vespasien à Domitien, les caractères numismatiques de la déesse des moissons et des deux idées abstraites, l'Éternité et l'Équité, que Rome personnifia pour les introduire dans son Olympe.

*Cérès*. — Légende, *Ceres Avgvsta*. La déesse se montre debout ou assise; elle a pour attributs, les épis, le pavot, la torche : quelquefois une haste remplace le flambeau [3].

*L'Éternité*. — Légende, *Aeternitas* ou *Aeternitas Avgusti*. Femme debout, tenant les têtes du soleil et de la lune; à ses pieds un autel : on lui met aussi en mains une haste et une corne d'abondance, et elle pose le pied sur un globe [4].

*L'Équité*. — Légende, *Aeqvitas Avgvsti*. Femme debout, portant la balance, le sceptre, la haste ou la palme [5].

Les caractères de la figure accompagnée de la légende *Aeres* s'appliquent rigoureusement à l'Équité; Cérès et l'Éternité restent en dehors. Néanmoins nous avons vu la haste aux mains des deux dernières; cette arme est encore attribuée à la Liberté, à la Sécurité, à la Félicité : la déesse *Moneta* tient la balance [6]. Une

[1] Cohen, loc. cit., p. 283, n° 116.
[2] Id., *ibid.*, p. 392, n° 37; p. 401, n° 140.
[3] Id., *ibid.*, p. 273, 293, 299, 342, 351, 358, 381, 389, 421.
[4] Id., *ibid.*, p. 271, 298, 342, 357, 420.
[5] Id., *ibid.*, p. 274, 275, 293, 297, 356, 419.
[6] Id., *ibid.*, p. 283, 325, 360, 375, 376, 432.

communauté de symboles n'impliquait donc pas l'identité des simulacres.

Déjà imposés, sous la République [1], à la crédulité romaine, les cultes étrangers s'introduisirent de bonne heure dans le palais des Césars. Auguste était initié aux Mystères d'Eleusis ; à l'époque où il se nommait encore Octave, on le vit, en Thrace, offrir un sacrifice à Liber Pater. Néron, ce contempteur de toute religion, fut quelque temps dévôt à la déesse de Syrie. Othon ne reculait pas devant le costume et les fonctions des prêtres d'Isis. Vespasien consulta l'Oracle du Carmel. Quand Galba parvint à l'empire, Titus, envoyé pour le féliciter, apprit en route que de nouveaux troubles venaient d'éclater ; retournant alors sur ses pas, il alla visiter le temple de Paphos dont la divinité encouragea ses ambitieuses espérances [2]. Serait-il invraisemblable que Titus, monté sur le trône, eût gardé le souvenir d'Aérias, et voulu lui donner un éclatant témoignage de reconnaissance sur le revers de ses monnaies? L'idée, assurément en désaccord avec les usages reçus, devait répugner au formalisme romain ; aussi le graveur, soit pour ménager le Sénat auquel incombait l'émission du bronze monnayé, soit encore parce qu'il n'osait pas associer à la majesté impériale l'image un peu vulgaire du cône divin [3], a-t-il repré-

[1] La fameuse pierre de Pessinunte, qu'on tenait pour l'image de la Mère des Dieux, fut transportée à Rome aux temps de la seconde guerre punique. Tite Live, XXIX, 11. Appien, VII, 56. Hérodien, I, 11 A quo oppido bello Punico secundo, carmine Cumano monente, per Scipionem Nasicam simulacrum translatum est Romam. Ammien Marcellin, XXII, 9. Si verum loquuntur historiæ, ..... allatum ex Phrygia nihil quidem aliud scribitur missum rege ab Attalo, nisi lapis quidam non magnus, ferri manu hominis sine ulla impressione qui posset : coloris furvi atque atri, angellis prominentibus inæqualis : et quem omnes hodie ipso illo videmus in signo oris locum positum, indolatum et asperum, et simulacro faciem minus expressam simulatione præbentem. Arnobe, *Adv. gentes*, VII, 46.

[2] Suétone, *Auguste*, XCIII et XCIV; *Néron*, LVI; *Othon*, XII; *Vespasien*, V; *Titus*, V. Tacite, *Hist.*, II, 2.

[3] Les symboles litholatriques ne figurèrent d'abord que sur les monnaies autonomes des villes où ce genre de culte était pratiqué ; ils apparaissent plus tard sur des médailles impériales de la Syrie ; Héliogabale doit avoir été le premier

senté l'idole cypriote sous l'aspect banal de l'Équité. D'ailleurs l'excessive rareté de la médaille appuierait au besoin mon hypothèse qu'il faudra bien prendre en considération si l'on n'admet pas l'existence d'une coquille.

Dès les siècles les plus reculés, bien avant de recevoir la forme latine *Aerecvra* (v. p. 163 et 164), Aérias avait pénétré dans l'Europe occidentale. Kéasaire, Aire, Ire, la grande divinité celtique qui imposa son nom à l'Irlande (*Erin, Iernis, Ireland*), ne me semble pas être autre chose qu'Aérias. Nous retrouvons encore sa trace dans 'Αερία, cité gauloise du pays des Cavares, bâtie sur une montagne entre la Durance et l'Isère [1]; dans Errigal, en Irlande; dans Ayr (*Erigena*) et Irvine, villes d'Écosse; dans Irnis (Giornico) bourg de la Suisse, canton du Tessin; peut-être enfin

Auguste qui imposa de telles images à des pièces d'émission romaine. V. Apollon Agyieus d'Ambracie (Pellerin, *Méd. des peuples et des villes*, t. I, pl. XII, fig. 1); Astarté de Paphos (Ch. Lenormant, *Nouv. gal. mythol.*, pl. LIV, fig. 204 à 206; Lajard, *Culte de Vénus*, pl. I, fig. 10 et 12; Gerhard, *Akad. Abhandl.*, pl. XLI, fig. 2, pl. XLIX, fig. 11); Zeus Casios de Séleucie (Mionnet, t. V, p. 277 et sq., nos 891 et sq.; Ch. Lenormant, *ouv. cit.*, pl. VIII, fig. 13); Divinité ailée portant un aérolithe, Marium en Chypre (le duc de Luynes, *Numism. et inscript. cypr.*, pl. VII, fig. 3 et 4; Waddington, *Mél. de numism.*, t. I, pl. IV, fig. 7 et 8); Artémis de Perga en Pamphylie (*Rev. numism.*, 1843, p. 272; Gerhard, *Ant. Bildwerke*, pl. 307, *Akad. Abhand*, pl. 59 — le nom indigène de la déesse était *Manapsa*, Waddington, *Voy. en Asie Min. au point de vue numism.*, p. 94 et sq.) Élagabale d'Émèse, pièces impériales (Mionnet, t. V, p. 227 à 230; *Suppl.*, t. VIII, p. 157 et 158); Id., monnaies romaines d'Héliogabale (Cohen, *ouv. cit.*, t. III, *Élagabale*, nos 116 à 119, 126 à 129, 135); Id., monnaie de l'usurpateur Sulpicius Antoninus (Haym, *Thes. Britann.*, t. I, p. 278; *Rev. numism.*, 1843, pl. XI, fig. 4); Id., le célèbre *aureus* de l'empereur Uranius Antoninus (Ch. Lenormant, *Rev. numism.*, 1843, pl. XI, fig. 1; Cohen, *ouv. cit.*, t. IV, pl. III, fig. 1); Saglio, *Dictionnaire des antiquités*, etc., BAETYLIA, fig. 735 à 741, article de M. F. Lenormant.

[1] Strabon, IV, p. 185, in-fol., 1620 : 'Αερία τῷ ὄντι, φησὶν 'Αρτεμίδωρος, ἀερία, διὰ τὸ ἐφ' ὕψους ἱδρύσθαι μεγάλου. En grec, le sens littéral d'ἀερία est *aérienne*, mais le nom de la ville gauloise était-il emprunté à cet idiome? La position d'Aéria sur un point très élevé justifierait tout aussi bien l'étymologie sémitique הרר, *montagne*, déjà proposée. — Pline, *Hist. nat.*, III, 5. Étienne de Byzance, *Ethnica*, ΑΕΡΙΑ. *Dict. archéol. de la Gaule*, t. I, p. 16, AERIA.

dans les anciens vocables celtiques où se rencontre la syllabe *ar* [1]. Quelque soit le sens littéral de *ar*, il faut toujours concéder à ce radical une acception tellurique.

L'ꝏ à double spirale que les idoles de Stepan-Szminda portent sur le dos, entre les épaules et aussi un peu plus bas (v. pl. *Caucase* A, fig. 11), accuse une intention très particulière. La nudité complète des personnages écartant l'idée d'un *limbus* ou d'une broderie, l'ꝏ doit avoir ici un caractère symbolique. Ce thème décoratif, fréquemment employé chez les anciens peuples barbares de l'Europe, apparaît en Finlande dès l'âge du bronze; la période du fer le montre à Ananijno, à Bolgar, à Viatka et chez les Tschoudes [2]. Nous l'avons vu dans la Russie méridionale (t. II, pl. III, fig. 4), dans les tumulus des bords du Kouban (pl. *Kouban* C, fig. 13), dans les sépultures mycéniennes (pl. *Mycènes* A, fig. 2; B, fig. 1), et maintes occasions de le signaler s'offriront encore à mesure que nous avancerons vers l'Ouest.

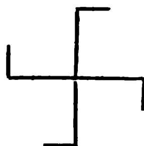
Selon la remarque judicieuse du Dr F. Schlie, des tangentes horizontales et verticales menées aux courbes de l'ꝏ à enroulements déterminent la figure géométrique appelée méandre [3]; or le motif connu sous le nom de *croix gammée*, n'est autre chose que quatre rudiments de méandre rayonnant autour d'un point central, et ce motif constitue, dans l'Inde, le signe mystique appelé *svastika*. J'ai tenu à être exactement renseigné sur la forme et le symbolisme du *svastika*; un savant orientaliste, M. Léon Feer, ayant eu l'obligeance de m'aider de ses lumières, je transcris ici les notes qu'il m'a adressées.

[1] V. *Dict. archéol. de la Gaule*, t. I, p. 72 et sq. — Arran, Ardoch (Écosse); Arran, Ardagh, Armagh, Kildare (Irlande); *Ariacum* (Aire-sur-la-Lys, Harbaville, *Mémorial hist. et archéol. du Pas-de-Calais*, t. II, p. 167, 168); Arlon (*Orolaunum*, Luxembourg); etc. etc.

[2] Aspelin, *Antiq. du nord finno-ougrien*, p. 94, fig. 400; p. 113, fig. 467; p. 115, fig. 487; p. 167, fig. 787; p. 172, fig. 803; p. 231, fig. 1125 : cette dernière pièce, h. 0m 08c, a dû avoir le même usage que nos insignes péruviens décrits p. 242, insignes avec lesquels elle offre une singulière analogie.

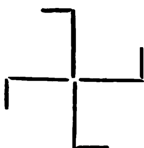
[3] Schliemann, *Mycènes*, p. 150 et fig. 140 *a*.

Le *svastika-ya* est la figure mystique familière à plusieurs sectes indiennes et qu'on représente ainsi :



son nom signifie littéralement *Signe de bénédiction ou de bon augure*...... .. Les Siamois en donnent une explication trop restreinte quand ils y voient une partie du vêtement d'un prince........ Le signe du *svastika* n'est pas moins connu des Brahmanes que des Bouddhistes, et le *Râmâyana* parle en un endroit de vaisseaux marqués de ce signe fortuné. Je n'oserais dire cependant que cette marque, dont le nom et l'usage sont certainement anciens, puisqu'on la retrouve déjà sur les plus vieilles médailles bouddhiques, soit aussi fréquemment usitée chez les premiers que chez les seconds. Il est certain que la plupart des inscriptions, qu'on trouve gravées dans les cavernes bouddhiques de l'ouest de l'Inde, sont précédées ou suivies de la marque sacramentelle du *svastika*, qui me paraît moins commune sur les monuments brahmaniques [1].

*Sovastikaya* est, ou un dérivé, ou un simple développement de *svastikaya;* il doit donc signifier, ou *celui qui porte le svastika*, ou *une espèce de svastika*. Peut être, par cette différence de dénomination, a-t on voulu désigner une autre forme du *svastika*



dont parle M. Hoffmann dans son *Panthéon* bouddhique du Japon (*Das Buddha-Pantheon von Nippon*, p. 174), et qui, selon lui, exprime l'idée du *Tout*, τὸ πᾶν [2].

*Svastika*, un des signes de beauté du Bouddha; sorte de figure mystique dont la marque, sur une personne ou une chose, est généralement considérée comme un signe de bonheur; parmi les Jainas, il est l'emblème du septième docteur déifié de l'âge présent (Wilson, *Diction. sanscrit*). — Ce signe se rencontre dans divers diagrammes magiques et sur des inscrip-

[1] Eugène Burnouf, *Lotus de Bonne Loi*, p. 625; in-4°, Paris, 1852.
[2] Id., *ibid.*, p. 626.

tions et des amulettes runiques; c'est le marteau de Thor; on le voit aussi sur quelques anciens vases étrusques découverts à Rome en 1817. D'ordinaire on le trouve sur les anciennes monnaies frappées par les rois bouddhistes de l'Inde [1].

Les définitions qu'on vient de lire me semblent autoriser à prendre la marque apposée aux idoles de Stepan-Tzminda, sinon pour le *svastika* lui-même, du moins pour un signe cabalistique analogue, signe qui donnait à ces idoles une valeur spéciale comme amulettes, ou peut-être même qui en exprimait graphiquement le nom [2].

Un cylindre du Cabinet des Médailles de Paris, qui représente Zirpanit, la Vénus babylonienne guerrière et lascive à la fois comme l'Istar assyrienne, montre la déesse debout et nue ; en face d'elle se trouve un adorant avec des animaux symboliques et un nœud en forme de ∞ à boucles inégales [3] : mais il y a des rapprochements beaucoup plus directs.

Dès 1870, M. Rivett Carnac, le colonel Meadows Taylor, le major Godfrey Pearse [4] et d'autres archéologues avaient reconnu l'identité des antiques constructions funéraire de l'Inde, barrows, cromlechs, kistavens, avec les monuments mégalithiques de différentes régions européennes. M. Rivett Carnac signala en outre, à Nagpoor (Dekkan) et dans un défilé des montagnes de Kamaon (Himalaya), un nombre considérable de signes gravés sur le rocher; ces signes, creusés en coupelle, ressemblaient aux sculptures similaires (*cup-marks*), relevées sur des monolithes du nord de l'Europe et publiées par Sir James Simpson [5].

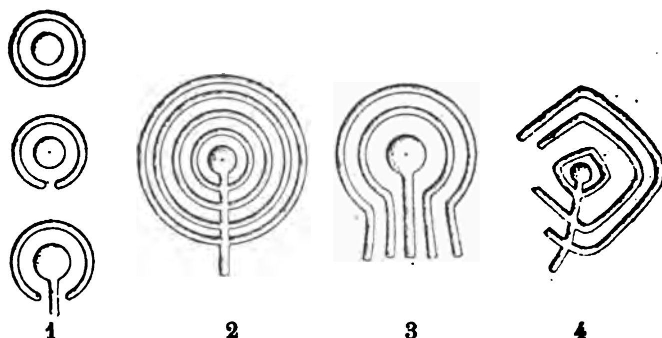
[1] Spence Hardy, *A manual of Budhism*, p. 367, note ; in-8°, Londres, 1853.

[2] On pourrait objecter que le *svastika* possède quatre branches, tandis que notre signe n'en a que deux, mais nous rencontrerons plus loin, notamment en Allemagne, un ornement cruciforme à quadruple spirale.

[3] *Gaz. archéol.*, 1878, p. 75, fig.

[4] *Journal of the Ethnol. Society of London*, article traduit dans la Revue, *Matériaux pour l'hist. de l'homme*, t. VI, 1870.

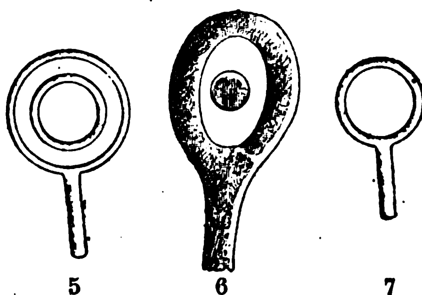
[5] *Archaics sculptures of cups, circles etc.*, Édimbourg, 1867.



1, 2, 3, Signes publiés par Sir James Simpson. 4, Signe relevé au Pandakoli.
(D'après la *Revue archéologique.*)

A l'entrée du défilé du Kamaon, dans une localité appelée Chandeshwar, s'élève un temple consacré à *Mahadéo*...... Il renferme trente-sept stèles qui paraissent être en rapports intimes avec les figures sculptées sur le rocher voisin. Ces stèles consistent en un fût grossier d'aspect phallique, couronné par les symboles de *Mahadéo* et d'*Yoni* dont la réunion complète le *Lingam* [1].

Les stèles les plus grossières étaient les plus significatives en ce que, faute d'autres sculptures, leur sens mystique est simplement indiqué par des signes conventionnels rappelant les *cup-marks* : le cercle extérieur symbolisant *Yoni*; le cercle intérieur, *Mahadéo;* la rainure faisant l'office de gouttière pour l'écoulement des libations d'eau sacrée répandues sur le *Lingam*.



Signes relevés à Chandeshwar (d'après la *Revue archéologique*).

Le prêtre du temple assurait que ces stèles étaient extrêmement anciennes et qu'elles marquaient la sépulture de saints personnages.

[1] Pour le culte du *Lingam* ou de la génération, voyez F. Creuzer et J. D. Guigniaut, *Les religions de l'Antiquité*, t. I, c. 2.

Dans une exploration au col du Géant, Pandakoli, à 15 milles de Chandeshwar, M. Rivett Carnac reconnut un petit sanctuaire entouré de deux cercles de pierres...... Le cercle intérieur, formé de larges dalles, renfermait plusieurs *Mahadéo* grossièrement équarris. La disposition de ce temple, avec ses deux cercles concentriques et son couloir d'entrée, n'était pas sans offrir une certaine connexité avec celle des *cup-marks* et des stèles; elle rappelle en outre celle des monuments de Stonehenge et d'Abury, en Angleterre. Deux *Mahadéo* monolithes, placés à une faible distance du temple, présentaient aussi quelque analogie avec le *Friar's Hell* de Stonehenge.

Dans la même région, à *Lodh tea factory*, l'explorateur vit encore de semblables monolithes. Deux entre autres se distinguaient par la figure de circonférences désignant, l'une, vide, la lune identifiée à *Yoni*, l'autre, inscrivant un disque radié, le soleil identifié à *Mahadéo*. Trois milles plus loin, un monticule, entouré d'une double enceinte de pierres, supportait un kistaven abritant une petite stèle consacrée à *Mahadéo*. Une des plus grosses pierres laissait apercevoir les empreintes de cinq rangées de *cup-marks*, empreintes que l'on remarquait également sur divers blocs de moindres dimensions répartis dans un champ voisin [1].

La disposition des *cups-marks* hindous, dont l'un entre autres rappelle le *svastika* (v. fig. 4) a suggéré à M. Rivett Carnac une hypothèse qui, sans être absolument nouvelle pour leurs similaires européens, acquiert une certaine valeur par les rapprochements ; à son avis, ces signes diversement combinés représenteraient une écriture primitive. En effet la signification mythique des *cups-marks*, gravés sur des monuments communs à l'Asie et à l'Europe, ressort de leur application à des stèles consacrées à *Mahadéo*. L'aspect de ces dernières est trop expressif pour laisser aucun doute sur le caractère de la religion dont elles sont les symboles, le culte toujours pratiqué du *Lingam*. On peut dès lors supposer, sans outrepasser les bornes de la vraisemblance, qu'à une certaine époque le culte antique du *Lingam* se serait

[1] H. A. Mazard, *Signes sculptés sur rochers*, ap. *Revue archéol.*, nouv. sér., t. XXXIV, p. 361 et 362, pl. XXV. — *Mahadéo* doit avoir le même sens que *Mahadéva* (le grand dieu), un des surnoms de Shiva, divinité dont les attributions comprenaient à la fois la génération et la destruction des êtres.

étendu sur une grande partie du globe, et reconnaître, dans les épaves qu'il a laissées, l'indice des migrations de la race nomade qui l'observait. « Partie des hauts plateaux de l'Asie centrale, cette race a marqué ses étapes jusqu'en Occident par les monuments mégalithiques et les symboles religieux. C'est surtout sur les hauteurs, dans les lieux sauvages, presque inaccessibles, qu'on en retrouve les restes, lieux où elle a cherché un refuge lorsqu'elle s'est vue refoulée par des envahisseurs plus civilisés, les Aryas [1]. »

M. Rivett Carnac donne une remarquable preuve de la valeur des signes qu'il a étudiés, signes qu'il nomme conventionnels, parce que leur sens n'échappe pas aux initiés malgré l'absence de toute analogie anatomique. Les *Amyńs*, indigènes employés à certaines opérations cadastrales, ne se servent pas d'autres marques pour désigner l'emplacement des temples de *Mahadéo*; bien mieux, une personne, qui avait tracé sur le sable une circonférence inscrivant un petit disque (v. notre fig. n° 1) demanda à un fakir le nom de cette figure ; à quoi il fut répondu sans hésiter : *Mahadéo* [2].

Le signe, qui, aux yeux du fakir, exprimait l'idée de *Mahadéo*, est nettement gravé sur deux dalles de l'Allée-couverte, dite les *Pierres-plates*, en Locmariaker; il a encore ses analogues en Bretagne [3]. Nous l'avons vu (p. 226, fig.) empreint sur la cuisse d'une vache de bronze, emblème caucasien d'Artémis-Anaïtis, et nous le rencontrons accompagnant deux Vénus en terre cuite, très différentes de type, modelées par les coroplastes du Bourbonnais. Je me suis déjà occupé de la première (v. p. 259) qui est une réminiscence asiatique, et je la reproduis ici pour montrer la disposition verticale des *cup-marks*, également observée dans

[1] Mazard, loc. cit., p. 363 et 364.
[2] Id., *ibid.*, p. 364.
[3] *Dict. archéol. de la Gaule,* Atlas, *Dolmens etc.*, pl. IX, fig. 2 et 3. Davy de Cussé, *Recueil des signes sculptés sur les monum. mégal. de la Bretagne*, Dalle n° 3 du dolmen du Petit-Mont-Arzon.



Vénus en terre cuite (Musée de Moulins).

l'Inde et à Locmariaker. La seconde Vénus, une Anadyomène de style gréco-romain, établit plus clairement encore s'il est possible la valeur du symbole en question, attendu qu'elle le tient à la main [1].

A l'exemple de l'auteur, auquel j'ai emprunté l'exposé des travaux de M. Rivett Carnac, je me garderai de juger en dernier ressort une thèse que mes propres observations viennent néanmoins appuyer. Une circonstance fortuite n'a pas engagé les bronziers du Caucase et les céramistes de la Gaule à annexer, soit aux

[1] *Collect. antiq.*, t. VI, p. 53, fig. Edm. Tudot, *ouv. cit.* — Si le lecteur veut se donner la peine de comparer les signes, gravés à Locmariaker (*Dict. arch. de la Gaule, Dolmens etc.*, pl. II, fig. 5, pl. VI, fig. 22), au disque annelé qui rehausse l'épaule de la vache figurée, p. 226, et aux symboles de Chandeshwar (nos 5 et 6), il leur reconnaîtra aussi une parenté lointaine, mais très appréciable.

effigies de la déesse de la génération, soit aux figures emblématiques qui symbolisent cette divinité, un signe que l'Inde emploie de temps immémorial pour exprimer, sous une forme conventionnelle, l'idée abstraite du pouvoir fécondant de la nature : Asiatiques et Européens suivent ou ont suivi les errements d'une tradition commune.

En résumé, que l'∽ des idoles de Stepan-Tzminda soit ou non une forme quelconque du *svastika,* ce signe, dans les conditions où il apparaît sur nos bronzes caucasiens, ne doit pas être autre chose qu'un hiéroglyphe dont les initiés avaient la clef, et dont la double spirale exprimait peut-être le caractère androgyne du simulacre qui le comportait.

L'explication est hardie, sans doute, aussi je ne la risque pas sans de vives appréhensions. Néanmoins je ne saurais m'arrêter en si beau chemin et je conduis maintenant le lecteur devant le nœud à spirales, figuré pl. *Caucase* A, n° 4. Cette forme, reçue par un grand nombre d'ornements de l'Age du bronze, a déjà été l'objet de quelques remarques (v. p. 212, note 3); n'est-elle en réalité qu'un simple thème décoratif, obtenu par l'enroulement d'un fil? Faut-il y voir un symbole connexe à l'*uez* égyptien [1]? La seconde hypothèse pourrait offrir des chances d'adoption. Le caractère phallique de l'iris ou lotus mycénien (v. pl. B, fig. 4) et surtout d'un objet en bronze, de Dodone (p. 95, fig.), est certainement appréciable. Le type de ce dernier, qui doit être une broche minuscule, se rencontre assez fréquemment sur des épingles à usage de vêtements : en Suisse, au sud-ouest de l'Allemagne et dans le Nord, à l'époque du bronze ; en Danemark, à l'Age du

[1] « UEZ. Un talisman, en forme de colonnette s'épanouissant en fleur de lotus et recouverte d'inscriptions empruntées au texte spécial des chapitres 159 et 160 du Livre des Morts, était, suivant la prescription de ce livre même, placé au cou des momies. Cette colonnette est toujours en pierre verte (feldspath) car elle reproduit l'hiéroglyphe exprimant l'état de ce qui est vert, verdoyant et par suite florissant et prospère. Le sens de l'amulette s'explique de lui-même. » P. Pierret, *Catal. etc. de la gal. égypt. du Louvre,* Gloss., p. 207.

fer; enfin au Pérou [1]. Quant aux bijoux de forme identique au nœud à spirales de Stepan-Tzminda, je citerai pour exemple une fibule dont la cambrure centrale me semble mettre en complète évidence l'intention obscène du fabricant. Ce bronze, qui provient de la Bavière, mesure en hauteur $0^m$ $132^m$; en largeur $0^m$ $166^m$; diamètre de chaque spirale, $0^m 076^m$ [2]. On trouve aussi en Finlande, dans la période récente de l'Age du fer (650 à 1200 ap. J.-C.) des agrafes de chaînettes en bronze, singulièrement apparentées au modèle ci-dessus [3].

A quelle date, à quelle industrie, faut-il attribuer les découvertes de M. Filimonov? La réponse à ces deux questions n'est pas aisée, et elle me paraît devoir rester dans les limites de conjectures ayant une vraisemblance plus ou moins grande.

D'abord l'ensemble des objets accuse-t-il une seule et même époque? Si l'on admet les conclusions posées par M. Tiesenhausen à l'endroit des nécropoles de Mtsket (v. p. 180 et 181), les tombes de Koban et de Stepan-Tzminda pourraient être des sépultures de famille, où les restes des ancêtres firent place aux nouveaux venus, et où, par conséquent, on a inhumé avec les défunts des ustensiles, des armes, des parures, qui, leur étant personnels, avaient dû être fabriqués à des intervalles plus ou moins distants les uns des

[1] Keller, *Pfahlbauten*, Ve Rapport, p. 18. Lindenschmit, *Alterthümer etc.*, t. I, liv. IX, pl. 2, fig. 7. E. von Sacken, *Das Grabfeld von Hallstatt*, pl. XV, fig. 17. *Aarbœger*, 1871, p. 24. *Mém. de la Soc. roy. des Antiq. du Nord*, 1872, Bornholm, pl. I, fig. 3. C. Engelhardt, *L'ancien âge du fer en Sélande etc.*, p. 7, fig. 4, et p. 8; broche en or massif trouvée à Varpelev. — L'épingle péruvienne est probablement en argent; un dessin de cet objet m'a été communiqué par M. Jiménès de la Espada au Congrès des Américanistes (Bruxelles, 1879). Je dois également au savant Espagnol tous les détails offerts plus haut sur les antiquités du Pérou. — Si je saisis bien la pensée de M. Pierret, relativement à la signification de l'Uez, la stèle de Golgos (p. 131, fig.) pourrait aussi rentrer dans la catégorie des symboles phalliques.

[2] Lindenschmit, *ouv. cit.*, t. II, liv. XI, pl. 1, fig. 4. Une fibule du même type, trouvée aux environs de Salzbourg (Id., *ibid.*, t. I, liv. III, pl. 6, fig. 3), est un peu plus grande et la tendance obscène y est moins accusée.

[3] Aspelin, *Antiq. du Nord finno-ougrien*, fig. 1535, 1580, 1611, 1638.

autres. Les bijoux et les vases en métaux précieux, d'importation étrangère, s'anéantirent dans le creuset des pillards. Les fouilles de M. Filimonov confirment cette dernière hypothèse, car la charmante coupe gréco-asiatique (v. pl. *Caucase* B, fig. 7) qu'il a recueillie, n'était certainement pas isolée : un oubli ou la précipitation, compagne ordinaire du vol, causèrent son abandon. Quant aux bronzes, ils ont été à coup sûr fondus, soit simultanément, soit sous l'influence d'une tradition constante. Chaque catégorie d'objets offre bien un caractère spécial, mais ce caractère, loin d'exclure la contemporanéité de l'ensemble, en témoignerait au besoin. Le type et l'attitude des idoles ne varient pas; le style des animaux est uniforme; les haches sont analogues. La différence d'exécution, que l'on remarque entre les divers groupes, résulte des aptitudes individuelles de l'ouvrier, ou mieux encore d'une routine imposée par le respect des vieilles coutumes. La divinité, le cerf, la vache, l'arme, se reproduisirent exactement tels qu'un art ancien les avait jadis modelés. Du reste, hormis les ornements de ceinture (v. pl. *Caucase* C, fig. 4) et peut-être les fibules, je ne vois rien dans les bronzes de l'Ossétie qui soit précisément archaïque; il y a de la maladresse, de l'inexpérience, des errements traditionnels trop aveuglément suivis, tout ce que l'on voudra, hormis une pensée originale et primesautière. La même observation s'applique à la *fonderie* de Bologne; elle s'appliquerait vraisemblablement aussi aux trouvailles de Turovskoié si le bris du vase qui les contenait n'avait pas empêché de les recueillir dans leur intégralité.

Une date extrême serait fournie par le vase d'argent qui, s'il sort d'un atelier mésopotamien, comme je l'ai donné à entendre (p. 219), ne doit pas être antérieur à la fin du IV[e] siècle ou au premier quart du III[e] avant J. C.; mais l'inscription araméenne, que nous avons signalée, peut reculer cette date d'une centaine d'années au moins. En effet, des monnaies achéménides frappées dans les provinces maritimes de l'agglomération perse, notamment à Tarse, offrent des légendes en caractères araméens à côté de

figures qui accusent une influence hellénique prononcée [1], et rien ne s'opposerait à ce que notre coupe fût une œuvre cilicienne; au contraire. Le terme moyen du Ve siècle cadrant à peu près avec les idées actuelles de M. Filimonov (v. p. 222, note), cette dernière limite comprendrait-elle également l'ensemble des bronzes? Je le soupçonne tout en craignant de trop l'affirmer.

Dans le cours de mon long chapitre, j'ai déjà essayé plusieurs fois de porter la fabrication des bronzes préhistoriques, voire aussi de l'orfévrerie cloisonnée, à l'actif d'une race d'industriels nomades, émigrés de l'Inde et ancêtres présumés des Tsiganes. Je rassemble avec persévérance les arguments favorables à une théorie, lancée en dehors de tout parti pris, poursuivie sans exagération d'enthousiasme, mais qui, peu à peu, finira par acquérir de la consistance. Or, pour atteindre l'Europe occidentale, les premiers Tsiganes ayant certainement traversé l'isthme caucasien, à preuve que leurs descendants y campent encore aujourd'hui en exerçant la métallurgie domestique [2], il m'a paru opportun de réunir aux antiques monuments ossètes quelques échantillons du savoir-faire des *Zlotars* ou *Dzvonskars*, empruntés à la collection de M. Paul Bataillard, (v. pl. *Caucase* D, fig. 8 à 10 [3]). Ces échantillons, un *toporék* et deux bagues, ne sont pas des originaux, mais de simples copies; néanmoins, si l'imagination en est absente, l'habitude du métier s'y révèle d'une manière ostensible. Des ouvriers, abrutis par la misère, les mauvaises passions et la terreur incessante du châtiment, continuant à produire des œuvres empreintes d'un goût et d'une élégance relatifs, ne sont pas à coup sûr des chaudronniers vulgaires; ils ont du sang d'artiste dans les veines. Y aurait-il donc une ou-

[1] Le duc de Luynes, *Numism. des Satrapies*, pl. 3, 4, 8, 9. Brandis, *Das Münz-Mass und Gewichtwesen in Vorderasien*, p. 430, 500, 501. Blau, *De nummis Achaemenidarum aramaeopersicis*, Leipzig, 1855. Saglio, *Dict. des Antiq.*, fig. 1231.

[2] V. *Tour du Monde*, t. XVII, p. 186 à 192, fig., *Voyage dans les Prov. du Caucase*, par B. Vereschaguine.

[3] V. *Catal. spécial de l'Expos. des sciences anthropologiques*, 1878, p. 27. III.

trecuidance trop grande à les apparenter aux ciseleurs naïfs qui, demeurant à l'occasion libres d'allures sous les chaînes atrophiantes d'un hiératisme traditionnel, enjolivèrent les haches ossètes de gracieuses fantaisies?

En regard des Tsiganes vagabonds, il existe encore dans le Daghestan lezghien une petite tribu de métallurges sédentaires dont l'origine indéterminée prête beaucoup à réfléchir.

Le Cercle de Kaïtago-Tabasseran, à l'ouest de Derbent, a le triste privilège d'avoir parmi ses habitants plus de meurtriers que tout autre pays de l'empire russe. Mais précisément, dans le voisinage immédiat de ces hommes toujours prompts à se servir de leurs armes, vivent les pacifiques Oukhboukanes, Koubitchi ou Koubatchi, dont le métier est, non pas de se battre, mais d'en fournir les moyens aux montagnards des alentours. Indispensables à tous, ils sont respectés par tous, et leur neutralité ne fut jamais violée. Ils fabriquaient jadis des cottes de mailles, maintenant ils forgent surtout des poignards et des fusils ; ils ont même su fondre de petits canons. Des tisserands oukhboukanes s'occupent aussi de la confection d'étoffes de drap. De quelle origine est cette peuplade industrielle perdue au milieu d'agriculteurs et de pâtres? Les Koubitchi se disent eux-mêmes Frenghi ou Frenki, c'est-à-dire Francs, Européens, mais ni leur figure ni leur idiome, qui se rattache au groupe des langues dargoua, ne justifient cette tradition : ils ne sont Européens que par l'intelligence avec laquelle ils ont su s'approprier des procédés industriels, enseignés peut-être par quelques fugitifs, ou surpris par des ancêtres esclaves ou voyageurs. Du reste, ils sont fort peu nombreux ; en 1867, on n'en comptait pas même 2,000, vivant dans 400 maisons [1].

Il y aurait de ma part une grande témérité à vouloir résoudre les problèmes ethnologiques devant lesquels hésite l'immense érudition de M. Élisée Reclus, on peut néanmoins se demander si des métallurges, qui sembleraient tenir leurs procédés d'*ancêtres esclaves ou nomades*, ne descendent pas d'une race industrielle, compagne des migrations aryennes [2].

[1] É. Reclus, *Nouv. géogr. univ.*, t. VI, p. 153. Komarov, *Sbornik sv'ed'eniy o kavkazskikh Gortzakh*, 1. Klaproth, *Tableau du Caucase.*

[2] L'abîme qui sépare mes convictions de celles de M. Reclus ne m'empêche pas de témoigner à cet érudit de premier ordre la sympathie qui lui est due. Puisse

Le culte d'Artémis-Anaïtis prédominait au Caucase ; les simulacres que nous venons d'étudier sont tous en relations plus ou moins directes avec la grande déesse orientale : l'amulette rehaussé de personnages, dont l'un décapite l'autre (v p. 217), a sans doute quelques points de contact avec les rites sanglants pratiqués sur les autels de Diane *Oreiloche* (Ὀρειλεχής, *habitante des montagnes* — toujours le radical הור), féroce divinité des populations de la Tauride, qui lui immolaient les étrangers et clouaient aux parois de son temple les crânes de leurs victimes [1]. Artémis-Anaïtis était également vénérée par les tribus des bords du Don, vers le Ier siècle de notre ère : la grande couronne de Novo Tcherkask est un monument consacré à cette déesse, sinon la coiffure même d'une de ses prêtresses [2].

le triomphe de ses doctrines sociales ne pas mettre obstacle à l'achèvement d'une œuvre gigantesque dont l'honneur rejaillit sur la France entière. L'étranger désormais ne reprochera plus à mon pays ses méthodes défectueuses pour l'enseignement de la géographie.

[1] Diis enim hostiis litantes humanis, et immolantes advenas Dianæ, quæ apud eos dicitur *Oreiloche*, cæsorum capita fani parietibus præfigebant, velut fortium perpetua monumenta facinorum. Ammien Marcellin, XXII, 8.

[2] Je renouvelle ici une conclusion déjà partiellement formulée au t. II, p. 191; mais je crois devoir en même temps compléter ma description de la grande couronne de Novo Tcherkask, donnée t. II, p. 135 et 136 (pl. VII, fig. 1). Cette description offre certaines inexactitudes de détail que l'excellente notice de M. Odobesco va me permettre de rectifier. « La pièce capitale du trésor, la *grande couronne*, est un diadème formé de deux lames d'or superposées, réunies ensemble par un étroit rabattu; elles déterminent une ellipse dont l'axe longitudinal mesure 0m 20c, l'axe transversal, 0m 17c. La hauteur, de 0m 056m au front, va en diminuant légèrement jusqu'à la nuque. Deux charnières interrompent le bandeau vers les oreilles et augmentent sa flexibilité. Sur la lèvre supérieure couraient des mammifères, des plantes et des oiseaux; ces derniers seuls restèrent soudés à leur place primitive, un certain arbitraire a présidé à la répartition des autres ornements : 21 petits pivots surgissaient du plan de la lèvre, on y a fiché les pieds de trois rennes et d'un bouquetin repoussés dans une épaisse feuille de métal. Ces animaux, vus de profil, marchent : deux cervidés et le bouquetin de gauche à droite; le troisième renne de droite à gauche. Les cuisses, les omoplates, les yeux et les oreilles offrent des cavités qui sertirent vraisemblablement des turquoises; des alvéoles analogues marquent les rugosités de la corne du

Un fait capital à mon point de vue, l'absence complète de l'orfévrerie cloisonnée dans les anciennes tombes du Caucase, ressort des explorations de MM. Bayer, Tiesenhausen et Filimonov. La mosaïque à éléments sertis de filets en métal est un art industriel que les Égyptiens cultivèrent sur une assez grande échelle (v. t. I, c. II, § 1); ce genre de travail nous a été révélé par des objets isolés, à Mycènes et en Chypre (v. plus haut); la Perse n'en a jusqu'ici fourni qu'un exemple bien authentique, et il est seulement imputable au III$^{e}$ siècle après J.-C. (v. t. I, c. I), tandis que, vers le I$^{er}$ siècle de notre ère, on rencontre sur les bords du Don des spécimens d'orfévrerie cloisonnée qui apparaissent également en Sibérie et en Tauride (v. t. II, c. VII, § 2 et 3). Le chapitre suivant exposera les circonstances dans lesquelles l'incrustation à froid a dû gagner les régions danubiennes, mais il est beaucoup plus malaisé de la suivre, du Nil au Pont-Euxin, sur une route dont l'histoire a omis d'enregistrer les étapes. Selon

bouquetin..... L'exécution décèle une incontestable barbarie, mais aucun trait caractéristique n'est omis..... Entre les pivots apparaissent 14 ouvertures; dans celles qui correspondent aux tempes, on a inséré une plante sarmenteuse, aux feuilles cardimorphes et retombantes, qui rend parfaitement l'aspect de l'*Aristolochia clematis* de Pline (et non du *Smilax*, liseron, comme je l'ai avancé, t. II, p. 136). Deux oiselets n'ont pas bougé, on les voit à la partie postérieure de la couronne; ils sont au repos, les ailes repliées, un annelet issant du bec. Un cloisonnage, hélas! veuf de ses gemmes, exprime la majorité des plumes, simulées sur la poitrine par des imbrications gravées..... Malgré les pertes qu'il a subies, le champ de la couronne a conservé d'assez notables portions de son décor pour permettre de le restituer. Au haut et au bas règne un cordon de perles fines alternant avec des astragales métalliques; ce cordon est prolongé par un rang de disques accouplés et posés de champ : les intervalles qui séparent les couples (0$^{m}$ 01$^{c}$) montrent encore des rudiments d'attaches, on peut en conclure qu'ils étaient occupés jadis par des chatons ovoïdes. A la correspondance du front surgit une tête de femme, camée en améthyste d'un puissant relief et d'un admirable travail; la couche supérieure de la pierre, réservée aux cheveux, est violette, les carnations taillées plus avant, sont blanchâtres; le col s'engaine dans un buste d'or ciselé dessinant un *chiton* qui voile chastement le sein. La figure se présente de face; les yeux sont grands; le nez et la bouche ont un caractère sensuel; la physionomie est calme, plutôt douce que sévère. La hauteur totale du système

toute probabilité, cette route, faisant un immense détour par l'Inde qui devint le nouveau centre d'où l'orfévrerie cloisonnée rayonna sur l'Occident, traversait les provinces septentrionales de l'empire des Parthes. Les documents à l'appui de mon hypothèse sont très rares, je n'en ai recueilli qu'un fort petit nombre ; tels qu'ils sont je les présente au lecteur, avec l'espoir qu'une érudition plus vaste que la mienne en trouvera davantage.

J'ai déjà mentionné, d'après Clitarque et Strabon (t. I, p. 102), les coupes à boire et les *lotas* de l'Inde en travail cloisonné, λιθοκόλλητα. La biographie d'un célèbre mystique païen du I[er] siècle, Apollonius de Tyane, écrite par Damis, son fidèle compagnon de voyage, a, deux cents ans plus tard, fourni à Philostrate le sujet d'un gros livre où des fables absurdes côtoient une série de détails trop spéciaux pour n'être pas rigoureusement exacts. Parmi ces détails, trois concernent la joaillerie hindoue.

Apollonius vit à Ægé (Aiascala), près de Tarse, deux vases d'or

est d'environ 0[m] 05. Au sommet du crâne, on a lourdement posé un magnifique rubis cabochon, dont la sertissure à biseau est retenue par des griffes denticulées : aux oreilles sont fixées des mortaises en or, simulant des *enotia*, et, plus bas, deux perles assez grosses. Ces annexes, destinées à la consolidation du camée, offrent la même technique que le reste de la couronne ; elles n'ont aucun rapport avec la tête, qui est de style grec et d'une excellente époque. A droite de la tête s'étale un énorme grenat, cabochon ovale long de 0[m] 037[m], haut de 0[m] 018[m] ; puis vient une hyacinthe également ovale : après la charnière, une aigue-marine carrée ; enfin la place d'une gemme absente. Entre le grenat et l'hyacinthe, on voit un oiseau de face, aigle ou chouette, au vol abaissé : comme les mammifères de la crête, il est en or repoussé incrustant des amandes de turquoises ; des traits gravés rendent le plumage. Un volatile semblable occupa certainement jadis les espaces dénudés qui séparent les autres pierres..... Les pièces de rapport, bâtes, monture de la tête, oiseaux, sont soudées à la plaque excipiente ; cette plaque est en outre semée de perles fines, de globules en cornaline ou en verre vert clair, perforés et fixés au moyen de tiges métalliques. Détail à noter : le vide ménagé entre les deux lames du bandeau est rempli d'un mastic friable et noirâtre, mixture de terre glaise et de résine. » C. de Linas, *Revue archéol.*, n. s. t. XXXIX, p. 360 à 362 ; *Mém. de l'Acad. d'Arras*, t. XII, 1880, tiré à part, p. 6 à 10. A. Odobesco, *Antich. Scyth.*, *Cunun'a mare etc. de la Novo-Cercask*, p. 12 et sq., 85 et sq. ; pl. I, chromol.

offerts au sanctuaire d'Esculape par un riche Cilicien; ils incrustaient des pierreries, *tout ce qu'il y a de plus indien* [1]. Dans le temple d'Hélios, à Taxila, l'image du dieu était composée de gemmes réunies ensemble d'une manière symbolique, ainsi que tous les Barbares ont coutume de le faire pour les choses sacrées[2]. Plus loin, l'auteur parle du roi de Taxila qui resplendissait de joyaux, et il ajoute comme réflexion : « Les Grecs affectent aux colliers et aux bagues les pierres précieuses importées de l'Inde, à cause de leur petitesse, tandis que les Hindous fabriquent des œnochoés, des vases à lait et des cratères, assez grands pour que leur contenu suffise à apaiser la soif de quatre hommes pendant les chaleurs de l'été [3] ».

Philostrate ne spécifie pas la matière et la technique des vases hindous, néanmoins l'opposition de ces énormes récipients aux œuvres mesquines de la joaillerie grecque implique qu'ils étaient ornés de pierreries, sentiment confirmé par Clitarque. L'allusion vise donc directement des ouvrages analogues à l'*ampulla* de Krishna, reproduite t. II, pl. V, fig. 1, pièce cloisonnée en argent doré, d'une capacité considérable. En effet, si l'on évalue au minimum de 1$^{m}$ 62$^{c}$ la taille du dieu, le vase qu'il porte, égalant à peu près le tiers de cette taille, mesurait environ 0$^{m}$ 54$^{c}$ en hauteur et 0$^{m}$ 53$^{c}$ dans son plus grand diamètre. Les longs développements, accordés, § *Mycènes*, à l'histoire industrielle de l'Inde, appuieraient au besoin mon opinion.

Un autre fait pourrait ressortir du second passage de Philostrate, à savoir que l'orfévrerie cloisonnée était regardée chez les Grecs comme un art essentiellement barbare : mais les termes ne me semblent pas assez précis pour autoriser une affirmation.

[1] Χρυσίδας δύο καὶ λίθους ἐν αὐταῖς τῶν Ἰνδικωτάτων καὶ θαυμασίων. Philostrate, *Vit. Apollon.*, I, 10.

[2] Τὸ δ'ἕδος αὐτὸ μαργαρίτιδος ξύγκειται συμβολικὸν τρόπον, ᾧ Βάρβαροι πάντες ἐς τὰ ἱερὰ χρῶνται. Id., *ibid.*, II, 20.

[3] Χρυσῷ τ'ἀστράπτων καὶ ψήφοις..... Παρὰ δ'Ἰνδοῖς οἰνοχόαι τε ψυκτῆρες τε γίγνονται διὰ μέγεθος καὶ κρατῆρες ἥλικοι ἐμπλῆσαι τέτταρας ὥρα ἔτους διψῶντας. Id., *ibid.*, III, 27.

L'idée de l'écrivain s'applique-t-elle au symbolisme général des rites ou à la technique particulière de l'image sacrée?

Au reste, les richesses, que la conquête de la Perse et de l'Inde par Alexandre fit refluer à l'ouest, sont incalculables [1]. Une grande partie des métaux précieux et des pierreries qui passèrent aux mains des soldats macédoniens devait provenir de ce dernier pays [2], et il serait peu probable que les vainqueurs de l'Orient n'eussent pas rapporté dans leurs bagages quelques échantillons de *lotas* cloisonnés [3]. L'opulence de l'Asie Mineure était certainement hors ligne [4], mais, en fait de luxe d'orfévrerie et surtout de

[1] Brennus reproche aux Gaulois, envahisseurs de la Macédoine, d'avoir abandonné trop facilement, Optimam prædam et Orientis spoliis onustam. Justin, XXIV, 6. Le même auteur, parlant du somptueux festin qu'Antigone offrit aux députés gaulois, dit : Quos Antigonus, pro regali munificentia ingenti apparatu epularum ad cœnam invitavit. Sed Galli expositum grande auri argentique pondus admirantes, atque prædæ ubertate sollicitati, infestiores quam venerant revertuntur. XXV, 1. Pour l'énorme quantité d'or et d'argent rapportée de Grèce à Toulouse par les Tectosages, v. t. I, p. 134.

[2] Après la défaite de Porus, Alexandre vante à ses soldats les trésors de l'Inde dont ils n'ont plus qu'à s'emparer ; il les met bien au-dessus des richesses perses : Cætera optimam prædam fore, celebratasque opes in ea regione eminere, quam peterent : proinde jam vilia et obsoleta esse spolia de Persis : gemmis margaritisque, et auro atque ebore Macedoniam Græciamque, non suas tantum domos repleturum. Quinte Curce, IX, 1. — Lapilli ex auribus pendent, brachia quoque et lacertos auro colunt, quibus inter populares aut nobilitas, aut opes eminent..... Regum tamen luxuria, quam ipsi magnificentiam appellant, supra omnium gentium vitia : quum rex sane in publico conspici patitur, thuribula argentea ministri fuerunt..... Aurea lectica margaritis circumpendentibus recubat....... Regia auratas columnas habet : totas eas vitis auro cælata percurrit, aviumque argenteæ effigies opera distinguunt. Id., VIII, 9. — Arrien met dans la bouche du conquérant un discours analogue à celui de Quinte Curce : « Vous possédez déjà les richesses de l'Égypte, de Cyrène et des Lydiens, les trésors de la Perse et les biens de l'Inde sont à vous : » καὶ ὁ Λυδῶν πλοῦτος, καὶ οἱ Περσῶν θησαυροὶ, καὶ τὰ Ἰνδῶν ἀγαθά. *Exped.*, VII, 9. La gradation est habilement calculée.

[3] Alexandre se servit à coup sûr de pareils vases lorsqu'il offrit un sacrifice à Poséidon dans la Mer Érythrée : καὶ σπείσας ἐπὶ τῇ θυσίᾳ τήν τε φιάλην, χρυσῆν οὖσαν, καὶ κρατῆρας χρυσοῦς ἐνέβαλλεν ἐς τὸν πόντον χαριστήρια. Arrien, *Exped.*, VI, 19.

[4] Quand Mithridate souleva l'Asie contre Rome, il trouva des sommes énormes dans les trésors royaux des villes qui lui ouvrirent leurs portes avec enthou-

joaillerie, aucun débris de l'empire d'Alexandre ne semble avoir dépassé le royaume des Séleucides ; le sol de la Syrie est encore aujourd'hui une mine inépuisable de bijoux gemmés [1]. Avant d'en devenir maître, Séleucus, dont les possessions s'étendaient de l'Euphrate à l'Indus, contracta une étroite alliance avec Sandracottus qui, après avoir secoué le joug des Grecs, s'était créé un état indépendant dans l'Inde, et le souverain de Babylone épousa la fille du monarque hindou [2]. L'influence de la nouvelle reine, les rapports qu'elle dut maintenir entre les deux cours, justifieraient pleinement l'opinion hasardée, t. I, p. 165 et 166, sur la technique des pièces d'orfévrerie escroquées par Verrès au jeune Antiochus, pièces qui, au dire de Cicéron, *ut mos est regius, et maxime in Syria, gemmis erant distincta clarissimis.* Les mêmes motifs justifieraient peut-être encore ma restauration du bracelet de Curium (pl. *Curium*, fig. 5.)

siasme : Multumque ibi auri argentique, studio veterum regum...... invenit. Justin, XXXVIII, 3.

[1] Antiochus Épiphane se plaisait à courir incognito les boutiques des orfèvres d'Antioche et à discuter les questions d'art avec les ouvriers : μάλιστα δὲ πρὸς τοῖς ἀργυροκοπείοις εὑρίσκετο καὶ χρυσοχοείοις, εὑρεσιλογῶν καὶ φιλοτεχνῶν πρὸς τοὺς τορευτὰς καὶ τοὺς ἄλλους τεχνίτας. Polybe, XXVI, 10, ap. Athénée, V, p. 193. Le corps d'Antiochus Sidétès, tué par les Parthes, fut ramené en Syrie dans un cercueil d'argent, In loculo argenteo. Justin, XXXIX, 1. Alexandre Zébina solda ses troupes en envoyant au creuset deux statues d'or massif prises dans le temple de Zeus, à Antioche. Ibi inops pecuniæ, quum stipendia militibus deessent, in templo Jovis solidum ex auro Victoriæ signum tolli jubet..... Interjectis deinde diebus, quum ipsius Jovis aureum simulacrum infiniti ponderis tacite evelli jussisset..... Id. ibid., 2. — L'admirable collection de joyaux de M. L. de Clercq provient exclusivement de la Syrie, et je crois que l'on pourrait attribuer à ce pays une multitude de pièces gemmées antiques dont l'origine est incertaine.

[2] Justin, XVI, 4. Arrien, *Hist. Indica*, V. *Nouv. Biogr. univ.*, SELEUCUS.

# CHAPITRE X.

## *La Roumanie.*

De nombreux tumulus parsèment les régions du Bas-Danube ; ceux de la rive droite (Bulgarie), dont plusieurs remontent à une très haute antiquité, n'ont pas encore été assujétis à des fouilles régulières, et, si l'on a quelques soupçons à l'endroit de leur contenu, il est impossible d'en parler avec certitude [1]. Sur la rive gauche, M. Urechia a trouvé, dans la Moldavie, des ustensiles en pierre et en os, ainsi que des objets datant de la période du fer [2]. En Valachie, M. Odobesco signale trois variétés de tumulus : 1° les *magura* ou *magula*; 2° les *movila*; 3° les *gorgane* (*kourgane* en russe [3]). Les *magula* affectent de petites dimensions ; ils sont généralement agglomérés près des ruines des anciennes villes ou disposés le long des voies antiques, et l'on y reconnaît des tombes de l'époque romaine. La forme des *movila* est conique ; on les a peu explorés ; leur sommet a rendu des pointes de lance en fer, des dards de flèche et de menus objets en métal d'une date relativement récente. « A en juger par les monuments du même genre, soigneusement visités en Hongrie, en Pologne et en Russie, on est autorisé à croire que ces monticules artificiels remontent à une époque fort antérieure aux insignifiantes trouvailles des

[1] C. J. Jirecék, *Geschichte der Bulgaren*, in-8°, Prague, 1876. *Rev. des quest. histor.*, Oct. 1876, p. 682.

[2] *Congrès internat. d'anthropologie et d'archéol. préhist.*, Copenhague, 1869, Compte-rendu, p. 116 et 275.

[3] V. sur le mot *kourgane*, p. 235, note 1.

couches supérieures. Malgré la proximité de la Hongrie où l'on rencontre de si beaux bronzes, rien de pareil n'a encore été découvert en Roumanie; il n'en sera plus ainsi quand on aura fouillé les nombreux tumulus de la plaine roumaine. » Les *gorgane*, qui mesurent souvent 25 à 30 mètres en hauteur, sont plus rares, moins explorés et moins connus que les *movila* [1].

Les deux bracelets d'or massif, reproduits sur la pl. *Collection de Mlle Gabrielle Fillon*, fig. 1 et 2, m'ont été envoyés, après l'Exposition universelle de 1878 où ils figurèrent avantageusement [2]. L'indication, *Vallée du Bas-Danube*, qui les accompagnait, est singulièrement vague; proviennent-ils de la Roumanie ou de la Bulgarie? Une séduisante analogie m'invite à décider en faveur de la rive gauche et à les attribuer à quelque *movila* ou *gorgane* fouillé au profit de spéculateurs interlopes. Je présente donc à tout hasard ces splendides bijoux comme des échantillons exhumés d'anciennes tombes de la Dacie, persuadé que l'erreur, au cas où j'en commettrais une, ne serait pas bien grave.

Le n° 1 (poids 78 grammes 3/10) est un anneau brisé, arrondi à l'extérieur, plan à l'intérieur. Le dos est couvert de perles ciselées dans la masse; les extrémités s'épanouissent en double volute striée.

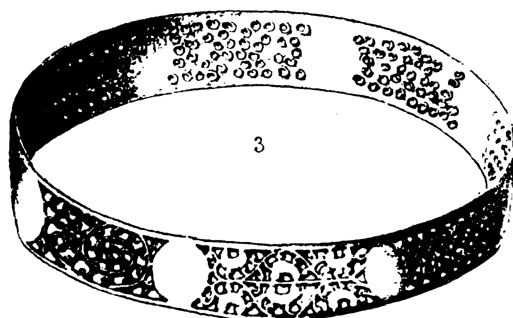
Le n° 2 (poids 85 grammes 5/10) offre la même forme et la même technique que le précédent; mais il est prismatique, les saillies du décor sont quadrangulaires, les antennes sont unies.

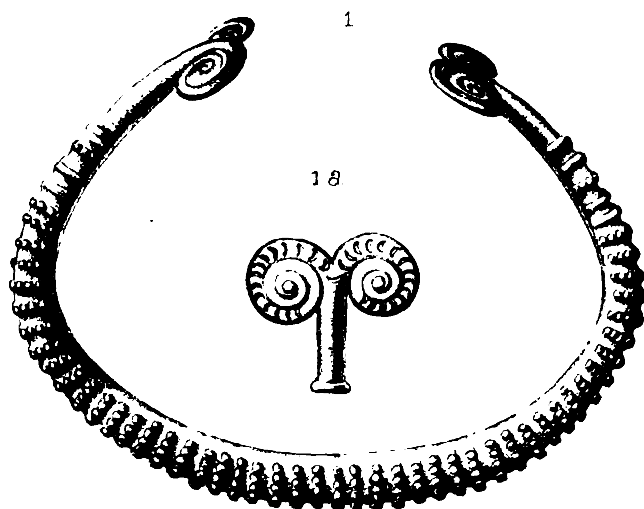
Je n'insisterai pas sur les volutes; il en a déjà été beaucoup parlé et nous n'en finirons pas de sitôt avec elles. Je signalerai

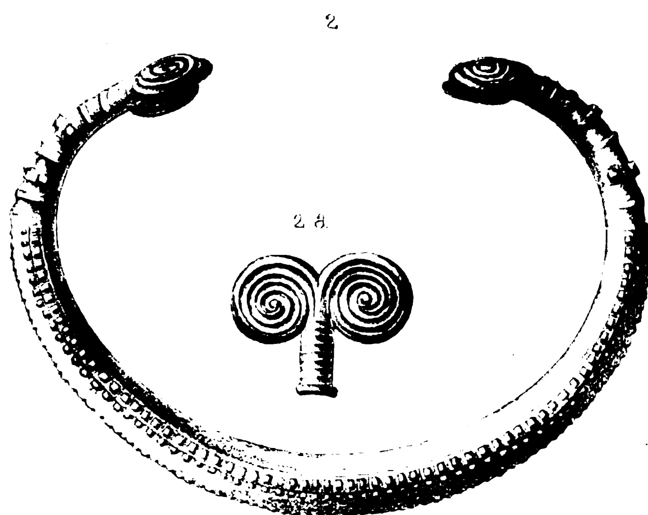
[1] *Congrès de Copenhague* cit., p. 118 à 120. M. Odobesco a publié depuis un travail spécial sur les antiquités du Département de Romanetzi (Petite Valachie), *Anticuitatile Judetiului Romanati*, in-8°, pl. et fig. dans le texte, Bucarest, 1878, imprimerie de l'Acad. Roumaine.

[2] Mademoiselle G. Fillon a eu la générosité de me faire parvenir à Arras toute sa collection de bijoux, afin qu'il me fût plus facile de photographier et de décrire ces splendides objets. J'en donne ici un échantillon, le reste paraîtra en son temps et lieu; mais il ne me semble pas trop tôt de témoigner publiquement à Mlle Fillon une reconnaissance qu'elle mérite à de si nombreux égards.

## COLLECTION DE Mlle Gabrielle FILLON




Bracelets d'or — 1, 2, Bas-Danube. 1 a, 2 a, Id., Terminaisons vues de face. 3, Cologne

pourtant une magnifique bague en bronze (Ingrie, période du fer) qui comporte des ornements en spirale, absolument pareils aux terminaisons de nos bracelets danubiens [1].

Au Ier siècle de notre ère, le sol actuel de la Roumanie était occupé par les Daces, nation aussi intelligente que belliqueuse ; or l'on sait que Daces, Gètes et Goths, issus de la même souche, formaient un seul peuple, fragmenté en tronçons qui prenaient divers vocables selon les lieux où ils habitaient [2].

A l'époque de Domitien, la Dacie était gouvernée par un prince dont le nom propre fut peut-être Décébale (Δεκέβαλος, *Decebalus*, *Decibalus*) [3], mais dont le titre véritable nous a été transmis avec des altérations qui n'empêchent pas de le restituer. En effet, Orose ne mentionne aucunement Décébale ; il écrit, *Diurpaneus Dacorum rex* [4], et, sous la plume de Jornandès, *Diurpaneus* se transforme en *Dorpaneus* [5]. Il devient facile de percer un voile très diaphane et de reconnaître derrière lui la qualification princière *djoupan*, terme barbare dont les Grecs de Byzance firent ζωάπαν ou ζοάπαν [6], et les Austro-hongrois, *Gespann* [7].

[1] Aspelin, *Ant. du nord finno-ougrien*, fig. 1162.

[2] Strabon, VII, 3. Dion Cassius, LI, 6. Jornandès, *De Getarum sive Gothorum orig. et reb. gestis*, V, IX, XII. Les recherches philologiques de Jacob Grimm (*Geschichte der deutschen Sprache*) ont rendu certaine l'identité des Gètes et des Goths.

[3] Dans le composé Décébale, on rencontre le nom des Daces suivi d'un substantif qualificatif que je crois être une forme primitive de l'allemand *beil*, hache, (flamand, *byl*). A mon avis, Décébale pourrait signifier *hache dace*. Une illustre famille danoise s'appelle Bille. — L'orthographe *Decibalus* est de Trebellius Pollio, *Trig. tyranni*, IX, *Regillianus*.

[4] *Hist.*, VII, 10. La mention, qui se rapporte au temps de Domitien, ne laisse aucun doute sur l'identité des personnages.

[5] XIII. Gothis autem Dorpaneus principatum agebat. Il s'agit toujours de la guerre entre Domitien et les Daces.

[6] Inscription gravée au fond d'une coupe du trésor hongrois de Gross Sz. Miklos, vase qui sera décrit au chapitre suivant.

[7] GESPANN : in Ungarn, der Oberste in einem Bezirke oder Kreise, ein Graf; *Palatin*. Mozin-Peschier, *Vollstændiges Wœrterbuch der deutsch. und franzœs. Sprache*. — *Jupanu Radulu Nasturelu velu Banu etc.*, signature d'un chrysobule de 1680 en langue roumaine, ap. *Anticuitatile Jud. Romanati*, p. 161.

Décébale qui, après avoir inspiré à Domitien des craintes légitimes, fut ensuite vaincu par Trajan, était une haute capacité, sinon un véritable génie; il avait attiré dans ses états des ingénieurs et des ouvriers de toute espèce que Trajan le contraignit ensuite à livrer [1]. L'*Epitome* de Xiphilin ne mentionne pas la nationalité des individus entrés au service du monarque dace : les uns étaient assurément des transfuges romains; d'autres pouvaient venir de l'Orient. On sait, par une lettre de Pline le Jeune, que Décébale entretint des relations avec les Parthes et qu'il envoya des présents à leur roi Pacorus [2], dont il reconnaissait vraisemblablement la suzeraineté. Que Pacorus ait répondu à la courtoisie gratuite ou obligatoire de Décébale par un échange de bons procédés, et lui ait adressé en retour des industriels orientaux, une telle réciprocité est assez conforme aux usages antiques pour qu'il soit permis de la supposer au cas actuel. Mon hypothèse admise, on trouvera tout naturel que des orfévres et des joailliers figurassent au nombre de ces industriels; si on la repousse, les richesses immenses dont nous allons parler ne s'expliqueraient également que par une intervention étrangère : de deux choses l'une, ou les joyaux de Décébale ont été fabriqués en Dacie par des ouvriers orientaux, ou bien ils provenaient directement, soit comme cadeaux, soit comme objets de commerce, des régions soumises aux Parthes.

Les renseignements qui nous sont parvenus sur les trésors de Décébale manquent de détails; la matière seule est mentionnée : néanmoins ils ont encore leur intérêt.

[1] Xiphilin, *Epitome Dionis Cassii,* Trajan, VI.

[2] *Epist.* X, 16, à Trajan. Il y est question d'un certain Callidromos, esclave de Laberius Maximus, qui, enlevé par Susagus, en Mœsie, fut ensuite donné par Décébale à Pacorus, roi des Parthes : Et a Decebalo muneri missum Pacoro Parthiæ regi. Callidromos avait réussi à fuir après le vol d'un précieux camée et d'une pépite d'or : Quod paullo tardius feci, dum requiro gemmam, quam sibi (*Callidromo*), habentem imaginem Pacori, et quibus insignibus ornatus fuisset, subtractam indicabat. Volui enim hanc quoque, si inveniri potuisset, simul mittere, sicut glebulam misi, quam se ex Parthico metallo attulisse dicebat.

On trouva aussi les trésors de Décébale, déposés au fond de la Sargetia qui coule au pied de la résidence royale. Le cours de cette rivière avait été détourné, et une fosse avait été creusée dans son lit par des captifs ; on y enfouit une énorme quantité d'argent, d'or et d'objets précieux qui ne craignaient pas l'humidité. Le tout ayant été ensuite recouvert de pierres et de terre, on rendit à l'eau sa direction naturelle. Les tissus et les vêtements furent placés dans des cavernes, puis on égorgea les ouvriers employés à ces travaux, afin que le secret en fût mieux gardé. Bicilis, un des familiers de Décébale, ayant été fait prisonnier, dénonça les cachettes à Trajan [1].

Les précieux tissus, confiés aux grottes naturelles du pays, étaient à coup sûr des étoffes et des broderies mésopotamiques ; les objets ouvrés, déposés au fond de la rivière à côté des lingots et des espèces monnayées, ne pouvaient être que des bijoux incrustés de pierreries dont je crois avoir établi la technique orientale. Le tout alla s'engloutir dans les insatiables coffres de l'empereur romain, et il n'en reste absolument que le trop bref récit de Xiphilin. Les trésors de Décébale n'auraient donc par cette seule raison rien de commun avec la découverte de Pétrossa, mais un autre motif s'opposerait encore à leur identification. Sarmizegethusa, résidence de Décébale, était située en Transylvanie, sur les bords d'un petit affluent du Maros (*Marisus*), et la *Sargetia* (Istrig) ne saurait être confondue avec l'Ardgèche (*Ardiscus*) qui va joindre le Danube beaucoup plus loin, à l'est [2].

La trouvaille de Pétrossa a déjà été décrite en partie dans le présent ouvrage (t. I, p. 232 à 242) ; mais j'ai dû me borner alors aux pièces gemmées, réservant pour un travail ultérieur les

[1] Xiphilin, *ouv. cit.*, Trajan, XII. Εὑρέθησαν δὲ καὶ οἱ τοῦ Δεκεβάλου θησαυροὶ καίτοι ὑπὸ τὸν ποταμὸν τὴν Σαργετίαν τὸν παρὰ τοῖς βασιλείοις αὐτοῦ κεκρυμμένοι. διὰ γὰρ αἰχμαλωτῶν τινῶν τόν τε ποταμὸν ἐξέτρεψε, καὶ τὸ ἔδαφος αὐτοῦ ὤρυξε · καὶ ἐς αὐτὸ πολὺν μὲν ἄργυρον, πολὺν δὲ χρυσόν, τά τε ἄλλα τὰ τιμώτατα καὶ ὑγρότητα τινα ἐνεγκεῖν δυνάμενα ἐμβαλών, λίθοις τε ἐπ' αὐτοῖς ἐπέθηκε, καὶ χροῦν ἐπεφόρησε · καὶ μετὰ τοῦτο τὸν ποταμὸν ἐπήγαγε, καὶ ἐς τὰ σπήλαια διὰ τῶν αὐτῶν ἐκείνων τά τε ἱμάτια καὶ τὰ ἄλλα τὰ ὁμοιότροπα κατέθετο. ποιήσαι δὲ ταῦτα, διέφθειρεν αὐτοὺς ἵνα μηδὲν ἐκλαλήσωσι. etc.

[2] V. Wolfgang Lazius, *Commentar. Reipubl. Romanæ etc.*, l. XII, p. 1093 ; in-fol., Bâle, 1551.

objets d'orfévrerie pure. Ces derniers offrent un intérêt considérable, emprunté aux rapports intimes qui les relient au reste du trésor; ils méritent en conséquence l'honneur d'une étude spéciale. En outre, depuis le temps où mon volume a vu le jour, divers mémoires écrits sur la matière sont parvenus à ma connaissance[1], et les opinions qu'ils émettent viendront peut être modifier d'une façon ou d'une autre les conclusions que j'avais posées, sans néanmoins en garantir l'exactitude. On ne sera donc pas étonné de me voir reprendre en sous-œuvre un sujet incomplètement traité jusqu'ici; je tâcherai autant que possible d'éviter les redites, sans affirmer toutefois que je m'abstiendrai entièrement de ce péché mignon des auteurs.

Pendant l'été de 1837, quelques carriers de Pétrossa (sur l'Ardgèche, Valachie, 100 kil. environ de Bucarest et double distance de Galatz) découvrirent en exploitant la montagne d'Istritza, dans le voisinage d'une ancienne circonvallation, un merveilleux trésor, composé de 22 pièces intactes en métal, plusieurs rehaussées de grenats, émeraudes, saphirs et perles. Ignorant la valeur de ces objets, les grossiers paysans qui les avaient trouvés les cédèrent à un maçon grec pour la modique somme de 1,200 fr. Le susdit industriel arracha les pierres précieuses en brisant leurs alvéoles, partagea un plat en quatre morceaux et vendit tout ce qui put rencontrer un acheteur. Instruit de la circonstance l'année suivante, le prince Michel Ghika, Ministre de l'Intérieur et frère du Hospodar alors régnant, se transporta sur les lieux et confisqua au profit du Musée de Bucarest les pièces qui

[1] Valdemar Schmidt, *Notice sur le trésor de Pétrossa* (d'après les communic. de M. Odobesco), ap. *Compte-rendu* cité du Congrès de Copenhague, p. 361 à 372, pl. 17 à 20, sept clichés dans le texte. Odobesco, *Studie asupra tesaurului dela Petroasa*, ap. *Columna lui Traian*, nouv. sér., t. I, p. 503 à 521; t. II, p. 11 à 25, p. 108 à 134, clichés dans le texte. Henszlmann, *Zur Kunst der Gothen*, ap. *Mittheil. der k. k. Central-Comm.*, Suppl., Vienne, 1874, p. 128 à 138, 17 illustr. dans le texte. Id., *L'âge du fer, étude sur l'art gothique*, ap. *Compte-rendu du Congrès intern. d'anthrop. etc.*, Budapest, 1877, t. I, p. 501 à 541, 42 illustr. dans le texte.



1. Fragment de la bordure du grand plat. 2. Id., Rosace centrale. 3, Partie inférieure de la Buire.

n'étaient pas encore aliénées. Malgré des recherches incessantes, on ne réussit à en sauver que douze, la plupart en mauvaises conditions, et un petit nombre de fragments ; le reste demeura irrévocablement perdu. La conduite du haut fonctionnaire était basée sur le droit strict, car la terre où gisait le trésor appartenait à l'évêché de Buzéo, c'est-à-dire à l'État.

Voici le détail des pièces échappées à une destruction totale :

1° Un grand plat.

2° Une patère historiée.

3° Une œnochoé ou *amula*.

4° Un grand anneau brisé à inscription.

5° Un torques en gros fil uni.

Je rappelle pour mémoire les objets gemmés précédemment décrits : 6° le collier ou gorgerin ; 7° la fibule en forme d'oiseau, dont nous avons fait un aigle ou un épervier : 8° et 9° la paire de fibules représentant une sorte d'ibis au long col ; 10° la fibule isolée, reproduite t. I, pl. XIV ; 11° la coupe octogone ; 12° la coupe dodécagone ; enfin un fragment de bandeau.

Le poids total de l'or employé à la fabrication de cette vaisselle massive et de ces bijoux splendides atteint le chiffre respectable de 14 kilogrammes 7975 [1].

Le grand plat, qui mesure $0^{m}\ 565^{m}$ de diamètre et qui pèse 7 kil. 1540, est tout à fait rond ; au centre, un *aster*, encadré d'ondulations régulières circulairement disposées, apparaît dans un vaste champ uni qui s'étend jusqu'à la bordure. Cette bordure consiste en un chevronné courant dont chaque triangle inscrit une sorte de feuille de vigne côtelée qu'épousent des pampres ; deux chapelets de perles, les unes grosses, à l'extérieur, les autres menues, à l'intérieur, prolongent le décor chevronné (v. pl. *Pétrossa* A, fig. 1 et 2). Sauf les grosses perles qui sont soudées, toute l'ornementation est repoussée.

Notre disque, qu'une main barbare a partagé en quatre mor-

[1] *Columna lui Traian*, nouv. sér., t. I, p. 511.

ceaux, fut certainement un meuble destiné au service de la table. Sa forme rappelle le *lanx* romain, qui était un large plat circulaire en métal, souvent décoré de reliefs, employé, soit dans les festins d'apparât pour servir la viande et les fruits [1], soit dans les sacrifices [2]. Le *lanx* atteignait parfois des dimensions assez grandes pour contenir un sanglier [3]; la capacité de celui de Pétrossa n'excède pas la taille d'un lièvre ou d'un marcassin, mais je crois qu'il doit être rangé dans une catégorie particulière.

J'ai mentionné, p. 196, d'après une épigramme de l'Anthologie palatine, un plateau de métal ciselé, nommé μινσούριον à Byzance, *missorium* par les Latins. Au X[e] siècle, Constantin Porphyrogénète avait dans son garde-meuble impérial des μινσούρια, disques d'argent sur lesquels était gravé le nom de Jordanès, préfet des troupes d'Orient; ils remontaient au temps d'Arcadius [4]. Au commencement du VII[e] siècle, Desiderius, évêque d'Auxerre, léguait à son église et à l'abbaye de Saint-Germain, où il voulait être inhumé, une grande quantité de vaisselle d'argent dont la pièce la plus remarquable est ainsi désignée : *Missorium argenteum qui Thorsomodi nomen scriptum habet; pensat libras XXXVII, habet in se historiam Aeneae cum litteris Graecis.* Cet objet, incontestablement païen, comportait de nombreuses figures, entre autres Neptune et des luttes d'animaux [5].

[1] Cicéron, *Ad Atticum*, VI, 1. Pétrone, *Satyr.* 28 et 31.

[2]
Hic laticis, qualem pateris libamus et auro,
Inflavit quum pinguis ebur Tyrrhenus ad aras,
Lancibus et pandis fumantia reddimus exta.
Virgile, *Georg.*, II, 192 à 194.

[3]
Curvet aper lances carnem vitantis inertem.
Horace, *Serm.* II, *Sat.* IV, 41.

Une fresque antique, découverte près de Saint-Jean de Latran, à Rome, commente le vers précédent. Rich, *Dict. des antiq.*, p. 319, fig.

[4] Constantin Porphyr., *De thematibus*, l. I, p. 15, éd. de Bonn, 1840.

[5] Labbe, *Nova biblioth. manuscr.*, 1657, t. I, *Hist. Autissiod. episcoporum*, c. XX, p 423 à 425. L'abbé Lebeuf, *Mém. concernant l'hist. ecclés. d'Auxerre*, 1743, p. 129 à 130, pense que ce Thorismond était un prince visigoth mentionné par Aimoin, *De gestis Franc.*, l. II, c. 35, ap. *Hist. de France*, t. III, p. 335.

Dans un savant travail publié sur le genre de pièces d'argenterie que l'on vient de connaître par les textes, M. A. de Longpérier signale tous les disques de même espèce découverts jusqu'aujourd'hui [1], disques qu'il regarde avec raison comme des plateaux de table. En voici le relevé sommaire.

Disque d'argent trouvé près de Genève en 1721 ; empereur debout entre six guerriers ; légende : *Largitas Valentiniani Avgvsti*. Diam. 0m 27c [2].

Grand disque d'argent massif, porté sur un pied très bas, pêché dans le Rhône en 1656 ; il représente un épisode de l'Iliade, Briséis rendue à Achille par Agamemnon. Nombreuses traces de dorure ; style du Bas-empire ; diam. 0m 70c ; poids, 10 kil. 3 hect. [3].

Disque d'argent découvert à Pérouse en 1727 ou environ ; empereur à cheval terrassant un barbare. Inscription : + *De donis Dei et domni Petri vtere felix cvm gavdio*. Diam. 0m 39c.

Disque en argent exhumé vers 1771 auprès d'Orbitello. Dans le champ sont des figures accompagnées de leurs noms : *Ardabvr, Plinta, Ardabvr jvnior pretor*, trois personnages consulaires de la première moitié du Ve siècle. Légende : *Flavivs Ardabvrivs Aspar vir inlvstris com. et mag. militvm*. Diam. 0m 41c.

Disque trouvé à Aquilée et conservé à l'*Antiken Cabinet* de Vienne. Le sujet complexe représente un sacrifice à Cérès, ou plutôt une scène des mystères d'Éleusis. Ce monument, qui appartient à l'art antique, est en argent ciselé ; quelques parties sont dorées, d'autres sont rehaussées de gravures. Diam. 0m 295c [4].

Disque d'argent déterré en 1830 à Berthouville, près de Ber-

[1] *Le missorium de Geilamir*, ap. *Gaz. archéol.*, 1879.

[2] Montfaucon, *Antiq. expl., Suppl.*, t. IV, p. 51, pl. 28.

[3] Chabouillet, *Catal. gén. des camées etc. de la Bibl. imp.*, p. 459 à 463, no 2875.

[4] Arneth, *Gold und Silber Monum. des k. k. Münz nnd Antiken Cabinet*, p. 61 et sq. O. K. Müller, *Annali dell' Inst. di corrisp. arch.*, t XI, p. 78 et 79. Ed. von Sacken et Fr. Kenner, *Die Sammlungen der k. k. Münz und Antik. Cabin.*, p. 335, no 41.

nay (Eure). Sujet de l'ombilic, un cavalier mis en fuite par une lionne et un loup qui l'attaquent à la fois; bordure fort étroite chargée d'animaux, de masques et de symboles divers. Inscription gravée en creux : *Deo. Mercvrio. Kanetonnessi. C. Propert. Secvndvs. v. s. l. m.* Pièce fondue, décor ciselé dans la masse. Date approximative, fin du Ier siècle ou commencement du IIe après J.-C. Diam. 0m 35c [1].

Disque d'argent, découvert en 1847 à Almendralejo (Estremadure), et appartenant aux collections de l'Académie royale de Madrid. L'intégralité du champ est occupée par un portique où siégent un Auguste et deux Césars, environnés de leurs gardes. Au pied du monument, apparaît l'allégorique *Felicitas imperii* sous l'aspect de Cérès ou de l'Abondance, couchée au milieu d'épis de blé et de petits génies. Cette annexe du tableau et le style de l'architecture sont des réminiscences de l'art antique ; le costume des personnages réels ne dément pas la légende, *Dn Theodosivs perpet. Avg ob diem felicissimvm XV*, qui court le long de la bordure. Le disque date de la fin du IVe siècle; les empereurs qui y figurent sont Théodose le Grand, Arcadius et Honorius. Diam. 0m 74c [2].

Disque d'argent trouvé en 1714 aux environs de Vienne (Isère), et vulgairement désigné sous le nom de *Bouclier d'Annibal*. Il appartient au Cabinet des Médailles de Paris. Ce plateau de table du Bas-Empire (diam. 0m 72c, poids 10 kil. 525) offre au centre un ombilic circulaire entouré de rayons ; on y voit un lion passant adossé à un palmier, et, sur la terrasse qui porte l'animal, s'étale une gigue de venaison, indice certain de la destination

[1] Chabouillet, *Catal. cité*, p. 446, n° 2821.

[2] R. P. Cahier, S. J., *Nouv. mél. d'archéol.*, t. III, p. 65 et sq., pl. VII. F. de Lasteyrie, *Histoire de l'orfévrerie*, p. 53 et 54, fig. 8. *Magasin pittor.*, t. XXXIV, p. 100 à 103, fig. — La pièce, que M. Delgado a aussi publiée à Madrid, est fondue; la légende est gravée, chaque lettre est contournée par un pointillé : légères traces de dorure. Bien que la dédicace soit en caractères latins, l'inscription grecque ΠΟΚ ΤΝ ΜΕΤ, placée ailleurs, accuse une fabrication byzantine, pleinement justifiée par le style des figures.

culinaire de l'ustensile. Un graffito, + *Agnerico som* +, donne, suivant M. de Longpérier, le nom du dernier propriétaire, peut-être le Patrice Agnéric, gouverneur du pays de Vienne, au commencement du VIII[e] siècle [1].

Disque d'argent, orné de figures, exhumé en 1875 à Fonzazo (Province de Bellune); diam. 0[m] 287[m].

Plateau circulaire en argent, porté sur un pied très bas, et découvert avec le disque qui précède. Il a pour ombilic un soleil à 28 rayons dont les pointes alternent avec des retraits arrondis. Sur la jarretière qui circonscrit l'astre, on lit en capitales latines du VI[e] siècle :

+ GEILAMIR REX VANDALORVM ET ALANORVM.

Diam. 0[m] 50[c]; poids 3 kil. 30.

Comment une épave de la magnificence du dernier roi des Vandales est-elle venue échouer en Italie ? M. de Longpérier répond ainsi à la question. Bélisaire, à son triomphe de 534, fit jeter au peuple une grande partie du butin conquis en Afrique; le *missorium* de Geilamir, tombé aux mains de quelque légionnaire de la Vénétie, aura été emporté par ce dernier dans son pays. Le fait ne peut guère s'expliquer différemment, car le monarque vaincu alla mourir en Galatie où Justinien lui avait assigné des terres considérables [2].

De la vaisselle inventoriée ci-dessus, la pièce qui, par ses dimensions et son genre de décor, avoisine davantage le grand disque de Pétrossa, est incontestablement le *missorium* vandale; aussi je ne crois pas me compromettre beaucoup en affirmant qu'ils reçurent tous deux le même emploi aux festins d'apparât des chefs barbares. Néanmoins le plateau danubien n'a pas de pied, son métal lui donne un prix infiniment supérieur à la valeur de l'ustensile africain, enfin son ornementation serpentine,

[1] *Gaz. archéol.*, 1879, pl. VIII.

[2] *Ibid.*, p. 59, pl. VII. Procope, *Bell. Vandal.*, I, 21; II, 9, 10.

opposée aux lignes froidement géométriques de ce dernier, accuse un style bien différent. Il me faut scruter l'orfévrerie mycénienne (v. pl. *Mycènes* A, fig. 1 et 5 ; C, fig. 6), les bronzes des âges dits préhistoriques, les épaves de l'architecture achéménide, pour rencontrer le type primitif de l'élégante rosace qui sert d'ombilic au plat de Pétrossa, plat dont la bordure denticulée complète le caractère oriental.

La patère historiée consiste en une écuelle circulaire (diam. 0$^{m}$ 257$^{m}$, prof. 0$^{m}$ 045$^{m}$, poids 1 kil. 94), montée sur un pied très bas. Elle est faite de deux lames épaisses, appliquées l'une sur


Patère de Pétrossa ; extérieur (d'après les *Mittheilungen*).

l'autre et réunies ensemble par une soudure antique habilement dissimulée : la lame externe, plus forte, est unie; l'intérieure comporte une série de figures et d'ornements disposés en zones concentriques, le tout repoussé et ciselé dans le style gréco-romain de la basse époque. Au centre s'élève la statuette massive d'une femme assise (haut. 0$^{m}$ 08$^{c}$, poids 0 kil. 109) vêtue d'une longue tunique sans manches serrée à la taille. Les cheveux, divisés par une raie qui va du front à l'occiput, s'enroulent en couronne onduleuse et se retroussent en chignon ; la tête est trop grosse relativement au corps; front bas, yeux saillants, traits du visage absolument dénués d'expression. Le sein est médiocrement indiqué ; les pieds sont nus. Le personnage tient à deux mains un gobelet conique (*calathus*) qu'il serre contre sa poitrine. Le siége arrondi, sans dossier et à escabeau (*suppedaneum*, *ὑποπόδιον*), est décoré d'un cep de vigne compris entre deux torsades. La pièce semble avoir été toujours mobile, elle ne tient pas aujourd'hui



PATÈRE EN OR CISELÉ D



É DU TRÉSOR DE PETROSSA.



Statuette de la patère de Pétrossa (d'après les *Mittheilungen*).

au vase ; je pense qu'on la plaçait et qu'on la retirait à volonté suivant les circonstances.

La première zone, qui touche immédiatement à la statuette, offre un berger couché dans l'attitude du sommeil ; un chien repose à ses pieds ; derrière sa tête, une panthère que suivent deux ânes, un lion et un ânon. La deuxième zone, séparée de la précédente par un double filet et une torsade, est infiniment plus large ; elle montre seize personnages rayonnant autour de l'ombilic, de manière à ce que leurs extrémités inférieures y aboutissent (v. la pl. ci-jointe). Je les décrirai en commençant par le bas et en marchant ensuite vers la gauche du spectateur.

1° Jeune homme imberbe, nonchalamment assis, drapé dans un ample manteau qui laisse à nu le haut du corps ; d'une main il tient une lyre appuyée sur son genou, l'autre serre le bâton court (*plectrum*, πλῆκτρον) destiné à faire vibrer les cordes de l'instrument. La coiffure est féminine ; un griffon étendu apparaît en avant.

2° Personnage barbu, debout, vêtu d'une courte tunique de fourrures à manches étroites (χειριδωτός), maintenue par une ceinture ; bonnet rond également velu (*galerus*, κυνέη), chlamyde

flottante sur les épaules; anaxyrides arrêtées à la cheville. La main droite élève une écharpe (στρόφιον), les deux bouts réunis, peut-être une fronde (σφενδόνη) ; la gauche saisit un bâton garni d'une corde enroulée, un arc (?). Un gros poisson surgit entre les jambes.

3° Enfant presque nu, portant sur sa tête une corbeille ajourée, plate et rectangulaire (*canistrum*, κάνεον); il a une palme dans la main gauche.

4° Éphèbe à peine couvert d'une chlamyde et d'un *semicinctium ;* chevelure ébouriffée. Il tient une énorme guirlande soutenue par la corbeille de l'enfant; un oiseau est perché sur son bras. Dans la main gauche, une torche allumée (φανός).

5° Femme voilée d'une draperie flottante (*amictus*) ; robe talaire. Attributs : un seau (*situla*) et une coupe hémisphérique.

6° Femme vêtue comme la précédente, assise sur un siége (*cathedra*) à large dossier strié, qui sert de perchoir à un corbeau [1]. Elle a dans la main droite un sceptre court dont le sommet, amorti par un quatrefeuilles, est dirigé vers la terre ; la gauche, appuyée sur le giron, tient une branche de laurier à deux feuilles formant un Y. Sous les pieds, un *suppedaneum;* sur la tête, une paire de cornes hélicoïdes.

7° Femme vêtue comme les figures 6 et 7 ; elle penche le haut du corps en avant : un flambeau allumé la caractérise.

8° Homme barbu, enveloppé d'un *pallium* (ἀναβολή) laissant la poitrine à découvert ; dans sa main droite est une *tænia* (ταινία) tournée en rond, ou une couronne.

9° Femme en robe talaire, manteau noué sur le sein ; tresses de cheveux pendantes. Elle a pour emblèmes une corne d'abondance et une verge (ῥάβδος) allongée sur la tête de l'homme barbu, en signe de protection ou d'autorité.

[1] Les détails de ce siége ont été omis sur la gravure. Du reste, ma description a été faite devant l'original en 1867, et j'ai, pour guider mes souvenirs, une excellente photographie de grandes dimensions.

10° Adolescent vêtu comme le n° 8 ; chevelure bouclée retenue par une bandelette ; *armillæ* (ψέλλια) à la partie charnue des bras. Attributs : une palme (?) et une tige de pavot.

11° Homme barbu, assis sur un crocodile ; une pièce d'étoffe entoure ses reins. Dans la main gauche il tient une corne d'abondance ; dans la droite, un marteau (σφῦρα) à tête sphérique.

12° Jeune efféminé à la chevelure retombant en longues boucles sur ses épaules ; le haut du crâne est sommé d'appendices simulant les antennes d'un insecte ; *pallium* ; coupe ronde à la main.

13° Éphèbe complètement nu, sauf une chlamyde rejetée sur le bras gauche ; il est couronné du *stemma* et armé d'un fouet à manche court (μάστιξ).

14° Éphèbe semblable au précédent, si ce n'est qu'il tient d'une main une houe (*sarculum*, σκαλίς) ; de l'autre, un soc de charrue (ἄροτρον) [1] : on voit un corbeau au-dessus de son épaule droite.

15° Jeune homme imberbe ; chlamyde et *semicinctium*. Il a un bâton ou un sceptre dans la main droite et une corbeille de fruits dans la gauche.

16° Femme en robe talaire, sans voile ; un seau et une patère la caractérisent.

Des plantes sarmenteuses, lierre et coloquinte, grimpent çà et là entre les personnages.

La troisième zone, comprise entre une torsade et le filet de perles qui borde la lèvre, a pour décor une guirlande de vigne fantaisiste dont les pampres et les grappes mordent par intervalles le champ du vase.

J'avais pensé autrefois que cette association d'images sacrées représentait l'Olympe scandinave travesti à la gréco-romaine. Mon opinion primitive ayant été acceptée sans contrôle suffisant dans la majorité des écrits relatifs au trésor de Pétrossa, il me

[1] Voy. Saglio, *Dict. des antiq.*, p. 353 ; la fig. 429 représente une charrue primitive, identique à l'objet placé dans la main gauche de notre personnage.

semble convenable d'exposer un système erroné, avant de passer aux motifs sérieux qui m'obligent à changer d'avis.

La patère est cette *coupe de mémoire* (*minne*), qu'aux trois fêtes annuelles les Scandinaves vidaient en l'honneur des dieux, des héros et des ancêtres; je désigne ici sous bénéfice d'inventaire les divinités figurées sur l'ustensile sacré [1]. 1, Balder, fils d'Odin, en Apollon. 2, Aegir, dieu des eaux, Neptune. 3, Fosite, fils de Balder, vénéré dans l'île d'Héligoland (?). 4, Tyr, dieu de la guerre, Mars. 5, 6, 7, les trois *Nornes* (Parques), Urda, Verdandri et Skuldra. 8, Sœter (?) Saturne. 9, Freya, déesse de l'amour et de la fécondité, Vénus. 10, Odin ou Wodan, Mercure des Germains selon Tacite. 11, Thor, dieu du tonnerre, Vulcain, Hercule. 12, Héla, déesse de la mort. 13 et 14, Castor et Pollux, les Dioscures, dont Tacite rencontra le culte chez les Naharvales. 15, Freyr, dieu de la paix et de l'abondance (?). 16, Ostara, déesse du printemps (?). Les corbeaux sont les messagers qui parcouraient l'univers pour en apporter les secrets à Odin. Au centre du plateau domine la vieille Jordh ou Hertha (la Terre, Cybèle) caractérisée par un *Calathus ;* les autres divinités, munies la plupart d'attributs pacifiques, semblent environner la *Magna Mater* pour rendre hommage à sa puissance [2].

Un simple coup d'œil jeté sur notre planche [3], hélas ! trop imparfaite, et sur la précédente attribution des figures de la patère, montrera facilement au lecteur les points litigieux d'une thèse insoutenable, que j'abandonne désormais malgré les savants qui continuent à la défendre.

Le docte Joseph Arneth qui, le premier, a décrit la patère de Pétrossa, explique ainsi ce monument. « La statuette tenant le vase pourrait se nommer *Libera* (?) Les 16 divinités du champ

[1] Chacun des chiffres mis devant les noms des divinités scandinaves correspond aux numéros de la description ci-dessus.

[2] *L'histoire du travail à l'Expos. univ. de 1867*, p. 193 et 194.

[3] Cette planche et la plupart des gravures relatives au trésor de Pétrossa, intercalées dans mon texte, illustrent le travail de M. E. Henszlmann, *Zur Kunst der Gothen*, déjà cité. Les clichés m'ont été envoyés par M. le Directeur de l'imprimerie impériale de Vienne, grâce à l'obligeante intervention de S. Exc. M. le baron de Helfert.

sont des emprunts à la mythologie gréco-romaine, mêlés à des éléments étrangers. Les personnages les mieux déterminés sont : Apollon; à gauche, un homme tenant une fronde et une hache, un poisson à ses pieds — deux femmes assises sur un trône; peut-être Cérès et Proserpine — un homme à demi vêtu, une fronde dans la main droite, la gauche placée sur son cœur; il ferait penser à un empereur, Maximien, ou à quelque prince barbare, couronné par l'Abondance — un Fleuve assis sur un crocodile — suit une prêtresse de Cérès avec des épis dans la chevelure; puis viennent les Dioscures, le fouet en l'air; entre eux, un oiseau — un Bacchant et une Bacchante. Je crois que le vase date du temps de Dioclétien. Beaucoup de mystique est associé au terrestre sur la composition [1]. »

Un érudit prussien, ravi trop tôt à la science, M. Fr. Matz a développé la thèse d'Arneth, et sa manière d'envisager la question, certaines réserves faites, me paraît être la véritable [2]. Les idées de M. Matz devant influencer beaucoup ma future appréciation, il est nécessaire de les résumer ici en peu de mots.

Selon cet auteur, la patère de Pétrossa rappelle l'ornementation des boucliers décrits par Homère et Hésiode, ornementation dont le caractère asiatique d'ancien style est hors de doute. La statuette au gobelet et la zone intérieure sont rapidement esquissées sans commentaires, M. Matz n'y apercevant aucune difficulté. Il n'en est pas ainsi de la deuxième zone : « Nous sommes ici dans une position critique, la faiblesse de notre savoir mettant obstacle à ce que nous puissions clairement établir si l'artiste demi-barbare a formulé des représentations arbitraires, ou si il a méthodiquement procédé d'après les règles de l'exégèse. » Une évidente symétrie dans l'arrangement des figures offre un criterium qui permet de les expliquer; elles se divisent en deux parts inégales, limitées

[1] *Sitzungsberichten der Wiener Akademie der Wissenschaft*, Août 1848; 2e partie, p. 42.

[2] *Archaeol. Zeitung*, 1872, pl. 52, p. 135 et sq., *Goldschale von Pietraossa*.

par les nos 1 et 11 de ma propre description. Le n° 1 est sûrement Apollon; le n° 11 serait le Nil [1]. Le n° 14 avec ses instruments agricoles montre Triptolème; les nos 6 et 7 doivent être Déméter et Perséphoné. Le n° 9 aurait les caractères d'une prêtresse d'Isis; le n° 8, ceux d'un initié. Le n° 10, ayant pour attributs la palme et la tête de pavot, est désigné sous le nom de *Bonus Eventus*; les nos 5 et 16 sont des ministres féminins du culte; le n° 2 peut faire un Poseïdon. Des corbeaux symboliques, M. Matz ne dit mot, mais sa conclusion vaut la peine d'être reproduite intégralement.

Le thème que l'artiste a voulu traiter concerne les mystères éleusiniens et les divinités qui s'y rapportent. Ces mystères étaient au reste du genre le plus varié, et quand, d'une autre manière, nous les reconnaissons ici véritablement dans chaque groupe, ils ne s'y dévoilent pas du côté qui touche au bonheur matériel de l'humanité. Plus d'un détail obscur demeure sans doute à éclaircir; espérons que ce travail appellera l'attention sur notre monument, et que les difficultés qui l'environnent seront surmontées d'une manière satisfaisante, ou tout au moins qu'on démontrera l'impossibilité d'arriver à une solution convenable [2].

Dans le cours de sa notice, M. Matz appelle l'attention sur une curieuse pièce d'orfévrerie, dont il signale les points de contact avec la patère illustrée de Pétrossa. Cette pièce, qui provient de Kertch, et qui appartient à M. le comte Serge Stroganoff, m'était inconnue lorsque j'ai dressé l'inventaire des vases orientaux exhumés en Russie (v. t. II); elle avait pourtant été publiée depuis longues années par le célèbre Gerhard [3], mais on ne saurait être universel : je suis donc heureux, puisque l'occasion est favorable, de combler une importante lacune. L'objet consiste en une coupe hémisphérique d'argent, décorée à l'extérieur de ciselures

[1] M. Matz n'ayant pu déterminer le genre de l'instrument (un marteau) que tient le personnage, je crois inutile d'exposer les motifs qui ont fait prendre cette divinité pour la personnification du Nil.

[2] Loc. cit., p. 136.

[3] *Archaeol. Zeitung*, 1843, n° 10, p. 160 et sq., pl. 10.

représentant des scènes variées qui néanmoins se coordonnent parfaitement entre elles. Autour d'un ombilic à tête de Gorgone, sont disposés des personnages dont une partie revient à l'Orient barbare; l'autre, aux Gréco-Romains de la basse époque. Essayons de les décrire.

Au sommet de l'ombilic, trône Zeus sur un siège bas, un sceptre dans la main gauche. Le Maître des dieux est nettement caractérisé par son attitude imposante et la majesté de sa physionomie. En face de lui, on voit, assise sur un tabouret, les jambes relevées, une petite figure d'homme barbu dont le geste est ambigu : ou il manifeste l'orgueil et la colère, alors ce serait Prométhée; ou il exprime simplement l'adoration, et il deviendrait un héros topique, intercédant auprès de Zeus en faveur du couple dont nous parlerons bientôt. Derrière Zeus apparaît un groupe de deux sacrificateurs; l'un (*cultrarius*) éventre un porc qu'il tient entre ses jambes, l'autre (*θύτης*, *popa*) achève d'assommer l'animal avec un maillet sphérique à long manche. Ensuite viennent deux singes accroupis : le premier joue de la flûte traversière (*γίγγρας*, *tibia gingrina*, fifre); le second frappe sur un curieux tambour en forme de sablier, posé horizontalement sur ses genoux. A l'opposite de la divinité en l'honneur de laquelle le porc est immolé, surgit un couple, évidemment deux époux, assis à l'orientale, les jambes croisées sur un lit à pieds de lion recouvert d'un riche tapis brodé. L'homme, qui touche du coude le dos du singe tympaniste, est vêtu du justaucorps scythe, serré à la taille par une ceinture bouclée (v. t. II, p. 245, fig.); il porte des anaxyrides et des bracelets; sa main droite élève un gobelet à pied semblable à nos verres à vin[1]. La physionomie du personnage est plutôt asiatique que grecque, témoin la barbe cordelée qui garnit son menton. Une longue robe d'étoffe à pois enveloppe la femme; un collier pare son cou; sa coiffure, particulièrement

[1] Un *poculum* analogue a été trouvé en Crimée; v. Stephani, *Compte-rendu etc., pour 1876*, pl. IV, fig. 12.

remarquable, est une sorte de calotte ajourée qui devait être en métal, si l'on s'en rapporte à un ornement identique trouvé récemment en Crimée [1]. Cette femme tient un fruit dans la main droite; de la main gauche, les deux doigts du milieu dressés en l'air, elle rend à son mari le salut qu'il lui adresse avec son verre. Au-dessus du couple, repose couché le griffon symbolique des monnaies de la Tauride; il a dans son bec une *corona sutilis*, emblème de réjouissance. Un serviteur en costume barbare (tunique à manches collantes, descendant jusqu'aux mollets, petit tablier, ceinture), porteur de deux cruches, présente à sa maîtresse un vase à boire; il est suivi par un esclave nu, chargé d'une outre, et marchant appuyé sur un *pedum*. Bordure, un filet de perles contourné par des postes; entre les sacrificateurs, deux inscriptions en caractères inconnus.

Que la scène retrace une cérémonie nuptiale, ou bien une fête religieuse célébrée à la fin des vendanges par de riches propriétaires, l'artiste a, dans son œuvre, poursuivi un double but. Il a voulu montrer les splendeurs de l'Olympe mises en regard des vulgarités de l'existence matérielle, et il a réuni le tout dans un seul cadre. Le tableau prouve en outre que l'adoption des symboles extérieurs du culte hellénique n'avait pas modifié les costumes et les usages nationaux des indigènes de la Crimée vers le III[e] siècle après J.-C. Ici, tout ce qui concerne directement la religion est gréco-romain ; le reste est purement asiatique.

Les coupes Stroganoff et Gagarine (v. t. II, p. 359 et pl. XXIV) ont exactement la même forme, mais leurs inscriptions procèdent d'alphabets distincts. Peut-être rencontrerait-on des signes analogues à ceux de la première sur le lion d'Olbia (v. t. II, pl. XX, fig. 2) et principalement sur les rochers gravés de la Sibérie [2].

[1] Id., *ibid*, pl. II, fig. 1.

[2] V. Greg. Spassky, *De antiquis quibusdam sculpturis et inscriptionibus in Sibiria repertis*, pl. III et IV; obl., Saint-Pétersbourg, 1822. Le savant russe parle en ces termes des inscriptions reproduites sur les planches citées. Sed et ipsi hi characteres sive litterarum et linearum ductus et propter formas raras et incognitas,

La patère de Pétrossa et le *poculum* tauridien ont été vraisemblablement conçus dans un même ordre d'idées ; chacun de ces vases tend à accuser les rapports de l'homme avec les puissances supérieures par la présence d'effigies divines au milieu d'êtres réels. Toutefois une notable différence existe entre les deux monuments ; la patère cherche à guider l'esprit vers les régions éthérées, tandis que la coupe le laisse brutalement à terre. Telle a été, je crois, la pensée de M. Matz, telle est aujourd'hui la mienne ; je vais maintenant essayer de répondre à un appel trop généreux pour rester sans écho, et de pénétrer l'arcane de la patère en appliquant leurs noms véritables à certains de ses personnages : je ne saurais aller plus loin. Assurément ici,

et propter antiquitatis, quam præ se ferunt, speciem, ab intelligentibus diligentius examinari sine dubio merentur. — Ductus in tab. III, sub NN. 1, 2, 3, delineati, inveniuntur in rupe sita in sinistro fluminis Ienisci littore, quod oppositum sibi habet castellum Abakansk. Ilii, sub N. 4, itidem rupem occupant prope sinistram fluvii Tscharyschi et rivi ripam, qui vulgo Poperétschnii rutschéi, id est e transverso currens, dicitur; denique quos N. 5 exhibet, eos lapis, magno tumulo (kurgan tales vocant) impositus superiori suæ et læviori superficiei incisos monstrat. Qui lapis pedum circiter 12 longitudine, 5 latitudine et unius crassitie, jacet in ea tumuli parte, quæ mediam inter orientalem et meridiem cœli regionem spectat.

Hic me non omnino a re alienum facturum esse putavi, si miras illas inscriptiones a Pallasio (*Neue nordische Beitræge*, t. V) repetitas infra tab. IV, sub NN. 1, 2, 3, 4, 5, similitudinis causa subjungerem. Quæ hic descripta cernuntur, omnia depromta sunt de sepulcrorum monumentis; et primum quidem, quæ sub N. 1 videre licet, inventa sunt in sinistra fluminis Ienissei ripa, 8 verstis supra Castrum Sajanum ; N. 2 ad rivum Uibatum, 15 verstis ab ejusdem ostio ; N. 3 in eadem Ienissei parte adversus ostia fluvii Tubæ ; denique N. 5 in dextra rivuli Kamischtæ ripa. Quæ quidem omnia Tychsenio, viro, quum viveret celeberrimo, Rostochium a Pallasio missa, litterarum ductus, Celticis et Gothicis non dissimiles, referre visa sunt. Quod quam verum aut probabile sit, alii indicent ; mihi unum hoc monuisse sufficiat : si ductus illi omnino pro litteris, neque vero pro signis, de quibus fortasse inter homines convenit, aut characteribus ad subscribendum et subsignandum usurpatis, cujus generis sunt, quæ *Tamga* vel *Tavro* appellata etiam nunc inter Nomades Sibiriæ inveniuntur, habendi sunt, nonne illi in orientalium potius antiquis et hodiernis litteris, quam apud Celtas et Gothos quærendi videbuntur? *Ibid.*, p. 3 et 4. V. aussi, Aspelin, *Ant. du nord finno-ougr.*, p. 74, n° 337, Minoussinsk.

l'artiste a ciselé une allusion à des Mystères où le Soleil se trouve en contact avec les divinités telluriques : où un vêtement gréco-romain habille des conceptions à coup sûr orientales : comment appelait-on ces Mystères ? Je l'ignore.

La figurine centrale, il ne peut y avoir aucun doute, représente le pouvoir fécondant, la *Magna Mater*, la Nature, la Terre ; non d'après l'esthétique classique, ni encore moins d'après l'idée phrygienne qui s'arrêtait à un grossier bætyle tombé du ciel, mais suivant une antique tradition venue de la Chaldée. En effet la statuette babylonienne, dont une réduction est mise sous les yeux du lecteur, offre d'incontestables analogies avec notre figurine de




Statuette babylonienne du Louvre ; A, face, B, profil (d'après M. A. de Longpérier).

Pétrossa. Toutes deux ont une physionomie placide, sinon bestiale, avec de gros yeux à fleur de tête. Les vases ne sont pas pareils, néanmoins ils sont tenus de la même manière. Quant aux coiffures, elles se ressemblent d'aspect ; un bourrelet d'étoffe à Babylone, des cheveux tordus en Roumanie. La comparaison des clichés rend inutile l'énumération des autres points de contact. M. de Longpérier, dans une courte notice qui accompagne la gravure du monument chaldéen [1], y soupçonnerait une effigie

[1] Voy. *Musée Napoléon III*, pl. 2. Cette statuette, qui appartient aux collections du Louvre, est en albâtre dur ; on l'a trouvée près de Bagdad. « Elle ne présente, dit M. de Longpérier, aucune trace de décadence, et doit être attribuée à l'ancien

royale à cause du diadème. Est-ce d'ailleurs un diadème? je reconnais là tout aussi bien un simple bandeau destiné à retenir les cheveux. Au reste pourquoi la déesse universelle, la *Magna Mater*, ne serait-elle pas décorée des insignes de la souveraineté? Une idole en bronze, exhumée à Ninive — à coup sûr Artémis Nanæa — serre également une *ampulla* contre sa poitrine, et



Idole ninivite en bronze (d'après M. Place).

sa coiffure pourrait être à la rigueur une espèce de couronne [1]. Cette manière de porter le vase en Mésopotamie n'appartenait pas au vulgaire [2]; symbole de la puissance, elle caractérisait les divinités ou les rois déifiés. Parmi les terres cuites trouvées dans les

empire babylonien. Si l'on cherche un point de comparaison parmi les monuments égyptiens, c'est avec ceux des dynasties antérieures à Ramsès II qu'on pourra constater certaines analogies. »

[1] Place, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 73, fig. 10. Musée du Louvre.

[2] Voy. la statuette babylonienne, en bronze, d'une jeune fille nue jusqu'à la ceinture et vêtue d'un simple *dhoti* couvert d'inscriptions cunéiformes, où M. Oppert lit le nom du roi Koudour-Mapouk. Celle-ci porte une écuelle sur sa tête rasée en signe d'esclavage. C'est, dit M. de Longpérier, la plus ancienne représentation humaine en métal que l'on ait rencontrée sur les bords de l'Euphrate, non loin de Bagdad. *Musée Nap. III*, pl. I, fig. 1.

fouilles de la Chaldée (Musée du Louvre), on rencontre des statuettes de femmes vêtues d'une robe talaire, garnie de quatre rangs de franges à la babylonienne, statuettes d'un style assez rude, que signale une *ampulla* tenue par le fond et par le col [1]. Leur tiare, leur voile, leur spécialité d'ex-voto funèbres, interdisent d'y voir autre chose que des effigies sacrées. Un vase semblable apparaît à Ninive, dans les mains de Sargon : or les deux statues




Statue de Sargon ; albâtre (d'après M. Place).

en albâtre, dont une seule est ici reproduite, se distinguent par une tiare à cornes et un caractère architectural, démontrant qu'elles furent érigées après la mort et l'apothéose du célèbre monarque [2].

Si de l'Euphrate nous marchons à l'Occident, en traversant la mer, l'île de Chypre à son tour nous offrira une image en terre

[1] L. Heuzey, *Les terres cuites babyl.*, p. 6. L'auteur se borne à mentionner ces monuments, mais je les ai vus en original.

[2] Place, *ouv. cit.*, pl. 31 bis.

cuite de la *femme au vase* (v. p. 145, fig.), image où j'ai voulu reconnaître la grande divinité tellurique de l'Asie. Quant à la figurine d'albâtre que je donne pour mémoire, elle est de style grec; on peut y voir une Aphrodite, sinon une gracieuse fantaisie d'artiste [1].



Statuette en albâtre (d'après M. di Cesnola).

Il en est autrement de la bractée en or que M. Schliemann a recueillie dans une tombe à Mycènes. Destinée à être cousue sur un vêtement, cette pièce gisait en compagnie d'ornements de même nature (mammifères, oiseaux, mollusques) parmi lesquels se trouvaient deux types d'Aphrodite accostée de colombes [2]. Le caractère religieux des bractées ayant été suffisamment établi au chapitre précédent (§ V), il est inutile d'y revenir; la vieille femme en jupe à paragaudes, une *ampulla* sur le giron, que le lecteur a devant lui, appartient à la catégorie des personnages décrits ci-dessus; c'est une effigie de la déesse tellurique orientale importée en Argolide par les fondeurs nomades.



Bractée en or (d'après M. Schliemann).

[1] Cesnola, *Cyprus*. pl. XVIII.
[2] *Mycènes* p. 262, fig. 273.

L'Espagne va aussi fournir son contingent à mon étude sur les *Porte-vases;* mais ici la question prend une tournure délicate qui m'engage à laisser d'abord la parole à M. le Dr Henszlmann.

A l'Exposition universelle de Vienne (1873), dans l'annexe de l'Espagne, on a pu voir quinze statues en plâtre, dont chacune pressait, d'une ou des deux mains, une coupe contre son corps à l'endroit de la ceinture. A côté, il y avait un livre qui nous apprit la place et le temps de la trouvaille des originaux en pierre. Le titre de cet ouvrage est: *Memoria sobre las notables escavaciones hechas en el Cerro de los Santos, publicada por los PP. Escolapios de Yecla*, Madrid, 1871.

Les habitants de Yecla (Murcie) appellent ces sculptures des *statues de saints*, d'après le nom de la colline où les fouilles se continuent systématiquement, et les PP. Esculapiens supposent que c'est là l'emplacement de l'ancienne Altea, capitale de la Bétique, détruite par les Carthaginois. D'après l'opinion de ces Religieux, les statues seraient des Saints, la coupe serait un calice, et le *cerro* entier un sanctuaire, *adoratorio.*

Or le style des figures n'est pas archaïque, mais visant à l'archaïsme [1]; il faut donc les classer après les guerres puniques, au temps de la domination romaine ; en outre la plupart des statues de Yecla ne représentent pas des hommes mais des femmes ; enfin les effigies analogues qui se trouvent en d'autres pays sont des monuments funéraires...

Le vêtement est en général à l'antique; mitre, voile tombant sur les épaules ou manteau à capuchon, double tunique. La parure consiste en colliers, bagues et boucles d'oreilles... Les mitres, qui sont colossales, n'ont décidément rien d'antique; les tuniques et la chaussure pourraient être nationales; les draperies ont une prétention à l'archaïsme [2].

Les *Saints* de Yecla ont aussi paru à l'Exposition de Paris en 1878; ils y occupaient une place considérable dans la galerie des Sciences anthropologiques; on a ourdi autour d'eux la conspiration du silence, puisque le catalogue officiel ne les mentionne pas [3]: moi-même, après les avoir scrupuleusement examinés, je n'ose me prononcer catégoriquement sur leur compte. Ces moulages n'ont rien de commun avec les stèles funéraires gallo-romaines,

[1] *Archaischer, archaisirender,* dans le texte allemand.

[2] *Congrès anthrop etc.*, Budapest, t. I, p. 503 et 504.

[3] V. *Catal. spécial de l'Expos. des sciences anthrop.*, p. 78 et 79, ESPAGNE.

trouvées à Luxeuil, stèles qui paraissent se relier directement au caractère, religieux peut-être, mais assurément curatif des eaux. Quelques-uns des personnages, hommes ou femmes, qui illustrent les pierres tombales de la Franche-Comté, tiennent bien à deux mains une *ampulla* serrée contre leur poitrine; mais la majorité, munie d'un gobelet et d'une *situla* ou d'une cruche, écarte toute idée de symbolisme et accuse de vulgaires buveurs d'eaux minérales, décédés au milieu d'une cure [1].

Le sexe féminin domine à Yecla; nos statues *porte-vases* espagnoles vont défiler sous les yeux du lecteur : on n'est jamais trop renseigné quand il s'agit de pièces sujettes à contestation.

**I. Femme encapuchonnée dans un ample *birrus*; robe plissée à double étage; gobelet cylindrique à pied très bas [2].**



**IV et V. — Statues de Yecla (d'après M. Henszlmann).**

[1] Voy. Ernest Desjardins, *Les monum. des thermes romains de Luxeuil*, ap. *Bull. monum.*, Ve sér., t. VIII, 1880, p. 5 à 17. fig.

[2] Henszlmann, *Congrès anthrop.*, loc. cit., p. 505, fig. 4; *Zur Kunst der Gothen*, loc. cit., p. 129, fig. 4.

II. Femme coiffée d'une énorme *mitra* ronde, analogue au bonnet des paysannes du Poitou ; sous la *mitra*, une calotte festonnée. Les traits du visage sont orientaux, je dirai plus, syriens [1].

III. Femme coiffée d'une haute *mitra* plate et évasée ; cheveux tressés pendant sur les épaules ; riche collier ciselé ; manteau [2].

IV. Femme coiffée comme la précédente ; la *mitra* est chargée de caractères incertains, offrant les signes d'une addition fantaisiste. Voile relevé ; collier tressé à médaillon ; kaftan ; tunique de dessus chevronnée ; robe plissée ; gobelet polygonal. Physionomie syrienne.

V. Femme en *tchartchaf* rehaussé aux épaules d'un croissant et d'un soleil ; cheveux tressés ; collier à pendeloque en forme de fleur d'iris ; robe d'étoffe à ramages garnie de hauts volants superposés ; gobelet cylindrique [3].



VI. — Statue de Yecla (d'après M. Henszlmann).

[1] *Congrès*, loc. cit., fig. 6 ; *Zur Kunst etc.*, p. 130, fig. 6.
[2] *Congrès* et *Zur Kunst*, loc. cit., fig. 5.
[3] *Congrès*, loc. cit., fig. 1 et 2 ; *Zur Kunst*, p. 128, fig. 1 et 2.

VI. Majestueuse figure de femme voilée ; longues tresses pendantes ; plusieurs étages de chaînettes et de torsades sur le buste. Ample manteau descendant jusqu'aux pieds ; double tunique ; ceinture frangée à larges bouts formant des plis réguliers et terminés par des glands. Gobelet cylindrique [1].

VII Femme voilée debout ; longue robe de tournure antique. Au-dessus du gobelet, un bouc ; à droite et à gauche, le soleil et la lune, mutilés vraisemblablement par l'animal.

VIII. Femme voilée debout ; collier ; costume visant à l'antique. De la main gauche elle tient un vase ; la droite repose sur sa poitrine, l'index étendu.

IX. Gobelet dans la main droite ; la gauche pend le long du corps. La tête manque.

X. Statuette de femme vêtue à l'antique ; collier ; vase tenu à deux mains ; curieuse coiffure d'où s'échappent des rayons.

XI. Fragment sur lequel on voit encore un gobelet tenu à deux mains.

XII. Groupe de figures ; à droite un homme debout, tête nue ; à gauche une femme voilée et drapée ; ils tiennent un vase entre eux deux.

XIII. Prêtre à physionomie grimaçante ; le vase, porté dans la main droite, est recouvert par la main gauche. Les oreilles du personnage sont énormes ; leurs points d'attache, placés très haut, rappellent les monuments égyptiens.

XIV. Femme voilée. Gobelet dans la main droite ; dans la gauche, un globe pédonculé, divisé en quatre par deux lignes croisées. Collier.

XV. Femme debout, analogue à la précédente ; vase tenu à deux mains contre la poitrine.

XVI. Femme voilée debout ; costume à prétentions antiques. Sur le gobelet qu'elle tient à deux mains, on en voit un autre aplati ; la draperie ne prendrait pas cette forme [2].

Que d'habiles faussaires copient des ivoires précieux comme le *Diptychon Leodiense* [3] ; qu'ils fabriquent des armes du Moyen-Age, des bronzes préhistoriques ou des poteries américaines ? on

[1] *Congrès*, loc. cit., fig. 3; *Zur Kunst*, p. 129, fig. 3.

[2] *Zur Kunst etc.*, p. 130.

[3] En vertu d'un jugement, la contrefaçon du *Diptychon Leodiense* est gardée sous clef au Musée de la Porte de Hal, à Bruxelles, où on me l'a récemment montrée. Je crois qu'on ferait mieux de l'exposer en avertissant le public, car c'est un véritable chef-d'œuvre.

le comprend. Ces objets, de petites dimensions, d'un transport facile, trouvent souvent des acquéreurs, et ils peuvent faire gagner de l'argent à leur auteur, quand ils ne le mènent pas sur les bancs de la Police correctionnelle. Mais des statues en pierre, fort lourdes, passablement laides, ayant un intérêt local très limité, quel malheureux aurait voulu passer son temps à les sculpter? Quels efforts d'imagination érudite, employés en pure perte pour empreindre l'œuvre d'un cachet archaïque ; que de patience pour donner, à des morceaux intentionnellement brisés, l'aspect de fragments antiques? On hésite : et, malgré les doutes qui m'assaillent, j'ai peine à récuser l'authenticité des monuments de Yecla. Peut-être on les a retouchés, une inscription y a été ajoutée? Pour constater le fait, il faudrait recourir aux originaux. Qui les a étudiés? l'auteur du livre explicatif. Cet ouvrage serait-il une mystification complétant une première fraude?

Situé à environ 80 kilomètres de la Méditerranée, au sein d'une fertile vallée, dans une région minière, riche en or, argent, mercure et alcali [1], l'emplacement actuel de Yecla fut à coup sûr l'un des points de la Bétique occupé jadis par les Phéniciens et les Carthaginois. Ces étrangers laissèrent parmi les indigènes,

[1] El clima calido, seco, pero fertilissimo en la producion de trigo, cebada, vino, miel, azeite, pescados, ganado, aves, todo genero de frutas, legumbres, arroz, y caças: minerales de oro, plata, azogue, yervas, barrilla y sosa. Rodrigo Mendez Silva, *Poblacion general de Espana*, fol. 232, r.; in-fol., Madrid, 1645. — « Les veines métallifères, connues et fouillées jadis, se comptent par centaines dans les montagnes du littoral de Murcie et de Valence. » Él. Reclus, *Nouv. géogr. univ.*, t. I, p. 785. — Yecla (*Yekuzaoo*). Sur son territoire « on voit les ruines d'un château-fort nommé *Arabinejo* et les vestiges d'une cité (*una ciudad en Marispparra*) où l'on a déterré des vases, urnes et jarres (*tinajas*) remplies de cendres; des monnaies impériales; des inscriptions de Septime Sévère et de Gallus..... Il y a aussi (aux environs) les arrasements d'une église catholique antérieure à l'invasion des Maures; au siècle passé, on y exhuma une image de la Sainte Vierge et un crucifix entre deux anges, le tout en pierre. On conserve aussi une infinité de médailles trouvées dans ces décombres, l'une desquelles serait contemporaine de la fondation de Rome. » Don Seb. de Minano, *Diccion. geogr. estadist. de Espana*, t. X, p. 49; Madrid, 1828.

avec lesquels ils contractaient évidemment des unions, des traces de leurs cultes, de leurs mœurs et de leurs coutumes, traces qui, infusées par le sang, ne s'effacèrent jamais entièrement sous la pression romaine. Or, que voyons-nous sur les effigies murciennes? des symboles religieux, des vêtements, des bijoux, des types de physionomies, plus ou moins syro-phéniciens. Une frappante analogie règne entre notre figure V (p. 313) et la terre cuite cypriote, reproduite à la page 145. Quant à notre fig. VI (p.314), elle peut avoir un aspect karolingien; mais, en s'habillant, les épouses des chefs barbares, à l'exemple des dames byzantines, suivaient plutôt les modes asiatiques que les anciennes traditions romaines.

Quoi qu'il en soit, j'admettrai avec M. Henszlmann l'existence de rapports sensibles entre les statues de Yecla et la figurine de Pétrossa, en ajoutant aux observations de mon savant confrère, que tous ces monuments dérivent d'une même conception mythologique venue de la Chaldée et de l'Assyrie.

Je mentionnerai seulement pour mémoire trois informes blocs de pierre, trouvés près de Bamberg. On y distingue l'image grossière d'un homme barbu à longues moustaches, vêtu d'une robe talaire; ses mains ramenées sur l'épigastre ne tiennent rien en apparence, mais leur position rappelle évidemment l'attitude de nos personnages *porte-vases* [1].

[1] Lindenschmit, *Die Alterthümer uns. heidnischen Vorzeit*, t. II, liv. 2. pl. 5. Les n$^{os}$ 1 et 2 mesurent en hauteur 5 pieds bavarois (environ 1$^{m}$ 60$^{c}$), le n$^{o}$ 3 n'atteint que trois pieds (0$^{m}$ 95$^{c}$ à peu près). D'après M. le D$^{r}$ Haupt, de Bamberg, ces statues sont en marne irisée sablonneuse (*Oberkeupersandstein*), que l'on trouve près d'Altenburg et dans les brèches de Suède (*Schwedenbrüche*) de la forêt de Michelsberg. La pierre des n$^{os}$ 1 et 2 est à gros grain, remplie de fer oxydé géodique qui, dissous en partie, a laissé des cavités; le n$^{o}$ 3 est à grain fin. Le travail ne fut pas exécuté à l'aide d'instruments de fer; les blocs ne sortent pas d'une carrière, ils étaient vraisemblablement erratiques. Les intailles et les enfoncements sont égrugés, car ils sont lisses au toucher. La surface de la pierre, généralement très inégale, est couverte de creux déterminés par l'efflorescence du ferret. *Ibid.*, Expl. de la pl.

En remontant vers la Mer du Nord, nous rencontrerons aussi le *porte-vase,* mais dans des conditions particulières. Une urne déterrée à Kaiserberg, aux portes d'Itzehoe (Holstein, non loin de l'Elbe) renfermait un couteau de bronze dont le manche offre une figure humaine entièrement nue, sauf une calecon très court



Couteau de bronze d'Itzehoe (d'après M. Engelbardt).

(*subligaculum, subligar,* διάζωμα), fixé autour des reins par une corde. Un double collier de perles orne le cou; de longs brassarts, d'un modèle usité à l'époque du bronze, couvrent l'avant-bras tout entier. Au bas des jambes, on voit une série de περισφύρια superposés. Aux oreilles, qui ont la forme d'une anse, pendent d'é-

normes anneaux mobiles. Les cheveux, divisés en mèches régulières, sont maintenus au sommet de la tête par un étroit bandeau. Les mains tiennent, serrée contre l'hypogastre, une profonde gamelle, obliquement penchée en dehors [1]. Le type facial est très curieux : visage plat, grande bouche, machoires saillantes, menton en galoche, nez camard. Sauf les brassarts, bien connus en Danemark [2], rien n'est septentrional dans notre maigre figure, chez qui une légère saillie de la poitrine accuserait le sexe féminin. La modicité du costume, incompatible avec les climats froids, fait soupconner une origine méridionale que confirmeraient au besoin les traits de la physionomie. Dans quelle catégorie faut-il classer une image qui, d'ailleurs, n'était pas isolée en Holstein [3]? Parmi les monuments antiques, la statuette cypriote d'albâtre, reproduite page 311, montre une certaine analogie d'attitude avec la figurine d'Itzehoe, mais elle en diffère à beaucoup d'égards et l'on n'est pas assez édifié sur son compte. Avons-nous ici une divinité ou une esclave? telle est la question à résoudre.

Le manche d'un autre couteau de bronze, exhumé d'un tumulus, à Javngyde, près Skanderborg (Jutland), est amorti par une tête de femme coiffée d'un diadème de perles; de chaque tempe saillit une anse munie d'un grand anneau [4]. Là se bornent les rapports à signaler entre les types humains exprimés sur les ustensiles du Jutland et du Holstein; les traits du premier sont européens tandis que ceux de l'autre sont exotiques [5]. Le musée de Copenhague possède encore l'anse d'un vase de bronze représentant un éphèbe vêtu du *subligaculum*, collier au cou, couronne

[1] Worsaae, *Nordiske oldsager*, p. 35, fig. 166. Engelhardt, *Statuettes romaines et autres objets d'art etc.*, p. 70, fig. Copenhague, 1872.

[2] *Nord. olds.*, p. 57, fig. 261.

[3] D'après les *Ant. Annaler*, IV, 248, un couteau semblable aurait été découvert sur un autre point de la même région.

[4] Engelhardt, *Statuettes etc.*, p. 70. pl. IX, fig. 2.

[5] La face allongée et le rendu de la tête jutlandaise rappellent un bronze de Tibère Constantin (578 à 582) : voy. Sabatier, *Monn. byzant.*, t. I, pl. 23, fig. 7.

en tête; malheureusement on n'a pas la certitude que l'objet soit de provenance danoise [1], et d'ailleurs il est évidemment l'imitation barbare d'un original antique, quelque saltimbanque (*cernuus*, κυβιστητήρ), tels qu'on en voit sur divers monuments [2].

A mon humble avis, la figurine d'Itzehoe, qui n'a rien à démêler avec les arts de la Grèce ou de Rome, ne représente pas une esclave — elle serait moins succinctement costumée sous un climat brumeux; — pas davantage une bateleuse — les lourdes parures qui chargent ses jambes, ses bras et sa tête, nuiraient à la souplesse obligatoire des mouvements. Ces deux attributions écartées, reste l'idole, et une idole chamite venue à la suite des importateurs du bronze. Un lien probable existe entre les statuettes du Caucase, de Bologne et d'Itzehoe; il doit également rattacher la dernière au symbolisme religieux des *porte-vases* dont nous avons provisoirement placé les débuts en Chaldée, mais qui va encore être signalé dans d'autres régions lointaines.

Hérodote dit qu'Hercule eut d'Echidna trois fils, et que le héros, en quittant la Scythie, désigna pour être roi du pays celui d'entre eux qui pourrait bander l'arc de son père et mettre sa ceinture d'où pendait une coupe d'or. Scythès, le plus jeune, mena l'entreprise à bonne fin, et le peuple scythe, à qui il imposa son nom, adopta, en mémoire de l'événement, l'usage d'avoir une coupe attachée à la ceinture [3]. Or, sur la zone immense qui s'étend de la Russie méridionale au haut Iéniséi, on a rencontré des statues tombales, figurant des personnages porte-vases, statues dont le nom populaire, en slave, est *kamennya baby* (femmes de pierre). La première mention de ces curieux monu-

[1] *Statuettes etc.*, p. 71 et 72, fig. 8.

[2] Caylus, *Rec. d'antiq.*, t. III, pl. 24, 2; t. IV, pl. 86, 1. *Museo Borbon.*, VII, pl. 58. Gerhard, *Berlin. ant. Bildwerke*, n° 1454. Tischbein, *Vases d'Hamilton*, II, pl. 60. A. de Longpérier, *Bronzes ant. du musée du Louvre*, 613 et sq. Saglio, *Dict des antiq.*, CERNUUS, fig. 1324 à 1328.

[3] IV, 8-10. Ζωστῆρα ἔχοντα ἐπ'ἄκρης τῆς συμβολῆς φιάλην χρυσέην. — ἔτι καὶ ἐς τόδε φιάλας ἐκ τῶν ζωστήρων φορέειν Σκύθη.

ments se lit dans les chroniques russes qui en parlent à l'année 1225 ; elles les attribuent aux Polovtzes ou Koumanes, et elles disent que le Tartare Hamabeg, s'étant retiré au milieu des kourganes des Polovtzes, y fut mis à mort par ce peuple belliqueux [1]. Guillaume de Rubrouck, ambassadeur de saint Louis auprès de Batou Khan, en 1253, s'accorde avec les écrivains russes.

Je n'ai pas appris que les Tartares enterrent leurs morts avec leurs trésors. Les Comans élèvent un grand tertre sur leurs morts, et, sur ce tertre, une statue, la face tournée vers l'Orient, une coupe à la main, à la hauteur du nombril [2].

Un savant hongrois, M. Toldy, résume ainsi les termes de la distribution des kourganes chargés de *kamennya baby*.

Les kourganes sont nombreux entre le Don et le Pruth, là ou demeuraient les Scythes au temps d'Hérodote, et encore plus drus dans les plaines de Kertch, où nous trouvons les Khazares au Moyen-Age. Rodozicki fixe leurs limites au Dnièpr, au Don, au Kouban et au Térek. Selon Koppen, les Scythes d'Hérodote couvrirent la contrée de kourganes ; selon Pallas, Güldenstedt et Klaproth, les kourganes abondent entre le Dnièpr et le Don ; ils sont plus rares au-delà du Don, dans le Caucause septentrional, sur le Kouban, le Térek, le Kouma et les tributaires de ce dernier fleuve : on remarquera toutefois que Pallas en signale également sur les bords de l'Iénisséi, de l'Irtisch et de la Samara, mais, ici, ils sont moins nombreux et moins denses. Jerney nie l'existence des kourganes au sud de la Crimée, néanmoins Koppen affirme résolument que l'on en voit aussi aux alentours de Bachtchisarai. Le même Jerney place la région des kourganes entre le Dnièpr et le Don, de Kharkov à la Crimée.

Cet aperçu nous montre les contrées qu'aux très anciennes époques habitèrent les Scythes, les Koumanes, les Khazares, et, pendant un laps de temps plus ou moins long, les Hongrois et autres Ougriens, par conséquent les Finnois septentrionaux [3].

[1] Henszlmann, *Zur Kunst der Gothen*, p. 134.

[2] *Récit du voy. de Guill. de Rubrouck*, trad. L. de Backer, p. 37. Comani faciunt magnum tumulum, et erigunt ei statuam versa facie ad Orientem, tenentem ciphum ad umbilicum. *Rec. des voy. et des mém. etc.*, t. IV, p. 237; Paris, 1839.

[3] *Politikai Hétilap* de M. le baron Eotvos, 1866, nº 22; d'après la trad. allemande de M. Henszlmann, *Zur Kunst etc.*, p. 134.

En définitive, Pallas et Klaproth attribuent les monuments où sont érigées des *kamennya baby* aux Huns ; M. d'Eichwald aux Koumanes, aux Bulgares et aux Scythes ; Radozicki aux Mongols : Güldenstedt les tient pour slaves ; Jerney pour hongrois. Les Goths seuls, ajoute M. Henszlmann, manquent à l'appel au milieu de tant d'opinions diverses, bien qu'ils aient aussi habité longtemps les contrées dont il s'agit [1].

A l'Exposition universelle de Paris, en 1878, la Société impériale des Amis des sciences naturelles de Moscou avait envoyé les moulages en plâtre colorié de huit *kamennya baby*, figures humaines grossièrement ébauchées, dont plusieurs étaient colossales ; elles proviennent de la Russie méridionale et remontent aux époques préhistoriques [2]. Dubois de Montpéreux a publié quatorze statues de la même région ; celles que nous allons reproduire diffèrent des précédentes [3].

N° 1, jeune homme imberbe ; bonnet conique en fourrures (ἀλωπηκίς), spécial aux peuples du Nord ; collier de perles ; tunique ouverte de l'hypogastre aux genoux, et munie aux épaules d'un *superhumerale* analogue au vêtement liturgique usité chez les anciens évêques du Rhin [4] ; hautes bottes couvrant la jambe entière. Ses bras sont allongés ; ses mains tiennent un gobelet cylindrique.

N° 2. Femme en tunique courte, serrée à la taille ; collier de perles ; coiffure ressemblant un peu au *casque à mèche* (bonnet de coton) normand ; jambes à l'état rudimentaire, vase oblong, rétréci au goulot.

N° 3. Ici le type jaune, déjà pressenti sur les n°s 1 et 2, s'accentue d'une manière incontestable. Face large, petits yeux bridés, longues moustaches, costume tartare : à la ceinture pendent

[1] Loc. cit.

[2] D. Anoutchine, *Expos. des sciences anthrop.; Soc. imp. des Amis des sciences natur. de Moscou*, p. 24 ; in-8°, Paris, 1878.

[3] *Voyage autour du Caucase*, Atlas, série IV, pl. 31 bis, fig. 3, 15 et 8.

[4] Voy. F. Bock, *Geschichte der liturg. Gewænder*, t. II, pl. 26 et 27.



1, 2. — *Kamennya baby* de la Russie méridionale.
(D'après MM. Dubois de Montpéreux et Henszlmann.)

une clochette, un arc et un carquois en miniature. Les plaques ou fibules du *superhumerale* comportent un ornement cruciforme; le gobelet est cylindrique [1].

[1] Cette statue a été découverte en 1820 dans le village de Konskye Rasdory. Gouv. de Kharkov (Petite Russie); la tête seule mesure $0^m\ 36^c$ de haut. J'en fais la description d'après une photographie qui m'a été donnée par M. Filimonov, car les détails du cliché laissent un peu à désirer. De ce savant, me sont encore venues les reproductions de trois autres *kamennya baby*, également trouvées en 1820 : une, entre Pereyaslav et Kherson ; deux, aux environs de Taganrog. Toutes tiennent un gobelet cylindrique. La première, un homme barbu à moustaches et nez camard, est un Mongol coiffé du bonnet fourré. La seconde, imberbe, même type, a un bonnet pareil. La troisième, qui semble être une femme, est nue jusqu'à la ceinture; elle a sur la tête un chapeau pointu, à larges bords striés, d'où pend un voile : sa face est démesurément élargie.

M. Jerney, qui publia en 1851 la relation de son voyage dans la Russie méridionale, à illustré ce livre de plusieurs dessins de *kamennya baby* pris au musée d'Odessa. Toutes ces figures ont des gobelets cylindriques, des bonnets fourrés ovoïdes et de longues moustaches. Notre n° 4, emprunté à l'ouvrage du savant hongrois, diffère très peu du n° 3, mais le contour du visage, ainsi qu'on le voit, est beaucoup plus régulier. Il est vrai que M. Jerney, poursuivant un objectif systématique, a pu être amené à trouver autre chose que ce qui existe réellement [1].



3, 4. — *Kamennya baby* de la Russie méridionale.
(D'après MM. Dubois de Montpéreux, Jerney et Henszlmann.)

J'ai encore à signaler quatre *kamennya baby* de la Russie méridionale. D'abord un homme imberbe, visage rond, physionomie triste; il a le bonnet fourré ovoïde et le *superhumerale* ; une bourse pend à sa ceinture; l'objet qu'il tient est-il un anneau

[1] Jerney Janos, *Keleti utazasa*, pl. 1 et 2; 2 vol. in-4°, Pest. Henszlmann, *Zur Kunst etc.*, fig. 10 à 17; *Étude sur l'art goth.*, fig. 10 à 18.

ou un vase fruste? Ensuite un homme, l'air également maussade; même coiffure que le précédent; *superhumerale;* justaucorps galonné; sur la jupe, une croix à longue hampe et un sautoir. Gobelet cylindrique. Deux femmes sont infiniment plus extraordinaires que les hommes. La première est vêtue d'une tunique montante galonnée; une bourse et un miroir sont accrochés à la ceinture; un collier à triple rang, ambre ou corail dégrossi, entoure le cou. Les traits sont mongols avec un léger mélange de sang iranien. La chevelure disparaît sous un casque de métal ou d'étoffe brodée que recouvre un petit chapeau de feutre à bords retroussés, d'où sort un voile tombant sur le dos. Gobelet cylindrique. Bien qu'elle soit passablement fruste, la seconde femme n'en offre pas moins des détails intéressants. Le gobelet, très évasé, a la forme d'un cône tronqué; le visage, aux pommettes saillantes, est plus large que long; menton court et aigu. Sur la tête on voit une sorte de mortier, étranglé par le milieu, et dont les bords abaissés déterminent une pointe sur le front; voile. Somme totale, il faudrait peut-être recourir à certaines modes européennes de la fin du XVI$^e$ siècle, pour trouver des similaires à l'accoutrement asiatique de nos *vieilles dames* de pierre [1].

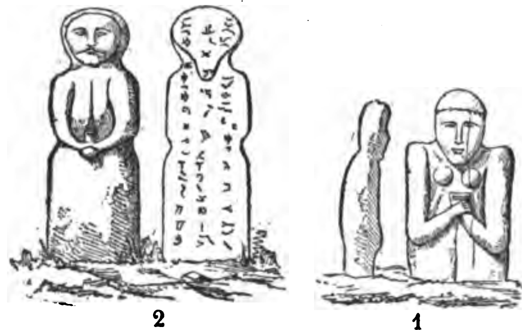
Quelques lignes d'un écrivain, scrupuleux et à coup sûr impartial, compléteront les renseignements qui viennent d'être présentés au lecteur.

Un grand nombre de buttes étaient signalées jadis par des statues grossières, où les générations postérieures ont vu de vieilles femmes — d'où le nom de *baba* donné à ces effigies et celui de *babovati* donné aux tertres eux-mêmes — et rappelant plutôt, d'après l'opinion générale, le type mongol que celui des Slaves..... Il n'est guère plus de kourgans dont le sommet porte encore cette idole terminale; presque toutes ont été brisées ou déplacées pour servir de bornes aux routes ou d'ornements dans les jardins. Pourtant, si l'on en croit la tradition locale, la *baba* s'enracinait

[1] Aspelin, *Antiq. du nord finno-ougrien*, p. 48, fig. 372 à 375; d'après le *Compte-rendu du Congrès archéol. de Moscou*, 1872, en russe.

fortement au sommet du monticule, et il ne fallait pas moins de dix bœufs robustes pour l'emporter, tandis qu'un simple attelage suffisait pour la ramener : elle semblait marcher d'elle-même pour remonter sur la butte. La vénération des paysans est grande pour ces statues : les mères leur amènent les enfants malades de la fièvre, s'agenouillent devant elles, les embrassent, leur offrent du blé et des pièces de monnaies [1].

Transportons-nous maintenant bien loin vers l'Est, sur les bords du haut Iénisséi ; nous allons y rencontrer les mêmes figures sous une forme relativement plus grossière et plus primitive, toutes marquées au type jaune, mais pouvant se relier d'une manière directe à certaines effigies méridionales. A Minoussinsk, une femme à mi-corps, sans bras, vêtue du *birrus*, seins ronds et proéminents, rappelle vaguement les idoles babyloniennes (v. p. 253, fig.) ; l'analogie est encore mieux établie par un bas-relief très fruste où l'on distingue néanmoins une femme nue dont la main gauche presse une gorge saillante [2]. A Tscharysch, dans un bloc




*Kamennya baby* de la Sibérie.
1, Tscharysch. 2, Abakansk. (D'après M. Aspelin.)

[1] Él. Reclus, *Nouv. géographie univ.*, t. V, p. 492 et 493. Zabeline, *Hist. de la vie russe*, I, et Tchoujbinskiy, *Visite à la Russie du sud* (en russe). L'auteur, il est vrai, ne mentionne pas les *kamennya baby* qui trouvèrent un asile dans les musées, mais comment s'arrêter à deux douzaines de monuments sauvés, quand plusieurs centaines ont été brisés ou dénaturés !

[2] Aspelin, *Antiq. etc.*, fig. 331 et 332, d'après le *Compte-rendu du Congrès archéol. de Moscou*, 1872. La statue tronquée mesure en hauteur 1m 23c ; le bas-relief, 2m 10c.

rudement équarri, on a taillé le buste d'une jeune fille ayant un gobelet cylindrique. A Abakansk, un homme à fines moustaches, enveloppé des pieds à la tête d'une robe à capuchon, tient une *ampulla* posée sur ses genoux. Par derrière sont tracés des caractères où, avec quelque bonne volonté, on trouverait du phénicien, du grec, et aussi du pehlevi [1] ?

En examinant le petit guerrier de Barnaoul (v. t. II, p. 338, fig.), je n'éprouve aucun scrupule à affirmer la parenté de nos *porte-vases* sibériens et de leurs similaires mésopotamiques. Du fond de la Chaldée, l'ustensile symbolique aurait gagné l'Iénisséi, d'où il se serait acheminé vers l'Ouest en compagnie des migrations; à moins qu'il n'eût fait le chemin inverse. Les monuments, que nous avons suivis de la Mer Noire au lac Baïkal, appartiennent à des époques et à des peuples distincts ; un caractère archaïque tranché leur manque absolument, et l'on n'en peut attribuer l'origine au mythe de Scythès. Le *poculum* d'Hercule était suspendu à la ceinture, et non placé sur la poitrine ou sur les genoux. On sait d'ailleurs quelle est la forme des coupes à boire des Barbares et la manière dont on les accrochait à l'aide d'une boucle, puisque le trésor découvert à Gross-Sz-Miklos (Hongrie) en contenait (v. chap. XI). Il n'y a rien de commun que l'usage entre les écuelles plates des Goths et les gobelets ou les *ampullæ* de nos statues, meubles fort incommodes à porter sur soi.

D'après Pallas, les Tartares posent un gobelet sur la tombe des défunts ; le jour anniversaire du décès, les parents s'y rassemblent ; on pleure d'abord, puis on fait un repas où tous les convives boivent dans le vase funéraire [2]. Un lien intime rattache à coup sûr la cérémonie tartare aux effigies *potérophores ;* la pre-

[1] Aspelin, *ouv. cit.*, fig. 333 et 335. Le n° 1 est emprunté aux Antiquités sibériennes de Spassky, publiées dans les *Actes de la Soc. imp. de géogr. de Saint-Pétersbourg,* t. XII (en russe) ; le n° 2 est tiré de l'ouvrage de Ph. von Strahlenberg, *Der nœrdl. und œstl. Theil von Europa und Asia ;* Stockholm, 1730. L'inscription me semble quelque peu fantaisiste, mais je n'ai pas à la discuter.

[2] *Voyages*, t. V, p. 30 et 31.

mière dérive des secondes, dues elles-mêmes à une tradition si antique qu'on en aurait perdu la trace. Cette tradition est-elle purement chaldéenne et n'en pourrait-on chercher la source ailleurs ? L'urne cloisonnée, reproduite t. II, pl. V, fig. 1, sert d'appui à Krishna qui, du bras droit, la ramène contre sa poitrine; or Krishna, huitième incarnation de Vishnou, dieu conservateur de la création, apparaît dans la mythologie hindoue comme un personnage très enclin aux passions amoureuses [1], et les attributs qui l'environnent symbolisent la force productrice. Ici l'Inde a-t-elle précédé ou suivi la Chaldée? De plus savants répondront à ma question.

Le Mexique eut aussi ses idoles *porte-vases* antérieurement à la domination aztèque. J'ai vu naguère une série de statuettes zapotèques représentant un personnage monstrueux, accroupi, tête et oreilles énormes. Il est coiffé du *modius* et il tient sur son ventre un gobelet pyriforme à lèvre en ressaut [2]. Dans les effigies *potérophores*, l'art varie selon les milieux d'exécution, mais, mâles ou femelles, l'idée première qui les enfanta est toujours facile à saisir : la puissance créatrice, la vie, la fertilité d'abord; puis le pouvoir souverain; enfin la richesse privée. Chez les peuples asiatiques, une nouvelle doctrine religieuse ou philosophique se borne à effleurer l'épiderme des anciennes routines, elle en atteint rarement le vif. Le fait de la veille reparaîtra le lendemain, uniquement parce qu'il a existé depuis la naissance de la société où il se manifeste. Polythéistes, chamanistes, bouddhistes, sectateurs de Brahma — les artistes qui fabriquèrent nos *potérophores* ont à coup sûr pratiqué ces divers cultes — eurent le même objectif; seulement, le vase symbolique, attribut divin pour les uns, tomba pour les autres dans le domaine purement terrestre.

Lorsque Lucius, changé en âne par les maléfices thessaliens,

[1] Jacobi, *Dict. mythol.*, p. 273.

[2] Ces idoles appartenaient alors à M. Boban, marchand d'antiquités, 35, rue Du Sommerard, à Paris; elles sont bien authentiques et n'ont pas à redouter l'examen des connaisseurs.

échappe à son dernier maître, le corinthien Thiasus — nom significatif — et cherche un refuge sur les bords du Golfe Saronique, il se purifie dans la mer et prononce l'invocation suivante.

Regina cœli, sive tu Ceres, alma frugum parens originalis, quæ repertu lætata filiæ, vetustæ glandis ferino pabulo, miti commonstrato cibo, nunc Eleusinam glebam percolis : seu tu cœlestis Venus, quæ primis rerum exordiis, sexuum diversitatem generato amore sociasti, et æterna sobole humano genere propagato, nunc circumfluo Paphi sacrario coleris : seu Phœbi soror, quæ partu fœtarum medelis lenientibus recreato, populos tantos educasti, præclarisque nunc veneraris delubris Ephesi : seu nocturnis ululatibus horrenda Proserpina, triformi facie larvales impetus comprimens, terræque claustra cohibens, lucos diversos inerrans, vario cultu propitiaris : ista luce feminea conlustrans cuncta mœnia, et udis ignibus nutriens læta semina, et solis ambagibus dispensans incerta lumina : quoquo nomine, quoquo ritu, quaqua facie te fas est invocare ; tu meis jam nunc extremis ærumnis subsiste [1].

La déesse se montre favorable aux vœux exprimés ; elle apparaît sur la scène et répond en des termes qui concordent avec son costume et ses attributs [2].

En adsum... rerum Natura parens, elementorum omnium domina, sæculorum progenies initialis, summa numinum, regina Manium, prima cœlitum, deorum dearumque facies uniformis : quæ cœli luminosa culmina, maris salubria flumina, inferorum deplorata silentia, nutibus meis dispenso. Cujus numen unicum, multiformi specie, ritu vario, nomine multijugo totus veneratur orbis. Me primigenii Phryges Pessinunticam nominant deûm matrem ; hinc autochthones Attici Cecropiam Minervam ; illinc fluctuantes Cyprii Paphiam Venerem ; Cretes sagittiferi Dictynnam Dianam ; Siculi trilingues Stygiam Proserpinam ; Eleusinii vetustam deam Cererem : Junonem alii, Bellonam alii, Hecatam isti, Rhamnusiam illi ; et, qui nascentis dei Solis inchoantibus illustrantur radiis Æthiopes, Ariique,

[1] Apulée, *Metamorph.*, l. XI, p. 367 et 368, in-12, Paris, 1862.

[2] Une couronne de fleurs ; un disque lumineux, des serpents et des épis sur le front ; une robe multicolore à reflets changeants ; un manteau noir, semé d'astres nocturnes avec un *limbus* orné de guirlandes végétales ; un sistre d'airain ; une *situla* d'or dont l'anse figurait un aspic ; des sandales en feuilles de palmier. Id., *ibid.*, p. 369 et 370.

priscaque doctrina pollentes Ægyptii, cæremoniis me propriis percolentes, appellant vero nomine reginam Isidem [1].

Cet exposé théologique, tel que l'entendait le syncrétisme doctrinal au IIe siècle après notre ère, s'applique parfaitement à la statuette de Pétrossa; je ne préciserai pas exactement le nom qu'on lui donnait, bien que je soupçonne qu'elle s'appelait Artémis-Aphrodite, mais elle représente à coup sûr la Nature, la *Magna Mater*, la déesse de Pessinonte, nettement caractérisée d'ailleurs sur la petite zone immédiate, où l'on voit des lions et le corps d'Attis plongé dans un sommeil léthargique (v. p. 154 et 155). Quant aux ânes, j'ai établi (p. 223) qu'ils étaient spécialement consacrés à Apollon Hyperboréen, divinité dont nous aurons bientôt à nous occuper.

Ainsi que l'ont fait pressentir les conclusions de M. Matz, la scène qui se déroule sur la deuxième zone va nous montrer différentes attributions de la divinité principale, personnifiées en autant de divinités particulières, qu'accompagnent des dieux et des héros topiques, des prêtresses, un initié; l'ensemble forme un cortège d'honneur au *Grand Tout*, dont il atteste la puissance et célèbre les mystères. Apulée décrit une cérémonie analogue; sa narration offerte au lecteur facilitera mes prochains éclaircissements.

Insensiblement les avant-coureurs de la grande procession se mettent en marche; les costumes de chacun, motivés par différents vœux, donnent au cortège un aspect splendide. Celui-ci, ceint d'un baudrier, contrefait le soldat; celui-là, avec sa chlamyde relevée, son *copis* [2], ses épieux, figure un chasseur. Un autre, à pantoufles dorées, robe de soie, bijoux précieux, chevelure postiche sur la tête, démarche traînante, simulait une femme. Un autre, remarquable par ses jambières, son bouclier et son glaive, paraissait sortir d'une école de gladiateurs. Il y en avait aussi un qui, vêtu de pourpre et précédé de faisceaux, jouait au magistrat; un, que son manteau, ses *baxeæ* [3] et sa barbiche de bouc déguisaient en phi-

[1] Id., *ibid.*, p. 370 et 371.

[2] Couteau de chasse.

[3] Sandales d'osier ou de feuilles de palmier.

losophe. On voyait aussi des oiseleurs, reconnaissables à leurs baguettes enduites de glu, et des pêcheurs une ligne à la main. Une ourse apprivoisée, costumée en matrone, était voiturée dans une chaise à porteurs; un singe coiffé d'un bonnet d'étoffe, couvert de la *crocota* [1] phrygienne et tenant une coupe d'or, représentait Ganymède; enfin un âne, sur le dos duquel on avait fixé des ailes, accompagnait un vieillard caduc : ce groupe, parodiant Pégase et Bellérophon, prêtait fort à rire.

Au milieu de ces mascarades populaires qui couraient à droite et à gauche, s'ébranlait la procession spéciale de la déesse tutélaire. Des femmes en robe blanche, heureuses de leurs parures variées, couronnées de guirlandes printanières, jonchaient de fleurettes le chemin suivi par le cortége sacré. D'autres femmes portaient au dos de brillants miroirs retournés, à l'usage de la déesse qui s'avançait. Quelques-unes, munies de peignes en ivoire, gesticulaient des bras et des mains comme si elles arrangeaient la chevelure de leur reine. Il y en avait encore qui, versant goutte à goutte le baume employé dans les festins et différents parfums, en aspergeaient les rues.

En outre une foule nombreuse des deux sexes, armée de lampes, de torches, de cierges et de toute espèce de moyens d'éclairage, venait en aide à la lumière des astres. De suaves concerts de chant, des chalumeaux, des flûtes, remplissaient l'air des plus douces harmonies; un charmant chœur de jeunes gens d'élite, vêtus de blanches tuniques collantes [2], répétait alternativement des vers composés par un favori des Muses..... Des *tibicines* consacrés au grand Sérapis, jouaient sur la flûte traversière les airs qu'ils exécutaient habituellement dans le temple du dieu; des agents facilitaient la libre circulation de la troupe sacrée. Puis arrivait un flot d'initiés aux divins mystères, hommes et femmes de tout rang et de tout âge, en robes de lin étincelantes de blancheur : les femmes, un voile transparent posé sur leurs cheveux arrosés d'essences; les hommes, la tête rasée et le crâne reluisant. Fleurs de la sublime doctrine, ils faisaient rendre un tintement aigu à leurs sistres d'airain, d'argent ou d'or.

Quant aux saints pontifes, enveloppés strictement d'une robe de lin fermée sur la poitrine et descendant jusqu'aux talons, ils portaient les augustes insignes des dieux tout puissants. Le premier en ligne tenait une lampe jetant la lumière la plus vive et ne ressemblant en rien aux usten-

[1] Robe riche, couleur de safran.

[2] Veste nivea et cataclista prænitens. Le sens de *cataclista* est douteux; quelques-uns, avec apparence de raison, y voient une tunique collante, sans ouverture, telle que la portent ordinairement les statues égyptiennes.

siles qui éclairent nos banquets du soir : celle-ci était un *cymbium* [1] d'or dont l'ouverture centrale livrait passage à une large flamme. Le second, pareillement vêtu, portait dans ses deux mains les autels appelés *secours* [2], en raison de la providence secourable de la Grande Déesse. Un troisième s'avançait en élevant une palme d'or finement ciselée, et aussi le caducée de Mercure. Un quatrième montrait le symbole de l'Équité; une main gauche ouverte..... Le même prêtre était encore chargé d'un petit vase d'or en forme de mamelle arrondie, avec lequel il faisait des libations de lait. A un cinquième, incombait un van d'or plein de ramilles de ce métal; au dernier, une amphore.

Aussitôt après paraissent les dieux, daignant marcher à l'aide de jambes humaines. Celui-ci, messager céleste et infernal, à la face tantôt sombre tantôt resplendissante, porte haut sa tête de chien [3]; il a pour attributs, un caducée dans la main gauche, une palme verdoyante dans la main droite. Suit une vache dressée sur les pieds de derrière; un ministre des autels, aux allures majestueuses, prête l'appui de ses épaules à l'emblème fécond de la déesse mère de toutes choses. Un autre tient la ciste mystique qui dérobe aux regards les secrets de la sublime doctrine. La poitrine favorisée d'un autre étale l'effigie vénérable de sa divinité suprême, effigie qui n'est ni un animal domestique, ni un oiseau, ni une bête sauvage..... mais une petite urne d'or éblouissant, artistement fouillée, au fond arrondi, décorée à l'extérieur de merveilleux hiéroglyphes égyptiens. Sa gargouille, tubulée et fixée au bas de la panse, s'effile en long bec, tandis que l'anse, placée à l'opposite, offre une ample courbure au sommet de laquelle se dresse un aspic [4] à la tête écailleuse, au cou gonflé et strié..... Le grand-prêtre marche le dernier; dans sa main droite est le sistre de la déesse; il tient aussi une couronne [5].

Examinons maintenant les personnages de la patère roumaine, après avoir remarqué tout d'abord que la représentation symbolique de la Grande Déesse, nommée Isis par Apulée, est une petite urne, *quod gerebat alius felici suo gremio.*

[1] Sorte de coupe à deux anses, montée sur un pied très bas.

[2] Vraisemblablement le *dad* ou *tat* égyptien, sorte de crédence dont le sommet offre quatre abaques superposés à distance. V. t. I, pl. III, et Pierret, *Catal. cit.*, Glossaire, p. 181.

[3] Anubis. V. *Musée Capit.*, t. IV, pl. X; Saglio, *Dict. des antiq.*, fig. 340.

[4] Uræus.

[5] L. XI, p. 374 à 379.

Le nº 1 ne saurait offrir aucune difficulté ; il montre Apollon Hyperboréen, dont l'image assise sur un griffon décore plusieurs monuments antiques [1].

Le nº 2 me semble en rapport avec les déguisements qui ouvrent le cortège isiaque; il figurerait un comparse costumé en pêcheur. Le bâton à corde enroulée serait alors une ligne (*linea*, ὁρμιά), et, l'objet pris pour une fronde, un épervier (*funda*, ἀμφίβληστρον) [2].

Dans l'enfant canéphore nº 3, on pourrait soupçonner Iacchos ou Ploutos, fils de Déméter et du laboureur Iasion; on le rencontre présentant à sa mère le *calathos* mystique, récipient qui prend aussi ailleurs l'aspect d'une corbeille plate (*canistrum* κανοῦν [3]). Néanmoins il n'y a probablement ici qu'un comparse : je rangerai dans la même catégorie l'éphèbe phanophore nº 4 et la femme nº 5 tenant une coupe et une *situla*.

Dans la figure assise nº 6 et sa compagne debout nº 7, on ne peut méconnaître Déméter associée à Coré. Déméter apparaît comme une personnification de la terre divinisée, mais elle se distingue parfaitement de Gê ou Gaea, et cette distinction est très bien exprimée chez Ovide :

[1] Vase peint : *Élite des monum. céramogr.*, t. II, pl. V; Saglio, *Dict. des antiq.*, p. 311, fig. 368. Revers d'un médaillon en bronze d'Antinoüs; anépigraphe : *Nouv. gal. mythol.*, pl. XL, fig. 3.

[2] Atque alius latum funda jam verberat amnem.

Virgile, *Georg.*, I, 141.

Crodo, l'un des dieux du vieil Olympe saxon, est représenté sous la forme d'un homme barbu, vêtu d'une courte tunique serrée par une ceinture à bouts flottants ; tête nue; chevelure hérissée. De la main droite il tient un seau rempli de cailloux ; sa main gauche élève un disque inscrivant une rosace. Ses pieds nus reposent sur un poisson. Herman Stangefol, *Annales circuli Westphaliæ*, in-4º, 1656. P. Lacroix, *Mœurs, usages etc. du Moyen-Age*, p. 415, fig. noires et en couleur; in-8º, Paris, 1877.

[3] F. Lenormant, Ceres, XI, ap. Saglio, *Dict. des antiq.*, p. 1061. Stephani, *Compte-rendu etc.*, 1859, p. 38 et sq. *Etc. etc.* Gori, *Mus. Florent.*, t. II, pl. 38, fig. 4. Gerhard, *Ant. Bildw.*, pl. 311, fig. 12. *Etc. etc.* *Museo Borbon.*, t. IX, pl. 35. Helbig, *Wandgem.*, nº 176. *Etc. etc.* F. Lenormant, loc cit, p. 1071.

*Officium commune Ceres et Terra tuentur;*
*Hæc præbet caussam frugibus, illa locum*[1].

Déméter et Perséphoné forment, partout où s'étendit l'influence éleusinienne, un groupe réellement indissoluble que l'on appellait τὼ Θεώ; les deux déesses par excellence (αἱ διώνυμοι Θεαί); les augustes, les vénérables (αἱ Σεμναί, αἱ Πότνιαι); les maîtresses (αἱ Δέσποιναι); plus fréquemment, les Grandes Déesses (αἱ Μεγάλαι Θεαί); et aussi, *celles qui ont les mêmes autels* (αἱ ὁμοβώμιοι [2]). Dans certains mythes antiques, la Cybèle phrygienne se dédouble en une matrone et une jeune fille, dédoublement que l'Asie Mineure, à l'époque où elle acheva de s'helléniser, traduisit par le groupe de Déméter et Coré [3]. Une égalité complète règne entre la mère et la fille sur les bas-reliefs du fameux tombeau des Harpyes, à Xanthos (Lycie); le même caractère est marqué de la façon la plus claire dans une terre-cuite de Préneste, où les deux déesses, occupant un siège unique, ont au milieu d'elles le petit Iacchos assis à terre [4]. Nos effigies roumaines sont d'ailleurs exactement déterminées par un rapprochement avec le célèbre vase à reliefs peints, de Cumes, conservé au Musée de l'Ermitage.

« Au centre on voit Déméter assise sur le rocher de l'ἀγέλαστος πέτρα, coiffée d'un riche calathos et tenant le sceptre, entre Coré et Dionysos tous deux debout : Coré étroitement enveloppée dans son himation et tenant un long flambeau allumé; Dionysos, qui tient la place d'Iacchos adolescent, couronné de lierre, portant le thyrse, vêtu de la stola théâtrale et ayant derrière lui le trépied des concours choragiques. Des deux côtés de ce groupe des trois divinités principales, sont : Triptolème, assis sur son char

[1] *Fast.*, I, 673, 674.

[2] Plutarque, *De fac. in orbe lun.*, p. 492. Schol. Eurip., *Phœn.*, 687. Platon, *Alcibiade*, 22. Pollux, *Onomast.*, X, 97. Euripide, *Phœn.*, 687. Preller, *Demeter und Persephone*, p. 194 et 171. Hesychius. F. Lenormant, loc. cit., p. 1023 et 1048.

[3] F. Lenormant, loc. cit., p. 1030; *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXVIII, p. 303 et sq.

[4] *Monum. ined. dell' Inst. arch.*, t. IV, pl. 2 et 3. Gerhard, *Akad. Abhandl.*, t. II, p. 357 et sq.; *Ant. Bildw.*, pl. 2. F. Lenormant, loc. cit., p. 1049, fig. 1297.

attelé de serpents, et Eubuleus debout, tenant le *bacchos* des initiés [1], et apportant le porc du sacrifice..... Triptolème remplit le rôle de l'hiérophante, comme dans les peintures de vases où il initie Héraclès et les Dioscures. L'extrémité gauche de la composition est occupée par les figures de Rhéa assise, coiffée d'un haut calathos richement orné, qui tient ici la même place que Gê Kourotrophos dans le grand sacrifice des *hieropoioi* à Éleusis, et d'un héros juvénile..... A l'extrémité de droite sont Athéné et Aphrodite assise; entre elles deux, Artémis-Hécate, debout, tenant les flambeaux : c'est le groupe des trois déesses compagnes de Coré au moment où elle fut enlevée [2]. »

Le vase de Cumes est une œuvre purement hellénique; la patère de Pétrossa, un travail de basse époque: il y a donc entre eux bien des différences. La plus curieuse à mon avis réside dans la paire de cornes dont l'artiste gréco-romain a coiffé sa Déméter pour l'assimiler à Isis. D'autre part, Coré pourrait être ici rapprochée de Bendis, déesse lunaire des Thraces, confondue par les Grecs avec Artémis, Hécate et aussi Perséphoné [3]. Bendis, en Thrace, était associée à Sabazios; dans les bas-reliefs sculptés sur les rochers de Philippes, en Macédoine, l'image de Dionysos Sabazios, aux cornes de taureau, est accompagnée de deux déesses : une matrone, Cotytto (?), une chasseresse qui est certainement Bendis [4]. Le revers d'une monnaie d'Amphipolis montre Bendis debout, le calathos en tête, un croissant derrière les épaules, tenant d'une main la torche symbolique et de l'autre une lance [5].

Les nos 8 et 9 forment également un groupe inséparable : une

[1] Βάκχος, sorte de thyrse très court et très orné que les mystes d'Éleusis tenaient à la main. F. Lenormant, ap. Saglio, *Dict. des ant.*, Bacchos. V. encore Stephani, *Compte-rendu etc.*, 1859, p. 91.

[2] *Boll. arch. Napol.*, nouv. sér., t. III, pl. 4. L. Stephani, *Compte-rendu etc.*, 1862, pl. III. F. Lenormant, loc. cit., p. 1076 et 1077, fig. 1323.

[3] Palæphate 32. Hesychius, ΒΕΝΔΙΣ, ΔΙΛΟΓΚΟΣ. Proclus, *Theolog.*, p. 353. Photius, ΜΕΓΑΛΗ ΘΕΟΣ.

[4] L. Heuzey, *Miss. en Macédoine*, p. 80, pl. III et IV.

[5] F. Lenormant, ap. Saglio, *Dict. des antiq.*, p. 687, fig. 818.

divinité ou une prêtresse personnifiant Τύχη (*Fortuna*, la Providence), reconnaissable à la corne d'abondance (κέρας Ἀμαλθείας, *cornucopiæ*), symbole du bonheur [1], touche de sa baguette l'initié auquel on vient de révéler la sublime doctrine. Cette baguette (*virga*, ῥάβδος), attribut de Mercure Psychopompe, et aussi des magiciennes [2], a une signification très claire; elle transporte au-delà du monde terrestre l'âme de l'initié, qui lui-même tient la couronne que nous avons vue, dans le récit d'Apulée, aux mains du grand-prêtre d'Isis : à moins qu'on ne fasse d'un tel ornement le Bandeau de Samothrace [3].

Le n° 10 est à coup sûr l'Ἀγαθοδαίμων, le bon génie, le dieu bienfaisant, divinité mâle correspondant à la forme femelle, Ἀγαθὴ Τύχη, la Providence, qu'on lui associait fréquemment. Le voisinage de la figure précédente en fournirait déjà la preuve ; mais il

[1] Hinc tibi copia
Manabit ad plenum benigno
Ruris honorum opulenta cornu.
Horace, *Od.* I, XVII, 14 à 16.
Aurea fruges
Italia pleno diffudit copia cornu.
Id., *Epist.* I, XII, 28 et 29.

[2] Tum virgam capit : hac animas evocat Orco
Pallentes, alias sub tristia Tartara mittit,
Dat somnos adimitque, et lumina morte resignat.
Illa fretus agit ventos, et turbida tranat
Nubila.
Virgile, *Æneid.*, IV, 242 à 246.
Virgaque levem coerces
Aurea turbam, superis deorum
Gratus et imis.
Horace, *Od.* I, X, 18 à 20.
Quem capta cupidine conjux
Aurea percussum virga, versumque venenis,
Fecit avem Circe.
Virgile, *Æneid.*, VII, 189 à 191.

[3] Les insignes des initiés de Samothrace étaient la couronne d'olivier et une bandelette de pourpre portée autour de la tête en manière de *crédemnon*. F. Lenormant, ap. Saglio, *Dict. des antiq.*, p. 766.

y en a d'autres, car le Capitole renfermait deux statues de Praxitèle, *Bonus Eventus* et *Bona Fortuna,* dont le latin traduit exactement les noms grecs [1]. Rome possédait encore une statue du *Bonus Eventus* par Euphranor : elle tenait de la main droite une coupe; de la gauche, un épi et un pavot [2]. C'est ainsi que plusieurs monuments parvenus jusqu'à nous représentent l'*Agathodæmon* [3]. Sur notre image, le pavot n'est aucunement douteux, et la palme hypothétique ne serait peut-être qu'un gros épi emmanché d'une corne. Une plaque de lapis, au *British-Museum,* offre un éphèbe tenant des épis disproportionnés à sa taille ; l'inscription, *Bono Eventui,* établit l'état civil du personnage [4].

Le n° 11 nous conduit droit en Égypte. Ce majestueux personnage a beau prendre les allures d'un fleuve gréco-romain, le maillet et le crocodile trahissent son incognito; il participe à la fois de Phtah et d'Osiris. Dieu suprême à Memphis, Phtah est l'être primordial, auteur du soleil et de la lune, qui engendre Ammon Ra, organisateur du monde, et lui fournit les éléments de la création. Phtah est l'expression du feu dans le sens le plus large et le plus général. On l'a représenté armé du marteau, ayant sous ses pieds des crocodiles symboles des ténèbres. Osiris, qui a aussi le caractère de la divinité suprême, fut à Abydos ce que Phtah était à Memphis et Ammon Ra à Thèbes; il est qualifié par le *Livre des Morts* (CXLII) de double crocodile. Si l'on regarde Phtah comme le premier lever du soleil, Osiris, envisagé au point de vue sidéral, est surtout le soleil nocturne [5]. Ici, le crocodile

[1] Boni Eventus et Bonæ Fortunæ simulacra in Capitolio. Pline, XXXVI, 4.

[2] Et simulacrum Boni Eventus, dextra pateram, sinistra spicam et papaver tenens. Id., XXXIV, 19.

[3] Visconti, *Op. varie,* II, 235, n° 258. Raoul Rochette, *Mém. de l'Acad. des Inscr.,* t. XIV, 2, p. 223. Saglio, *Dict. des ant.,* p. 131.

[4] Combe, *Ant. marbl. in British-Mus.,* III, titre. F. Robiou, ap. Saglio, *ouv. cit.,* p. 737.

[5] Pierret, *ouv. cit.,* p. 197. F. Robiou, *Les doctrines relig. de l'anc. Égypte,* ap. *Rev. des quest. hist.,* oct. 1878, p. 470 à 482. Mariette, *Notice sur le musée de Boulaq,* n° 155. Jacobi, *Dict. cit.,* p. 188 et 189.

caractérise le chaos primitif; le marteau est l'instrument créateur du forgeron démiurge; la corne d'abondance exprime la fertilité, résultat de la création. L'introduction de Phtah, dans un milieu où l'influence égyptienne s'est déjà révélée, n'a rien qui doive surprendre. Mis en face de Déméter-Isis, on trouvera tout naturel qu'il ait reçu quelque chose de la personnalité d'Osiris, sous la main d'un artiste dont l'esthétique répugnait aux monstrueuses conceptions des riverains du Nil. D'ailleurs, quoique les mystères d'Isis fussent distincts de ceux d'Osiris, un lien étroit les unissait : n'est-ce pas la déesse elle-même qui pousse, à Rome, Lucius son fervent adorateur, dans les bras des prêtres du Dieu[1].

Le n° 12 avec sa coiffure féminine, son air juvénile, son costume négligé et la coupe qu'il tient, représente évidemment le dieu du vin. Le culte orgiastique de Dionysos jeta de profondes racines dans les mystères de Rhéa et de Déméter[2]; Dionysos apparaît ici sous la forme crétoise de Zagreus, ou mieux sous la forme thraco-phrygienne de Sabazios, l'un et l'autre munis de cornes, et touchant de fort près aux grandes divinités telluriques (v. p. 150 à 153). Les appendices frontaux de notre Dionysos-Sabazios diffèrent essentiellement du type hélicoïde remarqué chez Déméter-Isis; ils ressemblent à des feuilles côtelées ou aux antennes d'un papillon nocturne : néanmoins l'intention est suffisamment accusée.

Les trois figures suivantes sont les plus énigmatiques de la série. Les nos 13 et 14 offrent la nudité des héros, et ils sont couronnés du *stemma*; le n° 15, vêtu en simple mortel, chargé d'une corbeille de fruits, un bâton ou un sceptre à la main, sert

[1] Quietem meam rursus interpellat numinis benefici cura pervigilis : et rursus teletæ, rursus sacrorum commonet..... Novum mirumque plane comperior : deæ quidem me tantum sacris imbutum, at magni dei deûmque summi parentis, invicti Osiris, necdum sacris illustratum : quamquam enim connexa, immo vero unita ratio numinis religionisque esset, tamen teletæ discrimen interesse maximum. *Metam.*, XI, p. 398.

[2] Voy. F. Lenormant, ap. Saglio, *Dict. des antiq.*, p. 605 et 1015.

de pendant au n° 4, et il s'apparie comme lui à une prêtresse, le n° 16 : mais les autres? Le n° 13, avec son fouet doit être Castor, l'habile dompteur de chevaux; le n° 14, qui tient une houe et un soc de charrue, répondrait à Triptolème : l'absence du second des Dioscures, l'athlète Pollux [1], reste inexplicable, d'autant mieux qu'il aurait cédé la place à un comparse. Déméter motive Triptolème; les Dioscures s'immiscent également dans le culte de cette déesse à l'époque des bas temps : peut-être aurions-nous à constater ici l'introduction d'éléments cabiriques, la donnée des Dioscures-Cabires en union avec Déméter ayant été établie [2]? Cet arcane n'est pas facile à pénétrer, aussi je me borne à appeler l'attention des mythographes sur un problème dont la solution m'échappe entièrement.

A son bec conique et à sa tournure ramassée, on reconnaît pour un corbeau le volatile répété trois fois à côté des personnages. Cet oiseau jaseur joue un rôle marqué dans les traditions scandinaves : Odin écoutait chaque matin les rapports de ses deux corbeaux Huginn et Mouginn; l'un des surnoms du même dieu était Rafna-Goud (dieu des corbeaux) [3]. Les mythes hindous mentionnent le corbeau Kaka-Bouçoudha, incarnation de Brahma, qui protégea la jeunesse de Rama, septième *avatâra* de Vichnou [4]. L'Égypte tenait le corbeau pour un animal consacré au Soleil. Deux corbeaux guidèrent Alexandre sur la route du temple d'Ammon [5]; d'après Ælien un couple de corbeaux avait élu domicile aux environs de Coptos, et le même fait fut remarqué plus tard par les Romains préposés aux mines d'émeraudes des montagnes voisines : or il y avait non loin de là un temple d'Apollon, divi-

[1] Tyndarides Castores, equos unus domitare consuetus, alter pugillator bonus et crudo inexuperabilis cestu. Arnobe, *Adv. gentes*, I, 36.

[2] F. Lenormant, ap. Saglio, *Dict. cit.*, p. 768 et 769. L. Heuzey, *Rev. archéol.*, nouv. sér., Juillet 1873, p. 40 et sq.

[3] Jacobi, *Dict. myth.*, p. 346 et 419.

[4] Id., *ibid.*, p. 420.

[5] Strabon, XVII, I, 43. Ptolémée, *Fragm.* 7, p. 83, éd. Didot.

nité protectrice de ces oiseaux [1]. Mais le polythéisme gréco-romain en particulier s'ingénia à faire du corbeau l'assidu compagnon du blond Phœbus [2], auquel, néanmoins, il jouait de mauvais tours [3]. Un petit bronze de Domitien associe le corbeau à l'image d'Apollon [4]. On jurait à Athènes par Zeus et par le corbeau [5] qui, vu ses aptitudes à imiter la voix humaine, avait sa place marquée dans les thiases, chez les devins et les augures [6].

L'association du corbeau aux personnages qui illustrent notre patère accentue encore davantage la conception mystique de cet ustensile; mais à l'emblème apollinien s'en joignent d'autres non moins significatifs : le cep de vigne qui serpente autour du vase et les sarments de lierre qui grimpent çà et là rappellent Dionysos; la coloquinte est un symbole d'Aphrodite, comme toutes les cucurbitacées en général.

Certaines vraisemblances équivalent à la vérité : il n'est donc pas bien téméraire d'avancer que notre patère appartint au mobilier d'un thiase très riche, et qu'elle occupait une place importante sur la table des banquets sacrés [7]; en outre, que ce thiase

[1] *De nat. animal.*, VII, 18.

[2] Hygin, *Fab.* CCII; *Astronom.*, l. II. Albricus, *De deor. imagin.*, APOLLO. Plutarque, *De Iside et Osiride*, 71.

[3] Une volée de corbeaux s'abattit sur le temple de Delphes et enleva l'or des ex-voto offerts par les Athéniens. Pausanias, X, 15.

[4] Cohen, *Descript. des monn. frapp. sous l'emp. rom.*, t. I, p. 449, nº 511. Les nºˢ 512 à 514, à la légende du même empereur, offrent au droit une tête de femme non spécifiée, et au revers un corbeau sur une branche de laurier.

[5] ὅταν ὀμνύῃ τις τὸν κόρακα καὶ τὸν Δία.

Aristophane, *Les oiseaux*, v. 1610.

[6] Ὁ κόραξ, ὄρνιν αὐτὸν φασιν ἱερόν, καὶ Ἀπόλλωνος ἀκόλουθον εἶναι λέγουσι, ταῦτα τοι καὶ μαντικοῖς συμβόλοις ἀγαθὸν ὁμολογοῦσι τὸν αὐτόν, καὶ ὀττεύονται γε πρὸς τὴν ἐκείνου βοὴν οἱ συνιέντες ὀρνίθων καὶ ἕδρας καὶ κλαγγὰς καὶ πτήσεις αὐτῶν ἢ κατὰ λαιὰν χεῖρα ἢ κατὰ δεξιάν. Ælien, *De nat. anim.*, I, 48. V. encore Plutarque, *Cicéron*, 47. Sur les corbeaux jaseurs, v. Pline, *Hist. nat.*, X, 60; Macrobe, *Saturn.*, II, 4.

[7] Voy. P. Foucart, *Des assoc. relig. chez les Grecs*, p. 2 et 16. Voy. encore le R. P. Raphaël Garrucci, S. J., *Les mystères du syncrétisme phrygien dans les catacombes*, ap. Cahier et Martin, *Mél. d'archéol.*, t. IV, p. 5, 8, 17, 30; fig. Les explications, trop longues à reproduire, précisent encore davantage le symbolisme de

avait sa résidence dans un pays où l'or abondait. Les détails ornementaux de l'objet pourront sans doute nous renseigner sur son lieu d'origine.

Un des types principaux des monnaies de la Tauride est le griffon : on le rencontre fréquemment sur des pièces frappées à Chersonèse et à Panticapée [1]; il figure sur la coupe Stroganoff trouvée à Kertch ; les peintures murales d'un hypogée du Mont Mithridate (Kertch), peintures dont l'exécution remonte au II[e] siècle après J.-C., offrent l'image d'Apollon, là lyre en main, assis sur un griffon. En face du dieu accourt le taureau symbolique portant une divinité dont la tête manque, mais qui doit être Artémis [2]. Le culte de Déméter associée à Coré était en



Peinture d'un hypogée de Kertch (d'après M. Stephani).

la patère. La fig., p. 41, offre l'image d'un initiateur dont le bras étendu rappelle le geste de notre n° 9.

[1] Eckhel, *Doctr. veter. numorum,* t. II, p. 2. Dom Thomas Mangeart, *Introd. à la science des médailles*, pl. XXVII, fig. 39. *Etc. etc.* Le médaillon d'Antinoüs, cité plus haut, a vraisemblablement une origine tauridienne. Voy. encore pour cet objet, Ézéch. Spanheim, *De præst. et usu numismatum antiq.*, t. I, p. 272, fig. Nouv. éd., Amsterdam, 1727.

[2] *Compte-rendu etc.*, 1875, Rapport, p. XXIV. L. Stephani, *Ibid.*, 1876, p. 219. En comparant cette figure au revers du médaillon d'Antinoüs et à la peinture de vase, cités plus haut, on saisira les nuances qui existent entre une même conception topique réalisée au même lieu, à quelques siècles d'intervalle.

grande faveur chez les riverains du Bosphore Cimmérien [1]. La forme hémisphérique des *pocula*, tenus par les nos 5 et 12 de la patère, entre aussi en ligne de compte. Cette forme, déjà signalée à l'endroit des coupes Gagarine et Stroganoff, fut en quelque sorte nationale dans le sud de la Russie actuelle vers le IIe siècle de notre ère : aux deux exemplaires en terre sigillée, publiés par M. Stephani, s'en adjoignent, dit-il, beaucoup d'autres [2]. Le marteau à tête ronde n'est pas à négliger non plus; nous l'avons rencontré au Caucase (pl. B, fig. 1) et sur la coupe Stroganoff, dans des conditions différentes spécifiées par les longueurs respectives de la hampe. Avec son manche court, l'attribut de notre divinité égypto-grecque est un outil de métallurge, typiquement distinct du symbole magique connu en Allemagne et dans le Nord scandinave sous le nom de *Marteau de Thor*, lequel symbole est ordinairement muni d'une tête rectangulaire [3]. D'autre part, les monuments antiques donnent aux maillets et aux masses des métallurges la forme d'un cylindre ou d'un cube. Les auteurs latins qui parlent du *malleus* liturgique ne le décrivent pas [4], mais les bas-reliefs romains s'accordent à le modeler en globe [5]. La sphé-

[1] V. t. II, p. 98 et sq. L. Stephani, *Comptes-rendus de la Comm. imp. arch. russe*, pass. *Antiq. du Bosph. Cimm.*, pass.

[2] *Compte-rendu*, 1874, p. 110. *Ibid.*, 1876, pl. VI, fig. 11 et 12; p. 209, 210 et 181, fig.

[3] Voy. *Congrès de Stockholm*, t. II, p. 845 à 847, l'intéressante communication de M. Schaaffhausen. Le savant professeur de Bonn cite pour autorités MM. Reiffenscheid et Mannhardt; il mentionne le *Marteau de Thor*, amulette d'argent dont plusieurs exemplaires sont conservés dans les musées de Copenhague et de Stockholm, ainsi qu'un instrument analogue, en plomb, trouvé à Neuss, près de Cologne. Ce dernier est gravé à la p. 845; comme terme de comparaison, la p. 847 offre un spécimen d'amulette en argent provenant des environs d'Upsal.

[4] Ovide, *Metamorph.*, II, 625. Admota altaribus victima, succinctus poparum habitu, elato alte malleo, cultrarium mactavit. Suétone, *Caligula*, XXXII. Le texte de l'historien commente ici le groupe du vase Stroganoff.

[5] Rich, *Dict. des antiq.*, p. 387, fig. Bas-relief de la colonne Trajane ap. Piranesi; Montfaucon, *Antiq. expl.*; Schatz, *Antiq. Græcæ et Rom.*, pl. LVII, fig 1. Les marteaux des anciens forgerons se terminaient parfois en bec ; *malleorum rostra*, dit Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 41.

ricité de l'outil métallurgique, observée au Caucase et à Pétrossa — non ailleurs — affilie la patère roumaine à l'idole de Kasbek; toutes deux participent à une tradition commune, et elles ont été fabriquées sur des points relativement voisins.

L'ensemble des motifs exposés ci-dessus désigne suffisamment Panticapée comme lieu de fabrication de notre vase. Panticapée, on l'a déjà vu, était, aux temps antiques, le grand marché de l'or septentrional; les nombreuses et admirables ciselures trouvées autour de Kertch y démontrent l'existence séculaire d'ateliers d'orfèvres; trait d'union jeté entre l'Europe et l'Asie orientale, renommée par l'opulence de ses négociants, cette ville devait abriter des thiases assez riches pour se permettre le luxe d'une vaisselle d'or.

La patère de Pétrossa, malgré son style barbare et sa rudesse d'exécution, n'est pas une servile copie; dans un syncrétisme incontestable qui réunit les divinités sidérales et telluriques sur un terrain dionysiaque non équivoque, elle imite le décor en éventail des coupes égyptiennes, phéniciennes, cypriotes et helléniques, décor que la célèbre patère de Rennes nous montre, adopté par les artistes gréco-romains, au commencement du III[e] siècle après J.-C.[1].

Tout est idéal sur la patère de Rennes, et le groupe de l'*emblema* qui appartient directement à l'Olympe, et le cortège de la

[1] Le caractère de la patère de Rennes est purement bachique; elle représente Bacchus victorieux d'Hercule, allégorie du vin triomphant de la force. Seize médailles impériales encastrées dans la zone externe de la pièce, fixent sa date de fabrication vers l'an 210 de notre ère. Voy. Chabouillet, *Catal. cité*, p. 357 à 364; Millin, *Monum. inéd.*, t. I, p. 225 et sq., pl. 24 à 27; *Mag. pitt.*, t. XIX, p. 200, fig.; F. de Lasteyrie, *Hist. de l'orfév.*, p. 44 et 45, fig. 5 et 6; Saglio, *Dict. des antiq.*, p. 802, fig 972. — L'ancien art chrétien appliqua aussi le système des figures en éventail à quelques uns de ses monuments, témoin la patère en verre gravé, exhumée à Podgoritza (*Doclea*, Dalmatie), et passée de la collection Perrod, à Scutari, au musée de M. Basilewsky, à Paris. Voy. G. B. de' Rossi, *Bull. d'arch. chrét.*, 1874, p. 153 et sq.; 1877, p. 86 à 95, pl. V-VI : *Rev. de l'Art chrét.*, t. XXIX, pl. 16, fig. 1.

bordure qui commente ce groupe. Il en serait peut-être autrement du disque d'Aquilée (v. p. 295), dont les personnages, quoique savamment massés en tableau, rentrent néanmoins dans l'ordre des conceptions syncrétiques de la patère de Pétrossa : je vais le démontrer en quelques mots.

Au centre figure Jupiter à mi-corps, tenant la foudre et le sceptre; au-dessous, à gauche, Cérès assise sur un trône, un flambeau à la main; à droite, Proserpine et Hécate. Le personnage principal est imberbe; on lui a donné l'attribut ordinaire de Triptolème— un char attelé de dragons — mais ce n'est qu'un simple mortel en train d'offrir un sacrifice à la déesse de l'agriculture. Il prend, dans des coupes que lui présentent deux acolytes, les gâteaux sacrés pour les mettre sur l'autel décoré du rapt de Proserpine. Derrière les officiants, on voit une jeune vierge ayant sur la tête une ciste mystique, et, à ses côtés, une corbeille remplie de fruits. Tout proche, deux jeunes filles caressent des serpents ailés et leur donnent à manger; au bas est une femme, le buste nu, une vache à ses pieds. Selon O. K. Müller, l'adorateur de Cérès serait Germanicus; selon Arneth, Agrippa. M. H. Brunn [1] pense qu'ici les images idéales sont copiées d'après une œuvre grecque antérieure à Auguste, mais il admet de même l'existence d'un portrait. Cette unanimité d'opinions chez trois savants, dont la compétence est notoire, autoriserait à reconnaître également un portrait dans notre initié n° 8. La patère de Pétrossa, le disque d'Aquilée et la coupe Stroganoff doivent être alors des ex-voto offerts par de hautes personnalités qui y introduisirent leur effigie.

L'origine panticapéenne, attribuée à notre patère, est certainement discutable. Des arguments que l'on peut alléguer contre ma thèse, les uns seront produits plus loin; l'actualité d'un autre exige qu'il trouve immédiatement sa place.

Dans la Dacie ou la Pannonie, en même temps que la monnaie provinciale de cuivre aux effigies de Philippe, d'Hostilianus et

[1] *Bulletino etc.*, 1852, p. 43. Pour le reste, je renvoie à la p. 295, note 4.

d'Æmilianus, on voit apparaître de singulières pièces d'or qui ne se rencontrent jamais ailleurs. Elles y ont été sûrement frappées, dans la région des mines, par les Goths et les autres Barbares qui déjà commençaient à s'y établir en grand nombre [1]. Les types de ces pièces offrent un singulier mélange d'imitations des impériales du IIIe siècle et des deniers républicains qui abondaient alors dans les régions du bas Danube [2]. On ne saurait y voir des copies serviles de monnaies connues, dont la face et le revers auraient été simultanément reproduits; ce sont des espèces nouvelles que créèrent les Barbares en y combinant à leur fantaisie des éléments hétérogènes empruntés à des modèles d'époques fort diverses. Le droit porte régulièrement une légende impériale, exécutée avec un soin relatif, toujours intelligible et ne présentant que peu de fautes, tandis que des séries de lettres, absolument incompréhensibles, simulent les inscriptions du revers. Tels sont : les Gordien III, à tête ceinte d'une couronne radiée inconnue sur l'or de coin romain, au Mars accompagné d'une légende baroquement travestie [3]; les pièces où la Rome casquée de la République s'associe à la légende de Philippe père, tandis que le revers copie les monnaies de Philippe fils, mais en altérant l'inscription [4]. A la suite se classent les *aurei* [5] qui, offrant au droit une tête à couronne radiée, très voisine des types barbares de Gordien bien que le nom du personnage soit Sponsianus, montrent au revers la servile imitation, légende comprise, du denier républicain de Minucius Augurinus [6]. M. F. Lenormant croirait volontiers que Sponsianus désigne numismatiquement quelqu'un de ces

[1] Eckhel, *Doct. vet. num.*, t. IV, p. 179. Mommsen, *Hist. de la monn. romaine*, t. III, p. 121 et 291.

[2] Mommsen, loc. cit., p. 51 et 121.

[3] Neumann, *Popul. et urb. num. vet.*, t. I, p. 89. Eckhel, *ouv. cit.*, t. VII, p. 316.

[4] Cohen, *Monn. imp.*, t. IV, p. 220, nos 31 et 37. Pellerin, *Mélanges*, t. I, p. 161. Neumann, loc. cit. Eckhel, *ouv. cit.*, t. VII, p. 329.

[5] Eckhel, *ouv. cit.*, t. VII, p. 340. Cohen, *ouv. cit.*, t. IV, p. 231 et pl. XI; t. VII, p. 254.

[6] Cohen, *Monn. consul.*, pl. XXVIII, *Minucia*, no 3.

empereurs topiques, proclamés au IIIe siècle par les légions du Danube, souverain éphémère, peut-être mentionné sous un tout autre nom par les écrivains de l'*Historia Augusta*. On a positivement établi que le Marinus de Zonaras et de Zosime se confondait avec le Pacatianus des médailles; il n'y aurait rien de plus surprenant à ce que, par exemple, l'Ingenuus de Trebellius Pollio s'identifiât avec le Sponsianus numismatique : mais les preuves à l'appui manquent. En résumé, le monnayage d'or barbare de la Dacie ou de la Pannonie n'eut qu'une existence très courte au milieu des désordres du IIIe siècle [1].

On conçoit que des généraux revêtus de la pourpre par un caprice soldatesque, que des chefs barbares même, nouvellement installés dans un pays conquis, aient trouvé à leur portée des hommes capables de copier un coin monétaire. Affirmation de l'autorité souveraine, le droit de monnayer les métaux précieux devait être immédiatement exercé, sous peine de déchéance, par tout individu qui était ou se croyait maître du pouvoir [2]. Le cas échéant, à un estampage facilement obtenu, on ajoutait des caractères mis au hasard, et il ne restait plus qu'à exécuter la gravure, besogne mécanique à laquelle un ouvrier ordinaire pouvait suffire. Un travail aussi complexe que celui de la patère de Pétrossa offrait des difficultés beaucoup plus grandes, car il exigeait l'habileté pratique du métier jointe à une certaine connaissance des mystérieuses doctrines formulées par l'œuvre. Le désordre, qui régna au IIIe siècle dans les provinces danubiennes, s'accrut encore après l'abandon définitif de la Dacie par Aurélien en 274 ; la période suivante comprend la date imputable au monument, et la conquête, nous l'avons déjà dit, n'est pas favorable au développement artistique. En outre, à quel propos aurait-on justement choisi pour le pasticher un type panticapéen

[1] F. Lenormant, *La monnaie dans l'Antiq.*, t. II, p. 428 à 430.

[2] Id., *ibid.*, l. III, c. I § 8. On a jusqu'à seize types monétaires du forgeron Marius, dont le pouvoir en Gaule dura à peine quelques jours. J. de Witte, *Rech. sur les emp. qui ont régné dans les Gaules*, p. 121 à 124, pl. XXXI.




Détails de la Buire — 1, Partie supérieure. 2, Goulot vu de face. 3, Queue de l'anse.

dans des régions où la donnée romaine avait acquis une prépondérance notoire ? Tout compté, notre patère, ex-voto offert à un thiase à l'époque où le vieux polythéisme hellénique aux abois implorait plus que jamais le secours du mysticisme oriental, ne peut être qu'une importation étrangère au pays où on l'a découverte : nous chercherons bientôt à expliquer dans quelles circonstances elle vint échouer sur la montagne d'Istritza [1].

L'œnochoé, *amula* ou buire (haut., $0^m\,36^c$; poids, 1 kil. 7155), se compose de lames embouties, jointes ensemble par des rivets ; le travail de l'ornementation est exécuté au marteau et au burin. Le galbe effilé de sa panse donnerait au vase une certaine affinité avec le *lécythus* (λήκυθος) grec, si ce dernier n'était pas cylindroïde [2]. Notre buire diffère des cruches romaines [3] et aussi des *amulæ* chrétiennes au IV[e] siècle [4] ; toutes ayant en général des ventres renflés et des anses arrondies : en revanche elle offre une singulière analogie de forme avec l'*unguentarium* d'argent ciselé, trouvé en 1793 sur l'Esquilin, pièce dont le galbe aminci et le décor enroulé accusent les tendances orientales de l'art classique à l'époque de sa décadence finale [5]. L'anse, rigide et pliée à angle droit, montre, simulant le poucier d'un couvercle qui n'a jamais existé, l'image grossière d'un corbeau (Pl. *Pétrossa* B, fig. 1) ; une queue bouclée, appliquée sur un fleuron, rattache l'extrémité inférieure de cette anse au corps du vase (Pl. *Pétrossa* B, fig. 3 ;

[1] Je saisis l'occasion de réparer une lourde bévue topographique, commise p. 292, bévue qui date de 1867 et qui, à l'instar de maintes erreurs, menacerait de se transformer en cliché. Pétrossa n'avoisine pas l'Ardgèche, tant s'en faut; cette localité est située un peu au nord de la route tracée entre Ploiesti et Buzéo, à 100 kil. environ de Bucarest et à 130 de Galatz. V. la carte annexée à la *Notice sur la Roumanie*, Paris, 1868.

[2] A. Jacquemart, *Les merveilles de la céramique*, part. II, p. 73, fig.

[3] Voy. Montfaucon, *Ant. expl.;* Schatz, *ouv. cit.*, pl. 93.

[4] Voy. Giorgi, *De liturgia Rom. Pontif.*, t I, pl. à la p. LXXII, in-4°, Rome, 1731; Bianchini, *In Anast. notæ*, S. URBANUS, fig.; Martigny, *Dict. des antiq. chrét.*, 2e éd., p. 36, fig.

[5] E. Q. Visconti, *Lettera int. ad una ant. supellettile d'arg. scop. in Roma*, pl. XV, n° 2.



Buire de Pétrossa, état actuel (d'après les *Mittheilungen*).

c, fig. 5). Autour de la lèvre, rabattue et intérieurement orlée de grosses perles soudées, règne une crête horizontale dont les volutes, couvertes d'écailles imbriquées, sortent de deux têtes de serpents (Pl. *Pétrossa* B, fig. 2) [1]. Le col, interrompu par un

[1] Cette crête, dont je ne connais pas d'autre exemple, est fort incomplètement rendue de profil sur la fig. 1 de la pl. B.

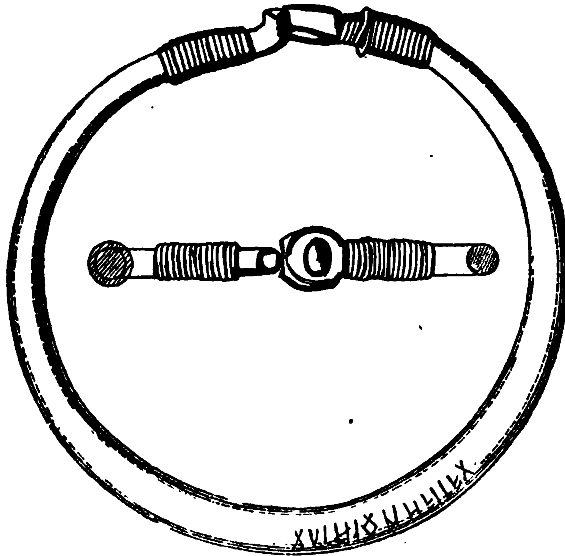
PÉTROSSA

C




Détails de la Buire, grandeur d'éxécution _ 1, Col. 2, Panse partie supér.[re] 3, Id. partie infér.[re] 4, Pied. 5, Queue de l'anse vue de profil (*D'après M. A. **Odobesco.***)

bourrelet plat, est orné de denticules et de feuilles d'acanthe pointillés, motifs qui reparaissent encore au haut et au bas de la panse, dont la partie médiane est rudentée, ainsi que sur le cône du pied. (Voy. pl. B, 1 ; C, 1 à 4 ; A, 3) [1]. Je n'oserais affirmer que notre buire sorte des mains de l'orfévre qui cisela la patère, mais on peut, sans trop de présomption, l'attribuer à l'auteur du grand plat, à cause des chevrons et des grosses perles, communs aux deux objets. Le style des acanthes lancéolées est barbare, légèrement empreint du caractère sassanide ; malgré sa rude technique, le volatile du *poucier* doit être rangé dans la catégorie des oiseaux symboliques de la patère, il est comme eux un attribut d'Apollon ; j'en dirai autant des reptiles de la crête. A mon avis, *missorium*, patère et buire viennent du même endroit, et, suivant toute probabilité, ils ont appartenu au mobilier du même thiase.



Anneau de Pétrossa (d'après les *Mittheilungen*).

[1] Les feuilles du col (B, 1) et du pied (A, 3) étaient confuses ou même invisibles sur la photographie qui m'a servi de modèle ; les détails grandeur d'exécution, obligeamment fournis par M. Odobesco, suppléeront aux désiderata signalés.

Des pièces du trésor de Pétrossa, l'une des plus simples est l'anneau épigraphe ; il offre néanmoins une importance majeure.

Cet objet mesure $0^m$ $153^m$ de diamètre ; son épaisseur médiane est de $0^m$ $012^m$ ; il pèse 0 kil. 6715. Massif, cyndroïque et brisé, notre anneau s'amincit aux extrémités que renforce un gros fil tordu. L'un des bouts est percé d'une mortaise ronde ; l'autre se recourbe en tenon. Sur le dos, à l'opposite du fermoir, apparaît une inscription finement gravée à la pointe, inscription qui va d'abord nous arrêter.

Les premiers savants qui s'en occupèrent, crurent à l'existence de caractères grecs et ils déchiffrèrent la formule du toast antique, *χαίρη καὶ πίνε* ; un autre y vit des signes empruntés à l'alphabet euganéen. Les erreurs d'alors ayant été depuis longtemps reconnues, il me semble inutile de produire à nouveau un incident qui doit tomber dans l'oubli [1].

Déjà M. le Pasteur Thalson, de Karlsbourg (Alba Julia, Transylvanie), avait constaté l'insuffisance des lectures grecques ou pélasgiques, et supposé que l'inscription était en langue hunnique [2], quand M. Julius Zacher, de Halle, découvrit la véritable nationalité des signes. Bien qu'il n'eût sous les yeux que la copie fautive d'Arneth [3], M. Zacher put déterminer, en runes dites anglo-saxones, les lettres G... A N I O V I H A I L A G [4], et, à son instigation, le gouvernement prussien fit reproduire l'anneau en galvanoplastie. L'épreuve examinée par MM. J. Haupt, J. et W. Grimm, occasionna une communication à l'Académie des Sciences de Berlin [5]. Pour interpréter le sens du texte runi-

[1] L'historique de ces erreurs a été tracé par M. Odobesco, *Notice sur l'hist. du travail en Roumanie*, p. 367 et 368, Paris, 1868, et *Columna lui Traian*, Mars 1877, p. 109 à 112.

[2] Voy. Arneth, *Gold und Silber-Monum.*, p. 86.

[3] *Ibid.*

[4] *Das gothische Alph. Vulfilas und das Runenalphabet*, p. 44 à 50 ; Leipzig, 1855.

[5] *Monatsberichte der kænigl. Preussisch. Akad. der Wissenschaften zu Berlin*, 1856, p. 602.

que, on supprima les XX extrêmes, que l'on confondit avec des croix, et on lut

+ UTAN NOTHI HAILA +

mots signifiant un vœu de bonheur. La date présumée du monument remonterait, selon les doctes académiciens, au VI[e] siècle après J.-C. Plusieurs savants allemands étudièrent ensuite notre inscription : M. F. Massmann y vit GUTAN NOM HAILAG, traduit par *Der Gothen Jahrgeld unverletzt* [1]; M. Lauth, GUTANI OD HAILAG [2]. Les professeurs, K. Petersen, de Hambourg, et K. Müllenhoff, de Kiel, sont encore à mentionner [3]. En 1861, M. Fr. Dietrich, de Marbourg, revenant sur les interprétations de ses devanciers, proposa une nouvelle leçon

GUTA NIOTHI HAILAG

en latin *Divino cultui sacer*, qu'il rendit peu après en allemand par *Dem Gœtterbedürfniss heilig* (consacré aux exigences divines) [4]. En 1862, le célèbre Rafn, de Copenhague, demanda à Bucarest une copie exacte de l'inscription, mais on ignore si il en a tiré parti [5]. M.G. Stephens, dans son magnifique ouvrage sur les monuments runiques de la Scandinavie et de l'Angleterre, s'arrête à

GUTÆNIO WI HÆILÆG

*Dedicated to the temple of the Goths* [6].

[1] « Tribut sacré des Goths. » *Der Bukarester Runenring*, ap. Fr. Pfeiffer, *Germania*, II[e] an., 2[e] part., p. 209 à 213; Stuttgart, 1857.

[2] « Propriété sacrée d'Odin ». *Das german. Runen-Fudark etc.*, p. 76 à 81, pl.; Munich, 1857.

[3] Voy. Klug, *Alt Lübeck*, p. 20 à 24, 1857; *Zur Runenlehre*, deux mémoires de MM. de Liliencron et K. Müllenhoff : Halle, 1852.

[4] *De inscript. duabus runicis etc.*, p. 16 à 20, Marbourg, 1861. *Runenschriften eines gothischen Stammes etc.*, ap. *Germania*, t. XI, p. 202

[5] Après la mort de Rafn, un autre érudit danois, M. P. G. Thorsen, s'est occupé de l'inscription : *De Danske runemindesmaerker*, sect. I, p. 356; Copenhague, 1864.

[6] *The old-northern runic monum. of Scandinavia and England*, p. 567 à 573 : 2 vol., Londres, 1867 et 1868; nombreuses pl. en noir et en couleur.

La cause des divergences signalées réside surtout dans l'inexactitude des transcriptions. La plupart des savants précités n'ayant pas été à même de voir l'original, chacun dut s'en rapporter à des copies où la forme des signes pouvait être facilement altérée. Il est en effet malaisé de spécifier les caractères gravés assez légèrement sur l'anneau; ils sont au nombre de seize, ayant $0^m\ 007^m$ à $0^m\ 008^m$ de hauteur, suffisamment espacés pour ne pas se confondre, sans néanmoins établir des groupes distincts. Malgré l'évidente impéritie du graveur qui a estropié certaines lettres, on peut, dit M. Odobesco, lire avec le secours de l'alphabet runique anglo-saxon :

GUTANIOCVIHAILAG[1].

En retrouvant dans cette série continue les mots *Gutani ôcvi hailag*, M. R. Neumeister, ancien Pasteur à Bucarest, est arrivé à une solution qui paraît satisfaisante. *Gutani* serait Wotan, Wodan, Odin; *Ocvi*, la Scythie nommée Ovim par Jornandès[2] : quant au sens d'*hailag* (*heilig*), il est très clair. La lecture, *A Odin la Scythie consacrée*, ne laisse rien à désirer[3]; il s'agit évidemment ici d'une dédicace inscrite sur un objet dont l'importance était majeure dans les agglomérations scandinaves.

[1] *Notice sur l'hist. du travail*, p. 371 ; *Columna lui Traian*, loc. cit., p. 120.

[2] Chap. IV. Ex hac igitur Scanzia insula quasi officina gentium aut certe velut vagina nationum, cum rege suo nomine Berig, Gothi quondam memorantur egressi..... Post Berig, Filimer, filio Gandaricis consilio sedit, ut exinde cum familiis Gothorum promoveret exercitus, qui aptissimas sedes, locaque cum quæreret congua, pervenit ad Scythiæ terras quæ lingua eorum Ovim vocabantur : ubi delectato magna ubertate regionum exercitu, et medietate transposita, pons dicitur, ubi amnem transjecerat, miserabiliter corruisse, nec ulterius jam cuiquam licuit ire aut redire. Nam is locus, ut fertur, tremulis paludibus voragine circumjecta concluditur : quem utraque confusione natura reddidit impervium..... Hæc igitur pars Gothorum, quæ, apud Filimer, dicitur in terras Ovim emenso amne transposita, optatum potita solum.

[3] Voy. Odobesco, *Notice etc.*, p. 371 à 375, et surtout *Thesaurul dela Petrosa*, ap. *Columna lui Traian*, loc. cit., p. 121 à 131, où l'auteur fait preuve d'une remarquable érudition.

Trop étroit pour servir de collier, l'anneau de Pétrossa pourrait néanmoins s'adapter à l'humérus d'un individu robuste, et n'être qu'une *armilla* décorative; mais son caractère épigraphique spécifie l'usage auquel on l'employait : c'est l'instrument du témoignage juridique entre les hommes du Nord, l'*anneau de serment*.

L'historien Ethelwerd mentionne l'*armilla* sacrée des races septentrionales : *Eique statuunt jusjurandum in eorum armilla sacra* [1]; le *Hâvamâl* y fait allusion [2]; Michelet dit que « chez les Scandinaves, celui qui jurait saisissait un anneau que l'on gardait dans le temple; il était rougi du sang des victimes et consacré au dieu Ullr [3]. » M. A. Geffroy est plus explicite.

Le temple islandais consiste lui-même en un grand édifice dont l'enceinte forme un asile [4], et au milieu duquel on voit, sur un tertre, un autel supportant d'abord la flamme qui ne doit jamais s'éteindre, puis un anneau d'or ou d'argent sur lequel chacun prête serment, et que le chef porte à la main pendant toutes les réunions, enfin la chaudière destinée à recevoir le sang des victimes, et l'instrument avec lequel on asperge de ce sang les murs et l'assemblée...

L'anneau sacré, pesant deux onces au moins, devait être placé sur l'autel du temple principal. Le *godi* ou prêtre devait le tenir à la main pendant les cérémonies, après l'avoir trempé dans le sang du taureau sacrifié. Quiconque avait à plaider une affaire devant le *thing* ou tribunal devait commencer par prêter serment sur cet anneau par-devant deux ou plusieurs témoins : Je vous prends comme témoins, devait-il dire, que, sur l'anneau sacré je prête serment, serment conforme à la loi. Que Freyr m'assiste, et Niœrd, et le dieu Ase tout puissant !... [5].

[1] *Chronic.*, l. IV, c. 3, ap. *Rerum Anglic. scriptores* etc., in-fol. Francfort, 1601.

[2] *Edda*, éd. Lüning, p. 283, str. 110.

[3] *Orig. du droit français*, p. 333; in-8°, Paris, 1837. — Ce passage est évidemment emprunté à Jacob Grimm. « In Scandinavien fasste er einen in Tempel bewahrten, vom Godi dargebotnen, mit Opferblut geroetheten Ring, der dem Gott Ullr geweiht war; daher schwœren *at hringi Ullar...* » *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 895; 2e éd., Gœttingue, 1854.

[4] Au Moyen-Age, les coupables obtenaient le droit d'asile, rien qu'en passant un bras dans l'anneau des portes de l'église. Michelet, *ouv. cit.*, p. XLVIII.

[5] *L'Islande av. le christian. d'après le Gragas et les Sagas*, ap. *Mém. prés. par div. savants à l'Acad. des Inscript.*, t. VI, 1864, p. 341 et 348.

On a soupçonné que les pesants lingots d'or courbés en cercle, trouvés en France, que les tiges arquées et terminées en coupelles de l'Irlande celtique, pouvaient être des *anneaux de serment* [1]. Plusieurs monnaies gauloises, antérieures à la conquête romaine, montrent des guerriers debout sur leur char qui foule un cadavre ennemi; ils ont en main un torques brisé muni aux interruptions d'appendices sphériques [2]; n'aurions-nous pas ici une image de la parure ordinaire des Brenns? Il en serait autrement des objets irlandais dont la forme insolite me paraît mal s'expliquer en dehors d'un usage religieux.

Je classerais volontiers parmi les *anneaux de serment* les singuliers bijoux de bronze dont divers modèles ont été rencontrés sur la Meuse, en Hesse, en Mecklenbourg et dans les stations lacustres de la Suisse. Ils ressemblent à un étrier — un demi-cercle avec son diamètre — dont la partie rectiligne est déprimée à l'intérieur. Cette forme, donnée à un bracelet eut été par trop incommode, et je tenterai d'en préciser l'usage. Vraisemblablement, le dignitaire, prêtre ou chef, qui recevait le serment, empoignait le côté arrondi, tandis que l'homme qui s'engageait passait deux doigts dans les dépressions : une nuance entre les fonctions respectives des contractants était ainsi observée [3].

En 1848, on retira des eaux du Zbrucz (Podolie, Galicie au-

[1] F. Troyon, *Monum. de l'Antiq. dans l'Europe barbare*, p. 166. A. de Caumont, *Cours d'antiq. monum.*, t. I, p. 246, pl. X, fig. 1 et 2. R. Pococke, *Irish antiquities*, ap. *Archaeologia*, t. II, 2e éd., p. 40, pl. III, fig. 1 à 3. « Mr Simon, after describing those of which he made drawings, ad mentionning the places where several of them were found, and that he could receive no information of their use, concludes with giving it as his opinion that they were used in the religions ceremonies of the Irish Druids or other heathen priests; but not as ornaments. — Voy. encore W. R. Wilde, *Catal. of the antiquities of gold in the Museum of the royal irish Academy*, fig. 587 à 595. Le savant archéologue, p. 65, fig. 598, tente d'expliquer, par une figure qui mérite l'attention, comment les tiges arquées, à terminaisons en coupelles, pouvaient être employées à retenir les vêtements.

[2] Hucher, *L'art gaulois*, pl. 34, 2; 57, 2; 91, 1 et 2.

[3] Lindenschmit, *Alterthümer*, t. II, liv. VII, pl. II, fig. 1 à 4. Ch. de Linas, *L'art et l'industrie d'autrefois dans les régions de la Meuse belge*, p. 14.

trichienne) une idole tétramorphe en pierre, qui y avait été jetée lors de la conversion des Polonais au christianisme (965). Cette statue monolithe, aujourd'hui au Musée de Cracovie, porte sur deux de ses faces les attributs du dieu slave *Swiatowid* ou *Svantovit*, le cheval, le sabre et la corne à boire (*Trinkhorn*); une autre face manque de signes distinctifs; la quatrième tient un anneau dans la main droite. Le même établissement renferme encore un objet de bronze, ainsi apprécié dans le pays.

**Cercle (diam. $0^m 232^m$, épais. $0^m 0025^m$) finement guilloché, probablement un anneau symbolique servant au culte des dieux, tel qu'on en voit sur les monnaies celtiques du temps des Druides. Cet objet a été trouvé près de Sandomir, en Pologne.**

Cet anneau dont la tige, continue et parfaitement cylindrique, est couverte d'un ruban enroulé, gravé à la pointe, doit être creux [1]. Les cimetières gaulois de la Champagne ont procuré des torques en bronze, extérieurement pareils à celui de Cracovie; ils sont formés d'une lame emboutie [2].

M. de Longpérier cite une monnaie pannonienne ou germaine sur laquelle figure un personnage tenant un torques en main [3]. Nous avons vu tout à l'heure en Islande le temple où s'élève un autel chargé du feu inextinguible, et le taureau immolé aux divinités, détails liturgiques qui rappellent à coup sûr l'*Atesh-Gâh*, le pyrée et le taureau mithriaque des anciens Perses; la coutume incontestablement aryenne de jurer sur l'anneau sacré ne se rencontrerait-elle pas aussi chez les Iraniens?

L'Ormuzd (*Férouher*) des bas-reliefs achémenides tient en main, soit une fleur de lotus, soit, beaucoup plus souvent, un torques rigide, renflé par le milieu [4]. Ce torques est-il un anneau

[1] Al. Przezdiecki et Ed. Rastawiecki, *Monum. de l'anc. Pologne*, Époque du bronze, pl. C et D, fig. 1 : in-4°, Varsovie.

[2] Morel, *La Champagne souterr.*, Atlas.

[3] *Note sur les phalères et les enseignes milit. rom.*, ap. *Rev. archéol.*, 1849, part. I, p. 328.

[4] Flandin et Coste, *Voy. en Perse*. Lotus, pl. 155 et 156; Torques, pl. 18, 147, 164, 178.



*Férouher* (d'après MM. Flandin et Coste, pl. 178, fig. 2).

ou un diadème ? J'ai cherché, sans parvenir à le rencontrer, un ornement analogue sur les anciennes coiffures royales de la Perse ; les souverains achéménides et arsacides portent une toque ou une *mitra* rattachée au moyen d'un bandeau souple ; les monarques sassanides, une tiare ronde, un casque ou une haute couronne crênelée : rien qui ressemble à un cercle métallique. En revanche le torques apparaît fréquemment aux mains des personnages qui illustrent les sculptures commémoratives de la dynastie d'Ardeschir, et cela dans des circonstances diverses qu'il est utile de préciser.

A Tak-i-Bostan (Chosroès II), on voit un cercle de perles tenu par des Victoires et aussi par des effigies royales [1]; à Chapour, des serviteurs chargés des dépouilles de l'armée romaine sont mêlés à d'autres individus qui présentent des torques à Sapor Ier. On ne saurait méconnaître ici des couronnes, le triomphe du vainqueur de Valérien est célébré d'après les usages du vaincu [2]. Une couronne de feuillages, échangée au même endroit entre Varahran II et Narsès, ne m'inspire qu'une médiocre confiance ; il doit y avoir là, soit des perles, soit un enroulement de *kosti*, soit de

[1] Id., *ibid.*, pl. 7 et 9.

[2] Ch. Texier, *Descript. de l'Arménie, de la Perse etc.*, part. 1, pl. 147.

simples érosions de la pierre, mal compris par le dessinateur [1]. Ailleurs, et c'est le cas le plus général, deux effigies, équestres ou pédestres, sont reliées par un torques absolument semblable à l'anneau du Férouher achéménide, si ce n'est qu'il paraît enveloppé d'un *kosti* à bouts flottants qui en exagère vraisemblablement la grosseur. Parfois chacune des figures empoigne l'objet d'une main [2]; parfois aussi il est tenu par un des personnages, tandis que l'autre se borne à le toucher [3]. Une intervention divine apparaît dans quelques tableaux : à Tak-i-Bostan, derrière le monarque de droite, figure l'image radiée du soleil [4] ; à Nakch-i-Roustam, Ormuzd tend à Ardeschir l'anneau que ce dernier effleure du bout des doigts [5]. L'exemple offert au lecteur a été choisi



Anneau sassanide (d'après MM. Flandin et Coste).

avec intention, parce que MM. Texier et Flandin sont tombés à peu près d'accord à l'endroit d'une sorte de bouton figuré au-dessus de la main d'Ormuzd. Mortaise chez M. Texier, pommeau chez M. Flandin, l'appendice en question me semble rendre un fermoir exactement pareil à celui de l'anneau de Pétrossa.

Les Perses prenaient les divinités royales à témoin de leurs en-

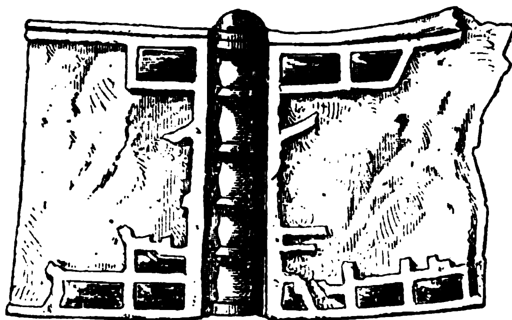
[1] Id., *ibid.*, pl. 148.
[2] Flandin, *ouv. cit.*, pl. 44, 186 et 192. Texier, *ouv. cit.*, pl. 133 et 141.
[3] Flandin, *ouv. cit.*, pl. 9, 52, 192 bis. Texier, *ouv. cit.*, pl. 140.
[4] Flandin, *ouv. cit.*, pl. 14. Dubeux, *La Perse*, pl. 21.
[5] Flandin, *ouv. cit.*, pl. 182. Texier, *ouv. cit.*, pl. 130. Georges Rawlinson, *The seventh orient. great monarchy, Sassanian or the Persian empire*, p. 606, fig.; in-8°, Londres, 1876.

gagements solennels [1], et les scènes qui viennent d'être indiquées doivent concerner une prestation de serment. Sur nos bas-reliefs sassanides, deux personnages jouent un rôle dans la formalité du torques : le monarque régnant et un dieu ou un ancêtre. Le symbole placé entre eux ne saurait être une coiffure ; l'hypothèse qui en fait un anneau de serment ne manque pas de vraisemblance : en portant ainsi la main sur cet objet sacré, le roi attestait certainement quelque chose à la face du ciel.

La dédicace runique, gravée sur l'anneau de Pétrossa, prouve qu'il revient aux Goths et, suivant quelque probabilité, qu'il a été fabriqué en Sarmatie. L'usage, en Perse, de l'anneau de serment, sanctionnerait à nouveau l'existence du lien de parenté qui unissait les peuples iraniens aux Scandinaves; lien devenu encore plus intime après l'arrivée de ces derniers sur le littoral de la Mer Noire, où ils durent accepter la suzeraineté des Parthes.

Le torques en gros fil uni offre une technique aussi primitive que l'*anneau de serment ;* son diamètre est un peu plus grand, néanmoins, comme il est infiniment plus mince, son poids ne monte qu'à 0 kil. 1825. Fermoir, un tenon cylindrique s'engageant dans la mortaise d'une patte circulaire.

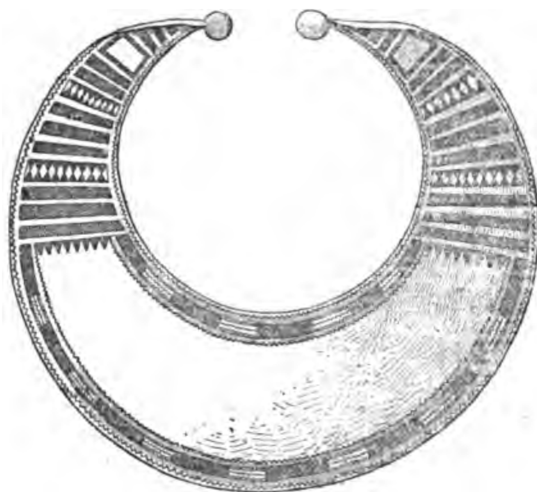
Je ne recommencerai pas l'entière description des pièces gemmées, mais quelques détails nouveaux doivent lui servir de corollaire.



Fragment du dos du gorgerin (d'après M. Odobesco).

[1] Καὶ δὲ ὑμῖν τάδε ἐπισκήπτω θεοὺς τοὺς βασιληΐους ἐπικαλέων. Hérodote, III, 65.

Bien que le dos du gorgerin soit une plate-bande verticale à charnières, extérieurement ornée de grenats [1], la partie antérieure de l'objet affecte la tournure prononcée d'un croissant. Le collier lunaire décorait la poitrine des anciens chefs irlandais; il consiste en une plaque d'or couverte de dessins burinés à la pointe. En voici un spécimen dont la forme est régulière; deux disques placés au bout des cornes servaient à le fixer sur la nuque [2]. Un se-



Collier irlandais (d'après Richard Pococke).

cond exemplaire, trouvé en 1842 près d'Ardrah (Comté de Donegal) est beaucoup plus étroit et plus allongé; les appendices terminaux sont des palettes : quant au dessin, il est à peu près le même chez l'un et chez l'autre [3]. Deux modèles de collier lunaire se rencontrent en Danemark à l'époque du bronze; ils sont fabriqués avec ce métal. Le premier consiste en trois gros boudins

[1] La tête de la goupille qui maintient les charnières est un grenat cabochon.

[2] *Archaeologia*, t. II, pl. 2, *Irish antiq.*, par R. Pococke, Lord évêque de Meath. Plus grand diam. extér., $0^m\ 21^c$; id. intér., $0^m\ 123^m$; plus grande larg. de la plaque, $0^m\ 072^m$.

[3] *Ibid.*, t. XXX, pl. 12, fig. 6, p. 137. Haut. tot., $0^m\ 20^c$; plus grande larg., $0^m\ 167^m$; plus grande larg. de la plaque, $0^m\ 029^m$.



Collier irlandais (d'après Lord Albert Conyngham).

libres, concentriques, milieu ciselé en torsades, extrémités nues qui vont en s'amincissant aboutir à un fermoir articulé. (Haut. tot., $0^m$ $183^m$; plus grande larg., $0^m$ $174^m$). Le dernier, qui ressemble beaucoup à notre type irlandais n° 1, est une simple lame burinée dont les bouts alesés et recoquevillés maintenaient un



Collier danois (d'après M. Worsaae).

MUSÉE DE L'ERMITAGE



Collier en or (d'après M. L. Stephani).

cordon d'attache [1]. Les artistes grecs de la Tauride adoptèrent aussi la forme lunaire pour leurs colliers de grand luxe; tel est l'admirable bijou d'or ciselé et ajouré dont nous offrons ici l'image réduite (v. la planche). Il a été trouvé à Kertch d'où il est allé enrichir les trésors du Musée de l'Ermitage [2]. Si défectueuse que soit la figure du gorgerin de Pétrossa, reproduite t. I, p. 241, on peut, en la rapprochant du collier de Kertch, constater l'analogie de leurs courbes surbaissées [3]. Les *barmes* métalliques qui parent le cou des saints de l'Église russe (v. t. II, p. 455, fig.) sont une réminiscence de notre ornement cloisonné. Le collier lunaire se montre encore dans un pays bien éloigné de l'Europe, l'île de Ceylan. Au sein des ruines d'Anuradhapura, à l'entrée du Ruwanwéli dagoba, on voit la statue en pierre du roi Bhatiya Tissa, contemporain de N.-S. Jésus-Christ. L'état un peu fruste de cette effigie deux fois millenaire n'empêche pas d'y signaler la présence d'un



Buste du roi Bhatiya Tissa (d'après le R. P. Dinaux).

[1] Worsaae, *Nord. Oldsager*, p. 50, fig. 225 et 226. Dimensions du modèle reproduit : Diamètres ext., 0m 216m et 0m 237m; diam. int., 0m 12c; plus grande larg. de la lame, 0m 105m.

[2] Voy. L. Stephani, *Compte-rendu etc.*, 1869, pl. I, fig. 13.

[3] Cette analogie est frappante sur le gorgerin vu de face tel qu'on l'a reproduit dans le *Compte-rendu du Congrès de Copenhague*, pl. XX, fig. 1.

collier massif et gemmé, en forme de croissant, dont les cornes se rejoignent au bas de la nuque[1]. Les modes ne changent guère dans l'Inde méridionale, et l'insigne royal de Ceylan pouvait être déjà fort antique à l'époque où vivait le monarque d'Anuradhapura. Cela donne à réfléchir quant à l'origine d'une parure également usitée en Égypte, où elle était commune aux hommes et aux femmes des classes supérieures. D'une excessive simplicité aux premiers âges, le collier égyptien affecte des dimensions considérables à l'ère florissante qui suivit l'expulsion des dominateurs étrangers. Il devient alors une sorte de pèlerine, tantôt en étoffe brodée ou en or incrusté de matières polychromes, tantôt composée d'une série d'éléments métalliques réunis à l'aide de cordons. Un symbolisme non douteux caractérisait un objet qui figure au nombre des récompenses accordées par les Pharaons en retour de services éclatants[2]. Les monuments de l'Asie antérieure ne fournissent aucun ornement de ce genre, mais on le rencontre en Éthiopie[3]; il a donc fait le trajet entre l'Égypte et l'Inde par la voie de la Mer Rouge. Quel est le point de départ du collier gorgerin? quelle route a-t-il suivi pour gagner l'Europe ? quand les régions qui séparent le Caucase de Balkh, et Balkh du cap Comorin auront été suffisamment fouillées, on en saura peut-être quelque chose[4].

La restitution de notre gorgerin n'a pas offert d'obstacles sérieux ; l'acquéreur en avait respecté la forme et laissé intacte

[1] R. P. Dinaux, *Ceylan*, ap. *Miss. cathol.*, 1879, p. 196 et fig. p. 190.

[2] Lepsius, *Denkmaler*, part. II, pl. 21. Rossellini, *Monum. dell' Egitto*, t. I, pl. 16; t. II, pl. 80, fig. 1, 2 ; pl. 126, fig. 7. Em. de Rougé, *Mém. sur l'inscript. du tombeau d'Ahmès*, pl. 2. Weiss, *Kostümkunde*, t. I, p. 44, fig. 31. Pierret, *Cat. cit.*, Gloss., p. 180. Pharaon revêtit Joseph d'une robe de lin et le décora d'un collier (רביד) d'or. *Gen.*, XLI, 42.

[3] F. Caillaud, *Voyage à Méroë*, pl. 46 et 53. Weiss, loc. cit., p. 128, fig. 92; p. 136, fig. 96. G. Wilkinson, *Manners and customs*, 338.

[4] Les régions de l'Indus supérieur et du Gange ont été merveilleusement explorées par des commissions anglaises et par des voyageurs d'autres nations ; la Russie suit une marche lente, bien que progressive, vers Balkh : mais un champ immense reste encore aux découvertes futures.

une assez notable partie du treillis pour qu'il devînt facile de le reconstituer sans difficulté (v. t. I, p. 241, fig. et pl. XV, fig. 3) : le cas de la grande fibule n° 7 et des coupes ajourées était tout autre, attendu qu'elles furent impitoyablement mutilées.

Néanmoins, une enquête ouverte par l'autorité amena des résultats qui changèrent en assurance les soupçons que l'on pouvait avoir sur l'ornementation des pièces détériorées. Un interrogatoire minutieux obligea les inventeurs du trésor, Ion Lemnarul et Stan Avram, ainsi que leurs complices, les receleurs Nicolas et Georges Batchu, à décrire d'une façon plus ou moins claire ce qu'ils avaient eu entre les mains à l'état normal : les réponses des grossiers paysans étaient d'ailleurs contrôlées par des indices certains.

Estimant qu'au nombre des pierres incrustées il s'en trouvait quelques-unes de peu de valeur, l'acquéreur, Athanase Verussi, un Albanais, les détacha des bijoux et les abandonna aux inventeurs : on parvint à recouvrer ces précieuses épaves qui, s'adaptant aux alvéoles vides, confirmèrent les renseignements verbaux. Un tel ensemble de faits fournit ainsi un guide sûr à l'archéologue et au dessinateur chargés de la restitution ; il leur fut dès lors permis de mener à bonne fin une entreprise singulièrement délicate [1].

Avant de placer sous les yeux de mes lecteurs les admirables travaux graphiques dûs à M. Odobesco, je lui laisse la parole pour inventorier les pierres sauvées du naufrage.

Les fragments de pierres et de cristaux sont très nombreux ; la majeure partie consiste en grenats, avec des variations de nuances assez sensibles, depuis le vif incarnat du pyrope ou escarboucle orientale originaire de l'Inde, jusqu'à l'orange pâle de l'hyacinthe ordinaire d'Europe. La plupart peuvent s'adapter dans les alvéoles ou découpures restés actuellement vides sur quelques-unes des pièces principales, soit qu'ils y aient été simplement sertis de lames métalliques, soit qu'ils y aient été en ou-

[1] Voy. Odobesco, *Notice sur l'hist. du travail en Roumanie*, p. 360 à 362 ; l'auteur expose une série de détails fort curieux que je me suis borné à résumer.

tre fixés à l'aide d'un mastic noir et résineux qui remplissait toutes les cavités. Ces grenats sont de formes et de dimensions variées; on y trouve des cabochons hémisphériques et des ovales bombés, depuis la grosseur d'une noisette jusqu'à celle d'un grain de millet. Les plus gros d'entre eux sont évidés à l'intérieur, à l'instar des pierres de provenance orientale, de façon à présenter, sur leur face postérieure, une concavité soigneusement polie sur laquelle s'appliquait, quand la gemme reposait dans le chaton, un paillon d'or très mince. Le paillon, employé aussi avec les grenats en table et les verroteries, leur donne un reflet métallique qui en vivifie puissamment la couleur d'un rouge plus ou moins violacé ou jaunâtre. En fait d'incrustations à surface plane, la diversité des formes est encore plus marquée : ce sont des grenats en table, ou bien principalement des lamelles de petites dimensions, en pâte vitreuse rouge. Le tout se découpe en carrés, en trapèzes à tranches droites ou biseautées, en triangles plus ou moins réguliers, en losanges à flancs concaves, en baguettes unies ou cannelées, en anneaux lisses ou rayés, en petits disques à cercles concentriques, en cœurs, en palmes, en trèfles, en fers de lance, en haches, en feuilles variées, enfin en bien d'autres figures que l'on ne saurait préciser. Beaucoup de morceaux sont brisés et l'on en possède même qui semblent avoir appartenu aux bijoux perdus, car ils ne trouvent place dans le système décoratif d'aucune des pièces existantes. Quelques fragments d'émeraudes, de smaragdo-prases, des plaquettes en cristal de roche diversement taillées, enfin de petites perles fines, des parcelles de nacre, de lapis-lazuli et de turquoises altérées, complètent la série des gemmes du trésor de Pétrossa qui entrèrent au musée de Bucarest [1].

Quant aux joyaux de prix mentionnés par les paysans, saphirs, hyacinthes, escarboucles, émeraudes, grosses perles fines, turquoises, etc., arrachés de leurs bâtes et vendus l'on ne sait où, ils avaient disparu pour toujours quand le Gouvernement roumain eut le loisir de s'en occuper.

J'ai donné, t. I, p. 240 et pl. XV, fig. 2, l'image de la grande fibule n° 7 dans son état présent; voici maintenant une restitution de l'objet exécutée à peu près à la même échelle (Pl. *Bijoux*, fig. 1). Réduit d'après l'aquarelle de M. Odobesco, mon dessin

[1] Id., *ibid.*, p. 365 et 366. — M. Odobesco a fait réunir toutes les pierres retrouvées sur une planche encore inédite qu'il a bien voulu me communiquer.

# BIJOUX




1, Fibule de Pétrossa, *(restauration)*, 2, Détail de la même. 3, Fibule, *(Musée de Cluny)*. 4, Boucle, *(Musée de Budapest)*. 5, Boucle d'oreilles (Id). 6, Id. *(Cabinet des Médailles de Paris.)*.

suffit pour démontrer la similitude de technique qui règne entre notre oiseau et les pièces cloisonnées du Musée de l'Ermitage (v. t. II, pl. XII, fig. 1, 3, 4). Les objets sibériens, traités sobrement mais avec une rare élégance, accusent l'œuvre d'un artiste primesautier; plus lourd d'aspect et plus riche à la fois, le bijou de Pétrossa n'est, à mon avis, qu'une imitation des précédents, exécutée par un habile praticien qui, en amoncelant gemmes sur gemmes, a voulu suppléer à son manque d'esprit inventif. Cette propension à multiplier indéfiniment le détail sans nul souci de la ligne, à ne laisser aucun espace vacant, est le lot général des pasticheurs aux époques de décadence. Quand le niveau d'imagination baisse chez les artistes, ils croient y remédier par un entassement de motifs empruntés à droite et à gauche sans goût et sans mesure : on l'a vu aux temps anciens, on le voit plus que jamais aux temps modernes [1].

Aigle ou épervier, le volatile de la fibule n° 7 a passé jusqu'ici pour un rapace. Des doutes me sont survenus au sujet d'une attribution admise peut-être trop légèrement, et j'ai tenu à les éclaircir. Les anciennes représentations de l'aigle, qu'elles soient classiques ou barbares, offrent un bec énorme, dont la mandibule supérieure s'effile en pointe aiguë plus ou moins recourbée; l'œil, bien ouvert, ainsi qu'il convient à l'oiseau qui fixe le soleil, est toujours parfaitement rond [2]. On n'en saurait dire autant de l'animal dont le profil, grandeur nature, est reproduit sur la planche *Bijoux*, fig. 2; ce bec obtus, cet œil somnolent, conviennent à un gallinacé, non à un accipitre. Tel a été l'avis de

[1] De nos jours, les orfévres et surtout les architectes paraissent n'avoir en vue que la solution du problème suivant : étant donnée une surface, y loger la plus grande quantité possible d'ornements. Trop heureux encore quand les motifs ne sont pas hétérogènes et que l'art ogival ne coudoie pas effrontément le classique.

[2] Les monuments où figure l'aigle sont trop nombreux pour y renvoyer en détail. Je signalerai au hasard les médailles des Ptolémée, les sculptures romaines, les monnaies gauloises, la chape de Charlemagne. Les oiseaux, reproduits, t. II, pl. XII, 1, 1 *a*, et, sur la planche *Bijoux*, fig. 3, offrent d'ailleurs des termes de comparaison très suffisants.

MM. les naturalistes du Musée royal de Bruxelles à qui j'ai soumis le cas ; ils ont, sauf les réserves exigées par une image tant soit peu fantaisiste, reconnu dans notre volatile la femelle du coq de bruyère (*Tetrao urogallus*), oiseau dont l'*habitat* s'étend de l'Europe centrale et septentrionnale à la Sibérie. L'opinion, émise d'abord par M. de Pauw et confirmée dépuis par le savant ornithologiste, M. Dubois, s'appuie encore sur un autre détail; les perles et les cœurs de grenat incrustés sur le col de l'animal rappellent d'une manière frappante les macules chatoyantes qui caractérisent le plumage du sexe féminin chez le *Tetrao urogallus* [1].

L'oiseau des fibules nos 8 et 9 tient de l'ibis par la longueur du cou et la petitesse relative du corps; il s'en rapproche également par la forme ovoïde du crâne : mais le bec très fort, muni de caroncules, et dont la mandibule supérieure se recourbe brusquement en crochet à pointe aiguë, conviendrait plutôt à un vulturidé qu'à un échassier. Néanmoins je m'arrêterais volontiers à l'ibis, et à cause de son caractère sacré qui pourrait le mettre en rapport avec le symbolisme égypto-grec de la patère historiée, et, en outre, parce que cet utile oiseau, n'étant pas comestible, avait ainsi un double motif pour rester à l'abri des flèches du chasseur. Dans de pareilles conditions, il était presqu'impossible à un artiste de se procurer le type original du modèle qu'il voulait reproduire; l'orfévre a exécuté de mémoire son œuvre fantaisiste, n'ayant aperçu que de loin l'ibis occupé à poursuivre les reptiles au milieu des marécages [2].

[1] C'est ici le cas de signaler un trait qui ramène tout droit à l'anecdote bien connue de la servante de Molière. Pendant que M. de Pauw et moi, établis au milieu de la galerie ornithologique du Musée, nous cherchions quel animal pouvait représenter la fibule, un gardien, qui suivait attentivement notre conversation, alla ouvrir une vitrine et, plaçant sous nos yeux la femelle du *Tetrao urogallus*, il s'écria d'une voix triomphante : Messieurs, voilà votre oiseau ! *Vox populi, vox Dei.*

[2] Différentes espèces d'ibis sont répandues dans le monde entier; l'utilité de cet oiseau comme destructeur de reptiles est notoire, et de là vient probablement le




1, Anse de la Tasse octogone; face. 2, Id. de la Tasse dodécagone.
3. Panneau du même Vase. (Restaurations.)

PÉTROSSA




Coupe dodécagone vue de face (Restitution de M. A. Odobesco.)

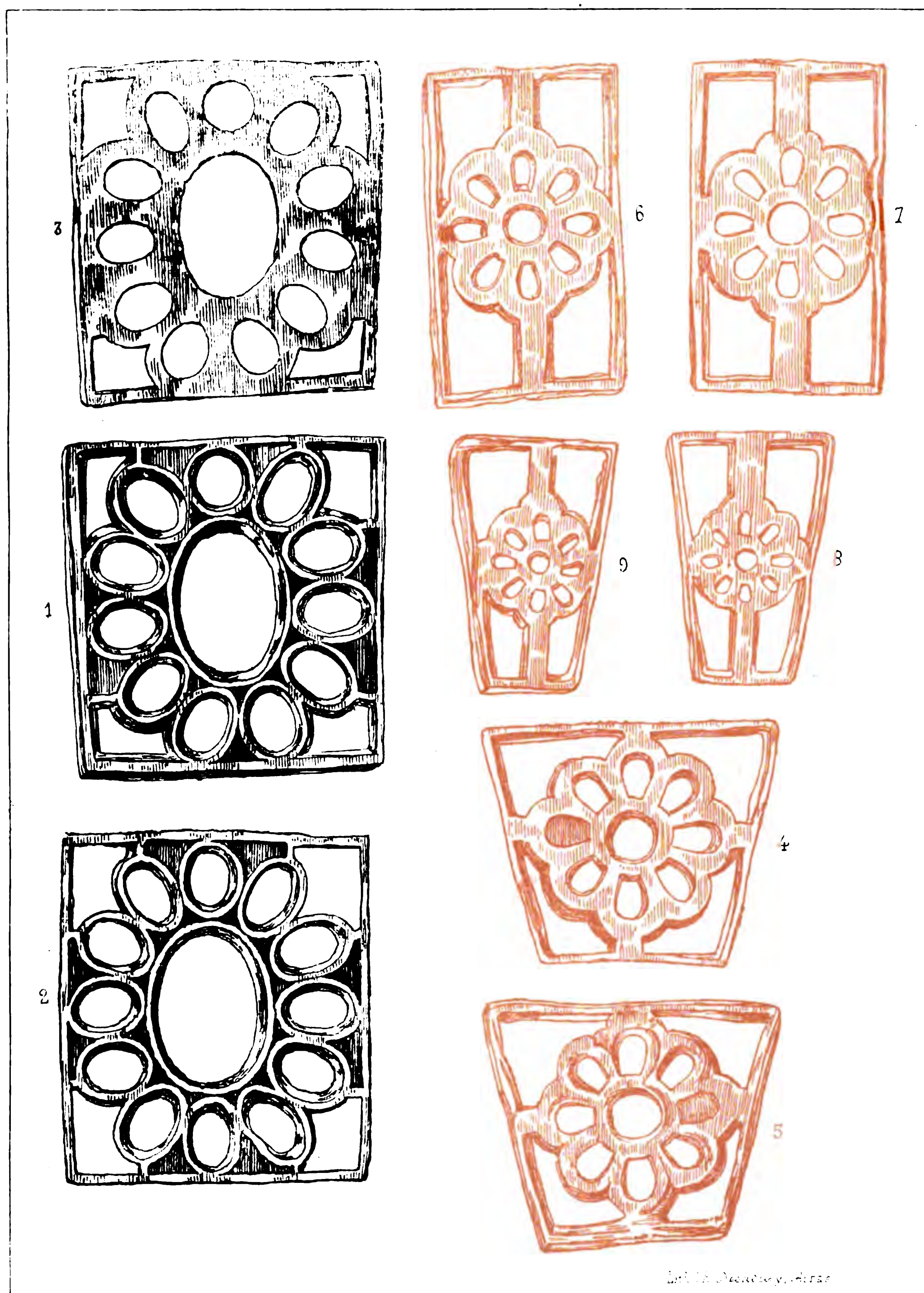
PÉTROSSA


Lith. Ch. Desavary, Arras.

Coupe octogone vue de côté (Restitution de M. A. Odobesco.)

# PÉTROSSA

D.




Détails grand$^{r}$ d'exéc$^{n}$. — Coupe octogone. 1, 2, Panneaux supér$^{rs}$ face externe. 3, Id. face interne. 4, Panneau infér$^{r}$, face ext$^{e}$. 5, Id., face int. — Coupe dodécagone. 6, Panneau supér$^{r}$, face ext. 7, Id., face int. 8, Panneau infér$^{r}$, face ext. 9, Id., face int. (*D'après M. A. Odobesco.*)

Mon cliché de la coupe octogone n° 11, dans son état actuel (v. t. I, p. 234, et pl. XIII), est loin d'être satisfaisant [1]; la restitution de la même pièce (t. I, pl. X) vaut encore moins par l'absence de plusieurs détails. J'ai l'habitude de réparer mes erreurs autant que faire se peut; aussi M. Odobesco m'ayant, avec sa générosité ordinaire, communiqué une aquarelle de la coupe restaurée, je me suis empressé de la reproduire (v. la planche). Une restitution de la coupe dodécagone vue de face, également fournie par mon savant collègue à l'Académie roumaine, montre dans tout son éclat le merveilleux réticulé qui couvrait les pattes des anses [2]. Ce décor (v. la pl.) est exécuté par le procédé du cloisonnage, tandis que le travail des panneaux ajourés est très différent. Le registre supérieur de la coupe octogone (Pl. *Pétrossa*, D, fig. 1, 2, 3) offre des bâtes ovales soudées à une plaque découpée; son registre inférieur (fig. 4, 5) et le double étage de la coupe dodécagone (fig. 7, 8, 9) rentrent dans la technique massive du *Plat de Chosroès* (t. I, pl. XII, fig. 1, 2) : la dernière remarque s'applique aux baguettes d'encadrement ainsi qu'à la rosace du fond [3]. Il n'y a pas à hésiter, objets sibériens et de la Russie méridionale, plaque de Wolfsheim, trésor de Pétrossa, plat de Chos-

culte qu'il recevait en Égypte. J'avais eu l'intention de faire graver de profil et en grandes dimensions la tête de notre oiseau, son état un peu fruste m'y a fait renoncer. Le lecteur voudra donc bien s'en tenir à ma description et aux figures du t. I, p. 238 et pl. XV, 1. D'ailleurs une réduction du profil de notre fibule se trouve dans le *Compte-rendu du Congrès de Copenhague*, pl. XIX, 2 *b*, mais cette image ne rend pas tout à fait le bec tel qu'il est exprimé sur la photographie dont je possède un exemplaire.

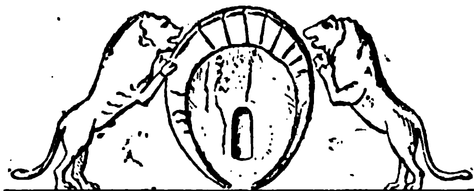
[1] Si réduit qu'il soit, le dessin de M. le comte F. de Lasteyrie, gravé dans l'*Hist. de l'orfévrerie*, p. 70, fig. 11, laisse peu à désirer; je le préfère de beaucoup à la petite image du *Compte-rendu du Congrès de Copenhague*, pl. XX, fig. 2.

[2] Sauf quelques détails, les réticulés des deux vases se ressemblent beaucoup. La queue des pattes de la tasse octogone est coupée carrément, tandis qu'elle se creuse en angle rentrant sur la tasse dodécagone. La fig. 4 *a* de la pl. XIX du *Compte-rendu du Congrès de Copenhague* représente la patte de la coupe dodécagone dans son état actuel; celle de la coupe octogone n'a pas encore été publiée.

[3] V. *Compte-rendu* cit., pl. cit., fig. 4, une fort jolie réduction latérale de la coupe dodécagone, état actuel.

roès, toute cette série de pièces incrustées à froid est le produit des évolutions séculaires d'une même école d'orfévres, école dont le berceau fut l'Égypte ou mieux encore l'Inde, et qui gagna l'Europe par la voie de l'Est [1].

L'application du type félin aux anses de coupe a été pratiquée chez les Anciens, spécialement sur les vases bachiques; mais l'idée primordiale en revient à l'Orient. On a trouvé à Bhavian une fontaine assyrienne sculptée dans le roc [2], fontaine dont le



Fontaine assyrienne de Bhavian (d'après Layard).

jet d'eau me paraît singulièrement voisin du symbole hindou reproduit p. 272, n° 6. Je ne veux pas m'arrêter ici à l'intention évidente de l'artiste; il y a là un chapitre scabreux que j'ai déjà

[1] Je retrouve par hasard dans mes papiers une lettre de M. G. Filimonov, Commissaire de la section russe de l'histoire du travail à l'Exposition universelle de 1867. Cette lettre, en date du 15 juillet de la même année, se termine ainsi : « Je conclus, Monsieur et honorable ami, en vous affirmant que la question très importante de l'origine et de la provenance des objets, dits mérovingiens ou barbares, des premiers âges de notre ère, ne peut être résolue aujourd'hui en dehors d'une étude comparative basée sur les monuments antiques de ma patrie. » J'avais tout à fait oublié les remarquables conclusions de M. Filimonov et néanmoins j'ai été fatalement amené à les suivre de point en point. Peut-être mon défaut de mémoire tient-il à ce que le savant Conservateur du Musée de Moscou se trouva dans l'impossibilité de m'adresser les documents promis dans sa lettre, et que j'ai reçus d'une autre main? Quoiqu'il en soit, je crois remplir un devoir de bonne confraternité en déclarant que mes théories avaient été formulées par un Russe, longtemps avant qu'il ne me vint à l'esprit de les mettre au jour. Au reste, M. Filimonov ne peut qu'être charmé de notre communauté de sentiments; alors que, sans entente préalable, une même idée germe à la fois sous les voûtes du Kremlin et sur les bords de la Scarpe, cette idée a quelque chance de faire son chemin.

[2] Layard, *Nineveh and Babylon*, t. I, p. 215, fig.

que j'ai déjà trop abordé et auquel, hélas ! il me faudra bientôt retourner encore ; le lecteur remarquera seulement les deux animaux qui flanquent le cadre ovale de l'orifice et qui ont inspiré la *Porte des Lions* à l'Acropole de Mycènes [1].

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

[1] Schliemann, Mycènes, pl. III.

# APPENDICE.

---

### LE MYTHE DE LA TOISON D'OR (p. 81).

« Un autre fait que l'on donne pour certain, c'est que les torrents de leur pays (Colchide) roulent des paillettes d'or que ces Barbares recueillent à l'aide de vases percés de trous et de *toisons à longue laine*, circonstance qui aurait suggéré, dit-on, le mythe de la Toison d'or. » (Strabon, l. XI, 2, 19; trad. Tardieu).

### ORACLE DE DODONE (p. 84).

In Dodona, Jovis fons, quum sit gelidus et immersas faces exstinguat, si exstinctæ admoveantur, accendit. Idem meridiè semper deficit, qua de causa ἀναπαυόμενον *(intermittente)* vocant; mox increscens ad medium noctis exuberat; ab eo rursus sensim deficit. (Pline, *Hist. nat.*, II, 106). — Cassiopæi, Dryopes, Selli, Hellopes, Molossi, apud quos Dodonæi Jovis templum, oraculo illustre : Tomarus mons, centum fontibus circa radices, Theopompo celebratus. (Id., *ibid.*, IV, 2.) — *Tombeau de Porsenna, à Clusium.* Pyramides..... ita fastigiatæ, ut in summo orbis æneus et petasus unus omnibus sit impositus, ex quo pendent exapta catenis tintinnabula, quæ vento agitata, longe sonitus referant, ut Dodonæ olim factum. (Id., *ibid.,* XXXVI, 19, 8).

### LES ROSES (p. 94).

Addidere alii Milesiam, cui sit ardentissimus colos, non excedenti duodena folia. — Quum sit genus ejus, quam centifoliam vocant : quæ est in Campania Italiæ, Græciæ vero circa Philippos : sed ibi non suæ terræ proventu. Pangæus mons in vicino fert, numerosis foliis ac parvis : unde accolæ transferentes conserunt, ipsaque plantatione proficiunt. (Pline, *Hist. nat.*, XXI, 10, 2 et 3).

PRONONCIATIONS SYRIENNES DU QAF ET DU KAF (p. 112).

« Il existe en arabe une lettre jouissant de la double faculté d'être prononcé *g* par les Bédouins et d'être élidée par les Syriens des villes : c'est le *qaf* ou *k* emphatique; par exemple *qalb* (cœur) est prononcé *galb* par les Bédouins, et *àlb* par les citadins — l'accent sur l'*à* représente un léger coup de glotte qui a à peine la valeur du *hamzé* et qu'il ne faut pas confondre avec l'esprit rude ᶜ conventionnel employé pour transcrire le *a ᶜ in*.

« Ces deux prononciations ne sont d'ailleurs pas les seules que peut affecter le *qaf;* l'immense majorité des Fellahins, ou paysans sédentaires, en font un *k* naturel tout à fait analogue au *k* européen ; ainsi, pour conserver l'exemple choisi, ils disent *kalb* au lieu de *qalb*.

« A cet état le *qaf* pourrait se confondre avec le *kaf* ou *kef*, *k* naturel; mais la méprise est difficile pour ceux des Arabes qui, prononçant *k* au lieu de *q*, donnent au véritable *k* le son de *tch ;* par exemple, ceux qui disent *kalb* pour *qalb* (cœur), disent *tchalb* pour *kalb* (chien). Les Bédouins prononcent aussi généralement le *kaf* naturel comme un *tch*.

« Parfois, chez les Bédouins, surtout à la fin des mots, le *q* devient *dj;* par exemple, *refidj* pour *refiq* (compagnon).

« De ces cinq prononciations syriennes du *qaf : q, k, g,* ʾ, *dj*, la moins répandue est assurément la première, *q*, qui est néanmoins la seule admise par les lettrés, par exemple pour la récitation du *Qoran*. » (Clermont-Ganneau, *Gomorrhe, etc.*, ap. *Revue archéol.*, nouv. série, t. XXXIII, p. 193 et 194).

TCHANDALAS ET CRAPAKAS (p. 174).

« Dans l'énumération des classes mélangées et de leurs obligations, la loi de Manou parle des *Tchandalas* et des *Crapakas*. Il est dit (liv. X, sl. 51-52) que leur demeure doit être hors des villages, qu'ils ne doivent posséder pour tout bien que des chiens et des ânes. Elle ajoute : « Qu'ils aient pour vêtements les habits des morts ; pour plats, des pots brisés ; pour parure, du fer ; qu'ils aillent sans cesse d'une place à une autre. » On croirait voir dans ce texte, la description d'un tableau représentant une halte de Bohémiens ; mais c'est mieux qu'un tableau. Hérodote (V, 9) nous apprend que c'est une photographie — si on peut employer ce mot autrement que dans l'application actuelle — prise sur une peuplade au nord de la Thrace, non loin des rives du Danube. Leur nom était Sigy-

nes, Tchandalas hellénisé, et on les savait originaires de la Médie : c'étaient les ancêtres des Gitanos. L'étymologie s'accorde ici avec la tradition et avec les mœurs nomades des Tchandalas primitifs. Les Gitanos ont conservé, de leur origine asiatique, le mot sanscrit *munsch* (homme) dont ils s'appellent entre eux. » (Gaspard Bellin, *Antiquité de la langue sanscrite*, ap. *Compte-rendu du Congrès provinc. des Orientalistes*, Lyon, 1878, t. I, p. 148).

## Le CERVUS MESOPOTAMICUS (p. 191).

« Le *Cervus Mesopotamicus* est décrit dans *Zoological Society of London*, 1875. Ce n'est pas l'*Axis*, c'est un daim voisin de l'axis, mais très distinct. C'est moi qui, en 1873, ai déterminé les bois de daim du docteur Schliemann, lorsque j'étais à Athènes ; mais ils n'est pas possible de dire s'ils appartiennent au *Cervus dama* ou au *Cervus mesopotamicus*. J'ai eu de ce dernier des dépouilles fraîches entre les mains. » (Dr Lortet, doyen de la Faculté de Médecine de Lyon ; *Lettre* du 29 mars 1880).

In India..... et feram nomine *Axin*, hinnulei pelle, pluribus candidioribusque maculis, sacrorum Liberi Patris. (Pline, *Hist. nat.*, VIII, 31). On sacrifiait à Bacchus ce ruminant moucheté que Cuvier croit être le cerf du Bengale.

## LES DENIERS CONSULAIRES (p. 194).

Axsius et Hostilius n'étaient pas des Consuls, mais tout simplement des magistrats chargés de faire frapper la monnaie. La fausse appellation de *monnaies consulaires* donnée aux pièces de la République romaine m'avait induit en erreur. (Voy. F. Lenormant, *La monnaie dans l'Antiquité*, t. III, p. 237 à 245).

## FOUILLES DE LA ROUMANIE ET DE LA TRANSYLVANIE (p. 288).

Différentes causes ont retardé la publication du présent volume, dont la feuille 18 était déjà imprimée lorsque j'ai reçu un très remarquable ouvrage édité par l'Académie Roumaine (*Annales*, t. x, sect. ii, fasc. ii, 1880). Sous le titre, *Dacia inainte de Romani*, M. le Dr G. Tocilesco, élève de l'École des Hautes Études, à Paris, a présenté un ensemble des monuments écrits ou figurés, relatifs à l'ancienne Dacie. Le livre du savant Roumain, composé dans un idiome malheureusement peu répandu, se

divise en deux parties : géographique, ethnographique ; il est illustré de 38 planches, 4 cartes et 171 figures intercalées au milieu du texte. Les matières, traitées avec des développements considérables et un grand luxe d'érudition, se rapportent aux cultes, à la philologie, à l'épigraphie, à la numismatique et à l'histoire naturelle. Les illustrations du texte offrent beaucoup de termes de comparaison empruntés à divers pays ; les planches, sauf quelques bas-reliefs de la colonne trajane, renferment en majorité des objets recueillis sur le territoire jadis occupé par les Daces : la Roumanie et la Transylvanie. Je ne m'arrêterai pas aux instruments de pierre, bien qu'ils nous montrent des types forts intéressants ; les bronzes me conviennent davantage. Les haches ne semblent pas différer essentiellement de celles que l'on rencontre partout ailleurs : un dard (Pl. C, 8) rappelle exactement nos carreaux d'arbalète du Moyen-Age ; des flèches en losange ont leur douille munie d'un crochet, la pointe en bas (Ibid., 8, 9). Une lame d'épée (Transylvanie, Ibid, 1) est en feuille de sauge ; la poignée, relativement très courte et à pommeau discoïde muni d'un bouton, n'a pas de garde saillante : les quillons, massifs, se rabattent en arc surbaissé. La même forme apparaît en Hongrie, ce dont il n'y a pas lieu de s'étonner, mais elle existe également en Scandinavie (*Nordiske Oldsager*, p. 30 à 33 ; *Antiquités suédoises*, I, p. 30, 31, 48), et en Autriche (Éd. von Sacken, *Das Grabfeld von Hallstatt*, pl. V, 8 ; *Revue archéol.*, 1866, pl. VI, O). L'épée mauresque attribuée à Boabdil (*Armeria real* de Madrid, *Magasin pittoresque*, t. XXVIII, p. 376 ; fig.) présente un garde analogue ; les quillons d'un sabre hindou (Collection du palais de Tsarkoe Selo, W. Egerton, *An illustrated handbook of indian arms*, pl. III, 7) n'adhèrent pas à la lame, mais ils se recourbent également en croissant, les pointes en bas : ces deux poignées sont les variantes de l'ancien type de bronze. Une tête de *buzogany* (masse d'armes ou bâton de commandement ; Transylvanie, pl. D, 8) diffère très peu d'un objet pareil qui provient d'Haiderabad (Egerton, *ouv. cité*, pl. XV, 575 T). Le couteau (pl. D, 18) nous ramène droit en Danemark, en Suède et à Hallstatt (*Nord. olds.*, p. 35 ; *Antiq. Suéd.*, I, p. 56 ; Sacken, *ouv. cité*, pl. XIX, 8). Un petit engin (pl. E, 11) a son similaire en Italie (*Matériaux pour l'hist. de l'homme*, 1873, p. 444). Il se compose d'anneaux géminés, entre lesquelles surgissent trois pointes aiguës. Pour les uns, son usage reste indéterminé ; d'autres en font un doigtier destiné à tendre l'arc. A mon avis, nous aurions ici des exemplaires primitifs de l'arme dite *coup-de-poing*, dont l'Amérique ne pourrait plus réclamer l'invention. L'extrait qui suit vient appuyer une opinion passablement risquée au

premier abord : il s'agit de tribus montagnardes du haut Caucase, Souanis et Chewsouris, rameaux anciennement détachés de la race Karthouli ou Kaztevel. « Indépendamment de l'épée, ils portent au pouce de la main droite une sorte d'anneau de bataille garni de pointes longues et fort acérées. Cet engin bizarre, dangereux dans les luttes à l'arme blanche, était également employé au Moyen-Age dans quelques contrées de l'Allemagne du sud. » (*Le Caucase, etc.*, par le baron de Thielmann, trad. Ernouf, p. 193-194 ; in-12, Paris, 1876.)

En fait de bijoux d'argent, citons un bracelet hélicoïde (Pl. F, 4) que ses aplatissements terminaux rapprochent de certaines armilles scandinaves (*Antiq. suéd.*, II, p. 105, Ier Age du fer). Les fibules coudées, forme d'arbalète à arc plein (vermeil et verroterie), se montrent également en Transylvanie (Pl. F, 11, 12). J'ai rencontré ce type à Kertch et je le suis le long de la vallée du Danube ; il est très commun en France ; on le trouve aussi en Suède et en Danemark (*Antiq. suéd.*, II, p. 132, IIe Age du fer ; *Nord. Olds.*, p. 88 et 89, Ier Age du fer).

Le bracelet en or de Simlâu (Transylvanie, pl. F, 15) ressemble aux spécimens de la collection Fillon, reproduits sur notre planche XVI, fig. 1 à 2 ; une pièce analogue a été exhumée près de Kyritz, dans le Mecklembourg ; une autre, aux environs de Baireuth, en Bavière (Lindenschmit, *Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*, t. I, part. 5, pl. IV, fig. 6 et 7) ; une autre en Suède (*Antiq. suéd.*, I, p. 72, IIe Age du bronze).

Un vase de bronze (Pl. G, 4) m'a singulièrement frappé ; il provient des fouilles d'Orastia (Transylvanie) et on le conserve à l'*Antiken Cabinet* de Vienne : Je n'ai malheureusement pas ses dimensions. La pièce se compose d'une coupe hémisphérique à pied torique très court, cerclée d'un double filet cordelé ; des lèvres, et parallèlement au diamètre, s'échappent quatre appendices repliés en cou de cygne à bec allongé : ce récipient est monté sur un chariot à quatre roues égales, ayant chacune quatre rais. La tige médiane, qui maintient les essieux et supporte le pied, est arquée ; ses extrémités présentent une courbure semblable à celle des appendices décrits. Le musée de Stockholm possède un objet similaire trouvé près d'Ystad (Scanie) ; il n'en reste que le chariot, dont la longueur, d'une roue à l'autre, est de 0m 309m ; on l'a classé au IIe Age du bronze. M. Oscar Moutelius [a suppléé à la coupe absente par un cratère arrondi, anses cordelées, filets perlés, et voici comment il explique sa restitution : « Chariot en bronze, qui a porté un grand vase de bronze destiné au culte. La figure est complétée à l'aide d'un chariot pareil,

trouvé en Mecklenbourg » *(Antiq. suéd.*, I, p. 78, fig. 255.) Je n'ai pas un seul mot à ajouter à la note succincte de mon savant confrère dont la remarquable publication devrait servir de modèle à tous les rédacteurs de catalogues officiels.

Un cône de bronze laminé, décor de filets simples alternant avec des cordons perlés, méritent également l'attention (Pl. G, 11). Sa pointe est quelque peu tronquée, mais il mesurait évidemment 0m 12c en longueur totale, et sa base a 0m 046m de diamètre : on le donne comme un ornement de coiffure féminine. Cet objet, de la famille des *tantourah* druses et des *hennins* du Moyen-Age, ne serait-il pas aussi cousin germain des cônes en or du Louvre et de Munich, en même temps que des מספחלת (Ézéchiel, XIII, 18, 21), ou עטרת תפארת (Id., XVI, 12) bibliques ?

L'article numismatique comprend des espèces d'or et d'argent. En or, nous voyons quelques imitations des tétradrachmes d'Alexandre le Grand, et une monnaie dont je crois avoir rencontré le type en Gaule : face, le triquètre entre deux branches de laurier ; revers, huit cercles pointés, 5, 2 et 1, dans une couronne végétale (Pl. H, n° 17). En argent : imitations de tétradrachmes grecs et macédoniens ; monnaies daces autonomes. Parmi ces dernières, une pièce montrant d'un côté deux têtes de profil ; de l'autre, un cavalier au galop avec la légende BIATEC (Pl. I, 12). Cet ensemble, dont le style rappelle fréquemment la barbarie caractéristique de la frappe gauloise, doit revenir en partie au vaste empire des Celtes, qui, à la fin du IVe siècle avant J.-C., occupait le centre et l'ouest de l'Europe ; le reste incombe aux conquérants Germains dans la période comprise entre le IIIe siècle avant notre ère et le Ier après J.-C.

Les fouilles de Zimnicea ont mis au jour des poteries dont le galbe classique bâtard ne manque pas néanmoins d'une élégance relative. La céramique de Vodastra est plus grossière, plus primitive, mais aussi plus originale. J'y distingue une sorte de barillet formé de deux troncs de cône soudés par la base ; deux oreillettes accostent l'arête médiane. On a rencontré le même type en Scanie où il est complètement lisse (*Antiq. suéd.*, I, p. 80, fig. 259, IIe Age du bronze), tandis que la partie inférieure de l'exemplaire roumain est rudentée (Pl. L, 4). Une urne de Vodastra (Pl. M, 1), longitudinalement côtelée, col court, lèvre taillée carrément sans rebords, est munie de petites oreilles au haut de la panse : ce modèle m'était inconnu. Un fragment de Zimnicea (Pl. M, 4, 8) est orné de denticules avec le disque pointé au sommet de chaque triangle ; la pièce intacte devait être proche parente d'un *lota* de Hallstatt (Sacken, *ouv. cité*, pl. XXV, 15).

Je ne m'arrêterai pas aux monuments funèbres daco-romains, trouvés à Olto et à Drobeta (Pl. IX à XII) ; l'art de Rome est uniforme comme son administration : il en est autrement d'un bas-relief mutilé (Pl. V), reste probable d'une stèle cabirique. Un cavalier barbu, coiffé du bonnet phrygien ; tunique sans manches, chlamyde flottante, tient de la main droite un singulier marteau : un serpent traversé par une lance. Au-dessus du marteau, la lune personnifiée dans un buste d'Artémis ; derrière la tête du cavalier, le disque radié du soleil. Au point de vue religieux, notre personnage appartient au culte mystérieux pratiqué sur les bords de la mer Noire ; il est de la même famille que le Thor scandinave et que le Taranis celtique : au point de vue extérieur, l'énergie de la pose, la simplicité du rendu, révèlent un échantillon de cet art thraco-hellénique, si bien étudié par M. L. Heuzey. A de nombreux égards, le monument roumain accuse une certaine parenté d'exécution avec les bas-reliefs d'Adam-Clissi (Dobrudja) qui, eux-mêmes, pourraient bien avoir trait aux légendes cabiriques (voy. Michel Soutzo, *Coup-d'œil sur les monuments antiques de la Dobrudja*, ap. *Rev. archéol.*, 1881, pl. XXI à XXIV). Une comparaison des sculptures danubiennes avec les divinités celtiques de Kervadel et de l'autel d'Ober-Seebach (voy. plus haut, p. 161 et suiv.) ménageraient sans doute des rapprochements curieux.

J'ai gardé pour la fin une étrange page d'iconographie qui me donne beaucoup à réfléchir. Parmi un grand nombre d'objets antiques en argent découverts à Csora (Transylvanie), on remarque une plaque brisée, fragment probable d'un revêtement de coffret, car elle a une marge encore munie des boulons qui fixèrent le métal sur le bois. Ce débris, dont les morceaux rajustés mesurent $0^{m}$ $16^{c}$ de haut sur environ $0^{m}$ $13^{c}$ de large, offre deux figures humaines repoussées et gravées ; l'une entière, l'autre tranchée verticalement par le milieu. M. Tocilesco, qui reproduit et décrit la pièce (Fig. 60 et p. 830), semblerait pencher pour une attribution dace : je me permets d'avoir un avis différent ; mais, avant de le développer, je ferai quelques réserves.

Un objet d'art ne saurait être convenablement jugé si l'on n'a pas sous les yeux, à défaut de l'original, un moulage ou une bonne photographie ; or, je n'ai à ma disposition qu'un dessin dont la fidélité scrupuleuse ne m'est aucunement garantie. En outre, j'aurais besoin d'être renseigné au sujet du reste de la trouvaille pour en obtenir des termes de comparaison et des synchronismes, ressources qui me manquent absolument. Néanmoins, je vais marcher à l'aide des faibles lumières qui éclairent la situation ; mes erreurs seront réfutées, s'il y a lieu.

Donc, procédons en détail. Le personnage intact est posé de face; la main gauche relevée à l'orientale en signe d'adoration, la droite appuyée sur la hanche. Il a pour vêtements un justaucorps, des anaxyrides et des chaussures lacées. Le justaucorps, galonné au collet, aux épaules, aux poignets, à la poitrine et à la ceinture, montre, à hauteur de l'épigastre, un disque pointé. Au flanc gauche apparaît un objet allongé qui doit être le fourreau d'une épée dont la garde se dissimule derrière le dos de la figure. La face, imberbe, yeux largement ouverts, présente le type ovale des Aryas. La chevelure se hérisse en *cincinni* (ἕλιξ) verticalement frisés. La silhoutte du corps entier est esquissée par une série continue de petits cercles obtenus à l'aide d'un poinçon ; plus grands autour de la tête, ils s'en écartent de manière à former un nimbe circulaire. L'intention positive de cet emblème me semble démontrée. En effet, les contours de la face sont gravés au trait et l'artiste a ébauché, au sommet de l'édifice capillaire du personnage, un deuxième cercle concentrique au premier. Je ne saurais y voir un diadème de perles; j'admettrais plutôt que l'orfèvre a renoncé, après une tentative qui ne le satisfaisait pas, à la continuation de son parti pris. La ligne et les stries arrêtent le côté interne des bras et du buste; les jambes, offrant plus de latitude, sont totalement ponctuées.

L'effigie mutilée, vêtue absolument comme la précédente sauf un galon à la hauteur des chevilles, est encore plus sommairement exécutée, s'il est possible. La tête, que le dessein placé sous mes yeux rend en profil (?), montre un œil de face comme les bas-reliefs égyptiens ; elle est aussi cerclée d'un nimbe très accentué. Le champ du tableau se distingue par un semis de feuilles lancéolées et de petits cercles disposées en triangles, 2 et 1 ; un gros filigrane tordu prolonge le cadre.

Aucun des caractères, qui signalent une œuvre particulièrement étrange, ne devant être négligé, nous allons les analyser l'un après l'autre.

Le costume dace, tel que nous le présentent les monuments antiques, est foncièrement étoffé : ample tunique dépassant le genou ; long manteau ; larges braies à plis nombreux ; pour chaussure, un *calceus* à empeigne fermée ; nulle trace de galons ou de broderies (Musée de Naples, n° 213 ; Colonne Trajane). Le fragment de Csora donne une note exactement inverse : vêtements collants et étriqués ; souliers ouverts et lacés, dont les courroies entourent le bas de la jambe. La tunique et le maillot en laine de Thorsbjerg (E. Engelhardt, *Thorbsjerg Mosefund,* pl. 1 et 2, I<sup>er</sup> Age du fer danois), deux effigies de Chosroës I<sup>er</sup> (*Orfévrerie mérovin-*

*gienne*, pl. VII, Ch. Texier, *Descript. de l'Arménie et de la Perse*, pl. 149 et 150), ont une certaine analogie avec l'ajustement de nos figures. Cette analogie est encore plus prononcée sur la plaque sibérienne en or coulé du Musée de l'Ermitage (voy. t. II, pl. XIX), et sur les croquis naïfs dont une main barbare a chargé un plat oriental en argent trouvé à Sludka (voy. t. II, p. 200). Les tire-bouchons de la chevelure ont aussi leur intérêt; on ne rencontre pareil luxe que chez les peuplades sauvages, riches en loisirs et en femmes, ou chez les nations trop civilisées qui possèdent des *Académies de coiffure*. Tel n'était pas le cas des Daces; ils laissaient retomber naturellement les boucles de leur abondante toison (*Description of the British Museum*, t. III, pl. 6) : en revanche, la Colonne Trajane nous montre les cavaliers maures de Lusius Quietus exactement frisés comme le personnage de Csora (Froehner, *La Col. Trajane*, 50).

La question du nimbe circulaire mérite d'être étudiée. Cet insigne est attribuée aux divinités classiques par les peintures de Pompéi et les miniatures du manuscrit de Virgile à la bibliothèque Vaticane (Rich, *Dict. des antiq.*, NIMBUS. Voy. aussi *Gazette archéol.*, t. II, pl. II, p. 34, Peintures d'un manuscrit de Nicandre). Mgr Martigny a traité du nimbe chrétien avec son érudition habituelle. (*Dict. des antiq. chrét.*, nouv. éd., p. 498 et sq.), mais nous avons ici affaire à un monument que l'on ne peut soupçonner de christianisme et j'envisagerai le seul point de vue païen. D'après Buonarruoti (*Osservazioni sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro*, p. 60 et sq.), l'origine du nimbe remonterait aux Égyptiens qui l'auraient transmis à la Grèce et à Rome : cette dernière en ceignit la tête de ses empereurs auxquels on rendait des hommages divins. Servius (Lib. III, *Æneid.* v. 587) le définit ainsi : *Proprie nimbus est, qui deorum et imperatorum capita quasi nebula clara ambire fingitur ;* Trajan le porte sur l'arc de Constantin ; on le voit au revers d'une médaille d'Antonin Le Pieux (Oisel, *Thesaurus select. numismatum antiq.*, pl. 67, 1). Le triomphe de l'Église n'enleva pas le nimbe aux Augustes qui le conservèrent jusque sous Héraclius (R. P. Cahier, *Nouv. mélanges d'archéol.*, t. I, pl. VII ; Sabatier, *Descript. gén. des monnaies byz.*, t. I, pl. V à XXX, pass.). Il est certain qu'en cherchant un peu on découvrirait l'usage du nimbe dans la Perse sassanide (voy. les bas-reliefs de Tak-i-Bostan); mais j'aime mieux l'étudier plus à l'orient. Sourya, dieu du soleil chez les Hindous, et dont le culte remonte aux temps védiques, est figuré la tête environné d'un nimbe, que le brahmanisme donne également à Kama (l'amour) et à Trivéni; le bouddhisme, à Adhi-Bouddha, et aussi à des personnalités secondaires de cette religion. Le dernier cas appa-

raît sur un très ancien reliquaire bouddhique en or où l'influence grecque est palpable. Une coupe antique d'argent exhumée dans l'Inde, et de la même famille que les vases du gouvernement de Perm (voy. t. II, pass.), accentue davantage la circonstance. L'objet, dont le style et la conception sont évidemment helléniques, représente le triomphe de la divinité du vin, Soura, Ispara, Bacchus (?) : des génies armés d'attributs bachiques, un Faune dansant avec la *nébride* au bras, une panthère s'abreuvant dans un cratère, ne laissent aucun doute à cet égard. Le visage du principal personnage, qui, une coupe à la main, est à demi-couché sur un char, a disparu, mais on distingue encore un nimbe, rétréci vu l'exiguité du champ. Des deux figures placées en avant du véhicule, et qui semblent le traîner, la plus grande est parée de l'insigne extrahumanitaire ; or, ni l'une ni l'autre ne sont des dieux, mais des compagnons, ou mieux des adorateurs du dieu. (G. Birdwood, *The industrial arts of India*, pl. A, 2 ; I, 6 ; J, 4 ; L, 2 ; I et II). Le lamaïsme tibétain offre matière à de semblables remarques ; tous les Bouddha sont nimbés, et leurs assistants le sont généralement aussi (Émile von Schlagintweit, *Le bouddhisme au Tibet*, ap. *Annales du Musée Guimet*, t. III, pl. 2 à 7 ; 11, 22, 31, 32). Au résumé, le nimbe, qui n'apparaît en Égypte qu'à l'état épisodique, est un symbole ordinaire dans l'Inde et dans l'Himalaya.

Le décor de feuillages pourrait être une réminiscence des peintures funéraires de Kertch (voy. t. II, pl. 20) ; le semis de *pois* disposés en triangle est visible sur quelques *orantes* des catacombes (L. Perret, *Les catacombes de Rome*, pl.) et il constitue le motif unique de la chasuble de S. Regnobert, à Bayeux (D. Rock, *The Church of our fathers*, t. I, pl.), *holosericum* que je crois de fabrication orientale plutôt que byzantine.

Le bras gauche du second de nos personnages a disparu ; néanmoins l'uniformité d'attitude n'est guère douteuse chez les deux individus : ils adorent. Ceux de mes lecteurs, à qui l'iconographie mésopotamienne ou proto-perse est familière, n'auront pas oublié maintes effigies debout, la main levée à hauteur du visage, contemplant en extase, soit une idole antropomorphe ou monstrueuse, soit le fétiche symbolique d'un être divin : à mon avis, un autel supportant une forme animée ou un emblème inerte complétait le tableau.

Trois outils distincts ont concouru à l'achèvement de l'œuvre : le marteau, le burin, le poinçon. Le repoussé et la gravure sont des procédés fort communs, en usage de temps immémorial ; le travail au poinçon est plus rare. Cette technique peut avoir été appliquée au décor des bronzes laminés de Hallstatt (Sacken, *ouv. cité*, pl. X, 6) ; mais un autre exemple

de son emploi au dessin des figures humaines m'est inconnu ailleurs qu'à Monza, sur le reliquaire de S. Jean-Baptiste (voy. t. I, p. 317, VI$^{e}$-VII$^{e}$ siècle).

Le style de la plaque de Csora n'a pas la rudesse naïve d'un art primitif; il offre une certaine recherche prétentieuse qui le classe à une époque de décadence barbare. Tout informes qu'ils soient, les ouvrages de métal où les Gaulois, les Germains et les Scandinaves voulurent singer le classique, ont néanmoins quelque mérite au point de vue ornemental; ils exhalent un parfum *sui generis* qui les rend presque originaux. Au contraire, il faut pousser jusqu'au déclin de la période mérovingienne, un peu avant la renaissance de Charlemagne, pour rencontrer des analogues, je ne dis pas des similaires, aux personnages de notre fragment. En définitive, le chaudronnier ambulant qui, du V$^{e}$ au VII$^{e}$ siècle de notre ère, vint exécuter en Transylvanie un meuble destiné à quelque riche *djoupan*, était fort bien outillé pour décorer des vases, des ustensiles ou des bijoux de bronze, quoiqu'il ignorât les principes élémentaires de la figure. Il avait sans doute parcouru l'Asie, beaucoup vu et même passablement retenu; les monuments antiques de l'Assyrie et de la Perse lui étaient peut-être familiers, à moins que des scènes pareilles n'eussent frappé ses regards dans le pays où il travailla : cette dernière hypothèse me semble la plus admissible. L'industriel nomade, aidé de vagues souvenirs, a rendu en style d'écolier, mais avec des moyens d'exécution bien supérieurs, une cérémonie religieuse dont il avait été le témoin. Nous connaissons le théâtre de la cérémonie, l'ancien territoire dace; quels en furent les acteurs? D'après la période que j'assigne à la plaque de Csora, nous aurions affaire à l'élément slave.

Il est généralement reconnu que les Slaves, race d'origine indo-germanique, s'établirent à l'ouest du Volga environ 15 siècles avant notre ère, mais leur nom n'apparait dans l'histoire que postérieurement à la venue du Messie. La famille slave forme deux grandes sections : les Vendes, les Slaves proprement dits. Les premiers gagnèrent beaucoup au sud et à l'ouest; les Hénètes et les Vénètes étaient des Vendes, dont un rameau habita aussi la Thrace. Les Vindiles et Vandales, mentionnés dès le II$^{e}$ siècle, les Antes, célèbres au V$^{e}$, furent des Vendes septentrionaux; les *Scldvi*, entre 200 et 400 de J.-C., se disséminèrent de l'embouchure du Rha à celle du Pô. Aux III$^{e}$ et IV$^{e}$ siècles, les Goths subjuguèrent la plupart des tribus slaves. La révolte des Huns, en 376, mit fin à une domination temporaire; jusqu'au règne d'Attila, les Slaves purent garder leur liberté : c'est le début de la renommée qu'ils ont justement acquise. Les

Vandales, dès 407, se montrent en Gaule; les Antes, à la mort d'Attila (453), se fixent entre le Danube et les Carpathes; sous le règne d'Héraclius, de 631 à 641, les Serbes, les Croates, etc., fondent au sud un établissement sur les bords du fleuve. Inutile d'aller plus loin; notre fragment doit revenir, soit aux Antes du V<sup>e</sup> siècle, soit aux Serbes du VII<sup>e</sup> : je ne dissimule pas ma préférence pour les Antes, sans toutefois vouloir l'imposer.

La religion primitive des Slaves est peu ou mal définie. « En ce qui concerne la mythologie slave, écrivait M. Krek, professeur à l'Université de Gratz (*Archiv für Slawische Philologie*, 1876, p. 134), les résultats positifs obtenus jusqu'ici ne sont nullement en rapport avec la dépense de travail. Personne ne se rend mieux compte d'un semblable état de choses que l'érudit qui entreprend de jeter pardessus le bord tout ce qui ne lui paraît pas oncorder rigoureusement avec les matériaux primitifs, tout ce qui rentre dans le chaos des hypothèses contradictoires, basées le plus souvent sur l'arbitraire ou l'*à priori.* » Les plaintes du docte slaviste n'ont malheureusement pas encore cessé d'être justes.

Un savant français, M. Louis Leger, a, dans un article substantiel, exposé l'ensemble des documents certains que l'on possède sur la question; je vais en extraire les détails propres à éclaircir le sujet du monument dont nous nous occupons.

Dans tous les idiomes slaves, le nom de Dieu est *Bog* (forme primordiale *bogu*); M. Miklosich (*Die christliche Terminologie der Slawischen Sprachen*, p. 35) explique ainsi ce mot : « *Bogu* s'identifie avec le sanscrit *baga*, *maître*, proprement *répartiteur*. Cest là une épithète de Dieu et le nom propre d'une divinité védique : ancien persan *baga*, ancien bactrien *bagha*, *Dieu*; l'ancien hindou, *bagha*, signifie aussi *bien-être*, *bonheur*.

En ce qui concerne les divinités incontestables du panthéon slave, on ne trouve de textes positifs que dans les chroniques allemandes pour les Slaves baltiques, et dans les chroniques russes pour les Slaves de Novgorod ou de Kiev; les documents sérieux manquent pour la Bohême, la Serbie et la Bulgarie. « On n'est pas autorisé à identifier, comme on l'a fait trop souvent, la religion des Russes et celles de leurs lointains congénères les Slaves de l'Elbe et du Danube. »

*Svarog*, dieu du ciel en Russie, engendra *Dajbog*, le dieu donnant ou bienfaisant (Jagiç, *Archiv für Slaw. Philologie*, t. V, liv. 1). Dajbog, qui avait sa statue à Kiev, est évidemment le Soleil, fils du Ciel, comme l'Apollon antique était fils de Zeus.

*Ogonu*, le feu (sanscrit, *Agni*; latin, *Ignis*), est également fils du Ciel.

Un dieu solaire, *Svarojicht* (fils de Svarog) apparaît encore dans les gloses des chroniques russes, dans les textes de Thietmar de Bruno, peut-être dans la *Knytlingasaga* scandinave (Jagiç, *loc. cit.*, t. IV, p. 424).

En regard de ces divinités célestes ou solaires, sur lesquelles nous n'avons que de très vagues données, il faut citer en première ligne *Peroun* (frappeur) dieu du tonnerre, certainement apparenté au *Perkounas* lithuanien, aussi dieu de la foudre. Peroun eut des statues à Novgorod, sur le lac Ilmen, et à Kiev : la seconde était en bois; tête d'argent, barbe d'or. Elle tenait en main une pierre à fusil; un brasier de chêne brûlait sans cesse en sa présence; on lui sacrifiait des animaux et même des victimes humaines; le prince Vladimir la fit abattre quand il embrassa le christianisme, en 988. Viennent ensuite : *Khors*, aux attributs indéterminés; *Volos* ou *Veles*, dieu pastoral; *Koupalo*, dieu agricole, symbole du solstice d'été. Les offrandes à Koupalo consistaient en fruits; on jetait à l'eau des couronnes en son honneur; on lui allumait des feux autour desquels on se livrait à la danse. *Stribog* est appelé l'*aïeul des Vents* dans le poème d'Igor; *Iarylo* (l'ardent, le bouillant) était le dieu phallique par excellence, présidant à la génération : à Iarylo correspondait *Lada*, la Vénus slave, déesse du printemps et de l'amour.

Le seul groupe slave, chez qui l'on a reconnu des temples et une caste sacerdotale, est celui de l'Elbe et de la Baltique. Là, le dieu principal paraît avoir été *Svatovit* ou mieux *Svantovit* (lumière sainte? souffle violent?). M. Krek, qui propose la seconde interprétation (*Archiv für Slaw. Phil.*, t. I, p. 105), fait de Svantovit une divinité atmosphérique; il remarque que les prêtres devaient éviter de respirer dans son sanctuaire afin de ne pas en ternir la pureté par un souffle humain. Le temple majeur de Svantovit s'élevait à Arkona (île de Rugen); l'idole, en bois, tenait dans la main droite une corne, sans doute le *Trinkhorn* des peuples du Nord; tout près, on voyait une selle et une bride d'énormes dimensions; un cheval blanc lui était consacré. La grande fête de Svantovit avait lieu à la fin de la moisson; on immolait alors des béliers devant le temple, puis le chef des prêtres, s'avançant vers le simulacre, prenait la corne pour vérifier s'il y restait quelques gouttes du liquide fermenté offert l'année précédente : le récipient encore humide promettait l'abondance; le contraire signifiait disette. Le sanctuaire d'Arkona était très riche; il recevait une forte partie du butin enlevé aux ennemis; 300 cavaliers le gardaient.

A côté de Svantovit se place *Triglav*, dont les trois têtes étaient ceintes

d'un triple diadème d'où pendait un voile descendant jusqu'aux lèvres. Ce tricéphalisme indiquait que Triglav régnait à la fois au ciel, sur la terre et dans les enfers (Artémis-Hécate des Thraces) ; au dire des prêtres, il se cachait les yeux pour ne pas voir les fautes des mortels ; on rapporte à son culte des idoles tricéphales découvertes en Misnie. *Radigost* était particulièrement adoré dans une ville portant son nom, ville que les Allemands appellent Retra ou Ratara ; son temple, somptueusement décoré, renfermait les effigies de l'Olympe slave. On représentait Radigos sous l'aspect d'un guerrier ; un cheval lui était consacré comme à Svantovit et aussi à Triglav.

*Rugevit* ou *Ranovit*, divinité belliqueuse de l'île de Rugen, avait sept visages sous un seul crâne et autant de glaives à la main ; *Iarovit*, dont le vocable rappelle celui du Iarylo russe, fut également un dieu guerrier.

Les Slaves baltiques possédaient en outre une foule innombrable d'idoles indéterminées ; chez eux, le développement du culte et la formation d'une caste sacerdotale s'expliquent sans doute par le contact des Germains et des Scandinaves : « C'est là un phénomène qui ne se retrouve chez aucun autre peuple slave. »

Abordons maintenant les divinités inférieures ; leur chiffre est considérable ; beaucoup d'entre elles ont survécu à l'introduction du christianisme et ne sont pas encore bannies de l'imagination populaire. Les plus vulgarisées, les Nymphes ou Dryades slaves, s'appellent *Vilas* chez les Serbes ; *Rousalkas*, chez les Russes ; *Ioudas*, *Divas*, *Samodivas* (sanscrit, *Déva ;* zend, *Devs ;* latin, *Divus*) chez les Bulgares. Elles dansent au clair de la lune à des rondes fantastiques, habitent les bois, les rochers ou les eaux, et elles se mêlent à l'existence des hommes. Les *Roujenitsas* ou *Soudjenitsas*, espèces de Parques, président à la vie humaine, du berceau à la tombe. *Morena* est la déesse de l'hiver et de la mort pour les Slaves occidentaux ; la Russie caractérise le froid par l'étrange *Kochtchei, l'immortel*, et par la petite vieille *Baba Iaga.* Le génie *Domovoï* protège le foyer domestique *(dom) :* le *Liechy* hante les bois *(liesy) ;* la *Poloudnitsa* (démon du Midi de l'Écriture sainte), les champs. Il n'est, particulièrement en Russie, aucune circonstance de la vie, aucun phénomène naturel qui n'ait son représentant, objet d'un culte dont l'origine se perd dans la nuit des siècles.

Une des superstitions les plus répandues dans toute la race est la croyance aux vampires. Ce mot, difficile à expliquer, appartient néanmoins à l'idiome slave (polonais *upior*, russe *upyr*). Le même être my-

thique, désigné par un autre nom également slave, *vlukodlak* (à poil de loup, loup-garou) s'est implanté chez les Turcs, les Grecs, les Albanais et les Roumains.

Les Slaves recouraient à la prière et aux sacrifices pour obtenir les faveurs de leurs divinités ; *Obiet* (sacrifice) signifie *promesse aux dieux*. Des bœufs et des moutons immolés étaient ensuite brûlés, de préférence sur les collines et dans les bois sacrés ; on offrait aussi les productions champêtres. Quant aux sacrifices humains, ils paraissent avoir été rares; on les a néanmoins rencontrés chez les Slaves de la Baltique et de la Russie. A part l'exception signalée plus haut, l'exercice du culte ne revenait pas à une caste sacerdotale, distincte du reste de la nation ; il incombait, suivant la pure tradition aryenne, au père de famille, au chef de la tribu ou au prince. Il a été parlé de l'extrême magnificence des sanctuaires baltiques ; les uniques symboles religieux que l'on connaisse des autres Slaves sont des idoles de bois ou de pierre. Le solstice d'hiver était célébré sous le nom de *Kolenda* (*calendæ*, Καλάνδαι, mot passé chez les Slaves méridionaux, qui le transmirent aux dialectes des autres branches). La fête du solstice d'été s'appelait en Russie *Koupaly*, du nom du dieu agricole Koupalo (*Esquisse sommaire de la Mythologie slave* ap. *Revue de l'hist. des religions*, t. IV, p. 137 à 144).

Si l'on admet l'attribution slave que, pour mon compte, je ne saurais dénier au fragment de Csora, on remarquera d'abord que les personnages en prière n'étant pas des prêtres, mais bien des guerriers, ils ne se rapportent nullement à des hommes de la Baltique, mais aux Antes qui, vers 453, se fixèrent à l'ouest des Carpathes. Ces Antes, selon toute probabilité, venus en ligne directe de la Sarmatie méridionale, sans avoir touché au Nord, durent, conséquence naturelle d'un voisinage prolongé avec l'Orient, garder plus intactes les vieilles coutumes aryennes. Le nimbe, qui ceint la tête de nos figures, me semble caractériser l'apothéose, et être concédé ici à d'illustres défunts; les Slaves, on le sait, croyaient que tout ne se terminait pas à la mort et ils reconnaissaient une autre vie (Leger, *ouv. cité*, p. 144 et 145). Les Antes empruntèrent-ils le nimbe aux Romains, ou l'avaient-ils reçu traditionnellement de l'Inde ? Le polycéphalisme de quelques idoles slavo-celtiques ou saxonnes, également commun à divers simulacres védiques et brahmaniques, me fait adopter la dernière opinion.

Quel aspect, quel nom attribuer à la divinité à qui nos *héros* adressent leurs vœux ? Était-elle pacifique ou belliqueuse; ses adorateurs lui offrent-ils quelque chose de plus solide qu'un vain signe de respect : des fruits

ou des victimes ? La mutilation du monument interdit toute réponse et même toute hypothèse à ce sujet. Le morceau perdu est donc infiniment regrettable, car il aurait pu contribuer à la solution des problèmes si ardus de la mythologie slave.

### Décébale (p. 289).

Les philologues font venir Décébale du sanscrit *Dhâvaka-bala* (la force des Daces). Cette étymologie différerait-elle essentiellement de la mienne? Le terme allemand *beil* dérive probablement de *bala*. La hache symbolise la force, dont elle est un agent des plus énergiques dans la main des rois comme dans celle du peuple : l'histoire nous en offre assez d'exemples.

M. Duruy (*Hist. des Romains*, nouv. éd., t. IV, p. 707) semblerait admettre que Décébale n'est pas un nom propre, mais un titre ; l'épigraphie me paraît contredire à l'opinion de l'illustre écrivain, émise du reste sous une forme dubitative. L'inscription du vase de Blain, déchiffrée par M. de Longpérier, porte DECIBALE DVMENVS (dominus) REX (*Bull. de la Soc. des Antiquaires de France*, 1870, p. 120). On lit au Musée de Neuchâtel, DECIBA.... DIEPI.... (cf. *diurpaneus*); ailleurs, IVL DECIBALVS (Tocilesco, *ouv. cité*, p. 592 et 593).

### Les PP. Escolapios (p. 312).

Les *Piaristes*, *Scoloppj*, *Escolapios*, *Clercs des écoles pies*, *Clercs* (réguliers) *de la Mère de Dieu*, eurent pour fondateur S. Joseph Calasanz, en 1624. Précurseur du B. J. B. de La Salle, Calasanz débuta par ramasser dans la rue des enfants pauvres afin de les instruire chez lui ; sa congrégation, qui porte aussi le nom de *Pauvres de la Mère de Dieu des écoles pies*, a pour objectif l'éducation de la jeunesse chez les classes déshéritées. Les Piaristes sont surtout répandus en Autriche et en Hongrie, où ils ont plusieurs maisons ; l'Espagne en possède également, comme on le sait. M. Henszlmann a vu le livre qu'il cite ; bien que protestant, il connaît l'ordre religieux qui l'a publié, et il n'en suspecte pas la bonne foi. Peut-on admettre que les honorables émules de nos *Frères de la Doctrine chrétienne* se soient prêtés à une colossale et onéreuse mystification, qui laisserait bien loin derrière elle le trop fameux *Catalogue de la bibliothèque du baron de Fortsas*, à Binche? Cela est vraiment impossible. L'illustre savant français, qui mit les *Saints de Yecla* en suspicion, était — j'en sais quelque chose — doué d'une perspicacité hors ligne ; mais, ayant

été trompé une ou deux fois dans sa vie, il avait fini par taxer d'apocryphe tout objet dont l'origine ne lui semblait pas mathématiquement établie. *Omne nimium vertitur in trop*, dit un écrivain macaronique; si l'impudence des faussaires est grande, elle a néanmoins ses limites.

GUTANI (p. 352).

*Gutani*, forme primitive de Wotan, Woden, Odin, est lui-même une altération du sanscrit *Cautama* ou *Gòtama;* en pali, *Gotammé*. Le 24e et dernier Bouddha, *Sid-Dhârtha* (le fondateur), né vers la fin du VIIe siècle avant J.-C. et plus généralement appelé *Sakia-Mouni* (l'ascète des Sakias), porte aussi le nom patronymique de sa famille, *Gautama*. (Émile von Schlagintweit, *Le Bouddhisme au Thibet*, ap. *Ann. du Musée Guimet*, t. III, p. 6. *Catal. du Musée Guimet*, p. 12.) Mais Gautama a une origine plus ancienne, et, pour la faire connaître, je ne vois rien de mieux que de traduire encore un indianiste anglais, M. G. Birdwood, déjà présenté à mes lecteurs.

« Brahma, première personne de la *tri-murti* (triade hindoue), se manifeste comme le créateur de l'Univers. Il naquit de l'œuf du monde, et, divinité androgyne, engendra les *Bram adikas* ou *Praja-patis* (les pères de toute créature), les *Manous* et les *Rishis*. Sa partie mâle est appelée *Parusha* (le premier homme) et *Viraj*. Quelquefois ces deux personnalités sont regardées comme issues l'une de l'autre, Viraj de Parusha et Parusha de Viraj, indifféremment, ou encore comme enfants de *Satarupa*, partie femelle de Brahma. De Viraj sortit le Manou *Swayambhuva* (le fils de Swayambhu, l'existence propre, Brahma); à son tour Swayambhuwa procréa les Praja-patis, savoir : *Marichi* (chef des Marouts), *Atri*, *Angiras*, *Poulastya*, *Poulaha*, *Kratou*, *Vasishtha*, *Prachetas* ou *Daksha*, *Bhrigou* et *Naranda*. Les Praja-patis engendrèrent les sept Manous : *Swayambhuva*, *Swarochisha*, *Auttami*, *Tamasa*, *Raivata*, *Chakshuha*, enfin *Vaisvaswata* ou *Satya-vrata*, le Manou de l'âge actuel, auxquels on en adjoint pareil nombre : *Savarna*, *Daksha-savarna*, *Brahma-savarna*, *Dharma-savarna*, *Roudra-savarna*, *Ranchya* et *Bharitya*. De ces Manous provinrent les sept Rishis qui, selon d'autres, émanent directement de Brahma ; savoir : *Gautama*, *Baradwaja*, *Viswamitra*, *Jamadagni*, *Vasishtha*, *Kasyapa* et *Atri*. Ils sont représentés dans le ciel par la constellation de la Grande-Ourse, et on les suppose mariés aux sept Pléiades ou *Krittikas*. Les sept Praja-patis, Manous et Rishis originaux dérivent probablement d'une série de mêmes personnages en renom traditionnel chez

les Aryas primitifs, personnages que les Brahmes englobèrent dans leur omnivore panthéon, et dont ils firent des enfants de Brahma. » (*The industrial arts of India*, pp. 54, 55.)

M. H. de Charencey (*Le mythe de Votan*) a retrouvé, dans les historiens espagnols de l'Amérique, la légende d'un personnage voyageur et civilisateur nommé Votan, venu de l'autre côté de la mer des Antilles. Votan, transformé en dieu après sa mort, présida au premier signe du mois sous le nom d'Odon (*Congrès des Orientalistes*, Lyon, 1875 ; t. II, p. 34). Le savant américaniste identifie Votan avec le Wodan ou Odin scandinave et le Bouddha hindou.

FIN DU TOME TROISIÈME.

## CLASSEMENT DES PLANCHES

### DU TOME TROISIÈME

---

# BOIS INTERCALÉS DANS LE TEXTE

## TABLE DES PLANCHES AJOUTÉES AU TOME III

# TABLE SOMMAIRE

## DU TOME TROISIÈME

---

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

Arras, Imprimerie de la Société du Pas-de-Calais,
P.-M. LAROCHE, directeur.




1. Stuttgart. 2. Vienne. 3. Soyter à Augsbourg. 4.6.7. Munich. 5 Wurtemberg.
8 11. Mayence. 9. F. Moreau. 10. Cabinet des Médailles de Paris.

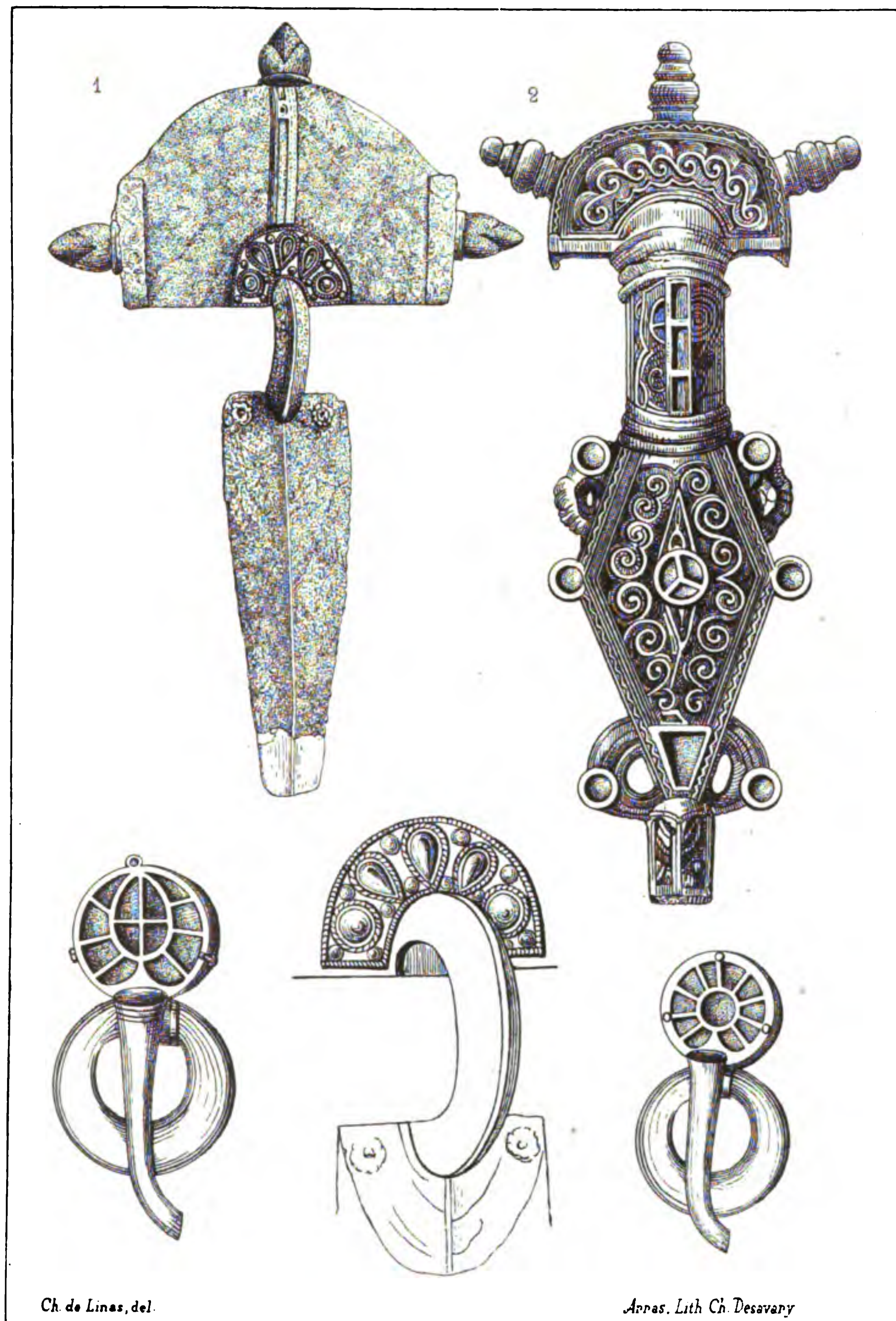
BIJOUX CLOISONNÉS.




1.(Terninck). 2.(Vienne). 3,4.(Pest). 5,6,7.(Odobesco). 8,9,10.(Fr. Moreau). 11,12.(Famars). 13.(Saint-Germain). 14,15.(de Baye).

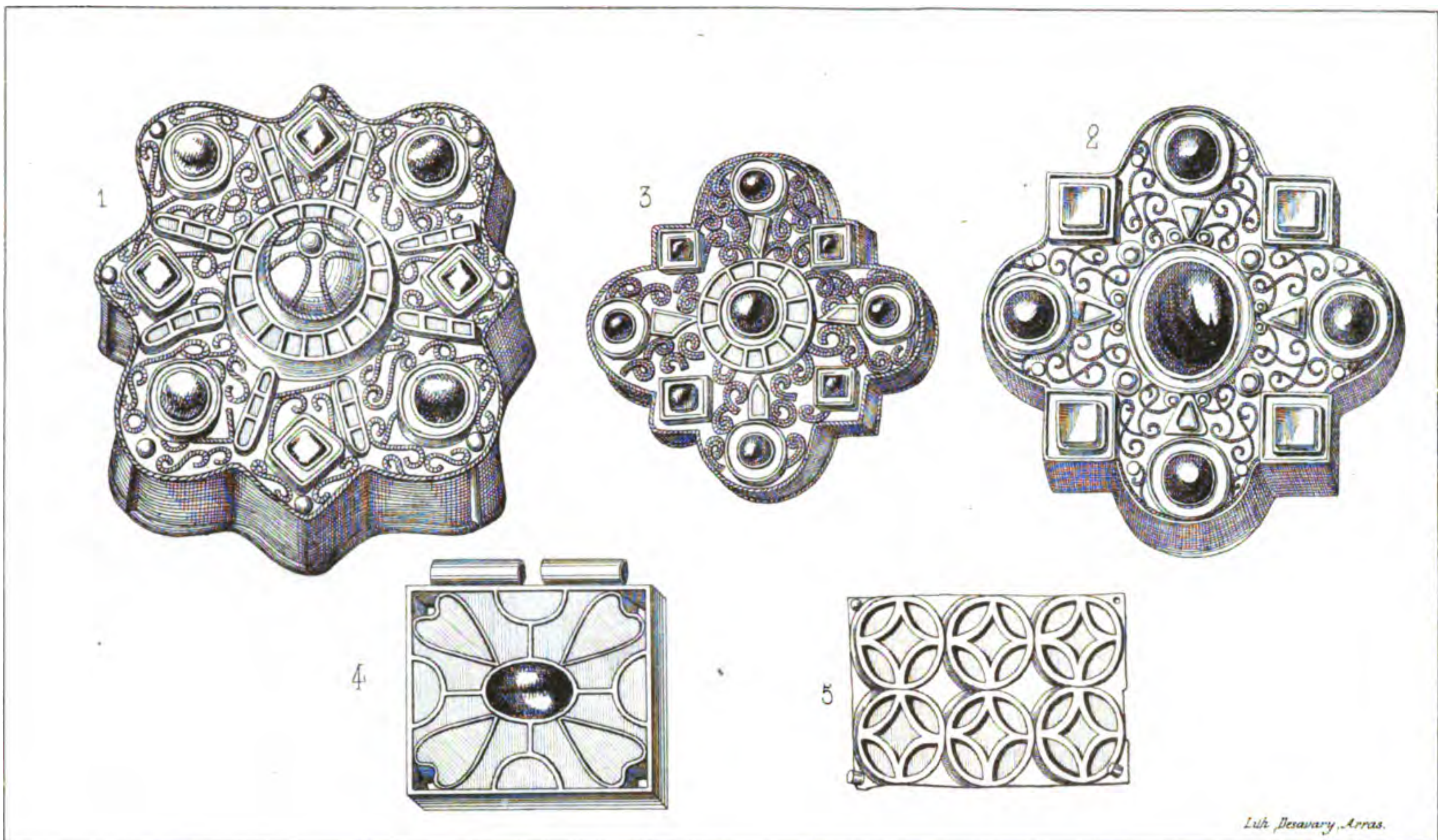
# MUSÉE DE BUDAPEST






1, Fibule d'argent. I[a], Id. détail grandeur d'éxécution. 2, Fibule gemmée. 3, 4, Boucles d'or cloisonnées.

ARGENT & BRONZE.




ARGENT. 1, Fibule d'Odratzheim 2, Id. de Liverdun. 3, Id. de Charnay. 4, Contre-plaque de boucle, Cordes, près Arles BRONZE, 5, Plaque cloisonnée, Namur.

BIJOUX DIVERS



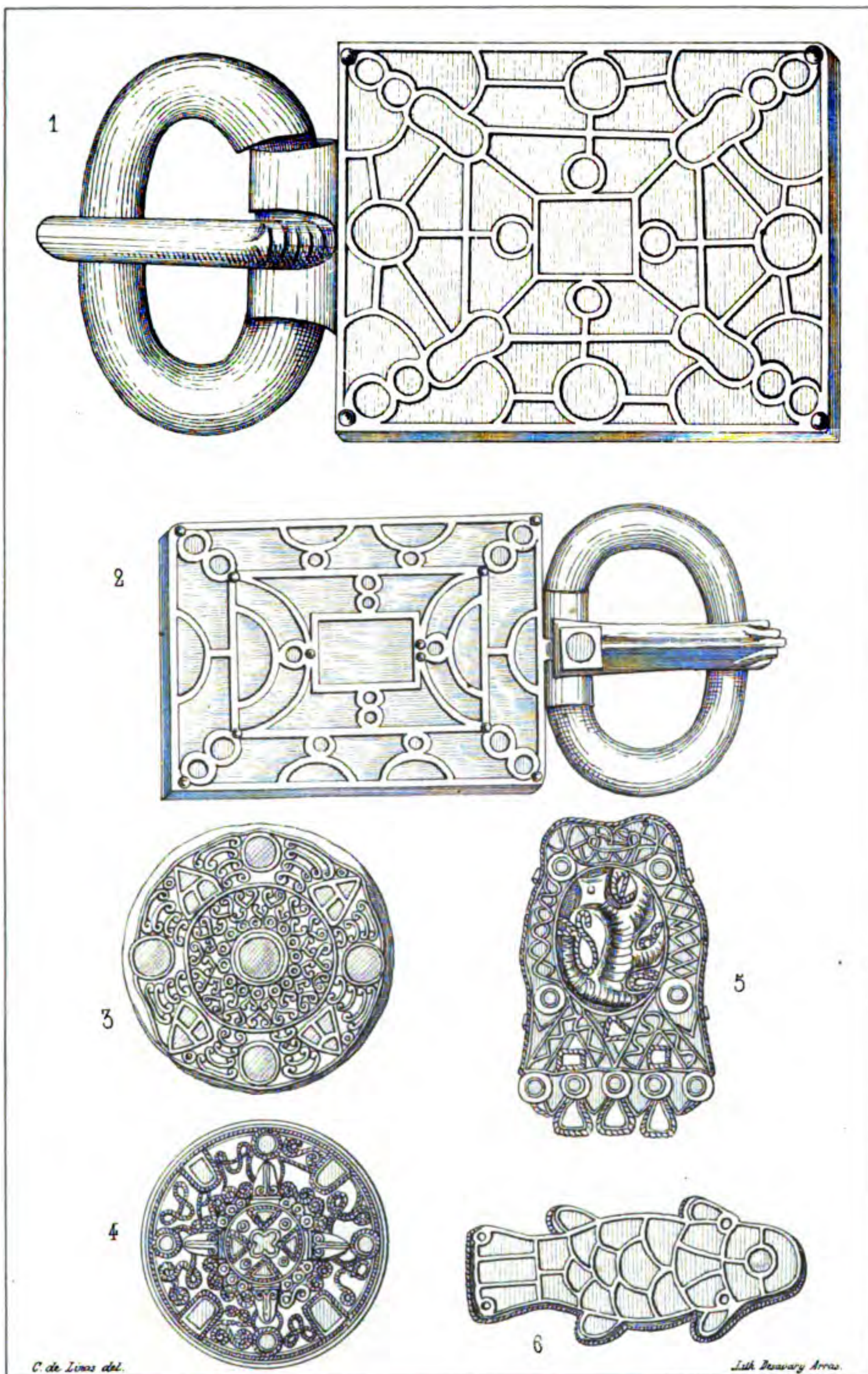

1, 2, Boucles d'oreilles. 3, Plaque d'or: *Cabinet des Médailles de Paris*. 4, Boucle. *Musée de Cluny*. 5, Boucle: *Musée de Rouen*. 6, Fibule: *Ibid*. 7, Bague: *Collection de M. A. Terninck*. 8, 9, Fibules: *Collection de M. Baudot*.

OBJETS DE PARURE




1, Plaque cloisonnée, restauration: *Cabinet des Médailles de Paris*.
2, Anneau de Childéric; d'après M. Peigné-Delacourt. 3, 3*a*, Tête de bœuf trouvée dans le tombeau de Childéric; face et revers: d'après Chiflet. 4. Ornement de tête en or estampé: *Musée de l'Ermitage*.

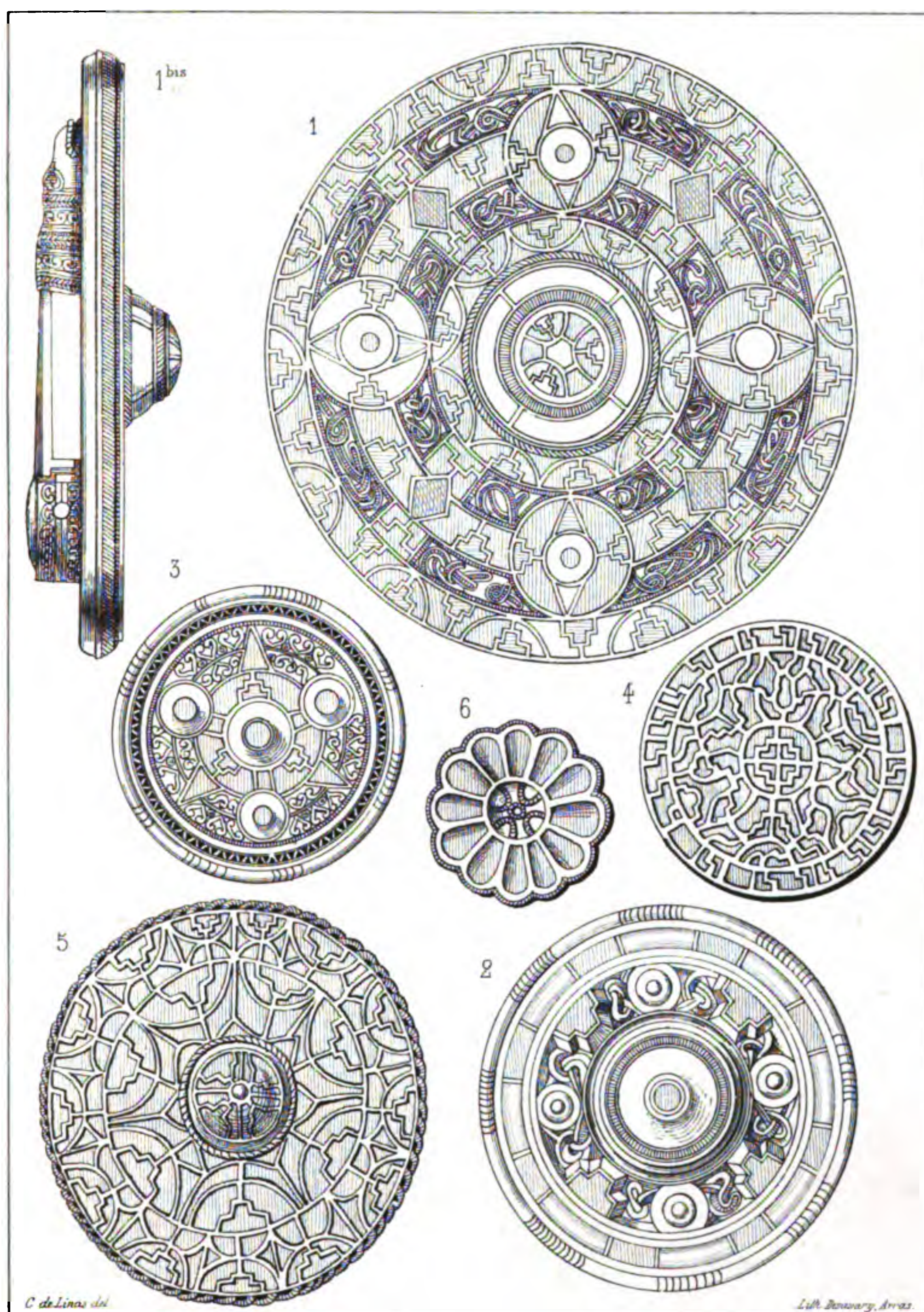
BOUCLES & BIJOUX.




1, Boucle, musée de Laon, 4/5 de l'original. — 2, id., musée de Sigmaringen, 3/4 de l'original. — 3, Fibule, musée de Boulogne s. mer. — 4, id., musée de Stuttgart. — 5, Bijou, musée de Wiesbaden. — 6, id., Charnay.

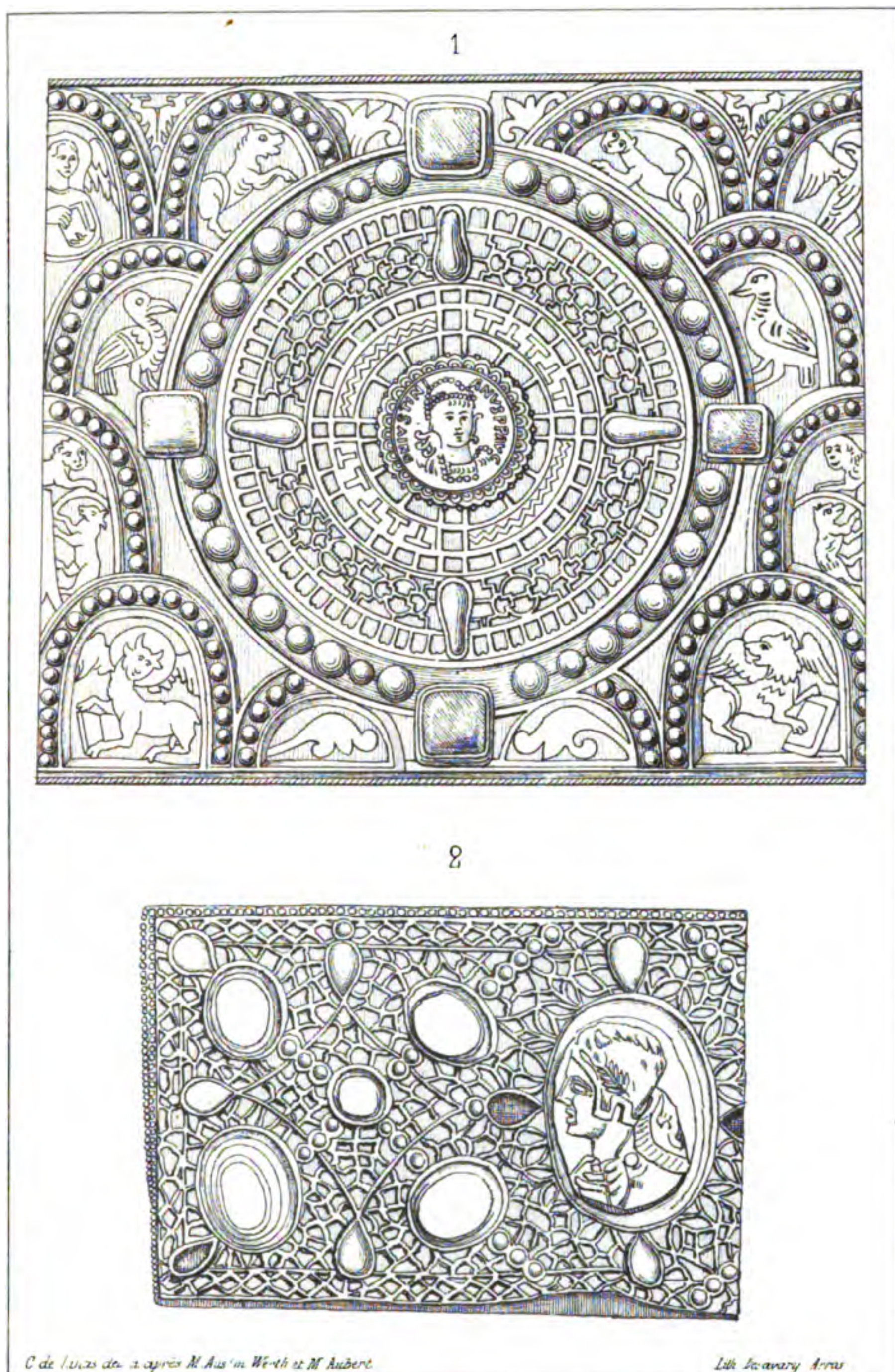



Musée de Pesth. — 1, Bracelet, 1a, Vis de fermeture; 2, 3, Bagues; 4, Boucle d'oreilles; 5, 6, Eléments de Colliers. — Musée d'Arras. — 7, Boucle d'oreilles. — Musée de Boulogne. — 8, 9, Boucles d'oreilles. — Musée de Mayence, 10, 11, Boucles d'oreilles. — 12, Bracelet hindou moderne.




1, 1 bis, Fibule de Kingston. 2, id., ibid. 3, id de Sibertswold. 4, id. Collection du Comte de Wurtemberg. 5, id de Mayence. 6, id. de Munich.






1. Détails de l'autel portatif de saint André, à Trèves.

2. Partie du coffret de la chasse de St Maurice en Valais.

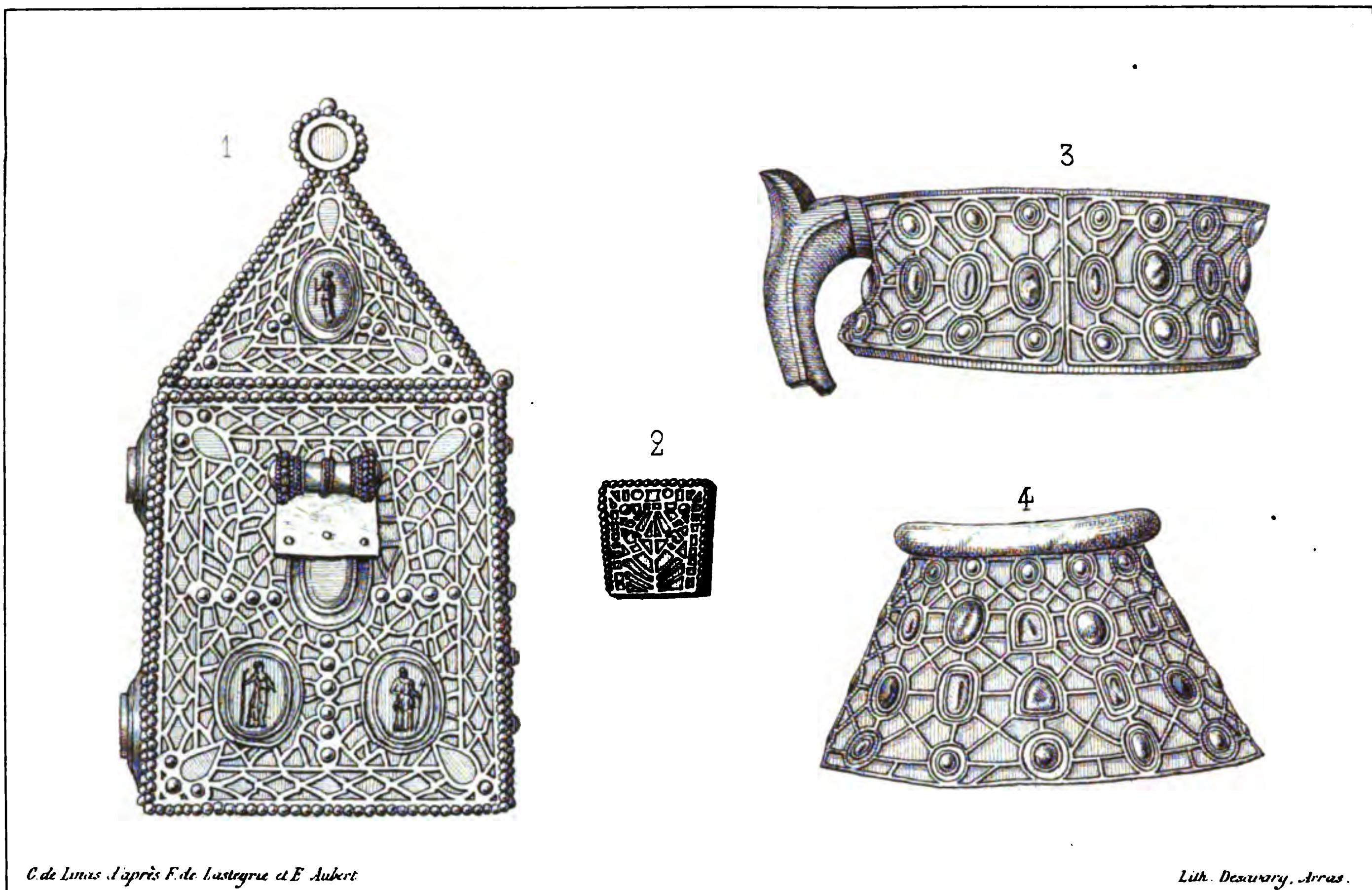
PL XI.



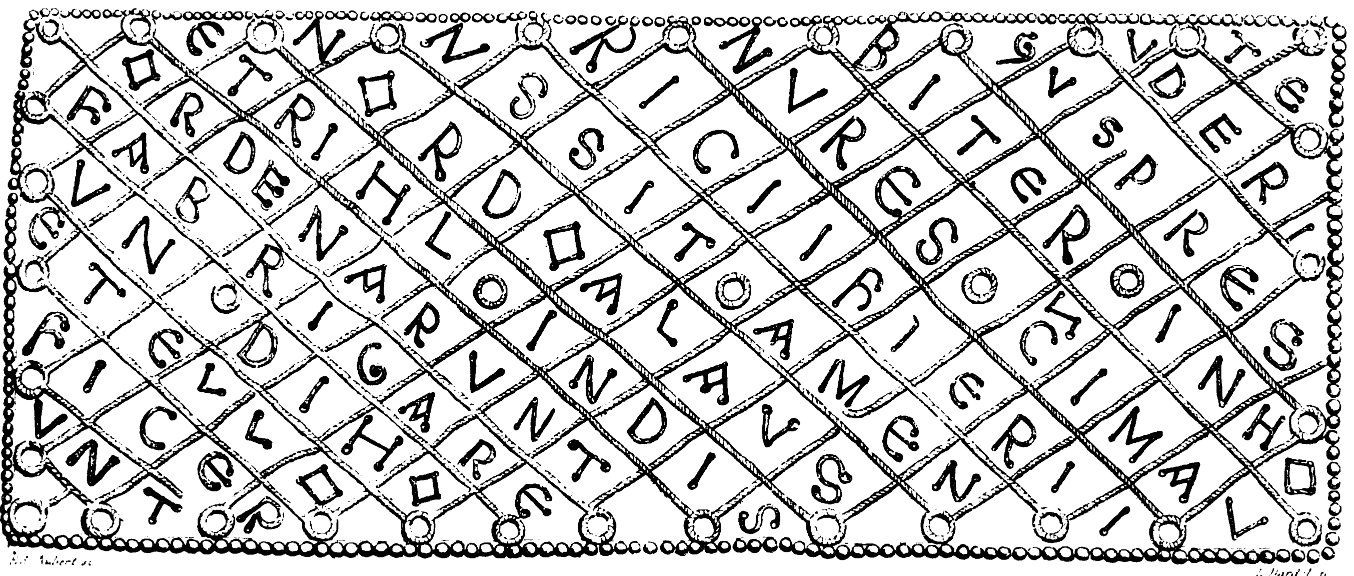

CHÂSSE DÉCORÉE DE VERROTERIES CLOISONNÉES (Epoque Mérovingienne)

FACE ANTÉRIEURE

Lith. Desavary, Arras



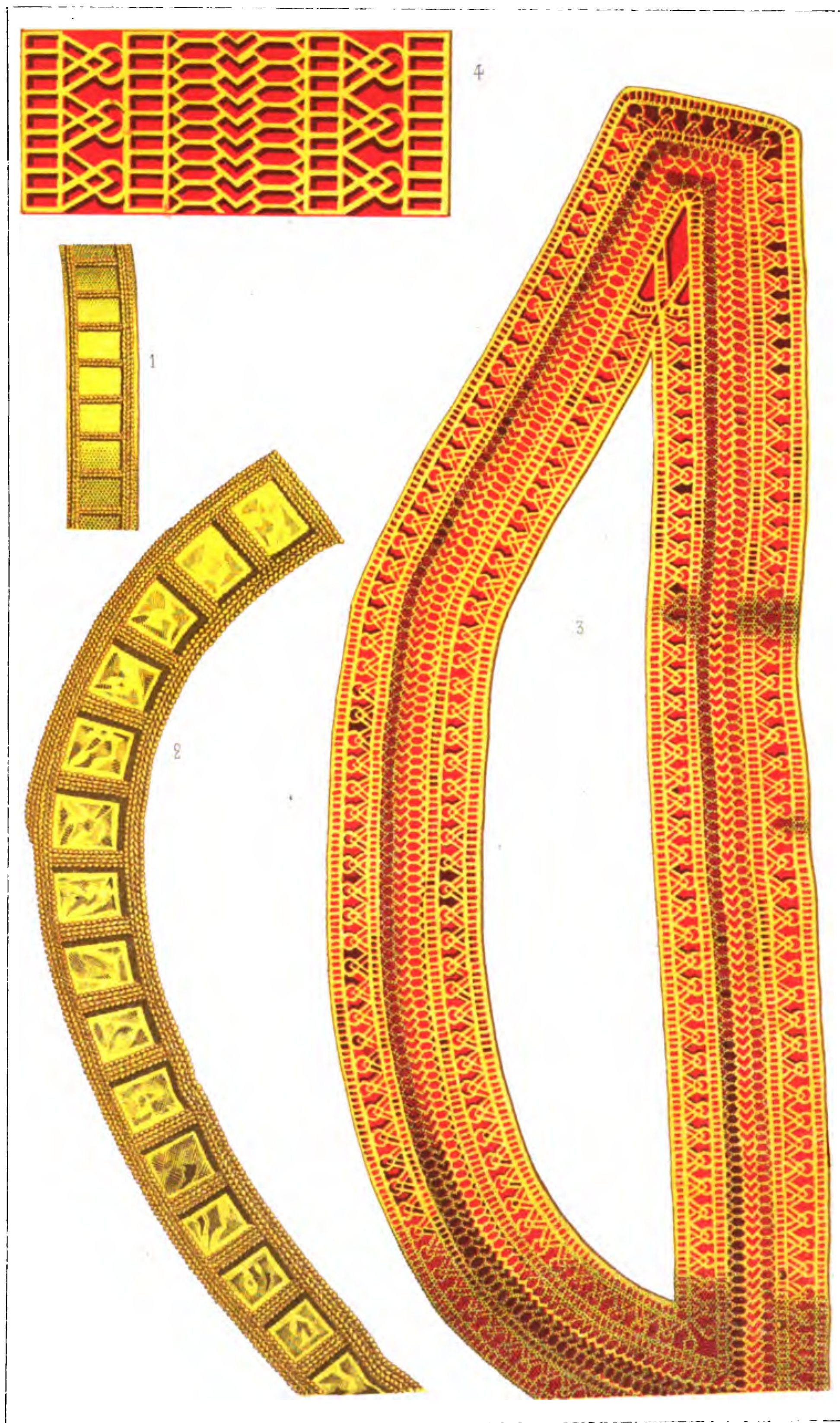

1, Petit côté de la châsse. 2, Poignée id. 3, Goulot du vase de saint Martin. 4, Pied id.



CHASSE DECOREE DE VERROTERIES CLOISONNÉES (Epoque Mérovingienne)

INSCRIPTION FRAPPEE SUR LE FOND

Lith. Desavary, Arras

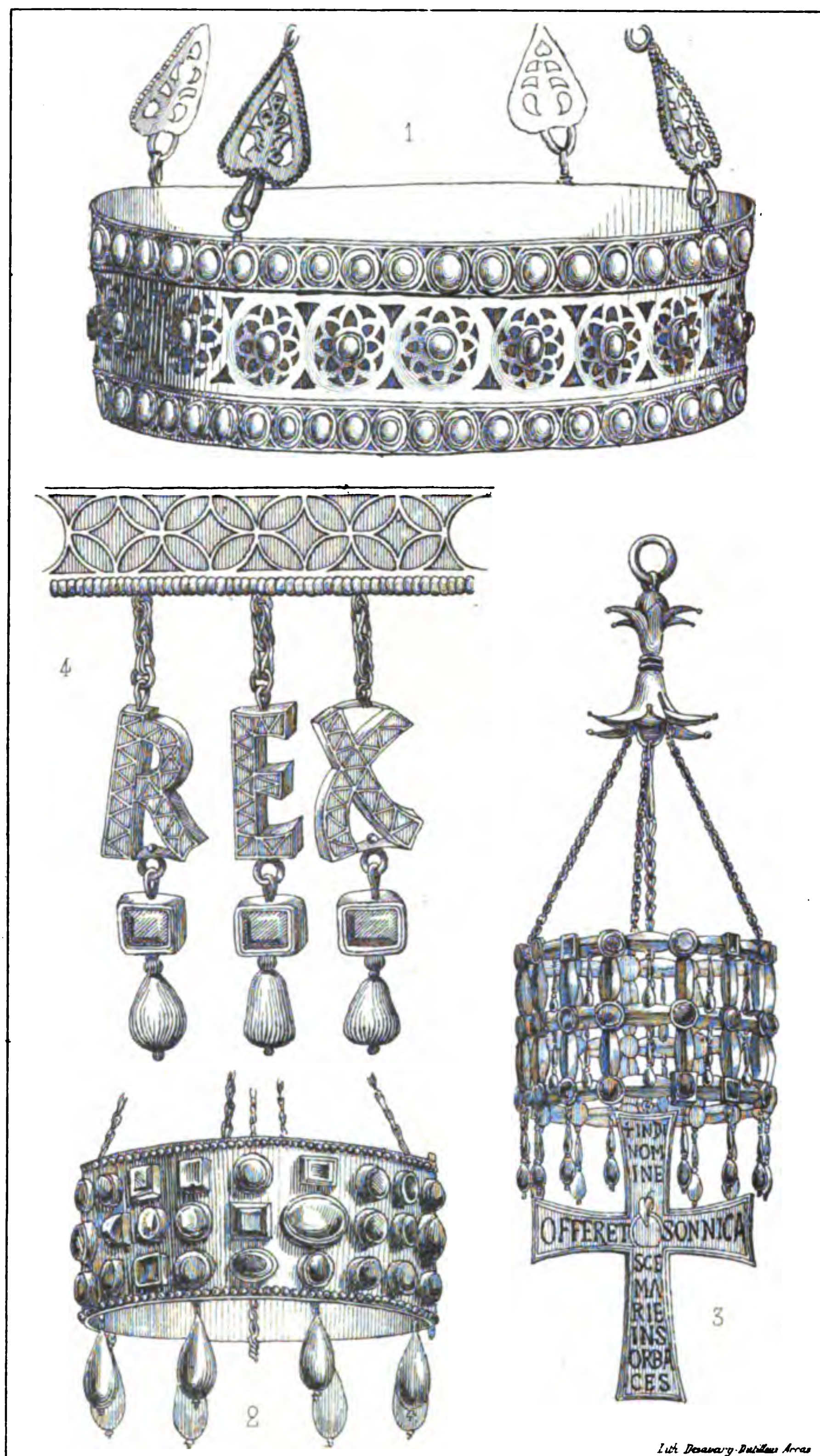



Lith Desavary Dutilleux Arras

C. Bernard lith.

1, 2, Fragments de bandeaux en or, 3, Ornement cloisonné, 4. Détail plan du N° 3

## TRÉSOR DE GUARRAZAR



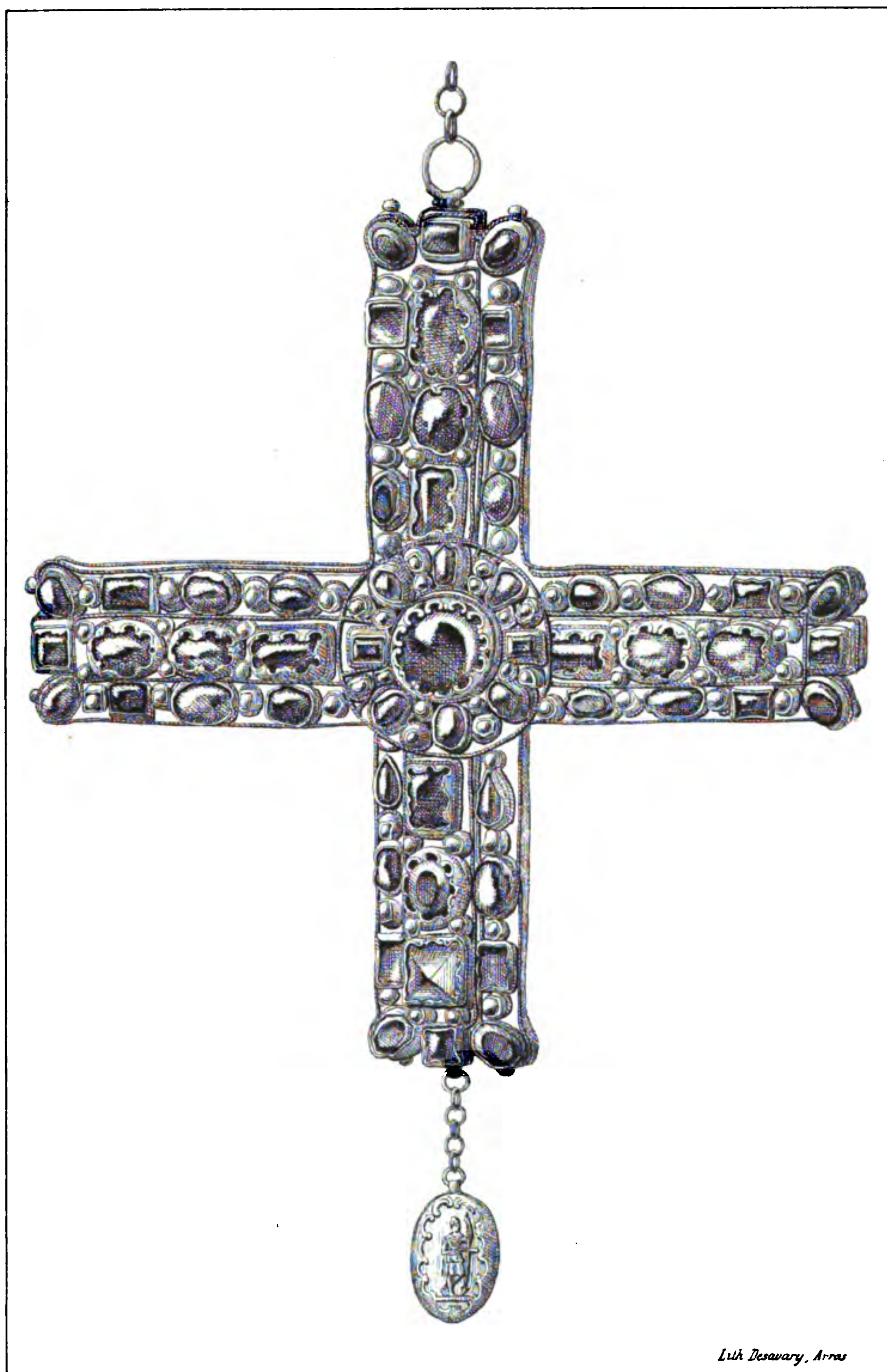

1, Couronne de Suintilla Musée de Madrid _ 2, 3, Couronnes Votives. 4, Partie de l'inscription suspendue à la couronne de Recesvinthe. Musée de Cluny.

TRÉSOR DE MONZA.



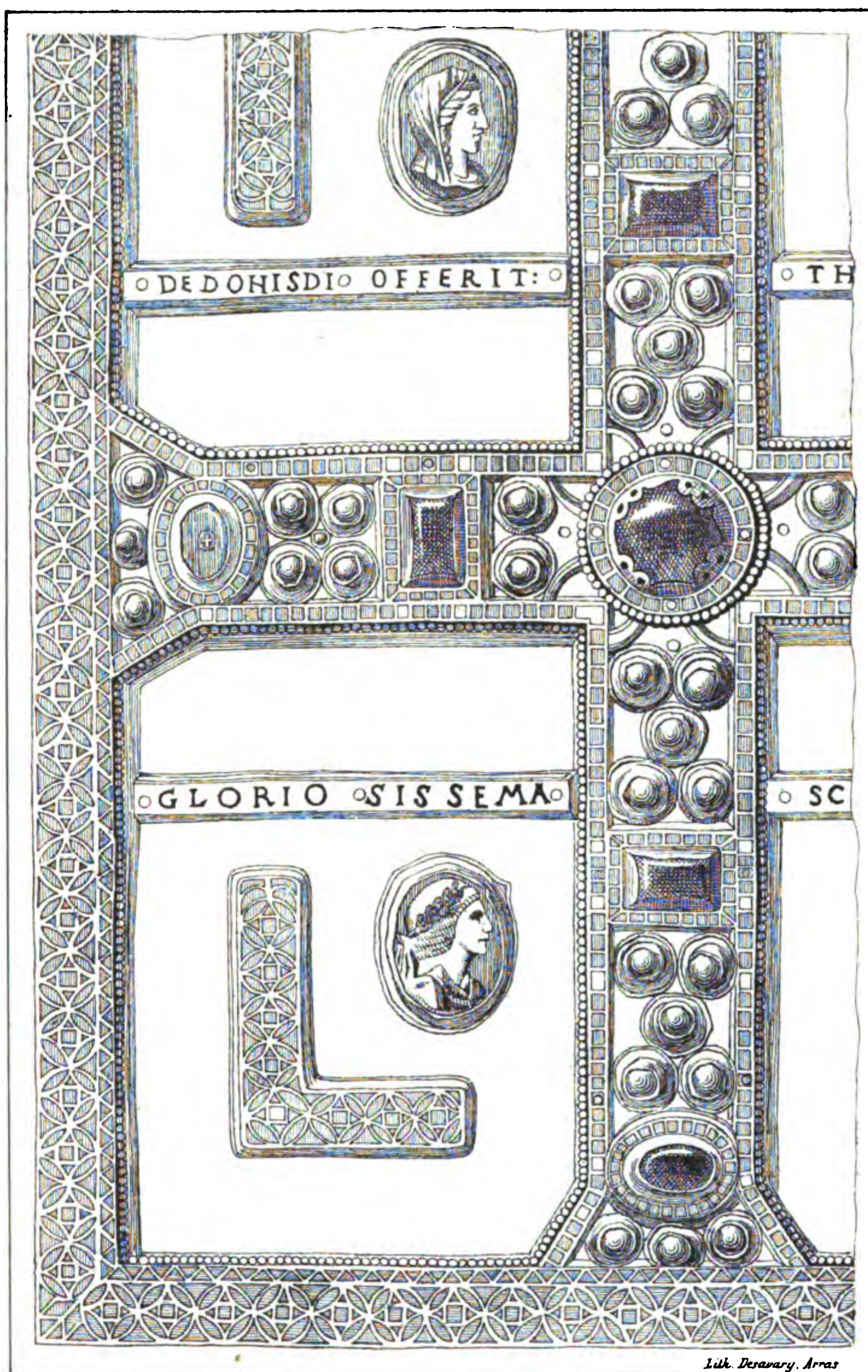

1, Couronne Votive de la reine Théodolinde. — 2, Croix du roi Agilulf.

TRÉSOR DE MONZA




Croix pectorale de Bérenger 1[er]

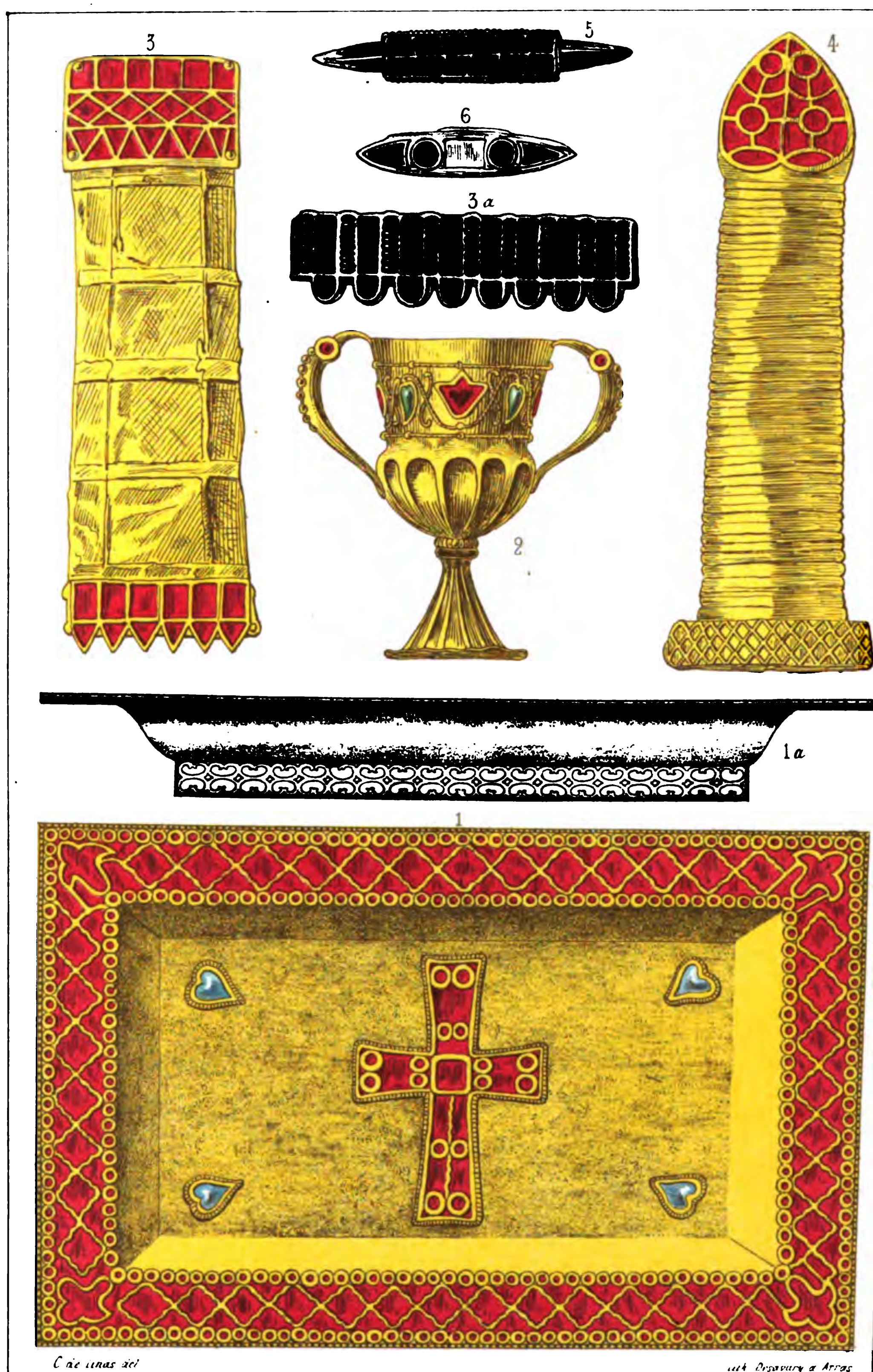
TRÉSOR DE MONZA.




Fragment de la reliure d'Evangeliaire donnée par la reine Théodolinde.




*Tombeau de Childéric*. 1, Poignée d'épée et chape supérieure du fourreau; restauration. 2, Bague centrale du fourreau. 3, Bouterolle, dessous. 3*a*, Id. Partie inférieure vue de côté. 4, Boucle. 5, 7, 7*a*, 8, 8*a*, Ornements divers. 6, Ardillon de boucle. 9, 9*a*, Abeille. – *Musée d'antiquités de Bruxelles*. 10, Fibule; restauration. 11, Ornement.




*Gourdon*. 1, Plateau d'or vu de face, (restauration). 1*a*, Id vu de profil. 2, Vase d'or. _ *Pouan*. 3, Poignée d'épée. 3*a*, Id. Garde. 4, Manche de Coutelas, 5, Ornement de baudrier. 6, Id.

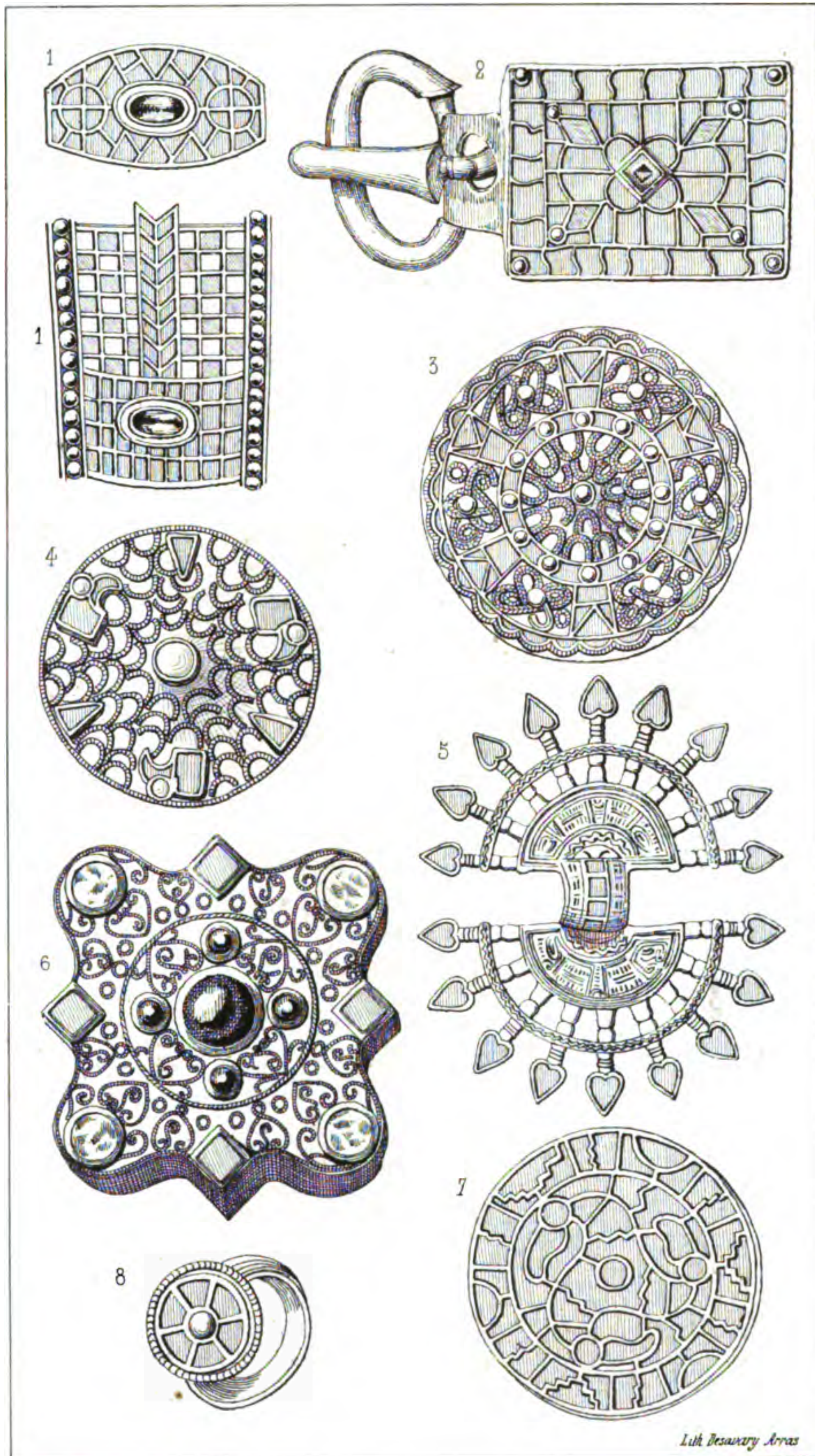
CALICE DE CHELLES.




Ch. de Linas del.

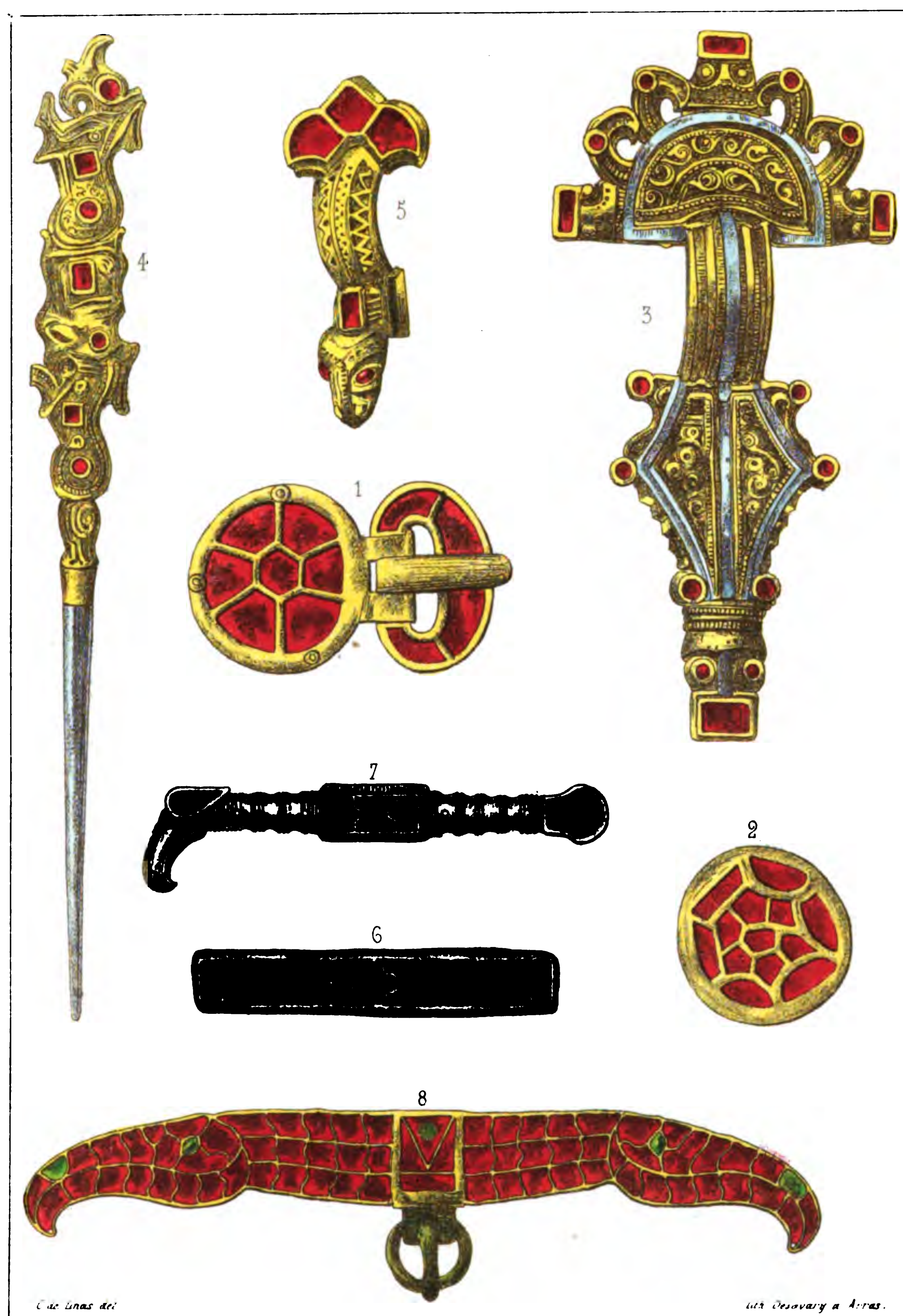
Lith. Ch. Wendary Arras

BIJOUX FRANKS & BURGUNDES.




1,1, Détails du calice de Chelles. 2, Boucle, collection de Mr Bellon, à Rouen. 3, 4, Fibules de Charnay. 5, Fibule de Famars. 6, Id. de Liverdun. 7, Id. de la collection Houben. 8, Bague de Namur.

PL. A. FRANCE




*Pouan*. 1, Boucle. 2, Pommeau d'arme; restauration. _ *Douvrend*. 3, Fibule. 4, Epingle de tête _ *Collection de M. V. Gay*. 5, Fibule _ *Rue-Saint-Pierre*. 6, Garde d'épée; restauration. 7, Ornement. _ *Envermeu*. 8, Fermoir de bourse.

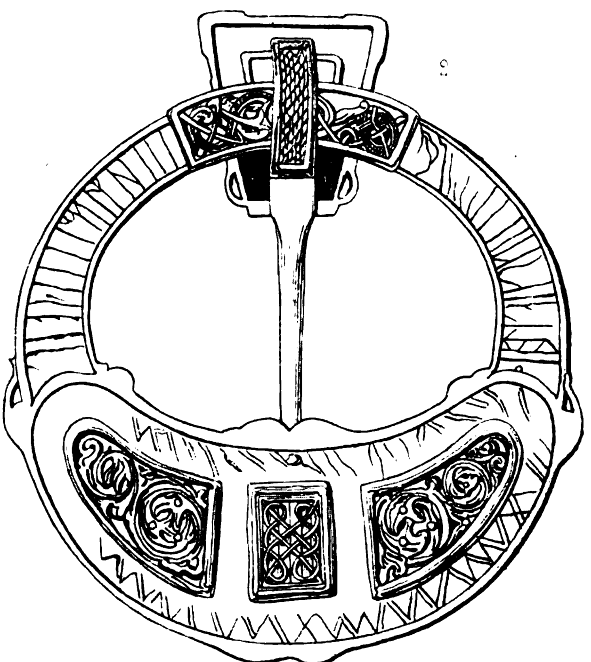



1, Boucle trouvée à Tressan, (Hérault). 2, Plaque de ceinturon; *Musée de Nérac*. 3, Fibule burgunde; *Musée d'Annecy*. 4, Plaque; *Musée de Cluny*.

FIBULE D'HUNTERSTON



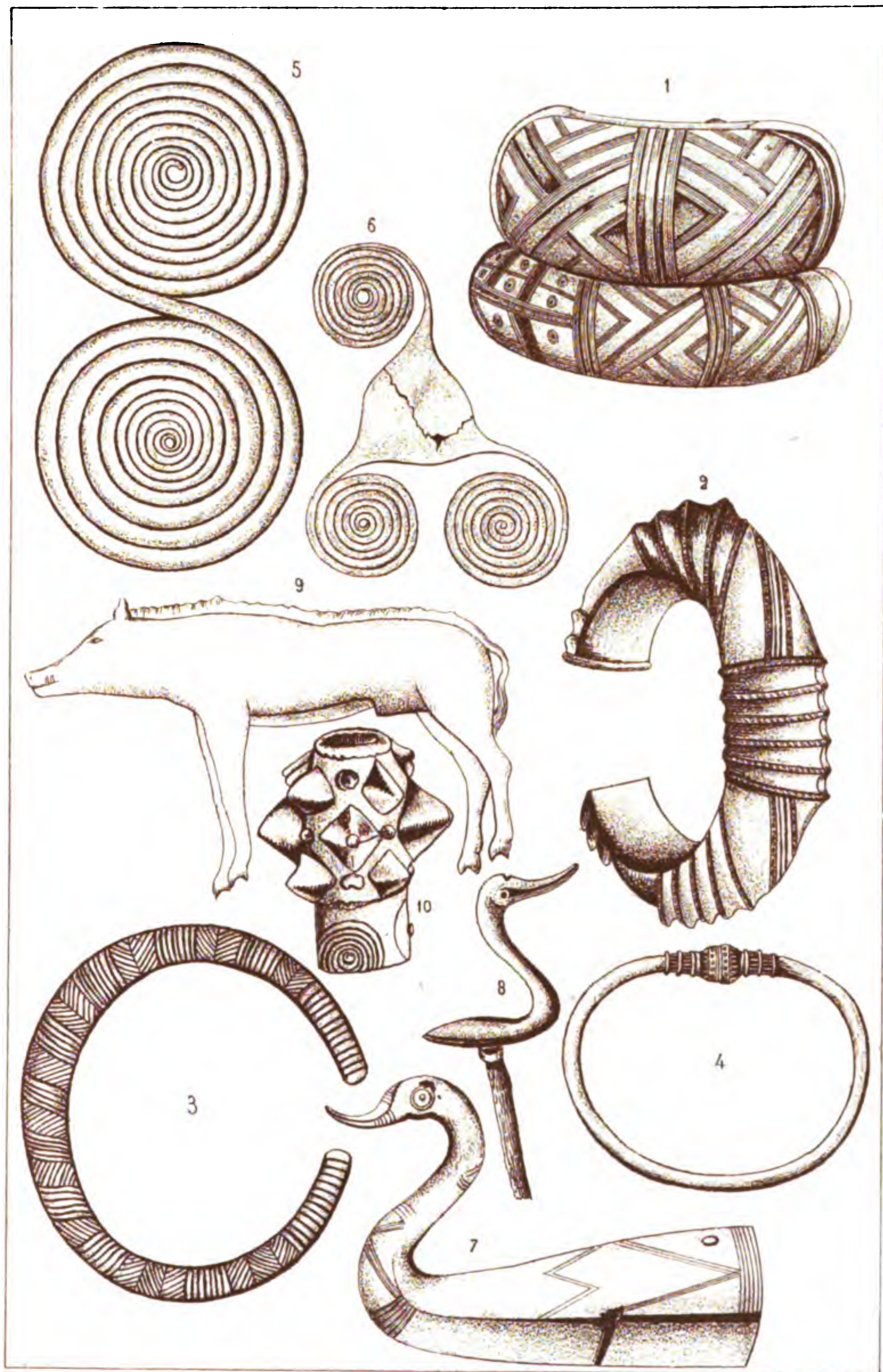






1, Face . 2, Revers

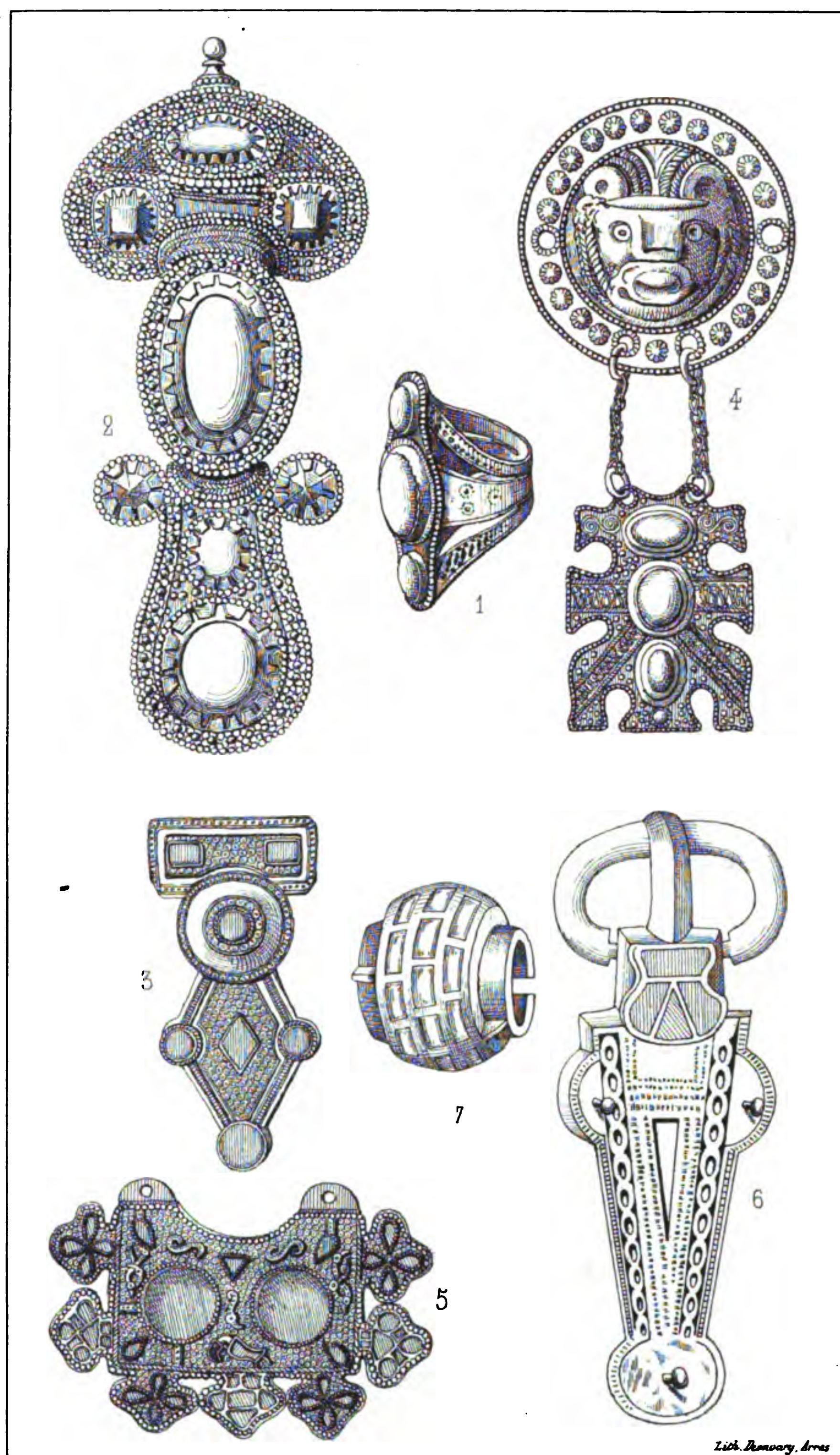
Lith Desavary à Arras




Lith. Ch. Deravary Arras.

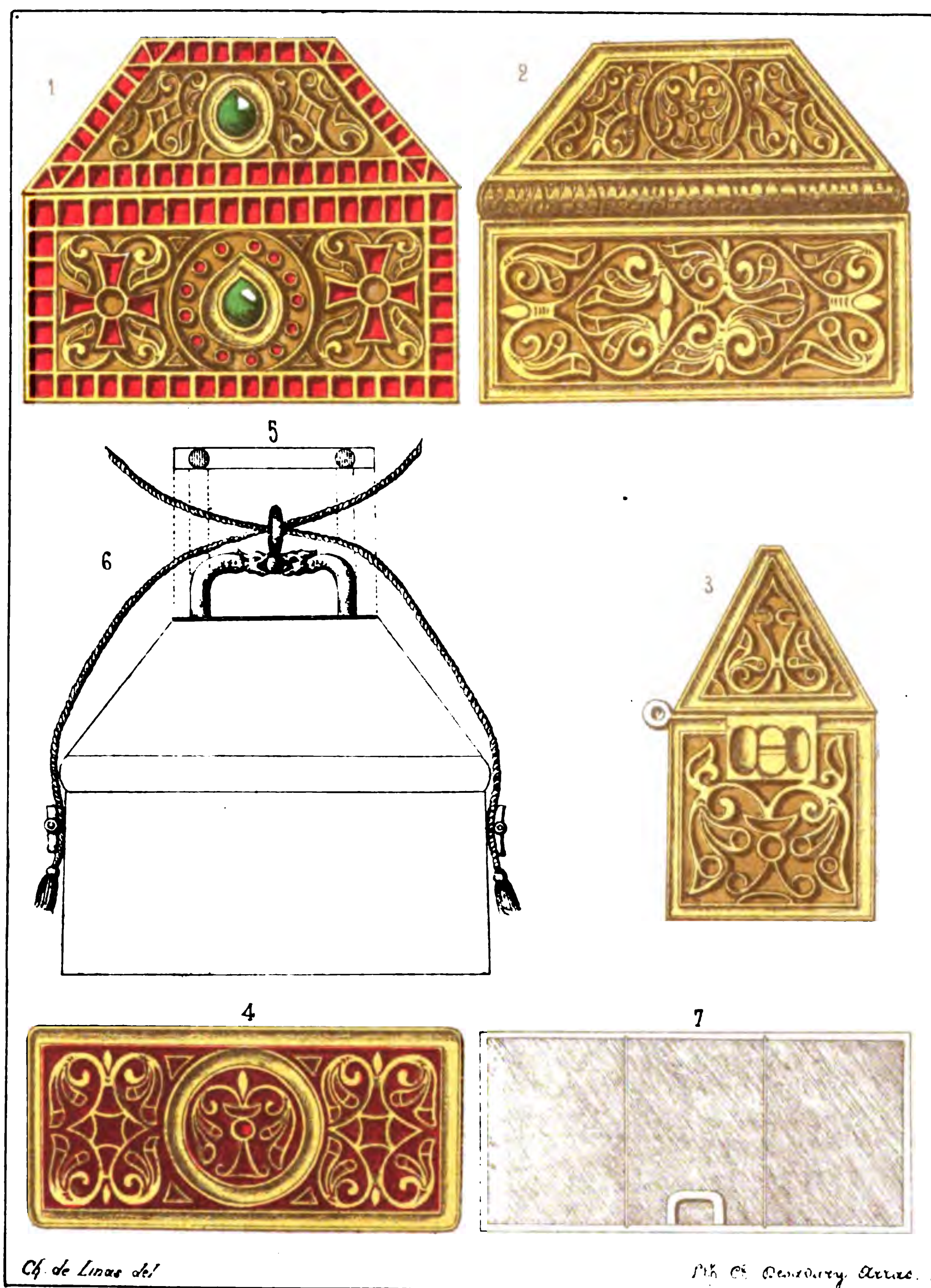
1, 2, 3, 4. Bracelets. 5, 6. Ornements en Spirale. 7, 8. Id. Cygnes. 9. Verrat. 10 Tête de *Buzogány*.

DANEMARK ET ANGLETERRE




**Danemark**. — 1, Bague en or et verroteries. 2, Agrafe en or et pierreries. 3, Id. id, métal plaqué d'or. 4, Pendeloque en or et grenats. 5, Pendant de collier en or et verroterie D'après Worsaae. — **Angleterre**. — 6, Boucle en or et verroterie. 7. Pommeau d'épée en argent incrusté d'ivoire

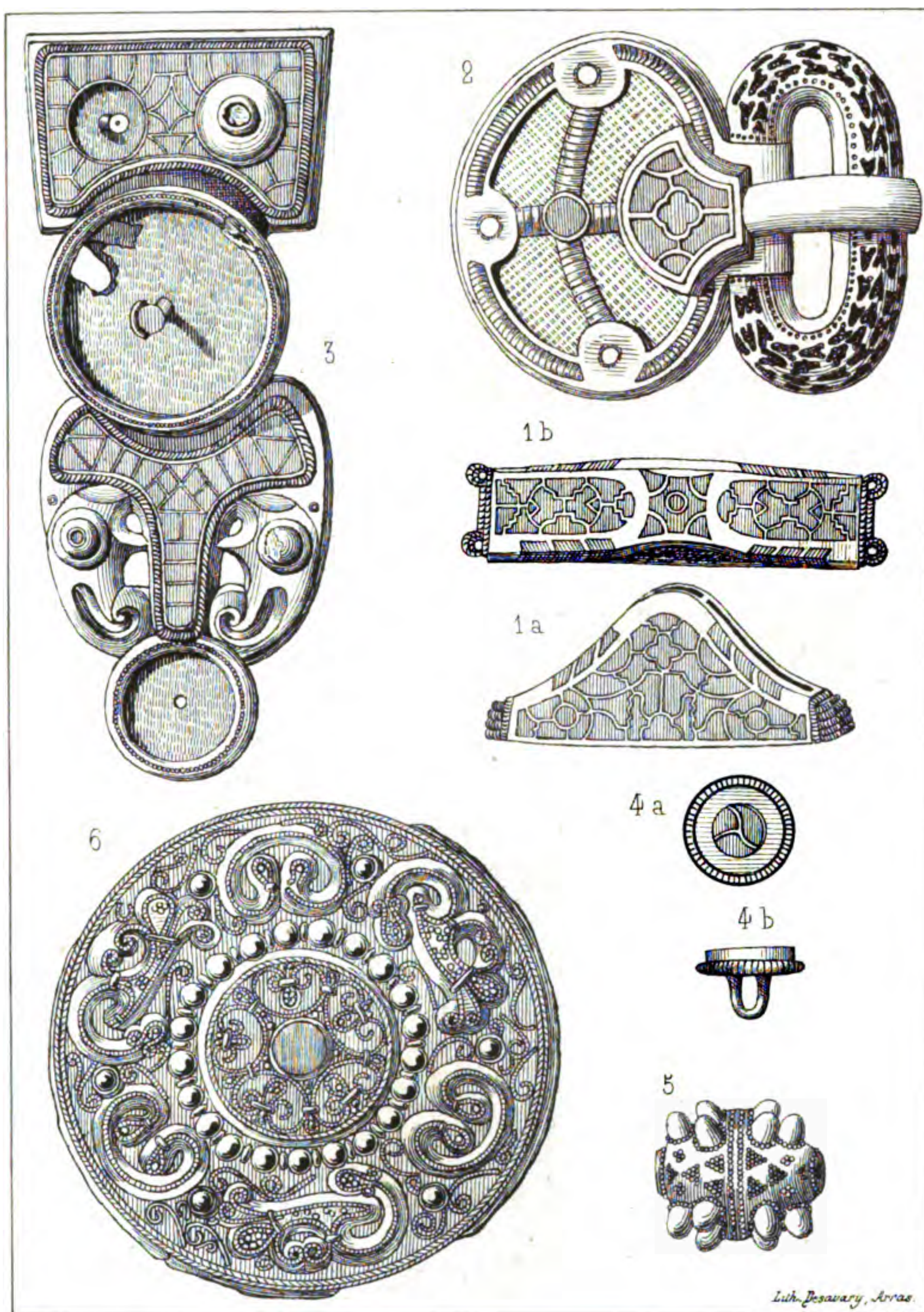
MUSÉE ARCHIÉPISCOPAL D'UTRECHT.




COFFRET INCRUSTÉ ET EMAILLÉ.

1, Face. 2 Dos. 3 Côté 4 Dessous. 5. Plan de l'arête du couvercle (état actuel).
6, Restitution du système de suspension 7, Intérieur avec les cloisons.

SUÈDE.



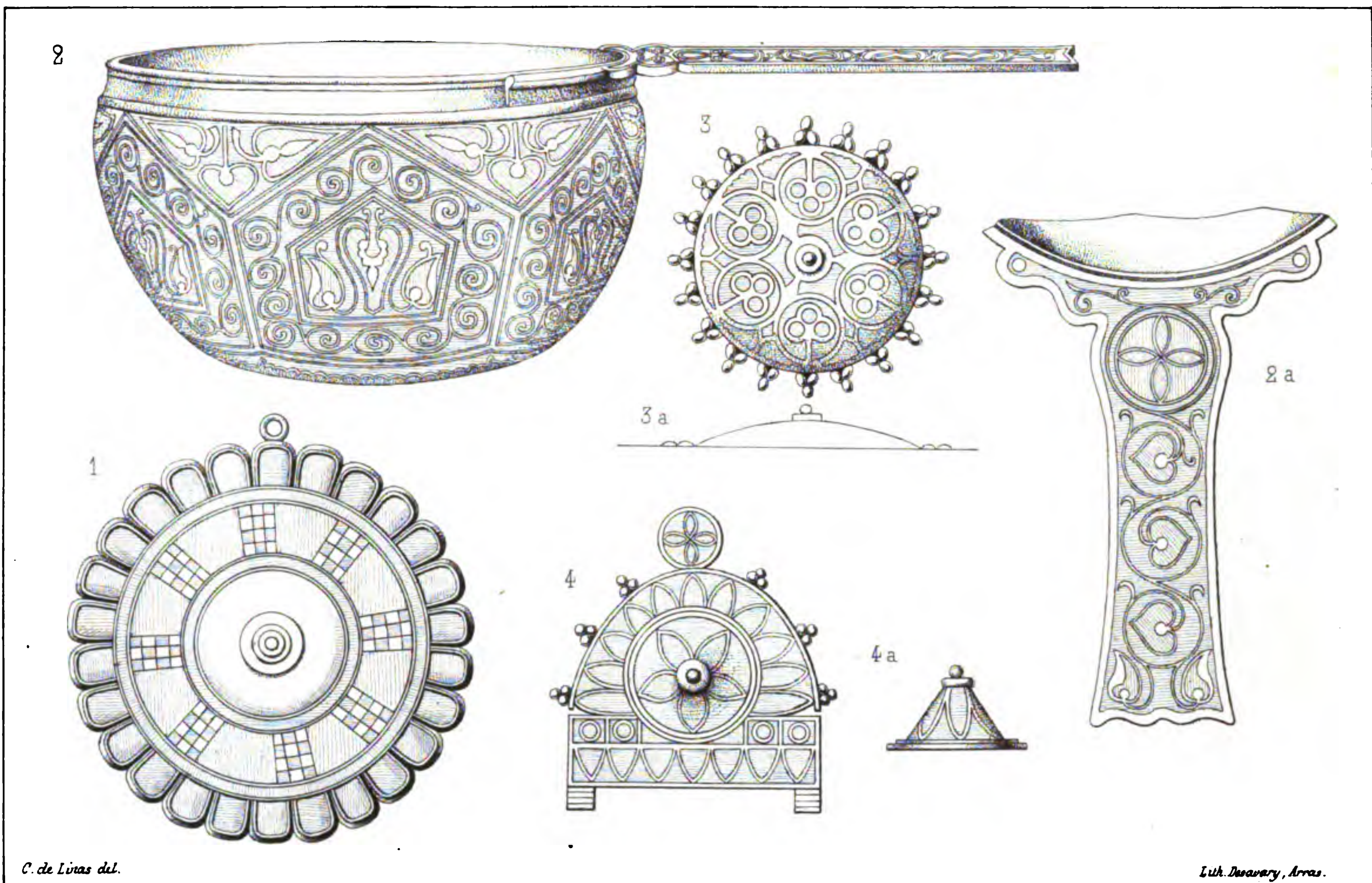

1a, Pommeau d'épée, face latérale; 1b, Id. tranche supérieure. 2, Boucle. 3, Fibule. 4a, Bouton, face; 4b, Id., profil. 5, Élément de collier. 6, Disque. D'après O. Montelius.




1, Bractèate en or, Norvege. — 2, Fibule en argent doré, Suede.
3, Fibule en bronze doré, Suède — D'après Oscar Montelius.

# BRONZES ÉMAILLÉS.






1, Ornement Gaulois (Cabinet des Médailles, Paris). 2, Patère de Pyrmont (Musée d'Arolsen, Lippe Detmold). 2 a, Id, Manche vu de face. 3, Ornement (Musée national de Pest). 3 a, Id., Elévation 4, Fibule (Collection de M. Rath, à Pest). 4 a, Id., Umbo.